

ENCYCLOPÉDIE

DE LA

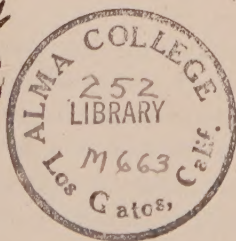
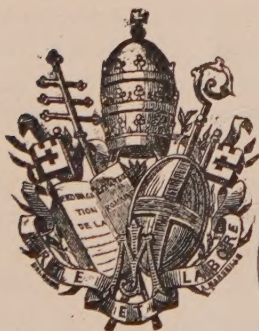
PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

ENCYCLOPÉDIE
DE LA
PRÉDICATION
CONTEMPORAINE

RECUEIL
DE CONFÉRENCES, SERMONS, PANÉGYRIQUES,
DISCOURS DE CIRCONSTANCES, &c., &c.
d'après
NN. SS. LES ÉVÊQUES, LES RR. PÈRES DES DIVERS ORDRES RELIGIEUX
MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES ET AUTRES PRÊTRES DISTINGUÉS.

HOMÉLIES
VI



MARSEILLE
J. MINGARDON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
11, PLACE DE LA BOURSE & PLACE SÉBASTOPOL, 11

1881

Tous droits réservés

65762

HOMÉLIES

1^{ER} DIMANCHE DE L'AVENT

HOMÉLIE

SUR LE VERBE INCARNÉ — TOUT A ÉTÉ FAIT PAR LUI

PAR LE PÈRE LAVIGNE

Mes Frères,

La première page de S. Jean renferme le résumé le plus complet des desseins de Dieu ; le temps et l'éternité passent successivement sous son regard d'aigle ; il célèbre dans un ordre admirable *ce sacrement de la piété qui a été manifesté dans la chair, justifié par l'esprit ; qui a apparu aux anges, a été prêché aux nations, cru du monde et transporté dans la gloire* (1). Rien ne lui échappe, et la sainte Eglise, qui veut se donner souvent la vision des grandes choses, place chaque matin ses prêtres sous cette première révélation de S. Jean.

Entrons dans les détails, et parcourons successivement ces magnificences célébrées par la plume du séraphin de l'Evangile. Je demande au lecteur d'élever avec moi ses regards ; il faut nécessairement de hautes pensées pour donner et pour écouter cette leçon. Séparons-nous donc de tout ce qui s'agite autour de nous, des préoccupations, des affaires, de la sollicitude des relations ; soyons tout entier à cette étude digne des plus nobles intelligences, et qui apporte à nos âmes la plus pure et la plus intarissable félicité.

D'abord, S. Jean commence par décrire les splendeurs du Verbe :

(1) *Pietatis sacramentum quod manifestatum est in carne, justificatum est in spiritu, apparuit angelis, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria.* Paul, 1^{re} ép. à Tim.

Au commencement était le Verbe, *in principio erat Verbum*. C'est sa première parole ; mais pourrez-vous le suivre dans ses sublimes ascensions ? il dépasse dans son vol rapide non seulement l'univers matériel, mais le monde des astres et des Anges ; il monte, il monte toujours jusqu'au sanctuaire éternel de la justice et de la vérité, et là, ferme et tranquille, regardant fixement l'Immuable, il s'écrie : *Au commencement était le Verbe*. Au commencement ! Dans quel milieu sommes-nous jetés ! Le vaisseau de son inspiration s'est détaché du rivage ; les côtes et les montagnes disparaissent ; nous voilà sur cette mer sans fond, sans limites, sans rives, de l'éternité. *Au commencement était le Verbe*. Qui peut atteindre jusqu'à une expression si divine ? c'est-à-dire, avant tout commencement, quand rien n'existait encore, le Verbe était. Prenons garde, il ne s'agit pas ici d'une parole comme sont les paroles des hommes qui passent après qu'elles ont été proférées, ni même de cette parole du Seigneur transmettant aux hommes l'expression de sa volonté ; le Verbe qui est ici désigné, c'est la parole qui ne passe pas, qui est la splendeur du Père, et le parfait miroir de ses perfections, qui est parlée et écrite, comme le chante le royal Prophète ; elle est parlée, puisque c'est par elle que Dieu le Père s'exprime éternellement ; elle est écrite, parce qu'elle demeure à jamais.

Mais que fais-je en décrivant ces choses ? Je bégaye et je balbutie comme un enfant : écoutons l'aigle de Meaux traduisant dans son grand langage l'aigle de l'Evangile (1) : « Où vais-je me perdre ? Dans quel abîme ? Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Evangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, d'un autre Jean que Jean-Baptiste, de Jean *enfant du tonnerre* (2) qui ne parle point un langage humain, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque par un rapide vol, fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des Anges, des Vertus, des Chérubins et des Séraphins, il entonne son Evangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe* ; c'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ. Hommes, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement était le Verbe*. Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de celui qui n'a pas de commencement ? c'est pour dire qu'au commencement, dès l'origine des choses, il *était* ; il ne

(1) 7^e élévation. — (2) Marc, III, 17.

commençait pas, il était; on ne le créait pas, on ne le faisait pas, il *était*. Et qu'était-il? Qu'était celui qui sans être fait, et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, était déjà? Était-ce une matière confuse que Dieu commençait à travailler, à mouvoir et à former? Non; ce qui était au commencement *était le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *Sermo* : Discours sans discourir, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement; mais discours où est substantiellement toute vérité, et qui est la vérité même. »

« Où suis-je? Que vois-je? Qu'entends-je? Tais-toi, ma raison; et sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au dedans, disons par la foi, avec un entendement, mais captivé et assujetti : *au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement, *était* celui qui est et qui subsiste toujours : le *Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu. »

« *Il était*, il subsistait; mais non comme quelque chose détaché de Dieu : car il était en Dieu. Et comment expliquerons-nous *être en Dieu*? est-ce y être d'une manière accidentelle comme notre pensée est en nous? Non : le Verbe n'est pas en Dieu de cette sorte; comment donc? comment expliquerons-nous ce que dit notre aigle, notre évangéliste? Le *Verbe était chez Dieu, apud Deum* : pour dire qu'il n'était pas quelque chose d'inhérent à Dieu, quelque chose qui affecte de Dieu; mais quelque chose qui demeure en lui comme y subsistant, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne était une personne divine : *elle était Dieu*. Comment Dieu? Est-ce Dieu sans origine? Non : car ce Dieu est fils de Dieu, est fils unique, comme S. Jean l'appellera bientôt : *Nous avons*, dit-il, *vu sa gloire comme la gloire du fils unique*. Verbe donc qui est en Dieu, qui demeure en Dieu, qui subsiste en Dieu, qui en Dieu est une personne sortie de Dieu même et y demeurant; toujours produit, toujours dans son sein, ainsi que nous le verrons dans ces paroles : *Unigenitus filius qui est in sinu Patris* : « Le fils unique qui est dans le sein du Père. » Il en est produit, puisqu'il est fils : il y demeure, parce qu'il est la pensée éternellement subsistante. Dieu comme lui; car le Verbe était Dieu; Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu : *Dieu* comme lui, *au dessus de tout*, béni au siècle des siècles, amen. Il est ainsi, dit S. Paul. »

« Ah ! je me perds, je n'en puis plus : je ne puis plus dire qu'*Amen*, il en est ainsi : mon cœur dit : *Il est ainsi : amen*. Quel silence ! quelle admiration ! quel étonnement ! quelle nouvelle lumière ! mais quelle ignorance ! je ne vois rien et je vois tout. Je vois ce Dieu qui était au commencement, qui subsistait dans le sein de Dieu, et je ne le vois pas, *Amen, il en est ainsi* ; voilà tout ce qui me reste de tout le discours que je viens de faire, un simple et irrévocable acquiescement par amour à la vérité que la foi me montre, *amen, amen, amen*. Encore une fois, *amen*, à jamais *amen*. »

Voilà le premier regard de S. Jean : de l'éternité et du sein de Dieu, il embrasse ensuite le temps et tous ses mystères ; il n'oubliera rien, la création, la chute, l'attente, la venue du Messie, la régénération en Jésus-Christ ; toute l'économie de l'éternel salut entrera dans ce sublime abrégé. En premier lieu, la création, *omnia per ipsum facta sunt*. Plus grand que Moïse, S. Jean raconte la création dans un mot. Au lieu de décrire chaque créature sortie de la main de Dieu, comme le législateur d'Israël, il dit, sans rien développer ni sans rien excepter : Tout a été fait par lui ; par conséquent il a créé les anges comme les hommes, puisque rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. L'action du Verbe apparaît cachée dans le récit de Moïse ; mais comme elle se découvre sous la plume de S. Jean ! Nous pressentons déjà avec ses premières paroles le développement de S. Paul, qui assure que toutes choses ont été créées par lui au ciel et sur la terre, soit celles qui sont visibles, soit les invisibles, soit les Trônes, soit les Principautés, soit les Puissances (1). Nous comprendrons maintenant ce que nous disons, quand nous affirmons que toutes choses ont été faites par la sagesse, la raison et le conseil de Dieu, c'est son Verbe. Et quand le Seigneur, regardant son travail, s'applaudit lui-même, en disant : C'est bien ! il contemple son ouvrage dans son Verbe.

Mais ne laissons rien passer, car, selon la remarque de S. Denis l'Aréopagite, cette page renferme autant de mystères que de mots. Après avoir dit : Tout a été fait par le Verbe, pourquoi ajouter : Rien n'a été fait sans lui ; ce n'est pas une répétition, que repoussent la sublimité et la précision des accents de S. Jean. Pourquoi donc cette insistance ? Cherchez. Dieu le Père n'a qu'une pensée, et dans cette pensée il a mis toutes ses complaisances ; et cette pensée, c'est son Verbe son fils unique ; par conséquent il ne peut

(1) Quoniam in ipso condita sunt universa in coelis et in terra visibilia et invisibilia. 1^{re} aux Coloss. 1, v. 16.

voir la créature que dans son Verbe ; et S. Jean lui-même, en décrivant le temps, reste toujours devant le Verbe ; et c'est dans ce grand type qu'il voit ce qui a été fait ; donc, rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ; c'est-à-dire que chaque créature porte en elle-même l'image et le reflet du Verbe, depuis l'atome jusqu'aux Séraphins des cieux. Le soleil sera donc une image du soleil de justice qui, comme nous le dirons tout à l'heure, illumine tout homme venant en ce monde. La sagesse, le jugement, la raison qui président aux conseils humains seront une image de celui qui est appelé la raison, la sagesse et le conseil de Dieu.

Mais avançons. La vie ne paraît pas encore et cependant, *quod factum est in ipso vita erat*, ce qui a été fait était *vie* en lui. Recueillons-nous bien et demandons humblement l'intelligence de ces choses. La vie n'est pas encore dans le monde matériel, le monde intelligent n'a pas encore reçu l'appel divin, et déjà toutes choses sont *vie* dans le Verbe. Cet édifice, qui ne paraît pas encore, existe cependant tout entier dans la pensée de l'architecte, il en a le plan, l'ensemble, l'ordre et les principales dispositions ; ce palais a une véritable *vie* dans son esprit. De même ce tableau, qui doit être un chef-d'œuvre, a déjà sa *vie* dans la pensée de l'artiste. On le voit frémir intérieurement en contemplant en lui-même ce que son pinceau exécutera sur la toile. C'est ainsi que tout ce qui a été fait, est *vie* en lui comme dans sa cause et son principe. Et les créatures mêmes qui ne possèdent pas la vie après leur création, ont, dans un certain sens, la *vie* dans le Verbe.

Et, en nous repliant sur nous-mêmes, les choses extérieures ont en nous une plus grande vie que dans leur réalité ; car, dans leur existence, elles ont les limites du fini, tandis qu'au dedans de nous elles ont toutes l'immense étendue de l'idéal. La plus excellente représentation dramatique ne reproduira jamais l'action, le geste, l'éloquence, le sentiment rêvés dans l'intelligence à la simple lecture. Celui qui voit jouer la pièce, est devant le fini plus ou moins étroitement limité, et celui qui la parcourt des yeux tranquillement assis à sa table, donne facilement aux personnages la perfection indéfinie de l'idéal.

Mais S. Jean, au milieu de ces opérations créatrices du Verbe, veut s'arrêter spécialement à l'homme, le roi et le chef-d'œuvre de la création, et il ajoute : *vita erat lux hominum*, la vie était la lumière des hommes, comme s'il disait : la vie dans les différents êtres de la création n'est pas toujours accompagnée de lumière ; beaucoup vivent sans aucune connaissance, comme les minéraux et les arbres. Ceux-là sont sans aucune lumière ; d'autres vivent

et connaissent, mais leur connaissance se borne à l'instinct, comme dans les animaux. Alors ils ne possèdent avec la vie qu'une faible et imperceptible lumière. Les hommes seuls, sur la terre, vivent et connaissent non seulement ce qui est vrai, mais la raison même de la vérité, et sont conduits jusqu'à connaître la vérité elle-même; et dans cette grande création, non seulement le Verbe est la vie, mais il est aussi la lumière des hommes : *vita erat lux hominum*. On peut encore dire que la vie du Verbe est la lumière des hommes, en donnant aux hommes l'intelligence et la raison, qui sont une sorte de participation à la lumière du Verbe, selon cette grande parole du psaume : *Signatum est super nos lumen vultus tui* : Vous avez gravé sur nous, Seigneur, la lumière de votre visage. Admirons ici la grandeur de l'homme dans ce travail de Dieu. Ce n'est pas en vain que le Seigneur a prononcé cette parole au commencement des jours : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Elle a été immédiatement suivie de ce souffle de vie qui s'est reposé sur lui : *et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*; et depuis ce moment, chaque homme possède en lui-même la lumière nécessaire pour arriver à la vérité.

S. Jean a donc décrit les merveilles de la création divine; mais, après avoir raconté, avec la rapidité du scribe qui se hâte, le travail de Dieu (1), il faut qu'il dise aussi le travail délétère de l'homme au jour de sa chute. *In tenebris lucet*, la lumière luit au milieu des ténèbres; il ne s'agit point ici des ténèbres ordinaires causées par la privation de la lumière matérielle, mais de ces ténèbres de la mort de l'âme et de l'erreur, c'est-à-dire des ténèbres spirituelles où le péché a réduit les hommes créés dans la lumière; ils sont tombés dans un abîme de ténèbres. Regardons bien ensemble ces deux élaborations de Dieu et de l'homme. Dieu a enveloppé l'homme de lumière, et l'homme, laissé à lui-même, n'a su que s'envelopper des plus épaisses ténèbres. L'évangéliste a raconté dans un mot l'histoire lamentable de sa chute au paradis de délices; il signale en même temps l'amour miséricordieux du Rédempteur en disant : La lumière luit dans les ténèbres. Jamais cette lumière n'a cessé de traverser la nuit du mal avec ses rayons divins; et depuis la parole d'espérance donnée à Adam au jardin, on peut suivre cette traînée lumineuse au milieu de la nuit de l'idolâtrie et du péché, jusqu'à la lumière éclatante qui s'est reposée sur le berceau de l'Enfant-Dieu au jour des promesses accomplies. Mais en admirant cette lumière du Verbe subsistant au

(1) *Lingua mea calamus scribe velociter scribentis*. Ps. XLIV, 2.

milieu des ténèbres, qui ne serait confondu en lisant les paroles qui suivent : *Tenebræ eam non comprehenderunt*, les ténèbres ne l'ont point comprise. Quel douloureux spectacle ! Chaque matin, la nuit comprend l'ordre de la lumière et se hâte de disparaître pour faire place aux clartés du jour. L'homme seul, fortifié dans la nuit qui est son ouvrage, résiste à la lumière qui se présente et la repousse incessamment en disant : Va-t'en, je ne te veux pas ; *tenebræ eam non comprehenderunt*. On dirait un homme qui a fermé devant le soleil les fenêtres de sa demeure, et qui s'acharnerait à les tenir closes, malgré les efforts des rayons pour percer cette nuit volontaire ; étrange puissance qui permet à un simple mortel de résister à son Dieu, de fertiliser en quelque sorte son bras contre le Tout-Puissant ! Mais la bonté du Seigneur Dieu sera encore plus étonnante que la malice de l'homme. Après les douleurs de la chute, S. Jean décrit les caractères ineffables de l'attente. Déjà nous avons entrevu la promesse et l'espérance dans cette lumière qui brille au milieu des ténèbres ; mais les temps qui précèdent le Rédempteur sont signalés par ces mots : *fuit homo missus a Deo*. Un seul homme est désigné, parce qu'il ferme cette liste des prophètes ; mais, à Jean, le Précurseur, *cui nomen erat Joannes*, il faut joindre tous ceux qui ont eu la mission de préparer et d'annoncer la venue de Jésus : Abraham, Isaac et Jacob, Moïse et Josué, Samuël et David, Jérémie et Isaïe, Ezéchiel et Daniel, ont été chargés de rendre témoignage à la lumière. Le peuple entier d'Israël était aussi un témoignage vivant des oracles qui annonçaient le Messie ; il renfermait dans ses rites, ses fêtes, ses sacrifices, les symboles et les préparations des jours rédempteurs. Tous donc, d'Abraham, disons mieux, d'Abel à S. Jean, sont des envoyés pour rendre témoignage ; ils ne paraissent que pour atteindre ce but d'annoncer Jésus-Christ : voilà le dernier mot de leur présence dans le monde. Mais il était réservé à Jean-Baptiste de résumer en lui-même toutes ces missions et ces témoignages ; il devait être chargé non seulement de préparer et d'annoncer Jésus-Christ, mais encore de le montrer aux hommes et de lui conduire ses premiers adorateurs.

Mais continuons à suivre la marche de l'évangéliste. Il salue déjà les jours régénérateurs du Messie, *in propria venit*. Il est venu dans son propre héritage. C'est vrai, vous venez de le voir ; en paraissant au milieu d'Israël, il venait dans ses domaines. Tout était à lui et pour lui dans Juda : le peuple et les rois, les lévites et les prêtres, la loi et le culte, la maison et le temple. Quel accueil va-t-il trouver à sa venue ? S. Jean nous l'apprend : *Sui eum*

non receperunt : les siens ne l'ont pas reçu. Voyez comme ces mots sont précis ; tout le récit de S. Luc est dans ces paroles : on assiste à l'humble prière de Marie et de Joseph demandant un pauvre gîte dans les hôtelleries de Bethléem, et on croit entendre la dure réponse de ces hommes : il n'y a pas de place pour vous, *non erat eis locus in diversorio* ; et cette répulsion, commencée au berceau de Jésus, ira s'étendant de plus en plus dans le monde. Une ville le repousse à sa naissance, un peuple entier le méconnaîtra dans le progrès de son âge, et à mesure qu'ils s'avancera dans l'humanité au milieu de l'apostolat de ses disciples, les nations apparaîtront réunies contre lui et se liguèrent pour secouer son joug. Devant cette légion d'ennemis, que fera Jésus ? Fera-t-il comme la colombe qui abandonne une terre couverte de boue pour rentrer dans l'arche ? Reprendra-t-il, lui aussi, son vol vers les cieux, en jetant à la terre ingrate une parole de malédiction et d'anathème ? Non, mille fois ; son amour pour les hommes semble s'enflammer encore devant leur ingratitude ; il multipliera sa lumière et ses grâces sur ceux qui le rejettent et donnera à tous ceux qui le recevront le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. C'est l'abrégé du récit de l'Evangile du festin des noces ; le Roi invite les grands et les riches. Partout on le refuse : Allez, dit-il, au milieu des places et des rues de la cité, et tous ceux que vous rencontrerez, faibles et petits, blessés ou malades, faites-les entrer dans la salle des noces. Ici, de la même manière, pas de distinction, *quoiquot*, tous ceux qui le recevront, ou, s'il y en a une, c'est pour désigner surtout ceux qui, plus obscurs, se perdent et disparaissent dans la foule. Quelle sublime égalité ! Quel renversement de toutes les idées du monde ! Les hommes n'ont pas tous le pouvoir d'être grands et riches, mais tous peuvent être faits enfants de Dieu. Vous n'atteindrez pas jusqu'à la science humaine, mais vous monterez jusqu'à la filiation divine. Vous ne pouvez être fils d'un roi d'un jour, mais vous recevrez la puissance d'être fils du Roi immortel des siècles : *Potestatem filios Dei fieri*. Vous voyez comme tout se déroule, la venue de Jésus, la régénération en Jésus-Christ ; l'Evangéliste étend sa pensée jusqu'au mode régénérateur ; il faut qu'il décrive l'économie intime de l'éternel salut. Comment s'opérera cette filiation divine ? Ce sera le travail réservé de la grâce. Nous entrons ici dans un autre monde, nous sommes séparés de tout ce qui s'appelle la chair et le sang ; la volonté de l'homme, la plus élevée et la plus puissante, n'atteindra jamais jusque-là. *Neque ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis. neque ex voluntate viri*. Nous assistons à une seconde création ; nous nommons une nais-

sance qui vient immédiatement de Dieu : *Sed ex Deo nati sunt*. Naître de Dieu ! Pourrons-nous jamais apprécier assez ce bonheur ? C'est être élevé au-dessus de tout ce qui est créé et possible. Puisque dit S. Thomas, la plus petite grâce, qui est l'agent de cette naissance, est plus grande que l'univers visible, et que tous les univers qui pourraient sortir de la main de Dieu, nous ne pouvons qu'énoncer ces grandes choses que nous développerons en leur lieu. Ne cessons de contempler ces sommets que nous révèle l'inspiration de S. Jean. Après sa course rapide au milieu des œuvres de Dieu, il nous ramène au point de départ, en nous plaçant nous-mêmes sur ces hauteurs où il a vu le Verbe : *in principio erat Verbum* ; et malgré cette élévation infinie, il ne cessera pas son récit sans nous l'avoir fait comprendre en quelque manière. Il semble qu'il nous dit avec S. Augustin : O hommes, ne vous étonnez pas d'être faits enfants de Dieu. C'est la conséquence d'une merveille qui seule doit vous confondre et vous ravir : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Il est bien plus étrange de voir le Verbe descendre jusqu'à nous que de voir l'homme s'élever jusqu'à Dieu. L'homme en s'élevant, dit S. Jean, suit une loi de progression et de marche ascensionnelle qui est dans sa nature. Mais quelle loi expliquera jamais l'abaissement du Verbe, qui s'anéantit dans la chair ? Et si ce prodige inouï, qui déconcerte toutes nos pensées, vient à se produire, il faudra nécessairement qu'il produise un effet qui puisse le justifier aux yeux du ciel et de la terre. Eh bien ! cet effet qui explique et justifie l'anéantissement d'un Dieu, c'est celui-ci : il a voulu naître dans le temps, pour que nous naissions de Dieu ; il est descendu infiniment, pour que nous montions infiniment ; il s'est fait homme, pour que l'homme soit fait Dieu.

Voilà les accents de S. Jean dans la première page de son Évangile ; après avoir présenté ce magnifique ensemble, il le résume encore et le réduit à quatre ou cinq paroles : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. *Verbum*, voilà l'éternité, la génération éternelle ; *caro factum est*, c'est le temps et la génération humaine du fils unique ; *et habitavit in nobis*, c'est le grand travail régénérateur que le Seigneur Jésus accomplit en se donnant lui-même ; *et vidimus gloriam ejus*, c'est la consommation et le terme des desseins de Dieu : voilà le grand but de notre vocation à la grâce ; nous devons grandir dans la connaissance et l'amour de Jésus, jusqu'à ce que nous arrivions à la plénitude de l'homme parfait dans la communication de sa double gloire de Verbe, et de Verbe incarné : de Verbe, parce qu'il est plein de vérité ; de Verbe incarné,

parce qu'il est plein de grâce. Voilà cette première leçon. Revenons souvent sur ces pages sacrées, éclairons-nous, réchauffons-nous à cette vraie lumière qui illumine tout homme qui vient en ce monde. L'humanité se divise en deux cités bien distinctes : l'une, la cité des hommes, qui ne reçoit pas Jésus-Christ ; l'autre, la cité de Dieu, qui le reçoit comme son sauveur et son Dieu. Choisissez votre place : voulez-vous appartenir à ces ténèbres qui ne comprennent pas la lumière, et vont toujours s'épaississant jusqu'à la nuit de l'abîme, ou bien voulez-vous appartenir à cette lumière qui s'avance et s'épanouit toujours de plus en plus jusqu'à l'éclat d'un jour parfait ? O vous qui entendez ces paroles, je vous en conjure, n'hésitez pas, allez à Jésus-Christ, appelez Jésus-Christ, ne voyez ici-bas que Jésus, et un jour vous verrez sa gloire, sa gloire de fils unique, quand il se révélera plein de grâce et de vérité. *Amen.*

HOMÉLIE

SUR LE JUGEMENT DERNIER

PAR MONSIEUR DUPANLOUP

Je vous l'avoue; M. F., au moment où j'ouvre la bouche au milieu de vous, pour vous parler de ce grand et dernier jour, je sens mon âme se glacer d'épouvante : la parole expire sur mes lèvres : le poids de ce sujet m'accable. Je sens qu'il y a dans l'Evangile des vérités bien sévères, qu'il est dur d'entendre, et qu'il n'est pas moins pénible d'annoncer, et je voudrais les épargner et à vous et à moi-même.

Mais l'Eglise, tremblante pour ses enfants dans l'attente de ce grand jour, ne permet point ici à ses ministres les timides ménagements qu'une délicatesse mondaine pourrait se croire en droit d'exiger, et veut que nous cherchions à effrayer saintement les âmes par la terreur de ce formidable jugement.

Je vous parlerai donc, et aussi bien mon silence ne vous sauverait pas, et mes lèvres en seraient peut-être souillées.

Méditons donc, tandis qu'il en est temps encore, méditons dans le tremblement ce jour des grandes vengeances du Seigneur : Armons-nous de courage pour contempler un moment cette dernière et formidable scène, et songeons bien que c'est notre propre

histoire qu'on va nous raconter, et qu'il nous sera un jour plus affreux encore de souffrir, ce qui va peut-être nous sembler pénible à entendre.

Certes, M. F., les livres saints ne nous ont point épargné ici les tristes et effrayantes images : et jusque dans l'évangile de ce jour. Jésus-Christ ne semble-t-il pas oublier lui-même la simplicité de son divin langage pour représenter à grands traits, comme le spectacle le plus imposant et le plus terrible, les événements de ce grand jour ! Entendez les prophètes, entendez Sophonie : depuis qu'il a été ordonné au soleil de commencer la carrière des siècles, le genre humain a vu s'écouler des jours bien lamentables : mais voici un jour qui seul mérite par de plus grands malheurs d'être appelé le jour de l'obscurité et du trouble, le jour des nuages et de la tempête : *dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis*. C'est le jour du Seigneur, il est proche : c'est un jour amer : c'est un jour de tribulation et d'angoisse : un jour de calamité et de misère : *dies tribulationis et angustiarum* : c'est un jour de colère : *dies iræ dies illa*.

Aussi qui ne tremblerait à la seule pensée des effroyables avant-coureurs de ce jour ?

Les nations qui s'entre-choquent et se heurtent par de sanglantes batailles : la terre qui tremble par des secousses horribles, comme un homme qui chancelle dans les accès de l'ivresse ; l'épée du Seigneur enivrée de sang ; la mer qui franchit ses bornes avec des mugissements effroyables ; le soleil qui pâlit, les astres éteints qui tombent ; les voûtes immenses des cieux qui s'écroulent, et parmi ces ruines épouvantables au milieu de la sombre nuit qui enveloppe tout, Jésus apparaissant sur un nuage étincelant de foudres et d'éclairs : ses anges l'entourent : ses yeux lancent ça et là des regards redoutables ; un fleuve de feu sort de sa bouche : et toute la nature tremble, éperdue à la vue de son juge qui la regarde dans sa colère. Toutefois ce n'est là que le commencement de ses douleurs : *Initia dolorum*, et il est écrit que les hommes sécheront d'effroi, non pas tant pour avoir senti la terre qui tremble et vu la chute des astres qui tombent, mais parce qu'il leur faudra subir ce sévère interrogatoire, après lequel l'horreur de leur conscience sera dévoilée au grand jour, et sera prononcée sur eux avec un appareil terrible la dernière et irrévocable sentence qui fixera leurs destinées éternelles, Oui, mes enfants bien aimés, si dans ce jour votre vie était assez pure pour soutenir jusqu'au bout le sévère examen de la divine justice, votre âme verrait sans frayeur les éléments se dissoudre et se soutiendrait sans trembler sur les ruines de l'univers écroulé.

Mais, ô mon Dieu, qui pourra subsister devant vous, lorsqu'observant mes iniquités, vous confronterez toutes les actions de ma vie conçue dans le péché avec votre loi si pure et si sainte ! *Si iniquitates observaveris, Domine, qui sustinebit !*

Représentez vous ici, M. F., un de ces hommes coupables aux pieds du redoutable tribunal : séparé de toutes les créatures, seul devant la face de Dieu qui le perce du feu de son regard, et l'accable de la terreur de sa présence, c'est dans cette solitude effroyable où il n'aperçoit plus ni ciel, ni terre, où il ne voit que sa conscience coupable qui l'accuse, et la justice éternelle qui l'écrase, qu'il lui faut répondre à l'examen de la plus inflexible rigueur.

Effrayé, il voudrait fuir : mais la main puissante de Dieu pèse sur lui et l'arrête : ô mon Dieu, s'écrie-t-il, ô mon Dieu, n'entrez point en jugement avec votre serviteur ! Cri superflu ! Dieu se tient immobile devant lui, et d'une voix terrible : tu as cru trop longtemps, homme pervers, que je serai semblable à toi, et que je dissimulerai jusque au bout tes crimes : *Existimastis quod ero tui similis* : Tu t'es trompé ! viens maintenant que je te confonde ! voyons, examinons : quelles ont été tes pensées, tes œuvres ? Il est temps de lever le voile qui couvrait ton infamie, et de fouiller jusqu'au fond dans l'abîme de tes iniquités !

Alors commencera l'examen de tous ses péchés : une lumière vive et terrible réunira dans un point fixe tous les crimes de sa vie, sans les mêler ni les confondre dans leur innombrable multitude.

Et s'il osait élever la voix pour dire une excuse, Dieu n'aurait-il pas mille raisons pour l'accabler ? Tous les saints ne seront-ils pas là comme des témoins irrécusables pour le confondre ? et enfin, si les hommes se taisaient, les pierres ne parleraient-elles pas elles-mêmes, et les voûtes de nos temples ne pourraient-elles pas rendre contre lui cet accablant témoignage qu'elles firent assez souvent retentir à ses oreilles les promesses et les menaces de la parole évangélique, pour que son âme soit sans excuse, et Dieu terrible dans ses conseils sera trouvé juste dans ses vengeances.

La honte et l'ignominie appartiennent au vice : la gloire et l'honneur sont l'apanage de la vertu. Ici-bas, M. F., ce bel ordre fut bien souvent troublé : dans le cahos, où sont mêlées et confondues toutes les choses humaines, le vice audacieux triomphe, et la vertu timide est foulée aux pieds. Le dernier siècle n'a-t-il pas vu une secte de prétendus sages forcer les barrières éternelles de la vérité et de la justice, traiter la foi de folie, la religion de chimère, et la piété de fanatisme ? et aujourd'hui encore les méchants

n'ont-ils pas arrêté entre eux un langage menteur, *Firmaverunt sibi sermonem nequam*, pour appeler le bien mal, et le mal bien, inventer des noms odieux, pour flétrir la vertu la plus pure, et n'a-t-on pas vu tout un peuple abusé demander à grands cris la ruine du plus zélé serviteur de Jésus-Christ dont on avait su lui rendre le nom infâme, tandis que l'impie était enseveli avec honneur, et que dans la cité infidèle on vantait sa mort généreuse et sa vie sans tache !

Mes chers frères, ce désordre profond et cette confusion étrange des choses humaines ne peut durer toujours : Dieu se doit à lui-même d'y mettre un terme.

Levez-vous, Seigneur, et que tous vos ennemis soient confondus ! Il est temps de mettre fin aux opprobres de la vertu, et à cette audace du crime, qui compromettent votre providence, et dont tous les siècles ont fait des plaintes si amères ! Dieu se doit à lui-même, après avoir laissé les scènes les plus affreuses se succéder dans le cours des siècles depuis l'origine du monde, Dieu se doit à lui-même d'y apporter une dernière scène et un dénouement digne de lui, où il manifestera à la face de l'univers la grandeur du juste ignoré, méprisé, persécuté, et l'infamie du méchant glorieux.

Et maintenant quelle voix se fait entendre : voix retentissante à l'orient et à l'occident et aux extrémités du monde : Morts, levez-vous ! et à cette parole, la terre ouvre son sein, la mer ses gouffres, les démons saisissent au fond des enfers leurs victimes, et les morts sortent de leurs tombeaux, et tout le genre humain tombe au pied du redoutable tribunal ! Mais que vois-je ! La vertu a donc repris son immortelle beauté et le vice son horrible laideur ! Les justes brillent comme le soleil : et les méchants ne laissent entrevoir qu'une difformité horrible à travers d'épaisses ténèbres ! Les justes sont environnés de lumière comme d'une robe de gloire et leurs vertus sont comme les rayons de la couronne d'honneur que Dieu met sur leurs têtes, et les méchants sont couverts de la honte comme d'un vêtement infâme, et sur leur front réprouvé est écrit en caractères affreux et ineffaçables le signe hideux de leurs perfidies, de leurs noirceurs et de leurs bassesses !

Alors tombera le masque des incrédules hypocrites : les mots de vertu, de probité, d'honneur, d'humanité et de bienfaisance se trouvaient dans leur bouche : on verra alors que c'étaient des fourbes sans honneur, qui se jouent en secret de la justice, et vivent sans foi, sans mœurs et sans Dieu !

Alors s'accomplira la terrible menace que Dieu a souvent réité-

rée par la bouche de ses prophètes, et que Jésus-Christ a renouvelée dans son Evangile : Les superbes seront profondément humiliés ! plus l'orgueilleux aura élevé en honneur, plus il sera rassasié d'opprobres : il s'enivrait avec délices des vapeurs de la louange, et il boira jusqu'à la lie la plus amère dans la coupe large et profonde de l'ignominie : plus il aura levé la tête, plus il sera écrasé et rampant, et abîmé dans la honte !

Mais rien n'égallera en ce jour l'ignominie de ces hommes déhonorés et superbes, qui dans leur dépravation profonde étalaient les scandales de leurs vices, comme les airs libres d'une haute sagesse, et leurs dédains affectés de la vertu comme une supériorité d'esprit ! Dieu les chassera devant lui, comme des infâmes, et il faudra que ces malheureux, couverts de l'opprobre comme d'un vêtement, traversent tous les rangs des saints et des élus triomphants, affrontent leurs regards, et essuient à leur tour leurs railleries amères, et leurs ironies accablantes !

Mais surtout il n'y a pas de parole pour exprimer leur confusion, lorsqu'ils entendront toutes les créatures élever la voix pour bénir le juste qu'ils outrageaient, raconter la gloire de ses œuvres cachées dans le secret de la face du Seigneur, et l'invincible courage qui le fit résister généreusement et à la malice de leurs séductions et à l'amertume de leurs outrages ! Mais pour les méchants, qui pourra les bénir ? Les peuples indignés les poursuivront de leurs regards insultants : Les anges leur diront anathème : et Dieu lui-même en ce jour mêlera sa voix à celles de toutes les créatures pour les accabler de reproches et de railleries sanglantes : *Ego quoque ridebo et subsannabo vos.*

Cependant le dernier moment de cette grande et terrible scène s'avance : Dieu ordonne aux ministres de sa justice d'aller séparer les enfants de son alliance de la troupe des pécheurs ! Au même moment, les anges partent, et traversant cette foule immense, ils placent les bons à la droite, les méchants à la gauche, comme le berger quand il pousse devant lui un vil bétail sépare les boucs d'avec les brebis ; et alors dans ce silence du ciel et de la terre, le souverain Juge prononce à l'univers assemblé la dernière et irrévocable sentence :

Venez, les bien-aimés de mon père, dira-t-il à ses élus, avec un visage plus bienfaisant que le soleil, quand il ranime la nature ; venez, les bien-aimés de mon père ! vous avez été méprisés, calomniés, persécutés, écrasés sur la terre, comme je l'ai été moi-même : vous avez partagé mes opprobres et mes douleurs : Entrez dans ma gloire ! J'ai connu les œuvres de votre miséricorde ! (6

cœurs charitables, entendez ces paroles, et félicitez-vous dans le grand naufrage de toutes les vertus, d'avoir au moins sauvé la charité). J'ai connu les œuvres de votre miséricorde : J'ai eu faim, et vous m'avez nourri : J'ai été malade, et vous m'avez visité ! J'étais nu dans mes pauvres, et vous avez revêtu ma pauvreté : Enfin c'était moi-même que vous instruisiez avec tant de zèle dans les plus délaissés de mes enfants ! Venez donc ! ce n'est que pour vous que les siècles continueraient leur cours, et que je souffrais les crimes de la terre ! Venez recevoir la couronne que mon père vous a préparée dans les conseils de son éternité.

Et puis, lançant sur les réprouvés un regard de colère, ce regard, dont un prophète a pu dire : Le Seigneur a regardé, et voilà que les montagnes tremblaient, les collines se troublaient, les villes se renversaient ! c'est avec ce regard foudroyant qu'il dira aux réprouvés : Allez, maudits ! assez longtemps vous avez persécuté mes saints ! il est temps que je les venge ! vous avez durci vos entrailles contre-moi-même, vous avez ri de mes souffrances et de mes douleurs, quand j'étais sur le lit de la maladie, transi de froid, ou mourant de faim dans les cachots ténébreux et les retraites de la misère ! vous m'avez rejeté, je vous rejette à mon tour ! allez, maudits : je ne vous connais plus : retirez-vous, allez loin de ma face ! Loin de votre face, Seigneur, loin de vous qui êtes la félicité et le bonheur ! et où iront-ils sinon dans le séjour de la douleur et du désespoir ! et Dieu, d'une voix terrible qui entrouvrira les abîmes prêts à les engloutir : Allez, maudits du ciel et de la terre, des hommes et des anges, allez au feu ! *Ite in ignem !* non pas au feu que vous voyez en frémissant calciner les métaux, embraser les montagnes et la terre sur son passage ! *allez au feu éternel* : ah ! ce n'était pas pour vous que le souffle de ma colère l'avait allumé ! mais pour Satan et ses anges rebelles ! c'était votre implacable ennemi et le mien ! vous avez partagé sa révolte, vous partagerez son supplice : *Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Oh ! Seigneur ! n'y a-t-il donc pas à votre miséricorde un appel de cet arrêt de votre justice ? est-ce que vous ne voulez pas que je vous appelle encore mon père ? vous n'aimez donc plus les enfants des hommes ? souvenez-vous, Seigneur, que vous nous avez prévenus dès notre enfance des bénédictions de votre douceur ! oh ! n'endurcissez pas votre cœur et vos entrailles pour nous rejeter à jamais.

Et Dieu, d'une voix terrible : Il sied bien à ces infidèles, dont le ciel et la terre me demandent à grands cris de venger les ingratitude : Il leur sied bien de me rappeler le souvenir de ma bonté !

Oui ! j'ai été bon, je l'ai été jusqu'à être obligé de m'en repentir ! et voilà pourquoi je vais être implacable ! Ingrat, oui, je vous aimais : j'avais une grande joie de vous entendre m'appeler votre père ! mon cœur vous était ouvert ! Je ne vous demandais que de m'ouvrir le vôtre ! mes délices eussent été d'y faire ma demeure ! Mais vous m'avez rejeté ! Lorsque je suis venu à vous, vous n'avez eu à m'offrir que des vices affreux et des pensées abominables ! Il est temps que je me venge ! J'ai assez attendu votre repentir avec une infatigable patience ! l'étendue de mes miséricordes, voilà désormais la mesure de mes vengeances !

Allez, maudits, au feu éternel !

O Dieu ! Je le reconnais, vous êtes impitoyable, mais juste en votre colère ! Mais les saints, mes patrons, qui sont vos amis ; mais Marie qui me fut autrefois si secourable ! Ah ! elle aussi a pris à mon égard un visage inflexible ! elle a ratifié votre inexorable sentence ! Marie n'est plus ma mère ! Mais la croix ! Ne pourrais-je pas encore sous cet arbre du salut, me mettre à couvert des coups de votre colère ! La croix ! Elle n'est plus que l'étendard sanglant du supplice ! Ils verront le signe du fils de l'homme, et ils pousseront des hurlements effroyables ! *Videbunt signum filii hominis, et plangent.* Et vous Jésus, vous n'êtes donc plus mon Sauveur ! Votre visage autrefois si compatissant pour le pécheur, ne jette plus que des feux et des éclairs ! Vos mains si pleines de bienfaits ne lancent plus que des foudres ! Vos pieds qui ont couru tant de fois après la brebis égarée, foulent le pressoir du vin de la colère du Tout-Puissant ! Oui ! je le vois ! votre amour que j'ai trop longtemps méprisé, s'est changé en une implacable colère ! où fuir ! où me cacher !

Et cependant la troupe innombrable des élus s'élève vers les cieux, chantant les cantiques de la victoire, précédée de Jésus son chef, et de la croix son étendard : à cette vue un nouveau cri de désespoir se fait entendre dans l'immense assemblée des malheureux réprouvés ! Montagnes, tombez sur nous ! collines, écrasez-nous ! et l'éternité va leur répondre : La terre s'écroule autour d'eux, ils tombent pêle-mêle dans l'abîme, où ils n'ont plus que des voûtes de feu sur leur têtes, des gouffres de feu sous leurs pieds : des torrents de flammes et de feu qui les environnent !

Ainsi se fermera la marche des siècles ! Ainsi se termineront les événements, les agitations et les troubles de la terre ! Ainsi commencera l'éternité ! Je vous laisse avec ces pensées, mes frères. Certes, s'il n'y a pas là de quoi réveiller nos âmes par une salu-

taire terreur, il faut qu'elles dorment d'un sommeil bien profond, qui approche bien du sommeil de la mort !

Ces pensées m'ont paru propres aussi à consoler les justes. Le pénible travail de la vertu ne sera donc pas toujours sans récompense : et pour prix de leurs efforts, ils ne recueilleront pas éternellement, comme ici bas, l'amertume et les larmes ! l'impie qui triomphe ne triomphera pas toujours ! un jour tout rentrera dans l'ordre !...

HOMÉLIE

SUR LA RECHUTE

PAR MONSIEUR DUPANLOUP

Mes frères, l'Evangile, dont l'Eglise faisait récemment la lecture aux fidèles, m'engageait à vous parler de ce dernier des jours, où Jésus-Christ apparaîtra sur les nuées du ciel avec une grande majesté pour juger l'univers : mais je ne veux pas troubler les premières joies de votre retour, en déployant devant vous un spectacle si grand et si terrible ; et, bien qu'il fût utile peut-être à vos jeunes compagnes, qui doivent cette semaine confesser humblement tous les péchés de leur enfance aux pieds de leur juge, dans le tribunal de la miséricorde, de se transporter par avance aux pieds de cet autre tribunal plus redoutable, où Dieu, se chargeant de les examiner lui-même, elles seront jugées avec toute la rigueur de la plus inflexible justice : toutefois oublions ces tristes images et ces vérités effrayantes ; et ne songeons qu'à rendre d'immortelles actions de grâces au Seigneur, qui a bien voulu, après une séparation si longue, nous réunir de nouveau dans ce cher asile, comme dans son sein tendre et paternel, pour nous y faire goûter toutes les douceurs de son amour.

Mais pourquoi faut-il que des pensées tristes viennent se mêler encore à ce bonheur ? Est-ce qu'il n'y aurait pas ici-bas de joies sans amertumes, ni de beaux jours sans nuages ? Ah ! qu'on ne reproche pas au bon Pasteur ses alarmes ; peut-il ne pas craindre que les loups cruels aient ravagé son troupeau trop longtemps dispersé ? Ce n'est pas assez pour lui de gémir sur les brebis égarées qui ne sont pas revenues au bercail : il faut qu'il demande avec inquiétude aux autres si elles y sont rentrées fidèles.

O mes enfants, qu'étiez-vous l'année dernière, lorsque vous avez quitté ce saint asile pour retourner au milieu du monde, et reçu nos derniers adieux ? O beaux jours ! jours bienheureux ! qui me donnera de vous revoir encore ! Quelle foi ! quelle piété ! quelle ferveur ! quelle tendre charité ! quelle union des cœurs ! quels transports à l'approche du Seigneur ! quel dégoût des vanités mondaines ! quelle aimable modestie ! Et durant ces matinées célestes, quels soupirs, quelles larmes heureuses, lorsque parées des ornements de l'innocence, embellies de tous les dons des cieux, vous veniez avec les anges, au festin sacré, vous nourrir délicieusement du pain de vie. O beaux jours ! pourquoi vous êtes-vous si rapidement écoulés ? Pourquoi avez-vous été suivis de ces jours mauvais, où le cruel ennemi de notre innocence et de notre bonheur a ravagé notre âme, et peut-être, nous renversant dans la poussière, porté à notre faible cœur quelque blessure mortelle !

O mes enfants, je vous afflige, je le sens : mais les justes reproches sont plus doux à recevoir que les fausses louanges ; et vos âmes me sont trop chères en Jésus-Christ pour que je connaisse avec vous les timides ménagements d'une fausse délicatesse, ou craigne de vous affliger un moment, pour vous empêcher de périr à jamais !

O vous donc que nous avons vues naguère si pieuses et si ferventes, et qui depuis, hélas ! avez laissé votre piété s'évanouir, et perdu peut-être l'innocence et la paix du cœur que vous aviez eu tant de peine à conquérir, laissez-moi vous représenter combien vous avez été coupables en malheureuses et abandonnant le Seigneur : et puissiez-vous si bien sentir en ce jour l'ingratitude et la perfidie de vos nouveaux égarements, que vous preniez, aux approches de la belle fête qui se prépare, la résolution généreuse d'en sortir enfin, pour n'y rentrer jamais.

Faut-il vous rappeler les bienfaits de Jésus-Christ ? Le souvenir n'en est pas si loin de vous qu'il soit difficile de le réveiller dans vos cœurs. Rappelez-vous donc l'état déplorable d'où la grâce vous a tirées. Vous étiez enfants de colère, chargées de mille anathèmes qui devaient vous rendre éternellement ennemies de Dieu. Vous étiez déjà jugées, et votre condamnation était certaine. Votre malheur pouvait-il être plus terrible ? L'abîme du péché dans lequel vous étiez tombées pouvait-il être plus profond ? Ne semblait-il pas qu'après avoir passé douze années entières de votre vie dans l'oubli, l'indifférence ou l'offense de votre Créateur, vous deviez périr sans ressource, ou qu'il n'y avait plus pour vous, ô enfants prodiges, de retour à sa grâce ?... Mais qu'a fait Jésus-Christ ? Dans le temps où Dieu se préparait à lancer sur vous les

foudres de sa colère, Jésus-Christ s'est présenté pour porter les coups qui allaient tomber sur vos coupables têtes, et il n'a fait pleuvoir sur vous qu'une douce rosée céleste.

Qu'y avait-il donc alors dans votre cœur pour qu'il daignât vous regarder avec des yeux de miséricorde ? Votre conscience n'était-elle pas souillée de mille péchés ? Vous-mêmes n'avez pu, sans pâlir de confusion, en soutenir le spectacle, tant il est vrai que depuis longtemps vos jours et vos moments n'étaient plus marqués que par les chutes les plus tristes ! Cependant Jésus-Christ n'a pas compté avec vous : mille péchés dont vous étiez coupables n'ont été devant lui que comme un seul péché qu'il vous a pardonné à l'instant. Dès lors toutes vos fautes furent comme si elles n'avaient jamais été ; sa bonté les a scellées dans un sac et jetées au fond de la mer. Il a ordonné à vos anges de les effacer du livre de mort où elles étaient gravées en caractères affreux. Mais, mes enfants, plus Notre-Seigneur vous avait pardonné d'offenses et plus sans doute vous lui deviez une reconnaissance et une fidélité éternelles !

Mais, ô ingratitude ! A peine avez-vous revu le monde, que vous avez tout oublié, et les bienfaits et le bienfaiteur lui-même. Vous avez mis à peine un intervalle entre la grâce et le péché ; en chassant indignement Jésus-Christ de votre cœur, vous lui avez dit : Seigneur, je rétracte mes larmes et ma douleur. Je me repens de m'être repentie ; oubliez dès ce jour mes protestations et mes pleurs : je les ai oubliées moi-même ; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé ; reprenez vos grâces et vos bienfaits : je vais reprendre mes voies anciennes et mes premières habitudes !

Fût-il jamais ingratitude plus odieuse ? On nous dit que nous avons un bon cœur et nous le croyons : mais Dieu peut-il le croire ? Et ne doit-il pas rejeter et vomir ces cœurs infidèles auxquels ses bienfaits sont à charge, et tous ces cœurs ingrats qui se repentent d'y avoir été trop sensibles !

A l'ingratitude vous avez ajouté la perfidie, car vous aviez donné votre foi à Dieu à la face des autels ; vous aviez fait avec lui une alliance qui fut scellée de tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste. Le ciel et la terre avaient été témoins de vos serments. Les voûtes de nos temples retentissent encore de vos acclamations : à Jésus-Christ, disiez-vous, à Jésus-Christ pour toujours ! Et vous n'avez pas craint, en péchant, de violer une foi et de trahir des promesses si solennellement jurées ! Ah ! n'y a-t-il donc qu'avec Dieu que l'on ne se pique ni de fidélité, ni de bonne foi ? Ne trouve-t-on rien de honteux à être si souvent infidèle et parjure avec lui ? Et n'est-ce que pour les hommes qu'on a re-

gu du ciel un cœur noble, généreux et incapable de perfidie ?

Souvenez-vous surtout, M. F., de ces moments heureux où touchées de repentir, vous êtes venues répandre l'amertume de votre cœur au pied des tribunaux sacrés ! Que de gémissements ! que de regrets sincères sur le passé ! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité à l'avenir ! De quel air touchant vous vous plaigniez à Dieu de l'avoir connu si tard ! Et après avoir été déchargées du fardeau de vos péchés, combien de fois ne lui avez-vous pas dit que ce moment était le plus doux, le plus heureux de votre vie ? Infidèles ! Et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous lui avez de nouveau déclaré la guerre, vous avez trahi des promesses que vos larmes et vos soupirs tout seuls auraient dû vous rendre sacrées ! Ah ! les pierres de ce temple qui ont été les témoins de vos soupirs et de vos protestations, s'élèveront contre vous devant le Seigneur ; et ces tribunaux sacrés qui ont été les dépositaires de vos serments et de vos pleurs, vous reprocheront un jour devant l'univers assemblé vos larmes trompeuses et vos serments parjures !

Mais, non, ô mes frères ; non : vous détournerez ces prévisions malheureuses ! vous reviendrez au Seigneur que vous avez abandonné ! vous vous convertirez encore. Le pardon vous est offert : il ne faut que le vouloir. Ces tribunaux sacrés peuvent encore être pour vous des tribunaux de miséricorde ! Vous viendrez nous y avouer ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes. Vous ne direz rien qui nous surprenne. Plus nous vous trouverons coupables, plus vous excitez notre compassion ; plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes ! Nous ne ferons que vous aider à vous relever, vous consoler et vous plaindre ! Nous offrirons pour vous des soupirs et des prières au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de bonté, et répandre abondamment sa grâce là où le péché vient d'abonder. Nous lui dirons que vous fûtes plus faibles que coupables ; que votre propre faiblesse doit lui parler pour vous ; qu'un père est plus attendri qu'irrité de la légèreté de ses enfants, et que sa tendresse doit croître avec les dangers auxquels les expose l'inconstance de leur âge. Il se laissera toucher par des vœux si tendres et si justes : ses entrailles de miséricorde seront émues ; il vous ouvrira ses bras paternels, et vous recevrez sur son cœur, avec le baiser de paix, le pardon si désiré.

Dites-lui donc maintenant vous-mêmes, ô M. F. et du fond de vos cœurs :

O mon Dieu, vous avez daigné me ramener dans ce cher asile :

c'est ici que souvent j'ai médité vos mystères et contemplé vos merveilles ! C'est ici que souvent vous avez daigné parler doucement à mon âme et me demander éloquemment mon cœur ! Hélas ! Seigneur, je la reconnais, cette enceinte ! Rien n'est changé autour de moi : mais je ne me reconnais pas moi-même ; tout est changé en moi. Je n'éprouve plus la joie que me donnait votre présence, je ne sens plus le bonheur que je goûtais à vos pieds. Ah ! c'est que j'ai goûté d'autres joies que celles de la religion : j'ai voulu d'autres plaisirs que ceux de la piété ! Je me suis assis sur le bord des fleuves enchantés de Babylone : j'ai entendu peut-être les accents séducteurs de ses enfants profanes : et voilà que ces dangereuses images et ces funestes souvenirs ne sont pas encore effacés de ma mémoire, ni bannis de mon cœur ! O Dieu ! détournez maintenant mes yeux de la vanité qui les a séduits. Remplissez ma mémoire et mon cœur du souvenir de vos bienfaits et de l'abondance de vos consolations : surtout, Seigneur, purifiez ce cœur qui s'est honteusement souillé et qui est devenu le repaire des plus affreux péchés : pardonnez à votre enfant coupable mais repentant. J'ai péché, mais je pleure. Voyez mes larmes : et donnez-moi dès ce jour le pardon et l'indulgence que votre ministre ne pourra bientôt pas refuser à la franchise de mes aveux et à la sincérité de mon repentir.

Salut donc, ô sainte chapelle, qui doit me protéger pendant toute cette année contre les traits enflammés de Satan, et me dérober au monde trompeur ! Salut, ô cher asile, aimable retraite, douce image des joies du Ciel ! Quelle joie de me revoir dans tes murs, de ne plus m'éloigner de ta pacifique enceinte ! Ici l'air est si pur, le ciel si ouvert, et Dieu si familier ! Ici mes jours s'écouleront dans une si douce paix ! O sainte retraite, tu m'avais déjà recueillie dans ton sein et nourri de ton lait : et, malgré de tristes adieux et une séparation douloureuse, tu n'avais jamais cessé de m'être chère, tu avais toujours vécu dans mon cœur ! Règle aimable du catéchisme, que j'ai regrettée longtemps, qui fut ma gardienne, tu le seras encore ! Pieux exercices qui fûtes mes soutiens, vous le serez toujours, et je n'espère qu'en vous ! Sainte étude de la religion, qu'on m'apprit à aimer, vous ne cesserez jamais de faire mes délices ! Bons exemples de mes compagnes, vous serez mon encouragement ! Saint cantique de la charité fraternelle et de l'amitié chrétienne, dont les accents désirés m'ont accueilli naguère, à mon retour dans ce saint asile je vous redirai dans mon cœur : et la bénédiction du Seigneur sera sur nous et nous accompagnera jusqu'au dernier jour.

HOMÉLIE

SUR LA SINCÉRITÉ DE LA CONFESSION

PAR MONSIEUR DUPANLOUP

Ce n'est point pour vous parler un langage sévère, ni vous annoncer des vérités effrayantes que j'ouvre en ce moment la bouche au milieu de vous. Non : c'est un autre dessein qui me fait monter dans cette chaire ! Il y a peu de jours, je vous parlais de ce grand et terrible avènement du Fils de l'Homme : et, tremblant comme vous, je me transportais par avance au pied de son redoutable tribunal. Aujourd'hui, je viens vous annoncer un événement plus heureux, et vous appeler à un tribunal moins terrible. Déjà les cieus s'entr'ouvrent, les nuées s'abaissent pour vous donner le juste, et vos âmes heureuses sont dans la douce attente du Sauveur désiré. Une seule pensée vous attriste encore, c'est que vos cœurs ne sont point assez purs pour recevoir Jésus-Christ, et que le pardon de vos ingratitude ne vous a pas été donné ; mais la miséricorde vous le prépare, et, cette semaine, si vous venez vous présenter au bain sacré de la pénitence, avec cette droiture et cette simplicité de cœur que Jésus-Christ désire, son ministre purifiera votre âme et vous rendra la paix.

Mais, pourquoi faut-il que rien ne nous coûte plus que de nous avouer pécheurs ? Pourquoi l'aveu de nos fautes est-il souvent mêlé d'artifices malheureux qui les déguisent ? Pourquoi faut-il, mes enfants, que ce démon muet, dont nous parle l'Evangile, et que Notre-Seigneur chasse du corps d'un malheureux qu'il possédait, possède encore maintenant tant d'âmes ! Pourquoi faut-il que ce démon cruel leur ferme si souvent la bouche par une mauvaise honte, pour les empêcher de faire un humble et sincère aveu de leurs fautes ? Pourquoi faut-il que nous portions quelquefois une certaine dissimulation jusqu'au pied même de ce tribunal sacré où Jésus-Christ vous attend, accompagné de sa seule douceur, pour nous pardonner et nous bénir ?

J'avoue, M. F., qu'il est rare de trouver des âmes assez malheureuses pour venir, de propos délibéré, mentir volontairement au Saint-Esprit, et cacher, après y avoir bien réfléchi, des péchés bien connus à la divine miséricorde qui veut les absoudre !

Mais, il est des déguisements d'une autre nature, auxquels on se laisse entraîner : on voudrait bien dire cette faute ; mais, le moment venu, le courage manque, et, presque malgré soi, on gar-

de un funeste silence ; ou bien on en montre qu'à demi sa conscience, on colore, on enveloppe, on adoucit, on rend moins odieux ce péché qu'on ne voudrait pas cacher, mais qu'on n'ose cependant tirer tout à fait du fond de son cœur.

Je veux bien croire que vous n'avez pas recours à des artifices grossiers et indignes. Mais après mille hésitations et mille peines, on finit par passer rapidement sur un aveu, de peur d'y arrêter trop l'attention du ministre ; on le place dans un moment si heureux, qu'il échappera presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir, comme si on pouvait être content de soi, quand on est parvenu, en avouant ses fautes, à faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Plus souvent encore on tait des circonstances plus nécessaires à dire que le péché lui-même ; de ces circonstances qui l'aggravent, qui en changent la nature, ou qui le multiplient. On substitue habilement à des termes clairs et précis qui vous auraient fait connaître, des expressions vagues et générales, qui ne montreront pas votre cœur.

Enfin, on raconte quelquefois comme des péchés éloignés et anciens, des chutes récentes et arrivées depuis peu. On craint de faire connaître au médecin sacré, ces plaies nouvelles et encore saignantes qu'il pouvait guérir, et on ne tire qu'à demi et comme en tremblant, ce voile qui couvre les secrets de son âme.

Il faudra que votre confesseur vous devine, vous cherche, profite de certaines expressions qui vous échappent comme malgré vous, pour connaître votre cœur, et en éclairer les mystères que vous lui cachez ; ou qu'il vous parle comme autrefois Dieu à Adam pécheur, qui se cachait sous des feuilles. « Adam, où es-tu ? *Adam, ubi es ?* » Enfant pécheur que je ne puis découvrir, où êtes-vous ! Pourquoi vous dérobez-vous à mes regards dans l'épaisseur de ce feuillage ! »

Mais, M. F., outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel et sincère, qu'une âme véritablement touchée ne sait ni dissimuler ses fautes ni les excuser, et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissements et ces réticences, c'est confesser seulement que vous ne vous en repentez pas : outre cela, si c'était à l'homme qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous veniez manifester votre conscience au tribunal ; mais vous venez parler à Jésus-Christ qui vous connaît, qui vous a vus, qui lit dans votre cœur comme dans un livre ouvert, et qui dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisements de vous dérober à ses regards, vous dit, comme autrefois un prophète à cette reine

infidèle, qui, déguisée sous un extérieur emprunté, espérait tromper l'homme de Dieu : « Pourquoi voulez-vous paraître autre que vous n'êtes ? *Quare alium te esse simulas ?* » Enfant coupable, pourquoi vous déguisez-vous ? Vous trompez mon prophète : mais vous ne me trompez pas. Paraissez telle que vous êtes, et telle que je vous connais. Démasquez ce cœur dont je vois toute la misère ; avouez ces œuvres de ténèbres, dont j'ai été le témoin invisible ! N'êtes-vous pas insensé de croire que cet appareil étudié dérobera votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes ? *Quare alium te esse simulas ?*

Je souffre, M. F., de vous faire entendre les menaces sévères de Jésus-Christ ; mais c'est pour votre salut et votre bonheur. Car, dites-le-moi, si vous n'êtes pas francs et sincères comme Notre-Seigneur vous l'ordonne et comme je vous en supplie, au sortir du tribunal sentirez-vous cette paix et cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite ? Sentirez-vous ce repos et ce soulagement que le cœur déchargé de ses péchés fait sentir à l'âme touchée ? Ne vous restera-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes, je ne sais quels embarras qui troubleront toute la douceur de votre pénitence ? Vous vous promettez peut-être à vous-mêmes, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout à fait avec le péché, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, vous éclairerez ces doutes qui vous fatiguent, vous exposerez clairement ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquilles. Mais pourquoi remettre l'éclaircissement de cette grande affaire à des temps si éloignés ? N'êtes-vous pas insensés de nourrir dans votre sein des serpents qui vous déchirent, et de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouiront dès qu'ils auront vu la lumière ! De découvrir une partie du mal et d'en cacher une autre, de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère !

Oh ! s'écrie un éloquent évêque, dont j'ai plus d'une fois aimé à vous adresser les paroles : « que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes ? Pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal sacré ! Nous ne sommes là qu'à la place de Jésus-Christ ; nous n'y portons ni les oreilles, ni les sentiments, ni la pensée de l'homme ! Vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre ; plus nous vous trouverons coupables, plus vous excitez notre compassion ; plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes ; plus nous offrirons pour vous des gémissements et des

prières au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grâce où le péché vient d'abonder.

Voilà notre ministère, nous le remplirons ; voilà nos promesses, nous y serons fidèles ; voilà nos espérances ; qui peut vous retenir encore ?

Ah ! dites donc à Dieu : heureux Seigneur, et mille fois heureux ceux qui ont conservé leur innocence sans tache, et qui depuis leur première enfance vous servent avec amour sans se lasser jamais : *Beati immaculati in via*. Mais après eux, heureux encore ceux qui obtiennent la rémission de leurs péchés, et qui par l'humiliation de leur cœur et par une confession entière et sincère, désarment votre justice ! *Beati quorum remissæ sunt iniquitates*. Pour moi, Seigneur, j'ai gardé trop longtemps un funeste silence ! Le péché que je n'ai pas rejeté loin de moi par un aveu sincère, a fait mon malheur. Jour et nuit je sentais votre main s'appesantir sur moi, et rien ne pouvait adoucir la plaie de mon cœur, ni étouffer les reproches de ma conscience : *Aggravata est super me manus tua*. O Dieu ! la résolution en est prise, je manifesterai mon iniquité qui fait toute ma honte : je ne cacherai plus dans mon sein cette épine cruelle qui me déchire ! Je l'ai dit, je l'ai juré : je me confesserai franchement de toutes mes fautes. *Dixi : confitebor infirmitatem meam*. Vous me pardonnerez, Seigneur, dans votre miséricorde, et quoique prodigue et infidèle, vous ne verrez que ma sincérité et mon repentir, et vous ne me repousserez pas du banquet sacré, où j'ai un si vif désir de recevoir mon sauveur et mon père !

HOMÉLIE

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION

PAR MONSIEUR DUPANLOUP

Il est donc enfin exaucé, le vœu le plus ardent de votre âme, que j'entendais naguère s'exhaler de tous vos cœurs, au milieu des chants de louange dont vous faisiez retentir cette chère enceinte ; c'en est fait : il est donc vrai que Notre-Seigneur va venir ; que dis-je ? Il vient, il est proche : les heures s'écoulent, les jours se hâtent d'arriver, les cieux s'abaissent ; j'entrevois déjà la nuée de gloire sur laquelle il doit descendre. O heureux enfants, vous

touchez donc au moment désiré. Trois jours encore, et voici votre sauveur, votre père, votre ami, Jésus-Christ, qui se rend à vos vœux, et vient combler votre bonheur ! Il n'y a donc plus un instant à perdre ; il faut que les cœurs se préparent ; et Notre-Seigneur lui-même m'envoie devant lui pour vous y inviter en son nom : *Parate viam Domini !*

C'est le plus grand des bienfaits, la plus précieuse des faveurs qu'il va vous accorder ; mais prenez garde aussi, ce serait le plus effroyable des malheurs, et peut-être le plus affreux des crimes, que de ne s'y pas préparer. Préparez-vous donc : *Parate viam Domini*. Et lorsque je dis : le plus affreux des crimes, ce n'est pas, M. F., que je prétende qu'il y ait ici de ces âmes noires qui, de sang-froid et le sachant bien, viendront, par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ, et cacher sous la plus sainte et la plus terrible de toutes les actions les horreurs d'une conscience impure ! Non ! ô mon Dieu, j'ai cette confiance, et c'est vous qui me la donnez, que parmi ces enfants fidèles, votre œil ne discerne aucun enfant de malédiction, et que vous n'écrivez pas en ce moment sur leur front avec une main invisible les caractères de leur réprobation éternelle. Ce n'est donc pas pour ces enfants que je parle ! Mais n'y a-t-il pas de faibles, de tièdes, de languissants, de mondains ! Et surtout s'il y avait ici de ces âmes inconstantes et légères qui après avoir goûté ce qu'il y a de plus doux dans les dons de Dieu, et épuisé peut-être à la table sainte la coupe des plus pures délices, ont tout oublié, et leur bonheur, et leurs larmes, et les bienfaits du Seigneur, et cette reconnaissance qui devait être éternelle, pour aller de là ouvrir indignement leur cœur aux joies empoisonnées du siècle !

Voilà les enfants auxquels je m'adresse ; voilà les âmes coupables, il le faut dire, à qui Jésus-Christ m'envoie, non point pour les repousser du banquet céleste ; ah ! depuis assez longtemps déjà elles s'en tiennent éloignées ; mais pour leur épargner à elles-mêmes, et pour épargner aussi à Jésus-Christ la tristesse et les dégoûts d'une communion tiède et languissante, n'est-il pas convenable qu'en ce jour je les arrête aux pieds de l'autel saint, et qu'avant de les y laisser monter, je les supplie surtout au nom de Notre-Seigneur d'écouter dans le recueillement et le silence la triple préparation qu'il leur demande ?

Premièrement, c'est une préparation de foi ; c'est ensuite une préparation d'humilité, enfin c'est une préparation d'amour : foi, humilité, amour ! Et puissent les cœurs ne pas se fermer à une

invitation si touchante, et le jour qui se prépare pourra être encore un beau jour.

Mais d'abord vous comprenez, M. F., qu'il ne s'agit point ici de cette foi qui vous distingue seulement des incrédules, que vous devez au bienfait d'une éducation chrétienne, et par laquelle vous croyez à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Cette foi, quoique nécessaire avant tout, mais le plus souvent sans vivacité dans vos cœurs, est pour vous sans mérite et sans fruit, elle ne peut vous servir pour discerner comme il faudrait le corps du Seigneur : c'est souvent une foi insipide et vulgaire, qui n'a rien de grand, rien de sublime, rien de digne du Dieu que vous devez recevoir. M. F., il ne le faut pas oublier, Jésus-Christ, dans ce sacrement de son amour, est un Dieu caché : de peur d'effrayer vos faibles yeux, et aussi pour nous accoutumer à une plus tendre familiarité, il y voile sa majesté terrible ; la foudre et les éclairs ne révèlent pas sa présence, et ne défendent pas l'accès de ce nouveau Sinaï ; des tourbillons de feu ne sortent pas du fond de son tabernacle pour dévorer les profanateurs et les sacrilèges. Aussi, avec cette foi tiède et languissante, on s'approche de l'autel sans respect et sans frayeur ; on vient tranquille et presque insensible s'asseoir à la table des anges ; quelques moments, employés souvent à réciter avec un cœur froid et un esprit égaré de légères formules, suffisent pour nous préparer à une action si redoutable ; une communion devient quelquefois l'affaire d'une matinée ; n'est plus une contrainte et une gêne, après laquelle on respire, et dont on s'applaudit d'être enfin quitte comme d'une séance pénible et fatigante.

Il est bien manifeste que ce n'est point là la foi dont je veux parler : je parle d'une foi vive, d'une foi généreuse, d'une foi ardente, d'une foi qui perce les nuages, découvre Jésus-Christ à travers les voiles, sent sa présence, et qui sans approfondir témérairement ces impénétrables mystères, ne laisse pas d'entrevoir la gloire cachée et les splendeurs du Dieu que vous adorez !

Je veux parler de cette foi tendre et respectueuse, que vous avez, M. F., au matin du plus beau de vos jours : que ce souvenir est doux pour mon cœur, et comme il doit encore faire battre le vôtre ! Quoique ce souvenir ne soit pas maintenant sans amertume, il m'est encore cher, et je ne me lasse jamais d'y rappeler mon cœur. Il me semble vous voir encore, vous étiez saisis, tremblants, et courbés devant la face du Seigneur. Du plus loin que vous découvriez Jésus-Christ, sur l'autel, vous sentiez un éclat de sa majesté qui vous frappait ; interdits, troublés et petits à vos yeux,

vos respect allait jusqu'à la terreur, et il fallait vous rassurer ; et après avoir reçu votre Dieu, quelles larmes ! quels transports ! quels soupirs ! Les heures s'écoulaient, et pour soutenir le poids de sa présence, vous n'aviez toujours que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une âme qui adore ! Beau jour ! Jour bienheureux ! Où êtes-vous ? Vous avez été bien court ! Oh dons précieux du Seigneur, nous vous avons dissipés ! Foi sacrée, qu'êtes vous devenue ? Revenez, revenez encore parmi nous, préparez nos cœurs, purifiez nos âmes ! Faites luire à nos yeux un rayon de votre pure et douce clarté ! Il nous reste trois jours encore jusqu'au festin sacré. Pendant ces courts mais précieux instants, marchons à votre lumière, que ce soit des jours de retraite, de silence, de mortification et de prière ! Que chaque heure, en nous approchant du terme heureux et redoutable, voie croître nos soins, notre frayeur et notre joie ! Que cette pensée soit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassements, de notre sommeil même ; et ainsi, ô foi sacrée, que tous nos cœurs soient purs, et que ce soit votre ouvrage !

Ce n'est pas tout, M. F. : il faut que l'humilité prépare aussi les voies du Seigneur. L'humilité ! Et qui s'humiliera, si ce n'est pas nous ? Nous, pécheurs, et trop ingrats pécheurs ! Nous, qui avons payé tous les bienfaits de notre Dieu par un oubli si affreux ! Nous, pleins de misères, de désirs terrestres, de penchants corrompus ! Nous, pauvres de vertus, si vides des fruits heureux d'une sincère pénitence, tièdes et sans goût, et tout pétris encore de sensualité et de mollesse ! Nous, qui n'avons à offrir à Jésus-Christ que les restes d'un cœur que le monde, le péché et le démon ont occupé si longtemps, d'un cœur qui rampe encore sur la terre, se traîne peut-être dans la boue ! et ne peut parvenir à s'élever au-dessus de vaines créatures ! Qui s'humiliera, si ce n'est pas nous ! Humiliez-vous donc, M. F., reconnaissez votre néant, votre indignité, votre bassesse. Humiliez-vous plus profondément encore ! Vous ne vous humilierez jamais assez. L'abaissement, l'humiliation, l'anéantissement devant votre Dieu, voilà votre unique refuge ! O heureux parmi vous les enfants, mille fois heureuses les âmes même les plus pécheresses ! si elles savent s'humilier aux pieds de Jésus-Christ, je leur promets de sa part le plus tendre accueil, et les plus douces faveurs ! Elles ne soupçonnent pas même ce que ce charitable Sauveur répandra dans leur cœur de consolation ineffable, de douceur et de joie.

O vous tous donc, par avance, humiliez-vous en ce moment, et dites à Dieu : Seigneur, les variations éternelles de ma vie me

couvrent de honte, et font que je n'ose plus lever les yeux vers vous. J'ai si indignement trahi mes promesses après vous avoir juré une fidélité éternelle ; ma faiblesse m'a fait si souvent oublier le bonheur de cet engagement, que dans ma confusion profonde, je ne sais plus que baigner vos pieds de mes pleurs, et me reconnais indigne de vous appeler mon Père. Hélas ! pouviez-vous vous attendre à tant d'ingratitude ? Au sortir même de votre banquet, où vous m'aviez comblée de tant de biens, mon faible cœur m'a échappé, et les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avait fait répandre, le monde m'a séduite et les mêmes infidélités que je venais de détester m'ont retrouvée comme auparavant ingrate et infidèle ! Aujourd'hui, enfin, j'essaie de revenir vers vous ; mais avec un cœur si léger et si inconstant, que puis-je vous dire, Seigneur, et que dois-je espérer ? Ah ! je n'espère que votre bonté ; fixez enfin mes incertitudes et mes inconstances, ôtez au monde le funeste empire qu'il a pris sur mon cœur, reprenez vous-même vos anciens droits, et ne m'attirez pas à demi de peur que je ne vous échappe encore !

Aux sentiments d'humilité et de repentir, M. F., il faut, quoique pécheurs et indignes, il faut ajouter l'amour ! Car enfin, puisque vous devez vous approcher de l'autel, voir Jésus-Christ, recevoir ses faveurs, être comblé de ses délices, pourriez-vous ne pas l'aimer ? Et ne sentirez-vous pas se réveiller en sa présence tout ce que le souvenir d'un Sauveur si cher a de plus délicieux et de plus tendre ? Ce qui se passe d'ailleurs maintenant dans le cœur de Jésus-Christ ne se passera-t-il pas dans le vôtre ? Dites-lui avec humilité, mais aussi avec confiance, avec repentir et avec amour : Venez, Seigneur Jésus, venez. *Veni, Domine Jesu, veni.*

ÉPIPHANIE

HOMÉLIE

SUR LES CIRCONSTANCES DU MYSTÈRE

PAR M. L'ABBÉ CHARLES BRETON

Chanoine honoraire, Curé doyen d'Harrou

Et apertis thesauris suis, obtulerunt munera, aurum, thus et myrrham.

Et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent pour présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

M. F. — C'était l'an 4000 de la création. D'épaisses ténèbres couvraient la face du monde entier : l'avilissement et la dégradation des peuples étaient montés à son comble ; et l'humanité, plongée dans un abîme de souffrances physiques et morales, attendait, haletante et épuisée, la venue du divin Libérateur qui devait l'arracher à ses désordres et à sa corruption. Voilà que tout à coup une belle et lumineuse étoile a brillé au ciel comme un signe d'espérance et de pardon. Des mages, des princes, des rois de l'Orient ont vu cette étoile, et avertis par la tradition de leurs pères, ils ont regardé ce signe comme une voix d'en haut, ils y ont reconnu le gage des promesses et des miséricordes divines. Aussitôt ils se mettent en route sous la garde de Dieu et la conduite de la miraculeuse étoile.

Où vont-ils ? A Rome, sans doute, offrir leurs hommages à César-Auguste qui trône sur le monde entier, dans tout le prestige de la force et la majesté de la puissance ? Non, c'est à Bethléem, dans une pauvre bourgade perdue au milieu des montagnes de la Judée. Ils vont s'agenouiller devant un petit enfant, devant un roi nouveau-né qui a pour palais une étable, pour trône la la crèche de vils animaux, pour manteau royal les langes de la misère et de la pauvreté.

Au fond d'une masure abandonnée, qu'éclairent à peine les vacillantes lueurs d'une méchante lampe, ils trouvent assise une jeune vierge d'une merveilleuse beauté, tenant son petit enfant sur ses genoux. Elle le présente elle-même à leurs hommages et à leurs adorations, Jésus leur sourit avec un ineffable enchantement et semble tendre vers eux ses petites mains comme pour les appeler et les bénir. Les mages, — revêtus de longues robes flottantes et toutes chargées de pierreries, à la façon des Orientaux, — s'avan-

cent respectueusement ; ils se prosternent aux genoux de l'Enfant-Dieu, ils déposent leurs couronnes à ses pieds, et, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. *Et apertis thesauris suis*, etc.

Tel est, M. F., dans toute sa naïve et sublime simplicité, le fait que l'Eglise nous rappelle dans la solennité de ce jour, et qui a tant de fois inspiré les plus ravissantes créations du pinceau et du burin. Venons aussi, à la suite des mages, nous prosterner devant le berceau du Sauveur enfant ; et, pour nourrir notre piété en ce jour de si glorieux anniversaire, expliquons, en peu de mots, les principales circonstances du mystère que nous célébrons.

Et, d'abord, que signifie le mot Epiphanie ?

Epiphanie veut dire manifestation ; car c'est en ce jour que Jésus-Christ s'est révélé à la terre entière dans la personne des mages.

Les bergers, vous le savez, chrétiens auditeurs, avaient été conviés les premiers à son berceau. Ils représentaient le peuple Juif, ils étaient les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et il convenait que Dieu, pour récompenser la longue et vieille fidélité de son peuple, avant qu'elle ne défaille, les appela d'abord à la crèche de son divin fils. En outre, les bergers étaient des hommes simples et pauvres ; et Jésus-Christ, qui venait sauver le monde par l'humilité, par les abaissements de la crèche et les souffrances de la croix, Jésus-Christ, qui venait mettre en honneur et faire monter sur le trône le travail et l'indigence, avait voulu se choisir, avant les autres, de pareils adorateurs. Mais les Gentils aussi, de même que les riches et les grands de la terre, les rois de la science, les majestés de la force et de la puissance, nous tous enfin qui ne faisons pas partie de la nation sainte, du peuple élu, nous qui n'avions pas l'honneur de porter dans nos veines le sang illustre des vieilles familles de Juda, nous devons être appelés à notre tour dans la personne des mages, au jour béni de l'Epiphanie.

Or, cette manifestation glorieuse et souveraine, cette vocation des Gentils à la foi, si nous la considérons d'un œil sérieux et attentif, doit nous remplir de joie et de consolation. C'est comme l'aurore de la régénération morale du monde.

Qui est-ce, en effet, qui a arraché l'univers païen aux sanglantes saturnales de l'idolâtrie et sauvé l'humanité perdue comme dans une immense orgie ? C'est N.-S. J.-C. Qui est-ce qui opéré la rédemption des captifs, des faibles, des opprimés, brisé les fers de l'esclave fait remonter la femme à la place d'honneur qu'elle occupe dans les sociétés modernes, et dont l'avait précipitée la déchéance anti-

que ; qui est-ce qui a apaisé les cris de douleur du souffreteux, séché les larmes aux yeux du malheureux, et dans les cœurs brisés et les âmes ulcérées par le chagrin, qui est-ce qui a fait briller le rayon divin de l'espérance ? C'est N.-S. J.-C. Qui est-ce qui a rétabli sur la terre le règne de la vertu, et à la place de tous les vices, sur les ruines des infamies les plus révoltantes, des excès les plus monstreux qui s'étaient attachés comme une lèpre hideuse aux flancs de l'humanité, qui est-ce qui a fait germer, comme par enchantement, la pureté, la douceur, l'humilité, la charité, toutes ces fleurs précieuses dont les hommes avaient perdu jusqu'au nom et au souvenir ? C'est N.-S. J.-C. Oh ! amour donc et reconnaissance éternelle à ce Sauveur enfant qui est venu guérir notre corruption, réformer nos désordres, et, d'une terre maudite, couverte de ronces et d'épines, toute chargée des anathèmes du péché, en a fait un jardin de délices et de bonheur.

Le mot Epiphanie expliqué, il faut savoir ensuite ce que signifiait cette étoile qui est apparue aux mages. Elle était la figure et le symbole de la lumière nouvelle qui allait se lever sur le monde pour éclairer toutes les intelligences. Quand les ombres de la nuit sont descendues sur les flots le pilote cherche au ciel l'étoile polaire, et, une fois qu'il l'a trouvée, il guide, d'une main ferme et hardie, son vaisseau au milieu des récifs et des écueils de l'Océan. La religion, M. F., est comme l'étoile polaire qui s'est levée sur la mer orageuse de ce monde pour guider les hommes vers le ciel, et les faire arriver heureusement au port de la glorieuse éternité. C'est elle qui, perçant cette longue de 4000 ans qui précéda la venue du Messie, a chassé les profondes ténèbres du paganisme, dissipé toutes les obscurités, et illuminé les esprits de clartés toutes nouvelles. C'est elle qui a apporté aux hommes ce code admirable de préceptes et de devoirs qui se résument tous dans le grand commandement de la dilection mutuelle. C'est elle qui est devenue le principe sacré, la source incontestable et féconde de tout ce qu'il a eu de grand, de beau, de saint, de généreux dans le monde de la liberté, de la gloire, de la puissance, de la civilisation des peuples modernes. C'est elle enfin qui, commençant notre bonheur dès ici-bas au milieu des fatigues et des épreuves de l'exil, doit le consommer un jour dans la splendeur des saints et les enivrements de la bienheureuse immortalité.

Voyons maintenant quels hommes étaient les mages qui sont venus à Bethléem adorer J.-C., et pourquoi ils furent appelés par une étoile miraculeuse au berceau de l'enfant-Dieu. Les mages étaient en même temps rois et prêtres, car en Orient ces deux

choses se trouvaient souvent réunies, et la même tête portait à la fois le diadème des rois et les bandelettes sacrées du sacerdoce. Ils étaient aussi des hommes savants qui passaient, comme tous les peuples de l'Orient, une partie de leur vie à contempler le ciel et à étudier la course mystérieuse des astres. Or, il est remarquable que ce fut au milieu de cette étude que la grâce de Dieu vint les saisir. Dieu, comme l'observe S. Jean Chrysostôme, ne leur envoya pas un prophète, car ils ne l'auraient pas cru ; il ne leur parla pas par la voix des Ecritures, car ils ne les connaissaient pas ; mais pour les retirer de l'erreur et les amener au grand jour de la vérité, il se servit des objets qui leur étaient le plus familiers et au milieu desquels ils étaient accoutumés de vivre ; et, comme leur principale occupation était d'observer les astres, il leur envoya une étoile miraculeuse en même temps qu'il les pressait intérieurement par sa grâce, de quitter leur pays pour aller chercher sous un autre ciel et en d'autres contrées la caverne du Dieu fait enfant. Grande leçon pour nous, M. F. ; apprenons de là que l'on peut se sauver dans toutes les positions de la vie, que la création entière est comme un grand livre où tout nous parle de Dieu, que la grâce vient nous chercher partout, et que le facile secret d'arriver au ciel, c'est la fidélité aux devoirs de notre état, c'est l'accomplissement exact et sérieux de la volonté de Dieu dans la condition où il lui a plu de nous placer, c'est, en un mot, la sanctification des actions dont la chaîne compose notre vie, quelque petites, quelque vulgaires, quelque basses même que ces actions nous puissent paraître.

Mais admirons surtout, chrétiens M. F., la fidélité des mages. A peine ont-ils vu briller à leurs regards l'étoile miraculeuse, qu'aussitôt, sans balancer, sans hésiter, sans se laisser arrêter ni par la rigueur de la saison, ni par la distance et l'éloignement des lieux, ni par la difficulté des chemins, les montagnes à gravir, les fleuves à franchir, les précipices à éviter, ils se mettent bravement en route. Voilà aussi la conduite que nous devons tenir nous-mêmes dans notre correspondance exacte et fidèle à la grâce. Car, ne nous y trompons pas, Chrétiens auditeurs, Dieu nous parle encore tous les jours ; il vient souvent frapper à la porte de nos âmes, il nous envoie aussi comme aux mages une étoile miraculeuse dans les bonnes pensées qu'il nous donne, et les saintes inspirations qu'il nous suggère, et les lectures de piété qu'il nous pousse de faire, dans les exhortations, les instructions qu'il nous adresse du haut de la chaire chrétienne par l'organe de ses ministres, enfin, et les exemples d'édification et de vertu qu'il nous remet sous les yeux dans la personne de nos frères. Voilà les

différentes voix par où Dieu nous parle. Ah ! prenons garde alors d'endurcir nos cœurs ; mais ouvrons, ouvrons vite à cet ami généreux et fidèle, ne repoussons pas l'étoile qui se lève pour nous éclairer et nous guider. Mon Dieu ! quelquefois il nous en coûtera bien peut-être un peu pour répondre fidèlement aux inspirations de la grâce. Tantôt le bon Dieu nous demandera le sacrifice d'une affection qui nous est bien chère, qui nous tient bien à cœur ; tantôt il nous pressera de nous donner à lui avec plus de dévouement et de générosité, de le servir avec plus de piété, de dévotion, de ferveur. Mais n'est-il pas le Maître ? N'entend-il pas régner absolument et souverainement sur nos cœurs ? Oh ! donnons-lui donc ce qu'il nous demande. Imitons les mages, et, sitôt que Dieu a parlé, qu'il nous a appelés, levons-nous avec courage, et, sans tergiversation, sans calcul, sans murmure, suivons les saints mouvements de sa grâce, de telle sorte que nous puissions dire, nous aussi, avec les princes de l'Arabie : *vidimus et vinimus*, nous avons vu et nous sommes venus ; nous avons vu briller l'étoile et nous sommes venus adorer le Sauveur ; nous avons entendu la voix de Dieu retentir à l'oreille de notre âme, et nous nous sommes empressés, nous avons tout quitté pour obéir à cette voix sainte et puissante.

Les mages, en récompense de leur fidélité, méritèrent d'arriver heureusement à Bethléem, et d'offrir leurs hommages à l'enfant Jésus ; ils ouvrirent leurs trésors et lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ces présents sont mystérieux et symboliques.

Dans nos pays d'Occident, où l'on use et l'on abuse tant de cet admirable don de la parole, on parle souvent beaucoup pour ne rien dire, ou du moins peu de chose. Mais les peuples de l'Orient ont un langage puisé dans la nature même, langage concis et profond qui exprime, sans aucun bruit de paroles, la pensée par l'objet lui-même. Que signifiait donc l'offrande des rois mages ? Ils présentent au Sauveur naissant de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme mortel. Ils reconnaissent par là que ce petit enfant qui est là, couché sur la paille de la crèche, n'ayant encore qu'une vie de quelques jours au milieu des larmes et des vagissements de l'enfance, réchauffé par la tiède haleine de deux pauvres animaux, c'est le grand Dieu du ciel et de la terre, le Roi immortel des siècles, le Seigneur tout puissant, infiniment bon, souverainement parfait ; ils reconnaissent que ce Dieu fait homme par amour pour nous, descendu au milieu des ombres et des misères de ce monde, montera un jour

sur un calvaire, qu'il se laissera clouer, comme un vil malfaiteur, à la croix, au gibet de l'avilissement et de l'infamie, qu'il donnera jusqu'à la dernière goutte de sang de ses veines pour nous sauver, pour nous arracher à la mort, misérables pécheurs que nous sommes ; mais ils reconnaissent aussi que, ressuscitant ensuite par la force toute puissante de sa divinité, il attirera tout à lui selon sa parole sacrée, qu'il règnera sur le monde, soumettra tous les cœurs à son empire, et jira s'asseoir, couronné de gloire et d'immortalité, sur les autels de l'univers.

M. F., nous devons aussi faire à Jésus naissant les mêmes présents que les mages. Offrons-lui donc l'or de nos bonnes actions et de nos vertus, l'or de notre charité, de notre humilité, de notre obéissance, de notre chasteté surtout. Offrons-lui l'encens de nos prières, faisons monter vers lui nos hommages, nos vœux, nos adorations, comme la fumée légère qui s'échappent des encensoirs d'or que l'on balance dans le sanctuaire à l'heure du sacrifice solennel. La prière est la ressource du faible, c'est la consolation et l'appui des malheureux ; et nous sommes tous si malheureux, nous avons besoin de tant de choses, nous sommes environnés de tant de misères et de faiblesses ! Nous devons encore offrir à Jésus la myrrhe des mortifications, en acceptant avec patience, soumission et résignation les peines qu'il plaît au bon Dieu de nous envoyer, en vidant avec courage et d'une main ferme la coupe de douleurs qu'il approche quelquefois de nos lèvres tremblantes, cette coupe qu'il a épuisée le premier jusqu'à la lie, et dont il a voulu boire toute l'amertume. Et si nous faisons ces présents au divin enfant de Bethléem avec un cœur pur et des mains innocentes, avec bonne volonté et de gaité de cœur, *volenti animo et magno corde*, soyons bien assurés qu'ils seront favorablement reçus.

Enfin, M. F., les mages, pour tromper la jalouse cruauté du roi Hérode, qui cherchait à faire périr l'enfant Jésus, s'en retournent dans leur pays par une autre route. Ainsi faut-il que nous fassions nous-mêmes. Après avoir célébré les fêtes de la Noël chrétienne, après avoir adoré Jésus-Christ dans nos cœurs, où il a voulu recevoir une naissance mystérieuse et spirituelle, nous devons changer de vie et retourner dans notre pays par une autre route. Notre pays, dit S Grégoire, c'est le ciel. Nous nous en sommes éloignés par notre orgueil, par notre désobéissance. en suivant les attraites de la concupiscence, les entraînements du monde sensible, en mangeant du fruit défendu ; nous ne pouvons y retourner que par la voie opposée, par les larmes et la mortification, par l'obéis-

sance et les humiliations, en un mot, par le mépris des choses visibles, par le renoncement à tout ce que le monde exalte, encense, préconise; et Jésus-Christ nous dit encore, comme autrefois S. Remy au premier roi franc : Homme orgueilleux, homme de chair et de plaisir, fier Sicambre, baisse la tête à la vue des humiliations de ma crèche, adore ce que tu as brûlé jusqu'ici et brûle ce que tu as adoré. Nous devons donc laisser Jérusalem, la ville de tous les vices, le foyer de toutes les corruptions, où se traîne déjà dans l'ombre l'affreux déicide qui consommera sa ruine; image fidèle de l'âme coupable, orgueilleuse, chargée d'iniquités, perdue de crimes et de dissolutions. Abandonnons aux morts le soin d'ensevelir les morts; marchons dans la nouveauté de la vie, *in novitate vitæ ambulemus*. Hâtons-nous de nous revêtir de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité : *Induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis*. Opposons, avec Jésus naissant, à notre ancien orgueil, l'humilité la plus profonde; à notre amour effréné pour les plaisirs des sens, les gémissements de la douleur et les salutaires austérités de la pénitence; à notre soif de richesses, l'amour de la pauvreté supportée avec un front calme et serein.

Divin enfant de la crèche, nous vous adorons, nous vous bénissons, nous vous invoquons. Trop longtemps esclaves de nos passions, nous nous sommes agenouillés devant des idoles de sang et de boue; nous avons erré misérablement dans la nuit profonde de ce monde, qui est notre plus grand, notre plus cruel ennemi; nous avons contristé votre cœur, outragé votre amour, dédaigné vos bienfaits. Mais, c'en est fait, désormais nous voulons vous aimer, vous servir, n'aimer plus que vous, ne servir plus que vous. Amour pour amour. N'est-il pas juste que nous vous payons de retour?

O Sauveur enfant! nous nous agenouillons pieusement au pied de votre berceau avec la Ste Vierge Marie, votre mère, avec S. Joseph, votre père nourricier, avec les mages accourus du fond de l'Orient pour reconnaître votre royauté mystérieuse. Nous baissons avec amour et respect vos pieds sacrés, vos mains adorables. Oh! touchez nos fronts coupables de votre doigt puissant; faites descendre sur nos têtes la grâce qui purifie et qui pardonne, et enchaînez-nous tous à vous par les liens sacrés et indissolubles de votre éternelle charité! — Ainsi soit-il

II^{ME} DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

HOMÉLIE

ALLIANCE DE JÉSUS AVEC L'HUMANITÉ — NOCES DE CANA

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, II.

M. F. — Nous avons choisi pour nos premiers développements la première page de S. Jean (1) ; nous avons essayé de contempler la sublimité et l'étendue de son regard inspiré ; il nous a conduit de l'éternité à l'éternité, de l'éternité qui a précédé le monde à l'éternité qui doit le suivre. S. Jean semble spécialement fait pour les grands horizons ; jamais un fait, un personnage, un lieu quelconque ne pourront limiter sa pensée ; ils seront son point de départ, mais il ne se reposera que lorsqu'il aura trouvé l'infini. C'est à lui surtout qu'il faut appliquer cette parole de saint Augustin : Les faits de l'Evangile ne sont pas seulement des faits, mais encore des signes. Notre évangéliste ne s'arrêtera jamais aux simples événements de la vie de Jésus, son récit s'étendra jusqu'à leurs derniers retentissements dans le temps et dans l'éternité. Il voit sans cesse tous les siècles monter et descendre comme les anges au-dessus de la tête du Fils de l'homme. Ces ineffables mystères sont encore en grande partie voilés à nos yeux, mais déjà notre plus grand bonheur dans l'exil, c'est de pressentir et d'entrevoir quelques-unes de ses applications qui seront pour nous sans nuage dans la patrie.

Nous connaissons donc l'abrégé des desseins de Dieu, qui sont tous renfermés dans l'histoire du Verbe et du Verbe incarné.

Le grand travail de S. Jean est de nous montrer les différents titres de Jésus qui se succèdent sous sa plume inspirée, comme nous l'avons dit, avec un ordre et un enchaînement parfaits. Nous saurons aujourd'hui par notre Evangile pourquoi il est descendu jusqu'à nous, et le don que sa bonté réservait à la terre. Il est venu apporter aux hommes sa divinité, et contracter avec l'humanité cette admirable alliance que S. Jean a contemplée et décrite dans ses ravissements de Patmos.

Appliquons-nous et méditons sérieusement le mystère des noces

(1) Voir Homélie du premier Dimanche de l'Avent : Le Verbe incarné, par le Père Lavigne, page 1.

de Cana ; plaçons-nous, pour bien comprendre, à l'école de saint Augustin, qui a si bien étudié cette leçon, Dès les premières paroles, nous sommes avertis de chercher le mystère ; sans doute il s'agit d'un véritable mariage contracté à Cana en Galilée, mais que l'époux soit Simon l'âpotre ou S. Jean lui-même, nous ne pouvons concentrer tous nos regards sur eux ; nous recevrons sans doute déjà d'importantes leçons du fait historique : la légitimité et l'importance du mariage, l'honneur que les époux reçoivent de Jésus, l'approbation des joies honnêtes dans cette circonstance, la Providence qui s'étend à tout et semble présider avec une bonté maternelle aux repas de ses créatures. Mais nous devons monter bien plus haut ; nous assistons à un mariage où se trouve Jésus, où nous rencontrons Marie, sa mère, et ses disciples ; nous avons à ces noces l'Eglise tout entière, Jésus, Marie, les hommes régénérés, représentez par les disciples. Croyons-le, dans la pensée de Dieu, il s'agit bien plus d'elle que de la famille obscure dans laquelle se fait ce mariage ; celui qui vient aux noces aujourd'hui, c'est celui qui est venu dans ce monde chercher son épouse au milieu de sa profonde misère ; c'est cette grande alliance qui fixe et élève la pensée de S. Jean ; le mariage dont il est ici question est un degré pour nous élever jusqu'à elle, comme en effet le mariage, dans les desseins de Dieu, c'est l'annonce ou l'effet de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise. Dans le premier mariage du monde, au commencement des jours, tout était déjà symbolique et annonçait la grande union de Jésus-Christ avec l'Eglise ; et S. Paul a raison de s'écrier : « Ce sacrement est grand dans Jésus-Christ et dans l'Eglise (1). »

Il est temps de développer notre page sacrée : entrons dans la salle du festin, voyons bien la réunion tout entière, mais arrêtons-nous surtout aux personnages désignés par leurs noms : Jésus, Marie, les disciples. Nous avons ici la députation la plus haute et la plus noble de l'humanité ; nous y sommes représentés nous-mêmes, et nous sommes compris dans les disciples de Jésus.

Cet Evangile nous regarde personnellement ; recueillons quelques-unes de ses lumières qui ne brillent que pour nous. *Deficiente vino*, le vin manquait : le vin, d'après la commune interprétation des Pères, a presque toujours été employé pour symboliser la grâce ou la divinité. Le vin manquait, voilà véritablement le spectacle que présentait alors le monde. Quelle absence de tout bien ! quelle corruption universelle ! Trente siècles de paganisme pesaient sur l'humanité, toute chair avait corrompu sa voie ; David aurait pu

(1) *Sacramentum hoc magnum est .. in Christo et in Ecclesia.* (S. Paul).

répéter les douloureux accents de ses cantiques : Personne ne fait le bien, pas même un seul, *non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* ; partout le sensualisme, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la servitude, la barbarie, toutes les passions. La grâce divine semblait avoir abandonné la terre à jamais. Israël, le peuple élu, la méconnaissait depuis longtemps, et son histoire tout entière était le récit de ses ingratitude. Quel épuisement, quelle défaillance universelle ! *Deficiente vino*. Mais deux abîmes sont en présence : l'abîme de la misère, qui révèle ses insondables profondeurs, étend ses grands bras et fait entendre la grande voix de ses infortunes(1) ; d'un autre côté, l'abîme de la plénitude, Jésus, qui possède toute la vie et la divinité ; et, entre ces deux abîmes, c'est-à-dire entre Jésus et l'humanité, l'auguste Marie, qui tient à l'humanité comme simple créature, et qui tient à Jésus comme sa mère. Quelle grande scène ! Marie regarde l'humanité avec son vide immense, son fils avec sa plénitude divine ; et, au milieu de ces violents désirs qui l'envahissent, se plaçant entre ces deux abîmes, elle s'écrie : *Vinum non habent*. Seigneur, vous avez tout et eux rien ; et cependant ce sont des hommes, ce sont mes frères que vous êtes venu sauver... laissez s'écouler cette plénitude qui déborde ; que votre divinité, descendue jusqu'à cette humanité que vous avez prise dans mon sein, s'étende jusqu'à l'humanité tout entière. Marie se montre comme médiatrice entre Jésus et nous. Quelle sera la réponse de son Fils : *Quid mihi et tibi est, mulier* ? Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Quelle sévérité apparente ! Il y a des Pères qui ont voulu accepter la dureté de cette réponse de Jésus à sa mère ; mais, pour nous, sous la conduite de S. Augustin, nous ne verrons dans ces paroles qu'un grand enseignement qui s'harmonise parfaitement avec tout l'ensemble de ce mystère. S'il l'appelle *femme*, c'est qu'il parle ici comme Dieu et qu'il donne à Marie la grande place qu'elle occupe dans la création. Elle est la femme dans toute la grandeur de ce nom, c'est-à-dire la femme par excellence, comme lui-même est l'homme, *ecce homo*. Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? c'est-à-dire quel rapport devons-nous avoir ensemble dans cette alliance divine que je prépare à l'humanité ? Devez-vous coopérer à cette régénération mystérieuse comme vous avez coopéré à ma vie humaine ? Vous êtes ma mère dans l'ordre naturel ; devriez-vous avoir une seconde maternité en engendrant les hommes dans l'ordre surnaturel et divin que j'apporte à la terre ? Voilà le grand sens de ces paroles : Qu'y a-t-il de commun entre moi, étendant à tous les hommes

(1) *Altitudo manus suas levavit, abyssus dedit vocem suam* (Habac.).

le mystère de mon incarnation, et, vous, ma mère? Ce qui autorise cette interprétation, c'est surtout la parole qui suit : *Nondum venit hora mea*, mon heure n'est pas encore venue, c'est-à-dire, cette union avec moi n'apparaît pas encore, parce que mon heure n'est pas venue ; mais quand cette heure aura sonné, heure que j'appelle la mienne, l'heure de mes désirs, de mon amour et de mon sacrifice, je proclamerai vos rapports avec moi divinisant le monde ; ce sera le jour de mon mariage avec l'humanité ; vous serez là, ma mère, au pied de ma croix ; tous les hommes y seront représentés comme aujourd'hui, mais d'une manière plus noble, dans la personne de mon bien-aimé disciple, et je vous constituerai solennellement le canal de toutes mes grâces en vous déclarant la mère de de l'humanité. Attendons cette heure, mais si vous voulez déjà une annonce et un symbole de ces grandes choses, je le veux bien ; je vais les esquisser dans le miracle que vous me demandez... Comme tout reproche disparaît! Et, à la place de paroles sévères, nous avons une des plus belles révélations de la gloire et de la puissance de Marie. Nous savons à Cana qu'à la croix elle deviendra notre mère.

Mais suivons le miracle dans ses détails, ne perdons point de vue notre grande application. Tout est réel, mais aussi tout est mystérieux à ces noces, et si Marie dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira, *quod cumque dixerit vobis facite* (1), Jésus ne veut pas tout faire dans l'alliance contractée avec l'humanité ; il offre tout ce qu'il a, mais il veut la coopération de la volonté, et Marie sait que l'Incarnation doit s'étendre par le même moyen qui l'a préparée. C'est l'obéissance de Marie qui appelle le mystère : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole. On dirait qu'elle veut faire passer dans le cœur de tous sa coopération à la volonté divine. Remarquez la ressemblance ou plutôt l'identité de ces deux pensées : *Fiat mihi secundum verbum tuum*.... *Quodcumque dixerit vobis facite* ! Il y avait là, dit S. Jean, six urnes de pierre pouvant contenir chacune deux ou trois mesures : voilà les hommes et les siècles en présence de Dieu. Tous les temps sont vides, dit S. Augustin à propos de ces paroles, s'ils ne sont remplis par Jésus-Christ (2). Et S. Jean-Baptiste compare les hommes à des pierres lorsqu'il dit : Dieu est capable de faire de ces pierres des enfants d'Abraham ; nous n'avons de nous-mêmes que la dureté, la stérilité et l'infécondité de la pierre.

(1) Venite et videte regem Salomonem cum corona qua coronavit eum mater ejus in die desponsationis. — (2) Sex illæ hydræ, sex ætates significant : illa ergo tempora sex quasi articulis distributa atque distincta, quasi vasa essent inania nisi a Christo implerentur.

Mais revenons au mystère de la coopération nécessaire à l'alliance divine : Remplissez ces urnes d'eau, dit le Seigneur Jésus ; et ils les remplirent jusqu'au bord. La recommandation de Marie a été comprise, ils font ce que dit Jésus ; l'obéissance est parfaite ; mais comprenons ici un grand point de la doctrine catholique : nous voyons resplendir en même temps la nécessité de la grâce et la nécessité des œuvres. Si vous n'obéissez, si vous ne remplissez pas les urnes, pas de miracle. Mais aussi nécessité de la grâce : après avoir rempli les urnes, elles ne contiendront jamais que de l'eau insipide jusqu'à l'action de Jésus. Les serviteurs ont exécuté l'ordre divin, et toute leur ressource est de dire : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devons. Dieu ne veut pas agir seul ; après nous avoir créés sans nous, il ne nous rachète pas sans nous ; mais il veut aussi que nous reconnaissons toute sa puissance, en n'attribuant qu'à elle seule la vertu et le mérite de nos actes. C'est pour avoir méconnu ces grands principes que les pélagiens sont tombés dans l'erreur, en attribuant tout le mérite à la volonté ; et les luthériens se sont précipités dans un autre abîme, en proclamant la complète inutilité des œuvres.

Mais à quel moment s'est opéré le miracle ? Quand l'eau a-t-elle été mystérieusement changée ? Nous assistons à tout ce qui prépare la merveille ; mais Notre-Seigneur garde le secret de son action divine. Nous cherchons en vain à surprendre l'instant ou la puissance infinie traverse l'eau des urnes avec sa vertu féconde. Si jusque-là c'était de l'eau... on regarde, on goûte : c'est du vin. Voilà comment la grâce opère au plus profond des âmes ; on la reconnaît à ses effets : Puisez maintenant, dit Jésus, *haurite nunc* ; grande parole qui révèle la certitude et la force de l'action de Dieu, et qui s'applique à l'humanité ; nous avons vu ce qu'elle était jusqu'à Jésus-Christ depuis quarante siècles ; on avait pu trouver en elle des philosophes et des conquérants, des savants et des rois ; mais en vain cherchait-on des hommes dignes de leur destinée et de leur noble origine. Quelques-uns seulement participant d'avance à la grâce de Jésus s'étaient montrés sur l'horizon des âges ; mais après le travail et l'action féconde de Jésus, après l'épanchement de sa vie divine sur l'humanité, *haurite nunc*, puisez dans son sein, et vous trouverez tout ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus divin depuis les apôtres jusqu'au dernier homme régénéré en Jésus-Christ. Je nomme avant tout les apôtres, parce que je découvre des rapports admirables entre leur transformation au Cénacle et le miracle des noces de Cana. Comme tout se tient et s'enchaîne !

Marie est avec les apôtres au Cénacle comme elle est avec les disciples à Cana ; elle est encore entre la plénitude de son fils et l'abîme de misères, de terreurs, d'hésitations et d'incertitudes que renferment les disciples. Au milieu de cette prière prolongée pendant dix jours, elle appelle incessamment ce vin mystérieux qui doit leur donner cette ineffable ivresse du jour de la Pentecôte. *Vinum non habent* ; elle demande leur coopération aux desseins divins, et tous prient avec elle. *Erant omnes perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre Jesu et fratribus ejus*. Leur cœur de pierre, comme les urnes de Cana, se remplissent de désirs et de résolutions généreuses en eux-mêmes, stériles encore, mais qui recevront une fécondité et une transformation merveilleuses dans l'esprit d'amour qui descend sur eux. Alors on peut puiser, *haurite nunc*, et on trouvera à la place d'hommes ignorants, lâches et pusillanimes, les hommes incomparables qui ont changé le monde ; on trouvera les coopérateurs et les apôtres de Jésus. Puisez, *haurite nunc*, et on trouvera l'amour jusqu'au sacrifice, le courage jusqu'à l'immolation, le zèle de l'apostolat jusqu'à la mort ; et depuis ce premier changement, puisez dans l'humanité, *haurite nunc*, et vous trouverez les martyrs, les prêtres et les pontifes, les confesseurs, les vierges de Jésus qui de siècle en siècle proclament la puissance transformatrice de Jésus. Regardez autour de vous, cher lecteur, et vous verrez à chaque instant cette action féconde. Combien d'hommes entièrement vides de Dieu pendant de longs jours ! Tout à coup la grâce agit et triomphe, et on peut puiser en eux la foi la plus vive, l'amour le plus généreux, la pureté la plus angélique, *haurite nunc*. Une fois communiquée, l'action de Jésus ne s'abaisse jamais, ne faiblit jamais ; elle traverse les siècles sans rien perdre de sa puissance. Tout homme commence par servir le bon vin, ensuite celui qui est inférieur. C'est là le caractère spécial de l'humanité : *Omnis homo primum bonum vinum ponit... tunc id quod deterius est*. L'homme suit dans ses œuvres une marche ascensionnelle ; mais bientôt se montre la borne après laquelle il descend fatalement, *tunc id quod deterius est*, c'est la loi de l'humanité. Pas un homme encore qui soit monté sans descendre ; interrogez l'histoire : tous les grands hommes s'élèvent et tombent, et souvent le bruit de leur chute répond à l'éclat de leur ascension. Quel est celui qui commence et ne descend jamais ? Vous seul, Seigneur, *tu vero...*, vous qui n'êtes pas seulement un homme, vous attendez votre jour et votre heure ; quatre mille ans seront employés à préparer votre action divine, et quand elle commencera, elle ira grandissant toujours jusqu'à la consommation suprême.

Cette page est comme le développement de cette parole du premier chapitre : *Habitavit in nobis*, c'est le Dieu avec nous, dans une alliance ineffable ; c'est le commencement des grands miracles qu'il opère pour nous ; c'est la manifestation de sa gloire ; c'est la marque à laquelle nous devons le reconnaître pour croire en lui. Le commencement et la fin de son œuvre sur la terre se ressemblent si bien, qu'on peut leur appliquer les mêmes paroles. Des deux côtés, la gloire de Jésus se manifeste, et la foi, qui commence à Cana, reçoit au Cénacle son éclat suprême et brille aux yeux du monde entier.

III^{ME} DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

HOMÉLIE

SUR LE CENTURION

PAR MONSEIGNEUR PERRAUD, ÉVÊQUE D'AUTUN

Prononcée à la messe militaire du 29^{me} de ligne

Amen, amen, dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

En vérité, en vérité, je vous le dis, je n'ai pas encore trouvé une si grande foi en Israël.
(S. Matth. VIII, 8).

Qui donc, M. F., parmi les contemporains de N.-S. J.-C., a mérité un tel éloge ?

Si j'en crois le monde (celui qui parle légèrement et sans savoir), la foi est un indice de la faiblesse de l'esprit et du caractère.

Elle est le propre des âmes qui obéissent plutôt au sentiment qu'à la logique : ou bien encore, elle est un préjugé de caste, une convenance de situation pour ceux qui, trouvant en elle leur raison d'être et lui devant tout, ne lui marchandent aucun sacrifice.

Je vous traduis ici, dans un langage poli, ce qu'on formule tous les jours avec moins d'atticisme et de courtoisie, quand on dit : « La foi ! c'est bon pour les prêtres, car c'est leur métier ! c'est bon pour les femmes, car elles vivent par le cœur plus que par la raison. »

Voilà, certes, de bien fortes préventions contre cette fois que

nos Livres saints déclarent¹ nécessaire au salut (1), et que nous avons pour mission de prêcher à toute créature.

Ces préventions sont-elles fondées ? Reçoivent-elles de l'Evangile une confirmation ou un démenti ?

La question vaut la peine d'être étudiée. Nous en ferons l'objet de cet entretien.

I. — A qui, je le répète, s'applique, dans le récit évangélique, cet éloge tout à fait singulier et exceptionnel : « En vérité, en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël ? »

Si la foi est affaire de métier, sans nul doute ces paroles ont été dites de Pierre, d'André, de Jean, c'est-à-dire de ces apôtres qui, officiellement chargés de prêcher dans le monde la religion de Jésus-Christ, n'auront assurément pas fait merveille en se distinguant plus que tous les autres dans la profession publique de la foi chrétienne.

Or, chose étrange ! si je lis l'Evangile avec quelque attention (ce qu'on ne fait pas souvent dans le monde, où on le lit fort peu et fort mal), je constate que, lorsqu'il a été question de la foi entre Jésus-Christ et ses apôtres, ce n'a été nullement pour louer ceux-ci, mais tout au contraire, pour les blâmer, et en termes assez vifs, de n'avoir pas eu, à un degré suffisant, cette vertu de la foi, c'est-à-dire l'adhésion de l'esprit, la confiance de la volonté et du cœur à la parole et à la conduite de Dieu. « Hommes de peu de foi ! » *Modicæ fidei !* Ce reproche est répété en quatre endroits différents de l'Evangile selon S. Mathieu (2).

Ailleurs, — c'est dans l'Evangile selon S. Luc, — le même Jésus-Christ adresse à ces mêmes apôtres cette réprimande encore plus accentuée : « Si vous aviez de la foi seulement gros comme un grain de sénevé. » Et les apôtres reconnaissent si bien la justesse de cette réprimande qu'ils se bornent à dire humblement : « Seigneur, augmentez notre foi » : *Domine, adauge nobis fidem* (3).

Voilà donc les apôtres, et avec eux les prêtres, continuateurs de leur mission, mis hors de cause, — la foi n'est pas nécessairement affaire de métier.

Mais alors, elle sera surtout l'apanage de la sentimentalité féminine, et par ce point encore les préventions du monde vont être justifiées.

Recourons toujours à notre Evangile.

J'y vois en effet, à plusieurs reprises, des femmes hautement et

(1) « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. » S. Paul, ép. aux Hébreux, xi, 6. — (2) S. Matth. vi, 30 ; viii, 26 ; xiv, 31 ; xvi, 8. — (3) S. Luc, xvii, 6.

publiquement félicitées par le Sauveur, de la simplicité et de l'énergie de leur foi.

Ici, c'est cette pauvre malade qui, au milieu d'une foule nombreuse, s'approche de Jésus dans la confiance que si elle peut seulement toucher le bord de son vêtement, elle sera guérie d'une longue et cruelle infirmité. Elle s'approche, elle touche, elle est guérie ; et Jésus lui dit : « Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. » (1).

Ailleurs, une femme de la terre de Chanaan, une infidèle, étrangère à la nationalité et à la religion des Hébreux, vient trouver Jésus et le conjure de délivrer sa fille des mauvais esprits. Sans se laisser déconcerter par un premier refus, elle se jette à ses pieds et lui adresse cette humble et touchante supplication :

« Seigneur, faites pour nous ce qu'on fait pour les petits chiens. On les laisse se nourrir des miettes tombées de la table de leurs maîtres. »

Et le Sauveur ne put s'empêcher de dire : « Femme, votre foi est grande ! Qu'il vous soit fait suivant vos désirs ! *Mulier, magna est fides tua !* (2).

Mais, veuillez le remarquer, cet éloge est encore bien éloigné de celui dont nous nous occupons. Comparez : ici, *votre foi est grande* ; là, *en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël*. Or, ce n'est point à une femme que cette parole a été dite, et la sentimentalité instinctive de ce sexe tendre et délicat n'explique pas plus la foi que les habitudes traditionnelles ou la routine intéressée de ce qu'on appelle le métier sacerdotal.

A qui donc enfin, je pose toujours la même question, à qui a été décerné ce magnifique éloge ?

L'Evangile ne nous dit pas le nom de ce personnage : mais il nous apprend sa profession.

Il s'agit ici, M. F., d'un de vos compagnons d'armes. Non, ce n'est ni un apôtre, ni une femme qui a mérité d'entendre proclamer sa foi « la plus grande que le Sauveur eût encore trouvée en Israël, » mais un soldat, le centurion d'une de ces légions qui avaient guerroyé sur tous les champs de bataille du monde, et suivi, de conquête en conquête, le vol audacieux des aigles romaines.

Au nom des chrétiens de tous les siècles, merci au digne et vaillant Centurion ! Grâce à lui, nous pouvons démontrer victorieusement que la foi ne rétrécit ni l'esprit ni le caractère, qu'elle n'est ni un servilisme de métier, ni une faiblesse de cœur ; et que,

(1) S. Matth., ix, 22. — (2) *Ibid.*, xv, 21-28.

tout au contraire, elle s'allie admirablement avec les plus nobles, les plus hautes, les plus viriles facultés de la nature humaine; étant vraiment, suivant une belle parole du pape S. Léon le Grand, « la vigueur des grandes âmes » : *Fides est magnarum vigor mentium*.

En outre, veuillez le remarquer, la foi dont il s'agit est la foi vivante, qui ne demeure pas honteusement cachée dans les replis d'une conscience intimidée par les railleries du monde. Croire, et ne pas oser témoigner de sa foi, ne serait-ce pas tout particulièrement indigne d'un soldat? Croire, et n'avoir pas le courage de faire à sa foi les sacrifices qu'elle demande, serait-ce agir en homme de cœur?

Notre Centurion ne connaît ni ces réticences, ni ces demi-mesures. « Le juste vit de la foi » (1), et la foi du juste se montre et se démontre par des œuvres.

Déjà, ce brave officier avait contribué de ses deniers à la construction d'une synagogue dans la ville où il tenait garnison (2).

Il ne craignait donc point de se montrer homme d'église. Il n'était pas de ceux qui estime la religion uniquement faite pour les femmes et pour les enfants. Il la tenait lui-même en grand honneur, et il donnait aux autres l'exemple des sacrifices sans lesquels aucune bonne œuvre ne se pourrait faire.

J'ajoute que cet homme, vraiment et logiquement religieux, était d'une singulière humilité, autre vertu que l'esprit du monde ne s'attend guère à voir dans un militaire d'un grade élevé, tant il est porté à la confondre avec je ne sais quelle bassesse instinctive de l'âme.

Oui, notre Centurion occupait un grade distingué dans la légion dont il faisait partie. Mais le vrai mérite sait donner à chacun ce qui lui est dû; et quand ce mérite est surnaturellement éclairé et inspiré par la foi, après avoir rendu à César ce qui est à César, il se fait gloire de rendre à Dieu ce qui est à Dieu (3), sachant bien que s'humilier ainsi, ce n'est pas s'abaisser, mais s'honorer par l'accomplissement du devoir.

Aussi, tout plein des humbles sentiments que sa foi lui inspirait à l'égard de ce Jésus dont la grandeur dépassait si fort toute humaine grandeur, il ne crut pas convenable de se présenter en personne devant lui. Il lui députa d'abord quelques vénérables vieillards choisis parmi les anciens du peuple juifs (4); puis, quelques-uns de ses amis chargés de dire expressément de sa part au Sau-

(1) Ep. aux Romains, I, 17. — (2) S. Luc, VII, 5. — (3) S. Matth., XXII, 21. — (4) S. Luc, VII, 3.

veur des hommes « qu'il ne se croyait pas digne de se montrer à Lui ; ni non plus de le recevoir dans sa demeure ; mais qu'il le priait seulement de dire une parole, une seule parole, afin de guérir son serviteur malade. » (1).

Vous le voyez, M. F., l'humilité du Centurion ne le cède en rien à la vivacité de sa foi ; et l'une et l'autre s'allient très bien avec la profession du noble métier des armes.

II. — Cependant, toute inquiétude n'est pas dissipée pour moi, vis-à-vis des préjugés que le monde répand contre la foi et contre ceux qui la pratiquent.

Ne dit-on pas encore, pour la discréditer davantage, que, partageant le cœur dont elle donne la meilleure part à Dieu et à des intérêts mystérieux tout à fait étrangers à la vie présente ; qu'étant d'ailleurs de sa nature très exclusive, très absorbante, très intolérante, elle accapare à son service toutes les facultés de l'âme, et se concilie fort mal avec l'accomplissement des devoirs d'état ? Ainsi, on ne saurait tout à la fois être un vrai chrétien et un père s'occupant sérieusement de sa famille ; un administrateur se dévouant consciencieusement aux intérêts de sa gestion ; un citoyen s'acquittant comme il faut de ses obligations envers la patrie !

Ici encore, j'en appelle à notre Centurion.

Voyez, M. F., si ce brave officier s'entend à son devoir. Vous en serez tous d'excellents juges.

Nous vivons dans un temps où la contagion de certaines idées malsaines a presque entièrement détruit parmi nous les ressorts de l'autorité. Les uns ne savent plus commander ; les autres ne veulent plus obéir. En bas, l'esprit d'indiscipline a tué le sentiment hiérarchique du respect et de la soumission ; en haut, trop souvent, l'autorité n'a plus conscience de ses droits, craint de s'affirmer, et se suicide pour ainsi dire par ses propres hésitations.

Cependant, Dieu soit loué ; ces grandes choses qui s'appellent l'autorité, le commandement, le respect hiérarchique, la déférence, la subordination, la discipline, n'ont pas encore complètement disparu de notre société. L'Eglise, la magistrature, l'armée, en demeurent sous des formes diverses les invincibles remparts.

Oui, M. F., il y a encore parmi vous l'affirmation du droit et le respect du devoir ; et à cause de cela, vous constituez une force sociale. Or, la discipline étant le nerf de cette force sociale qu'on appelle l'armée, j'ai demandé si notre Centurion, cet homme

(1) Propter quod et meipsum non sum dignum arbitratus ut venirent ad te : Non sum dignus ut sub tectum meum intres ; sed dic verbo et sanabitur puer meus. (Luc, VII, 6, 7.)

d'humilité et de foi, s'était acquitté des obligations que son grade lui imposait : s'il avait su se faire obéir au camp par ses soldats, chez lui par ses domestiques.

Ecoutez-le parler, et à ce net, franc, bref langage, vous aurez bien vite reconnu le style militaire :

« Je suis un homme établi en autorité : j'ai des soldats sous mes ordres, je dis à l'un : va, — et il va ; — à l'autre : viens, — et il vient ; — et à mon serviteur : fais ceci, et il le fait. »

Vous le voyez, M. F., l'autorité qui s'exerce ici n'est pas une de ces autorités incertaines, vacillantes, hésitant sur leurs droits, se croyant obligées à de longs raisonnements pour se faire accepter. Notre Centurion ne doute pas de son pouvoir de commander et il commande, sans phrases, sans commentaires ; de leur côté, ses soldats ne doutent pas davantage de leur obligation d'obéir et ils obéissent sans retard, sans hésitation.

Qui d'entre eux se fût hasardé à dire : « Mais, capitaine, vous êtes un homme humble et religieux ; je vous dénie le droit de me donner des ordres. »

Rien qu'à entendre parler notre officier de la légion romaine, on sent qu'il n'eût pas été d'humeur à supporter un tel acte d'indiscipline et qu'après avoir lui-même rendu à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui appartient à Dieu, il savait fort bien se faire rendre à lui-même, par qui de droit, prompte obéissance et complète soumission ; tant il est vrai, M. F., pour rappeler une belle parole de S. Augustin, commentant cet épisode de l'Évangile, qu'on est bien puissant pour exercer le commandement légitime envers les hommes quand on commence par respecter l'autorité légitime du maître de tous les hommes ; *subditus obediens, subditos regens*.

Ainsi, ni la foi, ni la pratique ostensible de la foi, ni l'esprit d'humilité inspiré par la foi, ne nuisent en rien à l'accomplissement des devoirs d'état ! Ainsi croule la prétendue incompatibilité entre la profession des sentiments religieux et les obligations de la vie humaine et sociale ! On peut être un vrai serviteur de Dieu et ne manquer à rien de ce qu'on doit à la famille, à la cité, à la patrie, et il faut répéter une fois de plus avec S. Paul : « Que la piété est utile à tout, et qu'elle répond non seulement aux exigences de la vie future, mais à celles de la vie présente. » (1).

III. — M. F., notre Centurion a reçu une récompense, une récompense magnifique.

(1) *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (I Tim. IV, 8).

Je ne parle pas seulement de la récompense finale réservée pour le monde à venir aux combattants des bonnes causes.

Je veux parler d'une récompense terrestre, digne d'exciter l'émulation de ceux qui prennent le plus haut les honneurs décernés par les hommes à ceux d'entre eux qui se sont montrés des hommes d'honneur.

Oui, M. F., j'ose dire que les plus illustres capitaines n'en ont pas reçu de semblable, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes.

On leur a élevé des statues, dressé des arcs de triomphe ! On a frappé des médailles commémoratives de leurs hauts faits. On a inscrit leurs noms sur le marbre et sur l'airain. On a fait raconter leurs campagnes par de grands historiens, ou immortaliser leurs exploits dans des poèmes qui sont devenus classiques.

Tout cela est beau, grand, splendide, enviable !

Je n'en disconviens pas.

Mais je soutiens que la société chrétienne a fait mieux que cela pour récompenser de sa foi et de son humilité le centurion de notre Evangile.

Qu'a-t-elle donc fait ?

Le voici, M. F., Elle a pris les paroles de ce soldat inconnu, ces paroles que je vous ai tout à l'heure récitées et que vous venez d'entendre :

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. Mais dites une parole, une seule parole et mon serviteur sera guéri. »

Elle a pris ces paroles. Elle les a adoptées ; elle les a fait entrer, comme partie intégrante, dans l'acte le plus auguste, le plus solennel, le plus saint de toute la religion !

Oui, M. F., et ici je tremble d'émotion en pensant à l'honneur que l'Eglise notre mère a fait à votre compagnon d'armes : il y a dans le saint sacrifice de la messe, ce sacrifice incomparable qui renouvelle et perpétue chaque jour l'immolation du Calvaire, il y a deux grandes paroles qui se font pour ainsi dire pendant l'une à l'autre :

La première, c'est la parole même de Jésus-Christ à la Cène, cette parole prodigieuse qui, répétée mot pour mot par le prêtre sacrificateur, opère sur l'autel le merveilleux changement du pain au corps et du vin au sang de Jésus-Christ.

« Ceci est mon corps ; ceci est mon sang, qui a été répandu pour vous, pour la rémission des péchés. »

Mais, après cette parole de Dieu, et en regard de cette parole,

qui accompagne et qui fait l'acte même de la consécration, il y a une autre parole placée par la liturgie au moment sacré et solennel de la communion. La victime est là, sur l'autel, vraiment immolée comme sur le Calvaire, bien que sous des apparences non sanglantes. Le prêtre a rempli l'acte le plus sublime de son ministère. Aux fidèles maintenant de prendre leur part de ce divin sacrifice. Ils vont le faire ; et voici que, profondément prosternés, ils s'apprêtent à communier, c'est-à-dire à recevoir leur sauveur et leur Dieu, tout à la fois caché et présent sous le vêtement mystérieux du sacrement !

Ils vont communier ! Mais auparavant, ils se frapperont trois fois la poitrine ; et, trois fois, ils rediront dans les sentiments de la plus profonde et plus religieuse humilité les paroles mêmes du centurion romain : « Seigneur, je ne suis pas digne... »

Oui, M. F., que celui qui communie soit un pauvre homme obscur ou un grand de la terre ; qu'il porte un nom illustre ou ignoré ; qu'il soit le vicaire de Jésus-Christ célébrant les saints mystères dans toute la pompe des cérémonies pontificales, ou le pauvre moribond communiant en viatique dans une salle d'hôpital, tous, sans exception, avant de recevoir le corps adorable du Sauveur, répètent ces mots consacrés par la pratique constante, quotidienne, de la plus grande société spirituelle qui ait jamais existé.

Et ainsi, depuis dix-huit siècles, ces paroles ont été prononcées des millions et des millions de fois.

Les martyrs des catacombes les ont dites avant de manger le pain du dernier combat et d'aller mourir dans le cirque.

Godefroi de Bouillon les a dites avant de monter à l'assaut de la cité sainte et de faire la conquête de Jérusalem.

S. Louis, Condé, Turenne, le ont dites ; car tous ces grands hommes ont été chrétiens, ont communiqué et ont humblement répété le *Domine non sum dignus*.

Et ainsi tous les jours, dans tous les pays, sous toutes les latitudes, l'Eglise a trouvé le moyen d'associer tous ses enfants au triomphe qu'elle a voulu décerner au centurion de l'Evangile pour le récompenser de sa foi et de son humilité ; et il en sera de même jusqu'à la fin des siècles, jusqu'au dernier jour de l'histoire de l'humanité.

Je dis, M. F., que ceci est d'une incomparable beauté, d'une indicible grandeur.

Je dis que jamais aucune société n'a rien fait de pareil pour honorer ses héros.

Je dis que quiconque a l'honneur d'être soldat et de porter les armes pour son pays doit être reconnaissant à l'Eglise catholique d'avoir si bien honoré un soldat.

Et maintenant, M. F., n'attendez pas de moi que je tire de cet épisode évangélique les conclusions pratiques qui en découlent d'elles-mêmes, je ferais injure à vos intelligences et à vos cœurs si je m'attardais à une exhortation que vous vous êtes faite à vous-mêmes, tandis que vous entendiez ce discours.

Les exemples d'ailleurs sont plus persuasifs que les raisonnements, et ici, en vérité, ce n'est pas moi qui dois vous instruire. — Recevez donc tous avec respect, mais aussi avec une légitime fierté, les enseignements que vous donne, à dix-huit siècles de distance, un de vos frères d'armes ! Ayez comme lui cette foi simple vigoureuse, vaillante, qui s'allie si bien, vous l'avez vu, avec le rigoureux accomplissement de tous vos devoirs militaires.

Rendez à la patrie ce qu'elle a droit d'attendre de vous ; mais commencez par rendre à Dieu ce que vous lui devez comme hommes parce que vous avez été créés, et comme chrétiens parce que vous avez été rachetés par le sang de Jésus-Christ.

J'en demanderais la grâce pour vous en faisant descendre tout à l'heure sur cet auditoire mes paternelles et pastorales bénédictions d'Evêque ! Oui, je prierai Dieu de vous bénir dans vos personnes, dans vos familles, et de vous accorder à tous la grâce de vivre et de mourir en hommes de foi et de cœur, en soldats et en chrétiens !

Ainsi soit-il.

VI^{ME} DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DU LEVAIN (1)

PAR MONSIEUR DE LA BOUILLERIE

Jésus-Christ s'est désigné sous la figure du levain. C'est lui en effet qui a agi : 1° sur l'esprit de l'homme, qu'il a éclairé ; 2° sur son cœur, qu'il a purifié dans ses affections ; 3° sur le corps, qu'il a transformé ; 4° sur la vie de chacun de nous, dont il a donné les devoirs ; 5° sur la vie de société qui, sans lui, était démoralisée, et s'est reconstituée avec lui. — Application pratique de la parabole.

Jésus-Christ N. T.-C. F., qui dans son Evangile parle souvent en parabole, afin de donner plus de clarté à ses discours, et de les mieux graver dans la mémoire, Jésus-Christ compare le royaume du ciel « au levain que prend une femme et qu'elle cache dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit levée (2). »

S. Hilaire (3) est d'avis que le Sauveur lui-même a voulu se désigner sous la figure du levain mystérieux. C'est cette pensée, pensée féconde et utile, que nous voudrions aujourd'hui méditer quelques instants avec vous.

Considérez l'enfant de Bethléem ; une femme vous le présente ; c'est Marie. Qui croirait que, mêlé au monde, ce simple ferment va suffire pour le soulever et le rendre meilleur ? Et cependant il en est ainsi. L'expérience n'est plus à faire ; elle est faite. Il suffit de rappeler ce qu'a été l'homme sans Jésus-Christ et ce qu'il devient par la vertu de sa présence.

Commençons par l'esprit humain ! Qu'était-il avant Jésus-Christ ? Hélas ! les siècles païens nous l'ont suffisamment fait connaître. Est-ce la science qui a manqué à l'homme, est-ce l'éloquence, est-ce le génie ? Rien de tout cela. Les siècles païens nous ont laissé leurs livres ; nous admirons souvent en eux la beauté de la pensée et le charme de l'expression. Et cependant, quand nous les lisons avec un sentiment chrétien, effrayés des monstrueuses erreurs qu'ils renferment, nous nous écrions avec le prophète : « Les impies m'ont raconté leurs fables ; elles ne sont pas comme votre loi sainte (4). »

Jésus-Christ paraît. « Le peuple qui était assis à l'ombre de la

(1) Lettre pastorale pour le Carême de l'an de grâce 1863. — (2) Matth., XIII, 33. — (3) Cap. XIII in Matth. — (4) Is. LXVIII, 85.

mort, dit le prophète Isaïe, a vu une grande lumière (1). » Et, en effet, Jésus-Christ s'appelle lui-même la lumière du monde. Comme, à mesure que le soleil se lève à l'horizon, les ténèbres se dissipent; ainsi, à mesure que la sagesse de Jésus-Christ se fait jour, l'ignorance fuit devant elle. D'abord ce sont les disciples qui écoutent sa parole, puis la portion fidèle du peuple juif, puis les prémisses des nations qui se convertissent à la voix de Pierre, puis les nations voisines de la Judée, puis enfin l'univers tout entier. C'est maintenant que l'heure a sonné où doit s'accomplir la prophétie de Joël : « Vos fils et vos filles prophétiseront, les jeunes gens verront des visions et les vieillards songeront des songes (2). » Les muets eux-mêmes ouvrent la bouche, et l'enfance devient éloquente. Les plus simples et les plus familières notions de l'esprit humain, celles que l'antiquité païenne avait perdues touchant l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la responsabilité des œuvres, les peines et les récompenses éternelles; ces notions sont maintenant l'apanage de tous. Mais la foi fait plus encore : elle soulève le coin des voiles qui nous cachent les plus profonds mystères. Elle apprend aux hommes ces vérités sublimes d'un Dieu en trois personnes, d'un Dieu, incarné et rédempteur du genre humain; et ainsi, « sans autre littérature, dit David, elle nous fait pénétrer dans les puissances de Dieu. »

Sans doute la foi chrétienne ne soumet pas également tous les esprits sous son joug. Mais telle est sa puissance qu'elle éclaire ceux-là même qui se dérobent à sa lumière. Les nuages les plus épais ont beau s'amasser contre le soleil, tant qu'il brille à l'horizon, la nuit ne se fait pas. Au grand jour de la société chrétienne, la nuit complète n'est plus possible pour les intelligences. Une lueur, au moins celle de la raison et du bon sens affermis par la révélation divine, les garantit des plus grossières erreurs. Quel est aujourd'hui le philosophe, si peu chrétien qu'il soit, qui osât, sans rougir, signer de ses mains les œuvres les plus fameuses de l'antiquité païenne? Jésus-Christ a transformé l'esprit de l'homme.

Et le cœur, N. T.-C. F.? Dès que Jésus-Christ est absent, le cœur est infailliblement livré à la violence et aux passions impures. Ou bien « il s'endurcit comme la pierre » et il n'aime plus, ou bien « il s'amollit comme l'eau qui coule et la cire qui se fond, » dit le prophète-roi : et écoutez la suite : « Notre vertu alors se dessèche comme la terre cuite au feu : *Factum est cor meum tamquam cera liquescens. Aruit tanquam testa virtus mea* (3). »

Le monde parle beaucoup du cœur, il en vante la puissance et

(1) Is. ix, 2. — (2) Joan. ii, 28. — (3) Ps. xxi, 15, 16.

le charme. Oh ! qu'il le connaît peu, s'il ignore Jésus-Christ. Hélas ! le plus souvent le monde ressemble lui-même « à la colombe séduite qui n'a plus de cœur : *sicut columba seducta non habens cor* (1). »

Si Jésus-Christ a beaucoup fait pour l'esprit de l'homme en projetant sur lui d'immenses lumières, que n'a-t-il pas fait pour son cœur ? Le monde, nous venons de le dire, parle beaucoup du cœur ; mais l'Evangile en parle plus encore et il en parle mieux. Se faisant homme comme nous, le Sauveur a voulu aussi que son cœur fût le modèle du nôtre. L'une de ses premières paroles est celle-ci : « Apprenez que je suis doux et humble de cœur (2). » Ce mot unique, échappé de sa bouche divine, a brisé toutes nos violences : redevenu doux et humble, notre cœur a pu aimer ; mais quel sera l'objet de notre amour ? « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, » répond aussitôt Jésus-Christ, « et le prochain comme vous-même. Toute la loi est dans ces deux préceptes (3). »

Toutefois on n'apprend aux autres à aimer qu'autant que l'on sait aimer soi-même. Quel cœur fut jamais plus aimant que celui du Sauveur des hommes ? La lance qui l'a ouvert sur le bois de la croix, est-elle allée jusqu'au fond de son amour ?...

Ainsi, par son exemple comme par ses commandements, Jésus-Christ a appris à l'homme à purifier ses affections. Toutes les saintes amitiés de la terre, l'amour conjugal, l'amour paternel et maternel, l'amour filial sont nés du cœur de Jésus-Christ : et pour être devenues plus pures, nos affections n'en sont pas moins tendres : la famille où l'on s'aime le plus est celle où Jésus-Christ est d'abord aimé ; et le plus tendre lien qui unisse deux époux, c'est d'aimer ensemble Jésus-Christ. Seul le Sauveur a eu le secret de ce divin mélange d'amour et de pureté ; et c'est pour cela aussi que seul il a eu la puissance de transformer le cœur de l'homme.

Nous vivons surtout par l'esprit et par le cœur ; et déjà, vous le voyez, N. T.--C. F., le vœu du prophète David s'est accompli en nous par Jésus-Christ : « Créez en moi un cœur pur, Seigneur, et renouvelez en moi la droiture de l'esprit (4). »

Mais Dieu a voulu unir un corps à notre âme ; et bien que ce corps qui est matière soit inerte par lui-même, uni à l'âme, il exerce cependant sur elle une prodigieuse influence. Quelle sera donc l'action de Jésus-Christ relativement à notre corps ?

Hélas, depuis la chute originelle où le corps fut le criminel complice de la désobéissance d'Adam, il n'a jamais cessé de participer à nos fautes. Écoutons l'Esprit saint lui-même : « Le corps

(1) Osee. VII, 11. — (2) Matt. XI, 29. — (3) Matt. XXII, 37 et seq. — (4) Ps. L, 12.

appesantit l'âme, et cette demeure terrestre déprime les pensées de l'esprit (1). »

Il suffit de jeter les yeux sur l'univers entier, pour voir qu'effectivement là où ne pénètre pas l'action de Jésus-Christ, le corps exerce sur l'âme une domination tyrannique. Les œuvres de l'homme ne sont plus alors que ces œuvres de la chair (2) dont l'apôtre S. Paul nous fait l'effrayante énumération. C'est en songeant à la misère profonde où nous réduit la loi des membres, que le même apôtre s'écrie : « Qui me délivrera de ce corps de mort ! *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (3). »

Jésus-Christ n'a pas voulu que nous fussions délivrés avant l'heure de ce dangereux compagnon de notre exil ; mais du moins il a eu pitié de la boue dont notre âme est enveloppée. Que n'a-t-il pas fait pour le corps de l'homme?... Il a pris une chair semblable à la notre et l'a exposée à toutes les tortures de la flagellation et de la croix, pour expier les désordres de notre propre chair. Mais sa bonté est allée plus loin. Tout l'enseignement chrétien suppose une sorte d'identification merveilleuse de la chair de Jésus-Christ et de la nôtre. C'est la doctrine constante de S. Paul : « Nos corps sont les membres de Jésus-Christ (4), et nous ne sommes qu'un même corps avec lui (5). » Mais comment s'opère cette union ? par la vertu des sacrements de l'Eglise et surtout de celui qui les résume et qui les domine tous, du sacrement de l'Eucharistie.

Il est remarquable, en effet, que si les sacrements confèrent la grâce à notre âme, ils ne la sanctifient jamais qu'en atteignant notre nature corporelle.

Précisément, nous dit l'Ange de l'Ecole (6), parce que l'homme en péchant devient l'esclave du corps et des choses corporelles, Jésus-Christ, accommodant le remède au mal, a voulu attacher sa grâce à des signes matériels et sensibles.

« L'eau touche le corps, c'est l'expression de S. Augustin (7), et elle purifie le cœur. »

De même l'huile touche le front, et l'Esprit saint descend en nous.

Et de même enfin notre âme ne contracte avec Dieu l'union admirable de l'Eucharistie, qu'autant que nos corps participent à l'aliment divin et au breuvage mystérieux.

Etonnante dignité du corps de l'homme régénéré par Jésus-Christ ! Aux jours de l'innocence, ce corps n'avait été créé que

(1) Sap. ix, 15. — (2) Rom. viii, 13. — (3) Rom. vii, 24. — (4) I Cor., vi, 15. — (5) Rom. xii, 5. — (6) F. iii. q. t. 1. — (7) Tract. super. Joan., 80.

pour être la splendide demeure d'une âme humaine : il devient par la grâce du Sauveur dans le temple même de Dieu.

Et comment ce temple que le Très-Haut a choisi serait-il détruit pour jamais ? « Je puis le détruire, disait Jésus-Christ(1), et le rebâtir ensuite en trois jours. » Il parlait de son propre corps ; mais, dans sa résurrection à lui-même, l'apôtre nous apprend à voir « les prémisses de la nôtre (2). » L'attouchement des sacrements de l'Eglise ravive notre chair mortelle (3). « Nous la semons dans le tombeau, corruptible, vile, infirme et animale : elle se relèvera un jour, pure, glorieuse, puissante et spirituelle. » Jésus-Christ aura alors pleinement transformé le corps de l'homme.

Vous ayant rappelé, N. T. C. F., ce qu'à fait notre divin Sauveur en faveur de la nature humaine, pour notre corps, aussi bien que pour notre esprit et pour notre cœur, il nous reste à vous le montrer agissant sur notre vie de chaque jour et sur le milieu social où le créateur nous a placés.

La vie de chacun de nous se compose d'abord de nos devoirs ; et en effet, malheur à l'homme qui ne place pas ses devoirs au principe de son existence. Mais le devoir en lui-même et isolé de Jésus-Christ, est toujours un fardeau pénible ; et à cet égard, tous les vains efforts de la philosophie humaine ne parviendront jamais à nous faire prendre le change.

Le devoir, effectivement, représente ou des études pénibles, ou des labeurs qui brisent le corps, ou des soins monotones de chaque jour que les affections mêmes du cœur, au foyer domestique, ont grand-peine à alléger : répétons-le, N. T. C. F., le devoir est un fardeau, et soit qu'une volonté plus puissante y soumette impérieusement notre faiblesse, soit que les nécessités de la vie nous l'imposent, il rappelle à chacun de nous le commandement donné à notre premier père : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.

Eh bien ! que n'a pas fait Jésus-Christ pour nous rendre l'accomplissement du devoir glorieux et facile. Lui-même commence par l'accomplir. « Il a été, dit le prophète, dans les travaux, depuis sa jeunesse ; » et(4), durant les trente premières années de sa vie, nous le voyons obéir à Marie et à Joseph : puis, s'adressant aux hommes, « venez à moi, leur dit-il, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai(5). » Comment le Sauveur nous soulage-t-il ? Nous nous plaignons de fléchir sous un fardeau trop lourd « Le mien est léger, reprend Jésus-Christ ; *Onus meum leve*(6)... » Mon fardeau est léger ! Entendons, si vous le voulez bien, cette

(1) Joan. II, 19. — (2) I Cor. xv, 20. — (3) I Cor. xv, 42 et seq. — (4) Ps. LXXXVII, 16. — (5) Matth. xi, 28. — (6) Matth. xi, 30.

parole en ces deux sens : Mon fardeau, celui que je porte avec vous ; mon fardeau, celui que je ne vous impose qu'après m'y être soumis moi-même,

Si dans chacun de nos devoirs, nous considérons Jésus-Christ, l'exactitude qu'il a mise à remplir tous les siens, le précepte qu'il nous faut obéir, la récompense qu'il nous promet, quel devoir nous sera pénible ?

Mais ces devoirs, même les plus ardens, ne sont encore, pour nous, qu'une bien minime partie de la peine du péché. Les chagrins tourmentent notre esprit, les souffrances torturent notre corps ; et le saint homme Job avait raison de résumer la vie humaine en ces termes : « L'homme né de la femme vit peu de temps et sa vie est pleine de misères (1). » Ce cri d'angoisses du patriarche a été répété par l'immense écho de l'humanité tout entière : mais Job, sur son fumier, avait du moins une espérance : « Je sais que mon rédempteur est vivant ! (2) » Qui dira les douleurs amères que les enfants des hommes ont dû endurer ici-bas, quand cette espérance leur manquait ! Ceux-ci accusaient la colère des dieux, et ils se vengeaient en blasphémant : ceux-là luttaien vainement contre un destin aveugle, qu'ils subissaient avec un orgueil stoïque. Tous sentaient l'aiguillon du mal ; mais nul n'en connaissait ni la raison ni le remède.

Le nom du Sauveur Jésus a été comme une huile répandue sur les plaies de l'homme. *Oleum effusum nomen tuum* (3). De même que Jésus-Christ n'est pas demeuré étranger à nos travaux et à nos devoirs ; il a également subi nos tristesses et nos souffrances. « Son âme a été triste jusqu'à la mort (4), et son corps a été couvert de plaies. »

O vous qui êtes affligés et qui souffrez, unissez vous à Jésus-Christ et regardez-le avec amour dans sa Passion et sur sa Croix ! Il est la réalité dont le serpent d'airain était l'ombre : un seul regard sur le serpent d'airain guérissait les enfants de la Judée : un seul regard sur Jésus-Christ calmera en vous bien des maux.

Vous êtes tristes, nous dit l'apôtre S. Jacques, priez... (5) Comment prierez-vous ? « Oh, mon Dieu, vous êtes ma force, pourquoi semblez-vous me repousser, et pourquoi suis-je si triste tandis que mon ennemi m'afflige?... » Puis, vous continuerez avec le roi-Prophète : « Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse (6). Oh alors, avec les sons de ma harpe, je

(1) Job. XIX, 1. — (2) Job. XIX, 20. — (3) Cant. I, 2. — (4) Matth. XXVI, 38. — (5) Jac. XIII. — (6) Ps. XLII.

louerai le nom du Seigneur et je dirai : mon âme, pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous?... »

Ou bien, c'est la souffrance qui nous cloue sur un lit de douleur. Ah ! c'est surtout alors qu'il est bon de contempler la croix ; et de dire à Jésus-Christ (1) : « Regardez, Seigneur, celui que vous aimez est malade (2)... Si vous voulez, vous pouvez me guérir... mais si ce calice amer ne peut passer, sans que je m'en abreuve, que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne (3). » Ces paroles évangéliques seront autant de baumes qui couleront sur nos plaies, *Oleum effusum*.

L'affliction et la souffrance nous suivent, hélas, le plus souvent dans cette vallée de larmes, et cependant la vie chrétienne n'a-t-elle point aussi ses joies ? Il semble au premier aspect que la joie soit sur cette terre le partage exclusif du monde. « Le monde se réjouira, disait Jésus-Christ à ses disciples, tandis que vous pleurerez (4). » Et en effet, c'est aux hommes du monde que le livre de la Sagesse applique ce langage : « Jouissons des biens présents ; car nous passons comme l'ombre. Enivrons-nous de vin et de parfums : couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent. Qu'il n'y ait aucune prairie que notre sensualité n'effleure. Laissons partout les signes de notre joie : la joie est notre partage (5). »

La joie du monde, N. T. C. F., est celle que Jésus-Christ réprouve, et dont ailleurs il est écrit : « le deuil serre de près la joie ; *extrema gaudii luctus occupat* (6) : » ne l'envions à aucun pécheur, et sans nous étendre longuement sur les remords qui l'accompagnent, sur les déceptions de toute nature qui marchent après elle : demandons-nous plutôt si Jésus-Christ, qui a tant fait pour notre douleur, n'a pas su nous créer aussi de saintes et douces joies.

Le prophète royal nous répond : « Vous avez scellé sur moi la lumière de votre visage, ô mon Dieu ; et vous avez mis la joie dans mon cœur... (7) » Et ailleurs, plus expressément : « Mon cœur et ma chair se réjouissent dans le Dieu vivant : *Cor et meum caro mea exultaverunt in Deum vivum* (8). »

Qui de vous, chrétiens fidèles, s'étonnera de ces paroles ? Une bien douce expérience ne vous a-t-elle pas fait comprendre que, même en ce monde, Jésus-Christ possède seul le secret du bonheur ? Et comment le Dieu vivant aurait-il pu descendre sur cette terre sans qu'elle tressaillit d'allégresse ? « Je vous annonce une grande joie, disait autrefois l'ange aux pasteurs : un Sauveur vous est

(1) Joan, xi, 3. — (2) Matth. viii, 2. — (3) Matth. xxvi, 42. — (4) Joan. xvi, 20. — (5) Sup. ii, 6 et seq. — (6) Prov. xix, 13. — (7) Ps. iv, 7. — (8) Ps. lxxxiii, 3.

né (1) ; » et, plus tard, aux premiers disciples de ce même Sauveur, S. Paul écrivait : « Réjouissez-vous, je vous le répète encore : réjouissez-vous. *Gaudete, iterum dico : Gaudete* (2). »

Cette joie pure et sainte que recommandait l'Apôtre est demeurée, de siècle en siècle, l'apanage des vrais disciples de Jésus-Christ. Quand on pénètre dans l'intérieur d'une famille vraiment chrétienne, où les préceptes de la religion sont fidèlement pratiqués, où toutes les consciences sont à l'aise, où les cœurs s'ouvrent avec cette affection et ce mutuel épanchement que la piété seule inspire ; et quand on voit au sein de cette famille une gaieté si douce et si franche, tant de joie sur tous les visages, une aménité si facile dans les relations de chaque jour, un bonheur si vrai, si intime, et que le monde ne soupçonne même pas, on songe à la réalisation de la promesse de l'ange aux pasteurs : « Je vous annonce une grande joie, parce qu'un Sauveur vous est né. »

Mais plus encore que le sentiment de la joie, ce qui domine dans la vie chrétienne, c'est la paix. La paix est par excellence l'œuvre et le don de Jésus-Christ. Elle est, suivant S. Augustin, la tranquillité de l'ordre ; et il est dès lors facile de comprendre que le péché qui est désordre, ait enlevé la paix au monde. Quand l'esprit se révolte contre Dieu ; quand les sens se révoltent contre l'esprit ; quand, suivant l'expression du sage, l'univers tout entier combattant avec le Seigneur (3), « s'insurge contre le pécheur insensé, » il y a désordre : il n'y a plus de paix.

Jésus qui a été le réconciliateur du monde, et qui, suivant l'expression des Cantiques, « a mis l'ordre dans l'amour (4), » devait aussi nous apporter la paix. « Je vous laisse ma paix, a-t-il dit à ses apôtres, je vous donne ma paix (5). »

Testament suprême, bien suprême, qui est devenu le trésor des chrétiens. Nul ne s'approche de Jésus-Christ qui ne trouve la paix en lui, avec lui et par lui ; et Jésus n'apparaît jamais au milieu des hommes, sans leur répéter la parole qu'il a dite à ses apôtres : « que la paix soit avec vous, » *Pax vobis* (6). C'est surtout par le don de la paix que le Sauveur a allégé nos maux, calmé nos passions, rasséréné nos esprits et nos cœurs, et transformé la vie humaine.

Mais l'homme n'est pas un être isolé. Dieu l'a créé pour vivre en société : et déjà en étudiant l'action de Jésus-Christ sur notre cœur, nous avons dû parler des liens de la famille, et de ces saintes affections que la religion consacre pour les rendre plus

(1) Luc. II, 10. — (2) Philip. IV, 4. — (3) Sap., V, 21. — (4) Cant. II, 4. — (5) Joan. XIV, 27. — (6) Joan. XX, 29.

solides et plus pures. Maintenant, N. T.-C. F., élargissons notre cercle : considérons la Société elle-même. Voyons ce qu'elle est sans Jésus-Christ et ce que Jésus-Christ fait pour elle.

La société païenne nous fournira encore ici un point de comparaison. N'est-ce pas à elle que peut s'appliquer, comme aux Juifs prévaricateurs, cette menaçante parole du cantique de Moïse : « Au dehors, la dévastation du glaive : au dedans, celle de la peur ! (1) » Des guerres sans nombre où les nations se choquent et se brisent les unes contre les autres : et au dedans du corps social, toutes les anxiétés d'une mutuelle frayeur : le genre humain divisé en deux parts ; les maîtres et les esclaves, et avec ceux-ci, les enfants et les femmes ; les esclaves toujours tremblants sous le joug de leurs maîtres ; les maîtres, toujours, sous le coup de la vengeance des esclaves : nulle concorde, nul trait d'union ; la force brutale, suprême raison des choses ; la pauvreté et la faiblesse, sans appui, comme sans droit : voilà le milieu social où naît Jésus-Christ. Quel merveilleux changement va opérer sa main puissante ?

Écoutons Isaïe qui le prédit à l'avance (2) : « Une tige sortira de la racine de Jessé ; et une fleur naîtra de cette racine ; l'esprit du Seigneur se reposera sur lui... »

« Il jugera les pauvres dans sa justice, et il sera l'équitable vengeur des humbles.... »

« Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un enfant les conduira. »

Après la dévastation du glaive et de la peur, voici l'ère de Jésus-Christ, l'ère tranquille, où le loup et l'agneau vivent ensemble, où le même pré sert de pâture au léopard et au chevreau. Qu'est-ce à dire, N. T.-C. F., sinon que Jésus-Christ a uni ce que le péché avait séparé ; qu'il a rapproché tous les hommes, qu'il a rendu au monde l'unité avec la paix ?

Et Jésus-Christ cependant n'est pas venu ébranler les bases de la hiérarchie sociale. Roi des Juifs, comme il s'intitule lui-même, et, bien véritablement roi en ce monde, bien que son royaume « ne vienne pas de ce monde, » il paie le tribut à César, et, par la bouche de son apôtre, il nous commande de demeurer « soumis à toutes les puissances ordonnées par Dieu (3). » Mais c'est précisément le caractère de l'œuvre sociale du Sauveur d'avoir su harmoniser ensemble l'inégalité des rangs qui est sacrée, et la sainte égalité des hommes devant Dieu : il conserve à chacun la supériorité qui lui assure le rang, la fortune, le nom ou le talent ;

(1) Deuter. xxxii, 25. — (2) Is. xi, 1 et seq. — (3) Rom. xiii, 2.

et de tous ces hommes inégaux entre eux, riches et pauvres, grands et petits, savants et ignorants, puissants et faibles, il ne forme qu'une famille de frères, n'ayant tous qu'un même père dans les cieux.

Hâtons-nous néanmoins de le dire : si le Sauveur aime tous les fils de la grande famille humaine, il ne cache pas sa prédilection pour les pauvres et pour les faibles. Comme il leur témoigne sa tendresse ! Comme il veille sur leurs intérêts ; et comme en nous les confiant, il nous fait doucement sentir la pression de sa charité ! « Seigneur, s'écriait le Prophète, c'est à vous que le pauvre a été laissé, et vous êtes l'aide de l'orphelin (1). » Combien de pauvres sont rassasiés chaque jour des aumônes qui se font en son nom ; et combien d'orphelins répètent en élevant leur mains vers lui : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur a pris soin de moi (2). »

Sans doute, N. T.-C. F., à mesure qu'on isole Jésus-Christ de la Société qu'il a fondée, l'esprit du paganisme renaît, avec ses divisions et ses haines ; mais, depuis l'incarnation du Verbe, il en est de l'état social comme de l'état intellectuel. La lumière du Christianisme est si vive qu'elle éclaire les esprits, même à leur insu : et pareillement Jésus-Christ a opéré une telle transformation sociale, que ses traces sont ineffaçables. Au fond, le monde moderne ne vit que de sa vie ; « nous ne courons que parce que nous suivons ses parfums (3) : » et, on peut l'affirmer sans crainte, tout ce qui, à notre époque, mérite légitimement le nom de progrès, tout ce qui est bon et louable en elle, tout ce qui tend à adoucir les mœurs, à rapprocher les hommes, à accroître leur honnêteté et leur bien-être, nous le devons à Jésus-Christ.

Ainsi, c'est lui que nous retrouvons toujours et partout, en nous et autour de nous ; lui qui éclaire notre esprit, qui échauffe notre cœur, qui sanctifie notre chair elle-même ; lui qui pénètre au plus intime de notre vie pour nous faciliter l'accomplissement du devoir, soulager nos maux, purifier nos joies et donner la paix à notre âme ; lui qui anime et qui vivifie le corps social, qui inspire la charité au riche la résignation au pauvre, qui maintient parmi les hommes la notion du droit et du juste, qui propage et qui développe dans le monde les nobles et saintes conséquences de la fraternité chrétienne ; lui enfin qui est tout en tous. *Omnia in omnibus Christus* (4).

Voilà, N. T.-C. F., nous vous le disions en commençant, l'enseignement que le Sauveur lui-même a caché sous les voiles de

(1) Psalm. x, 14. — (2) Ps. xxvi, 10. — (3) Cant. 1, 3. — (4) Colos. iii, 11.

cette simple parabole : « Le royaume du ciel est semblable au levain que prend une femme, et qu'elle cache sous trois mesures de farine jusqu'à ce que la pâte soit levée (1). »

Si Jésus-Christ compare le levain, non au roi, mais au royaume du ciel, c'est parce qu'il est lui-même ce royaume céleste promis à nos efforts, et auquel nous ne pouvons prétendre que par lui, avec lui et en lui.

Et maintenant, N. T.-C. F., comprenez l'application pratique que vous devez faire de cette parabole.

Quand Marie eut donné à la terre le ferment divin qui est Jésus-Christ, ce ferment mêlé une première fois au monde suffit pour le soulever, et le rendre meilleur ; mais, il n'opère en chacun de nous, qu'autant qu'il s'unit à chacun de nous. Toute votre application doit donc être de bien recevoir Jésus-Christ en vous-mêmes.

Jésus-Christ, vous le savez, vient à nous en deux manières, par sa parole et par son sacrement ; la prédication et l'Eucharistie sont l'une et l'autre un levain précieux. Mais de même que Marie est la femme de l'Evangile qui, la première, a donné au monde Jésus-Christ sous la figure du levain, de même, suivant S. Jérôme (2), cette femme est aussi l'Eglise qui chaque jour nous présente le Sauveur dans sa prédication et son Eucharistie.

Elle nous le présente dans sa prédication, et quand nous l'écou-tons avec une foi vive, quand nous la mettons en pratique, oh ! alors, la parole pénètre notre âme, elle agit sur notre vie tout entière et nous rend de plus en plus semblables à notre divin modèle.

Mais le Sauveur n'a pas seulement voulu s'unir à nous par sa parole ; l'Eglise nous le présente encore dans son Eucharistie : elle cache ce ferment divin dans notre cœur, et c'est surtout en cette mystérieuse et ineffable union que Jésus-Christ nous élève, nous transforme et nous divinise, comme le levain de la parabole qui, mêlé aux trois mesures de farine, les soulève peu à peu et leur communique sa propre nature.

Or, si toujours, et en toute circonstance, l'Eglise, N. T.-C. F., vous presse d'accueillir Jésus-Christ, c'est aux approches de la sainte Quarantaine qu'elle redouble ses instantes prières. « Voici le temps favorable, vous dit-elle, et voici les jours du salut. » Mais que fera-t-elle, pour vous sauver ? Ainsi que la femme de l'Evangile, elle prend en main le levain de la parole et le levain de l'Eucharistie. Elle vous convoque autour de la chaire, elle vous

(1) Matth. XIII, 33. — (2) Hom. in Mat., c. 13.

invite au festin de la Pâque. C'est l'instruction chrétienne qui disposera vos âmes à rentrer en grâce avec Dieu ; et c'est la communion pascale qui vous mettra en possession de Dieu même. Obéissez donc à l'appel de l'Eglise, N. T.-C. F. ne demeurez pas sourds à la parole de vos pasteurs, et ne fermez pas vos lèvres à l'aliment divin. Hélas ! les passions et le monde vous ont réduits, peut-être, à de profonds abaissements ; mais plus vous êtes pauvres par vous-mêmes, plus Jésus-Christ vous enrichira : plus votre nature est débile, plus sa grâce vous donnera la force : plus vos âmes se sont affaiblies, plus le mystérieux levain leur rendra une saveur divine.

Le royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes, disait Jésus-Christ à ses disciples : *Regnum Dei intra vos est* (1). En effet, N. T.-C. F., le royaume de Dieu sera en vous, si Jésus-Christ est en vous : il sera en vous dès ce monde, parce que, servir ici-bas le Seigneur avec fidélité, c'est déjà régner avec lui, *servire Deo regnare est* : il deviendra votre éternel partage, le jour où Jésus-Christ vous adressera cette consolante parole : « Venez, les bénis de mon père, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde : *possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (2). »

HOMÉLIE POUR LA SEPTUAGÉSIME

PAR M. L'ABBÉ CHARLES BRETON

Chanoine honoraire, Curé doyen d'Harroué

Misericordias Domini in æternum cantabo.

Toute ma vie, je chanterai les miséricordes du Seigneur.

M. F. — A la simple lecture que je viens de vous faire de l'Evangile de ce jour, vous aurez peut-être deviné déjà le sujet et le but de mon instruction. Je veux aujourd'hui vous exciter à la confiance en Dieu, en vous parlant de ses infinies miséricordes. C'est que jamais parabole plus touchante, plus consolante, plus rassurante que celle que vous venez d'entendre ne sortit de la bouche du divin Maître. Attachons-nous à la méditer ensemble dans un esprit de foi et de piété.

(1) Luc. xvii, 21. — (2) Matth. xxv, 34.

Ce père de famille qui sort à toutes les heures du jour pour appeler ses ouvriers à sa vigne, c'est Dieu, le père des anges et des hommes, qui dans son pressant amour pour ses créatures, nous convie tous à travailler à la grande, à l'importante affaire de notre salut. Il sort à la première heure du jour, *exiit primò mane*, c'est-à-dire qu'il va chercher l'homme dès l'aurore de son existence. L'enfant, en effet, n'a pas encore bu les premières rosées de la vie, que déjà l'Eglise l'appelle dans ses temples, elle fait couler sur son front quelques gouttes d'une eau mystérieuse et purificatrice qui le lave de la tache du péché originel et le fait naître à la vie véritable, à la vie surnaturelle et divine. Quelquefois, par une miséricorde encore plus ineffable de la part du Seigneur, les premiers pas de l'enfant en ce monde sont aussi les derniers. Le jardinier céleste jette un regard d'amour sur cette tendre fleur toute ravissante d'innocence et de beauté et il la transplante tout de suite dans les parterres de l'éternité pour l'y mettre à l'abri des vents brûlants du siècle qui l'eussent bientôt fait périr sur sa tige desséchée. Vous pleurez, pauvres mères, quand vous voyez la mort qui vient ainsi flétrir dans leurs racines vos plus chères, vos plus douces espérances, et ravir à vos caresses et à vos baisers, au matin de sa vie, cet enfant à peine tombé de votre sein. Mais c'est sur vous même qu'il faut pleurer, ce n'est pas sur lui, et au lieu de déplorer son sort vous devriez bien plutôt l'envier. Cet enfant, il est arrivé heureusement arrivé au port, tandis que vous, navigateurs errants sur la mer des tempêtes vous aurez à lutter bien longtemps peut-être contre le courroux des vents et le mugissement des vagues. Oui, le chrétien qui meurt après la consécration solennelle du baptême, dès l'âge de l'innocence et de la candeur, c'est plus qu'un saint dans le ciel, c'est un ange ; et du haut des collines éternelles, il veille sur les êtres chéris qu'il a laissés en ce monde, il les protège, il les couvre de ses ferventes supplications. Il est bien heureux, lui, d'avoir été appelé dès la première heure par le père de famille. Il jouit de la récompense sans avoir couru dans la lice où tant d'athlètes s'épuiseront peut-être inutilement ; il porte au front la couronne de vainqueur sans avoir combattu. Vous me demandez quels sont ses titres au ciel : ses titres, ses droits, c'est l'infinie bonté de Dieu, il n'en a point d'autres : *misericordias Domini*, etc. Ah ! Seigneur ! que ne nous avez-vous tous appelés aussi à ce moment heureux de la première enfance ? Nous serions du moins maintenant en possession de votre gloire ; vous nous eussiez épargné bien des douleurs et des angoisses, bien des larmes, bien des chutes, bien des brisements

de cœur ; la coupe amère ne se serait pas approchée de nos lèvres ; les vents brûlants n'auraient point flétri, dévoré nos âmes, et nous ne serions pas à trembler toujours, suspendus sur des abîmes sans fond et sans rivage. Mais, ô mon Dieu ! que votre volonté sainte soit bénie !

Voilà donc, M. F., le premier degré de la miséricorde du Seigneur. Son amour pour nous va encore plus loin. Souvent, trop souvent, hélas ! l'homme, comme chargé, comme écrasé du poids des bienfaits de son Créateur, n'y répond que par la plus noire perfidie, la plus profonde ingratitude. Les pieux sentiments d'une enfance chrétienne s'envolent bien vite au souffle des passions de la jeunesse. L'homme abandonne la voie du salut pour se livrer à de coupables écarts et suivre de honteux entraînements. Alors, Dieu met tout en œuvre pour le rappeler. Comme un bon père de famille, il sort vers la troisième heure du jour, *exiit circa tertiam horam* ; c'est-à-dire qu'il va trouver ses enfants dans cette florissante jeunesse qui les conduisait au précipice par un chemin couvert de fleurs ; et, les faisant rentrer doucement en eux-mêmes par l'inspiration de sa grâce, par la force de sa parole, il les exhorte, il les conjure de retourner à lui et de se convertir, il les porte, par l'espoir de la récompense, à travailler à leur salut : *Ite et vos in vineam meam et quod justum fuerit dabo vobis*.

Ah ! M. F., combien de pécheurs notre Dieu, toujours abondant en miséricorde, n'a-t-il pas retiré et ne retire-t-il pas encore tous les jours de ce malheureux état de perdition ? C'est Madeleine, la pauvre pécheresse de l'Evangile, le scandale de Jérusalem : elle avait follement dépensé sur tous les chemins du monde ses trésors de beauté, de jeunesse, d'innocence et d'amour ; mais un jour, touchée, comme par un éclair d'ineffable miséricorde parti des yeux du divin Maître, elle tombe à ses genoux, elle noie ses crimes dans ses larmes, et obtient le pardon d'immenses fautes à cause de son immense douleur. C'est Paul, terrassé sur le chemin de Damas : il ne rêvait que vengeance et que mort contre les disciples du Dieu crucifié ; et voilà que ce Dieu le frappe au cœur, il change tous ses sentiments, il l'envoie, lui aussi, travailler à sa vigne : et Paul sera un vase d'élection, l'apôtre des Gentils et le plus zélé disciple de celui qu'il avait jusque-là haï de la haine la plus profonde et la plus mortelle. C'est Augustin, le grand évêque d'Hippone. Vous savez tous son histoire. Il portait en lui-même tout ce qu'il faut pour les grandes vertus ou pour les grandes chutes. Longtemps il fut coupable et bien coupable : il a écrit lui-même l'histoire de ses faiblesses, et quatorze siècles l'ont connu par ses aveux. Mais un

un jour Dieu frappa à la porte de cette âme si longtemps rebelle. Sa grâce triompha de cette volonté jusque-là enchaînée sous le joug dégradant du vice, et Augustin, dès ce jour, est devenu l'une des plus grandes lumières de l'Eglise et l'éternel honneur de la religion. Et combien d'autres exemples n'aurais-je pas à vous citer ? Lisez la *Vie des Saints* : à chaque page vous trouverez des preuves éclatantes de cette infinie bonté de Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt sa conversion et sa vie.

Or, M. F., ce que l'Eternel Seigneur a fait dans ses saints, il l'opère encore tous les jours au dedans de nous, sans que souvent nous nous en doutions. Combien d'âmes ne ramène-t-il pas tous les jours à lui par les voies mystérieuses et secrètes de sa grâce ? Il n'y avait peut-être pas longtemps, Mon pauvre Frère, ma pauvre Sœur que vous aviez abandonné les sentiers de l'honneur et de la vertu : dédaigneux des sources d'eau vive et pure qui jaillissent jusqu'à l'éternelle vie, vous vous étiez creusé des citernes d'une eau mortelle ; vous aviez follement pensé que l'amour de Dieu ne suffisait plus à votre cœur, et vous vous étiez adressé à la créature ; vous viviez ainsi au milieu des séductions du plaisir, des dissipations du monde, dans la nuit profonde des sens, sans nul souci de votre âme et de votre avenir éternel. Mais attendez ! Dieu a dit quelque part dans l'Ecriture un mot qui fait trembler. Il a dit qu'il est un Dieu jaloux. Vous savez cette sombre passion qui, pour se satisfaire, ne recule devant rien, pas même devant le poignard ! Eh bien ! Dieu en est dévoré, si j'ose ainsi dire. Il est un Dieu jaloux, lui seul veut régner, dominer souverainement sur nos âmes, et comme il est infiniment puissant, jugez s'il saura se venger ! Ah ! oui, il se vengera. Il se vengera en brisant par la mort des liens criminels. Il se vengera en semant l'inconstance dans le cœur, et en changeant souvent en des sentiments de souverain mépris ou de haine profonde, un amour qui avait été porté auparavant jusqu'à la fièvre du délire. Il se vengera par les revers du sort, par les coups de la fortune. Il se vengera toujours par l'agitation, l'inquiétude, le remords ; le remords, ce cri de Dieu dans l'âme coupable, qui réclame sans fin ni trêve en faveur de l'innocence et de la vertu. Alors, M. F., poursuivis par cette vengeance souveraine, effrayés de ces fantômes importuns, vous rentrez en vous-mêmes, vous venez dans ce temple dont vous ne saviez plus le chemin, vous mouillez la pierre des larmes de votre repentir, vous demandez pardon à Dieu de vos faiblesses, de vos crimes, peut-être ! C'est l'heure de la miséricorde qui a sonné pour vous ; c'est Dieu qui vous a appelés et qui vous dit : *Ite et vos in*

vineam meam. Allez, vous aussi, travailler à ma vigne. Il est la troisième, la sixième, la neuvième heure ; mais, ô pauvre âme, si longtemps infidèle, fourvoyée jusqu'ici dans les mauvais chemins de la vie, lève-toi avec courage, va, va toujours, tu n'en recevras pas moins la même récompense que ceux qui sont à l'ouvrage depuis les clartés blanchissantes de l'aube.

Mais s'il y a des ouvriers qui ne se soient pas trouvés sur la place publique lorsque le père de famille est venu les chercher, tout est-il donc perdu et désespéré pour eux ? Non, non ; pensez, dit l'apôtre, plus avantageusement de la bonté de votre Dieu. Quand vient à sonner la onzième heure, c'est-à-dire au déclin du jour, ce bon maître sort encore pour envoyer à sa vigne les ouvriers qu'il rencontre oisifs. M. F., c'est le dernier appel de la miséricorde divine. En voici un exemple entre mille :

Un homme parut dans ces derniers temps, suscité d'en haut pour ramasser dans le sang et la boue le drapeau flétri de la France. Cet homme, aussi grand législateur que Charlemagne, capitaine non moins vaillant ni moins habile qu'Alexandre et César, présida longtemps aux plus glorieuses destinées de notre siècle et de notre patrie. Il tint pendant plus de vingt années son pied de géant sur la gorge des princes et des rois, et tous les champs de bataille de l'Europe portent encore la trace des fers de son cheval. Tant de gloire et de bonheur lui devinrent funestes. Il s'enivra de son succès, il oublia le Dieu qui l'avait fait si grand, et il porta sur son Christ une main audacieuse. Mais un jour la fortune lui tourna le dos : ses aigles jusque-là victorieuses se replièrent sur elles-mêmes pour aller ensuite briser leurs serres désormais impuissantes sur la grève solitaire d'un rocher, perdu au milieu des mers à neuf cents lieues de la côte d'Afrique. Là, dans cette intolérable solitude, le grand empereur se prit à réfléchir. Il reconnut ses fautes, il s'humilia sous la main qui le frappait ; et lui qui avait gagné plus de quarante batailles, lui qui avait écrit son nom en caractères de flammes des rives du Tage aux bords de la Vistule et du Dniéper, il fit hommage de toute sa gloire au Dieu des armées. Quand il fut sur le point de paraître devant le souverain juge, pour lui rendre compte de son existence si vaillante et si tourmentée, il appela la religion pour consacrer ses derniers instants, et l'illustre captif de Sainte-Hélène mourut dans les dispositions chrétiennes des preux chevaliers du Moyen-Age.

Ainsi, M. F., Dieu appelle à toutes les heures, et si tard que nous retournions à lui, nous ne devons jamais désespérer, parce qu'il est toujours prêt à nous recevoir, parce qu'il a toujours les

bras ouverts pour nous embrasser, toujours la main levée pour bénir et pardonner !

Animons-nous donc, chrétiens, à la vue des miséricordes et des bienfaits de notre Dieu, à travailler à notre salut. Car ce serait une grande erreur de croire que parce que Dieu est miséricordieux, nous ayons le droit de demeurer oisifs sur la plus importante affaire que nous puissions traiter ici-bas. Sans doute, nous devons tout attendre de son infinie bonté ; mais ce n'est pas un motif pour nous endormir dans une funeste sécurité. « Dieu » qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous, a dit S. Augustin ; et c'est étrangement abuser de sa miséricorde que de la faire servir de passe-port à notre indifférence, et peut-être à nos crimes. Travaillons donc et prions : faisons tout ce qui dépendra de nous pour observer les saintes prescriptions de la vertu et de l'Evangile. A cette condition, mais à celle-là seule, nous aurons le droit de célébrer éternellement les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo*. — Amen,

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME

HOMÉLIE

SUR L'AVEUGLE-NÉ — LUMIÈRE ET TÉNÈBRES

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, IX, v. 1 à 41.

M. F., — Jésus, la miséricorde, tel a été le développement du chapitre précédent dans l'histoire de la femme adultère (1). Le chapitre IX, que nous expliquons, est tout entier consacré à l'étude de Jésus lumière du monde, *Ego sum lux mundi*. Mais, si nous voulons avoir en un mot le résumé du grand enseignement qu'il renferme, nous le trouverons dans ces paroles qui terminent le récit : *In hunc mundum veni ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant*. Je suis venu dans ce monde, afin que ceux qui ne voient pas, aient le bonheur de voir, et que ceux qui veulent se contenter de leur vue propre, trouvent dans leur orgueil le plus terrible aveuglement. Etrange contraste ! Sous la lumière divine acceptée, même par la nuit la plus profonde des âmes, les ténèbres se dis-

(1) Voir Homélie.

sipent, et le jour de la vérité brille de tout son éclat ; et si ces clartés célestes sont repoussées, les lumières mêmes de la raison s'obscurcissent, et son flambeau finit par s'éteindre tout à fait dans cette nuit volontaire. Développons ce chapitre de l'aveugle-né, qui est la plus belle manifestation de ce grand oracle.

Jésus traversait les villes et les bourgades, *præteriens Jésus*. *Præteriens....* Jésus passant.... Jésus voyageur.... Ce n'est pas ce qu'il était, mais ce qu'il est devenu ; ce qu'il était, S. Jean l'a dit aux premiers mots de son Evangile : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Voilà ce qu'il était au commencement, *hoc erat in principio*. Ce qu'il est devenu : Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, Voilà le passant et le voyageur de notre exil, *præteriens Jesus*, il a passé du sein de son Père dans le sein de Marie, du sein de Marie dans l'étable, et il a commencé les pérégrinations de sa vie tour à tour cachée, laborieuse, souffrante, jusqu'à ce qu'il ait passé de la croix au tombeau pour retourner du tombeau à la gloire, *præteriens Jesus*.

Mais qu'à vu ce divin voyageur en traversant les contrées du temps ? Une seule chose a frappé les regards de sa bonté, c'est l'homme plongé dans l'aveuglement depuis sa naissance, *vidit hominem cæcum a nativitate* ; et ce qu'il va faire pour l'aveugle-né, il le fait pour l'humanité tout entière. Regardons bien le Sauveur, tout dans ce miracle est symbole des grandes choses : il s'approche de l'infortuné privé de la vue, il crache à terre, fait de la boue avec sa salive, et place ce mélange sur les yeux de l'aveugle ; cérémonie simple et presque puérile en apparence, mais qui renferme les plus grands mystères : c'est en trois paroles et trois actes l'histoire de notre rédemption. Il faut savoir lire cette écriture des symboles et des faits. Premièrement, dans cette salive, qui de la bouche de Jésus tombe à terre, voyez-vous celui qui émane de la bouche du Très-Haut, tombé sur cette terre avec les prodigieuses humiliations de son incarnation, *ego ex ore Altissimi prodivi*. Secondement, dans ce composé de la salive et de la boue, reconnaissez cette union ineffable de l'humanité, qui appartient à la terre, et du Verbe descendu du ciel. Troisièmement, l'application du mélange de la boue et de la salive sur les yeux fermés de l'aveugle, c'est l'application représentée de Jésus sur l'humanité toute entière.

Mais le mystère régénérateur ne serait pas figuré tout entier si la volonté de l'aveugle n'était pas appelée à coopérer à l'action divine ; au travail de Dieu doit se joindre le travail coopérateur de l'homme. Allez, dit Jésus, vous laver dans la piscine de Siloé, qui

veut dire envoyé (1). Et ces deux choses, la boue détrempée, et la piscine, sont deux symboles de Jésus-Christ ; mais l'un désigne Jésus présenté par sa grâce, l'autre, Jésus librement accepté par la volonté.

L'aveugle obéit ; il va, il se lave et il voit, *abiit, lavit, vidit*. Quelle rapidité dans cette victoire sur les ténèbres ! rien n'est plus sublime que ces trois mots qui l'expriment. Comme ceux qui racontent la victoire de César pâlisent devant eux ! Trois mots pour exprimer le bonheur inespéré de l'homme condamné, son passage des ténèbres à la lumière, et de la mort à la vie ; et désormais, quiconque voudra imiter l'aveugle en recevant l'empreinte du Christ sauveur, et en courant à la piscine salutaire, reviendra en s'écriant à son tour : « Je suis venu, je me suis lavé et je vois. » Quel changement opéré en quelques instants ! Tous le constatent : on connaissait si bien ce mendiant du chemin ! L'étonnement et la stupeur sont universels : les voisins en se rencontrant s'interrogeaient entre eux et se disaient : « Est-ce que c'est ce même mendiant ? — Mais certainement, c'est lui-même, répondaient les autres. — Non, vous vous trompez, ajoutait un troisième, c'est seulement quelqu'un qui lui ressemble. » Mais la tranquille affirmation de l'aveugle dominait ces voix discordantes : « *C'est bien moi,* » s'écriait-il.

C'était *lui*, en effet, mais si différent de *lui-même* ! comme ceux qui ont été régénérés par la grâce, qui peuvent à peine se reconnaître dans cette transformation.

Combien d'hommes avant d'arriver à cette admirable lumière, étaient de véritables mendiants ; le monde les voyait dans ses rangs, promenant leur indigence, sollicitant l'aumône d'un peu de gloire humaine, d'un peu de fortune ou de plaisir. Et puis tout à coup, ces hommes, auxquels il fallait dans leur pauvreté morale le bruit, l'agitation et la foule, devenaient tranquilles, reposés, satisfaits des richesses qui remplissaient leur âme. Ils ne demandent plus, ils ne cherchent plus, ils ont trouvé. C'est la transformation d'un homme qui arrive à la vérité. Son changement le rend presque méconnaissable à ses meilleurs amis, qui ne peuvent en croire leurs yeux. « Cet homme, s'écrient-ils, maintenant étranger à nos fêtes et à nos plaisirs, qui n'a plus que des dégoûts pour nos jouissances, est-ce donc le même qui hier encore portait une agitation fébrile dans la recherche de ce qu'il appelle maintenant nos vanités et nos mensonges ? »

(1) Le mot *missive*, ou *schiloh* en hébreu, est le même qu'avait employé Jacob dans la bénédiction de Juda, pour désigner le Sauveur à venir.

Mais suivons de près le travail et les exigences de la lumière dans l'âme qu'elle illumine ; elle demande impérieusement le témoignage, il faut nécessairement que celui qui est éclairé rende témoignage à la lumière ; si la lumière rayonne, il faut que l'homme sous son éclat rayonne comme elle ; voyez comme l'aveugle étend d'abord autour de lui sa nouvelle puissance rayonnante ; à tous ceux qui l'interrogent dans son voisinage, il répond avec candeur : « Un homme qui s'appelle Jésus, a pris un peu de boue, il l'a placée sur mes yeux et m'a dit : — Va à la piscine de Siloé et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé et je vois. » Voilà la proclamation de l'unique chemin des ténèbres à la lumière. Tout homme vraiment éclairé devra dire aussi : « Cet homme qui s'appelle Jésus, etc... » Il faut arriver là nécessairement, autrement pas de lumière. Aussi se trompent, et sont jetés dans la plus fatale illusion, les hommes qui veulent voir sans passer par Jésus. Qu'ils creusent les profondeurs philosophiques tant qu'ils voudront, qu'ils aient des connaissances historiques très étendues, ils n'arriveront jamais à la vraie lumière des âmes ; il faut nécessairement pour cela cet homme qui s'appelle Jésus, *homo qui dicitur Jesus*. Qu'a servi à ce philosophe qui vient de mourir sur les plages de la Méditerranée, d'avoir prononcé cette orgueilleuse affirmation : « Ou la philosophie n'est pas, ou elle est la dernière explication de toutes choses. » Tout est faux dans cette parole ; la philosophie est quelque chose, mais elle n'est qu'une lumière affaiblie et insuffisante de la raison. Puisse cet homme qui s'appelle Jésus avoir éclairé son âme à son moment suprême, et sous son action divine, bien mieux qu'avec tout l'éclat de sa science, il aura pu dire : « Enfin je vois. »

On dirait, à notre époque surtout, que les hommes de la science se sont réunis pour attaquer et effacer cette parole de notre Evangile : *Cet homme qui s'appelle Jésus, etc...* L'un s'écrie dans son livre du *Devoir* : « Sans l'Evangile, sans la foi, sans les sacrements c'est-à-dire sans Jésus, le devoir peut conduire au bonheur. » Un autre a osé écrire ces lignes : « Se rapprocher de Dieu à l'aide du divin intermédiaire, c'est-à-dire se consacrer à l'étude et à l'amour de la vérité, tel est le seul moyen qui nous soit donné pour arriver à l'Etre des êtres, sans éprouver d'éblouissements et de vertige. » Et par intermédiaire, il entend l'univers livré à nos regards, et les vérités morales que la raison conçoit. Ah ! laissons ces hommes s'agiter dans leur pauvreté et leur aveuglement. Jamais ils ne liront dans leur origine et dans leur fin, jamais ils ne connaîtront les remèdes de leur âme blessée, jamais ils n'entreront dans la

paix des enfants de Dieu, s'ils ne disent au jour de la grâce et de leur volonté coopératrice : « Cet homme qui s'appelle Jésus m'a dit : — Va à la piscine. J'y suis allé, je me suis lavé et je vois. »

Nous ne sommes encore qu'au début du témoignage de l'aveugle ; après avoir rendu gloire au Dieu qui l'a guéri, devant le peuple en général, il porte l'apostolat de la lumière devant ces hommes de la science qui en sont les mortels ennemis. C'est un spectacle digne d'être étudié, que celui de l'aveugle-né, seul avec sa grâce en face des pharisiens et des docteurs de Juda. Tous les moyens capables de déconcerter l'ignorance et la faiblesse d'un homme du peuple vont être employés, ils procèdent d'abord par interrogation : « Comment se fait-il que vous ayez vu ? » La raison orgueilleuse est toujours la même ; elle n'interroge pas le miracle qui porte avec lui-même ses conclusions, mais elle se jette dans le dédale d'une vaine et inutile curiosité ; elle scrute le comment du miracle dans lequel elle ne pénétrera jamais. Les ennemis de la vérité ont toujours ainsi procédé. Comment le Dieu unique est-il à la fois personnel?... comment dans Jésus-Christ n'y a-t-il qu'une personne pendant qu'il y a deux natures?... comment peut-on accorder la liberté de l'homme avec sa souveraine dépendance de Dieu?... comment une vierge mère?... comment l'Eucharistie?... comment la résurrection des morts?... comment... comment... comment... tout ce qu'ils ne comprennent pas?... La réponse de l'aveugle est triomphante dans sa simplicité ; il n'appelle à son secours que la grande logique des faits : « Il m'a placé de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois. » Il l'avait dit, il le répète, il le redira encore. La réponse est irrésistible ; l'Eglise, n'a pas de meilleure preuve de sa divine institution, que les faits eux-mêmes de son établissement, de sa diffusion, de sa perpétuité dans l'espace et dans le temps.

Mais après avoir subi l'interrogation scrutatrice, l'aveugle va se trouver dans la terrible lutte du sophisme. C'est l'arme par excellence de la science orgueilleuse et ennemie. « Cet homme, disent-ils, n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. » Ils en appellent à la loi même pour le condamner, et au lieu de laisser voir la justification de Jésus dans le miracle lui-même et la charité qui l'inspire, ils ne présentent à l'aveugle que le côté où pourrait apparaître, pour les ignorants et les simples, la violation de la loi. Que d'attaques semblables essayées contre l'Eglise ! S'il y a dans son sein un abus partiel, on en fait une loi générale accusatrice. Ce religieux isolé vend des indulgences, donc c'est l'usage général de l'Eglise. Un roi chrétien ordonne la Saint-Barthélemy, donc

c'est l'Eglise qui met le poignard et le glaive dans la main de ses enfants.

Revenons aux pharisiens. Malgré leur haine, ils sont forcés dans les divisions qui règnent entre eux, *schisma erat inter eos*, d'appuyer eux-mêmes le miracle qu'ils attaquent. Les uns disaient : « Celui qui a fait ce prodige n'est pas de Dieu. » Les autres, forcés par l'évidence de la vérité s'écriaient : « Comment un pécheur peut-il opérer ces merveilles ? » Mais ce qui domine cette discussion et ce tumulte, c'est toujours la parole de l'aveugle ; il ose présenter à ces savants la grande conclusion du miracle : « Voilà ce qu'il m'a fait, donc c'est le grand prophète de Dieu, *quia propheta est*. » Comme le mendiant s'élève déjà au dessus de la science appauvrie de ces hommes ! N'allez pas croire cependant qu'ils s'avouent vaincus ! les ressources du mal contre Dieu paraissent quelquefois inépuisables ; après le sophisme, les ennemis de la vérité attirent l'aveugle sur le terrain et dans les pièges des concessions ; c'est à ses parents qu'ils s'adressent cette fois, ils espèrent ne pas trouver en eux la fermeté et le courage de l'aveugle : « C'est là votre fils qui a été guéri ? vous dites qu'il est né aveugle ? » Comme s'ils disaient : « Vous n'en êtes pas bien sûrs. Nous reconnaissons avec vous qu'il avait la vue fatiguée, et s'il voit maintenant, sa guérison peut s'expliquer par des remèdes ordinaires. » Ils accordent tout, pourvu qu'on enlève le miracle. Mais leurs insinuations perfides tombent devant la simplicité et la bonne foi des parents de l'aveugle. « Nous savons que cet homme est notre fils, il est très certainement né aveugle ; comment voit-il maintenant ? nous n'en savons rien. » Comme s'ils disaient : « Nous n'avons fait aucun remède ; du reste, interrogez-le, il est d'âge à répondre. » Les concessions fallacieuses ont été de tout temps une arme contre la vérité ; aujourd'hui, peut-être plus que jamais, c'est le moyen employé par la fausse science. « Nous vous accordons, disent-ils, les grandeurs mystiques de la foi ; suivez si vous le voulez le chemin de l'extase en croyant, mais reconnaissez la voie positive et froide de notre raison, comme aussi sûre que la vôtre. » Ils ne voient pas que le chemin qu'ils adoptent est plein de ténèbres. En le parcourant, les plus hautes questions demeurent insolubles, et dans ce langage de la raison, ils négligent et rejettent sa plus belle prérogative au milieu de ses défaillances, c'est de conduire l'homme à la foi.

L'hypocrisie et la fausse piété forment le quatrième moyen d'attaque contre la vérité. Ici les pharisiens se dressent dans toute la hauteur de leur orgueilleuse dignité ; ils vont infailliblement

écraser l'aveugle par le poids d'une parole regardée par le peuple comme sainte et infaillible. Ils rappellent l'aveugle : « Rends gloire à Dieu, lui disent-ils, et crois-nous, puisque nous sommes ses représentants ; nous savons que cet homme est un pécheur. » L'affirmation d'un homme important, c'est toujours quelque chose de terrible contre la vérité, surtout quand il parle au nom d'un Dieu dont il se dit l'envoyé, et encore plus, quant à l'affirmation personnelle se joint l'affirmation d'un corps entier comme celui d'un pays, « *Nos scimus*, nous tous nous savons qu'il est un pécheur, qu'allez-vous conclure, mendiant ? Vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est celui de vous soumettre à notre décision. »

Mais rien ne peut déconcerter celui qui est devenu l'athlète invincible de la vérité. Sa réponse est sans réplique ; il est tellement reposé dans la certitude, qu'il semble joindre l'ironie à sa parole : « Si c'est un pécheur, je ne le sais pas ; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois. » Les ennemis sont déconcertés, mais ils veulent lutter encore, ils tournent donc et retournent dans le même cercle des questions captieuses. On dirait un chien aux abois sur les traces du lièvre qui lui échappe (c'est la réflexion d'un Père). Il va, vient, revient encore, s'égare et se perd, plutôt que de s'avouer vaincu. C'est ainsi que les pharisiens disent : « Mais que vous a-t-il fait ?... comment vous a-t-il ouvert les yeux ?... » L'aveugle se sent plus fort que jamais, et pour toute réponse il les dévoile et les attaque à son tour : « Je vous l'ai déjà dit ; pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau ? il n'y a que la haine ou l'amour qui peut multiplier ainsi les questions ; voudriez-vous par hasard devenir ses disciples ? » A cette réponse le dernier masque tombe ; dévoilés par l'aveugle, ils se montrent ce qu'ils sont, et leur cœur ne sait plus vomir que le blasphème et l'injure. « Sois disciple de Jésus toi-même, disent-ils en le maudissant, *maledixerunt ei*. » La rage les domine à ce point, de voir la suprême infortune dans la vraie fidélité à Dieu.... Combien de fois cette injure a-t-elle été répétée sous toutes les formes dans la durée des âges ! combien de fois l'homme orgueilleux, à bout de forces et de raison, a-t-il réuni toute sa fureur dans cette injure : Chrétien... disciple de Jésus... jésuite... clérical... papal... etc.

Mais en croyant maudire, ils ont été malgré eux les proclamateurs de la vérité. Disciple de Jésus... c'est vraiment le titre qui convient maintenant à ce mendiant guéri ; pendant qu'ils descendent de degré en degré dans l'abîme, l'aveugle s'élève de plus en plus, et monte sur les hauteurs de l'apostolat. Sa parole pleine

d'éloquence et de force accuse et condamne ces orgueilleux. « Vous ne savez pas d'où vient Celui qui m'a guéri, mais le miracle qu'il a fait révèle sa divine origine ; vous dites que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais ce miracle révèle la sainteté de sa vie et la vérité de sa mission ; j'appelle en témoignage les siècles passés, qui n'ont jamais vu de si grandes choses. Dieu est évidemment avec cet homme, mon sauveur. »

C'est un discours complet, avec un ordre admirable ; le miracle de Jésus, d'après l'aveugle, révèle une puissance infinie, une sainteté sans bornes, et l'union la plus intime avec Dieu. C'était trop de lumière pour ces Pharisiens attachés à leurs ténèbres ; ils ne peuvent supporter cet éclat qui les révèlent tout entiers ; humiliés, écrasés sous la parole du mendiant, ils poussent le dernier rugissement de l'impiété, et prononcent sur eux-mêmes un arrêt de mort sans appel. « Va-t'en, malheureux ! s'écrient-ils ; indigne pécheur, tu oses nous enseigner ! » et ils le chassent de la synagogue. Insensés ! vous ne comprenez donc pas votre malheur ? En chassant l'aveugle vous chassez la vérité, dont il est la personnification et l'oracle. Et en s'éloignant, la vérité vous laisse dans votre nuit ; la dernière étincelle de lumière vous échappe et tout est perdu pour vous.

Quel contraste entre ces savants et l'aveugle ! La lumière qu'il a reçue, grandit en lui jusqu'à l'éclat d'un jour parfait ; chassé par les docteurs, il rencontre Jésus sur son chemin. Quel dialogue différent ! plus de sophismes, plus de pièges, plus d'ennemis ; une seule parole qui renferme en elle-même le bonheur et la vie. « Crois-tu au Fils de Dieu ? — Qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? » Deux révélations ineffables qui s'attirent mutuellement : Jésus qui révèle ses désirs et sa bonté, l'aveugle qui révèle les préparations de son cœur, ces préparations que Dieu entend si bien, *preparationem cordis eorum audivit auris tua*. Jésus n'a plus qu'à prononcer la parole d'autorité qui appelle la foi. « Le Fils de Dieu, dit-il, vous l'avez vu, et c'est celui qui vous parle. » O miracle plus grand que le premier ! les yeux de l'âme dans l'aveugle sont encore plus promptement ouverts que ne l'ont été les yeux du corps : « Je crois, Seigneur, » et passant immédiatement aux œuvres de la foi, il se prosterne et adore... Je crois... grande parole qui n'illumine pas seulement son esprit, mais qui en même temps vivifie son cœur. Tout resplendissant des clartés divines, voilà bien l'homme régénéré devant son Dieu. Il confesse de bouche, pendant que toute sa nature, son corps, son âme, sa pensée, tout est soumis à Jésus. En s'abaissant ainsi, comme il est grand !

Voilà la vérification du grand oracle du Sauveur : Je suis venu dans ce monde, pour que ceux qui ne voient pas reçoivent la lumière, et pour que ceux qui croient voir deviennent aveugles.

Remarquons bien ces deux mouvements : des hauteurs de leur raison, les savants du siècle, comme les pharisiens, descendent de degré en degré, jusqu'aux dernières profondeurs des ténèbres, et l'ignorant et le simple s'élèvent de clarté en clarté jusqu'à la plénitude de Dieu. Le pauvre aveugle, d'après Natalis Alexander et d'autres témoins de la tradition, est devenu cet évêque Sidonius, le compagnon de saint Maximin en Provence, et le noble coopérateur de son apostolat.

Pour la destinée des pharisiens, une parole la révèle ; c'est la dernière du chapitre : *peccatum vestrum manet*. Tout leur est enlevé, leur réputation, leur influence, leur vaine science ; une seule chose demeure, la seule qui leur appartienne en propre et qui soit leur ouvrage : c'est leur péché, ce péché contre l'amour et la vérité... ils ont été à eux-mêmes leur condamnation ; ils ont dit à la lumière : « Retire-toi, » et ils n'ont plus eu pour eux que leurs ténèbres à jamais, *peccatum vestrum manet*.

AUTRE HOMÉLIE

SUR LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ

PAR LE PÈRE VENTURA

Deus qui jussit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ clarilatis Dei in facie Christi Jesu.

Le Dieu qui a commandé que la lumière jaillit du sein des ténèbres, c'est lui-même qui a fait briller dans nos cœurs la clarté de la science divine reflétée vers nous par le visage de Jésus-Christ

II Cor. iv. 6.

La plus belle et la plus gracieuse des créatures corporelles, la lumière est aussi la plus nécessaire. Sans la lumière le monde ne serait qu'une horrible prison dans laquelle les hommes et les animaux, forcément immobiles, et comme enchaînés à la même place par les liens des plus profondes ténèbres, ne sachant rien les uns des autres, ne pourraient ni agir, ni subsister. C'est donc en vain, dit S. Ambroise, que Dieu les eût créés, s'il ne leur eût donné le

moyen de se voir ; aussi Dieu a-t-il soin de commencer par la lumière la série des merveilles de la création (1).

Mais, d'après S. Paul, cette admirable créature, la lumière, que Dieu fit briller dans le monde au commencement de la création, n'a été que la figure et la prophétie de la lumière plus admirable encore de la science divine dont la clarté a rayonné dans les âmes au temps de la rédemption : *Deus qui jussit*, etc. Et comme, d'après la belle pensée de S. Ambroise, la lumière matérielle qui éclaire les corps n'est que le reflet de la face du Dieu créateur (2), de même, ajoute S. Paul, la lumière spirituelle qui éclaire les âmes n'est que le reflet de la face adorable de Jésus-Christ, du Dieu Rédempteur : *in facie Christi Jesu*.

C'est qu'en effet la lumière de Dieu, dans l'Evangile, ressort non seulement de tous les enseignements de Jésus-Christ, mais aussi de toutes ses œuvres, et qu'il nous a éclairés non seulement par ses paroles, mais aussi par ses miracles. Cette remarque peut s'appliquer en particulier à l'étonnant prodige de la guérison de l'aveugle-né. Nous trouvons dans ce prodige le mystère de la foi mis en action ; et en l'expliquant, nous pourrions y voir la grâce de la foi, la confession de la foi, le jugement de la foi.

I. — Le Sauveur du monde ne révéla jamais aucune de ses grandes vérités sans la confirmer par quelqu'un de ses grands miracles. Ainsi, selon S. Jean Chrysostôme, ce fut pour confirmer la révélation de son origine éternelle et de sa divinité, révélation repoussée par les Juifs et pour laquelle ils avaient voulu le lapider, que Jésus-Christ opéra le miracle si nouveau et jusqu'alors inouï de la guérison d'un aveugle-né (3).

Nous ne savons que par la tradition que l'aveugle-né s'appelait Sidonius. Mais si l'évangéliste ne nous a pas dit son nom, il nous a fait connaître sa condition en nous apprenant que c'était un pauvre mendiant (4). Par là l'historien sacré a voulu, selon S. Jean-Chrysostôme, nous montrer l'ineffable bonté avec laquelle notre aimable Sauveur préférait toujours les pauvres aux riches, les déshérités du monde aux grands du monde, et en faisait les objets constants de sa prédilection et de ses bienfaits (5).

Voyez, en effet, avec quelle bonté il s'approche de ce malheureux gisant au milieu de la voie publique ; avec quel intérêt il le

(1) • Unde vox Dei debuit inchoare, nisi a lumine ? Frustra enim esset mundus si non videretur. S. Ambros. — (2) Deus vidit lucem et vultu suo illuminavit. S. Ambr. — (3) Venit ad miraculum maximum et ad id temporis nunquam factum confirmando quod dixerat in templo, fidemque faciens quod Deus esset. S. Jo. Chrys. — (4) Mendicabat. Jo. ix. 8 — (5) Non insignes, non nobiles, sed ignobiles et mendicos sua ducebat dignos providentia et summa devotione curabat. S. Jo. Chrys.

regarde, avec quelle tendresse il compatit à son sort. Car tout cela, selon S. Jean-Chrysostôme, est renfermé dans ces seuls mots de l'Evangéliste : Il vit un homme aveugle dès sa naissance (1). Heureux Sidonius ! Jésus-Christ te regarde, tu es donc sauvé ; car, dit le vénérable Bède, Jésus-Christ qui regarde l'homme, c'est Jésus-Christ qui veut user de miséricorde envers l'homme (2).

Daignez donc, ô mon Dieu ! et à nous et à tous ces pieux auditeurs, accorder un de ces regards de votre miséricorde, un de ces regards qui sauvent, un de ces regards qui éclairent et sanctifient en même temps : Regardez-nous et sauvez-nous (3).

Oui, M. F., nous pouvons adresser avec confiance à Notre-Seigneur cette humble supplique et notre confiance ne sera point déçue. En effet, selon S. Grégoire, le grand miracle que Jésus-Christ allait opérer en guérissant l'aveugle-né était, comme la plupart de ses autres miracles, symbolique et figuratif. Il voulait par ce prodige représenter, d'une manière sensible, le prodige plus étonnant encore par lequel il devait donner aux hommes la vraie lumière en illuminant leurs âmes par sa doctrine et par sa grâce (4). Et en effet, continue S. Grégoire, lorsque nous voyons ce pauvre aveugle, pour qui le jour est comme s'il n'était pas, qui est là assis le long du chemin, couvert de haillons, pâle, triste, désolé, famélique, qui mendie vainement et auquel personne ne s'intéresse, ni ne fait attention ; comment ne verrions-nous pas en lui une image vivante du genre humain tout entier à l'époque de la venue du Sauveur ? Le genre humain, lui aussi, indigent de tout bien spirituel, privé de la lumière de la vérité, marchant à tâtons, selon l'expression d'un prophète, parmi les épaisses ténèbres, parmi les monstrueuses erreurs des philosophies et des religions humaines, mendiant inutilement auprès de l'homme ce que l'homme ne pouvait lui donner, avait fini par s'asseoir et s'affaïsser dans son désespoir et sa corruption (5). D'autre part, lorsque nous voyons Jésus-Christ qui, de son propre mouvement, va chercher l'aveugle-né pour le guérir, comment ne pas reconnaître ce même Fils de Dieu, qui a vu l'irréremédiable et universelle cécité dont était frappé le genre humain depuis la faute originelle, et qui est venu illuminer nos âmes par le soleil de sa divine présence (6) ?

C'est ce que Jésus-Christ vient confirmer par ses propres paroles. En effet, les apôtres lui ayant demandé si c'était à cause des

(1) Vidit cæcum. id est ad eum accessit ; studiose respexit. — (2) Respicere Dei, miserari est. Ven. Beda. — (3) Respice in nos et salva nos. *Id.* — (4) Ut significaret se simili modo homines illuminaturum in monte per suam doctrinam et suam gratiam S. Greg. — (5) Sedentibus in regione umbræ mortis. Is. ix. 2 ; Matth. iv. 16. — (6) Cæcum est humanum genus, quod in parente primo claritatem suæ lucis amisit, sed tamen per redemptoris sui præsentiam illuminatur. S. Gregor.

péchés de ses parents que Sidonius était né aveugle, le Sauveur leur répondit : « La cécité de cet homme n'est la conséquence d'aucun péché ; c'est seulement un moyen providentiel que Dieu a choisi pour manifester la puissance de son Fils (1). » Notre-Seigneur ajoute aussi cette profonde et grande parole : « Tandis que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde (2), » c'est-à-dire que par moi se reflète toute lumière de vérité sur les intelligences humaines. Or, dit S. Augustin, comme ce mot, « tandis que, » *quamdiu*, embrasse la durée entière du monde ; Jésus-Christ nous a révélé par là ce que le disciple bien-aimé devait nous enseigner dans son Evangile quand il a dit du Verbe fait chair : « Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant au monde (3). »

En effet, avant même son apparition corporelle en ce monde, c'est lui, dit Tertullien, et ce ne pouvait être que lui, la sagesse, la parole, le Verbe de Dieu, devant un jour se faire homme, qui pouvait conserver avec les hommes sur la terre, pour les éclairer et les instruire (4). C'est lui qui révéla au premier homme ce qu'on appelle la loi naturelle qui par la tradition s'est répandue dans le monde. C'est lui qui plus tard inspira les patriarches, éclaira les prophètes et donna sa loi écrite au peuple juif. C'est lui qui après son incarnation révéla au monde la loi évangélique, qui n'est pas une autre loi, dit S. Thomas, mais la même loi que la loi primitive maintenant écrite et révélée dans toute sa plénitude et toute sa perfection. C'est lui enfin qui, par le ministère des missionnaires catholiques, continue à répandre chez les peuples les plus barbares cette même révélation qui éclaire le monde civilisé, de même que c'est lui qui, depuis six mille ans, éclaire le monde physique par son soleil. *Deus qui jussit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris.*

Telle est donc la source de la véritable lumière qui éclaire les intelligences. Ne vous laissez donc pas tromper par les stupides prôneurs d'une lumière purement humaine. Ce n'est pas la philosophie, mais la religion ; ce ne sont pas les recherches laborieuses de l'homme, mais la révélation de Dieu ; ce n'est pas la raison, mais la foi qui peut éclairer l'homme d'une manière solide et parfaite ; sans cette lumière du Verbe on ne connaît assez sûrement rien de certain et de vrai, de même qu'on ne fait rien de vraiment

(1) Neque hic peccavit, neque parente ejus; sed ut manifestentur opera Dei in illo. Jo ix, 3. — (2) Quamdiu sum in mundo, ego sum lux mundi. *Ibid.* — (3) Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Id.* i. 9. — (4) Deus alius in terris cum hominibus conversari non poruit, nisi sermo qui erat caro futurus. Tertull.

vertueux sans sa grâce. Celui qui cherche la vérité, comme celui qui aime la vertu, doit venir puiser l'une et l'autre dans ce foyer divin qui brille dans l'Eglise et par l'Eglise. Toute lumière qui ne vient pas de Jésus-Christ n'est que fausse lueur, comme toute vertu, sans lui, n'est qu'apparente et factice. Il n'y a pas deux soleils dans le monde moral, pas plus qu'il n'y en a pas deux dans le monde physique, mais un seul : Jésus-Christ ne laisse aucun doute à cet égard : « Tandis que je suis dans ce monde, je suis la lumière du monde. » *Quamdiu sum in mundo, ego sum lux mundi.*

En prononçant cette grande parole, le divin Sauveur laisse tomber à terre, de ses lèvres très pures, un peu de salive, la mêle avec la poussière du sol et en forme une espèce de boue, et avec cette boue il frotte les yeux de l'aveugle (1). Mais quel besoin le Sauveur avait-il d'un semblable procédé, lui qui d'un mot pouvait guérir l'aveugle, comme d'un seul mot il avait créé toutes choses ? Les modernes rationalistes, secte impie autant que stupide, à laquelle est venue aboutir enfin le protestantisme allemand, les modernes rationalistes qui, pour expliquer par la raison les miracles de l'Evangile, ne reculent devant aucune absurdité, n'ont pas rougi d'affirmer que Jésus-Christ n'était qu'un grand empirique, et que la boue employée par lui n'était qu'un liniment dont il avait le secret, en sorte que cette guérison n'eut rien de miraculeux.

Cet odieux blasphème n'a pas même le mérite de la nouveauté. Au temps de S. Ambroise, les ennemis de la divinité de Jésus-Christ, les anciens ariens, pères des ariens modernes, étaient tombés dans le même délire ; et S. Ambroise leur répondait ce que nous pouvons répondre encore : « C'est précisément parce qu'il a employé de la boue qu'il ne s'agit point ici de science naturelle, mais de puissance divine. L'art humain ne sert de rien ici, tout est l'œuvre de la Divinité (2). »

Remarquez en effet, M. F., qu'il s'agissait d'un aveugle-né et non pas seulement d'un homme qui aurait eu une maladie dans les yeux. Sidonius était donc complètement privé de l'organe de la vue, et lorsque Jésus-Christ le guérit soudainement de la cécité, il dut éprouver la même difficulté à voir que tout enfant qui vient au monde. L'enfant nouveau-né, bien qu'il ait l'organe de la vue parfaitement sain, ne voit d'abord les objets que confusément. Tout ce qu'il voit, il lui semble qu'il l'ait sur les yeux ; ce n'est que par l'expérience successive et à l'aide du toucher qu'il parvient

(1) *Hæc cum dixisset, expuit in terram et fecit lutum ex sputo et linivit lutum super oculos ejus. Jo. ix. 6.* — (2) *Quod luto linivit, non artis est, sed potestatis ; sanitatem dedit non exercuit medicinam. S. Ambros.*

à distinguer les objets et à reconnaître leur distance réelle. Il fallait donc, afin que Sidonius pût voir instantanément toutes choses avec perfection, que Jésus-Christ non seulement créât pour lui un organe visuel complet dans toutes ses parties, mais qu'il lui donnât en même temps cette aptitude, cette faculté de voir qui ne s'obtient que par degrés avec le temps et l'expérience. Or, soutenir que Jésus-Christ a pu réaliser tout cela par un procédé purement naturel, purement humain, c'est plus que de l'absurdité, c'est de la stupidité portée à son comble.

Mais laissons ces abjets imposteurs, condamnés par la justice de Dieu à dévorer les erreurs les plus grossières, en punition de ce qu'ils n'ont pas voulu accepter les vérités révélées d'en haut. Écoutons les Pères de l'Eglise, ces immortels génies qui n'ont pas moins étonné le monde par la simplicité de leur foi et la sainteté de leur vie, que par la sublimité de leur science et de l'éclat de leurs lumières. Dieu leur a accordé le privilège de pénétrer et d'expliquer les profonds mystères de sa religion, cachés sous l'écorce des faits les plus simples de l'Evangile. C'est d'abord S. Augustin qui nous dira que le Sauveur n'a fait usage d'un peu de boue dans la guérison de l'aveugle-né, que pour montrer qu'il était ce même Dieu qui au commencement du monde avait formé d'un peu de boue le corps entier de l'homme (1).

Remarquez aussi, nous dira Eusèbe d'Emèse, que la salive descend de la tête dans la bouche, et que par cela même elle est une figure expressive de la divinité du Verbe éternel qui est engendré et descend de l'entendement divin, et qui a dit de lui-même : « Je suis la sagesse sortie de la bouche du Très-Haut (2). » Or cette salive divine, ajoute S. Augustin, est tombée la première fois sur la terre lorsque le Verbe éternel est descendu dans la terre sainte, dans la terre vierge du sein de Marie ; c'est alors que, par l'opération d'un art tout divin, se coagula une boue précieuse et que le Verbe éternel eut un corps (3).

Que veut donc nous enseigner Jésus-Christ, lorsque avec un peu de salive et de poussière il procure le bienfait de la vue à l'aveugle-né ? Il nous enseigne que c'est par la foi au mystère de l'Incarnation, par la foi en sa divinité personnellement unie à l'humanité qu'il procurera aux hommes la vue de l'esprit, la lumière qui conduit à Dieu. Oui, la foi en la divinité et l'humanité

(1) Voluit docere seipsum esse creatorem, qui in principio ad hominis formationem usus est luto. S. Aug. — (2) Saliva, quæ naturaliter ex capite defluit, Christi divinitas est, quia sapientia ex ore altissimi prodit. Euseb. Em. — (3) Saliva hæc in terram cecidit, quia Verbum in Virginem descendit, et factum est lutum, quia Verbum caro factum est. S. Aug.

de Jésus-Christ, tel est, dit le savant et pieux Cornélius à Lapide, tel est le miraculeux liniment qui doit remédier à la cécité des âmes. C'est cette foi qui est le principe de toute lumière, de toute connaissance, de tout progrès dans la science de Dieu et de l'homme ; hors de cette foi l'homme ne se connaît pas lui-même, pas plus qu'il ne connaît Dieu (1). Ceux qui n'ont pas reçu l'onction de ce baume divin, manipulé par l'Esprit-Saint lui-même, ceux qui n'ont pas une foi vive et sincère en la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, restent toujours aveugles. Mais nous, M. F., si nous avons cette foi sainte, si nous croyons fermement et efficacement au mystère du Verbe fait chair, réjouissons-nous : le même prodige qui s'est opéré dans les organes de l'aveugle-né s'est opéré plus merveilleusement encore dans nos âmes ; d'aveugles que nous étions, nous sommes devenus clairvoyants dans les choses de Dieu et du salut éternel (2).

Mais revenons à Sidonius : il y avait près du temple une fontaine miraculeuse, à laquelle le prophète Isaïe, qui l'avait fait jaillir par ses prières, avait donné un nom mystérieux en l'appelant SILOE, mot qui selon l'Évangéliste signifie *envoyé* (3). Cette fontaine était donc la figure du baptême de Jésus-Christ, de celui qui devait être envoyé des cieux, et envoyer ses apôtres comme il avait été envoyé lui-même. Or Jésus-Christ, après avoir passé sur les yeux de Sidonius le liniment de boue, lui ordonna d'aller laver ses yeux dans cette fontaine, et son obéissance fut à l'instant récompensée par la cessation de sa cécité. Il alla à la source, il lava ses yeux, et il revint clairvoyant (4). Par là, Jésus-Christ nous a révélé d'une manière sensible la nécessité du baptême pour obtenir l'illumination de l'esprit par la doctrine. Il est vrai que c'est l'instruction catéchistique qui nous donne la connaissance des vérités révélées. Mais c'est par le baptême que nous recevons l'habitude de la foi, c'est-à-dire ce don surnaturel qui prépare et dispose à l'acte de foi. L'instruction vient faire briller la lumière aux yeux de l'esprit, mais c'est le baptême qui crée, pour ainsi dire l'organe visuel, en conférant à l'esprit l'aptitude à voir les choses de Dieu, et en mettant en nous une disposition effective et habituelle à y adhérer par la foi.

Nous donc chrétiens, tous tant que nous sommes, qui avons reçu l'onction divine par la révélation du mystère de Jésus-Christ, du Verbe incarné, nous qui avons été lavés et sanctifiés dans la Fon-

(1) Hoc igitur medicamentum est quo cæci illuminantur. Corn. a Lap. — (2) Cæci sunt qui hoc luto non tanguntur. Tanguntur vero qui Christum Deum et hominem confitentur. *Id.* — (3) Siloe, quod interpretatur missus. Jo. ix. 7. — (4) Abiit ergo et lavit et venit videns. *Id.*

taine du Messie envoyé de Dieu, nous qui avons reçu le double bienfait du baptême et de l'instruction chrétienne, gardons-nous de jamais oublier d'où nous vient ce double et inappréciable bienfait. N'oublions jamais que ce n'est ni la raison ni la vertu naturelle qui ont pu réaliser en nous cette transformation : c'est par sa miséricorde, c'est par le don gratuit de la régénération et du renouvellement dans l'esprit divin, que nous avons été sauvés de la cécité originelle et funeste qui nous aurait conduits aux éternelles ténèbres (1).

Il serait difficile de se figurer l'étonnement et la stupeur de la multitude, lorsqu'on vit revenir de la fontaine Sidonius, l'aveugle d'autrefois, maintenant n'ayant plus besoin de guide, et faisant briller dans ses deux yeux la joie dont était transporté son cœur. Plusieurs personnes refusaient de croire à l'évidence même et au témoignage de leurs propres yeux ; et tandis que tout le peuple criait : « C'est lui, c'est Sidonius, l'aveugle mendiant, qui vient d'être favorisé d'un grand miracle, et qui voit aussi clair que nous (2), » eux ils s'obstinaient à dire : « C'est impossible ! ce n'est pas lui ! C'est quelqu'un qui lui ressemble (3). » Et Sidonius de leur répondre : « Mais c'est bien moi (4) ! » Là-dessus on lui demandait comment s'étaient ouverts ses yeux (5) ; et il répondait : « Cet homme qui s'appelle Jésus a détrem pé un peu de poussière, il m'en a passé sur les yeux, et il m'a dit : « Allez à la fontaine de Siloë et lavez-y vos yeux (6). » « Je suis allé, j'ai lavé mes yeux, et je vois. »

Remarquez bien, M. F., l'admirable laconisme, la sublime concision de ces trois mots : « Je suis allé, j'ai lavé mes yeux, je vois. » La rapidité de la phrase elle-même exprime de la manière la plus vive et la plus énergique l'instantanéité et la perfection du prodige, comme aussi elle exprime la simplicité et la promptitude de la foi de la part de l'aveugle.

Mais cette étonnante facilité avec laquelle Sidonius a obtenu le bienfait de la vue matérielle, est la figure et l'image de la facilité plus étonnante encore avec laquelle on peut obtenir la vue spirituelle par la grâce de la foi. Oh ! que d'efforts et d'études il faut pour devenir philosophe, savant selon le monde ! Quelques instants d'instruction suffisent pour former le chrétien, le vrai savant

(1) Non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus sancti. Tit. III. 5. — (2) Hic est qui sedebat et mendicabat. Jo. ix. 8. — (3) Alii autem : Nequaquam, sed similis est ei. *Ibid.* 9. — (4) Ille vero dicebat quia ego sum. *Ibid.* — (5) Dicebant ergo ei : Quomodo aperti sunt tibi oculi ? *Ibid.* 10. — (6) Ille homo, qui dicitur Jesus, lutum fecit, et unxit oculos meos ; et dixit mihi : Vade ad natatoria Siloë, et lava. Et abii, et lavi, et video. *Ibid.* 11.

selon Dieu. Ensuite, de même que pour jouir de la lumière matérielle, il suffit d'avoir les yeux sains et la volonté de les ouvrir, de même pour jouir de la lumière de la révélation divine, deux choses seulement sont requises : l'intégrité de l'œil intellectuel et la volonté de croire, c'est-à-dire l'humilité de l'esprit et la sincérité du cœur.

Les philosophes anciens et modernes, en parlant du principe qu'il ne faut admettre comme vérité naturelle que ce qui paraît vrai à chacun, dans l'étude de la nature, après avoir passé toute leur vie dans d'interminables disputes, ont abouti, pour dernier terme, au doute. Les vrais protestants, en partant du même principe appliqué à la révélation; c'est-à-dire en professant que chaque chrétien ne doit admettre comme vérité révélée que ce qui lui paraît tel en lisant l'Écriture, après d'interminables recherches et d'innombrables variations, ont abouti à l'indifférence.

Que nous sommes heureux, M. F., d'appartenir à l'Eglise catholique, au sein de laquelle, sans disputer, sans chercher, sans raisonner, mais par la seule soumission à l'enseignement de l'Eglise, nous connaissons, de la manière la plus claire et la plus précise, Dieu et ses attributs, l'homme, son origine, sa condition présente et sa destinée, le Rédempteur et ses mystères, les sacrements et leur efficacité, les lois divines et leurs obligations, le mal et ses châtimens, le bien et ses récompenses ! Nous connaissons toutes ces grandes et sublimes vérités, et nous y adhérons sans hésiter comme à des dogmes de foi, tandis que la raison, abandonnée à elle-même, n'en a jamais connu une seule d'une manière précise et sans mélange d'erreurs ; tandis que les vrais protestants n'ont jamais eu sur ces mêmes vérités que de simples opinions, et sont demeurés exposés à toutes les variations, à toutes les fluctuations du sens privé. Or, cette sublime science de tout ce qui est nécessaire à l'homme, nous l'avons obtenue sans efforts, sans longueurs de temps, par les instructions de nos mères chrétiennes ou des ministres de l'Eglise. De sorte que nous aussi nous pouvons dire, avec un laconisme de langage qui répond à la rapidité et à la facilité des faits : J'ai été baptisé, j'ai écouté, et je crois de même que l'aveugle-né disait : « Je suis allé, je me suis lavé et je vois. » Ah ! c'est que la même puissance a tout fait, là comme là. La cécité de l'âme, comme la cécité corporelle, appelait un pouvoir surnaturel et divin, et ce pouvoir, Dieu l'a déployé dans toute son efficacité. La vertu de son Verbe par laquelle il crée toutes choses, il soutient toutes choses, il restaure toutes choses, a opéré en nous ; et de la face du Christ s'est reflétée sur nous la lumière par qui

tout vit et s'embellit dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature.

II. — Au bruit du grand miracle qui venait de mettre en émoi toute la ville de Jérusalem, le grand sanhédrin s'assemble solennellement. Tout l'appareil de l'autorité est déployé. Les parents de Sidonius sont introduits, et à peine osent-ils avouer tout tremblants que Sidonius est leur fils et qu'il était aveugle dès sa naissance. Car dans les traits comme dans la voix de ces juges iniques se trahissait une immense haine contre Jésus-Christ et contre tous ceux qui se déclareraient ses partisans.

Mais Sidonius ne se laisse pas intimider par tout ce déploiement de menaces et de terreurs, et lorsque, après lui avoir fait raconter les circonstances du prodige, les juges sans pudeur ni retenue s'efforcent de lui persuader que « Jésus-Christ ne peut être qu'un pécheur et non un prophète (1), » Sidonius répond avec autant de sagacité que de courage : « Si Jésus est ou n'est pas pécheur, je n'en sais rien ; ce que je sais bien, à n'en pas douter, c'est que j'étais aveugle et que maintenant j'ai l'usage de mes yeux (2). » Et il ajouta : « Pourquoi insistez-vous ? Auriez-vous peut-être, vous aussi, l'intention de devenir ses disciples (3) ? »

Admirable trait de courage et d'intrépidité reconnaissante ! Sidonius se déclare ainsi assez expressément le disciple de Jésus-Christ, en présence de ses adversaires les plus acharnés et les plus puissants ! Aussi lui répondent-ils par d'horribles malédictions (4). O heureux Sidonius, d'avoir mérité de telles malédictions, de n'avoir été maudit que pour avoir confessé le Christ ! Seigneur, à nous aussi, à nous cet honneur d'être maudits et bafoués par le monde, par les impies, par les hérétiques, à cause de notre fidélité à votre loi et à votre religion ! Nous nous rappelons que vous avez promis le bonheur éternel à ceux qui, sur la terre, auront été maudits pour l'amour de vous (5).

Aux malédictions, les Juifs ajoutèrent encore le dédain et les insultes ; « Misérable ! lui dirent-ils, comment oses-tu penser que nous puissions devenir ses disciples ? Sois son disciple tant que tu voudras ! Nous, nous ne sommes disciples que de Moïse. Pour Moïse, nous savons que Dieu lui a parlé ; mais pour celui-là, nous ne savons qui il est ni d'où il est venu (6). »

(1) Nos scimus quia hic homo peccator est. Jo. ix. 24. — (2) Si peccator est nescio ; hoc unum scio : Quia, cæcus cum essem, nunc video. *Ibid.* 25. — (3) Quid iterum vultis audire ? Numquid et vos vultis ejus discipuli fieri ? *Ibid.* 27. — (4) Maledixerunt ergo ei. *Ibid.* 28. — (5) Beati eritis cum maledixerint vobis homines propter Filium hominis ; ecce merces vestra copiosa est in cælis. Matth. v. 12. — (6) Tu discipulus illius sis ; nos autem Moysi discipuli sumus. Nos scimus quia Moysi locutus est Deus. Hic autem nescimus unde sit. Jo. ix. 28. 29.

Quelle insolence dans ces paroles ! Quelle audace contre le Dieu sauveur ! Quelle rage contre ses disciples ! Sidonius ne s'en émeut pas, et avec un calme imperturbable : « Il est bien étrange, répondit-il, que vous ne sachiez pas d'où vient Jésus-Christ, tandis qu'il vient de m'ouvrir les yeux. En vain voudriez-vous me persuader qu'il est un pécheur. Je n'en crois rien. On sait que Dieu ne fait pas la volonté des pécheurs, mais bien de ceux qui l'adorent et sont fidèles à sa loi. Depuis que le monde existe, on n'a jamais ouï dire qu'un homme ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si Jésus ne venait pas de Dieu, il ne pourrait opérer de pareils prodiges (1). » Admirable argumentation ! s'écrie S. Euthyme. On voit bien que le Sauveur, en donnant à Sidonius le sens de la vue, lui a ouvert d'une manière non moins merveilleuse l'œil de l'intelligence (2).

Les juges, en face de ce discours sans réplique, n'en deviennent que plus aveugles et plus furieux. « Et toi, disent-ils, toi, né tout entier dans le péché, toi, maudit avant de naître, tu viens nous donner des leçons ! » et ils le jetèrent dehors comme excommunié (3). C'est ainsi, dit Eusèbe d'Emèse, que les fils du mensonge triomphent et chassent le disciple et l'apôtre de la vérité.

Mais si les Juifs chassent Sidonius avec fureur, Jésus-Christ l'accueille avec la plus grande bonté. Il va le chercher dans le temple même où l'aveugle guéri s'était rendu, et s'approchant de lui avec la même tendresse qu'avant sa guérison : « Sidonius, lui dit-il, veux-tu croire au Fils de Dieu (4) ? » « Eh ! Seigneur, qui est ce Fils de Dieu ? sur votre parole, je suis prêt à croire en lui (5). » « Tu le connais, tu l'as vu, lui dit alors Jésus-Christ, et celui qui te parle, c'est lui-même (6). » Une révélation si claire, si affectueuse, remplit Sidonius d'une joie toute céleste, et dans un transport de foi et d'amour, il s'écrie : « Oui, Seigneur, je crois ! » et, se prosternant à ses pieds, il l'adore (7).

Et de nos jours aussi, ce sont des hommes de mensonge, des hommes pour qui tout est vrai, excepté la vérité, tout est objet de passion, excepté la vertu, tout oblige, excepté le devoir, tout est honorable, excepté l'honneur ; ce sont ces gens-là qui calom-

(1) In hoc enim mirabile est quia vos nescitis unde sit, et aperuit meos oculos. Scimus autem quia peccatores Deus non audit : sed si quis Dei cultor est et voluntatem ejus facit, hunc exaudit. A sæculo non est auditum quia quis aperuit oculos cæci nati. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam *Ibid.* 30, 31, 32, 33.

— (2) Vide quomodo mirabiliter argumentatur ! Verè non exterioribus tantum oculis sed et interioribus est illuminatus Euthym. — (3) In peccatis natus es totus et doces nos ! Et ejecerunt eum foras. Jo. ix. 34. — (4) Tu credis in Filium Dei ? *Ibid.* 35. — (5) Quis est, Domine, ut credam in eum ? *Ibid.* 36. — (6) Et vidisti eum et qui loquitur tecum ipse est. *Ibid.* 37. — (7) At ille dixit : Credo, Domine ! et proci dens adoravit eum. *Ibid.* 38.

nient, qui tournent en ridicule, qui persécutent, qui expulsent et ruinent s'ils peuvent ceux dont la présence est pour eux un perpétuel reproche. Il est honorable, sans doute, et glorieux pour les amis dévoués de la religion et de la vertu d'avoir de pareils ennemis. Mais combien est-il honteux que souvent, pour ne pas déplaire à de tels hommes, on pousse la faiblesse jusqu'à prendre le masque de l'impudeur, de l'incrédulité, de l'irréligion, ou tout au moins de l'indifférence !

Malheureux hypocrites du vice ou de l'erreur, plus méprisables que les hypocrites de la vertu et de la foi ! car si c'est une lâcheté, sans aucun doute, que d'affecter dans les paroles une foi qui n'est pas dans le cœur, et d'emprunter les apparences d'une vertu démentie secrètement par les actions, c'est encore une lâcheté plus grande et plus abjecte de se vanter d'excès que l'on a pas commis, de professer des erreurs que l'on repousse par toutes ses convictions, de vouloir dérober une espèce de gloire par le vice et l'impieété que l'on méprise au fond. Ce n'est pas une moindre lâcheté de ne pas avoir le courage de sa foi, tandis qu'on a celui de son opinion politique, de rougir d'être reconnu comme homme de l'Eglise, tandis qu'on ne rougit pas d'être homme de parti, de se déclarer et de se passionner pour un maître en philosophie, et d'affecter de ne pas avoir de maître en religion, d'accepter le culte de l'homme et de renier Dieu. Ils sont à plaindre, ceux-là. Viendra le jour où le Fils de Dieu aura honte, devant son Père, de tous ces chrétiens qui auront eu honte de lui devant les hommes.

Voilà donc le disciple fidèle de Jésus-Christ qui, non content de l'avoir confessé devant le sanhédrin par la sublime défense qu'il en a faite, veut le confesser par le culte et l'adoration qu'il lui rend. Ils sont ainsi condamnés par ce sublime exemple, ces hommes inconséquents qui ont quelquefois assez de courage pour se déclarer hautement chrétiens devant les incrédules, catholiques devant les protestants, mais qui n'ont pas assez de courage pour pratiquer leur religion. Ils confessent Jésus-Christ dans le monde, et ils refusent de le confesser dans le temple. C'est à eux que l'apôtre S. Paul reprochait de glorifier Dieu par les paroles, et de le renier par les actions (1). Par conséquent, Jésus-Christ n'est le Dieu que de leur esprit, il n'est pas le Dieu de leur cœur.

Heureux vous tous, M. F., qui, non contents de vous déclarer chrétiens parmi le monde, venez souvent ici rendre votre hommage à Jésus-Christ ! Vous le lui rendez par l'empressement avec lequel vous participez à ses sacrements, par le recueillement avec

(1) Factis autem negant. Tit. I. 16.

lequel vous écoutez sa parole, et surtout par la fidélité avec laquelle vous obéissez à ses lois. Ainsi, votre confession de foi passe de l'esprit au cœur, et des paroles se traduit dans les actions. C'est là la foi parfaite et vivante. Elle a tout le mérite de la foi de Sidonius, elle en aura aussi la récompense. Car Jésus-Christ a dit « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père, qui est dans les cieux (1). » Or, être confessé par Jésus-Christ pour son disciple, c'est être accueilli comme un ami, c'est être adopté comme un frère et un cohéritier, c'est être embrassé et aimé de prédilection comme un fils ; ce sera un jour contempler sans voile, face à face, cette beauté parfaite, cette amabilité infinie de notre bien-aimé Sauveur, qu'à présent nous ne voyons que dans les énigmes de la foi, que dans le miroir de ses œuvres. Ce sera participer à toutes les consolations, à toutes les délices, à toutes les joies, qui, comme toute lumière, émanent de la face adorable de Jésus-Christ. Alors s'accomplira dans toute sa plénitude l'oracle divin : « Celui qui a commandé que la lumière jaillit du sein des ténèbres fera briller toutes les splendeurs de la science divine réfléchies en nous par le soleil de l'éternité. » Mais n'oublions pas les dernières paroles que Jésus-Christ adressait à l'aveugle guéri : « Je suis venu en ce monde pour exercer un jugement de justice et de miséricorde, afin que ceux qui ne voient pas commencent à voir, et que ceux qui voient deviennent aveugles (2). » Profondes et terribles paroles qui énoncent les plus grands mystères de la grâce divine, et tout l'ordre providentiel de Dieu dans le gouvernement des âmes. Il ne tient qu'à nous d'être du nombre de ceux qui, clairvoyants ou aveugles, doivent être illuminés des clartés éternelles. Pour cela il nous suffira de profiter de l'avertissement qui nous est donné dans la parabole des dix Vierges prudentes et des dix Vierges insensées. Si nous n'y opposons pas d'obstacle volontaire, Dieu nous pourra certainement du flambeau de la foi. Mais ne l'oubliez pas : la flamme doit en être entretenue par l'huile d'une charité sincère. Nous devons tous, peuple et clergé, prêtres et laïques, brûler de cette sainte ardeur qui est tout à la fois zèle de la gloire, zèle de l'édification du prochain, zèle de notre propre sanctification. Si nous imitions les Vierges insensées, si, comme elles, nous portions le flambeau de la foi, sans l'aliment des bonnes œuvres, nous serions, comme elles, exclus de la fête nuptiale de Jésus-Christ dans les cieux. Que cette menace ne nous trouble pas. Tant que dure le jour,

(1) Confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est. Matth. xvi 22. —

(2) In judicium ego in hunc mundum veni ; ut qui non vident videant et qui vident cœci fiant. Jo. ix, 39.

c'est-à-dire la vie présente, il est toujours possible de se pourvoir richement par la pratique des bonnes œuvres. C'est seulement quand la nuit sera venue, qu'il sera trop tard de songer aux bonnes œuvres (1). Quant au temps présent, nous avons toujours le flambeau inextinguible, le flambeau qui, seul par lui-même, éclaire et échauffe tout à la foi ; nous n'avons qu'à nous approcher de lui, jamais il ne nous fera défaut. Il l'a dit : « Tandis que je suis en ce monde, j'en suis la lumière (2). Je suis venu y allumer l'incendie du divin amour, et je ne cherche que des cœurs pour les embraser (3). » Puissions-nous tous, M. F., et maintenant et toujours, brûler de ces saintes ardeurs ! Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

SUR LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ

PAR MONSIEUR LE COURTIER

I. — *Jésus en passant vit un homme aveugle de naissance.* N'est-ce pas là, N. T.-C. F., une image vive et consolante de la Providence ? Comme Jésus, elle passe cette Providence, elle semble ne faire que passer, que courir indifféremment le chemin de la vie et tout laisser aux causes secondes ; et cependant elle mène les hommes qui s'agitent et qui dans leur agitation ne voient pas même le fil providentiel qui les conduit à un but. Cette Providence voit tout, observe tout en passant, mais ses regards attentifs s'arrêtent principalement sur la peine, sur le malheur, et comme Jésus elle ne passera pas sans remarquer l'infirmité la plus désolante : *Præteriens Jesus vidit hominem cæcum à nativitate.*

Ce premier mot de l'Evangile ne nous rappelle-t-il pas aussi cette parole de S. Pierre au centurion Corneille (4), parole qui résume toute la vie publique du Sauveur : *Il a passé en faisant du bien* ? Tous ses pas en cette vie mortelle ont été marqués par des bienfaits, et cela dans les circonstances qui paraissent les plus ordinaires, les plus indifférentes, les plus imprévues : c'est en passant qu'il guérit un aveugle-né.

Ah ! chrétiens, quelle leçon pour nous, dès le début du trait

(1) Venit nox, quando nemo potest operari. Jo. ix. 4. — (2) Quamdiu sum in mundo, lux sum mundi. *Ibid.* 5. — (3) Ignem veni mittere in terram ; et quid volo nisi ut accendatur. Luc. xii. 49. — (4) Act. x. 38.

évangélique qui ne semble se présenter que comme preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ ! Voilà donc ce que devrait être notre vie chrétienne dans sa fécondité, dans l'heureuse influence qui rayonnerait autour d'elle : *Faire du bien en passant, passer en faisant du bien.* — Animer chacune de nos journées, diriger chacun de nos pas par le désir, la douce inquiétude, la recherche industrieuse de faire un peu de bien autour de nous. — Un païen a été jusqu'à cette gracieuse perfection : il soupirait à la fin du jour, quand il s'était écoulé inutile pour ses semblables : *Mes amis, j'ai perdu ma journée !* — Le chrétien sera toujours plus heureux que Titus ; s'il a réussi, son cœur est plein ; si l'occasion ne s'est pas présentée, il a eu le désir continuel du bien, et sa journée est pleine de mérites.

Quand faut-il prêcher davantage, N. T.-C. F., cette nécessité de saisir toutes les occasions de la vie, de la journée, pour se rendre utile, obligeant, charitable aux autres, qu'au moment où se dresse devant la société ce système qui veut que les pauvres deviennent les riches à leur tour, véritable utopie qui ne ferait que changer les rôles sans rien améliorer dans les rapports de l'ordre social ; qu'à ce moment où l'ancien et toujours nouvel antagonisme du pauvre contre le riche, du petit contre le puissant, de l'ouvrier contre le patron, se pose en dogme, et où il est si nécessaire de rapprocher, d'unir toutes les classes, de réconcilier surtout celui qui n'a pas avec celui qui possède ?

Un petit ouvrage, qui a le mérite d'une bonne action, a paru tout récemment, et proclamant l'éternelle leçon de l'Evangile, déclare que le remède à tous nos maux est que chacun fasse chaque jour le plus de bien possible chez lui, auprès de lui, autour de lui, étendant ce bien autant que le demande sa fortune, son influence, son autorité, sa position.

Et ici, qu'on ne s'y méprenne pas, il ne s'agit pas seulement de jeter çà et là quelque aumône que le pauvre trouvera toujours insuffisante pour lui, disproportionnée pour le riche, et que les mauvaises passions lui peindront comme une humiliation dégradante. Il s'agit d'entrer franchement et noblement dans l'esprit de l'Evangile ; il s'agit d'avoir des sentiments modestes dans le pouvoir et dans l'opulence, *non superbè sapere*, de respecter dans le pauvre la dignité et la puissance dont Dieu l'a revêtu, de le traiter avec honneur et avec égards, de l'aider de ses conseils, de ses services, de ses consolations, de rapprocher son cœur de notre cœur bien plus que sa main de notre main : *Communicare, communionis et beneficentiæ nolite oblivisci.*

Prenons quelques exemples, et ne craignons pas d'entrer dans des détails qui vous paraîtront peut-être peu éloquents, mais qui auront la véritable éloquence de la chaire chrétienne. — Vous avez des domestiques : encouragez-les par vos soins, vos attentions, quelques petites faveurs au delà du gage convenu. Ils ont de vieux parents qui n'ont plus la joie de les voir et dont ils sont eux-mêmes séparés : aidez à ces braves vieillards, regardez-les comme les ascendants de votre domesticité, augmentez quelquefois la petite épargne que l'on envoie au pays, aidez encore aux petits enfants de votre famille domestique, ne serait-ce que par une caresse, une douceur, un petit présent, sans calculer si tout cela vous sera rendu en service plus dévoué. — Vous avez des ouvriers, des employés, montrez-leur de l'intérêt, qu'ils sentent que vous les aimez, que vous estimez leurs travaux et leur peine ; ils seront sensibles à la moindre attention, et se trouveront plus heureux d'une marque de bonté que du paiement régulier de leur travail. — Vous avez des voisins, des relations plus étendues ; cherchez tous les moyens de leur être utile, de les aider dans leurs affaires, de vous intéresser à tout ce qui les touche. En un mot, faites rayonner autour de vous chaque jour, en toute occasion, l'éclat de ce que S. Paul appelle *le bon génie de la charité* ; et soyez persuadés que si chacun agissait ainsi, l'apaisement se ferait dans la société, et que le monde est profondément touché du peu que l'on fait avec le cœur.

Je connais une femme chrétienne, peut-être est-elle dans cet auditoire, du moins elle habite cette ville, qui est profondément vénérée des ouvrières qu'elle emploie ; savez-vous son secret ? Il est peu de chose en apparence, mais il est fécond : elle est pleine d'égards, d'attentions, de délicatesse pour ceux qui travaillent. Si elle a donné jour pour venir rapporter l'ouvrage, et quelle ne puisse pas se trouver au jour indiqué, elle va faire prévenir l'ouvrier ou l'ouvrière, de peur qu'ils perdent du temps. Aussi, avec de tels chrétiens, la réconciliation sociale n'a pas besoin de se faire.

Et s'il n'était pas excessivement inconvenant de parler de soi, ce que S. Paul a fait cependant pour l'honneur de son ministère, je vous dirais : qu'en distribuant mon pain béni tous les dimanches au sortir de la messe, en préférant parmi les enfants qui font la haie les plus petits aux plus grands, les plus pauvres aux plus riches, parce que je n'en ai pas assez pour toutes ces petites mains avides, je fais certainement plus de bien au peuple qui entoure ces enfants, qu'en vous annonçant l'Évangile dont vous profiterez peut-être moins, qu'en administrant même un vaste diocèse, où le bon grain comme partout est étouffé par l'ivraie. J'appelle cela mon

homélie de la rue, elle est entendue, comprise, et surtout acceptée.

Nous voilà bien loin, ce semble, de Jésus-Christ *passant en faisant du bien* ; non, non, nous sommes sur ses pas, et je vous conjure de faire chaque jour, de quelque manière que ce soit, le plus de bien que vous pourrez ; la vie n'est quelque chose qu'à ce prix. *Præteriens Jesus vidit hominem cæcum à nativitate.*

II. — Le Sauveur vit donc sur son chemin, en passant, un homme aveugle de naissance, *præteriens vidit hominem cæcum.*

Nous n'avons pas tout épuisé, N. T.-C. F., sur ce seul mot : *præteriens, en passant*. Savez-vous dans quelle circonstance Jésus-Christ passait quand il se trouva en présence de l'aveugle-né ? Il venait de confondre les Pharisiens, ses ennemis mortels ; il venait de leur dire : « Abraham, votre père, a désiré voir mon jour, il l'a vu à la lumière prophétique. — Abraham vous a vu, dites-vous ? » mais vous n'avez pas cinquante ans, et vous avez vu Abraham ! « — J'existais avant qu'Abraham fût au monde. — Là dessus, ils prirent des pierres pour le lapider, mais Jésus se déroba à leur fureur et sortit du temple. »

C'est immédiatement après ces injustices et ces mauvais traitements, que Jésus *passant* avec calme et dignité vit l'aveugle de naissance et s'arrêta pour le guérir.

Encore une leçon dans un seul mot de l'Evangile, *præteriens* ; le Sauveur s'élève au dessus de tout, quand il s'agit de faire le bien, rien n'arrête sa charité. — Et quand nous vous demandions, N. T.-C. F., d'employer la vie à faire tout le bien possible, de saisir toutes les occasions de réconcilier le monde avec la vertu, avec la foi, avec la religion, à l'aide du seul Evangile peut-être qui ne soit pas discuté, nous vous devons l'encouragement que nous donne ici Jésus-Christ sur son passage, de ne pas nous détourner du bien à faire, parce qu'il ne produira ni dévouement, ni amélioration, parce qu'il n'a peut-être produit qu'ingratitude et peines ; d'agir alors uniquement pour Dieu, pour sa gloire, pour le faire connaître, servir et aimer, laissant à ce Dieu de féconder cette semence chrétienne que vous êtes résolus, quand même, de jeter à pleines mains. Savez-vous ce qui paralyse la miséricorde de Dieu, ce qui arrête ou retarde les effets de sa bonté ? C'est que le bien que nous faisons même religieusement, nous le faisons, au fond, pour vivre tranquilles, pour jouir sans être troublés. Ah ! si on agissait pour Dieu, que le résultat serait plus prompt et plus abondant ! Et là dessus S. Grégoire, pape, a une parole admirable. Après avoir exhorté ses auditeurs à étayer de toutes les bonnes œuvres la pureté de l'âme,

il ajoute : « Si vous avez fait tout cela, il reste encore de le faire « pour tendre à la patrie céleste, et non pas de vous éloigner du « vice seulement pour l'honorabilité de la vie aux yeux des hommes : *« nequaquam a vitiis se pro honestate hujus mundi contineat. »* Qu'aurait dit le saint docteur de ces chrétiens qui ne cherchent le bien que pour le bien d'ici-bas ; l'ordre, la paix et la religion, que pour jouir avec plus de sûreté des richesses de la terre ?

Jésus-Christ voit sur son chemin un aveugle de naissance.

A moins qu'il s'agisse de pures paraboles, les personnages de l'Evangile ne sont nullement légendaires. — Nous avons vu que la *Samaritaine* n'était rien moins que Ste Photine, dont l'Eglise célèbre la fête le 20 mars. — Pour l'aveugle-né, sa personnalité est autrement illustre. Une tradition, au profit de laquelle la critique la plus consciencieuse s'est exercée, le fait aborder à Marseille, dès les premiers temps du christianisme, avec Lazare, Marthe et Marie, ses sœurs. Lazare devient le premier évêque de Marseille, et Maximin (c'est le nom de l'aveugle) devient le premier évêque d'Aix en Provence. — Sur quoi nous pouvons remarquer combien Dieu a aimé la France, de lui avoir envoyé de suite les lumières de la foi, et de les lui avoir envoyées par le ministère d'un homme dont la guérison avait été la preuve la plus éclatante de sa divinité. Aussi, à cette France qui nous est si chère, que l'on a appelée le plus beau royaume après le royaume du ciel, on peut appliquer ce passage du livre de la Sagesse : « Vous avez voulu, Seigneur, que « la terre que vous chérissez entre toutes reçût la digne colonie « de vos enfants : *quæ tibi omnium carior est terra. »*

Jésus-Christ a remarqué, en passant, ce Maximin, ce jeune homme aveugle ; il le fixe avec attention et avec bonté.

L'œil divin voyait dans ce malheureux une grande misère à soulager, — une instruction à donner sur l'aveuglement spirituel, — une image de l'homme aveugle depuis le péché d'origine, — enfin un miracle incontestable à apporter en preuve de sa divine mission. Voilà ce qui fait briller le regard du Sauveur et ce qui arrête ses pas. — Aussi, la manière fixe dont le Sauveur regardait l'aveugle-né éveilla-t-elle l'attention toute particulière des disciples, qui se prirent à interroger le maître.

Qui a péché, de cet homme ou de ses parents, pour qu'il ait eu le malheur de naître aveugle ?

Nous avons vu la Providence passer et s'arrêter avec bonté devant ceux qui souffrent. Voici maintenant l'homme et son premier cri à la vue de l'infortune et de la disgrâce ; il ne peut concevoir

le malheur autrement que comme l'effet d'une faute et comme une punition.

Tel fut le raisonnement obstiné des amis de Job, pendant cette longue et onéreuse visite qu'ils lui firent dans sa détresse. Ils cherchaient à lui prouver par toutes les subtilités du monde, que s'il était malheureux sous un Dieu juste et bon, c'est qu'il avait mérité de l'être.

Ah ! N. T.-C. F., si l'œil de la Providence que nous savons s'arrêter sur nos maux, encore qu'elle semble ne faire que *passer* sous un mystérieux incognito, nous rassure et nous console, ne sommes-nous pas déconcertés, abreuvés d'amertume par ce cri sourd que murmure le cœur de nos semblables : que si nous souffrons, c'est qu'il y a eu ou qu'il y a de notre faute ? Cela peut être vrai, mais c'est peu consolant : *Qui peccavit, hic aut parentes ejus...* ?

D'où vient donc ce jugement si pénible que les disciples portent sur l'aveugle-né, et que nous portons toujours, au moins dans notre cœur, sur les infortunes d'ici-bas ?

Ce jugement vient en partie d'une idée vraie, de l'idée innée que l'homme avait été créé pour le bonheur, que dans les conditions de son origine il ne devait connaître ni les larmes, ni les infirmités, ni la mort, et que cette mort, précédée de son douloureux cortège, n'est entrée dans le monde que par le péché.

Ce jugement vient ensuite d'une idée entièrement fausse, de l'idée que les biens de la vie sont les seuls véritables biens, que Dieu ne peut en priver sa créature qu'en punition de son péché. Nous estimons à tel point les choses d'ici-bas, que le succès nous paraît la récompense obligée de la vertu, et la disgrâce un juste châtiment de quelque faute.

Ce jugement vient encore d'une idée anti-chrétienne : nous ne voulons pas admettre que Dieu châtie l'enfant qu'il aime ; que ceux qu'il prédestine à sa gloire, il les rend conformes à l'image de son fils pauvre, persécuté, souffrant, crucifié. Nous n'admettons pas que dans le chantier de ce monde les pierres qui demeurent en repos, dégradées, couvertes de moisissures, sont celles que rejette le divin architecte, tandis qu'il destine à entrer dans les proportions de son temple éternel les pierres souvent remuées pour aller gémir sous le marteau et crier sous le ciseau.

Ce jugement qu'il n'y a point de malheur sans faute, vient enfin et surtout d'une idée égoïste. Le monde n'aime pas à contempler le malheur, à en sonder les plaies, à chercher les moyens de les guérir ; il a plutôt fait de se rassurer contre la sensibilité en disant : qu'après tout c'est la faute de celui qui souffre, l'impru-

dence de celui qui n'a pas réussi, la conséquence de la conduite mauvaise ou d'un plan mal pris, et comme l'égoïsme a des profondeurs curieuses à étudier, le monde creuse encore à la base de son raisonnement, et se dit : Cet homme souffre par sa faute ; or je n'ai point cette faute à me reprocher, donc je ne suis pas exposé à souffrir comme lui, donc je puis être rassuré, jouir en paix de moi et des biens qui m'entourent, Dieu ne les enlèverait qu'à ma conduite coupable.

III — La réponse du Sauveur, N. T.-C. F., confond tous ces faux jugements : *Ce n'est ni cet homme qui a péché, ni ses parents, mais s'il est né aveugle, c'est pour manifester en lui les œuvres de Dieu.*

Réformez donc, ô mes disciples, ces appréciations que vous inspirent la chair et le sang ; il n'est question ici ni du péché de cet homme, ni du péché de ceux qui lui ont donné naissance. Sa cécité a été ménagée par la Providence pour le rendre l'objet de ma miséricorde, et pour faire éclater dans sa guérison l'opération divine. Cette guérison va prouver que je fais les œuvres de Dieu, que je suis par conséquent le vrai Messie, le Christ attendu. — Après avoir rendu à cet homme la lumière matérielle, ma grâce lui fera voir l'éclat de ma divinité ; on saura ainsi que j'éclaire tout homme venant en ce monde, et qu'avec les yeux éclairés du cœur on voit clairement la divinité de ma mission, la vérité de mon Evangile, la certitude de mes menaces et mes promesses

Cette réponse de Jésus-Christ sera éternellement la consolation de toute infortune, le dédommagement des jugements du monde qui brisent le cœur malheureux. — Oui, toute affliction que Dieu permet n'a d'autre but que de manifester en nous son œuvre : *ut manifestentur opera in illo die.*

Si nous usons religieusement du malheur, la cécité nous éclaire, l'infirmité nous fortifie, la maladie nous arrête, l'épreuve nous épure, l'humiliation nous rend humbles, l'infortune nous fait sensibles et miséricordieux, la privations des biens présents nous reporte vers les biens éternels, et l'homme n'a presque point de de vertus qu'il n'ait apprises et acquises à l'école de la disgrâce ; de sorte, qu'aux yeux de la foi, la prospérité est un danger et un sujet de crainte, l'affliction une garantie que Dieu nous aime et toujours un véritable bien. La sagesse païenne a même consacré ce proverbe de l'expérience : *Non ignara mali miseris succurrere disco.* Mais avec la foi, nous sommes assurés que toutes les peines de la vie ne peuvent entrer en proportion avec la récompense futu-

re, et que Dieu ne permettra jamais que le fardeau soit au dessus de nos forces ; qu'il tirera même le bien du mal, l'avantage de la disgrâce, et que quelquefois, après avoir fait descendre Job et Tobie dans l'abîme de l'affliction, il les montrera au monde élevés à cette prospérité passagère que nous recherchons toujours trop.

Ayant ainsi déclaré solennellement le but et la consolation des souffrances humaines, le Dieu qui s'est appelé « la lumière du monde », va opérer les œuvres de celui qui l'envoie ; il va ouvrir les yeux d'un aveugle de naissance, et par ce miracle illuminer tous les siècles de l'éclat de sa divinité.

IV. — Mais ici, N. T. C. F, quels étonnants préparatifs ! N'auront-ils pas pour vous quelque chose de bas et de souillé ? Le soleil de la vérité va abaisser un de ses rayons jusque dans la boue !

« Et avec sa salive mêlée à la poussière du chemin, Jésus pétrit « un peu de boue, et appliqua ce liniment sur les yeux de l'aveugle-né. »

Singulier collyre ! et quelle disproportion entre la guérison et le remède employé ! *Linivit lutum super oculos ejus.*

Sur d'autres aveugles, quand il s'est agi simplement de récompenser leur confiance, Jésus-Christ a prononcé un seul mot pour faire éclater sa bonté : *Voyez, votre foi vous a guéri.* — Mais ici, où il s'agissait d'établir sa divinité, d'apprendre à tous les hommes qu'il a été, qu'il est et qu'il sera la lumière du monde, il faut des symboles expressifs, qui fassent pénétrer la lumière de vie dans tous les yeux fermés, blessés ou malades.

En conséquence, le Sauveur se sert de *boue* dans la guérison de l'aveugle-né : *Linivit lutum super oculos ejus.* — Et que veut-il prouver par là ? que sa puissance seule agit et non pas un moyen curatif, mystérieux, inconnu ; il veut prouver que celui qui va rendre la vue avec un peu de boue est le même Dieu qui a formé et façonné le corps humain avec ce même limon, celui dont la main divine a su avec un peu de poussière polir et faire briller le cristal de l'œil, en faire un miroir concentrique où toutes les gerbes de la lumière se croisent sans se confondre, viennent dessiner parfaitement les objets les plus multiples sur une toile d'une délicatesse extrême qui retient les couleurs et que l'on appelle pour cela *réfine*.

Jésus-Christ se sert de *boue* pour montrer enfin que l'aveuglement spirituel, qui consiste à ne plus voir les choses du ciel, à ne plus voir de bonheur que dans les biens d'ici-bas, ne se guérit qu'en mettant cette boue de la terre jusque sur les yeux et qu'en

faisant voir à l'homme que tous ces biens terrestres ne sont que de la boue ; que lui-même n'est que poussière et destiné à retourner en poussière. Admirable collyre dont il faut oindre les yeux du genre humain aveugle de naissance par le péché, admirable collyre dont nous aurions tant besoin nous-mêmes après la régénération baptismale, admirable collyre que l'Eglise chaque année nous met sur le front, bien près des yeux, en nous rappelant que l'homme n'est qu'une poussière animée qui doit se résoudre en une poussière inerte dans le tombeau.

Mais voici que le Sauveur pétrit cette boue avec sa salive ; c'est encore un symbole mystérieux.

La salive est déterminée surtout et secrétée plus abondamment par la présence du sel. Le sel pénètre l'organe du goût, développe ainsi le goût des aliments, et les fait accepter avec appétit et profit pour l'alimentation. Or, ce que le sel est à la salive et au goût, la sagesse (*sapientia*, *sapere* goûter) l'est à l'âme pour lui faire apprécier et savourer le vrai bien ; on dit le sel de la sagesse, et la sagesse n'est autre chose que le goût de Dieu, des choses de Dieu, du vrai bien, des biens de l'éternité. — Si donc Jésus-Christ mêle ici sa salive divine à la boue de la terre pour en faire un topique sur les yeux de l'aveugle, c'est qu'il ne suffit pas que l'homme voie la vérité, il faut qu'il la goûte. Il faut d'abord que les biens d'ici-bas lui apparaissent ce qu'ils sont, de la poussière et de la boue ; mais qu'en même temps cette conviction, pénétrée par le sel de la sagesse divine, imbibée par la salive de Dieu, lui fasse apprécier la vanité des choses de la terre. Il faut que l'homme ne soit pas seulement à la recherche pénible des biens du ciel, *quæ sursum sunt quærite*, mais qu'il goûte délicieusement, dit l'Apôtre, les choses d'en-haut, *quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (1). Et c'est pour rappeler ce symbole, que dans le baptême on met du sel dans la bouche de l'enfant, et que l'on touche avec de la salive l'organe de l'ouïe, de l'odorat, du goût et de la parole.

V.— Nous ne sommes pas encore au bout, M. F., de ces allégories instructives que Jésus-Christ veut employer pour ouvrir à la lumière les yeux de l'aveugle et les yeux de notre cœur.

Après cette boue, composée de poussière et de salive, appliquée sur les yeux fermés, le Sauveur commande à l'infirme qu'il aille se laver à la fontaine de Siloë ; et l'écrivain sacré nous fait

(1) Coloss., III, 1.

remarquer que le mot *Silvè* veut dire *envoyé*, veut dire fontaine de l'envoyé, *quod interpretatur missus*.

Le Messie promis était attendu sous ce même nom d'envoyé. Le sceptre ne sortira pas de Juda, disait Jacob à son lit de mort, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et il sera l'attente des nations. A chaque page de l'Evangile, le Christ ou le Messie se déclare l'envoyé de son père, il n'agit et ne parle qu'au nom de celui qui l'a envoyé. — C'est donc vers le Messie, dont la fontaine de l'envoyé était l'image prophétique, que l'aveugle, les yeux couverts de boue, est dirigé pour consommer sa guérison.

La boue de la terre a fermé ses yeux à la vanité des choses humaines ; la salive dont cette boue a été pétrie lui a inspiré la sagesse ou le goût de Dieu ; mais il faut encore qu'il se lave *aux sources du Sauveur*, c'est-à-dire que la grâce des Sacrements ouvre enfin ses yeux à la lumière du ciel.

C'est pour cela que, dans les premiers siècles de l'Eglise et encore aujourd'hui chez les Grecs, le Sacrement de Baptême est appelé *Sacrement de l'illumination*. Les Pères disaient que l'eau qui lave et purifie, la lumière qui éclaire en vivifiant, étaient également le signe de la grâce baptismale : *Tàm flumen quàm lumen significat*.

L'aveugle s'en alla donc, avec sa boue sur les yeux, se laver à la fontaine qu'on lui avait indiquée, et revint voyant parfaitement clair : *Abiit ergo et lavit et venit videns*. — Cet homme montre ici une parfaite docilité : dans la simplicité de sa foi, il n'hésite pas devant des prescriptions si étranges, il ne dispute pas son obéissance comme Naaman qui refusait d'aller laver sa lèpre dans les eaux du Jourdain. Dans la force de sa foi, il s'élève au dessus du respect humain, et trouve dans l'eau figurative les yeux éclairés du corps pour jouir de la vue matérielle, les yeux éclairés du cœur pour confesser la divinité de Jésus-Christ.

O vous, dont les yeux sont ouverts aux charmes des passions, à l'attrait du plaisir, et qui voyez si clair aux intérêts de la vie présente, mais dont les yeux sont fermés aux intérêts de votre âme peut-être aux lumières de la foi, n'irez-vous pas avec cet aveugle à la fontaine du divin envoyé, à ce second baptême que l'on appelle la Pénitence ? Si vous écoutez la voix de Dieu, vous irez vous laver et vous reviendrez pleinement guéris. Si vous résistez à l'ordre du Seigneur, si vous discutez sur le remède, sachez au moins, et ne l'oubliez pas, que le Sacrement de Pénitence guérit tout défaut de foi, tout aveuglement spirituel, et que quand on prétend manquer de foi c'est uniquement parce qu'on ne se confesse pas,

parce qu'on craint de se confesser, parce qu'on ne veut pas se confesser.

VI. — Maintenant, M. F., commence proprement l'application du miracle en preuve que celui qui l'a opéré est Dieu. Ici la preuve en action devient, pour ainsi dire, dramatique, elle est saisissable à tous, et je vous prie d'en suivre le débat avec toute votre religieuse attention.

L'aveugle-né est guéri, il voit clair, tout Jérusalem est témoin du fait miraculeux. — Sa cécité incurable était connue de tous, puisque ce malheureux demeurait exposé et mendiant sur la voie publique. — Aussi tous s'écriaient en le voyant revenir de la fontaine de Siloë : *N'est-ce pas celui-là qui était assis sur le chemin et qui mendiait ?*

Les uns disaient : Mais c'est bien lui ; les autres disaient : Non, ce n'est pas possible, c'est quelqu'un qui lui ressemble. Cette divergence d'opinions se produit dans tous les événements extraordinaires ; et ici la grandeur du miracle était tellement stupéfiante qu'elle devait naturellement partager les avis. D'ailleurs, l'effet même de la guérison avait pu donner une physionomie toute autre aux traits de notre aveugle : la figure d'un aveugle est éteinte, l'œil qui brille avec vivacité illumine la face de l'homme.

Mais à ces sentiments divers, le mendiant guéri répondait avec une simplicité pleine d'assurance et de joie : C'est bien moi : *quia ego sum.*

Ne remarquez-vous pas déjà toute la candeur et par conséquent toute la force du récit évangélique ? L'imposture aurait entouré son prétendu prodige d'un concert unanime d'applaudissements ; la vérité, elle, ne craint pas d'affaiblir la certitude de son miracle en produisant la diversité si naturelle des opinions, tant elle est sûre de son fait.

Vous retrouverez à chaque page de l'Evangile cette candeur qui semble nuire à l'effet selon les pensées humaines, cette abnégation complète pour le succès du but qu'on se propose, et ce n'est pas là la moindre preuve de la véracité du récit. — Cette preuve est tirée des entrailles d'un style éminemment divin ; de sorte qu'indépendamment de tous les caractères qui assurent l'inspiration aux livres sacrés, la seule inspection littéraire du style de l'Evangile suffirait pour en établir la divinité aux yeux de tout homme judicieux et de bonne foi.

Pour n'en citer qu'un exemple : Au moment où il entre dans la maison du chef de la Synagogue pour ressusciter sa fille, le Sci-

gneur, plus attentif aux instructions qu'il veut donner sur le sommeil de la mort, que soigneux d'écarter tout ce qui pourrait affaiblir la véracité du miracle qu'il va opérer, s'écrie en entrant : *Cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie.*

Certes, un imposteur qui viendrait profiter d'une léthargie pour se donner la réputation d'avoir ressuscité un mort, se garderait bien d'éveiller dans les esprits le moindre soupçon d'état léthargique, comme le Sauveur semble le faire par cette parole : Ce n'est pas la mort, ce n'est qu'un sommeil. L'imposteur eût crié que la morte était bien morte, qu'elle avait tous les symptômes cadavéreux, mais que sa puissance allait la rappeler à la vie.

Ce serait un travail aussi curieux qu'instructif de placer en regard du texte inspiré, ce même texte tel qu'il eût été rédigé avec adresse par l'habileté humaine. Chaque variante, chaque réticence, chaque cri d'admiration ou d'horreur, chaque précaution oratoire pour expliquer les faits, les adoucir ou les renforcer, chaque moyen enfin de succès employé dans la version *humaine*, serait une preuve de véracité en faveur de la version *divine* ; l'Évangile *selon l'homme* ferait croire abondamment à l'Évangile *selon Dieu*. — Lisez l'Évangile seulement avec un cœur honnête, avec un sens calme, et vous serez forcé de répéter ce jugement plus qu'impartial : quand on invente, ce n'est pas ainsi qu'on invente, . . et d'ailleurs l'inventeur serait mille fois plus étonnant que le héros.

Tous ceux qui se pressent autour de l'aveugle guéri, et qui l'entendent dire : C'est bien moi, *quia ego sum*, ne se contentent par de son affirmation ; mais comment, lui disent-ils, *comment vos yeux ont-ils été ouverts ?* donnez-nous des détails, dites-nous bien comment cela est arrivé, rien ne nous intéresse davantage.

Et lui, avec une candeur inimitable : — Vous savez bien, *cet homme qu'on appelle Jésus*, cet homme dont on parle tant ? — Le pauvre guéri n'en savait pas davantage, mais l'imperfection même de sa foi tourne à la conviction de notre croyance, puisque rien ne l'exalte même après le miracle dont il a été l'objet ; et ce n'est encore pour lui qu'un homme, *homo ille*, un homme seulement bien extraordinaire ; car, dit-il, cet homme *m'a appliqué sur les yeux une espèce de boue qu'il avait pétrie, et m'a dit : Allez vous laver à la fontaine de Siloé ; j'y ai été, je me suis lavé les yeux, et je vois clair.* Voilà tout uniment comme la chose s'est passée, je n'y comprends pas plus que vous, mais c'est comme ça.

Et la foule lui dit : Où est-il donc cet homme ? et il répondit : Je n'en sais rien. On eût voulu interroger celui qui avait opéré le prodige ; mais, selon sa coutume, Jésus-Christ s'était dérobé aux

acclamations de la foule, pour laisser au seul fait toute sa valeur. Quelle ravissante simplicité dans un pareil récit ! et où trouvez-vous des livres écrits avec cette naïve candeur de vérité ?

VII. — Ce qui est encore plus fort que toutes les questions que l'on aurait pu faire à l'auteur du miracle, qui aurait alors parlé dans sa propre cause, c'est que le peuple veut, au moins et à tout prix, faire constater la guérison miraculeuse par les juges naturels et légitimes en cette matière : ce sont les Princes des Prêtres, pharisiens en doctrine, ennemis déclarés et acharnés du Sauveur : *Adducunt eum ad Phariseos qui curatus fuerat.*

On entraîne donc cet homme dans la Synagogue voisine où se trouvaient réunis les Docteurs de la loi, juges des questions de foi et de religion. Le peuple prétend faire juger le miracle et savoir ce que l'on doit penser de la qualité de celui qui l'a opéré.

Représentons-nous bien, N. T.-C. F., la situation du lieu et des circonstances : les juges naturels et légitimes étaient réunis, ce sont des Pharisiens qui allaient prononcer, des juges haineux, vindicatifs et d'une partialité reconnue. — L'assistance était nombreuse, puisque c'était un samedi, jour du Sabbat consacré à l'instruction et aux exercices religieux. — La prévention n'était point favorable à l'auteur de la guérison ; car, selon la remarque de l'Évangéliste, *c'était un samedi que Jésus s'était permis de pétrir de la boue et d'ouvrir les yeux à un aveugle.* Déjà dans une autre circonstance, un chef de synagogue, indigné de ce que Jésus avait guéri un infirme le jour du Sabbat, avait dit au peuple avec une fureur mal déguisée : *Il y a six jours de la semaine où il est permis de travailler, venez ces jours-là vous faire guérir, et non pas le jour du Sabbat (1).*

Dans ces dispositions si peu favorables, les Pharisiens font approcher l'homme qui prétend avoir été guéri, et lui demandent à leur tour comment il a vu clair, *quomodo vidisset.*

Et lui, toujours avec la même naïveté, sans varier d'un mot dans sa déposition : *Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois clair.*

Là dessus, les juges se regardent et chuchottent entre eux. — Les plus tranchants disaient : *Cet homme n'est pas de Dieu puisqu'il ne garde pas le Sabbat.* — Le travail des mains était défendu le samedi chez les Juifs, comme il est défendu aux chrétiens le dimanche, et parce que le Sauveur avait pris un peu de poussière sur le chemin, l'avait humectée de salive et posée sur les yeux d'un

(1) Luc. XIII, 14.

aveugle pour le guérir, ils appellent cela travailler, les saintes gens !

Voilà bien l'envie qui trouve dans chaque action telle belle et pure qu'elle soit, un je ne sais quel côté qu'elle croit pouvoir exploiter pour se satisfaire ; — voilà bien l'envie quand elle se colore d'une fausse teinte de religion, elle a des axiomes, des déductions avec textes tous prêts pour réprouver le bien le plus éclatant ; — voilà bien la politique du mal qui ne demande que quatre lignes de l'écriture d'un homme pour le perdre.

D'un autre côté, des conseillers plus modérés disaient : Mais comment un homme pécheur, un homme qui viole la loi de Dieu en profanant le Sabbat, peut-il faire de pareils miracles ? Ce doute est un peu plus rationnel, bien que la justice rendue au fait fût encore si peu bienveillante pour celui qui avait opéré.

Les juges étaient donc divisés dans leurs appréciations, *et schisma erat inter eos*. — Ils tournent, retournent ce pauvre guéri pour ébranler sa conviction, intimider sa naïve assurance, et lui arracher quelque aveu contradictoire. — Voyons, lui dirent-ils enfin : Nous ne sommes pas d'accord ; les uns prononcent net que cet homme n'est pas de Dieu, les autres ne savent comment expliquer un miracle qui aurait été fait par un homme pécheur ; voyons, toi, qui as vu cet homme, qui lui as parlé, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Remarquez que l'on n'en était plus à nier un fait évident, on voulait obscurcir son éclat en condamnant l'action de son auteur.

Moi, dit l'ancien aveugle, moi, ce que je pense de cet homme ? Je le regarde comme un prophète, *quia propheta est*, c'est-à-dire, je le tiens pour un homme de Dieu, pour un Saint, pour un homme à qui les plus grands prodiges ne coûtent rien, *quia propheta est*. — C'est dans ce même sens, qui affirme la divinité de la mission, que le peuple s'écriait après la résurrection du fils de la veuve de Naïm : *Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple* (1).

VIII. — La déposition nette et naïve de l'aveugle en présence d'un examen juridique couvrait de honte l'envie acharnée des Pharisiens, mais dans ce cas la confusion ne sert qu'à exaspérer es cœurs pervers.

« Ils ne crurent donc pas que cet homme eût recouvré la vue après avoir été aveugle.... Ils firent mander ses parents pour les soumettre à un interrogatoire. »

(1) Luc. VII, 16.

« C'est là bien votre fils, n'est-ce pas, que vous dites être né aveugle ? Comment se fait-il qu'il voie clair maintenant ? »

Et les parents répondirent :

« Nous savons que c'est là notre fils, qu'il est né aveugle, ...
« mais nous ne savons pas comment il a recouvré la vue et qui
« lui a ouvert les yeux. »

Certes, il n'y a rien d'exalté dans ce langage, et cette assertion timide a tout le calme de la vérité : « Il est né aveugle, il voit clair maintenant, nous n'en savons pas davantage ; d'ailleurs, interrogez-le, il est assez grand pour parler lui-même : *etatem habet ipse de se loquetur.* »

Du reste, l'évangéliste a soin de motiver cette réserve craintive des parents ; *ils craignaient ces Juifs*, docteurs de la loi, assis sur la chaire de Moïse ; car, à cause de la réputation toujours croissante du Sauveur, dont les miracles prouvaient sa qualité de Messie, le Sanhédrin avait décidé unanimement qu'on chasserait de la Synagogue (c'était l'excommunication) quiconque professerait que Jésus était le Christ. — C'est pour cela, ajoute le texte sacré, que les parents effrayés d'une telle menace avaient dit : « Interrogez-le, il est d'âge à répondre et à parler sous sa responsabilité. »

Quelle injustice ! au lieu d'examiner si Jésus est le Messie, au lieu de déclarer même qu'il ne l'est pas, on frappe d'anathème quiconque le prendra pour l'envoyé de Dieu ! Il est vrai qu'il est plus facile de mettre les gens à la porte que de les convaincre d'erreur par de bonnes preuves.

IX. — Mais, N. T.-C. F., la passion la plus implacable va s'enfermer par ses propres excès : on revient à la charge, et chaque fois un nouvel éclat va faire briller la vérité.

On rappelle devant les tribunaux l'homme qui avait été aveugle. Cette fois, on use envers lui d'une bienveillance hypocrite, d'un ton paternel : Voyons, mon fils, voyons, rendez gloire à Dieu, parlez comme devant Dieu, rendez témoignage de cet homme comme en présence de Dieu, prenez garde de transporter à un homme la gloire qui n'est due qu'à Dieu, *da gloriam Deo.* — Voyons, mon fils, nous qui sommes les maîtres en Israël, nous savons, à n'en pas douter, que cet homme est un pécheur, puisqu'il travaille le jour du Sabbat, et qu'en ce saint jour il a pétri... un peu de poussière avec sa salive. Quel crime abominable !

L'aveugle guéri répondit aux Docteurs de la loi avec une naïveté écrasante : *Si cet homme est pécheur*, je vous avoue que je n'en sais rien, je n'ai ni assez de lumière pour discuter ce point

de morale, ni assez d'autorité pour en tirer des conclusions ; mais il y a une chose que je sais parfaitement, *unum scio*, c'est que j'étais aveugle et que je vois clair maintenant ; voilà ce que je vois bien clairement de mes deux yeux.

Et les juges d'insister avec acharnement : Mais *que vous a-t-il donc fait, comment a-t-il ouvert vos yeux ?*

Ici l'aveugle commence à s'indigner devant une obstination qui lui paraît si méchante :

Je vous l'ai déjà dit, vous l'avez entendu, je n'ai point varié d'un mot dans ma déposition, pourquoi voulez-vous entendre de nouveau ? Est-ce que par hasard vous voudriez vous aussi devenir ses disciples, comme j'en fais profession à cette heure ?

A cette induction courageuse où il se mêlait une légère teinte d'ironie, les Pharisiens répondent par des malédictions, *maledixerunt ei*. — *Sois le disciple de cet homme, si cela te convient, nous, nous sommes les disciples de Moïse. Docteurs de la loi, nous savons que Dieu a parlé à Moïse, qu'il a reçu de Dieu mission et autorité, mais celui-là nous ne savons pas d'où il vient, et nous ne le reconnaissons pas pour l'envoyé de Dieu.*

Et voilà justement, fit l'aveugle (nous l'appelons ainsi quoique guéri) avec cette force que donne l'instinct de la vérité : *Voilà ce qui est surprenant, incroyable même, que vous, juges de la foi, arbitres de la religion, vous ne sachiez pas d'où vient un homme dont la réputation est si éclatante, et qui a pu ouvrir des yeux fermés par la naissance ?*

Et le voilà, transporté de zèle, qui accable ses juges à son tour. *Nous savons, dit-il, que Dieu n'exauce point les pécheurs, en ce sens qu'il ne permet pas que des imposteurs obtiennent de lui des miracles en confirmation d'une mission usurpée. — Et quel miracle un séducteur aurait opéré sur moi ! Moïse et les Prophètes n'en ont jamais fait de pareil ! Dans le cours des siècles on n'a jamais entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né ! Si cet homme n'était pas de Dieu, comme vous le dites, il n'aurait jamais pu me guérir.*

Cet homme, heureux objet de la puissance et des bontés de Jésus-Christ, s'échauffait au feu de la vérité et de la reconnaissance ; il prouvait par ses conclusions lumineuses qu'en guérissant les yeux de son corps, le Sauveur lui avait donné en plus les yeux éclairés du cœur.

Aussi, N. T.-C. F., la Synagogue n'en est plus aux feintes insinuations pour obtenir un aveu, au ton doctrinal pour imposer à

ce pauvre guéri ; elle a recours au dépit, aux injures, aux mauvais traitements.

Tu es né tout entier dans le péché, misérable, il te sort par les yeux, ta naissance en est le prix, tu es né dans une atmosphère de malédiction, *et c'est toi*, rebut des créatures de Dieu, *toi qui veux nous faire la leçon*, nous développer la doctrine, à nous qui sommes les voyants en Israël !

Allons, dehors, insensé et indigne, dehors, et vite ! *et ejecerunt eum foras*. C'a été leur meilleure et dernière raison.

Ce maltraité, s'était élevé à la hauteur de la confession des Apôtres pour le nom de Jésus-Christ ; il a en ce moment l'honneur d'être chassé de la Synagogue, comme ils le seront un jour : *absque Synagogis facient vos* (1).

La Synagogue, ou pour mieux dire, les Pharisiens de la Synagogue avaient un double plan bien digne des ennemis mortels de Jésus-Christ et des juges récusables de tous points : — ruiner la vérité du miracle qui était déféré à leur examen, ou, s'ils ne pouvaient écraser cette vérité, ruiner l'auteur du miracle en le déclarant indigne d'être l'instrument de la puissance et de la miséricorde de Dieu.

Ils ne purent étouffer la vérité du prodige, il était trop éclatant, trop public, trop avéré, et leur discussion tombait à néant devant la candeur des dépositions invariables de l'aveugle guéri : J'ai été à la fontaine, je me suis lavé et je vois clair : *abii, lavi, et video*.

Il ne restait donc plus de ressource à la haine que de détruire la réputation de l'auteur du prodige ; mais tous les efforts des Pharisiens se brisaient contre la candeur et la force des réponses limpides de l'aveugle guéri.

Vous dites que cet homme est un pécheur parce qu'il a travaillé le jour du Sabbat en pétrissant un peu de poussière ? Moi, je ne sais qu'une chose, c'est que j'étais aveugle et que je vois clair. — Vous ne savez pas d'où vient cet homme ? C'est incroyable que des Docteurs de la loi ne puissent savoir d'où vient un homme qui ouvre les yeux à des aveugles ! — Vous me chargez de malédictions, ce ne sont pas des raisons. — Vous prétendez que je fais de la doctrine parce que je dis que je vois clair ; c'est pourtant bien clair, et ma science théologique peut aller jusque là. Pour cela vous me chassez et vous m'excommuniez : c'est un moyen expéditif pour terminer les discussions.

Et cet homme s'en alla joyeux d'avoir été jugé digne de souffrir la confusion pour la défense de la vérité.

(1) Jean, xvi. 2.

X. — Jésus apprit qu'on l'avait chassé de la Synagogue, qu'il avait souffert vaillamment cette humiliation, et l'ayant rencontré, il lui dit : — Croyez-vous au Fils de Dieu ? — Mais quel est-il, Seigneur, ce Fils de Dieu, pour que je croie en lui tout de suite et de tout mon cœur ? — Vous l'avez vu, et c'est lui qui vous parle en ce moment : *Qui loquitur tecum ipse est.*

Révélation ineffable, que vous vous rappelez peut-être, car c'est la même parole que le Seigneur adressait à la Samaritaine à la fin de son entretien, et qui fit fondre son âme de foi, d'amour, de consolation, de repentir et de reconnaissance.

Je crois, Seigneur, dit notre aveugle guéri, je crois, *credo, Domine*; et se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, *il l'adora, et procidens adoravit eum.*

N, T.-C. F., le Sauveur vous adresse en ce moment la même question : Croyez-vous au Fils de Dieu, *tu credis in Filium Dei* ?

Si votre foi est parfaite, et c'est ici celle du plus grand nombre, vous répondez : Oui, Seigneur, j'y crois, *credo, Domine.*

Mais si votre foi est encore chancelante, vous répondez dans un autre sens que celui de l'aveugle de l'Evangile : Mais *quel est-il ce Fils de Dieu*, pour que je croie en lui, pour que je mesure ma foi, mon espérance, mon amour, ma soumission, ma fidélité sur ce que je croirai de lui ?

Apprenez donc tous, apprenez de ce miracle, et comme conséquence rigoureuse de ce miracle, ce que c'est que Jésus-Christ, vous pour la consolation surabondante de votre foi, vous pour élever votre foi jusqu'à la hauteur de sa divinité.

1. Jésus-Christ n'est pas un personnage fabuleux : personne dans l'histoire n'occupe une place plus large et plus certaine. Il a une préexistence éclatante dans les annales, dans les traditions du peuple Juif, où il est promis, attendu, figuré, annoncé, dépeint d'avance trait pour trait, et ce peuple miraculeux subsiste toujours et partout, comme témoin. Il a une existence sous César Auguste, il se révèle au monde l'an quinzisième de l'empire de Tibère César, sous le gouvernement d'Hérode et de Ponce Pilate ; Pline le païen, et Josèphe l'historien juif, rendent témoignage de sa présence dans la Judée. Il a une survivance divine dans tous les siècles écoulés depuis sa naissance jusqu'à nous ; il se survit dans l'établissement et la perpétuité de son Eglise, qui continue sa mission, sa prédication, son autorité, et encore aujourd'hui le monde compte ses années depuis la naissance de Jésus-Christ, laissant hors cadre de sa chronologie les quarante siècles qui ont précédé la venue du Sauveur des hommes. Ces trois phases solennelles de

préexistence, d'existence et de survivance, S. Paul les a burinées comme ces exergues qu'on lit sur la tranche des médailles commémoratives : Jésus-Christ, hier, aujourd'hui, dans tous les siècles, *Christus heri, hodiè et in sæcula* (1).

2. Jésus-Christ n'est pas davantage un *Mythe* (nous empruntons cette expression nuageuse aux rêves de la philosophie allemande) ; c'est-à-dire (tâchez d'y comprendre quelque chose, si vous le pouvez !) c'est-à-dire que l'existence de Jésus-Christ n'est pas un de ces faits primitifs ayant quelque chose de réel à leur origine, mais que le long cours du temps a enveloppés, dénaturés, grossis par des fables, à peu près comme ces nuages qui ont une forme précise au moment où on les regarde, et dont la forme idéale s'éteint et s'évapore si on la fixe pendant quelque temps.

Jésus-Christ un mythe ?..... Mais il a paru au milieu des clartés du siècle d'Auguste, l'histoire l'environne de mille rayons, et après dix-huit siècles il est encore plus connu que « le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire ! »

Jésus-Christ un mythe ?..... Et ce personnage mythique, c'est-à-dire presque fabuleux, est aimé depuis dix-huit cents ans malgré les flots de sang qu'il a fallu répandre pour lui prouver son amour et sa fidélité ! Il est aimé malgré le temps qui efface tout, malgré tant d'événements qui auraient dû le faire oublier, malgré l'absence qui éloigne du cœur ce qu'elle éloigne des yeux ! Qui aime aujourd'hui Titus *les délices du genre humain* ? Qui aime Mahomet, qui lui fait les plus coûteux sacrifices ? Encore aujourd'hui on aime Jésus-Christ jusqu'à lui faire le sacrifice de sa fortune, de sa liberté, de sa vie ; par amour pour lui, l'or coule de la main des riches dans la main des pauvres qui le représentent ; par amour pour lui, le sacerdoce enchaîne sa liberté la plus intime pour le servir et le faire aimer ; par amour pour lui, des milliers de jeunes filles vont étioier leur splendide jeunesse dans l'air épais et souvent mortel des hôpitaux ; enfin, s'il fallait mourir ou lui manquer de fidélité, des milliers de chrétiens verseraient encore leur sang pour lui rester fidèles !

Jésus-Christ un mythe ?..... Mais comment se fait-il que son nom *seul* soit escorté d'autant de haine que d'amour ? Est-ce qu'on s'acharne ainsi après une légende fabuleuse ? D'où vient ce prodige d'une haine que dix-huit siècles n'ont pas assouvie ?

Ecartons pour un moment tous les rayons de sa divinité, — dépouillons cette tête auguste de son auréole céleste, ne considérons Jésus-Christ que comme homme, comme mythe si vous le voulez.

(1) Hebr. XIII, 8.

Qu'est-ce après tout que cet homme ? Un être qui a passé sur la terre en faisant du bien, en ne faisant que du bien, qui a jeté une parole de bonheur et de bénédiction sur les déshérités de ce monde, qui a élevé le pauvre, le petit, le malade, l'infirme, l'étranger, le persécuté, le prisonnier coupable jusqu'à la dignité d'être ses représentants, et qui par cette admirable substitution a créé des consolateurs, des anges pour toutes les infortunes. Eh quoi ! c'est cet homme que l'on poursuit de haine, d'une haine aussi vivace que l'amour que d'autres lui portent ? — Est-ce que la haine poursuit Confucius, Lycurgue, Numa, Mahomet ? Est-ce que l'on entretient ainsi une haine de tous les temps, de toutes les pensées, de tous les écrits, même contre Néron ou Attila ? Et quand cette haine contre Jésus-Christ a été grossie de tous les affluents de l'impiété pendant dix-sept siècles, vient encore un génie couronné de tous les succès de la science qui le proclame INFAME ! Et de nos jours même un savant a corrompu toute son érudition pour faire de Jésus-Christ un charlatan maladroit, un jeune enthousiaste, lorsque le philosophe de Genève lui criait : « La majesté de l'Évangile m'étonne, sa simplicité parle à mon cœur, ce n'est pas là le ton d'un enthousiaste. »

Ah ! je conclus, au contraire, de toute cette fureur persistante, que Jésus-Christ est Dieu. Non, on ne s'acharne pas ainsi contre une fable, contre un mythe, contre un simple mortel, fût-il même couvert de tous les crimes. C'est le Dieu, le Dieu que Siméon a montré au monde comme devant être le point de mire de toutes les contradictions : *in signum cui contradicetur* (1).

3. Mais, direz-vous, elles sont rares ces fureurs insensées et coupables ; le gros de l'humanité reconnaît en Jésus-Christ le plus noble représentant de la famille humaine, un prophète entre tous les prophètes, un sage entre tous les sages, un moraliste d'une influence jusqu'alors inconnue, un législateur dont les préceptes ont versé au monde le bonheur et la vertu ; et si notre foi ne va pas jusqu'à professer sa divinité, son nom fait incliner nos têtes de respect et d'admiration.

Eh bien ! M. F., nous ne pouvons pas laisser même ce palliatif à votre incroyance, et voici le dernier argument qui la confond :

C'est qu'il faut de toute nécessité que Jésus-Christ soit Dieu, fils de Dieu, égal, consubstantiel, coéternel à Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, ou qu'il soit (pardonnez-moi le blasphème que je vais prononcer avec horreur !) ou qu'il soit le plus audacieux, le plus impie, le plus sacrilège des

(1) Luc. II. 24.

imposteurs. — Terrible et écrasant dilemme, dans lequel Dieu enserre les hommes par rapport à son fils.

Ecoutez cette preuve suprême de la divinité de Jésus-Christ, elle est simple, claire, saisissable à tous.

Jésus-Christ s'est donné, non pas seulement comme l'envoyé de Dieu, mais comme fils de Dieu, comme vrai Dieu. — Il l'a déclaré à ses disciples, et leur chef, au nom de tous, en proclamait la vérité : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » — Il l'a déclaré dans tous ses miracles, et après avoir guéri l'aveugle-né il lui a dit : « Croyez-vous au fils de Dieu ? — Quel est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? — Vous le voyez maintenant de vos yeux, c'est celui qui vous parle. — Je le crois, Seigneur. . . . » Et ce Seigneur a souffert que cet homme tombât à ses pieds pour l'adorer ? *Et procidens adoravit eum.* — Il a déclaré sa divinité à ses ennemis qui ne l'ont que trop compris et qui lui disaient un jour : « Nous ne te lapidons pas pour avoir fait une bonne œuvre, mais parce que n'étant qu'un homme tu te fais Dieu. » — Et enfin, dans la circonstance la plus solennelle, au pied du tribunal de sa nation, quand le grand-prêtre lui dit avec toute l'autorité de sa judicature sacrée : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire publiquement si vous êtes le Christ fils de Dieu, Jésus-Christ a répondu : Vous l'avez dit, je le suis, *Dixisti, ego sum.* »

Il est impossible de se déclarer plus nettement. Mais ce n'est pas tout : cet homme, qui est ou Dieu ou imposteur, est parvenu à faire croire à sa divinité jusqu'à obtenir dans tous les âges l'hommage de l'adoration, l'amour jusqu'au sacrifice, et cela par tout ce que la terre a de plus honnête, de plus vertueux, de plus juste, de plus chaste, de plus charitable, de plus dévoué au bien public et à toutes les souffrances.

D'où il faut conclure : ou que Jésus-Christ est véritablement Dieu, comme il l'a déclaré, comme le proclame depuis dix-huit cents ans tout ce que le monde a de meilleur et de plus saint ; ou qu'il a usurpé sacrilègement cette qualité divine, et que Dieu a consacré cette usurpation odieuse en imprimant l'erreur dans tous les cœurs honnêtes.

Or, il est impossible, l'Evangile en main, de flétrir à ce point un homme qui n'a apporté au monde, qui n'a laissé au monde que les plus belles et les plus fécondes vertus. — Donc il est Dieu, car pour renoncer à reconnaître la divinité de Jésus-Christ, il faut descendre dans l'abîme de l'impiété et de l'absurde, il faut faire de ce Dieu béni le plus infâme des imposteurs et accorder à son

imposture le succès le plus inouï. — Tel est le dilemme, telle est la conclusion.

Prenons donc pour nous maintenant, N. T.-C. F., la parole que Jésus adresse à l'aveugle-né : *Le fils de Dieu, c'est celui-là même qui vous parle.*

Oui, c'est un Dieu, c'est le fils éternel de Dieu fait homme pour votre salut qui vous parle encore ; c'est lui qui voudrait vous guérir aussi, aveugles de naissance par le péché d'origine ou par une éducation à laquelle la religion a fait défaut ; et vous, chez qui la cataracte religieuse s'est formée entre quinze et vingt ans ; et vous qui l'avez peut-être abaissée un jour devant les grands devoirs de la famille, de la société, devant les chagrins de la vie, mais qui êtes demeurés d'une myopie désolante, ou dont les larmes ont obscurci le rayon visuel ; tombez à ses pieds pour l'adorer, le servir, lui obéir et l'aimer, il vous rendra la vie pleine et forte, et avec elle la paix que vous n'avez pas, le bonheur qui a fui de votre cœur.

Tombez aux pieds de Jésus-Christ pour l'adorer dans sa personne, car il est *le Sauveur du monde* ou il est *l'imposteur du monde*, il n'y a pas de milieu, le second membre du dilemme est impossible, donc le premier est incontestable. Vivez dans la dépendance de son souverain domaine, car vous êtes sortis de ses mains par la création (1), et c'est dans ses mains que vous retomberez à la mort ; tous vos systèmes, raisonnements, doutes, ne changeront rien à cet ordre essentiel : le plus doux et le plus sûr serait de tomber à ses pieds, *et procidens adoravit eum.*

Tombez aux pieds de Jésus-Christ pour l'adorer dans sa mission ; la vérité qu'il a prêchée est divine, les moyens de salut qu'il nous a laissés sont divins ; — et si cette mission est pleine de force parce qu'il n'y a de salut qu'en lui, parce qu'il n'est aucun nom dans le ciel que le sien par lequel nous puissions être sauvés, elle est également, cette mission, surabondamment pleine d'attraits : Je suis venu pour les pécheurs, nous dit-il, bien plus que pour les justes ; — venez à moi vous tous qui êtes accablés et brisés, je vous referai : *et procidens adoravit eum.*

Tombez aux pieds de Jésus-Christ pour l'adorer dans son autorité confiée à son Eglise qui continue cette autorité en continuant

(1) A moins que vous ne préféreriez la descendance des animaux. le perfectionnement d'un quadrumane, devenu en temps donné un Hippocrate dans les sciences, un Virgile dans la littérature, un Raphaël dans les arts, un Suger dans le gouvernement des Etats, un Lamoignon dans la magistrature, un Turenne dans l'armée, un Vincent-de-Paul ou un Bossuet dans l'Eglise.

la prédication de Jésus-Christ et l'application de ses mérites divins. Il n'y a qu'un Dieu qui a pu dire à des disciples : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, baptisez-les, enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation de siècles. » — Si ce ne sont pas là les paroles d'un Dieu, ce ne sont pas même les paroles d'un imposteur : un imposteur n'aurait jamais parlé avec tant de précision, il n'eût pas été si gratuitement maladroit. Ces paroles sont celles du Dieu vivant et véritable, ou bien d'un fou comme il n'en a jamais paru au monde.

Mais non, — l'Eglise c'est Jésus-Christ continué, Jésus-Christ qui prêche et qui enseigne, Jésus-Christ qui baptise dans le Saint Esprit, Jésus-Christ qui conduit les hommes au ciel par la grâce de ses sacrements ; ce qui faisait dire énergiquement à Bossuet : Si vous me rendez Jésus-Christ, je n'ai plus besoin de l'Eglise ; — mais il me faut l'Eglise, si vous ne me rendez pas Jésus-Christ : *et procidens adoravit eum*.

Enfin, tombez aux pieds de Jésus-Christ pour l'adorer dans les sources de grâce qu'il a laissées à la terre, et que nous appelons les Sacrements.

Ne courbez pas seulement la tête sous cette eau vivifiante qui vous a faits enfants de Dieu à votre entrée dans la vie ; ne courbez pas seulement votre front sous cette onction qui vous a enrichis de sagesse et de force quand vous avez passé à la virilité chrétienne ; — ne croyez pas qu'il suffise au salut d'une première communion reçue dans toute la légèreté de l'âge, et d'une dernière communion reçue à travers les ombres épaisses de la mort ; tombez dès ce moment aux pieds de Jésus-Christ, pour avouer vos fautes dans le secret consolant de la Pénitence, courbez vos genoux sur les degrés de la Table-Sainte, et nourrissez-vous enfin de cette chair qui est la vie du monde : *et procident adoravit eum*.

Mais peut-être que tout en reconnaissant la divinité de Jésus-Christ, tout en confessant la divinité des moyens qu'il nous a laissés pour aller au ciel, vous n'aurez point le courage d'un peu d'humiliation après une vie coupable, et que vous ne voudrez pas encore satisfaire à Dieu offensé, vous dont la probité rougirait de ne pas satisfaire à tout ce que vous devez au prochain. — Eh bien ! nous vous tendons de nouveau la main, tant nous désirons votre salut ; nous vous ramenons de la divinité de Jésus-Christ, au premier mot de notre Evangile : *præteriens*, il passait en faisant du bien, faites du bien en passant ; comblez déjà le déficit de votre vie

religieuse par tout ce qu'inspire *le génie* de la charité. Marquez chacun de vos jours sur cette terre par l'aumône, le secours, le conseil, la consolation, les égards, le respect, la délicatesse envers tous ceux qui souffrent ou qui dépendent de vous ; et cette force de la charité vous fera trouver miséricorde, *facit invenire misericordiam*. Le sacrement de pénitence est la clé du ciel, la charité en est le *passé-partout*. Une clé d'or ouvre toutes les portes : elle ouvrira votre âme au repentir, votre bouche à l'aveu de vos misères, votre vie à une salutaire expiation, et avec ces conditions de pénitence elle vous ouvrira le ciel.

Où vous conduise la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

DE L'HOMÉLIE

PAR MONSIEUR LE COURTIER, Evêque de Montpellier.

M. F. — Chaque année, c'est une grave question pour un Evêque de savoir quelles paroles il doit adresser aux fidèles, en leur annonçant l'époque la plus solennelle de la vie religieuse.

Si nous écoutions au dehors les bruits qui se font dans le monde, si nous pouvions avoir égard à cette légèreté d'appréciations contradictoires qui viennent battre, sans trop de respect, contre le haut enseignement pastoral, notre voix indécise serait bientôt paralysée.

Celui-ci voudrait des sujets relevés, des considérations transcendantes sur les besoins généraux de l'Eglise et de la société ; il faudrait, à l'entendre et comme on l'a écrit, laisser de côté *toutes ces homélies soporifiques*, pour n'aborder que des questions pompeusement décorées du relief d'actualité sociale, progressive, vitale et humanitaire. Celui-là, avec plus que de l'amertume, se plaint des Evêques dans un sens contraire : *leurs Mandements de Carême ne sont ni compris ni écoutés ; l'on voit bien à l'enflure des phrases et à la prétention du style que le Pasteur ne pense guère au soin et au salut du troupeau* : c'est l'injustice et l'insoumission qui parlent ainsi.

Voilà ce qui nous arrêterait court, si, oubliant que *nous sommes les serviteurs de Jésus-Christ, nous cherchions à plaire aux hommes* (1); et encore, avec cette vaine et irrégulière recherche, nous aurions la triste déconvenue de ne pas réussir à fixer des opinions puériles et changeantes. Ne serions-nous pas réduits, après mille attentions en pure perte, à dire comme Notre-Seigneur : *A qui faut-il comparer cette génération qui nous écoute ? Elle est semblable à des enfants difficiles et moroses que rien ne contente ; si le chant veut s'élever jusqu'à l'enthousiasme d'un mode ravissant, ils n'en sont ni plus entraînés ni plus émus ; si la modulation devient triste et abattue, ce deuil leur répugne et les afflige* (2).

Les Evêques, N. T. C. F., agissent partout bien autrement. Dans chaque diocèse, le Pasteur ayant à nourrir de sa parole un nombreux troupeau, se place tout d'abord en présence de Dieu, en présence de la sainte Eglise, en présence des brebis qu'il est chargé de paître. Il examine avec une sérieuse attention en quoi son enseignement sera plus nécessaire ou plus utile. Tantôt les intérêts de la foi transportent son zèle ; c'est un blasphème horrible dont il veut flétrir l'audace sacrilège et la folle ignorance. Tantôt la cause de l'Eglise et du Saint-Siège échauffe son cœur, et il proclame des règles inflexibles, des droits sacrés. Tantôt les périls de la société alarment son amour pour la Patrie, devant cette inondation de livres que l'on ose appeler *populaires*, et qui vont inoculer dans les masses le virus de l'irrégularité, de l'immoralité et des principes perturbateurs. Tantôt enfin, c'est un grand désastre, une crise industrielle qui enflamme sa charité et lui fournit d'ardentes invitations pour appeler des secours abondants.

Le plus souvent au Carême, surtout quand il a déjà rempli ses devoirs envers l'Eglise et la société, l'Evêque se replie avec simplicité sur les besoins particuliers de ses propres enfants, comme une mère qui a des moments de calme effusion au foyer domestique, après avoir pourvu aux grandes nécessités du gouvernement de la famille.

Telle est notre situation vis-à-vis de vous, cette année. Nous avons donc résolu de répondre au double reproche si injustement articulé contre la parole épiscopale, reproche de phraséologie incomprise du grand nombre, reproche de monotonie qui endort les intelligences cultivées ; et nous avons résolu d'y répondre... par la simplicité. Cette simplicité de l'instruction pastorale, nous l'abandonnons avec d'autant plus d'ampleur et d'aisance, que nous avons

(1) Gal., I, 10. — (2) Luc. VII.

déjà satisfait à nos autres devoirs comme membre de l'Episcopat catholique.

I. — A ceux qui reprochent aux Pasteurs que le sujet ordinaire de leurs instructions ne satisfait pas les esprits, parce qu'il ne s'élève pas à la hauteur des considerations sociales et des intérêts actuels ; qu'il engourdit les aspirations et endort les pensées, comme le bruit monotone du balancier de l'horloge provoque le sommeil au lieu de l'éloigner ; nous venons proposer le sujet le plus simple, le plus connu, le plus populaire, et prouver que là surtout se trouve le vrai progrès, la civilisation la plus avancée, la meilleure solution des questions sociales, le côté le plus pratique des choses humaines.

En effet, M. F., lorsque dans ce saint temps nous vous rappelons le devoir pascal, lorsque par un mot très simple nous vous pressons de *faire vos Pâques*, quand nous ne rougissons pas de vous redire en toute simplicité ce vieux et naïf refrain où la vérité, sûre d'elle-même, ne redoute aucune ingénuité d'expressions :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement.

que faisons-nous, sinon jeter dans vos intelligences la plus haute, la plus saine, la plus positive de toutes les philosophies ? Que faisons-nous, sinon déposer dans vos cœurs le germe du bonheur solide et véritable ? Que faisons-nous, sinon de répandre à pleins bords dans l'existence individuelle, dans la famille, dans la commune rurale, dans la cité opulente, dans la société tout entière, un fleuve de paix, d'ordre, de charité, de justice, de respect, de soumission, de désintéressement, de dévouement parfait ?

A-t-on jamais réfléchi à ce que serait une famille, une paroisse, une ville, une patrie où tout le monde ferait humblement et saintement ses Pâques ? A-t-on jamais compris ce que deviendrait la société, si seulement une fois l'an et à une époque heureuse, il y avait restauration complète de la conscience publique ? Si l'on voyait, dans un jour béni, rupture avec le péché, cette source immense d'amertumes ; rupture avec les liens du péché, si lourds et si durs même quand les chaînes sont d'or ou de roses ; rupture avec les habitudes du péché, qui étioient, épuisent et asservissent ; rupture avec les occasions du péché, qui laissent de si cuisants remords à la faiblesse et tant de ruines à la dissipation ? Vous imaginez-vous, à époque fixe comme le veut l'Eglise, tous les scandales effacés, toutes les dettes payées, toutes les injustices répa-

rées, toutes les haines éteintes, toutes les satisfactions obtenues, toutes les réconciliations cimentées, toutes les divisions oubliées dans une paix vraiment fraternelle !

Et pourquoi ce spectacle admirable n'est-il pas donné à la terre, même au milieu des populations les plus religieuses ? C'est qu'indépendamment des saintes et obligées dispositions qui peuvent manquer à l'accomplissement du devoir pascal, et large part donnée à la fragilité humaine, c'est que tout le monde ne fait pas ses Pâques ; c'est que, sur ce point, il manque à la terre le concert et l'harmonie. C'est que souvent dans le mariage, dans cette unité de deux cœurs, l'un s'unit à Dieu et l'autre s'en tient éloigné : la femme fidèle reste attentive et dévouée dans le sanctuaire de la maison, tandis que l'homme se dissipe hors de ce sanctuaire où auraient dû se fixer ses pensées et son amour. Ici, les enfants ont puisé à sa source le respect et la soumission, et les parents loin de ces eaux fécondes ne peuvent leur donner ni la leçon ni l'exemple. Là, c'est un maître qui trouve auprès de Dieu le juste tempérament du commandement et de la vigilance, et un serviteur qui ne sanctifie jamais sa probité et son travail. Dans ce défaut d'équilibre, rien ne tient, tout est incohérent, et les effets de la Pâque chrétienne, suffisants à améliorer les individus, ne s'étendent pas en résultats salutaires sur l'ensemble de la société.

Et cependant, malgré ce défaut d'équilibre, malgré cette absence d'harmonieux concours, quel bien immense produit encore le devoir pascal saintement accompli, que de maux il épargne à la terre, quelle vie abondante il fait circuler dans toutes les veines du corps social.

Nos prisons regorgent, on ajoute à grands frais constructions à constructions ; on rejette par force le trop plein du vice au delà des mers ; et quand cette tourbe *a fini son temps* sans être améliorée, souvent plus vicieuse s'il est possible, quelles dépenses pour l'interner et la surveiller, que d'efforts pour contenir cet élément mauvais, menace permanente à la sécurité publique ! Qu'on nous dise, à la gloire de l'Eucharistie, le contingent qu'apportent dans nos bagnes et nos pénitenciers les chrétiens qui font leurs Pâques ?

On se plaint avec raison de la misère qui encombre nos villes, du désordre de tant de ménages où l'ouvrier dévore tout ce qu'il gagne, où l'homme du peuple ne veut pas travailler, laissant à la merci de la charité publique une femme qui pleure, des enfants sans pain et sans vêtements : nous voudrions bien savoir combien,

parmi ces victimes de la débauche ou de la paresse, on compte de gens fidèles à faire leurs Pâques ?

Le pouvoir s'inquiète de l'esprit d'indépendance et d'opposition qui s'infiltre dans les masses, au risque de miner les fondements de l'édifice ; mais si l'on pouvait obtenir sur ce point une statistique positive, elle nous avouerait que l'insoumission est en raison de l'éloignement des devoirs religieux, et que la tranquillité des esprits a pour base le bon état des consciences.

La société sent un malaise général produit par la haine sourde de celui qui ne possède pas contre celui qui possède ; il y a dans les bas-fonds des aspirations irritantes, des cupidités aveugles, des systèmes dangereux, des théories irréalisables : le remède capable de tempérer cette agitation fébrile ne serait-il pas dans le devoir pascal saintement rempli ? Mettez la communion dans le cœur du pauvre comme dans le cœur du riche, vous ferez goûter à l'un et à l'autre cette heureuse sollicitude : *Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice* (1), le reste n'est qu'un surcroît qui vous sera donné ; vous ferez sentir à celui qui n'a pas, la *douce béatitude* qui se contente de peu, qui trouve de l'or dans la médiocrité ; et à celui qui possède, la *béatitude plus douce encore* du détachement chrétien, de la miséricorde et de la charité.

Oui, tout compte fait, c'est encore parmi les chrétiens qui font leurs Pâques que vous trouverez plus d'époux fidèles, plus d'enfants soumis, plus de maîtres dévoués, plus de serviteurs honnêtes, plus de commerçants probes, plus d'artisans rangés, plus d'ouvriers laborieux, plus de citoyens paisibles.

Si donc on trouve nos homélies endormantes, c'est qu'avant de les entendre on est soi-même endormi ; c'est que, selon la parole du Sauveur, *les cœurs sont appesantis par la débauche des passions, par l'ivresse des jouissances matérielles, par les soins exagérés de de la vie présente* (2), sans aucun regard vers la vie future : on entr'ouve quelquefois les yeux, mais pour les refermer bien vite et se replonger dans un sommeil dangereux : *Dormitaverunt omnes et dormierunt* (3). — Ah ! c'est vous censeurs irréfléchis, qui produisant et prônant tant d'élucubrations pour le moins inutiles au bonheur des peuples, c'est vous qui endormez le monde dans l'indifférence religieuse, dans une funeste apathie pour les choses de la foi, *dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (4). Nous, docteurs plus éclairés sur les véritables intérêts de l'homme, nous le réveillons, tantôt à l'éclat soudain de cette vive et forte parole : *Voilà l'heure de sortir de notre sommeil, car le salut est proche* (5) ;

(1) Matth., vi. — (2) Luc, xxi. — (3) Matth., xxv. — (4) Luc, i. — (5) Rom., xiii.

tantôt par cet avertissement plein de sollicitude : Levez-vous, préparez vos lampes, voici l'époux qui vient, allez à sa rencontre (1); et dans la grave circonstance du Carême, nous venons vous éveiller tous, avec un zèle plus tendre que jamais : comme une mère qui réveille son enfant au bruit d'un chant suave, nous venons exciter chacun de vous par ce refrain si simple et si salutaire :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement

II. — A ceux maintenant qui prétendent et osent imprimer que la parole enflée, les considérations prétentieuses du haut enseignement pastoral ne sont pas comprises des deux tiers du troupeau (ce qui joint au précédent reproche n'irait rien moins qu'à conclure que les Evêques ont le privilège d'endormir la ville et la campagne), nous allons répondre encore par la *simplicité de l'homélie*, avec la confiance que les populations rurales, quoique épuisées le dimanche par les fatigues d'une semaine de travail, nous comprendront assez pour nous écouter très religieusement, et que notre parole produira chez elles intérêt et animation.

Pour cette portion de nos brebis qui nous est également chère, et dont nous ne devons jamais oublier les besoins, reprenons comme thèse d'exhortation précisément le même sujet offert aux intelligences plus cultivées :

Ton Créateur tu recevras
Au moins à Pâques humblement.

et, avec la parabole de l'Evangile empruntée aux travaux des champs, montrons par le langage que Notre-Seigneur a consacré qu'une simple homélie peut répandre dans le peuple tous les éléments d'une philosophie pratique et d'une moralisation féconde.

Un homme, dit l'Evangile, sortit pour semer son grain (2). *Cet homme*, c'est Dieu, source et principe de la grâce ; c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre salut ; c'est le Pasteur, suprême dont le champ n'a d'autres limites que celles du monde ; c'est nous, votre Pasteur, qui en ce moment déversons comme à pleines mains sur vous, les trésors d'un enseignement divinement autorisé ; c'est encore quiconque a dans l'Eglise la mission de déposer dans le cœur des fidèles la semence qui nourrit les âmes : — *et cette semence, c'est la parole de Dieu* (3).

Quelle heureuse comparaison ! La semence tombe en des sillons

(1) Matth., xxv. — (2) Luc., viii. — (3). *Ibid.*

préparés, la parole de Dieu tombe dans les âmes selon leurs dispositions.

La semence est ensevelie, et durant cette mort apparente, elle jette des racines ; bientôt paraît au dehors, d'abord un petit point verdoyant, puis un brin d'herbe, puis une tige, puis un épi qui couronne, enfin dans cet épi des grains multipliés que le soleil va mûrir : de même, la parole de Dieu qui frappe l'oreille descend doucement dans le cœur de ceux qui l'écoutent ; si on *la garde*, elle germe, jette ses racines dans l'âme, et se produit bientôt au dehors par des pensées saintes, des désirs de salut, des affections qui se tournent vers Dieu, des actes et des habitudes qui pénètrent toute la conduite de fidélité au devoir, fidélité qui s'accroît et mûrit pour le ciel.

Mais, si tel est l'effet admirable de la parole de Dieu comme semence, que dire de cette parole même, de cette parole incarnée, toute vivante et toute vivifiante, qui est déposée dans nos âmes par la sainte communion ! La sainte communion, voilà la semence par excellence, *le froment qui nourrit les élus* du Seigneur. Oui en vous appelant à faire vos Pâques, notre prédication solennelle fait tomber en vous et autour de vous la semence de la plus vraie philosophie, de la plus saine morale, de la plus pure félicité.

Le semeur est là, les mains remplies du grain sacré pour le répandre ; et vos cœurs sont la terre ouverte à cette semence bénie. Seulement, il faut que vos cœurs, comme la terre, soient convenablement préparés, et Notre-Seigneur, dans la parabole, distingue quatre sortes de terrains.

Et d'abord, pendant que le semeur jetait son grain, *une partie de la semence tomba le long du chemin qui bordait le champ ; elle fut foulée aux pieds des passants, et les oiseaux du ciel dévorèrent bientôt ce qui en restait.*

Image des âmes insensibles chez lesquelles la parole de Dieu ne trouve que résistance et infécondité. Pressez-les de s'ouvrir à Dieu, de le recevoir par la communion, l'exhortation tombe sur un chemin dur et battu, où tout passe et repasse, va et vient, où l'on se croise en tout sens pour arriver, qui aux places, qui à la fortune, qui au plaisir ; où la semence est écrasée sous les pas de la foule et sous le poids des lourds véhicules ; et le peu qui reste de cette semence sacrée, les parcelles que le vent du monde n'a pas encore dispersées, la légèreté, la dissipation les emporte comme l'oiseau avide, insouciant, inconstant, rapide dans son vol, insaisissable dans sa mobilité, enlève en un clin d'œil le grain qu'il vient d'apercevoir.

Une autre partie de la semence tomba dans un terrain pierreux. Il y avait cependant un peu de terre végétale, capable de recevoir le grain, mais la couche en était fort légère; au delà on rencontrait le roc aride et impénétrable. La semence germa dans ce lit peu profond, elle voulut étendre ses racines, les racines à peine sorties du germe rencontrèrent le terrain pierreux, et la plante ne pouvant se développer en profondeur sortit promptement de terre, sans appuis suffisants. On crut à une végétation riche et puissante; mais bientôt l'air trop vif sécha l'herbe à laquelle les racines n'apportaient pas assez d'humidité, et le soleil en quelques jours acheva de la brûler et de la faire périr.

N'est-ce point là, l'image de ces âmes vives et superficielles qui promettent beaucoup mais ne tiennent pas? Vous leur parlez de la communion pascale, de son précepte rigoureux, de sa nécessité pour le salut, du bonheur qu'elle procure même en ce monde; les voilà qui accueillent avec empressement la parole sainte, les voilà pour le moment sincèrement résolues; des dispositions hâtives se produisent au dehors; il semble que tout va lever, croître, se fortifier et mûrir. Hélas! bientôt cette germination spirituelle s'étiole, sèche sur pied, languit et meurt. C'est que la profondeur du terrain manquait, c'est que tout se passait à la surface de l'âme, sans retours sérieux, sans déterminations arrêtées, sans racines nourries; si bien qu'après de bons désirs, après de bons sentiments, après de bons desseins, les Pâques cependant n'ont point été faites. Toute cette vivacité a rencontré la pierre d'achoppement, *suprà petram*; l'épreuve de l'affliction, l'épreuve de la tentation, l'épreuve de l'occasion s'est présentée; il y avait quelque chose de dur à franchir, l'ardeur peu réfléchie n'a pas été au delà, *et in tentatione recedunt*. Il fallait attendrir l'affliction par la soumission à Dieu et la confiance en sa bonté, écarter la tentation ou en triompher avec le secours de la grâce, se détourner de l'occasion survenue, et chercher par un chemin tout opposé des sucres généreux et fortifiants; on n'a eu ni ce courage ni cette sollicitude, et les Pâques sont devenues impossibles; et la grande époque de la moisson eucharistique, précédée de si belles espérances, a trouvé l'insouciance ordinaire, la lâcheté ordinaire, le découragement ordinaire, *et in tentatione recedunt* (1).

Un autre partie de la semence tomba au milieu des épines. Voici plus que des espérances, on touche presque à la maturité. Des nœuds sont venus fortifier chacun des jets de la tige, l'épi a montré sa tête verdoyante, la substance molle et laiteuse qui y est

(1) Luc, VIII.

renfermée sera bientôt mûrie et changée en grains d'or sous l'action du soleil ; mais attendez : la terre qui a fourni les suc nourriciers du plus beau froment, récélait aussi des suc mauvais qui ont nourri des ronces, de l'ivraie, des épines ; ces herbes parasites se sont développées plus rapidement que le blé lui-même ; elles l'embarassent, l'étouffent, et en lui dérobant l'air et la lumière, lui dérobent aussi la pluie douce, le soleil vivifiant. *Simul exortæ spinæ suffocaverunt illud* : le champ ne donnera donc pas sa moisson.

Quelles âmes, sont ici désignées ? Des âmes fidèles, sans doute, mais encore partagées entre Dieu et le monde ; des âmes qui ont satisfait dignement au devoir pascal, sans que cette communion obtienne ses derniers résultats ; des âmes qui se laissent étouffer par les plaisirs et les sollicitudes de la terre, et qui ne rapportent pas de fruit, *et non referunt fructum*. A en juger par les dehors, rien ne manque à leur fidélité... rien, si ce n'est l'épanouissement de la vie divine dans leur conduite, [comme conséquence de la nutrition divine qu'elles ont prise. Car, au delà de la communion, doit fleurir une vie digne de la communion : vie que l'on peut comparer à l'épi chargé de grains couronnant une tige vigoureuse ; vie dont le premier germe est lié à cette parole de Jésus-Christ : *Si vous ne mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous* (1), qui grandit et devient adulte avec cette autre parole du Sauveur encore plus riche d'animation : *Celui qui me mange vivra pour moi* (2).

Cette force provenant de la nourriture, cette santé après l'application des remèdes, cette expansion de vigueur puisée dans un milieu réparateur et fécond, voilà ce qui manque à un grand nombre de chrétiens, du reste assez fidèles ; et pour y parvenir, il faudrait qu'après avoir sagement réglé leurs communions sur leur conduite, ils s'appliquassent à régler efficacement leur conduite sur leurs communions, qu'ils missent l'accord et l'harmonie entre le divin aliment et la vie que cet aliment doit produire, autant que le permet l'humaine fragilité. Or, deux choses disputent à Dieu le cœur dont il prend possession par la sainte communion, — les jouissances et les peines ; — les jouissances avidement recherchées ; les peines, quand on s'y abandonne avec défaillance et prostration ; *à sollicitudinibus, et divitiis et voluptatibus euntes suffocantur*. Entre ces deux attaques, la vie abondante que Dieu a communiquée à l'âme par l'Eucharistie doit se maintenir ferme et généreuse ; sans cela, les meilleurs fruits de la communion, étouffés dès leur naissance, n'ont point de maturité possible, *euntes suffocantur*.

(1) Jean, VI, 54. — (2) Jean, VI, 58.

Enfin, *une partie de la semence tomba dans une bonne terre*, dans un enclos où elle ne fut pas écrasée sous les pieds des passants, dans un sol labourable où elle jeta en liberté ses racines, dans un terrain libre de suc étrangers, où, après avoir dominé sans peine quelques herbes mauvaises, elle se développa seule et balança dans un air pur, sous un ciel chaud, la surcharge compacte de ses épis dorés.

L'application est simple et facile, il s'agit ici des *cœurs bons* qui ne participent ni à l'insensibilité pour les choses surnaturelles, ni à ces dispositions superficielles dont l'inconsistance ne produit rien, ni même à ce partage entre Dieu et le monde, entre Dieu et les sollicitudes des biens et des maux d'ici-bas, qui ruine les effets, le fruit, la vie de la communion : il s'agit des *cœurs très bons*, *in corde bone et optimo*, qui, s'unissant à Dieu dans son sacrement, *retiennent*, conservent cette vie divine qui leur est communiquée, et *portent du fruit dans la patience*, dans le courage généreusement chrétien, dans la persévérance et la fidélité.

Et maintenant, que vous nous avez compris, que vous avez entendu, nous le croyons, avec joie et profit pour votre salut, les paroles si simples et si fécondes du saint Evangile, demandez-vous — ceci est l'important — demandez-vous, dès aujourd'hui, et souvent pendant ce Carême, à quelle espèce de terre vos cœurs doivent être comparés. Etes-vous du nombre de ces chrétiens qui *ne veulent point* faire leurs Pâques ? Etes-vous du nombre de ceux qui maintenant *veulent* les faire, mais qui *ne les feront pas* ? Etes-vous du nombre de ces fidèles qui *font leurs Pâques*, qui communient fréquemment, et qui *n'accordent pas* assez la communion avec la vie chrétienne qu'elle doit produire, accroître et consommer ? Etes-vous enfin de ces cœurs *bons et très bons*, heureusement disposés à *porter des fruits au centuple* ?

Voilà, la grande question du Carême ; voilà l'examen sérieux que notre sollicitude livre à vos méditations, demandant à Dieu que chacun de vous seconde tous les efforts de sa grande miséricorde, et qu'aucun de nos enfants bien-aimés ne reçoive en vain la *grâce des jours de salut* (1).

(1) II, Cor., VI.

AUTRE HOMÉLIE

SUR LA SCIENCE HUMAINE DEVANT JÉSUS

PAR LE PÈRE LAVIGNE

Evangile S. Jean, III, v. 1 à 36.

M. F., nous trouvons tout étudiée et toute résolue dans ce chapitre la question de la science humaine devant Jésus-Christ : nous y trouvons la distance qui sépare la science de Jésus, l'ignorance et l'orgueil qui l'accompagnent ; son unique moyen d'arriver à Jésus, et devant les faibles appuis de la science, les irrécusables témoignages des vérités apportées par Jésus. C'est un véritable traité, et tout se termine par les funestes destinées de la science orgueilleuse, qui s'obstine à repousser la vérité. Suivons pas à pas les enseignements de ce chapitre.

Le personnage est bien choisi, il a tout ce qu'il faut pour représenter la science à son plus haut degré : c'est un homme distingué par son nom d'abord, qui signifie la victoire du peuple, quoique dans le cours des siècles l'honneur de ce nom ait subi quelque atteinte ; secondement, par sa caste ; il était du nombre des pharisiens, les premiers du peuple ; troisièmement, par son titre et ses talents ; c'était un prince et un maître en Israël. Il avait entendu parlé de Jésus et il désirait le connaître, et cette présentation du docteur de la loi est elle-même une grande leçon. Il craignait la publicité de sa démarche, il redoutait les censures de ses collègues les pharisiens, qui ne cessaient de dire : On ne voit pas beaucoup d'hommes distingués aller à Jésus ; le petit peuple seul court à lui (1). Il choisit l'entrée de la nuit pour sa visite ; tout est préparé, tout est étudié dans la manière dont il se présente ; on reconnaît l'homme bien appris du monde, mais aussi l'homme plein de lui-même et de sa vaine science. Il arrive donc vers le soir et dit à Jésus : Nous savons, Maître, que vous êtes venu de Dieu ; car personne ne peut faire les merveilles que vous opérez, si Dieu n'est pas avec lui. Voilà la majesté et la raisonnement de la parole humaine. Le pharisien savant est persuadé qu'il est près de Jésus ; il croit qu'il suffit de franchir un petit espace et de faire quelques pas pour l'atteindre ; à l'aide de la science, il pourra facilement mettre entre Jésus et lui

(1) Numquid ex principibus aliquis credidit in eum. autæ pharisæis, sed turba hæc quæ non novit legem. Jean, VII, 48 et 49.

une communication complète. Mais quelle erreur ! Entre le plus grand savant de la terre et Jésus-Christ, il y a la distance de tout un monde, une création les sépare, et Notre-Seigneur l'en avertit avec le calme et l'autorité de sa parole. Si l'homme ne renaît pas une seconde fois, il ne peut pas voir le royaume de Dieu ; et le royaume de Dieu et Jésus c'est la même chose. Il ne suffit pas pour arriver d'être distingué, savant, prince dans son pays ; il y a, semble dire Jésus, entre vous et moi la distance d'une vie à une vie ; il faut renaître une seconde fois. Mais l'homme animal ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu. Cet homme de la science s'arrête au sens le plus grossier ; au lieu de penser que s'il y a une naissance matérielle, il peut bien aussi y avoir une naissance plus élevée qu'il ne connaît pas, il transporte à l'oracle élevé de Jésus les idées abaissées qu'il se fait de la naissance humaine. Un homme avancé en âge peut-il naître une seconde fois ? Comment rentrerait-il dans le sein de sa mère pour cette seconde naissance ? Voilà bien le caractère de la science, qui juge la vérité de l'ordre divin avec son intelligence étroite, avec ses pensées humaines, et veut absolument les rapetisser et les réduire à ce milieu dans lequel elle établit sa vie et nourrit son orgueil.

Pour répondre au pharisien, Notre-Seigneur ne descendra pas dans le champ clos des luttes et des discussions ; il se contente de répéter la vérité avec plus d'affirmation, et il en fait une exposition nouvelle. Recueillons en passant cette leçon du divin Maître ; fuyons comme lui la polémique qui irrite les âmes et disjoint les cœurs, loin de les unir dans la charité. En vérité, en vérité je vous le dis, répond Jésus, si vous ne naissez de l'eau et de l'Esprit-Saint, vous ne verrez pas le royaume des cieux. Dans la première affirmation, il parlait en général ; dans la seconde, il s'adresse directement au pharisien, et en exposant il réfute ; c'est comme s'il disait : Est-ce que je vous ai parlé d'une naissance matérielle ? Je ne m'occupe pas ici de ceux qui sont nés du sang, de la volonté de l'homme et de la chair, je parle de ceux qui naissent de l'esprit. Si ce qui est né de la chair est chair, il faut aussi reconnaître que ce qui est né de l'esprit est esprit ; mais cette dernière naissance, on ne la voit pas avec les yeux, elle ne tombe pas sous les sens extérieurs ; on la distingue à ses effets, comme le vent qui souffle où il veut, et qui ne laisse pas apercevoir son point d'arrivée et son point de départ ; ses effets le signalent : quand les arbres sont agités ou déracinés, quand les édifices sont ébranlés ou renversés, il est facile de reconnaître la présence de la tempête. C'est ainsi que vos yeux, vos oreilles et vos autres sens ne perçoivent point la

naissance de l'esprit. Mais les effets qu'elle produit la révèlent : le mépris du temps, la séparation des joies de ce monde jusque-là poursuivies avec ivresse, l'amour de la croix, un dévouement sans bornes, une chasteté parfaite, une humilité profonde, une charité universelle, annoncent infailliblement cet enfantement céleste et divin ; la science devrait se soumettre humblement, et appeler à elles ces grandes choses, mais elle aime mieux les scruter orgueilleusement, et redire avec le pharisien de notre Evangile : Comment ces choses peuvent-elles se faire ?

Le savant veut tout comprendre, tout expliquer ; il ne doit pas y avoir de choses insondables pour lui ; et en scrutant les profondeurs de Dieu, il ne sait pas dire : *O altitudo !* O profondeur qui m'écrase ! Ce qui est au-delà des investigations et des raisonnements de son esprit n'est rien pour lui, et il dira toujours : Je veux comprendre, faites-moi comprendre ; comment cela peut-il se faire ? C'est trop fort, en vérité ; il n'a que trop mérité l'humiliation de cette réponse de Jésus : Vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces choses ! *Tu es magister in Israel, et hæc ignoras.* Comprenez donc, ô prince de la science, la différence qui existe entre vous et moi : nous sommes maîtres tous les deux ; vous seulement maître en Israël, mais moi, d'après vos propres paroles, je suis maître venant immédiatement de Dieu (1), et vous pouvez déjà pressentir combien est long le chapitre de vos ignorances, *et hæc ignoras.* Mais vous me demandez peut-être la preuve de ces grandes vérités que je vous expose ; je ne puis pas vous prouver cette doctrine en elle-même ; votre intelligence n'atteindra pas à ces hauteurs ; j'ai essayé des comparaisons matérielles et vous n'avez pas compris. *Si terrena dixi vobis et non creditis.* Comment faire arriver jusqu'à vous un langage céleste ? *Quomodo si dixero vobis cælestia creditis ?*

Nous avons suivi cette action vive et animée de l'entretien de Jésus avec Nicodème ; l'intérêt va grandissant à chaque parole. Comme tout est solennel ! C'est la nuit ; tout se tait autour de Jésus, et, dans la personne du savant, il s'adresse à tous les hommes de la science, mais il s'agit maintenant d'appuyer sa parole ; il ne la livre pas à l'intelligence raisonneuse, mais il la présente reposée solidement sur le témoignage, preuve plus irrécusable encore que le raisonnement. Ne perdons rien de cet enchaînement merveilleux. Jésus apporte d'abord son propre témoignage ; c'est un témoin oculaire des choses qu'il énonce : En vérité, en vérité, je vous le dis, j'affirme ce que je sais, j'atteste ce que j'ai vu et ce que je vois sans cesse ; car si j'appartiens à la terre, j'appartiens

(1) A Deo venisti magister.

encore plus au ciel ; je suis *voyageur* et *compréhenseur* à la fois ; en même temps que je m'entretiens avec toi sous ce palmier solitaire, au milieu de cette nuit tranquille, je suis dans le ciel, en face même de ces vérités que je découvre sans voiles.

Nemo ascendit in cælum nisi qui descendit de cælo, Filius hominis qui est in cælo. Quel témoignage plus recevable que le mien ! et cependant vous le rejetez, *et testimonium nostrum non accipitis.*

Tous les hommes ont en eux-mêmes la tendance à croire au témoignage. Ils croient au témoignage de l'histoire, au témoignage de leurs amis, au témoignage de l'autorité, et quelquefois même au témoignage menteur de la fable, et ils ne croient pas au témoignage de Jésus scellé par un serment solennel ! *Amen, amen, dico vobis.* Pour, nous, n'imitons pas la vaine science, ne raisonnons pas, ne discutons pas, acceptons le témoignage de Jésus ; c'est sur lui que repose la foi. Je crois, Seigneur, parce que vous l'avez dit et que vous ne pouvez pas me tromper.

Mais ce n'est là que le premier témoignage qui appuie la doctrine de Jésus.

Le second sera le grand mystère de son sacrifice. Il me semble l'entendre disant à tous les hommes représentés par ce savant d'Israël : O hommes ! je suis venu pour vous sauver, je vous veux à tout prix, je vous apporte les vérités lumineuses qui doivent vous guider dans le chemin ; je les affirme devant vous... et vous ne me croyez pas... Il vous faut donc plus que ma parole ! Eh bien, vos désirs seront satisfaits ; j'ajouterai pour vous convaincre le témoignage de mon sang ; tout le sang de mes veines, je le répandrai pour vous ; car de même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi doit être élevé le Fils de l'homme sur la croix, et ce témoignage sera plus efficace que le premier. Ainsi élevé de terre, j'attirerai tout à moi ; vous y viendrez vous-même, pharisien, non pas seulement en secret au milieu des ténèbres de la nuit, mais à la face de tout Israël, devant le gouverneur romain à qui vous demanderez mon corps ; et c'est vous qui aurez l'honneur de me rendre les suprêmes devoirs, après avoir vu couler tout mon sang. Il y a plus encore : après le témoignage de la parole et le témoignage du sang, Notre-Seigneur invoque, pour appuyer ces vérités, le témoignage ineffable de l'amour. Au dessus de son sang, si j'ose ainsi parler, il y a *lui-même* dans toute l'étendue de ce grand mot, ce Jésus de l'éternité et du temps, ce grand Dieu et ce vrai homme. Le Père le donne tout entier comme témoignage ; c'est le don du ciel ; c'est la propriété de la terre ; il est donné à tous et à chacun ; c'est ainsi que Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son

Fils unique, pour que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle.

Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret, ut omni qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.

Voilà le triple témoignage offert aux hommes : les affirmations de Jésus, l'immolation de Jésus, le don de Jésus. Que croira les étonnantes inventions du plus ineffable amour, lorsqu'un Dieu va jusque-là, *sic dilexit*? Lorsqu'il donne aux hommes son Fils unique, peut-on douter encore du désir qu'il a de les sauver? Tous sont appelés à croire en Jésus-Christ et à obtenir par cette foi la vie éternelle, *ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam*. Les hommes étaient tous des révoltés et des criminels. Au lieu de descendre pour les juger, il est venu chercher et sauver ce qui était perdu ; il se réserve de les juger après la consommation du temps : *Cum acceperò tempus ego justitias judicabo* ; et encore, il ne fera que confirmer ou que laisser s'exécuter le jugement qu'ils auront prononcé eux-mêmes. Car celui qui croit ne peut-être jugé, puisque non seulement sa foi vivifiée par les œuvres ne contient aucune condamnation, mais de plus elle proclame ses droits à l'éternelle récompense. Pour celui qui ne croit pas, il se condamne lui-même, puisque malgré le besoin de croire pour arriver à la vie, il n'a pas cru au témoignage du Fils unique de Dieu et refuse le seul moyen de dissiper ses affreuses ténèbres. La nuit de la mort et du péché l'enveloppe de toutes parts, il l'accepte et la préfère à la lumière. *Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem* ; c'est donc seulement en lui-même et dans la perversité de ses œuvres qu'il trouve la raison de sa condamnation : *Erant enim eorum mala opera*.

L'Evangile insiste : les vérités scellées du témoignage de Jésus, voilà la lumière que repousse celui qui fait le mal. Il ne rejette pas toute lumière : il accepte les lumières des sciences et de l'histoire qui ne le condamnent pas. Mais il fuit la lumière qui l'accuse, le révèle à lui-même, réveille les remords et condamne sa vie ; il appartiendrait à la foi, s'il pouvait accepter seulement le Jésus de l'étable et de Nazareth ; — mais il se révolte devant le Jésus qui prescrit la chasteté et la justice, et place devant les passions d'infranchissables barrières ; voilà l'histoire de l'humanité coupable. Adam prévaricateur fuit le Dieu qui le cherche au jardin ; Caïn se cache après la mort de son frère Abel. C'est aussi souvent le dernier mot de ces incrédulités qui attristent si profondément l'Eglise. — Quand ces hommes qui ne croient plus ont-ils cessé de croire? C'est lorsque leur vie a commencé à tomber sous

les reproches et les condamnations de la foi ; ce jour-là ils ont violemment écarté la lumière : *Omnis qui male agit, odit lucem*, et ils veulent fuir aussi tout ce qui la possède et la reflète sur eux. Vous ne les trouverez jamais avec le livre qui la développe, avec le juste qui la suit, le prêtre qui la prêche, la solitude qui la prépare ; il cherche à échapper à sa propre conscience, qui, malgré lui, l'y ramène et en soutient les droits. Il y a au contraire un mystérieux concert entre la lumière et celui qui obéit à la vérité ; le bien que fait l'homme est petit en lui-même, mais il grandit sous les approbations et l'éclat de la lumière. Plus il s'approche, plus il est enveloppé des clartés de la lumière dont il fait les œuvres, et il ira montant incessamment vers la lumière, jusqu'à ce qu'il soit à jamais confondu en elle dans une merveilleuse unité ; et alors ses œuvres recevront leur glorification suprême dans l'éclat de la lumière, et révéleront ainsi leur principe et leur moteur. C'est Dieu lui-même qui agissait dans le juste, et déposait dans son cœur le germe même de la gloire des cieux. — Quelle doctrine ! et quelle leçon ! On dirait que Notre-Seigneur a oublié le pharisien savant pour s'adresser à l'humanité tout entière, et développer le mystère de la régénération, qu'il doit bien plus révéler aux petits qu'aux sages et aux savants de la terre.

Remarquons ici l'ordre suivi dans le développement des titres de Notre-Seigneur. Verbe dans le sein de son Père et Verbe incarné pour sauver les hommes, il convie l'humanité à cette alliance ineffable, dans laquelle il l'appellera, lorsque sa grâce l'aura fait passer par une seconde naissance pour arriver à lui. Voilà le résumé de ces trois chapitres ; il est temps de voir les moyens par lesquels Jésus aplanit les difficultés et les obstacles, pour faire trouver cette grâce régénératrice au sein de l'humanité.

I^{er} DIMANCHE DU CARÊME

HOMÉLIE

SUR LE SAINT TEMPS DU CARÊME

PAR MONSIEUR LE COURTIER, Evêque de Montpellier.

I. Tentation et découragement. — II. Tentation de présomption. — III. Tentation d'accommodement.

M. F. — Il appartient spécialement aux dignes prêtres, qui sont placés auprès de chaque fraction du troupeau, de vous préparer à passer saintement la carrière quadragésimale. A eux surtout de vous exhorter à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, à profiter du temps favorable et des jours du salut. A eux de préparer dans vos âmes les voies du Seigneur, d'éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, de diriger vos pas dans le chemin d'une paix parfaite avec vos consciences.

Ils vous diront donc, ces dignes prêtres nos coopérateurs (1), que tout d'abord, en entrant dans la sainte Quarantaine, vous avez à vaincre une triple tentation : tentation de découragement — tentation de présomption — tentation d'un faux accommodement du péché et du monde avec Dieu, son service et son amour.

I. Quand on vous aura fait comprendre l'esprit et le but du Carême, dans la réparation du passé, dans la réforme du présent, dans une marche ferme pour l'avenir, le tentateur s'approchera de vous, n'en doutez pas, et il vous dira : Voilà le jeûne moral qu'on vous propose, et pour lequel il n'y a pas de dispense ; voilà le pain que l'on va vous servir, il est dur comme la pierre.

Vous, vous viviez à l'aventure, sans réflexion comme sans remords ; dans votre conduite, aucune gêne pour éviter le péché, aucune règle de charité et de justice, aucun assujétissement à la prière, à l'observation du dimanche, aux privations pénitentielles ; surtout, vous viviez sans confession. — Mais si vous devenez l'enfant de Dieu, dans ce Carême, il faudra vivre avec précaution et recueillement, vous pénétrer de la crainte du Seigneur, prier Dieu, garder son dimanche et les lois de son Eglise ; il faudra surtout vous confesser ; voilà les pierres que vous aurez à digérer.

Vous, vous viviez fort à l'aise à l'ombre du sanctuaire. A l'aide d'une certaine routine de dévotions qui ne vous coûtent pas, à

(1) Aliis vero ecclesiis homilias populo recitandas suppeditabat, S. Cæs. Arlat.

l'aide de sacrements qui ne vous changent pas, vous vous étiez acquis le privilège d'une petite vie bien mondaine, bien molle, bien inutile, bien enfoncée surtout dans l'amour des biens de la terre. Vous ne touchiez jamais ni à vos défauts, ni à votre caractère, ni au flux de vos paroles. L'aigreur, la cupidité, la malice pieusement voilée, la dureté, la hauteur, l'envie, l'avarice, l'égoïsme étaient pour vous comme la desserte que vous emportiez de la table du Seigneur. — Mais si vous devenez sérieusement l'enfant de Dieu, il faudra ne plus vous servir de la dévotion et des sacrements que pour travailler à une vie mortifiée, forte, utile, humble, douce, dévouée, charitable, patiente, c'est-à-dire CHRÉTIENNE: *Dic ut lapides isti panes fiant*. Car enfin vous vous êtes nourris jusqu'ici d'un pain de fantaisie, d'un pain tendre et délicat, et il faudra le manger désormais aussi dur et aussi sec que la pierre.

Vous répondrez au tentateur qui veut vous décourager, qu'il est le père du mensonge et que tout son discours est une tentation que vous méprisez.

Qu'il n'est pas de père qui donne des pierres à ses enfants, quand ses enfants lui demandent du pain; et qu'à plus forte raison le Père céleste donnera son esprit de bonté et de suavité à ceux qui le lui demanderont pour adoucir leurs sacrifices.

Que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu; que si vous avez des sacrifices à faire, cette douce parole vous aidera; que si vous avez des réformes à opérer, cette parole puissante changera vos cœurs.

Oui, répondez au démon que c'est le péché, le monde, nos passions qui nous font avaler des montagnes, mais que Dieu a un pain supersubstantiel qu'il donne à ses enfants.

Répondez-lui que vous avez dévoilé ses artifices. Quand il vous présentait le péché à commettre, c'était, disait-il, une poussière légère, et il mentait; puis, quand il vous présente la réparation du péché comme une pierre à digérer, vous savez qu'il ment plus fort encore.

Répondez-lui qu'une larme de pénitence attendrira ce pain du Seigneur, et que l'onction de sa grâce vous le rendra délicieux à manger.

Répondez-lui surtout avec la parole même du Dieu qui change les pierres en pain: que comme un père a pitié de ses enfants, le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent.... qu'il connaît notre limon, qu'il n'a pas oublié que nous sommes une poussière sans consistance... qu'il sera propice à nos péchés précisément parce qu'ils

sont grands... que son joug est doux et son fardeau léger... que nous n'avons pas un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités, puisqu'il a été tenté en toutes choses (1). — Qu'après tout, s'il y a quelques sacrifices à faire au service de notre Dieu, « le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. »

II. — Sans se rebuter de sa première défaite, le démon, (car le démon, comme tous les méchants qui sont ses enfants, affronte tout pour parvenir à son but), le démon, que nous pouvons appeler le démon du carême, vous jettera à l'opposé dans une présomption bien dangereuse.

Vous voulez être les enfants de Dieu, vous dira-t-il ; vous trouvez assez facile de vaincre mille difficultés, de vous incorporer une nourriture lourde et indigeste, à la bonne heure. Seulement, imitez ces chrétiens qui font leurs Pâques à peu de frais, et pour qui la huitaine des Jours saints est plus que suffisante : après tout, ils sont en règle. Pourquoi vous presser si fort ? Pourquoi une quarantaine de préparation ? Attendons la fin. — Le temps, sans même que vous vous en aperceviez, va vous porter sur ses ailes, il va vous déposer doucement dans la grande semaine, à la hauteur de vos devoirs religieux, sur le pinacle du temple ; alors vous vous jetterez avec confiance et les yeux fermés dans le sein de Dieu et de ses miséricordes.

Mais je crains l'étourdissement, à cette élévation où je ne serai pas arrivé par degrés ? Je crains la transition brusque d'une atmosphère lourde à un air vif et pur ? N'ayez pas peur, et jetez-vous avec confiance. Mais je me briserai ? Dieu a commandé à ses anges, ils étendront la main dans le sacrement de Pénitence, et vous ne vous heurterez pas seulement le pied. — Mais l'examen sérieux de mes fautes ? Les anges de l'Eglise sont chargés de vous interroger. — Mais la douleur de mes péchés ? Ils ont devoir de vous y exciter. — Mais la réparation ? C'est l'affaire du temps. — Mais le changement de vie ? Tout cela viendra peu à peu. — Jetez-vous avec confiance, *mitte te deorsum*.

A cette grossière tentation, ne reconnaissez-vous pas tous ces demi-désirs du Carême que l'on ajourne à la Semaine-Sainte et que le temps pascal voit avorter depuis si longtemps ? Vous reconnaissez ces Pâques légères dont on remet la préparation aux derniers jours, Pâques que l'on fait néanmoins, et dont on ne retire que deux avantages assez tristes : se confesser sans se connaître, être absous sans être connu, surtout sans être changé.

Vous reconnaissez enfin l'inutilité de tant de Carêmes qui ont

(1) Ps. cii, 13, 14 ; Ps. xxiv, 11. — Matth., xi, 30. — Hébr., iv, 15.

passé sans rien corriger, sans rien renouveler, et qui nous ont laissé tous nos défauts avec toutes nos dévotions. On a dédaigné de monter les degrés du temple, de suivre pas à pas les dispositions heureuses qui mènent à la justification de nos âmes; on n'a peut-être jamais arrêté ses regards sur les devoirs les plus communs que l'on remplit si mal, sur les simples vertus que l'honnête homme rougirait de ne pas avoir; et la Pâque chrétienne, loin d'être un but auquel tout aboutit, n'a été très souvent qu'un point perdu dans l'espace.

A ce démon de la présomption, répondez, « qu'il ne faut pas tenter le Seigneur notre Dieu; » que ce serait le tenter, de vouloir écouter la parole sainte à travers les mille bruits de la terre, de vouloir prier sans recueillement, se connaître sans examen, s'examiner sans la lumière divine, s'exciter au repentir sans en prendre la peine, réparer le péché et changer de vie sans s'en donner le temps, s'affermir pour l'avenir sans s'être éprouvé dans le présent.

Je le sais: les Anges, les Ministres de Dieu vous aideront en vous exhortant, et vous exhorteront en vous aidant, *adjuvantes exhortamur* (1); mais aider à des efforts n'est pas suppléer à une inaction complète, à une indifférence calculée.

Pour le Carême comme pour la vie, il ne faut pas se précipiter témérairement dans les bras de Dieu; il faut s'y abandonner avec une volonté bonne et généreuse. Car s'il est écrit: « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » vous me sauverez, Dieu véritable et fidèle; il est écrit également « qu'il est horrible de tomber dans les mains du Dieu vivant. »

III. — Le génie du mal ne se décourage qu'à la dernière extrémité; et voici la troisième et dernière tentation du Carême, tentation plus délicate que les deux autres.

Vous voulez, dit le démon, prendre le Carême tel qu'il est, vous voulez l'embrasser tout entier et sans attendre; eh bien! faisons au moins quelques réserves, il est avec le ciel des accommodements.

Je vais vous placer à un haut point de vue, d'où vous pourrez considérer à la fois Dieu et le monde, son royaume céleste et tous les royaumes de la terre. Ne voyez donc pas la religion seulement en elle-même, voyez-la dans ses contacts avec les exigences de la nature, avec les intérêts du temps, avec les nécessités et les convenances de la société; car pour considérer la religion dans le

(1) II Cor, vi. 1.

vrai, il faut la considérer de haut et en grand. — Sur son calvaire, l'Evangile ne vous promet qu'épines, pénitence et renoncement ; moi, du haut de la montagne où je vous transporte, je vous promets les fleurs du plaisir et les fruits du succès. Soyez à Dieu. mais soyez au monde ; goûtez les biens du ciel, mais savourez les biens de la terre ; vous voyez, moi je vous donnerai tout : *Hæc omnia tibi dabo.*

Cette tentation d'accommodement est spécieuse et terriblement attrayante. Que de gens prétendent tout allier, « servir deux maîtres, » malgré l'oracle de l'Evangile ! On croit avoir trouvé le moyen de se couronner des roses de la vie et des épines de la pénitence : on met les épines en dehors du bandeau, pour bien faire voir qu'on est un peu chrétien ; on met les roses en dedans, comme une ouate délicate, afin de ne pas souffrir.

Mais, répondez à ce démon qui baisse le ton et adoucit sa voix pour mieux séduire :

Qu'il s' imagine faussement que la terre lui a été livrée, cette terre qui appartient au Seigneur : et qu'il s' imagine plus faussement encore que les conditions du ciel ont été remises entre ses mains ; qu'il n'a pas même à sa disposition les biens de la vie présente, et qu'il lui sied mal de vouloir arranger les affaires de notre salut, lui qui, à cet égard, a si tristement fait les siennes.

Répondez-lui qu'il n'y a ni accommodement ni pacte, ni transaction, ni marché à conclure ultérieurement avec le ciel, que tout a été conclu, réglé, consommé à jamais sur la croix. — Que ce qu'il nous promet, Dieu le promet bien autrement que lui, et qu'il le donne surtout bien plus fidèlement, à la seule condition de l'aimer sans partage. — « Cherchez premièrement le règne de Dieu » et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît. — Celui « qui aura tout quitté pour moi... recevra le centuple en cette « vie et possèdera la vie éternelle. — Une paix abondante est le « partage de ceux qui aiment la loi du Seigneur. — La piété est « utile à tout, elle a les promesses de cette vie et de la vie à « venir (1). »

Répondez, enfin, au démon que vous comprenez le Carême comme un temps de réparation du passé et de renouvellement de la vie chrétienne. Que vous voulez embrasser le Carême entièrement, sous la garantie de la parole de Dieu qui en adoucira les difficultés. Que vous voulez mettre de suite la main à l'œuvre et ne pas tenter Dieu par des délais coupables. Que vous voulez être à Dieu sans faux accommodements, et que vous ne vouliez les choses

(1) Matth., vi, 31 ; xix, 29. — Ps. cxviii. — I Tim., iv, 8.

de ce monde qu'à la condition d'aimer Dieu et de le servir par dessus tout.

Telles sont, M. F., les instructions spéciales que vous donneront les dignes prêtres placés auprès de vous. Ils suivront ainsi (comme nous avons dessein de le faire nous-même, si Dieu nous prête vie) les admirables *évangiles* de chaque dimanche, et par ces méditations graduées, ils vous conduiront à célébrer dignement la Pâque du Seigneur, à opérer dans vos paroisses, un renouvellement réel qui change les mœurs, sanctifie les habitudes et plante profondément les vertus chrétiennes.

Pour nous, M. F., nous avons résolu d'ajouter au Mandement accoutumé une instruction pastorale, et de raffermir, autant qu'il nous est donné de le faire, les principes et le respect de l'autorité. Par ce moyen, nous aurons rempli toute justice : comme votre Pasteur particulier, nous vous aurons conduits dans des pâturages abondants, au bord d'une eau rafraîchissante et limpide ; comme membre de l'Episcopat catholique, « nous montons sur « une haute montagne pour évangéliser Sion, nous exaltons notre « voix pour évangéliser Jérusalem, pour dire aux villes de Juda : « Voici votre Dieu (1) », et les conditions de son règne.

II^{ME} DIMANCHE DU CARÊME

HOMÉLIE

SUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

PAR MONSIEUR LE COURTIER

N. T. C.-F., pour aller au ciel, — il faut se déterminer à mener une vie chrétienne, qui seule peut nous y conduire : — il faut pratiquer cette vie chrétienne, qui seule peut nous y faire arriver.

La détermination à une vie chrétienne est assaillie, nous vous le disions au Carême dernier, par une triple tentation de découragement, de présomption, de faux accommodements ; espérons que la grâce de Dieu et votre fidélité vous auront fait triompher de ces obstacles.

(1) Is., XL, 9.

La pratique de la vie chrétienne présente à son tour une tentation bien autrement forte, et qu'il n'y a pas moyen de dissimuler. Car ce n'est plus le démon qui décourage, qui souffle la présomption en des accommodements funestes, et que l'on peut vaincre par un démenti pratique ; c'est l'Evangile qui exige, c'est Dieu qui se prononce, et avec Dieu il n'y a pas à discuter.

Il s'agit, pour la pratique de la vie chrétienne, d'en accepter les conditions telles que Dieu les a posées : une vie de crucifiement et de croix, de pénitence et de sacrifice, de renoncement et d'abnégation ; une vie où l'on se dépouille du vieil homme avec ses vices et ses convoitises, pour se revêtir de l'homme nouveau qui a été créé dans la sainteté et la justice.

Ainsi donc, au-delà du *Désert* où l'esprit de Dieu nous conduit, on aperçoit le *Calvaire* ; comme au-delà du Carême, ou nous voulons nous établir dans la vie chrétienne, on aperçoit la vie de la Croix à la suite de Jésus-Christ. Mais, entre ces deux extrémités, Dieu a placé le *Thabor*, ou la consolation qui dédommage ; et sur cette haute montagne, à l'écart, la lumière se projette sur les tentations à vaincre, sur les sacrifices à embrasser.

Dans cette méthode d'initiation à la vie chrétienne, qui nous fait passer du *Désert* au *Thabor*, du *Thabor* au *Calvaire*, c'est-à-dire de la tentation au courage, et du courage à l'exécution, le plan de l'Eglise est d'autant plus admirable qu'il est calqué sur la marche que Jésus-Christ a suivie pour fortifier ses disciples.

Ce Dieu sorti des eaux du Jourdain, vainqueur du démon dans le *Désert*, puis prêchant l'Evangile, disait enfin à ses Apôtres : qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrit beaucoup, qu'il fût mis à mort, pour ressusciter le troisième jour. Sur quoi Pierre reprit le Seigneur, déclarant qu'il n'en serait pas ainsi ; et le Seigneur de reprendre son Apôtre : « Pierre, vous ne goûtez pas les choses « de Dieu, mais celles des hommes. » Et s'adressant à tous : « Si « quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même ; qu'il « porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive ; car, que sert à « l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » — Et voilà que quelques jours après, Jésus-Christ prit avec lui trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, les conduisit à l'écart sur une montagne fort haute, et fut transfiguré en leur présence.

Nous ne monterons cependant pas sur le *Thabor* à la suite de Jésus-Christ, sans avoir bien établi avec vous ce que c'est que cette vie chrétienne dont nous allons nous consoler sur la montagne des élus ; car, avant de s'encourager à une chose, il faut bien la connaître, et la vie chrétienne n'est pas aussi connue qu'on se l'imagine.

I. — Rien n'est plus commun que d'entendre, dans la chaire et au tribunal de la pénitence, les mots de mortification, de croix, de pénitence, d'abnégation, d'immolation de la vie des sens, pour vivre selon la grâce et selon l'esprit.

On est convenu d'accepter facilement ces exhortations sans les comprendre, et il n'en reste qu'un vague d'idées chrétiennes qui ont bien peu de résultats.

L'homme qui veut se convertir à Dieu en est effrayé : il lui semble avoir à gravir une montagne dont la cime se perd dans les nuages et où la respiration doit manquer. — Le fidèle qui pratique (sans trop s'inquiéter des fruits de la vie chrétienne), caresse ces mots comme une perfection idéale, les a souvent à la bouche pour se dédommager de ne pas les sentir influencer sur ses actions. — Chez les uns, l'idée mal comprise de la vie chrétienne produit d'interminables délais ; chez les autres, l'idée non comprise produit des illusions déplorables.

Qu'est-ce donc que la vie chrétienne ? Quelles sont les conditions de cette vie spirituelle, surnaturelle et divine ?

Jésus-Christ va nous l'apprendre en deux mots, comme il l'apprit à ses Apôtres avant de les conduire sur le Thabor :

Si quelqu'un, sans exception comme sans accommodement, veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, et qu'il porte sa croix tous les jours (1).

Renoncer à soi-même, c'est renoncer à ses propres désirs et aux suggestions d'une nature viciée, pour ne plus suivre en tout que la volonté de Dieu, quelque opposée que soit cette volonté à la nature, à nos défauts, à notre caractère.

Porter la croix tous les jours, c'est supporter volontairement et courageusement les maux et les peines de la vie, que Dieu d'ailleurs nous impose de force.

Mais tout cela n'est pas encore assez précis. Le renoncement à soi-même se réalise par la pratique fidèle des commandements divins. — Le support de la croix se réalise par l'acceptation des peines de notre condition.

De sorte que toute la vie chrétienne, selon l'Evangile, se résume en ces deux points : fidélité aux préceptes, résignation aux souffrances : obéir et souffrir chrétiennement.

Il semble, direz-vous, M. F., qu'il n'était pas nécessaire de gravir la montagne d'où vient la lumière (c'est la signification du mot *Thabor*) pour arriver à un détail si simple dans sa précision, et que

(1) Luc, ix.

la lumière seule de la philosophie païenne avait déjà donné ce résumé par la bouche de son sage : *Abstiens-toi et supporte*.

C'est que la lumière dans un cœur païen est toujours la lumière de Dieu, *de qui découle tout don parfait* (1); c'est que cette lumière, qui nous paraît si simple dans sa pureté, se trouve naturellement fortifiée par l'Evangile; car le pape S. Léon déclare que cette voix qui se fit entendre sur le Thabor : *celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le*, doit retentir sans cesse à nos cœurs : soit *pour observer les commandements*, soit *pour supporter les adversités*; nous donnant à entendre que toute la vie chrétienne est là, qu'elle se concentre en ces deux points.

Mais il faut nous entendre.

L'abnégation, qui est l'esprit vivifiant du christianisme, consiste dans la fidèle observance des préceptes, *ad facienda mandata* (2).

Si vous consultez, M. F., la pratique ordinaire du monde dans l'observation des commandements, ou même la pratique d'une piété mal éclairée, vous aurez peine à y voir l'abnégation de la vie chrétienne.

« En faire pour Dieu le moins possible, lui disputer pied à pied le terrain de l'obéissance, trouver des prétextes à tout ce qui nous gêne, se faire illusion sur l'amour de préférence que l'on doit à Dieu, se borner au fait matériel de tel ou tel précepte, sans jamais aller jusqu'à l'esprit qui vivifie la pratique des commandements. »

Voilà ce que vous apercevrez facilement dans une piété superficielle, et vous y apercevrez difficilement l'esprit d'abnégation.

Mais supposez tout le contraire : « Fidélité généreuse fuyant les prétextes, amour de Dieu vivifiant les actes, et conduisant par les actes, jusqu'à l'esprit de la défense ou du commandement : vous verrez alors que là est une partie importante de la vie chrétienne. »

Car la pratique sérieuse des Commandements suppose des défenses qui mortifient en nous les œuvres de l'homme charnel, des actes qui brisent la nature, des observances qui nous tiennent sous la dépendance de Dieu, un amour de préférence qui tue en nous toute affection contraire à la loi divine, qui nous détache de la terre pour nous attacher aux choses du ciel : certes, voilà bien l'abnégation.

Prenons quelques exemples qui nous feront encore mieux saisir ce principe de renoncement qui est au fond de tous les préceptes.

Le cinquième commandement défend de tuer : mais il va jusqu'à arracher de notre cœur tout désir de vengeance ; et quand le

(1) Jacq., I. — (2) S. Léon.

cœur est ainsi calmé, il le revêt de dilection jusqu'à aimer son ennemi, il l'élève jusqu'au bonheur de la douceur et de la patience; et vous n'appellez pas cela de l'abnégation?

Le septième commandement défend de voler : voilà la cupidité tuée d'un seul coup. Mais ce précepte va bien plus loin : il va jusqu'à faire verser dans le sein du pauvre le superflu de notre fortune, jusqu'à chercher le règne de Dieu et la justice avant tous les biens de la terre, jusqu'à avoir le cœur pauvre, lors même que les mains sont pleines ; et vous n'appellez pas cela du dépouillement?

Il est un commandement qui nous oblige d'obtenir la rémission de nos péchés dans le sacrement de Pénitence ; mais il suppose la connaissance recueillie de soi-même, l'accusation entière de ses fautes, la réparation du passé, la douleur dans le présent, le changement sincère pour l'avenir ; et vous n'appelleriez pas cela mortification de l'homme charnel?

Enfin, il n'est pas un acte mauvais dans notre cœur que la loi ne réprouve, et pour lequel elle n'exige une vertu contraire : le tout vivifié par une préférence absolue donnée à Dieu ; et vous n'appelleriez pas cela mourir à soi-même, mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, se renoncer, se dépouiller du vieil homme pour se revêtir de l'homme nouveau?

Ah ! donnez-moi une âme dont la conduite explique les *dix paroles* de la loi par les *huit paroles* des Béatitudes évangéliques : cette âme aura compris la première condition de la vie chrétienne : *ad facienda mandata*.

Mais voici M. F., la seconde condition : support journalier de la croix, résignation aux peines de cette vie, *ad toleranda adversa*.

Si vous supposez, ce qui ne se voit que trop, même parmi les chrétiens, une inquiétude constante contre la position que Dieu nous a faite, un désir rongeur d'être toujours ce que l'on n'est pas, et surtout d'être plus qu'on n'est, un découragement dans les peines plus vives qui tombent sur cette vie déjà meurtrie, une horreur pour tout ce qui est pénitence et privation, une recherche continuelle de bien-être, de mollesse et de sensualité ; je vous accorde que tout cela est bien loin de l'Évangile et de la vie chrétienne.

Mais si vous entendez par le support journalier de la croix l'acceptation de sa position, quelquefois pénible, selon l'ordre de la Providence ; la résignation, quoique douloureuse, aux peines qui viennent encore nous accabler ; un peu d'amour et de zèle pour se priver, pour offrir à Dieu de légers sacrifices, une vie

mortifiée en proportion de nos fautes et de notre faiblesse : vous aurez une juste idée de la seconde condition de la vie selon Jésus-Christ.

Vous comprendrez alors cette grande parole de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive* (1).

Telle est, M. F., la vie chrétienne dans toute sa sévérité comme dans toute sa vérité ; mais il faut la considérer maintenant dans toute sa consolation, en montant avec les Apôtres sur le Thabor.

II. — Pour vous dire les consolations de la vie chrétienne, faut-il, N. T.-C. F., vous parler du ciel, qui a laissé échapper sur la cime du Thabor quelques rayons de sa gloire et de son bonheur, au moment de la Transfiguration ? Faut-il de cette hauteur vous montrer la montagne de la tentation, la montagne du Calvaire, et vous dire que « c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut
« entrer dans le royaume des cieux, que toutes les épreuves de
« cette vie ne saurait entrer en proportion avec la gloire future,
« qu'un moment de tribulation légère opère en nous un poids
« immense de gloire, » et que « si tous ceux qui veulent
« vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution, cette
« persécution a pour elle le royaume des cieux ? » Faut-il ajouter avec l'Eglise « que Dieu nous soutient dans les périls et les adversités du monde par l'attente de la céleste béatitude, qu'il nous fait mépriser ainsi les choses de la terre, pour enlever tous nos désirs et toutes nos affections vers les choses du ciel ? »

Sans doute, cette fin de notre abnégation et de nos souffrances est bien propre à entretenir le courage, et à nous consoler de cette vie d'ailleurs si courte.

Mais puisque cette vie paraît longue pendant qu'elle passe, surtout si elle s'écoule dans les privations et dans les larmes, puisque notre misère est si grande qu'elle a besoin d'un peu de consolation ici-bas, puisque notre nature, créée pour être heureuse, ne peut se déponiller entièrement de l'idée d'un peu bonheur sur la terre, venez, M. F., et cherchons sur le Thabor à nous consoler, même dès cette vie.

Après tout, on fait trop bon marché du bonheur de la vie chrétienne, on remet trop à l'autre vie ce qui se trouve un peu en ce monde, on oublie trop que « le joug du Seigneur est doux, que son fardeau est léger ; que le centuple de dédommagement est promis
« en cette vie à nos sacrifices ; que la piété a les promesses de la

(1) Luc, xi.

« vie présente aussi bien que celles de la vie future ; que renoncer « à soi-même, » c'est-à-dire à ses passions, à ses défauts, c'est renoncer à bien des malheurs, à bien des larmes, à bien des déceptions ; que *porter sa croix* à la suite de Jésus-Christ (puisqu'aussi bien il faut la porter au milieu du monde et des succès), c'est adoucir autant que possible ses peines et ses épreuves, et que la vie chrétienne, bien comprise et bien pratiquée, serait en définitive le secret mystérieux d'avoir le moins de chagrins possible, et de rendre moins amères les larmes qu'il faut nécessairement verser.

Hâtons-nous donc d'arriver sur la montagne sainte.

Jésus prend avec lui trois de ses disciples : Pierre, Jacques et Jean.

Ah ! Seigneur, emmenez-nous avec eux, car être avec vous c'est être à la source de la patience et de la consolation. Nous vous aimerons, Seigneur, pour mériter ce choix ; emmenez-nous, car nous voulons vous appartenir par une religion sincère, dès ce Carême et pour toute notre vie.

Il les mena à l'écart sur une haute montagne. Oui, Seigneur, à l'écart, menez-nous bien à l'écart, car au milieu du monde et des agitations de la vie nous aurions peine à comprendre le bonheur du sacrifice chrétien ; élevez-nous si haut et si loin des choses de la terre, que nous ne soyons plus éblouis par l'argent, ni enivrés par de la fumée.

Et il fut transfiguré en leur présence : son visage devint plus brillant que le soleil, ses vêtements plus blancs que la neige : c'est-à-dire que le Dieu fait homme suspendit pour quelques moments le miracle dont il se voilait, et fit voir cette gloire qui lui appartenait comme au Fils unique du Père, laissant échapper au dehors, sur son visage et jusque sur ces vêtements, un rayon de la divinité unie substantiellement à son âme sainte.

Et nous, si nous voulions nous transfigurer, nous convertir à Dieu, revenir à une vie chrétienne, qu'aurions-nous donc perdu, ou plutôt que n'aurions-nous pas gagné ? — Une âme calme et paisible unie à Dieu par sa grâce ; des actions, rougies comme de l'écarlate par le péché, devenues plus blanches que la neige ; avec elles une dignité et une considération qui dédommagent de bien des choses ; et le bonheur de l'âme avec la pureté de la vie, rejailissant jusque sur nos traits. — Il n'y a ici aucune exagération mystique : voyez plutôt la figure du crime avec la frayeur hideuse, la figure de l'homme indifférent à la religion avec l'ennui et le blâsement jusque dans le sein des jouissances, la figure de la fausse piété avec ses contractions et son terrible défaut d'indulgence. Voyez au contraire la figure des chrétiens honnêtes et sincères

resplendir à travers les devoirs et les peines de la vie, comme le soleil à travers les nuages dont il dore les contours, et comprenez cette parole de l'Esprit-Saint : « Le visage du peuple était épanoui et resplendissait de la joie des Saints. » *Erat autem populus jucundus secundum faciem Sanctorum* (1).

On voit apparaître Moïse et Elie s'entretenant avec le Sauveur.

En ne prenant de ces paroles que le sens qui revient à notre sujet, Moïse représente, avec la loi ancienne, l'*abnégation des préceptes* ; Elie représente le thème sommaire des prophéties, « qu'il fallait que le Christ « souffrit et qu'il entrât ainsi dans sa gloire, » c'est-à-dire *la vie de souffrance et de croix* ; Jésus, par qui la grâce et la vérité nous ont été données, représente l'onction qui adoucit la double condition de la vie chrétienne.

Oui, adoucissement et consolation, car jusque sur le Thabor on s'entretient de l'*excès* de la Passion du Sauveur, et la perspective des douleurs vient s'allier avec bonheur à la gloire dont il se revêtait sans faire ombre au tableau. Oui, adoucissement et consolation, car de même que Moïse et Elie s'éloignent, disparaissent peu à peu, comme les étoiles à la clarté du soleil, de même ce qu'il y a de pénible dans la loi, ce qu'il y a de dur dans la souffrance s'efface et s'adoucit par la grâce et l'onction du seul Rédempteur.

Les disciples se sont endormis jusque sur le Thabor, à la source même de la consolation. En serons-nous surpris, nous qui avons tant de peine à goûter les consolations de la piété, avec quelque tendresse que Dieu nous les présente ?

Mais voici qu'ils s'éveillent bientôt au spectacle de la Majesté divine, et Pierre s'écrie dans son ravissement : *Seigneur, il fait bon d'être ici, faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie.*

L'Evangile ajoute « que Pierre ne savait ce qu'il disait ; » et S. Augustin en donne la raison : il voulait séparer la loi, la prophétie, l'évangile, qui doivent s'abriter sous un seul et même pavillon de vérité et d'amour. — Disons aussi qu'il y a erreur de vouloir séparer l'abnégation de la loi et la souffrance des croix, de la grâce et de la consolation qui doit les réunir.

Mais si Pierre se trompe en demandant trois tentes, il ne se trompe pas en déclarant « qu'il fait bon d'être ici, » et de goûter les consolations de la fidélité.

Oui, tout considéré, on se trouve mieux (même pour la vie présente, car pour le ciel il n'y a aucun doute), on se trouve mieux de l'abnégation et des souffrances de la vie chrétienne que des

(1) Judith, xvi.

faux avantages de la vie des sens, de la vie de l'ambition et du succès.

Sans doute, la vie des sens ne présente qu'entraînement et douceur au moment où l'on s'y livre ; tandis que la vie chrétienne n'offre que répugnances et révoltes de la nature au moment où l'on s'y détermine : sans doute, du premier coup le vice a des attrait, et la vertu est toujours un acte de courage. — Mais si en toutes choses il faut considérer la fin, la fin, dès cette vie, amène chagrins cuisants à la suite du mal, paix profonde et délicieuse dans la pratique du bien.

L'orgueil n'amène que transes et humiliations : ne fait-il pas meilleur d'habiter sous la tente de l'humilité et d'y goûter le repos du cœur ?

La cupidité s'épuise de soins, de catastrophes et de dégoûts : le détachement des biens de la terre n'a-t-il pas plus de liberté, de dignité et de noblesse de vie ?

L'envie se ronge elle-même, sans avoir même le triste bonheur d'arriver à ses fins, elle brise ses dents sur l'acier : la modestie a une grande paix et des charmes qui attirent.

Le plaisir mauvais détruit le plus souvent l'existence, et bouleverse toujours la vie : celui qui est chaste n'a jamais connu que de douces larmes dont il n'a pas à rougir.

L'intempérant paie cher, dès cette vie, un plaisir grossier : l'homme sobre marche dans la plénitude de la santé, dans l'épanouissement d'une vie forte et égale.

La douceur règne sur la terre et multiplie les amis : la vengeance et l'irritation appellent la main de tous contre nous.

Calculez tout ce qu'il en coûte pour manger le bien d'autrui, sans pouvoir jamais le digérer, et le calme de l'homme qui ne doit rien qu'à sa probité et à son travail ; — tout ce qu'il en coûte pour se venger, et tout ce qu'on évite en pardonnant une offense ; — tout ce qu'il en coûte pour remettre à la mort, pendant trente ans, quarante ans, un retour vers Dieu, et la paix abondante qui inonde une âme vraiment réconciliée avec le Seigneur. — Et dites s'il ne fait pas meilleur d'être ici-bas avec Dieu, avec sa grâce, avec la vertu, avec le calme de la conscience : *Domine, bonum est nos hinc esse*. — Oui, il vaut mieux se taire que de déborder en paroles, être modeste qu'ambitieux, être opprimé que méchant, être privé que jouissant indignement : *Domine, bonum est nos hinc esse*.

Voilà le centuple de cette vie que Jésus-Christ n'a pas promis en vain, et si vous y ajoutez la vie éternelle également promise, qu'avez vous à désirer de plus au ciel et sur la terre ?

Transfigurons-nous donc pendant ce Carême ; entrons avec recueillement sous cette tente unique qui abrite la loi, la prophétie et l'évangile ; et écoutons avec un cœur bon et docile la voix du Père qui nous crie : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le.*

Ecoutez-le, Frères bien-aimés, quand il vous dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce et porte sa croix ;* et quand il nous assure que *ce joug est doux et que ce fardeau est léger*, quand il nous dit : *Vous serez foulés en ce monde*, et qu'il nous dit : *Ayez confiance, je l'ai vaincu pour vous ce monde redoutable.* Quand il nous dit : *Vous pleurerez*, et quand il nous dit : *Heureux ceux qui pleurent ;* quand il nous dit *d'arracher l'œil ou la main qui scandalise ;* et quand il nous dit : *Heureux ceux qui ont le cœur pur ;* quand il nous dit : *Brisez vos cœurs par la pénitence ;* et quand il nous dit : *Venez à moi vous tous qui êtes brisés, et je vous referai.*

III^{ME} DIMANCHE DE CARÊME

HOMÉLIE

PAR MONSIEUR PIE, Évêque de Poitiers.

I. — M. T.-C. F., quand je consulte mes premières impressions et mes plus anciens souvenirs depuis le jour où la volonté de Dieu m'a envoyé vers vous, mon esprit se reporte à ce mémorable jubilé du demi-siècle que nous célébrions il y a quinze ans. Et quand, me rappelant les dispositions dont la société presque toute entière se montrait alors animée, je les compare avec celles de l'heure présente, les paroles de l'évangile, que vous venez d'entendre (1), me semblent dessiner très nettement les situations. Accordez-moi votre attention ordinaire, tandis que je vais essayer de faire l'application du texte évangélique à l'état moral de vos âmes. Puissons-nous tirer de cet enseignement du divin Sauveur des conclusions d'amendement et de conversion, qui nous fassent profiter pleinement de la nouvelle grâce qui nous est offerte !

Et d'abord, l'Evangéliste parle de l'esprit immonde. N'en doutez pas, M. F., c'est lui qui est le grand coupable. Certes, les hommes le sont aussi, et quelquefois beaucoup, par la docilité

avec laquelle il se mettent au service d'un tel maître. Leur devoir serait de résister à ses séductions et à ses instigations. Mais enfin c'est lui qui les trompe, et qui, les ayant trompés, les possède, les inspire et les pousse. « Vous nous livrez une guerre inique, impie et implacable, écrivait Tertullien aux païens de son temps : Quand il s'agit de nous, vous foulez aux pieds toute justice ; il n'y a pas de droit pour les chrétiens. Cependant nous ne nous méprenons point ; ce n'est pas votre œuvre à vous tout seuls ; il y a derrière vous quelqu'un qui vous met en mouvement et qui conduit tout cela : *Agnoscinus unde talia suggeruntur quis totum hoc agit*. Vos esprits ne sont que le rempart derrière lequel Satan se cache et d'où il nous lance ses traits : *De-mentibus vestris adversum nos præliatur occulta inspiratione* (1). On nie souvent de nos jours ce dogme de Satan, M. F., et l'on ne s'aperçoit pas qu'outre qu'il est si déclaré dans nos saints livres, qu'on ne peut le nier sans donner un démenti à Dieu, il est de plus pour le genre humain une immense et précieuse décharge. Supprimez-le, et dites si, au lieu d'une humanité qui a sans doute sa part de malice, mais qui est surtout déplorablement pervertie et d'une méchanceté si surhumaine qu'elle finit par être monstrueuse. Mais c'est le triomphe du démon de dissimuler si bien sa présence, qu'il laisse peser sur l'homme plus de culpabilité et de déshonneur qu'il ne lui en revient. Le démon donc aime à établir son domicile dans le cœur des fils d'Adam. Condamné qu'il est pour l'éternité, à un malheur sans relâche, il trouve dans le temps quelque soulagement à dépraver les âmes, et à troubler ici-bas l'œuvre de Dieu. Deux sentiments dominant cet esprit pervers : la jalousie envers l'homme, destiné à jouir des biens dont sa révolte l'a dépossédé ; et la haine de Dieu, qu'il poursuit dans son image, ne pouvant l'atteindre dans sa nature. Lors donc que le démon a été chassé d'un homme par la grâce divine, le seul plaisir qu'il puisse goûter lui est ravi, le plaisir de mal faire. Les lieux déserts et inhabités ne lui offrent point de repos, parce qu'il mène partout avec lui ses remords, son supplice et sa condamnation. Il n'a qu'une pensée, qu'une ambition ; il ne couve qu'un dessein, ne rêve qu'un projet : rentrer dans la maison d'où il a été banni : *revertar in domum meam unde exivi*. Mais comment y parvenir ? Cette maison a été nettoyée de ses souillures par les sacrements, elle a été ornée de la vérité par la foi. Eh bien ! il ne se rebute pas. Il s'en va et il prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et forçant l'entrée de cette maison, ils s'y installent, ils s'y établissent ; et

(1) Apolog., xxii.

le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Il n'était possédé que par un démon, il est possédé désormais par sept autres démons ; son sort est devenu plus déplorable que par le passé.

Et Jésus se tournant vers les Pharisiens, ajoute : *Sic erit generationi huic pessimæ* : « Ainsi en sera-t-il pour cette génération mauvaise. »

Je pourrais vous montrer, M. F., comment les Juifs sont tombés en effet dans cette aggravation de mal dont parle le divin Sauveur. Mais ne vaut-il pas mieux profiter de la leçon pour nous-mêmes ? Faisons donc l'examen de notre propre vie.

II. — Vous, M. F., qui m'entendez, ou à qui mes paroles ne peuvent parvenir, parce que vous avez désappris de nouveau le chemin de la maison de Dieu, n'est-il pas vrai qu'à une époque dont vous avez gardé bon souvenir, par exemple, au jubilé qui a marqué le milieu de ce siècle, vous avez eu l'inappréciable avantage de vous réconcilier avec Dieu ? Les temps étaient mauvais ; la société était livrée à mille périls, en proie à toutes sortes d'appréhensions. La crainte fut pour vous le commencement de la sagesse. Des préjugés invétérés dans votre esprit se dissipèrent ; des préventions et des antipathies injustes firent place à la confiance et à l'estime ; vous demandâtes à l'Eglise de Jésus-Christ les lumières et les grâces dont elle a le dépôt ; vous reçûtes d'elle le bienfait de la réconciliation, et, avec le péché, le démon sortit de votre cœur : *Cum exierit spiritus immundus de homine*. Banni de plus d'une maison où il avait espéré régner toujours en maître, Satan fut rejeté pour quelque temps loin des lieux habités par les hommes sensés et raisonnables. Mais, hélas ! son échec ne fut pas de longue durée. Impatient de reconquérir les avantages qu'il avait perdus, il résolut de chercher un nouvel accès vers cette demeure qu'il n'avait cessé de regarder comme la sienne, même depuis qu'il en était sortit : *DIXIT : Rervertar in domum meam unde exivi*, S'étant donc approché, il la trouva (je cite le texte de S. Mathieu). il la trouva vide, il la trouva vacante, encore bien qu'elle eût été nettoyée et parée : *Et veniens, invenit eam vacantem, scopis mundatam et ornatam* (1). Oui, les péchés avaient été effacés, les habitudes criminelles avaient été rompues ; quelques uns des principes et des sentiments et du christianisme continuaient d'orner et d'éclairer cette âme : *mundatam et ornatam*. Cependant, elle demeurait vide de convictions fermes, de vertus solides, d'œuvres sanctifiantes, par conséquent, de mérites acquis. Si la place n'était

(1) Matth., xii, 44.

pas occupée par le mal, elle n'était pas non plus occupée par le bien : la maison, fermée au démon, mais non suffisamment ouverte à Jésus-Christ, était devenue vacante. Entendez S. Hilaire : *Emundata per legem, prophetarum ornata præconiis, vacua invenitur..., ad quam habitandam non receptus sit Christus*. Elle était donc sans habitants, et aussi sans gardiens : *atque ita et habitatore vacua est, et deserta custodibus* (1). En outre, l'ennemi a recruté des auxiliaires et il a grossi ses forces en proportion des résistances que le bien pouvait lui opposer : *Tunc vadit et assumit septem spiritus secum nequiores se*. Je vous l'accorde, M. F., l'assaut que vous avez eu à soutenir a été rude. Parce que Jésus-Christ vous réservait les sept dons de son S. Esprit, le démon s'est mis en quête de sept autres esprits plus pervers que lui, afin que la prise de possession de votre âme par la puissance infernale fût aussi large, aussi complète qu'elle devait l'être par la grâce divine : *Septem igitur spiritus nequiores assumuntur, quia tot erant gratiarum munera destinata, ut tanta iniquitatis fieret possessio, quanta futura fuerat gratiarum* (2). Avant votre conversion, vous n'étiez guère placé peut-être que sous l'empire de l'indifférence. Aujourd'hui les sept esprits du mal sont entrés en vous, et ils y sont établis en permanence : *et ingressi habitant ibi*. Regardez au fond de votre cœur, M. F. : Outre le démon du sensualisme, qui y est rentré avec le démon de l'orgueil et de l'ambition, n'est-ce point aussi le démon de la lâcheté, le démon de la trahison, le démon de l'opposition à l'Eglise et au sacerdoce, le démon de la haine de Dieu et de son Christ ? *Et sunt novissima hominis pejora prioribus* : Et le dernier état de cet homme devint pire que le premier. Oui, M. F., pire parce qu'il est plus honteux et plus criminel ; pire, parce qu'il est plus irrémédiable. Aux yeux de toutes les législations, la récidive est une circonstance aggravante. D'ailleurs, dit Tertullien, le converti qui revient au péché, comme le chien à son vomissement, préfère plus délibérément le démon à Dieu. Car il semble avoir établi une comparaison entre l'un et l'autre, et prononcer avec expérience que celui-là vaut mieux auquel il se donne de préférence. Vous donc, mon frère qui, par la pénitence de vos péchés, aviez entrepris de donner satisfaction à Dieu, c'est au diable que vous satisfaites maintenant par une sorte de repentir de votre pénitence : *Ita qui per delictorum pœnitentiam institueras Domino satisfacere, diabolo per aliam pœnitentiæ pœnitentiam satisfacies* (3). Oui, sans nul doute, ce sort est plus honteux et plus criminel que le premier, et en même temps il est plus incurable, car, dit

(1) S. Hilar. Comment. in Matth, 12, 23. — (2) *Ibid.* — (3) Tert., de Pœn., c. v.

S. Paul « il est comme impossible à ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été faits participants de l'Esprit-Saint, qui ont savouré la bonne parole de Dieu et la jouissance du siècle à venir, et qui après cela sont tombés, d'être renouvelés dans la Pénitence, après qu'ils ont de nouveau crucifié et déshonoré en eux-mêmes le Fils de Dieu. Comme une terre qui boit la pluie qui tombe sur elle, et qui ne produit que des épines et des ronces, est abandonnée et bien près de la malédiction ; sa fin est la combustion (1). »

III. — Finirai-je en disant avec N.-S. J.-C. : *Sic erit et generationi huic pessimæ* : « Tel est le sort réservé à cette génération mauvaise? » A Dieu ne plaise, mes bien-aimés frères, que je compare la génération contemporaine à la nation déicide, et que je méconnaisse tout ce qui reste de bon, de grand, de généreux, de chrétien dans une multitude d'âmes ! Et, s'il s'agit même des pécheurs et des relaps, à Dieu ne plaise que je doute à ce point de leurs dispositions envers lui, et des miséricordes envers eux ! Si fort que soit le tyran de nos âmes, le Tout-Puissant est plus fort que lui. Ecoutez d'autres paroles, qui sont également empruntées à notre évangile : « Quand le fort armé garde l'entrée de la maison, tout ce qui est sous sa garde est en repos ; mais s'il survient un autre plus fort que lui, il le vaincra, il le désarmera, et il s'emparera de toutes ses dépouilles. »

C'est ce qui arrivera durant cette bienheureuse station jubilaire. Le fort par excellence, Jésus-Christ, avec toutes ses armes les plus puissantes, avec tous les dons de son Saint-Esprit, avec toutes les grâces de ses sacrements, saura vaincre tous les esprits mauvais et mettre un terme à leur tyrannie ; il leur enlèvera les armes dans lesquelles ils mettaient leur confiance, et il dispersera leurs dépouilles. Ce jubilé, donné au monde chrétien par le pontife romain dans des conjonctures si extrêmes, et, pour ainsi dire, si désespérés ; ce jubilé, commencé sous les auspices du chaste époux de Marie, dont nous célébrons la fête, sera signalé par des prodiges de conversion, par des miracles de repentir, par des gages inespérés de protection et de délivrance. Ce n'est pas en vain que l'Eglise entière aura ouvert aujourd'hui les prières du saint sacrifice par ces paroles, qui expriment si bien sa confiance et celle de son premier pasteur : « Mes yeux sont toujours tournés vers le Seigneur, parce que c'est lui-même qui tirera mes pieds de l'embûche. » *Oculi mei semper ad Dominum, quia ipse evellet de laqueo*

(1) Hebr., vi, 4-8.

pedes meos. « Regardez-moi, et ayez pitié de moi, parce que je suis seul et que je suis pauvre » : *Respice in me et miserere mei, quia unicus et pauper sum ego.* Et ce n'est pas en vain non plus que nous aurons récité la collecte de cette messe : « Nous vous en prions, Seigneur Tout-Puissant, exaucez les vœux des petits, des humbles : *Quæsumus, omnipotens Deus, vota humilium respice* ; et pour notre défense, étendez le bras droit de votre majesté : *atque ad defensionem nostram dexteram tuæ majestatis extende* : Par J.-C. N.-S., qui vit et qui règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit pendant les siècles des siècles. » Amen.

IV^{ME} DIMANCHE DU CARÊME

HOMÉLIE

SUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

PAR MONSIEUR LE COURTIER

M. F. — La Pâque, c'est-à-dire notre passage du côté de Dieu et le passage de Dieu dans nos âmes, est une époque si décisive pour la vie chrétienne, l'Eglise a si peur de nous voir arriver, sans une préparation abondante, à ce point culminant de la sainte Quarantaine, qu'elle fait entendre, au quatrième dimanche, cette annonce solennelle : La fête de Pâque était proche, *erat autem proximum Pascha dies festus* (1).

Mais avant de porter nos yeux sur cet avenir auquel nous touchons déjà, envisageons encore le chemin que nous avons parcouru dans nos dernières instructions.

Nous avons traversé un désert et nous y avons appris que le Carême était une époque centrale, féconde et modèle pour la réparation de la vie chrétienne. — Nous avons gravi la montagne des consolations, et nous y avons appris que cette vie chrétienne, qui se répare dans le Carême, consistait dans l'abnégation par la fidélité aux préceptes, et dans la résignation aux peines de notre pèlerinage. — De nouveau, nous avons parcouru des lieux arides, et nous avons trouvé la source où se puise la vie chrétienne dans le sacrement de Pénitence. — Enfin, nous allons nous asseoir avec

(1) Jean., vi, 4.

à Dieu, qu'elle doit lui être entièrement consacrée; que si cette fidélité constante est difficile à notre faiblesse, le temps du Carême est chaque année le temps favorable de la réparation; que des pâques bien faites doivent être le résultat de ces jours de salut, et qu'elles doivent nous donner un trésor de grâces et de forces qui assurent notre persévérance.

L'instruction préparatoire à la Pâque nous parlera surtout du règne de Dieu en nous; elle gravera dans nos cœurs cette vérité: que Dieu ne nous ménage pas un temps d'éloignement du péché, pour que nous acquérions le droit de l'offenser dans le reste du temps; que sa réception n'est pas le simple accueil fait à un visiteur envers qui on épuise seulement les formules polies, à un hôte ordinaire qui arrive, repose un jour et part; que c'est un maître qui vient chez lui quand il vient chez nous, et qui prétend y demeurer; que c'est un roi qui veut régner et gouverner; que la Communion pascale, enfin, est l'immortalisation du règne de Dieu et la prise de possession de nos âmes: *Et loquebatur illis de regno Dei.*

Après cette instruction approfondie, il faut la guérison réelle, et non pas un engourdissement du mal par des remèdes qui suspendent seulement la fièvre et le douleur; il faut une guérison profonde et non superficielle qui fasse rentrer le mal et le rejette sur les parties vitales; il faut une guérison générale du péché, des défauts que l'on croit quelquefois transfigurés en vertus, des illusions que l'on a nourries du lait de la piété; il faut la guérison du cœur, et non pas seulement l'amélioration de quelques actes: *Et eos qui cuncti indigebant sanabat* Et n'est-ce pas là ce que l'Eglise nous fait dire, comme dernière parole avant de communier: « Seigneur, je ne suis point digne. . . , mais dites seulement une parole puis-
« sante, et mon âme sera guérie?

Pendant la multiplication du pain dans le désert, le peuple mangea et fut rassasié, *manducaverunt et saturati sunt* (1).

Ainsi, par la Communion pascale, il faut manger et être rassasié.

Manger, ce n'est pas simplement faire traverser à la nourriture certains méandres des organes, sans profit, sans autre résultat que le voyage des aliments sur la route que le Créateur a tracée et disposée. Manger, c'est broyer et triturer la nourriture pour en extraire les sucs réparateurs et vivifiants; c'est se les assimiler, et par une digestion heureuse, les porter çà et là pour devenir notre chair, notre sang, notre propre substance; en un mot, c'est se

(1) Marc, viii, 8.

nourrir : et se nourrir, c'est réparer les forces dépensées, c'est augmenter le sang réparé et vivifié, c'est trouver dans cette surabondance un excédant de vie qui suffise à l'exercice de nos forces et au travail de nos membres.

Or, voilà l'effet admirable que la nourriture eucharistique doit produire dans l'âme, surtout à la Pâque. Ne nous parlez pas de ces organes irrités ou languissants qui rejettent les aliments presque aussitôt après les avoir pris, ou qui les laissent passer sans en extraire ni suc, ni force, ni vie. Ne nous parlez pas de ces organes malades dans lesquels le travail réparateur ne produit que lourdeur, engourdissement, somnolence, et qui se trouvent d'autant plus incapables de fonctions, qu'ils ont accumulé une plus grande somme de nourriture qui surcharge. Ne nous parlez pas de cet organisme enflammé pour qui les aliments les plus sains sont un fardeau, et qui croit s'alléger à force de spiritueux qui exaspèrent l'inflammation : tout cela n'est ni manger, ni se nourrir, ni vivre.

Il faut, en mangeant le pain céleste, le garder, et que ce ne soit pas *une nourriture qui périt, mais qui demeure pour la vie éternelle* (1). Il faut que ce pain se digère, qu'il porte sa vertu dans toutes les puissances de notre âme. Il faut nous l'assimiler de sorte que les sentiments du Sauveur deviennent notre substance spirituelle, que nos actes soient transformés en ces vertus, et que celui qui mange cette chair sacrée vive de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ : *Qui manducat me et ipse vivet propter me* (2).

Il ne faut pas manger seulement la Pâque ; il faut en être rassasié, *et saturati sunt*.

Le rassasiement suppose que l'on a mangé assez, à sa faim, à son appétit, à son contentement, et que l'on ne pourrait plus, sans dégoût, ajouter à la nourriture que l'on a prise. Quand les aliments rassasient, on sent une plénitude de force ; mais si l'on a encore faim, comme ces appétits irritants et irrités, ou si l'on ne peut garder la nourriture, l'affaiblissement reparait aussitôt. Etre rassasié, c'est avoir assez et n'avoir ni trop ni trop peu.

Tel est l'effet que doit produire la manducation de la Pâque, contenter le cœur, et contenter un cœur qui se contente de Dieu, qui a assez quand Dieu est avec lui. Mais si le vide se fait immédiatement sentir, si le cœur aspire bientôt à se nourrir du monde et de soi-même, de vanité et d'amour-propre, d'attache surtout aux choses et aux biens de la terre ; si l'appétit se reporte violemment vers la fortune et l'argent, Dieu n'a pas été assez pour notre

(1) Jean, vi, 27. — (2) *Ibid.*, 58.

âme, et notre âme n'a pas eu assez de Dieu, elle n'en a pas été rassasiée : *Manducaverunt et saturati sunt.*

Après la multiplication des pains dans le désert, on recueillit douze corbeilles des morceaux qui étaient restés, *collegerunt duodecim cophinos fragmentorum.* et le peuple voulut proclamer roi le Sauveur qui l'avait nourri, *ut facerem eum regem* (1).

Si nous voulons que la communion pascalle lie le Carême au reste de l'année et de la vie, il faut qu'il y ait des restes de cette nourriture sacrée et que nous les recueillions sans les laisser perdre : *Colligite ne pereant* (2).

Permettez-nous de vous dire, avec plus de désir de vous édifier que de justesse dans l'application de la parole sainte : Ces douze corbeilles sont la provision des douze mois de l'année ; la messe et le prône de chaque dimanche, voilà les restes de cette parole de Dieu que vous aurez entendue plus abondante pendant le Carême ; l'abstinence et le jeûne répandus çà et là dans le cours de l'année, voilà les restes et le rappel de la pénitence quadragésimale ; — une vie mortifiée qui déteste le péché, fuit les occasions, recourt aux sacrements pour entretenir la grâce, voilà les restes de la conversion et du renouvellement du Carême. — Prenez garde de laisser se perdre ces restes précieux, *Colligite ne pereant* ; il vous reste encore un long chemin à parcourir, et c'est dans la force de toute cette nourriture divine qu'il vous faut marcher jusqu'à la montagne de Dieu, c'est-à-dire jusqu'au ciel.

C'est par cette force entretenue constamment que vous établirez en vous, non seulement la grâce, mais le règne de la grâce, mais son empire à qui tout obéit et cède. Car c'est là ce qui différencie l'esprit chrétien des simples actes du christianisme, c'est que « de « même que le péché a régné en nous pour nous donner la mort, « la grâce puisse régner dans nos cœurs pour nous affermir dans « la justice (3). » Il faut que Jésus-Christ ne soit pas seulement notre Sauveur, il faut qu'il soit notre Roi, et que lui décernant cette royauté comme des sujets fidèles, nous cherchions chaque jour le royaume de Dieu et la justice qui y conduit par l'accomplissement de tous les devoirs, laissant à la Providence d'ajouter tout le reste à notre fidélité, c'est-à-dire tout ce qui nous est nécessaire pour passer cette courte et misérable vie (4).

Cherchez donc en ce Carême, cherchez avec activité, non pas la nourriture qui périt et qui ne soutient notre organisme qu'à la condition de l'user et de le détruire à la fin, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle (5).

(1) Jean, vi, 15. — (2) *Ibid.* 12. — (3) Rom. v, 21. — (4) Matth. vi, 33. — (5) Jean, vi, 27.

Pécheurs et indifférents, qui ne ferez peut-être point vos Pâques, ne cherchez pas le plaisir, l'honneur, la science, la réputation et l'argent, tout cela périt, rien de tout cela ne vous donnera la vie véritable, celle qui s'échange contre une vie éternellement heureuse.

Chrétiens, qui ne voulez peut-être que faire uniquement vos Pâques, pour vous dire un peu en règle et donner tout le reste de la vie à l'indifférence et au péché, votre communion sera comme un songe qui périt au réveil et qui vous laissera reprendre vos sentiments et vos affections terrestres.

Fidèles, qui vivez dans l'habitude des sacrements, prenez garde que la routine ne fasse périr le fruit vivifiant de la nourriture sacrée, ou que le triste alliage de défauts que vous n'apercevez plus arrête en vous le travail de la sève eucharistique.

Qui que vous soyez, faites une communion pascalle qui ne périsse pas dans ses fruits, qui soit le fruit du Carême, le germe de tout le bien de l'année et le principe de votre vie éternelle : *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam* (1).

C'est de Rome, de Rome, où nous retiennent les immenses travaux du Concile, que nous vous écrivons ; c'est de cette ville, centre de la catholicité, que nous vous exhortons au devoir pascal et à tout ce renouvellement de la vie chrétienne pour des Pâques bien faites.

Quoique éloigné, nous sommes donc avec vous, nous pensons à vous nous vous regrettons, nous veillons au salut de vos âmes. Ah ! dans ces jours où la vie chrétienne va ressusciter et se raviver dans vos cœurs, ne nous oubliez pas : surtout n'oubliez pas l'Eglise et ses grands intérêts.

Priez pour notre Saint-Père le Pape ; que Dieu le conserve, que Dieu lui donne la consolation de voir de ses yeux non seulement le terme mais les fruits du Concile, juste récompense due à son courage, à ses malheurs, à ses vertus. Priez pour tous les évêques rassemblés sous les ailes de l'Esprit-Saint, afin qu'ils vous disent bientôt tout ce qui aura paru bon à ce divin Esprit. En puisant dans la communion pascalle la force chrétienne de toute une année, puisez à la source du *mystère de la foi* un nouvel attachement à l'Eglise pour toute votre vie.

(1) Jean, vi, 27.

AUTRE HOMÉLIE

PAR LE PÈRE LAVIGNE

I. L'Eucharistie symbolisée dans les faits. — II. L'Eucharistie clairement annoncée par la parole.

S. Jean, vi, 1 à 72.

I. — Mes frères. Le Verbe incarné, l'alliance, la création nouvelle, la grâce, la résurrection de l'âme, voilà notre route parcourue ; aujourd'hui Notre-Seigneur se présente à nous avec un titre nouveau ; il faut à l'âme qui possède la grâce conservée ou la grâce réparée, une alimentation harmonique à sa vie ; elle reçoit une vie divine ; il faut qu'elle ait aussi une nourriture divine, et cette nourriture, c'est Jésus.

Ce chapitre, un des plus beaux de l'Evangile, se divise en deux parties bien distinctes : les faits qui symbolisent et annoncent l'Eucharistie, et la magnifique doctrine qui l'expose. Nous développerons à part chacune de ces deux parties.

L'Evangile nous place devant une immense multitude attachée depuis bien des jours aux pas du Sauveur, et ayant oublié pour le suivre les choses les plus indispensables à la vie ; Jésus est assis sur une montagne avec ses disciples, et le peuple tout entier est étendu dans la plaine. Nous pouvons déjà contempler la grandeur de ce spectacle, et nous préparer à recevoir les grandes leçons qu'il renferme. Tout est approprié au miracle qui va s'opérer : le temps : c'était vers la fête de Pâques, époque de l'institution eucharistique ; le lieu : la foule est dans une vallée cernée de tous les côtés par la mer, afin de mieux représenter l'humanité dans la vallée des larmes, et près des flots inconstants du monde. La mer est petite, de loin on peut apercevoir l'autre rive, symbole du repos et du bonheur parfait au rivage de l'éternité.

Jésus étend ses regards sur ces multitudes affamées ; mais n'allez pas croire que ses yeux se concentrent sur la plaine et sur la mer, ils embrassent le présent et l'avenir tout entiers, et Jésus, en ce moment, voit les peuples qui viennent à lui les uns après les autres, dans leur indigence et leur détresse : *Videns quia multitudo maxima venit ad eum*. Rappelons-nous toujours cette règle d'interprétation des Ecritures. Jamais Jésus ne s'attache exclusivement au fait qui passe. Ce que raconte l'Evangile, c'est le point de départ ; il faut savoir étendre ce fait à tous ceux qui s'y rap-

portent dans la durée, et l'étudier non dans son isolement, mais dans son ensemble. C'est ainsi que dans ces divines pages, tout s'élève et s'agrandit; nous comprenons mieux encore la compassion de Jésus, lorsque nous savons qu'il a devant lui toutes les misères et les indigences de l'humanité.

Ce cri du Sauveur, *misereor* (1) *super turbam*, j'ai pitié de ces foules, ne va pas seulement jusqu'au dernier des affamés du désert, mais il pénètre jusqu'au cœur du dernier des malheureux de la terre. Nous sommes tous dans ce moment sous sa compatissante tendresse; mais continuons, et admirons la délicate suavité avec laquelle le miracle se prépare. Où pourrions-nous acheter, dit Jésus à Philippe, les pains nécessaires pour nourrir tous ces hommes? C'est déjà annoncer le miracle, que de constater la misère et l'impuissance de tous pour la soulager; le Sauveur ne s'amuse pas à montrer un abîme pour en révéler l'horreur, mais pour mieux manifester son amour en le comblant. Deux cents deniers, répond le disciple interrogé, ne suffiraient pas pour acheter les vivres nécessaires à cette multitude; il nous est donc impossible de la nourrir. Quelle grossièreté persévérante! Comment, après avoir vu tant de miracles opérés par Jésus, Philippe n'invoque-t-il pas immédiatement son pouvoir divin? Où acheter des vivres, Seigneur? ah! nous ne sommes pas inquiets, nous les demanderons à votre toute puissante bonté, et nous pourrions avec elle donner à manger non seulement à cette foule, mais à l'univers tout entier. André se lève, et présente à Jésus les faibles ressources qu'ils possédaient. Il y a ici un jeune homme, dit-il, qui a cinq pains et deux poissons, comment les distribuer à tant de monde?

Quelle opposition! d'un côté cinq mille hommes qui attendent avec toutes les impatiences de la faim, cinq pains et deux poissons pour toute nourriture. Mais déjà Jésus se recueille, et appelle à lui les prodiges qui sont toujours au service de sa bonté. Regardons cette belle et noble figure au moment du miracle. Ah! voilà l'homme qu'André devait désigner... lui aussi, s'environne volontiers de pains et de poissons qui sont ses deux plus beaux symboles: le pain qui annonce l'Eucharistie, le poisson qui annonce son immolation, placé entre les pains et les poissons comme s'il était entre l'autel et la croix (2).

Et comme il doit multiplier la réalité, et étendre à tous les siècles les mystères de son sacrifice et les inventions de son amour,

(1) Ce texte n'est pas dans l'Evangile de S. Jean, mais il se trouve dans celui de S. Marc, qui raconte le même miracle. — (2) Il est bon de se rappeler ici cette constante tradition du poisson pour désigner Notre-Seigneur; mais nous devons en parler longuement dans l'un des derniers chapitres de notre Evangile.

il va multiplier aussi ces deux symboles, et c'est avec eux que tout le peuple sera rassasié. Le miracle va s'accomplir, ne perdons rien de ce grand spectacle et de ces divines leçons.

Disposez les tables, et faites asseoir tout le peuple, dit Jésus ; c'est par les disciples que doit être propagée l'adorable Eucharistie sur tous les points de l'espace et du temps ; c'est à eux qu'il appartient aussi de préparer ce premier banquet qui va être le symbole du second. Les disciples se répandent donc au milieu de la multitude, et divisent les convives par tables de cinquante ; mais dans ces cinquante personnes n'étaient pas compris les femmes et les enfants, et c'est de cette observation que viennent les différences dans le récit des évangélistes S. Matthieu et S. Marc. L'un désignait cinquante personnes dans chaque division, ne comptant que les hommes, l'autre cent, en y ajoutant les femmes et les enfants.

Le repas est donc préparé, regardons bien ce peuple à table sous les yeux de Jésus, et les apôtres qui vont et viennent, ordonnant, réglant, disposant toutes choses. Voilà le premier plan d'un ordre magnifique ; la table ordinaire, la table de famille, n'a pas une beauté isolée. Cherchez bien pourquoi : le repas en commun resserre les liens, et porte avec lui les douces joies de l'amitié ; il n'y a pas d'ami qui n'invite à sa table son ami, il n'y a pas de famille dont les liens ne se resserrent encore autour de la table ; pourquoi ces effets merveilleux rattachés à une action en elle-même animale et grossière ? Sans doute, les hommes ont pensé qu'en mangeant le même pain, ils s'identifiaient en quelque sorte leurs pensées, leur amour et leur vie ; mais il faut s'élever plus haut ; la table de famille chantée par le royal prophète et par les poètes de l'antiquité n'est qu'un ordre de choses où tout va grandissant et s'élevant jusqu'à la perfection suprême. Cette table domestique est la figure et la préparation de la table eucharistique : aussi c'est après ce repas miraculeux que Jésus en célébrera ouvertement les grandeurs ; et c'est après ce dernier repas, avant le grand sacrifice, que Jésus institue l'Eucharistie, reliant ainsi d'une manière admirable ces deux repas ; et comme rien ne peut arrêter sa pensée, il l'élèvera, dans ces deux circonstances, jusqu'au repas éternel de la gloire où les convives seront ses élus. Je ne boirai plus, dira-t-il à ses disciples, au milieu de ses épanchements du dernier jour, du fruit de la vigne, jusqu'à ce que je boive avec vous le vin nouveau à la table de mon Père. Voyez-vous les trois tables superposées, et reliées entre elles par de ravissantes harmonies : la table de la famille, la table eucharistique, la table de la gloire !

Les serviteurs sont superposés les uns aux autres, comme les tables : à la première, des hommes à gages ; pour la seconde, des prêtres de Jésus ; pour la troisième, Jésus lui-même qui passe, et fait le service aux tables de ses enfants ; *transiens ministrabat illis*. O mon Dieu ! que je profite de ces leçons ! Jamais je ne veux m'asseoir à une table humaine, sans penser à la table que votre amour dresse pour nous tous les jours au saint autel. En buvant à la coupe du temps, je penserai à ce beau calice, et à la sainte ivresse qu'il renferme ; mais là ne se bornent pas mes désirs : je veux monter encore, et m'asseoir à la table de la gloire où Dieu sera toutes choses en tous, *et erit omnia in omnibus*.

Cependant Notre-Seigneur a devant lui cette multitude assise sur le gazon, et disposée par ordre pour le repas. Quelle mystérieuse attente dans ces masses ! Il n'y a toujours que cinq pains et deux petits poissons, mais la puissance d'un Dieu va paraître, étudions bien : comme tout est solennel ! on se croirait transporté au cénacle, tant sont intimes les rapports de la figure à la réalité !

Jésus prend le pain, *accepit panes* ; il rend grâces à son Père, *quum gratias egisset* ; il lève les yeux vers le ciel, et bénit les pains, *intunes in cælum, benedixit* (1). Qu'est-ce que cette bénédiction ? Rappelez-vous ce qui s'est passé au commencement des jours, lorsque le Seigneur bénit chacune des créatures de la terre ; il disait : Croissez et multipliez-vous, *crescite et multiplicamini*. C'est la parole féconde, que porte aussi en elle-même la bénédiction des pains et des poissons ; il les multiplie instantanément dans ses mains, comme il multiplie peu à peu les semences confiées à la terre. Les disciples les prennent et les distribuent, et tous sont miraculeusement rassasiés. Reconnaissons de plus en plus dans ce prodige la figure et la préparation de l'Eucharistie. Ce pain sacré multiplié sur tous les points du monde, à tous les instants, qui rassasie sans distinction le grand et le petit, le riche et le pauvre ; tous viennent s'asseoir au divin banquet, et tous sont miraculeusement rassasiés. Cette céleste nourriture ne s'épuise jamais, comme la nourriture des cinq mille hommes, qui, après le repas terminé, peut encore remplir douze corbeilles.

La multitude, profondément saisie en présence de ce miracle, entonne son chant d'amour et son cantique d'action de grâces ; ils s'écrient tous d'une commune voix : « Voilà vraiment le prophète qui doit être envoyé sur la terre. » C'est comme une annonce des révélations eucharistiques. Ils reconnaissent Jésus, comme les

(1) Ce texte appartient à S. Matthieu racontant le même miracle, ch. xiv.

disciples le reconnaîtront après la fraction du pain. *Cognoverunt eum in fractione panis.*

L'enthousiasme des foules est à son comble ; après avoir exalté et béni Jésus, ils veulent l'enlever et le placer sur le trône ; voilà bien les multitudes avec leurs entraînements, et s'il est triste de les voir rangés, tout à coup, fatalement sous la bannière du mal, le cri révolutionnaire sur les lèvres, il est beau de les voir reliés par une même pensée, un même sentiment, un même amour, acclamer et bénir, comme si une même âme les animait et faisait battre tous les cœurs à l'unisson.

Ils veulent donc offrir la couronne à Jésus ; mais ce n'est pas de leurs mains que Jésus devait la recevoir ; il est roi, c'est vrai, mais sa royauté est indépendante des hommes. Les rois que les hommes font, les hommes les renversent. L'histoire des empires et des dynasties de la terre, c'est l'histoire des trônes successivement élevés et détruits. Votre trône, ô Jésus ! est affermi pour les siècles des siècles ; la main de votre Père l'a rendu inébranlable au jour où il vous a dit : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. »

Le Sauveur se dérobe donc à toutes les recherches de ce peuple reconnaissant, et il se retire seul sur la montagne. On dirait qu'il veut nous donner déjà une figure de son ascension ; après l'institution eucharistique, il ne veut laisser à la terre que sa présence sous le sacrement. Suivons Jésus sur ces hauteurs où il se retire ; c'est le soir, déjà les ténèbres couvrent la terre ; un immense silence se fait autour de lui, le voilà tout seul avec son amour et sa paternelle vigilance : rien n'échappe à sa miséricordieuse bonté. De ce repos de la montagne, figure du repos de l'éternité, Jésus voit ses disciples qui viennent de s'embarquer sur la mer ; voilà l'Eglise représentée dans la barque de Pierre au milieu des flots soulevés. Dieu ! tout à coup, quelle tempête ! tous les apôtres sont occupés à la manœuvre ; Pierre est au gouvernail, le vent redouble et ébranle la nacelle, tout est fini, les disciples vont périr !... O combien de fois un pareil spectacle s'est présenté depuis l'origine du monde ! Combien de fois au milieu des persécutions, des hérésies, des passions déchainées de l'impiété, le vaisseau de l'Eglise semblait sur le point d'être submergé ! Mais sa manière est de sauver quand tout paraît perdu ; il descend de la montagne au moment le plus désespéré, au milieu de la nuit, et il s'avance sur les flots vers la barque en péril. Jésus marchant sur les flots !... Les hommes veulent mettre une distance infranchissable entre l'Eglise et Jésus, accumulant les obstacles, et ils n'ont fait que

préparer un chemin au Sauveur ; l'obstacle devient le moyen, les flots soulevés le conduisent. Comme il est maître !... comme il est dominateur !... Pauvres enfants des hommes, pourquoi vous réunir contre le Seigneur et contre son Christ ? Voyez donc... Vous n'empêchez rien, vous ne retardez rien, vous servez malgré vous ses desseins adorables, et l'effet de votre colère a été d'apporter, malgré vous, une pierre de plus à l'édifice préparé dans le temps par sa sagesse et sa bonté.

Jésus marchant sur les flots se présente à ses disciples ; ils le regardent et ne le reconnaissent pas ; l'orage soulevé aveugle pour quelques instants les intelligences et les cœurs, mais il sait bien se faire reconnaître. « C'est moi, s'écrie-t-il, ne craignez pas, *ego sum, nolite timere*. » Tout dans cette parole éclaire les disciples ; le son et l'accent de la voix de Jésus si connue des apôtres, mais surtout la grâce qui opère ce que les mots expriment, c'est-à-dire qui apporte la lumière aux yeux, et la paix à l'âme. Aussi tous le désirent et l'appellent ; mais déjà la barque a touché le rivage, et ils se reposent un jour entier avec Jésus. Il fallait cette dernière scène pour compléter la figure et l'annonce de l'Eucharistie, et pour préparer les ineffables promesses et les sublimes révélations qui nous attendent dans la seconde partie de ce chapitre. Jésus dans ce miracle a vraiment crayonné ce qui se passe au milieu des siècles chrétiens.

La terre un désert ; les peuples affamés comme la multitude des Juifs ; la compassion permanente de Jésus ; le pain de l'autel qui se multiplie sans cesse ; le sacrifice de la croix qui se renouvelle et se perpétue, symbolisés l'un et l'autre par les pains et les poissons ; les prêtres de Jésus chargés, comme ses disciples, de préparer la table et de distribuer la nourriture des âmes ; l'Eucharistie plus féconde et plus inépuisable que les pains du désert ; avec les chants de la reconnaissance, le bonheur et l'amour dans l'âme des convives ; Jésus proclamé le seul roi des cœurs ; après le repas céleste, Jésus dans la solitude du tabernacle, qui prie et qui veille comme sur la montagne ; après le rassasiement du peuple, il paraît toujours au moment du danger, se fait reconnaître de ses enfants qui allaient périr, et les transporte enfin aux rivages bénis où ils se reposent à jamais.

Recueillons-nous devant cette admirable esquisse, et remercions le Seigneur Jésus, qui s'occupe plus de nous que des Juifs, et fait servir à notre instruction et à notre salut les circonstances les plus ordinaires de la vie.

II. — Nous abordons avec bonheur cette seconde partie, qui renferme un traité complet sur l'Eucharistie, avec l'ordre le plus parfait et les divisions les plus précises. L'unité et l'harmonie que nous cherchons resplendent de tout leur éclat dans cette page.

Nous y découvrirons successivement ces trois pensées qui semblent épuiser cet auguste sujet.

L'Eucharistie, c'est un mystère de haute foi, d'ineffable amour et de terrible discernement.

Déjà ce sacrement adorable a été figuré et comme annoncé dans la multiplication des pains ; mais les Juifs grossiers n'avaient pas même soupçonné les grandes choses que recouvraient ces symboles, et en cherchant Jésus sur l'autre rive de la mer de Tibériade, ils n'aspiraient qu'à des bienfaits semblables à ceux du désert, et Notre-Seigneur commence à le leur reprocher hautement : « En vérité, je vous le dis, vous venez à moi, non pas conduits par les miracles que vous avez vus, mais parce que vous avez été rassasiés. » Voilà bien, dans ces paroles, la peinture fidèle du monde, de ses idées abaissées et de son égoïsme. Il accourt à Jésus quand la religion, qui l'y appelle, se concilie avec ses intérêts du temps. Si la famine se fait sentir, si la santé ou la vie se trouvent aux prises avec un fléau dévastateur, si la fortune est menacée, volontiers on cherche et on implore Jésus. Mais, dans cette recherche, on ne veut que la prospérité et le bien-être matériel, toutes les prières et les invocations sont limitées au temps.

Le moment est venu cependant d'élever plus haut sa pensée et son cœur. « Puisque ma bonté, semble dire Jésus, est descendue avec vous dans le désert ; à votre tour, montez avec moi dans les hauteurs où je veux vous placer ; oubliez maintenant ce qui est grossièrement uni à la terre, et recevez ce grand enseignement que je vous réservais depuis longtemps. Il ne s'agit plus d'une nourriture qui périt, mais de celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle. Ces paroles forment l'introduction la plus suave aux grands mystères qu'il va révéler ; il part des sentiments terrestres qu'ils manifestent. Votre corps a besoin de nourriture, vous ne le savez que trop avec vos désirs impatients pour la rencontrer ; mais votre âme demande plus avidement encore l'alimentation qui lui est propre. Elle veut une nourriture immortelle comme elle-même, et c'est celle que je viens vous apporter aujourd'hui. Voilà le but de ma mission sur la terre ; c'est pour cela que mon Père a imprimé sur moi son sceau et son caractère ; je ne suis pas venu pour nourrir votre corps, et pour étendre sur vous une protection temporelle ; s'il avait fallu seulement défendre les frontières de vos

Etats, multiplier l'abondance dans vos greniers, remplir vos coffres d'or et d'argent, je n'avais pas besoin de me faire homme et d'être l'un de vous ; du haut du ciel, avec ma providence générale, je pouvais faire descendre ces prospérités terrestres au milieu de vous ; a-t-il fallu m'incarner pour promettre à Israël une terre où couleraient le lait et le miel ? Comprenez-le donc enfin, je suis venu pour la nourriture qui ne périt pas. »

Les Juifs répondirent au Sauveur en l'interrompant : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » c'est-à-dire, que ferons-nous pour arriver à cette nourriture ? Jésus répond : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » Le Sauveur ouvre ici les grandes portes de la foi ; c'est dans cet auguste sanctuaire que s'accomplissent les merveilles qu'il va décrire, et c'est là seulement qu'on peut les voir. Il ne s'agit donc plus ici de l'œuvre de l'homme ; élevons-nous au dessus de son intelligence et de sa raison, et reconnaissons déjà le mystère de haute foi. Les difficultés et les obstacles vont surgir ; l'homme animal qui ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu va se montrer tout entier. Oh ! qu'il est difficile d'abandonner l'atmosphère terrestre pour entrer dans la céleste région de Dieu ! Quel signe nous donnerez-vous ? répliquent ces Juifs, parmi lesquels il est facile de distinguer la présence des scribes et des pharisiens. « Quel signe nous donnerez-vous pour que nous croyions en vous ? Pouvez-vous jamais nous en présenter un plus grand que celui de Moïse ? Vous avez nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux petits poissons ; mais pendant quarante ans, Moïse a nourri tout Israël avec la manne du désert. » On dirait qu'ils veulent à tout prix élever une barrière contre la doctrine de Jésus, dès qu'elle révèle l'ordre surnaturel. Admirons la réponse du Sauveur : « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain céleste, mais c'est mon Père qui vous donne le *vrai* pain du ciel. » Avec ce don de Dieu cessent les ombres et les figures. La vérité l'enveloppe de toutes parts. Il est *vrai* dans son origine et dans son essence, puisqu'il vient de Dieu et qu'il est Dieu lui-même ; il est *vrai* par opposition à la manne, qui a été une simple préparation et une ébauche. C'est le *vrai* pain dans toute l'étendue de ce mot, renfermant la grandeur, la perfection et la divinité même : *Panem de cælo verum*, le pain vivant qui donne la vie au monde, le pain même de Dieu. Pouvons-nous lire ces paroles sans être écrasés par tant d'amour ? le pain qui est dans le ciel la nourriture de Dieu, devient la nourriture des hommes. *Panis enim Dei est qui de cælo descendit et dat vitam mundo*. Contemplons donc cette belle image de la table de

Dieu qui descend et vient s'offrir aux pauvres mortels, chargés de tous les dons célestes. Ce n'est pas quelque chose de son festin que Dieu envoie aux hommes, mais le festin tout entier qui doit leur apporter la vie divine qu'il renferme, et où Dieu puise à jamais lui-même dans l'éternité.

Si la sublimité des paroles de Jésus nous élève et nous ravit, nous serons indignés devant l'abaissement permanent de ses interlocuteurs durs et grossiers. Jésus leur parle de pain, de pain qui donne la vie, la vie à jamais ; tous leurs appétits se réveillent ; mais ils transportent au pain matériel toutes les promesses qui regardent le pain céleste : « Aurait-il un pain qui donne une vie sur la terre à l'abri de la mort ? Ah ! s'il en est ainsi, Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là. » Voilà bien les hommes ! toujours prêts à demander et à recevoir ce qui prolonge et dilate la vie du temps. Qui pourra ramener ces Juifs plongés tout entiers dans la vie qui passe ? Quel contraste entre eux et Jésus ! Le Seigneur se place sur les plus grandes hauteurs de l'enseignement, et il n'en descendra plus. Vous le verrez successivement monter, monter toujours, pendant que les Juifs descendront sans cesse. Plus le pharisien s'éloigne, plus Jésus s'élève ; plus il murmure, plus Jésus affirme ; c'est ainsi que les Juifs et Jésus vont se séparant de plus, jusqu'à ce que la séparation soit complète. Les Juifs commencent par les questions curieuses qui montrent la faiblesse de leur foi ; de là ils descendent dans le doute, du doute dans le murmure, et du murmure dans l'incrédulité, et de l'incrédulité dans la séparation totale. Jésus, au contraire, s'élève et grandit avec chacune de ses affirmations ; son point de départ est le désert et le miracle préparateur, mais son point d'arrivée, c'est la droite de son Père où il règne dans la gloire, pendant qu'il se donne à l'autel avec sa grâce et son amour. Dans ces révélations de la foi eucharistique, les voiles qui enveloppaient la parole divine tombent peu à peu ; il fait arriver par degrés la lumière à ces yeux malades, et fascinés par l'éclat des choses qui passent. Il avait d'abord parlé de lui à la troisième personne, il s'exprime plus ouvertement : « Vous ne savez pas ce que vous me demandez quand vous désirez pour jamais le pain qui donne la vie. Ce pain, c'est moi ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » C'est comme s'il disait : « Ceux qui sont allés à Moïse ont eu faim après avoir mangé la manne, ont eu soif après avoir bu l'eau du rocher, mais ceux qui viennent à moi sont pleinement rassasiés et désaltérés. Mais comment venez-vous à moi ? vous ne m'atteindrez jamais avec les pensées de la nature

et les idées terrestres ; il faut venir avec le principe surnaturel de la grâce que donne mon Père, et celui-là ne sera jamais rejeté, parce que la volonté de mon Père est que je ne perde personne de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour. »

Comme Notre-Seigneur instruit les Juifs avec fermeté ! Comme il brise sévèrement tout pacte avec la nature ! rien ne l'arrête dans l'exposition de la vérité, quelque repoussante qu'elle apparaisse pour leur cœur appesanti et livré à la vanité et au mensonge. Mais, en exposant ces idées si larges et si profondes, il ne concentrait pas ses regards sur le Juif charnel qui l'entendait ; ses yeux divins embrassaient les profonds horizons de l'avenir, et c'est à tous les siècles qu'il parlait ; il savait que ses paroles seraient respectées et accomplies dans le temps, jusqu'au plus imperceptible *iota*, et il voyait les hommes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, venir à lui avec l'inspiration et la grâce de son Père. Il les comptait, les bénissait, les nourrissait, et se complaisait dans la pensée que pas un de ceux-là ne serait perdu. Mais le mystère de foi doit encore se révéler davantage ; remarquons bien que la lumière plus vive de cet auguste sacrement semble sortir des ténèbres plus épaisses des Juifs obstinés.

Devant les dernières paroles de Jésus les murmures redoublent : « Comment peut-il dire : Je suis le pain vivant descendu du ciel, puisque nous savons qu'il est né comme nous sur la terre ? Nous connaissons tous son père et sa mère, c'est le fils de Joseph enfin ; comment peut-il dire : Je suis descendu du ciel ? »

Voyons comme le faux se cache sous les apparences de la vérité ! Jésus paraît bien être le fils de Joseph et de Marie, et cependant rien n'est plus faux que cette affirmation : « Nous connaissons son père et sa mère. » Non, ils ne connaissent pas le père et la mère de Jésus, ils ignorent le vrai père qui l'a engendré dans les splendeurs des cieux, et s'ils connaissent cette femme qui s'appelle Marie, ils ignorent ce qui regarde son enfantement divin, et comment l'honneur virginal s'est uni en elle à sa maternité. Combien d'ennemis de l'Eglise ont invoqué la vérité, en la combattant par des sophismes ! Jésus aura pour ces faux-fuyants de la synagogue une réponse sévère : « Nul ne peut venir à moi s'il n'est attiré par mon Père qui m'a envoyé. » Comme s'il disait : « Je sais pourquoi vous n'êtes pas affamés du pain vivant dont je viens de vous parler ; c'est que nul ne peut venir à moi s'il n'est attiré par mon Père. C'est la grâce seule qui peut donner l'intelligence et l'amour de ces choses. Nul ne vient s'il n'est attiré. N'entreprenez point de juger qui est celui qui est attiré, et qui est celui qui

ne l'est point, ni pourquoi celui-là l'est, et celui-là ne l'est pas, si vous ne voulez vous égarer ; recevez seulement cette vérité, et ayez-en seulement l'intelligence ; si vous n'êtes point attirés, priez, afin que vous le soyez, mais ne vous figurez pas que ce sera malgré vous que vous serez attirés. » Cette attraction du cœur est l'effet de son amour, et c'est peu même de dire qu'on est attiré par la volonté, puisqu'on l'est aussi par le plaisir... Car il y a un plaisir, et une volupté toute spirituelle du cœur, à qui le pain céleste dont nous parlons paraît très doux. Enfin, si un poète a pu dire que chacun est entraîné par son plaisir, à combien plus forte raison devons-nous dire : Que l'homme est attiré à Jésus-Christ lorsqu'il trouve son plaisir dans la vérité, la justice et la béatitude de la vie éternelle, ce qui n'est autre chose que Jésus-Christ même. Quoi donc, les sens du corps auront des plaisirs qui leur sont propres, et l'esprit n'aura pas les siens !... Donnez-moi un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, et il sentira ce que je dis ; donnez-moi un cœur rempli de plaisirs célestes et affamé de la justice, qui se regarde comme étranger dans le désert de cette vie, et qui soupire avec une foi ardente vers sa patrie éternelle ; donnez-moi un cœur tel que je le dis, et il connaîtra la vérité de mes paroles. Mais si je parle à un homme froid et insensible, il ne sait pas ce que je veux dire. Et tels étaient ceux qui murmuraient contre Jésus-Christ de ce qu'ils venaient d'entendre sans le comprendre, parce qu'ils n'étaient point attirés, c'est-à-dire parce que leur esprit n'était point éclairé par les lumières de la foi, ni leur cœur échauffé par la charité (1).

Cette attraction mystérieuse exige la coopération de notre volonté, et renferme trois degrés distincts désignés clairement par le Sauveur : *Omnis qui audivit a Patre et dedit, venit ad me*, il faut donc entendre, apprendre et venir, c'est comme s'il disait aux

(1) Inde et hic si advertis, *nemo venit ad me, nisi quem Pater attraxerit*. Nolite cogitare invitum trahi ; trahitur animus et amore. Nec timere debemus ne ab hominibus qui verba perpendunt, et a rebus maxime divinis intelligendis longè remoti sunt, in hoc scripturarum sanctarum evangelico verbo forsitan reprehendantur, et dicatur nobis : Quomodo voluntate credo, si trahor ? Ego dico : Parum est voluntate, etiam voluptate traheris. Quid est trahi voluptate ? *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui*. Est quædam voluptas cordis, cui panis dulcis est ille cœlestis. Porro si poetæ dicere licuit : « Trahit sua quemque voluptas », non necessitas, sed voluptas ; non obligatio, sed delectatio : quanto fortius nos dicere debemus trahi hominem ad Christum, qui delectatur veritate, delectatur beatitudine, delectatur justitia, delectatur sempiterna vita, quod totum Christum est ? An vero habent corporis sensus voluptates suas, et animus describitur a voluptatibus suis ? Si animus non habet voluptates suas, unde dicitur : *Filii autem hominum, sub tegmine alarum tuarum sperabunt : inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos ; quoniam apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen* ? Da amantem, et sentit quod dico. Da desiderantem, da esurientem, da in ista solitudine peregrinantem atque sitientem, et fontem æternæ patriæ suspirantem : da talem, et scit quid dicam. Si autem frigidus loquor, nescit quod loquor. Tales erant isti qui invicem murmurabant. *Pater, inquit, quem traxerit venit ad me*. S. August. in Joannem, tractatus xxvi.

Juifs : « Vous n'entendez pas, et si vous entendez, vous ne voulez pas apprendre, et si vous apprenez, vous ne voulez pas agir ; trois choses nécessaires. » Jésus donc, comme pour les rendre complètement inexcusables, recommence tout son enseignement, comme un catéchisme qu'on redit deux ou trois fois à des enfants enracinés dans l'ignorance. Il veut qu'ils entendent pour qu'ils apprennent, et qu'ils apprennent pour agir et revenir à lui. Jésus résume donc et répète ce qu'il vient de dire, avant de passer à des enseignements nouveaux : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle, je suis le pain de vie ; vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; voici le pain descendu du ciel, et celui qui en mange ne mourra pas. C'est moi qui suis ce pain vivant descendu du ciel ; celui qui mange de ce pain aura la vie éternelle. »

Il ne se peut rien de plus clair : la foi en Jésus-Christ, la liaison entre la foi et la vie éternelle. A la place de la manne, simple figure ; Jésus, le pain de vie, le pain de vie descendu du ciel. Retenez-le bien, ne cherchez pas ailleurs, c'est moi, et en le donnant je donne la vie éternelle. La leçon eucharistique n'est pas complète encore ; il est un mot spécialement révélateur, que Jésus a retardé sur ses lèvres pour mieux les préparer à l'entendre, mais qu'il doit prononcer enfin : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Les ténèbres s'épaississent dans l'âme des Juifs, à mesure que la lumière cherche à les pénétrer davantage. C'est ici qu'il faut répéter la parole de Siméon le vieillard : « Il sera un signe de contradiction. » Et ces autres du Sauveur : « Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet ! » Les murmures deviennent plus grands encore, la contagion de l'incrédulité se répand, et ils se disent les uns aux autres : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » C'en est trop, on dirait que Notre-Seigneur ne veut plus garder avec eux aucun ménagement ; ses yeux semblent se détourner de ces rebelles à ses leçons, pour les reposer sur ceux que son Père doit lui donner, dans toute la série des âges. Après avoir épuisé les ressources de sa tendresse divine, il lance l'anathème sur ces ingrats : « En vérité, en vérité, je vous le dis. » Il emploie le serment pour mieux appuyer sa parole, et sa menace est encore un développement plus grand du mystère : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Remarquons en passant, que telle a été toujours la conduite de l'Eglise en présence de l'erreur. Poursuivie par les mille pourquoi de la curiosité, de l'orgueil et de la révolte,

elle a commencé par répondre avec bonté, elle a résolu les objections, expliqué les difficultés, elle a fait paraître la vérité dans tout son jour ; mais devant le dernier murmure de l'orgueil, quand la malice de l'homme égaré est arrivée à son comble, l'Eglise lance une parole foudroyante et prononce ses anathèmes. Pour nous qui lisons et méditons ces pages bénies, ne passons pas légèrement sur ces grandes paroles : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » C'est vrai, pour les peuples, les familles, chaque homme en particulier. Cherchez donc la vie, dans la nation qui a renié et renversé l'autel du Dieu vivant. Après avoir déserté les saints mystères et la table divine, la France a donné au monde ce douloureux spectacle, et tous les peuples de l'Europe ont frémi devant la barbarie, la cruauté et la mort qui avaient remplacé la vie dans son sein. Et quand elle s'est relevée dans sa misère, quand elle est sortie du tombeau, dans lequel elle paraissait ensevelie pour jamais, c'est à l'autel eucharistique qu'elle a été redevable de sa résurrection. Ne l'oublions jamais, voilà la vraie source de la vie, courbons-nous devant l'autorité indéclinable de ces paroles. Que l'homme fasse ce qu'il voudra, il est libre, mais s'il ne mange la chair du Fils de l'homme, il n'aura pas la vie en lui : il aura la vie des affaires, s'il est administrateur ; la vie de la magistrature, s'il est honoré des insignes de la justice ou du barreau ; la vie de la famille avec une épouse et des enfants ; mais ni la famille, ni l'administration, ni le barreau, ni la magistrature, ni quoi que ce soit, n'ont le privilège de porter la vie en nous ; il y aura toujours quelque chose qui ne vivra pas, et ce quelque chose est ce qu'il y a de plus intime et de plus profond. C'est le sanctuaire où se trouve l'être dans la vérité, il faut absolument que la vie descende jusque-là, parce que c'est seulement là qu'elle s'arrête et demeure. Les autres vies disparaissent les unes après les autres, jusqu'à la vie de la famille qu'atteint et détruit si douloureusement la mort. Seule, la vie qui vient de l'Eucharistie pénètre jusqu'aux derniers replis du cœur, et malgré la mort, elle sera dans le tombeau un principe de résurrection glorieuse : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Nous pouvons nous arrêter ici un instant pour considérer attentivement toute cette belle exposition de la foi. C'est la théologie complète de l'Eucharistie.

1° L'Eucharistie contient le corps, le sang, l'âme et la divinité de N.-S. J.-C., sous les apparences ou espèces du pain ou du vin.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem... qui manducat hunc panem.

1° Quand le mystère s'opère, le pain n'est plus, il n'y a réellement que Jésus sous une apparence de pain. *Ego sum panis vitæ, panis vivus.*

2° L'Eucharistie n'est pas seulement une nourriture, c'est aussi un sacrifice, puisqu'elle renferme cette chair immolée pour la vie du monde. *Caro mea est pro mundi vita.*

4° Il y a pour tous les régénérés en Jésus-Christ un précepte de recevoir l'Eucharistie : *Nisi manducaveritis, non habebitis vitam.*

5° L'Eucharistie est placée au centre des desseins de Dieu comme un mystère de sublime unité ; elle se rattache au monde ancien où se trouvent les figures qui l'annoncent, et se relie au monde de la gloire, comme principe de vie et de résurrection. *Non Moyses dedit vobis panem de cælo, sed Pater meus, et qui manducat hunc panem vivet, et ego resuscitabo eum.* C'est toute la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie, c'est elle qui est arrivée jusqu'à nous, sans avoir subi la plus petite altération ou la plus légère atteinte, malgré les attaques multipliées du monde et de l'erreur.

Mais l'Eucharistie n'est pas seulement un mystère de haute foi, c'est aussi un mystère d'ineffable amour. C'est là que Jésus s'est en quelque sorte surpassé lui-même ; il annonce tout ce qu'il réalisera à la dernière cène, la veille de son sacrifice. La terre ne connaissait pas encore ce trésor d'amour renfermé dans le cœur adorable du Sauveur, le voilà qui se révèle et s'épanche. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. Parole admirable, qui s'adresse directement à la plus grande exigence de l'amour, qui appelle impérieusement l'unité. Tout homme qui aime véritablement, veut aimer jusqu'à l'union, jusqu'à l'identification dans la communication des biens. Où trouver un plus merveilleux échange ? *Demeure en moi et je demeure en lui.* Je prends tout ce qu'il a, et je lui donne tout ce que j'ai. Je prends sa faiblesse pour la changer dans ma force, sa petitesse pour la changer dans ma grandeur, son néant pour le changer dans mon être divin. Car je suis la nourriture des grandes âmes. Ce n'est pas moi qui suis changé en elles, mais elles sont changées en moi. *Cibus sum grandium animarum ; non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me* (1). Et dans cette transformation des cœurs, Jésus suit la loi générale des mélanges : quand deux substances sont mêlées, c'est la substance de l'ordre supérieur qui attire à elle l'autre substance. Dans la nourriture de chaque jour,

(1) S. August. in Joann.

le corps élabore et transforme en lui-même le pain qu'il s'est uni, mais quand l'homme prendra le pain vivant, Jésus lui-même, c'est ce pain sacré qui attirera, élaborera et transformera en lui-même l'homme tout entier, jusqu'à faire dire à S. Augustin : « Nous ne sommes pas seulement des chrétiens, mais encore des Christ. » Comprenez, admirez et réjouissez-vous, vous êtes devenus en quelque sorte Jésus-Christ. *Gaudete, fratres, quod non estis tantum Christiani, sed etiam Christus ; intelligitis, admiramini, gaudete, Christus facti estis.* L'amour peut-il aller plus loin ? Restons dans notre Evangile et cherchons. *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me et ipse vivet propter me.* Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. Qui me donnera de comprendre et d'expliquer ce texte qui renferme le tour de force, le dernier excès de l'amour, *in finem dilexit*. Voilà les frontières de l'amour d'un Dieu, on dirait qu'il ne peut pas lui-même aller plus loin. Jésus veut absolument nous dire tout ce que renferme cette promesse : il demeure en moi et je demeure en lui. Quelle est l'unité qu'il nous apporte ? ce n'est pas seulement l'unité de deux substances confondues en une, comme deux cires fondues, ou comme le fer et le feu dans la fournaise, mais c'est l'unité du Père et du Fils dans l'éternité. Comme mon Père qui est vivant me communique perpétuellement sa vie, de la même manière je communique ma vie à celui qui me mange. Ainsi la vie du Père descend dans le Verbe, du Verbe dans l'humanité qu'il s'est unie personnellement, et par cette humanité dans l'âme qui communie. C'est une chaîne merveilleuse qui tient aux dernières profondeurs du Père, et, par Jésus donné dans l'Eucharistie, vient saisir l'homme pour l'attirer, l'enlever et le transporter dans la vie divine à jamais. Voilà en deux ou trois versets tout le mystère de l'amour. L'Eucharistie nous apporte l'unité avec Jésus, et par Jésus l'unité avec son Père, et Dieu est tout en tous, *sit Deus omnia in omnibus*. Voilà comment Jésus apaise la faim et la soif insatiables de la vie de l'amour ; allons donc tous au pain qui ne périt pas, et au Fils de l'homme qui nous l'administre, à sa chair, à son sang, où sont tout ensemble la vérité et la vie, parce que c'est la chair et le sang, non point du fils de Joseph comme disaient les Juifs, mais du Fils de Dieu. Qui ne serait affamé de ce pain ? qui ne voudrait être assis à cette table ? qui pourrait jamais la quitter ?

Terminons cette pensée avec ces mots de Bossuet : « Mangez, buvez, vivez, rassasiez-vous, contentez-vous, si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de la vérité, de son amour. N'ayez jamais ni faim

ni soif d'autre chose que de lui. Venez, Seigneur Jésus, venez; l'esprit dit toujours : venez; l'épouse dit toujours : venez; vous tous qui écoutez, dites : venez; il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir; viendra le temps où l'on ne dira plus : venez, quand cet époux tant désiré sera venu, alors on n'aura plus besoin de dire : venez, on dira éternellement : *Amen*, il en est ainsi, tout est accompli. *Alleluia*, louons Dieu, il a bien fait toutes choses, il a fait tout ce qu'il a promis, il n'y a plus qu'à le louer.

Dans cette exposition nous avons voulu nous tenir strictement au texte que nous étudions, et renoncer à des développements qui s'y rattachaient sans doute, mais qui appartenaient plutôt à des discours sur l'Eucharistie, qu'à notre étude d'Ecriture sainte.

L'Eucharistie est encore un mystère de terrible discernement. Les Juifs, en entendant les paroles de Jésus que nous venons d'expliquer, auraient dû tomber à genoux et redire, mais cette fois avec une avidité divine : *Seigneur, donnez-nous toujours ce pain*; mais leur endurcissement redouble, et, comme nous l'avons remarqué, plus le Sauveur veut les élever, plus ils s'acharnent à vouloir s'abaisser et à s'approcher de l'abîme où ils vont enfin se précipiter pour jamais; leur résistance et leur ingratitude sont à leur comble, et ils osent s'écrier : *Ce discours est dur, et qui peut le supporter?* Quelle étrange aberration, quel renversement des choses! On peut donc dénaturer tout ce qu'il y a de plus doux et de plus tendre, de plus aimant et de plus aimable, jusqu'à dire : C'est insupportable, rien n'est plus dur : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Et ce sont des disciples qui parlent ainsi : *Multi audientes ex discipulis ejus*. Jusque-là, ils paraissaient comme les autres; l'Eucharistie les discerne et révèle les pensées les plus intimes de leur cœur. Le Sauveur veut les retenir encore : « Comment, leur dit-il, ceci vous scandalise? Que direz-vous donc en voyant monter le Fils de l'homme où il était auparavant? il ne s'agit pas de cette manducation charnelle où la chair est broyée et détruite, il s'agit d'une alimentation qui, en nourrissant vos âmes, ne portera aucune atteinte à ma chair. La puissance et la vertu de ma chair ne viennent que de l'esprit qui la vivifie et lui communique la propriété étrange de nourrir les âmes. Quoique je vous donne réellement ma chair, tout est cependant esprit et vie dans mes paroles, et dans ce don de mon amour. Cette explication les trouve insensibles et plus obstinés que jamais; Jésus les regarde tous, et avec ses yeux qui sondent les cœurs, il compte avec douleur ceux qui allaient rejeter, avec la foi en lui, cet auguste mystère de son amour. Au milieu de ses apôtres il voit Ju-

das portant en lui le germe de la trahison, et qui déjà avait perdu la foi ; rien ne peut retenir ces coupables murmureurs ; ils se lèvent en grand nombre, s'éloignent et se séparent pour jamais du Sauveur. *Multi ex discipulis abierunt, et non jam cum illo ambulabant.* Qui ne serait étonné du progrès de leur incrédulité et ne le regarderait avec frayeur ? Ils commencent par murmurer et dire : « *N'est-ce pas là le fils de Joseph ? comment donc se dit-il descendu du ciel ?* Quand le Sauveur a nommé sa chair, ils disputent les uns contre les autres en disant : « *Comment cet homme peut-il donner sa chair à manger ?* » Après les affirmations plus précises encore, lorsque Jésus dit qu'il faudra manger et boire son corps et son sang, ils s'écrient : *Cette parole est dure.* Voyez les degrés, le murmure, l'irrésolution, le scandale. Ce n'est pas tout ; quand le Sauveur leur a dit qu'ils ne comprenaient pas l'esprit et la vie qui étaient attachés à ses paroles, au scandale ils ont ajouté la désertion, et ne paraissent plus dans la compagnie de Jésus.

L'Eucharistie est restée la pierre de touche de la foi en Jésus. Voilà la marque distinctive des vrais fidèles, et du fond de ses tabernacles, le Sauveur voit se renouveler le spectacle douloureux de Capharnaüm. Combien d'hommes qui s'éloignent devant le précepte eucharistique : *Multi abierunt !* Jésus les voyait sans doute à travers les âges, et la douleur de la désertion des Capharnaïtes s'augmentait devant celle des incrédules rebelles de tous les temps. Aussi il se rapproche de ses apôtres, il les environne d'une tendresse plus grande que jamais, on dirait qu'il a un besoin inexprimable de leur fidélité et de leur amour : « Voulez-vous donc aussi me quitter ? » leur dit-il ; et Pierre avant les autres et au nom de tous : « A qui irions-nous, Seigneur ? vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous connaissons et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus accueille ces protestations de son premier apôtre, mais la fidélité de tous ne fait que plus ressortir l'ingratitude du traître. L'Eucharistie qui avait discerné ceux qui s'approchent et ceux qui s'éloignent, avait aussi fait le discernement dans la personne de Judas, de ceux qui portent leur indignité à la table sacrée. Le divin Sauveur est plus accablé de la perte de Judas que du dévouement de tous les autres, il ne peut contenir cette douleur dans son sein ; elle s'exhale avec ces paroles : « Ne vous ai-je pas choisi tous les douze ? et cependant il y en a un parmi vous qui est un démon. »

O Jésus mon Sauveur ! que je ne sois pas l'objet de ce discernement terrible. Que votre table auguste me sépare de la masse de

ceux qui vous offensent ! que votre sang me marque au front du sceau indélébile de vos enfants, pour vous aimer à jamais dans les révélations de votre gloire, après avoir puisé le bonheur et la vie dans les mystères ineffables de votre sacrement !

DIMANCHE DE LA PASSION

HOMÉLIE

SUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

PAR MONSIEUR LE COURTIER

M. F. — Voilà cinq années, qu'à l'approche de la sainte Quarantaine nous vous envoyons à méditer l'homélie des évangiles des dimanches du Carême. Nous croyons que l'Eglise a détaché du livre sacré les extraits les plus propres à préparer ses enfants à la Pâque ; nous croyons que le choix qu'elle a fait n'est pas indifférent, que nous ne saurions mieux faire que vous en proposer l'explication féconde et pratique.

En cette année 1871, nous en sommes à l'évangile du dimanche de la Passion, et nous allons vous en donner l'homélie pour vous préparer de plus en plus au devoir pascal.

Lorsqu'Israël fut sur le point de terminer la Pâque antique, c'est-à-dire de *passer* des épreuves du désert à la possession de la Terre promise, il y eut un incident très remarquable.

Douze hommes furent députés par les tribus pour aller reconnaître le pays et ses habitants. Ils avaient ordre d'examiner si la terre était bonne, le terroir fertile, le sol fécond. Ne revenez pas, leur avait-on dit, sans nous apporter des fruits de ce pays de promission.

Après quarante jours (remarquez ce nombre,) employés à cette mission, on vit reparaitre les employés de chaque tribu. Deux d'entre eux portaient un levier de bois sur leurs épaules ; à ce levier était suspendue une grappe de raisin d'une grosseur monstrueuse, et on avait cueilli cette grappe *auprès d'un torrent*.

Israël s'assemble, tous contemplent ce fruit admirable. Le plus grand nombre désespère de pouvoir vaincre les vigoureux habitants

das portant en lui le germe de la trahison, et qui déjà avait perdu la foi ; rien ne peut retenir ces coupables murmureurs ; ils se lèvent en grand nombre, s'éloignent et se séparent pour jamais du Sauveur. *Multi ex discipulis abierunt, et non jam cum illo ambulabant.* Qui ne serait étonné du progrès de leur incrédulité et ne le regarderait avec frayeur ? Ils commencent par murmurer et dire : « *N'est-ce pas là le fils de Joseph ? comment donc se dit-il descendu du ciel ?* » Quand le Sauveur a nommé sa chair, ils disputent les uns contre les autres en disant : « *Comment cet homme peut-il donner sa chair à manger ?* » Après les affirmations plus précises encore, lorsque Jésus dit qu'il faudra manger et boire son corps et son sang, ils s'écrient : *Cette parole est dure.* Voyez les degrés, le murmure, l'irrésolution, le scandale. Ce n'est pas tout ; quand le Sauveur leur a dit qu'ils ne comprenaient pas l'esprit et la vie qui étaient attachés à ses paroles, au scandale ils ont ajouté la désertion, et ne paraissent plus dans la compagnie de Jésus.

L'Eucharistie est restée la pierre de touche de la foi en Jésus. Voilà la marque distinctive des vrais fidèles, et du fond de ses tabernacles, le Sauveur voit se renouveler le spectacle douloureux de Capharnaüm. Combien d'hommes qui s'éloignent devant le précepte eucharistique : *Multi abierunt !* Jésus les voyait sans doute à travers les âges, et la douleur de la désertion des Capharnaïtes s'augmentait devant celle des incrédules rebelles de tous les temps. Aussi il se rapproche de ses apôtres, il les environne d'une tendresse plus grande que jamais, on dirait qu'il a un besoin inexprimable de leur fidélité et de leur amour : « *Voulez-vous donc aussi me quitter ?* » leur dit-il ; et Pierre avant les autres et au nom de tous : « *A qui irions-nous, Seigneur ? vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous connaissons et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.* » Jésus accueille ces protestations de son premier apôtre, mais la fidélité de tous ne fait que plus ressortir l'ingratitude du traître. L'Eucharistie qui avait discerné ceux qui s'approchent et ceux qui s'éloignent, avait aussi fait le discernement dans la personne de Judas, de ceux qui portent leur indignité à la table sacrée. Le divin Sauveur est plus accablé de la perte de Judas que du dévouement de tous les autres, il ne peut contenir cette douleur dans son sein ; elle s'exhale avec ces paroles : « *Ne vous ai-je pas choisi tous les douze ? et cependant il y en a un parmi vous qui est un démon.* »

O Jésus mon Sauveur ! que je ne sois pas l'objet de ce discernement terrible. Que votre table auguste me sépare de la masse de

ceux qui vous offensent ! que votre sang me marque au front du sceau indélébile de vos enfants, pour vous aimer à jamais dans les révélations de votre gloire, après avoir puisé le bonheur et la vie dans les mystères ineffables de votre sacrement !

DIMANCHE DE LA PASSION

HOMÉLIE

SUR LE SAINT TEMPS DE CARÊME

PAR MONSEIGNEUR LE COURTIER

M. F. — Voilà cinq années, qu'à l'approche de la sainte Quarantaine nous vous envoyons à méditer l'homélie des évangiles des dimanches du Carême. Nous croyons que l'Eglise a détaché du livre sacré les extraits les plus propres à préparer ses enfants à la Pâque ; nous croyons que le choix qu'elle a fait n'est pas indifférent, que nous ne saurions mieux faire que vous en proposer l'explication féconde et pratique.

En cette année 1871, nous en sommes à l'évangile du dimanche de la Passion, et nous allons vous en donner l'homélie pour vous préparer de plus en plus au devoir pascal.

Lorsqu'Israël fut sur le point de terminer la Pâque antique, c'est-à-dire de *passer* des épreuves du désert à la possession de la Terre promise, il y eut un incident très remarquable.

Douze hommes furent députés par les tribus pour aller reconnaître le pays et ses habitants. Ils avaient ordre d'examiner si la terre était bonne, le terroir fertile, le sol fécond. Ne revenez pas, leur avait-on dit, sans nous apporter des fruits de ce pays de promission.

Après quarante jours (remarquez ce nombre;) employés à cette mission, on vit reparaître les employés de chaque tribu. Deux d'entre eux portaient un levier de bois sur leurs épaules ; à ce levier était suspendue une grappe de raisin d'une grosseur monstrueuse, et on avait cueilli cette grappe *auprès d'un torrent*.

Israël s'assemble, tous contemplent ce fruit admirable. Le plus grand nombre désespère de pouvoir vaincre les vigoureux habitants

d'un pays où tout a une proportion gigantesque ; Caleb et Josué s'opposent seuls aux murmures du peuple, et s'écrient : Cette terre est excellente, montons à sa conquête ; nous la posséderons facilement sous la protection du Seigneur.

Tout arrivait au peuple juif en figure et en mystère : à nous, chrétiens, la réalité et la leçon.

Nous sommes sur le point de terminer la Pâque nouvelle, c'est-à-dire de *passer* pour jamais du côté de Dieu pour aller à la conquête du ciel par une vie sérieusement et fortement chrétienne.

Pendant quarante jours, nous parcourons la Terre promise pour en connaître la nature, la richesse, la douceur et même les épreuves et les difficultés.

Et voici qu'au point du parcours où nous sommes parvenus, un grand et magnifique spectacle nous est proposé sur les hauteurs du Calvaire. Non loin du torrent de Cédron apparaît Jésus-Christ, la vigne véritable, le fruit de bénédiction, porté et suspendu sur la croix entre deux hommes, dont l'un murmure, se désespère et périra dans la solitude de son impénitence, tandis que l'autre, se confiant en l'arbre de la vie et confessant son injustice, arrivera au ciel, véritable Terre promise.

Voilà donc aujourd'hui, M. F., le grand prédicateur du Carême élevé sur la chaire de la Croix. Au pied de cette chaire, la nature frémit ; elle trouve qu'un Dieu crucifié est *un Samaritain* étranger à toutes ses inclinations. Les passions s'irritent contre l'abnégation que prêche l'Evangile : le monde voit sur la croix son orgueil brisé, sa science humiliée, et se venge par des railleries et des blasphèmes, quand sa civilisation ne lui permet pas de prendre des pierres pour écraser.

Mais élevons-nous, au dessus de la nature, des passions, du monde, de nous-mêmes, pour écouter avec respect et confiance ce qu'un Dieu vient de dire du haut de sa croix. Venez, le Tentateur a perdu notre mère en lui parlant du haut de l'arbre de la science, le Seigneur veut sauver ses enfants en nous parlant du haut de l'arbre de vie. Eve a considéré le fruit défendu, et elle a mangé la mort ; venez considérer la vigne véritable, avant de vous nourrir de ses fruits d'immortalité.

Et que va nous dire ce Dieu du haut de sa croix ? Il va nous dire par son évangile qu'il est *la voie* que nous devons prendre pour aller au ciel, qu'il est *la vérité* que nous devons écouter sur ce chemin, qu'il est *la vie* à laquelle nous devons tendre et parvenir : *Ego sum via, et veritas, et vita* (1).

(1) Jean, xiv.

Les Israélites murmuraient autour de la vigne de la Terre promise : les enfants de ces Israélites s'indignaient autour de Jésus-Christ, la vigne véritable, et l'évangile de ce jour a rapporté leurs blasphèmes : le monde et la nature s'exaspèrent autour de la Croix. Pour nous, rangés avec respect autour de cet arbre de vie, considérons le fruit qui y est attaché, avant de le cueillir et de le manger à la table sainte.

I. — Qui de vous me convaincra de péché ? *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* (1)

Le Dieu qui est attaché à la croix et qui est la voie véritable qui conduit au ciel, ne veut pas qu'on le prenne pour un coupable condamné, ou pour une malheureuse victime de l'injustice. S'il a résolu de porter le lourd fardeau des péchés du monde, il ne veut pas qu'on le soupçonne de succomber sous le poids de ses propres erreurs ou de la méchanceté des hommes.

Il avait dit : *Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie* (2) ; et de peur qu'il y eût scandale de voir aboutir le chemin et le guide à une croix, le voilà qui porte à tous ses ennemis, à tous ses contradicteurs, un défi qui ne pouvait être soutenu que par un Dieu : *Qui de vous me convaincra de péché ?*

O vous dont la foi refuserait d'aller au ciel à la suite et sous la conduite de Jésus crucifié, venez démentir son défi. — Dans sa vie, vous ne trouverez que des vertus ; elles éclatent dans ses enseignements, dans ses réponses, dans ses décisions ; et cela, à travers l'orgueil pharisaïque qu'il a démasqué, les subtilités des docteurs qu'il a réduits au silence, la politique des Hérodiens qu'il a déjouée, l'obstination incrédule des Saducéens qu'il a confondue. Il y a dix-huit ans que l'on fouille l'Evangile pour y trouver un mot à reprendre, et ce mot est encore à trouver.

Dans la Passion de celui que personne n'a pu convaincre de péché, on voit tous ses ennemis venir malgré eux déposer en faveur du divin accusé ; et jamais Jésus-Christ n'a paru si grand, si digne des adorations de l'univers, qu'au milieu de la cohorte qui a chargé de liens ses mains divines, qu'au milieu des insultes qui n'ont été réservées qu'à lui seul, qu'au milieu des cris de mort poussés par une multitude que l'on égare.

Jésus-Christ n'est monté sur la croix qu'après avoir été proclamé l'agneau sans tache qui efface les péchés du monde. Judas déclare qu'il a péché en livrant le sang innocent ; Hérode, que rien

qui soit digne de mort ne peut être imputé à l'accusé ; Pilate, qu'il ne trouve aucune cause d'accusation, et que pour lui il est innocent du sang de ce juste.

Et lorsqu'une voix impie s'est élevée, après bien des siècles, disant que si la condamnation du Sauveur n'avait pas été juste, elle avait au moins le prestige de la légalité, l'univers chrétien et honnête a réclamé contre cette ombre de mauvaise excuse, et l'évidence a contraint un autre adversaire de s'écrier : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Enfin, le Sauveur défie tout reproche dans son œuvre. Son œuvre, c'est l'Eglise, c'est-à-dire ce ministère sacré et légitime qui continue et perpétue la prédication de la doctrine, l'application des moyens de salut qu'un Dieu a apportés sur la terre.

Tout le bien qui se fait ici-bas appartient à cette œuvre de Jésus-Christ ; tout le mal qui s'y commet lui est étranger et odieux, parce qu'il n'est aucune vertu que l'Evangile ne commande, aucun vice que l'Eglise ne condamne. Citez un fait, un crime, un scandale, un désordre, un malheur même qui soit la conséquence du dogme ou de la morale du Rédempteur. Nous vous montrerons, au contraire, que toute tache de sang ou de boue sur les pages de l'histoire y a été jétée par les seules passions humaines en contradiction avec l'Evangile, par ces mêmes passions abusant quelquefois d'un voile sacré ou d'une armure politique pour se travestir sacrilègement. Nous vous dirons que l'œuvre de Jésus-Christ est comme ces belles et majestueuses églises où l'on voit quelquefois des échoppes adossées, des immondices salir le pied des murs, et qu'il serait souverainement injuste de soutenir que ces dégradations font partie de la pensée et du plan de l'architecte. qui défie le monde entier dans sa vie, dans sa passion et dans son œuvre de *le convaincre de péché*.

O vous dont l'espérance refuserait de suivre Jésus-Christ comme guide sur le chemin du ciel, venez soutenir son défi. Qui de vous le convaincra de nous avoir frustrés de quelque moyen de salut ? Qui de vous ne sera pas confondu par cette parole qu'il adresse à tous : *Qu'ai-je dû faire de plus pour ma vigne que je n'ai point fait ?* (1)

Dites quelle faiblesse je n'ai point prise, quelle infirmité je n'ai point guérie, quelles larmes je n'ai point essuyées, quels fers je n'ai point brisés, quel pécheur je n'ai pas accueilli, quelles souffrances je n'ai pas endurées, par quelle voie enfin je n'ai point

(1) Isaïe, v.

marché devant vous ? Trouvez une position, une affliction, un devoir, une tentation, une épreuve, qui n'ait son modèle, son espoir, sa consolation dans mon Evangile ? Nommez un besoin du temps, une exigence des siècles, un ordre de progrès, et dans les âmes un désir, un soupir, une aspiration que mon œuvre ne satisfasse pas ? Dites s'il est une grande route du monde ou un sentier de vie individuelle que ma lumière n'éclaire, que ma grâce n'aplanisse ? Votre confiance ne pourra jamais me convaincre de vous avoir manqué.

Ah ! c'est plutôt à Jésus-Christ, M. F., de nous convaincre d'aveuglement et de résistance. Vigne véritable, quels reproches n'a-t-il pas à adresser à ces pauvres rejets qu'il veut enter sur son cep vigoureux ? J'avais une vigne, nous dit-il par son Prophète, cette vigne m'appartenait à tous les titres ; j'ai choisi son plant, je l'ai plantée dans un terroir fertile, je l'ai défendue par une haie, et après tous ces soins, je m'attendais à lui voir produire des raisins, elle n'a produit que des grappes acerbes ; c'est-à-dire, « j'ai attendu que mon peuple produisît la justice, et il n'a rapporté que l'iniquité ; qu'il produisît la vertu fidèle, et le cri de « ses offenses est monté jusqu'à moi (1). »

Discoureurs infatigables, nous croyons faire grâce à Dieu de discuter son œuvre ; nous nous croyons religieux parce que nous daignons prendre toutes les mesures du fait divin, pour voir s'il cadre avec l'avancement de nos idées, ou avec les besoins d'une époque que nous appelons régénératrice. Mais sachons bien que nous ne sommes pas dans la vigne de Dieu des amateurs et des curieux qui se promènent à l'aise ; que nous sommes de simples sarments qui doivent ou rapporter du fruit s'ils tiennent au cep, ou être jetés au feu s'ils en sont séparés.

O vous, enfin, dont l'amour et la fidélité refuseraient de suivre, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, la véritable voie, venez encore soutenir son défi.

Qui de vous le convaincra de péché ? L'abnégation qu'imposent les commandements, la croix qu'il faut porter dans toute la vie chrétienne, nous découragent peut-être. En voyant des fruits si rares, si excellents, vous désespérez comme Israël de pouvoir habiter la terre qui les produit.

Mais que pouvez-vous reprocher à Dieu en ces conditions qu'il a posées ? Sa grâce est là sans jamais manquer à personne, et le secours ne pouvait s'appeler d'un nom plus doux. Ses commandements sont légers, son joug est plein de douceur ; au contraire, le

(1) Isaïe, v.

joug du monde et des passions traîne mille sacrifices plus déchirants sans être consolés, et les attraites du péché ont des épines plus perçantes que celles qui couronnent la tête de notre guide.

Je souffre, direz-vous. Vous souffrez ? Est-ce qu'on ne souffre que sur le chemin du ciel ? La souffrance n'est-elle pas la voie la plus sûre et la plus courte pour arriver à l'éternel bonheur ? La souffrance, n'est-ce pas elle seule qui, vous apprenant l'humilité et la douceur, vous a donné la paix véritable de l'âme, et qui vous revêt encore de dignité et de calme, de mérite et de consolation ?

Ah ! quand vous souffrez à la suite du monde, c'est lui que vous pouvez facilement convaincre de péché, d'injustice, d'abandon, d'ingratitude, de déception. Mais quand vous souffrez à la suite de Jésus-Christ, vous ne pouvez le convaincre que de justice, de sagesse, de miséricorde, d'assistance et de fidélité dans ses promesses : *Qui ex vobis arguet me de peccato ?*

II. — Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?* (1).

Jésus-Christ n'est pas seulement *la voie* qui conduit au ciel, il est *la vérité* qui nous garde et nous fait marcher dans le vrai chemin.

Aussi, après nous avoir défiés de trouver un guide plus sûr que lui, il nous adresse du haut de sa croix cette seconde parole : Si je vous dis la vérité, si vous ne pouvez me convaincre ni d'erreur, ni de déception, ni de délaissement, pourquoi ne me croyez-vous pas ?

Avec un peu de bonne volonté, nous admettons encore les principes, parce que les principes ne gênent pas ; nous convenons qu'il faut suivre Dieu et se donner à Dieu ; mais nous reculons devant les conséquences, et, pour en venir à la pratique, nous avons toujours mille moyens d'éluder.

Et Jésus-Christ nous répond : Si je suis *la voie* que vous prenez, je suis aussi *la vérité* que vous devez suivre dans le chemin du ciel ; pourquoi donc ne me croyez-vous pas, et pourquoi votre foi si faible hésite-t-elle à passer à la pratique ?

Ecoutez M. F. : « Celui qui est de Dieu entend les paroles de « Dieu ; et si vous ne les entendez pas, c'est que vous n'êtes pas « de Dieu (2).

Et ailleurs : « Si quelqu'un veut faire la volonté de celui qui « m'a envoyé, il connaîtra si ma doctrine vient de Dieu ? (3). »

Et ailleurs encore : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma « parole (4). »

(1) Jean, viii. — (2) Jean, — (3) Jean, vii. — (4) Jean, xiv.

Réponse grave qu'il faut peser, raison ultérieure de toute incroyance, de toute infidélité, de toute illusion.

Nous vous avons déjà dit que ce n'est pas parce que l'on doute de la confession que l'on ne se confesse pas ; mais que c'est parce qu'on ne se confesse pas que l'on veut douter de la confession. — De même, ce n'est pas parce que l'on ne croit pas que l'on ne pratique pas ; c'est parce que l'on ne veut pas pratiquer que l'on s'efforce de ne pas croire.

Pourquoi cet homme n'a-t-il pas la foi ? — Il y a dans sa conscience un arrêt qu'il ne veut pas surmonter. Pour se confesser, il faudrait vaincre cet obstacle ; donc il ne croira plus à la confession. Mais tout s'enchaîne, confession, évangile, divinité de Jésus-Christ, révélation : eh bien ! il ne croira à aucune de ces bases de la foi, et ne s'arrêtera que devant l'existence de Dieu, parce que ce dogme, sans devoir et sans sanction, ne gêne pas et sert encore de palliatif au reste de l'incrédulité. *Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.*

Pourquoi cet homme, qui d'ailleurs pratique certains devoirs du christianisme, ne les admet-il pas tous, et rejette-t-il tel ou tel point ? C'est parce que son cœur n'admet pas tel ou tel devoir, et que sur un point ou sur un autre *il n'est pas de Dieu*. Celui-ci admet la probité parce qu'il est honnête, et n'admet point la chasteté ou la sainteté du mariage parce qu'il veut vivre au gré de ses passions et de ses calculs. Celui-là exalte la pureté parce que cette vertu ne coûte aucun effort à sa nature, et se fait illusion sur bien des injustices parce que sa cupidité serait enchaînée. *Vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.*

Pourquoi cette personne pieuse charie--telle avec sa piété tant de défauts ? Pourquoi ce défaut complet d'indulgence quand elle reçoit si souvent le Dieu de bonté ? Parce que, ne voulant pas pratiquer des vertus qui la gênent, et préférant s'en tenir à des actes religieux qui flattent son goût, elle ne veut entendre à Dieu que quand il s'agit des actes et nullement des vertus. *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.*

Quand on est à Dieu par la justice, la pureté, la charité, on écoute sa parole ; mais quand on est ravisseur, impudique, haineux, on ne l'écoute pas. — Quand on est à Dieu par la droiture et l'humilité, on écoute ; mais quand on est faux et orgueilleux, on n'écoute plus. — Quand on est à Dieu par le mépris du monde et le détachement chrétien, on écoute ; mais quand on s'enivre de mondanité et d'égoïsme, on n'écoute plus. *Qui ex Deo est, verba Dei audit.*

Il est donc bien difficile, direz-vous, de connaître et de suivre la vérité, si tout défaut de foi, toute imperfection de foi vient d'un défaut, d'une imperfection qui est dans notre âme ; s'il faut que la pratique de tous les devoirs soit déjà dans le cœur, pour que la vérité brille sans nuages dans la soumission de l'intelligence.

Non, la chose n'est pas aussi difficile que vous le prétendez ; le point essentiel est de ne point *fausser la vérité*, quand nos actions rapprochées de cette ligne droite n'ont pas toute la rectitude de la règle. — Expliquons-nous : vous ne vous confessez pas parce que vous ne voulez pas renoncer à telle habitude, à tel calcul ; eh bien ! dites vous à vous-même que vous n'avez pas le courage de vous confesser, mais n'allez pas discuter vainement la nécessité de la confession dont vous êtes pleinement convaincu. — Vous répugnez à tel devoir de la vie chrétienne, parce que ce devoir vous gêne ou vous irrite : dites que vous manquez de courage, mais ne dites pas que cette obligation n'est pas fondée. — Vous ne voulez pas régler votre conduite sur vos communions ; dites : Je ne suis pas ce que je devrais être en communiant si souvent ; mais n'allez pas penser que vous êtes une petite perfection, parce que vous multipliez sans fruit des actes religieux.

Alors vous aurez en vous la vérité sans la fausser, la vérité comme reproche, mais la vérité vraie : *Tunc cognoscetis veritatem...* et cette vérité, qui est en vous, réclamant sans cesse contre votre désaccord, contre votre peu de courage, finira par triompher de vous, en vous délivrant de ces entraves : *Veritas liberavit vos* (1).

Ah ! si Dieu est *la voie*, suivez-le ; s'il est *la vérité*, écoutez-le ; il n'y a pas d'autres moyens d'aller au ciel.

III. — C'est ce que nous comprenons parfaitement, N. T.-C. F. Mais notre cœur nous arrête en si bon chemin. Ce cœur a toute la peine du monde à se déprendre de l'idée que la vie est pour lui dans toutes les créatures qui l'environnent, et que la vie va lui manquer s'il se détache de tous ces biens créés pour s'unir au Créateur.

Aussi, le Dieu qui est *la voie*, *la vérité* et *la vie*, vient rassurer notre cœur et nous dire cette troisième parole qu'il a scellée de son serment.

« En vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra pas éternellement. »

O vous donc qui voulez vous donner au Dieu de sainteté et de

(1) Jean. VIII.

vérité, comprenez encore que la fidélité à sa parole divine est la vie, la vie véritable, la vie éternelle.

Si d'abord vous entendez par la vie ce balancement d'une respiration mystérieuse qui va du corps à l'âme et de l'âme au corps, et qui resserre par des oscillations continuées le lien inexplicable de vie entre ces deux substances, vous aurez dans la fidélité à la parole de Dieu cette vie même plus forte, plus longue et plus heureuse.

Car le péché use la vie matérielle par les excès qu'il produit, par les malheurs qu'il entraîne. Le désordre amène le trouble, le trouble le chagrin, et le chagrin use un cœur qui ne connaît plus ni paix ni repos. Mais par la fidélité aux préceptes de Dieu, on éloigne les excès : il y a tempérance, sobriété, modération, règle, ordre, et par conséquent principe de vie. Par la sévérité, l'ordre et la prudence de la vie chrétienne, il y a plus de malheurs évités, moins de dérangements de fortune à craindre, moins de passions qui exaltent et brisent, moins de chagrins, moins de larmes, et par conséquent plus de vie. Par l'humilité et la douceur, il y a moins de déceptions, moins de troubles, plus de paix et de calme dans l'âme, plus d'équilibre dans les fonctions organiques, et par conséquent vie plus abondante. C'est ce que l'Eglise nous dit admirablement dans une de ses prières du Carême : « Quand vous nous purifiez du péché, Seigneur, vous nous donnez alors la vraie santé de l'âme et du corps. »

L'âme fidèle, je le sais, ne sera pas encore exempte de tous les malheurs, mais presque tous seront des épreuves, et non pas le poids intolérable du remords joint au chagrin. Il y aura, dans la souffrance, dignité, calme, espérance, consolation ; tout pesé, tout compensé, le chrétien fidèle à la parole de Dieu est encore celui qui aura, en règle générale, la vie matérielle la plus longue, la plus calme, la plus heureuse, la plus bénie ; et le Décalogue restera éternellement le premier manuel d'hygiène et le plus complet.

Si vous entendez par la vie cette animation intellectuelle et morale qui donne à l'âme l'énergie de la force et la douceur de la paix ; cette tranquillité née de l'ordre, cet ordre né de l'accomplissement de tous les devoirs, qui fait que la vie nous est légère parce que nous la sentons s'écouler dans la noblesse du dévouement, dans la sainteté du mérite ; en vérité, je vous le dis : celui qui garde la parole de Dieu aura cette vie morale et plus belle et plus consolée ; nous en trouverons la preuve dans le contraire.

Il a été réservé à notre siècle, plus qu'à aucun autre, de justi-

fier pleinement cette parole de l'Evangile : *que l'homme ne vit pas seulement de pain* (1).

Car, ô homme, s'il ne te faut que du pain pour vivre, que te manque-t-il donc aujourd'hui que la vie des jouissances matérielles est si abondante pour toi ? — Activité d'industrie, fécondité de concurrences commerciales, ressources d'exploitations, génie pour calculer les fonds et les valeurs, recherche du bien-être, de la délicatesse, des aisances de la vie. Ton habitation est plus commode, ton lit plus doux, ta table est mieux servie ; un confortable proportionnel a descendu tous les degrés de l'échelle sociale. Dans les arts, les sciences, les carrières, toutes les portes te sont ouvertes ; le luxe fait des miracles pour mettre tout à la portée de tous, et avec tout cela tu n'as ni repos ni contentement du cœur ! L'ennui, la langueur, le dépérissement pèsent sur la vie ; à vingt-cinq ans, on a déjà trop vécu ; à trente ans, on a déjà trop travaillé, on est usé, blasé sur tout, on ne peut plus s'asseoir au banquet de la vie, on est infirme pour l'existence, on ne se soutient qu'en essayant de tout, sans prendre goût à rien. O homme, que te manque-t-il donc ?

Une seule chose ! la parole de Dieu gardée dans ton cœur. — Cette vie véritable n'y a point pénétré.

Sommes-nous donc, plus coupables que les générations qui nous ont précédés ? Non, et sous quelque rapport, peut-être moins. D'où vient donc plus de tristesse et de mort avec peut-être moins d'excès ?

Nous péchons plus par l'esprit que par le cœur. Nous n'avons jamais goûté la parole de Dieu, mais nous avons goûté au bien-être et nous avons dit : Voilà le bonheur. — Avec cette dépravation de goûts, il a fallu au moins chercher des émotions pour le malade ; alors toute voix s'est corrompue pour lui en créer de factices. La noblesse s'est dégradée en égoïsme, l'honneur en profit, le devoir en réussite, la générosité en duperie, la science en orgie, la littérature en fièvre chaude, les nouvelles du monde en poison ; et parce qu'on n'a pas voulu des *mystères du royaume de Dieu* pour agrandir l'homme et soutenir sa dignité, il a fallu chercher des *mystères* dans tous les repaires, dans le sang et dans la fange, pour créer à l'homme des émotions.

Et pour ne pas rester dans ces considérations générales que le dédain traiterait de déclamations, prenez, même dans ce siècle, un homme au hasard dans tous les degrés de la société : si cet homme garde la parole de Dieu, s'il est chrétien sincère et fidèle, la sérénité est sur son front, la paix sur ces traits, la vie circule dans son

(1) Matth., iv.

cœur ; c'est l'homme le plus estimé et qui porte le mieux la peine, le devoir de la vie.

Enfin, si vous entendez par la vie celle qui seule est digne de ce nom, la vie éternelle : cette vie qui complète notre existence, ou plutôt qui fait succéder la vie véritable à une lente et progressive destruction ; cette vie que l'on a justement comparée à la brillante métamorphose qui délivre l'insecte ailé après qu'il a rampé sur la terre et laissé sa grossière dépouille dans un tombeau ; c'est principalement et parfaitement de cette vie que Notre-Seigneur a dit : « En vérité, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra pas éternellement. » Et ailleurs : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, serait-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas éternellement. Le croyez-vous ? Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde (1) pour lui redonner la vie.

Tous les jours de l'homme ici-bas sont donc faits pour son dernier jour, et la vraie vie est de vivre en ce lieu de passage de manière à vivre sans fin ; la vie présente n'ayant de vie que ce qu'elle tire de la vie éternelle, que ce qu'elle renvoie à cette source de vie.

Mais comme saurons-nous, [que nous sommes dans la voie du ciel, que nous avons en nous la vérité de Dieu et le germe de la vie bien heureuse ? — La religion catholique (et elle est la seule qui aille jusque-là, parce que seule elle a la vérité de Dieu) répond pleinement à cette anxiété des âmes. Elle ne se borne pas à nous montrer le fruit de bénédiction, elle nous ordonne de le manger, de nous l'incorporer. Elle a sa table sainte, et cette table est dressée sur le chemin du ciel, on y sert la vérité de Dieu, on y mange la vie de Dieu.

Il fut un arbre appelé l'arbre de la science où pendait le fruit de la désobéissance et de la mort. Eve n'a pas seulement considéré ce fruit ; elle a pu le prendre, le manger, s'incorporer la malédiction pour elle et ses enfants. Il est aussi un arbre de vie, c'est l'arbre de la croix où a été attaché le fruit d'obéissance et de salut. Ce fruit précieux en a été détaché par un Dieu qui l'a réduit en nourriture et qui a dit à tous : *Prenez et mangez* (2).

Prenez donc, ce fruit de grâce, mangez-le à la table du Seigneur et de son Eglise. Prenez la *voie* et mangez-la ; prenez la *vérité* et mangez-la ; prenez la *vie* et mangez-la : *Accipite et manducate*.

(1) Jean, XI. — (2) Matth., XXVI.

DIMANCHE DES RAMEAUX

HOMÉLIE

SUR L'AMOUR ET L'INGRATITUDE

PAR LE R. P. LAVIGNE

Vicaire général de Nice

Evangile S. Jean, XIII, v. 1 à 38.

M. F. — Deux choses résument ce chapitre XIII, un des plus beaux de l'Evangile de S. Jean : l'amour et l'ingratitude dans leur plus complète manifestation ; mais l'amour en face de l'ingratitude, l'amour malgré l'ingratitude, l'amour luttant avec l'ingratitude, et remportant sur elle le plus éclatant triomphe qui fut jamais. Il me faudrait le langage des anges pour développer ces merveilles, ou mieux encore l'esprit qui animait l'aigle des Evangiles en les racontant.

Avant le jour de la fête de Pâques, et au jour même de la fête, puisqu'elle commençait, selon l'usage des Juifs, à six heures du soir la veille du jour solennel, Jésus savait que son heure était venue de passer de ce monde à son Père. Il s'agit de cette heure si longtemps désirée, si impatiemment attendue, l'heure de son sacrifice et des suprêmes manifestations de son amour ; jusque-là il semble qu'il n'a pas encore agi. C'est l'heure de son action par excellence ; il semble qu'il n'ait pas encore aimé, tout était ébauche et préparation ; voilà l'heure des divines effusions de son amour.

La mise en scène est parfaitement dessinée : Jésus, l'amour... Judas, l'ingratitude... Jésus qui aime jusqu'à l'excès, *in finem dilexit*... Judas ingrat jusqu'à la trahison... les voilà tous les deux en présence... le Seigneur Jésus avec sa toute puissance, venant de Dieu et retournant à Dieu... Judas, avec sa faiblesse, sous l'empire du démon dont il reçoit les inspirations, et vers lequel il tend pour jamais. La puissance de Jésus, sa gloire et sa divinité, sont ici signalées, pour que nous comprenions bien qu'elles sont mises au service de son amour, et le démon est désigné dans l'âme de Judas, pour annoncer que tout l'enfer est au service de son ingratitude. Mais arrivons aux œuvres de l'amour. « Jésus se lève de table, dépose ses vêtements, se ceint d'un linge, met

« de l'eau dans un bassin et commence à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qui l'entourait. » Quelle scène ! quelle distance franchie ! Le Tout-Puissant avec les insignes de la faiblesse, le Dieu éternel avec la forme de l'esclave, le Maître suprême aux pieds de ses serviteurs ! Qui nous expliquera cette merveille, qui nous confond et nous déconcerte ? Un seul mot de l'Evangile que nous expliquons : *In finem dilexit*. Rien ne peut arrêter l'amour ; le tumulte du dehors, les pharisiens qui se réunissent et forment leurs criminels complots : *Aquæ multæ non poterunt extinguere caritatem*. Les flots soulevés de l'abîme ne peuvent éteindre l'amour, et l'ingratitude du traître ne fait que le manifester davantage. Jésus aux pieds de ses disciples ! quel abaissement !... Mais Jésus aux pieds de Judas ! quelle bonté étrange !... Ces mains divines qui soutiennent le monde, reçoivent ces pieds qui vont courir dans quelques instants à la trahison. *Pedes eorum ad mala currunt*. N'est-ce pas ici l'amour devant l'ingratitude et malgré l'ingratitude ? Mais ne concentrons pas nos regards dans le cénacle ; la scène s'élargit et devient immense. Nous avons ici l'histoire entière des desseins de Dieu. Dans cet instant rapide, nous avons le tableau de toute la durée, depuis les manifestations du Verbe jusqu'à la consommation des siècles. Admiron dans cette action les plus augustes et les plus majestueux symboles. Jésus dépose ses vêtements, c'est-à-dire qu'il quitte la gloire et le sein de son Père ; s'il ne dépose point sa divinité, il en dépose au moins la splendeur. Il laisse le banquet éternel des cieux, *surgit a cæna*, pour la terre de notre exil et de nos misères. Il se revêt d'un linge, *præcinxit se*. Voilà son incarnation désignée, il s'entoure de notre humanité, qui ne fait plus avec lui qu'une seule et même chose en unité personnelle, *cum accepisset linteum præcinxit se*. Il met ensuite de l'eau dans un bassin : voilà ces eaux de la grâce qu'il présente à l'humanité, *mittit aquam in pelvim*, et toute sa mission, c'est de laver et de purifier ceux qui croient en lui, *capit lavare pedes discipulorum*. Voyons l'humanité tout entière dans l'espace et dans le temps : Jésus traverse ses rangs en la purifiant, et Jésus seul peut laver ses taches. Si Pierre baptise, c'est Jésus ; si Paul efface les péchés, c'est Jésus ; son nom est partout, partout sa puissance et son action divine sous l'impulsion de son amour ; et pour qu'il ne manque rien à ce tableau crayonné au cénacle, le traître se rencontrera toujours dans l'humanité : à peine une réunion d'hommes, si parfaite qu'elle paraisse, sans un traître, et les trahisons et les ingrattitudes de l'avenir n'arrêtent pas plus l'amour de Jésus que la trahison et l'ingratitude présentes de Judas. Mais ce

n'est pas assez. Avançons dans cette étude de l'amour : c'est non-seulement l'amour manifesté par des actes, mais c'est l'amour manifesté par la passion et les transports ; le vrai amour va jusque-là. Jésus est aux pieds de S. Pierre : l'apôtre confondu veut se refuser aux humiliations de la tendresse de son Maître : « Non, Seigneur, vous ne me laverez jamais les pieds. » Regardez ici l'amour : il ne se connaît plus, il passe par dessus toutes les règles, il emploie sans raison la menace : « Si je ne te lave pas les pieds, tu n'auras jamais de part avec moi » ; comme s'il disait : « Laisse-moi, je veux être libre dans mes excès, je te sépare de moi si tu n'acceptes pas les folies de mon amour. » Il me semble voir Jésus ; il devait paraître délicieusement sévère en prononçant ces paroles. Aussi S. Pierre répond-il avec impétuosité : « Seigneur, ne me lavez pas seulement les pieds, mais les mains, mais la tête. » Jésus se relève, reprend ses vêtements et se remet à table ; il contemple son ouvrage comme le Seigneur Dieu au commencement des jours contemplait son travail créateur : *Vidit Deus quod esset bonum*. Ici Jésus se trouve devant le travail de la seconde création, toute son œuvre rédemptrice est présente à ses yeux : avant qu'il ait traversé l'humanité, personne qui fût juste, *non est qui faciat bonum* ; mais après avoir passé en faisant le bien, *pertransiit bene faciendo*, il a pu s'écrier : « Vous êtes purs : *vos mundis estis*, » en ajoutant cependant : « mais pas tous : *sed non omnes*. » Il a toujours sous les yeux ce traître, cet ingrat qui est Judas au cénacle, et qui doit être dans la suite errant partout dans l'humanité. Son amour ne l'abandonne pas, il reste à la porte et il frappe. Ici quelle délicatesse !..., avec quels ménagements il désigne le traître ! Personne ne le connaît encore ; c'est à son cœur qu'il s'adresse, comme s'il disait : « Si vous vouliez vous purifier comme les autres, il en est temps encore. » Mais tout est inutile, l'ingratitude présente une barrière impénétrable. Mais comprenons les abaissements du cénacle. « Savez-vous ce que je viens de faire pour vous ? dit Jésus ; vous m'appellez votre Maître et votre Seigneur, vous avez raison, je le suis. » En un instant il reprend sa place ; il s'abaisse, c'est seulement avec l'amour ; il est toujours le Dieu éternel et le souverain Dominateur. Sa tendresse le fait descendre jusqu'à nous, pour qu'il puisse dire : « Marchez sur mes traces, purifiez-vous les uns les autres, faites à chacun de vos frères ce que je viens de faire pour vous. » Paroles bénies, qui s'accomplissent encore dans l'Eglise ! La charité, qui descend et se donne, est symbolisée comme au cénacle ; chaque année le suprême Pontife renouvelle la scène du lavement des pieds, et les pèle-

rins du monde entier qui se pressent dans la Ville éternelle contemplent avec une inépuisable admiration la plus haute majesté qui soit sous le ciel, lavant les pieds le jour du jeudi saint à douze pauvres prêtres. Mais l'amour n'est pas encore arrivé à son terme ; pour lui tout ce qu'il donne n'est rien jusqu'à ce qu'il se donne lui-même. S. Jean se tait sur ce grand don de l'amour ; il s'est contenté de l'annoncer et de le décrire, comme nous l'avons vu au chapitre VI ; mais en invoquant le récit des autres évangélistes, reconnaissons que c'est à ce moment qu'il faut placer l'institution de cet adorable mystère. Jésus se remet à table, tous ses disciples sont rangés autour de lui ; Jean, son bien-aimé, repose sur sa poitrine ardente, où s'entretient la fournaise de l'amour. Souvenons-nous du chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, regardons bien la table : Jésus regarde les apôtres, étend les mains, et laisse tomber ces douloureuses paroles : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous doit me trahir. » L'ingratitude se dresse de nouveau devant lui, elle le trouble, elle l'opprime, mais elle sert à faire de plus en plus éclater l'amour. A ces paroles, la tristesse s'empare des disciples, il faut interroger tous ces visages comme les a peints le grand artiste de Milan ; les yeux de chacun se porte avec une inexprimable anxiété vers Jésus, il semble qu'on les entend s'écrier : « Serait-ce moi, Seigneur ! » Mais la première réponse du Sauveur laisse la question indécise : « Celui qui mange avec moi me trahira. » Il ne découvre pas encore le traître ; c'est l'amour qui cherche pour la troisième fois à désarmer l'ingratitude. Judas est inflexible, il s'endurcit dans sa résolution ; Jésus continue les sublimes ascensions de l'amour ; cette fois il atteint le sommet, et nous avons les suprêmes explosions de sa tendresse. Il prend du pain et le bénit, il prend la coupe et rend grâces : « Ceci est mon corps, dit-il, ceci est mon sang, mangez et buvez, et que ce mémorial de mon amour subsiste à jamais ; faites ceci en mémoire de moi. » Voilà l'autel catholique, le trésor eucharistique, l'ordination sacerdotale ; et à côté de ce miracle perpétué de la tendresse rédemptrice, il y aura dans tous les siècles, comme au cénacle, des ingrats à la table de Jésus, et même des traîtres à son autel. L'avenir est à découvert devant Jésus, rien n'échappe à la pénétration de son regard, pour la seconde fois bouleversé par la présence de Judas : « En vérité, je vous le dis, je le répète : l'un de vous me trahira. » Pierre n'y tient plus, il est auprès de Jean, et Jean repose sur le cœur de Jésus. Pierre lui fait un signe : « Demandez donc au Seigneur le nom du traître ? » Et le disciple bien-aimé se penchant vers Jésus : « Maître, quel est donc celui-là ? » Et Jésus,

sans que les autres puissent l'entendre : « Regardez bien celui à qui je donnerai ce pain détrempé, c'est le traître. » Et Jean fit connaître à Pierre la réponse de Jésus. Pendant que Jean et Judas sont en présence, contemplons ces deux figures si profondément opposées. Dirait-on qu'elles appartiennent, non pas à la même réunion apostolique, mais à la même humanité ? S. Jean, avec cette bonté, cette douceur, ces grâces de pureté et d'innocence répandues sur tous ses traits, avec ces yeux surtout qui aspirent et respirent l'amour ; Judas, avec cette fureur mal contenue, ces yeux hagards, les angoisses du crime qui se montrent visibles dans son être tout entier. S. Jean reposant sur le cœur de Jésus, et puisant à la source de l'amour ces effusions que ses paroles et ses écrits déverseront sur le monde, *eructabat quod biberat* (1) ; Judas enchaîné au cœur du démon ou plutôt possédant le démon dans son âme, et sur le point d'être le plus grand instrument de l'enfer. Voilà ces deux figures l'une à côté de l'autre ; voilà ces deux hommes qui se sont rencontrés un instant dans la durée, qui ont été disciples du même Maître, et qui devaient être séparés par la distance infranchissable de la haine à l'amour. Si vous voulez les voir ensemble, regardez-les, mais hâtez-vous, car tout à l'heure l'un sera pendu à l'arbre de l'ignominie, et l'autre béni et glorifié à l'arbre de la croix. La condamnation de Judas et de son ingratitude commence. Jésus lui dit : « Fais promptement ce que tu dois faire, » comme s'il disait : « Assez et trop longtemps je t'ai cherché, je t'ai prié, tu es resté insensible ; eh bien, maintenant, je me retire et je t'abandonne à toi-même ; fais ce que tu voudras, je te chasse de ma société, de ma maison, de ma table, de mon collège apostolique ; va-t'en, il n'y a plus rien de commun entre mes apôtres et toi ; va avec ceux que tu aimes, avec ces Juifs qui demandent ma mort, avec cette puissance des ténèbres dont tu es l'organe ; va dire aux princes des prêtres : Que voulez-vous me donner, je vous le livrerai ; et à la place de mon apostolat, de mon cœur et de ma gloire que je t'offrais, que je t'offre encore, ils te promettent trente deniers. Hâte-toi d'aller les prendre. »

Voilà comment agit l'amour ; il cherche à dominer jusqu'à la fin le cœur du malheureux qui persévère dans ses égarements. Tant qu'il espère triompher d'un cœur, il multiplie les promesses et les menaces miséricordieuses, mais enfin, quand la mesure de l'ingratitude est comblée, le Seigneur frappe, rejette et anathématise à jamais.

Judas est parti ; la nuit se faisait au dehors, *erat autem nox* ;

(1) S. August. in Joannem.

oui, c'était bien la nuit, la nuit sur ces princes des prêtres, présidés dans leurs conseils par le prince des ténèbres, la nuit sur ce peuple oublieux des bienfaits de son Sauveur, la nuit sur toute cette cité, tout entière livrée aux puissances ténébreuses, *erat autem nox*. Mais au cénacle, c'était la douce clarté du plus beau jour, il n'y avait plus là que des amis et des frères ; le cœur de Jésus s'ouvre et s'épanche avec plus d'expansion que jamais : « Le Fils de l'homme, dit-il, va être glorifié. » A ces paroles les visages attristés s'illuminent d'une joie ineffable ; mais Jésus les ramène à la vérité présente de leur prochaine séparation et de ses douleurs : « Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps ; vous me chercherez, mais vous ne pouvez pas encore venir avec moi » ; et aussitôt il ajoute : « Mais ne vous affligez pas ; je vais vous donner un moyen sûr d'arriver où je vais ; écoutez-moi bien, voici mon testament. » Quelle solennité ! Recueillons-nous, quelle grande scène ! Jésus va mourir dans quelques heures ; les soldats et le traître vont se présenter, son sang va couler à grands flots, et Jésus parle ainsi : « Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Comprenons donc bien ici le triomphe de l'amour. Dans ce chapitre, c'est vraiment lui qui est ici le dernier mot de tout ; la vie de Jésus se résume dans l'amour ; la loi de Jésus consistera uniquement dans l'amour. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ; l'amour descend, s'incarne, s'étend, se communique, se donne, et remonte à sa source avec les résultats ineffables de son beau travail. Tout ce qui n'aime pas Jésus, et tout ce qui n'aime pas ses frères, sera rejeté, comme Judas est séparé pour jamais des disciples de l'amour.

Au milieu de ces divisions intestines qui divisent les peuples et les familles, cherchons le petit nombre de ceux qui, sans s'arrêter au rang, à la science, à la fortune, s'aiment les uns les autres. Si les haines, les persécutions, le glaive et la mort n'étouffent pas leur amour, vous avez devant vous les vrais disciples de Jésus. *In hoc cognoscent quod discipuli mei eritis si dilectionem habueritis ad invicem* (1).

Voilà ce chapitre ; la thèse était celle-ci : *In finem dilexit*, il a aimé jusqu'à l'excès ; elle est surabondamment prouvée. Celui qui aime dans toute la force de ce mot, a traversé toutes les collines, a franchi toutes les montagnes qu'il a rencontrées sur le chemin de sa tendresse ; il s'est élevé plus haut que l'ingratitude, et dans

(1) « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. » S. Jean, XIII.

les deux derniers textes, il se montre encore à l'épreuve des faiblesses et du reniement de ses amis. « Où iriez-vous, dit Pierre, sans que je puisse vous suivre ? Je donnerai ma vie pour vous. — Tu donneras ta vie pour moi, Pierre ? répond Jésus ; tu me renieras trois fois avant que le coq chante. » Quel cœur ! L'amour a-t-il une épreuve plus grande que l'abandon de ses amis, du premier de ses amis ? Jésus le voit, l'annonce ; mais son amour, au lieu de se montrer atteint, prépare déjà au coupable, avec son repentir, la grâce du plus entier pardon.

Terminons donc en nous écriant avec l'auteur de l'*Imitation* : Qui est semblable à l'amour ? Quelle grande chose ! rien n'est plus doux, rien n'est plus fort, rien n'est plus élevé, rien n'est plus large, rien n'est plus agréable : c'est la plus grande plénitude, c'est ce qu'il y a de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour né de Dieu ne peut se reposer qu'en Dieu (1) ! »

AUTRE HOMÉLIE

PRÉPARATOIRE A LA COMMUNION PASCALE

PAR MONSIEUR DUPANLOUP

M. F. — Le jour de la Pâque nouvelle approche, et l'Eglise ordonne à ses ministres de réveiller vos désirs et votre attente, en vous adressant ces douces paroles que le prophète adressait autrefois à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.

J'ai bien cette espérance que vos cœurs s'ouvrent avec joie à cette invitation touchante. Vous vous disposez la plupart, j'aime à le penser, à voler à la rencontre de ce roi aimable et pacifique, non plus seulement comme autrefois les enfants de la Judée, pour recevoir ses bénédictions et ses embrassements, après lui avoir fait un innocent triomphe de vos cris de joie, mais aussi pour vous nourrir délicieusement de sa chair sacrée et de son précieux sang, dans le festin eucharistique, où il se voilera à vos regards, mais saura bien se découvrir à votre foi et à votre amour.

Toutefois, au milieu de ces douces espérances, une triste pen-

(1) Nihil dulcius est amore, nihil fortius, nihil altius, nihil latius, nihil jucundius, nihil plenius, nec melius in cœlo et in terra, quia amore ex Deo natus est nec potest nisi in Deo super omnia creata quiescere. *Imitat.*, lib. III, c. V.

sée est venue troubler mon cœur. Je le sens ému au dedans de moi-même, et partagé entre la crainte et l'espoir. Jusqu'ici j'ai supposé qu'il n'y avait parmi vous que des enfants bien nés qui ne craignent pas de se présenter devant le meilleur des pères, ou des brebis fidèles qui ne redoutent point la voix et les caresses du bon Pasteur : mes enfants, ne me suis-je pas trompé ? Si la vérité vous touche, rendez vous mêmes gloire à Dieu, répondez :

N'y a-t-il point ici quelque âme infidèle qui a tressailli, non pas de joie et d'espérance, mais de crainte et de terreur, en m'entendant publier que le roi de Sion s'avancait plein de douceur et voulait se donner à elle ? N'y a-t-il point ici quelque âme qui s'est glacée de tristesse et d'effroi, en sentant approcher la Pâque solennelle ? qui, retombant sur sa propre conscience, et y trouvant des habitudes coupables, des plaies anciennes et mortelles, a frémi lâchement à la seule pensée qu'il fallait se mettre en état de recevoir le roi de gloire, comme si c'était un tyran qui vint à elle armé d'indignation pour la perdre, et non ce prince aimable de la miséricorde et de la paix, qui descend accompagné de sa seule douceur pour la sauver ?

M. F., je ne puis guère me le dissimuler : ces tristes pressentiments sont véritables. Il y en a qui voient venir avec un chagrin secret la solennité sainte : les mystères chrétiens qui se préparent sont pour ces âmes des mystères tristes et lugubres : ces jours si heureux pour l'Eglise qui s'approchent, ces jours de joie et d'allégresse sont pour elles comme des jours de deuil et de malheur. Tristes et inquiètes, la seule pensée de la pâque chrétienne trouble, empoisonne depuis deux mois, depuis plus longtemps peut-être, tous leurs plaisirs, et maintenant elles traînent le poids d'une conscience irrésolue ; elles reculent, elles diffèrent, elles balancent, toujours incertaines entre leurs devoirs et leurs passions ; et, ne comprenant pas que cette communion sainte qu'elles redoutent doit être pour elles la source d'un bonheur nouveau, qu'elles ne connaissent plus depuis longtemps, et peut rétablir dans leur conscience agitée la tranquillité et la paix qu'elles ont perdues avec l'innocence !

Que leur dirai-je pour les déterminer à entrer dans la salle du festin après tant d'agitation et de remises ! Leur montrerai-je l'anathème qui les menace ? Leur dirai-je que Jésus-Christ, malgré sa miséricorde, déclare bannis à jamais du banquet des cieux pendant l'éternité tout entière ceux qui auront refusé de participer sur la terre au banquet eucharistique ? Ferai-je tonner sur leurs têtes les foudres de l'Eglise, qui malgré son indulgence, menacent des châti

ments les plus rigoureux les chrétiens infidèles qui dédaignent de venir s'asseoir à la table sainte pour y recevoir les grâces et les bienfaits du Seigneur ? Non : je ne leur parlerai pas un langage si sévère, je ne puis m'y résoudre, et bien qu'il pût être utile de le faire au moins une fois retentir jusqu'au fond de ces âmes infortunées qui se préparent à renoncer à Jésus-Christ en repoussant ses invitations les plus tendres, et à outrager l'Eglise en se séparant de la communion solennelle par une apostasie publique, je connais encore assez leur cœur, j'ai encore une confiance assez vive en leur foi et en leur piété : que dis-je ? puisque la miséricorde du Seigneur les conduit encore dans ce pieux asile, je ne veux leur parler que le langage de la persuasion, de la douceur et de la paix ! Je veux ne réveiller dans leur âme que les plus doux souvenirs et peut-être leur faire goûter encore le bonheur des plus consolantes espérances. Je leur dirais donc : quoi ! c'est vous, mes enfants, vous qui avez réjoui le ciel et la terre, il y a peu de temps, par une première communion si fervente, vous que j'ai vus les yeux baignés de pleurs, embrasés d'amour, venir vous asseoir avec tant de bonheur au banquet céleste, c'est à vous qu'il faut donner aujourd'hui des ordres terribles et faire d'effroyables menaces pour vous y ramener de nouveau ! Eh quoi ! auriez-vous donc oublié les douces larmes qui coulèrent de vos yeux en ce beau jour où vous prîtes place pour la première fois à la table des anges ! Ne vous souvient-il plus des tendres caresses dont votre Sauveur se plût à vous combler, et des serments d'amour que vous lui faisiez alors ! Ah ! je ne puis le croire. Non ; vous ne pourrez refuser au Dieu, qui s'est donné à vous quelques généreux efforts, quelques sacrifices, pour qu'il s'y donne encore : vous ne voudrez pas renoncer à la joie de reprendre à cette table sainte la place que vous occupiez au matin du plus beau de vos jours. Nos yeux vous y verront encore !

C'est d'ailleurs un si grand bonheur d'être à Jésus-Christ ; d'être enfin revenu à lui, après en avoir été si longtemps éloigné ; d'être enfin rentré dans le sein paternel de sa miséricorde, après avoir erré si longtemps dans les voies tristes du monde et les égarements des plaisirs ; d'avoir enfin rétabli la paix et la douceur dans sa conscience, après avoir porté si longtemps, le poids, le trouble et la tristesse du péché !

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour un Sauveur si tendre, de servir enfin un maître si bon et si fidèle, après avoir porté si longtemps le joug d'un monde si ingrat et si injuste ; d'aimer enfin celui qui peut seul rendre heureux ceux qui l'aiment,

après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pu ni guérir l'inquiétude, ni fixer l'inconstance !

C'est un si grand bonheur que nous serions tout à la fois bien insensés et bien coupables, si nous hésitions un moment à l'acheter au prix de quelques légers sacrifices, si nous pouvions balancer encore à venir recevoir dans une communion sainte, de la bouche de Jésus-Christ, les consolantes promesses d'un pardon inespéré, et la douce assurance d'une vie plus heureuse et plus fidèle !

Oh ! mon Dieu, c'en est fait, puisque vous le permettez, j'ouvre mon cœur à ces douces espérances. Il est vrai que je vous ai bien cruellement offensé ; mes ingratitude me couvrent de honte, Seigneur, et font que je n'ose en ce moment lever les yeux vers vous, et vous appeler mon père ! j'ai trahi tous mes serments : j'ai oublié toutes mes promesses : je vous les avais pourtant juré en un jour sacré, avec des sentiments si vifs et si touchants, que vous deviez en espérer un amour et une fidélité éternels ! Mais hélas ! ma faiblesse m'a bientôt fait oublier le bonheur de cet engagement. Mon cœur m'a bientôt échappé, et au sortir même de vos pieds, et les yeux encore baignés des larmes, que la douleur de vous avoir déplu m'avait fait répandre, le monde m'a séduit, ses plaisirs m'ont entraîné, hélas ! et les mêmes infidélités que je venais de détester m'ont retrouvé comme auparavant ingrat et infidèle. Mais puisque vous m'appellez encore à vous, puisque vous êtes un Dieu Sauveur, vous ne rejetterez pas des cœurs plus faibles que coupables ; plus légers que corrompus ; plus capables d'entraînement et de faiblesse que de noirceur et d'ingratitude.

Vous le savez, dans le temps même où nous nous laissions entraîner aux objets des sens, et aux vanités coupables, nous ressentions un désir secret de revenir encore à vous, et de réparer par une nouvelle fidélité ces moments de complaisance et de faiblesse. Le monde nous enivrait ; mais nous sentions bien que vous étiez un maître meilleur que lui. Nous nous souvenions d'avoir été plus heureux, lorsque nous vous étions plus fidèles, et plus d'une fois nous avons soupiré après ces jours de calme et de paix, où nous sommes rentrés enfin, et que nous allons employer tous à purifier nos cœurs, jusqu'à ce que vous daigniez venir vous-même en prendre possession, pour y régner seul, y rétablir cette solide paix qui est le plus doux des biens, et y renouer avec moi une alliance éternelle, qui n'aura plus à craindre ni nuage, ni séparation douloureuse !

SAINT JOUR DE PAQUES

HOMÉLIE

PAR MONSIEUR PIE, Évêque de Poitiers.

Dixit ergo : Vadam et videbo visionem hanc magnam.

Il dit donc : J'irai et je verrai ce spectacle vraiment grand.

Exode, III, 3.

M. T.-C. F. — I. C'était la parole que je vous adressais, c'était le projet que je vous annonçais aux premiers jours de cette année naissante. Par la grâce de Dieu, il m'a été donné de tenir cette parole, de mettre à exécution ce projet. Et, remontant aujourd'hui pour la première fois dans cette chaire à la suite de ce voyage lointain promptement et heureusement accompli, il me semble que le sujet de mon discours m'est dicté par votre attente comme par le besoin de mon cœur. Celui des fils qui a eu le bonheur de visiter et d'entendre le père commun de toute la famille, comment imaginer que, revenu vers les siens, il ne fasse point porter ses premiers entretiens sur ce qui intéresse au suprême degré la légitime curiosité et la piété filiale de tous ?

Me trompais-je, M. F., dans l'impression que j'éprouvais tout à l'heure en vous entendant répéter l'invitation des apôtres à Madeleine : *Dic nobis, Maria, quid vidisti in via* : « Dites-nous ce que vous avez vu dans la route ? » J'ai hâte de vous satisfaire, et cette même séquence pascale va me fournir les éléments de ma réponse : « J'ai vu le sépulcre d'un vivant ; » et, dans ce sépulcre d'un vivant, j'ai auguré « la gloire d'un ressuscitant » : *Sepulcrum Christi* (je puis bien le dire ainsi, puisqu'il s'agit de celui qui représente et continue le Christ) *sepulcrum Christi viventis, et gloriam vidi resurgentis*. Plaise à Dieu qu'il me soit accordé de rassembler et de présenter convenablement sous ce double aspect mes pensées, mes souvenirs, mes impressions, mes espérances !

J'avais donc dit comme Moïse : « J'irai et je verrai cette grande vision. » C'est qu'en effet, dans l'existence dix-huit fois séculaire de la papauté, dans cette existence traversée de tant d'épreuves, à peine rencontre-t-on, en considérant les jours les plus orageux et les plus dramatiques du passé, une situation plus extrême, une crise plus aiguë, une phase plus émouvante que n'est le drame de l'heure présente.

Le miracle qui excitait l'étonnement de Moïse, c'est que le buisson fût en feu et qu'il ne consumât point : *Et videbat quod rubus arderet, et non combureretur* (1); et l'objet de son voyage, le but de son ascension, c'était de voir de près et de s'expliquer à lui-même cette grande merveille : *Vadam et videbo visionem hanc magnam, quare non comburatur rubus* (2).

En vérité, n'est-ce pas là le phénomène dont nous sommes témoins? La révolution, qui porte partout le fer et le feu, qui se joue avec le sang et avec la flamme, la révolution a multiplié ses torches incendiaires, elle a accumulé ses fascines embrasées autour de la résidence du vicaire de Jésus-Christ. Le Vatican est tout investi de flammes; et voici que, comme autrefois le Seigneur sur le mont Horeb, son représentant siège majestueusement et rend ses oracles solennels au centre du buisson qui brûle et ne se consume pas (3). Eh bien! oui, il faut, quand on le peut, aller voir de ses yeux un tel prodige : *Vadam et videbo visionem hanc magnam, quare non comburatur rubus*.

II. — Ce que nous avons vu, M. T.-C. F., nous disons d'abord que c'est un tombeau, mais le tombeau d'un vivant : *sepulcrum viventis*.

C'est un tombeau. Pour avoir le droit de s'exprimer ainsi, il n'est pas besoin de se reporter aux époques lointaines de l'histoire, alors que la Rome des papes donnait la branle politique et imprimait la direction à toutes les sociétés civilisées, quand elle était le rendez-vous ordinaire de tout ce qu'il y avait de grand dans l'Europe chrétienne, quand les rois et les peuples réclamaient son arbitrage et se guidaient d'après ses réponses et ses décisions. Non, il n'est pas besoin d'aller chercher jusque-là le terme de comparaison. Ne regardons que la Rome de ces derniers temps, la Rome du pontife-roi envoyant ses bénédictions à la ville et au monde, la Rome des grandes solennités de Noël et de Pâques ou du *Corpus Christi*, la Rome du dix-huitième centenaire des saints apôtres ou du concile œcuménique du Vatican, la Rome habitée par cinq cents ou huit cents évêques, la Rome dont les pompes religieuses étaient en même temps les plus magnifiques de toutes les pompes royales, la Rome enfin qui, comme l'antique capitale du peuple de Dieu, était la ville du grand et du beau, la ville du goût parfait, l'ornement, la joie, le modèle de toute la terre : *Urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ* (4).

Ah! M. T.-C. F., depuis qu'elle est tombée sous le joug des pro-

(1) Exod., III, 2. — (2) *Ibid.*, 3. — (3) *Ibid.*, 4. — (4) Thren., II, 15.

fanés, cette Rome ne se rencontre plus dans Rome. Sans être un Jérémie, plus d'une fois, durant mon récent séjour, je me suis arrêté, les yeux mouillés de larmes et le cœur plein de soupirs amers, sur quelqu'une des hauteurs qui dominent la cité, et j'ai exhalé mon deuil en cette lamentation : « Comment est-elle assise dans la solitude, la ville autrefois remplie d'un peuple choisi : *Quemodo sedet sola civitas plena populo ?* La maîtresse des nations est condamnée au veuvage, la reine des provinces a été asservie sous le tribut : *facta est quasi vidua domina gentium, princeps provinciarum facta est sub tributo* (1). Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'est plus personne qui vienne à ses solennités ; ses portes ont été renversées ou souillées, ses prêtres sont dans le gémissement, ses vierges dans le mépris, et elle-même est opprimée d'amertume (2). Ses ennemis acharnés d'hier sont devenus ses maîtres d'aujourd'hui (3). Ils ont fait main basse sur ses trésors les plus saints et les plus précieux ; elle a vu ses lieux sacrés, son palais du conclave, envahis par les excommuniés à qui sa loi interdisait l'entrée de l'Eglise : *Vidit gentes ingressas sanctuarium suum de quibus præceperas ne intrarent in ecclesiam tuam* (4).

Les rois de la terre et tous les habitants de l'univers n'avaient pas cru que le conquérant pût franchir jamais les portes de Jérusalem ; les auxiliaires et les complices du vainqueur n'avaient pas voulu qu'il se portât jusqu'à ces excès : *Non credederunt reges terræ et universi habitatores orbis quoniam ingrederetur hostis et inimicus per portas Jerusalem* (5). Voyez, Seigneur, et considérez que sous le sceptre de ces dominateurs étrangers, à la suite desquels sest ruée une tourbe infâme, je suis devenue une cité ignoble, une ville vulgaire : *Vide, Domine, et considera quoniam facta sum vitis* (6). O vous tous qui passez par le chemin, et qui stationnez seulement durant quelques minutes d'arrêt près des murailles de la ville éternelle : *O vos omnes qui transitis per viam*, réfléchissez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur (7). A qui te comparerai-je et à qui t'assimilerai-je, fille de Jérusalem, et comment égalerais-je jamais, je ne dis pas les consolations, mais les lamentations à la hauteur de tes maux, ô vierge fille de Sion ? Ton affliction est grande comme la mer : qui pourra y porter remède : *Magna est velut mare contritio tua : quis medebitur tui ?* (8).

III. — N'exagérons rien, M. T.-C. F. : le soulagement, le remède ne font pas absolument défaut. Oui, sans nul doute, ce palais dans lequel la papauté se voit aujourd'hui circonscrite et renfermée, ce

(1) Thren., I, 1. — (2) *Ibid.*, 4. — (3) *Ibid.*, 5. — (4) *Ibid.*, 10. — (5) *Ibid.*, IV, 12. — (6) *Ibid.*, I, 11. — (7) *Ibid.*, I, 12. — (8) *Ibid.*, II, 14.

Vatican avec son jardin, avec son potager (comme ils avaient dit longtemps d'avance et quand ils ne croyaient pas que cela dût se vérifier si littéralement), c'est une prison et un tombeau. Une prison d'Etat peut avoir ces proportions, et les anciens tyrans se sont bâti des nécropoles de cette dimension. Prison donc et tombeau, je le veux. Mais, du fond de cette captivité et de cette sépulture, quels accents d'indépendance et quels signes de vie éclatent à toute heure ! Un de vos vénérables Frères, à qui nous avons succédé dans la douce mission de représenter l'épiscopat français auprès du noble captif, en a fait la remarque. Oui, à l'âge où le psalmiste disait qu'il n'y a plus pour les existences privilégiées que labeur et douleur : *Si autem in potentatibus octoginta anni, et amplius eorum labor et dolor* (1), Pie IX semble renouveler sa jeunesse comme celle de l'aigle (2). Vigueur du corps, vivacité de l'intelligence, fraîcheur de la mémoire, attention aux moindres choses comme aux plus importantes, élévation et fermeté du caractère, nulle de ses grandes qualités n'a subi d'affaissement (3).

Ce n'est pas assurément que nous fondions, ni que l'auguste pontife surtout veuille fonder sur sa longévité personnelle, sur la durée de sa propre vie, les gages de l'avenir de l'Eglise. Représentant suprême d'une religion dont les disciples sont familiarisés avec la pensée salutaire du trépas, Pie IX a appris de l'Ecriture que ni la constitution la plus robuste, ni la dignité la plus élevée, ne sont un rempart contre les coups foudroyants de la mort : *Omnis potentatus brevi vita* (4), et qu'on peut siéger aujourd'hui sur un trône et mourir demain : *sic et rex hodie, et cras morietur* (5).

Les successeurs de Pierre n'ont garde d'oublier le langage expressif de leur devancier, lequel, employant une image en rapport avec sa profession première, comparait les derniers restes de sa carrière mortelle à la tente fragile du pêcheur qu'un souffle renverse, ou qui se démonte et se dépose en un clin d'œil : *Certus quod velox est depositio tabernaculi* (6). Nul de nous n'a pu entendre sans émotion le saint vieillard, à la date du vingt-cinquième anniversaire de son élection, demander désormais les prières de la chrétienté à l'effet d'acquérir la confiance et la force de rendre son âme au Prince des pasteurs, dans le sein duquel est le rafraîchissement des maux de cette vie troublée et calamiteuse, ainsi que le port bienheureux de la tranquillité et de la paix éternelles (7).

(1) Ps. LXXXIX, 10. — (2) Ps. CII, 5. — (3) Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Montauban au retour d'un voyage *ad limina* 1873. — (4) Eccli., x, 11. — (5) *Ibid.*, x, 12. — (6) II Petr., I, 14. — (7) *Vestrarum deprecationum ope jam ad hoc indigemus, ut virtutem fiduciamque assequamur reddendi animam nostram Principi, in cujus sinu est refrigerium malorum turbulentæ hujus et ærumnosæ vitæ, et beatus portus æternæ tranquillitatis ac pacis.* Encycl. Beneficia Dei, IV jun. MDCCCLXXI.

Toutefois, notre pontife jubilaire est ici-bas le représentant de Celui qui n'éleva jamais la voix plus haut qu'au moment de rendre le dernier soupir (1). Voilà pourquoi, aussi longtemps qu'il s'abrite encore sous cette tente éphémère, il estime, comme Pierre, qu'il lui appartient de tenir le monde en haleine par la solennité de ses avertissements : *Justum autem arbitror, quandia sum in hoc tabernaculo, suscitare vos in commonitione* (2). Et chaque matin porte en effet au monde entier les paroles toujours pleines d'à-propos par lesquelles il recommande l'énergie et l'intégrité du bien, dissipe les ténèbres du doute et de l'équivoque, blâme la mollesse des transactions et des compromis, flétrit l'enivrement de la victoire, et cite les persécuteurs au tribunal de Celui qui saura châtier puissamment les abus de la puissance (3).

N'ai-je donc pas bien dit que si le Vatican est un sépulcre, c'est le sépulcre d'un vivant, c'est un sépulcre d'où déborde et d'où rayonne la vie : *sepulcrum viventis*. Où est le potentat couronné dont la parole se fasse écouter comme cette parole ? N'est-ce pas le cas de dire avec le livre de Job : « Enveloppe-toi de tout ton éclat, « ô conquérant superbe, dresse-toi sur ton piédestal sublime, étale « ta gloire, et orne-toi de vêtements magnifiques des pieds à la « tête » : *Circumda tibi decorem, et in sublime erigere, et esto gloriosus, et speciosis induere vestibus*. Tu n'auras jamais sur ton trône la taille de ce détrôné. Vois donc « si ton bras peut rivaliser avec le bras qui s'étend comme le bras même de Dieu, et si ta voix sait tonner comme la sienne » : *Et si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas !* (4).

IV. — Mais parce que le sépulcre que j'ai vu est le sépulcre d'un vivant, au dessus de ce tombeau d'où se dégage la vie, j'ai aperçu, j'ai salué la gloire d'un ressuscitant : *sepulcrum viventis, et gloriam vidi resurgentis*.

Quand je parle de résurrection, évidemment il ne s'agit pas du pouvoir spirituel et divin, sur lequel aucune force humaine n'a de prise. Malgré des entraves multipliées quant à l'exécution, la souveraineté religieuse du pontife romain continue de s'exercer dans sa plénitude. Ce pontificat a même cela de particulier et de remarquable, qu'il n'a pas subi la loi commune de ces règnes prolongés durant la dernière période desquels la tradition administrative survit à la direction personnelle du souverain : temps d'épreuve, de tiraillement et de souffrance, années périlleuses et anormales,

(1) Matth., xxvii, 50. — Marc., xv, 37. — Luc., xxiii, 46. — (2) II. Petr., i, 13. — (3) Sap., vi, 7. — (4) Job, xl, 4, 5.

où la providence supplée par des grâces de ressource à l'action légitime et nécessaire de l'homme constitué dans la charge suprême.

Ce ne sont point là, je le sais, les théories de nos fabricateurs modernes de constitutions, de ces inventeurs d'un régime qui ne fonctionne jamais mieux qu'en dehors de l'homme honorifiquement décoré du nom de souverain. Je ne veux pas mettre le pied sur le terrain brûlant de la politique terrestre. L'expérience dira, si elle ne l'a pas assez dit encore, ce que les nations auront dû de stabilité, de prospérité, de liberté à ces monarchistes éprouvés, dont le système exclut simplement toute volonté sérieuse du monarque, et par suite tient assez volontiers sa personne à l'écart quand elle ne se montre pas suffisamment disposée à se laisser annuler.

Mais, en ce qui est de la Constitution divine de l'Eglise, nous croyons et nous enseignons que, si plus d'un obstacle est mis à l'arbitraire par de sages dispositions, le gouvernement ordinaire appartient pourtant à l'homme, revêtu d'une chair mortelle, qui, ayant reçu la plénitude totale de la souveraineté, est assisté de lumières et de grâce d'état, en même temps qu'il est entouré de conseils et de secours humains, pour l'exercice de ses droits et l'accomplissement de ses devoirs. Et nous bénissons le conducteur invisible de l'Eglise de ce que, dans un temps de dissolution sociale à peu près universelle, il a donné à notre âge un pontife qui sait tenir lui-même, jusqu'à la fin, d'une main ferme et virile, le gouvernail du navire dont il a été établi le pilote. Sans être, à aucun égard, les partisans d'un despotisme aveugle, d'un absolutisme sans règle, nous n'hésitons pas à rapporter principalement à la volonté et à l'action personnelle de Pie IX des biens et des avantages du premier ordre désormais acquis à l'Eglise et au monde.

A ce point de vue donc, nous n'avons pas de relèvement à attendre ; nous sommes demeurés et nous demeurons debout. Et parce que nous sommes divinement debout, il n'est pas téméraire de prédire le relèvement plus ou moins prompt des choses humaines par le côté qui les lie aux intérêts de l'Eglise : *et gloriam vidi resurgentis*.

V. — Un des symptômes de cette résurrection, c'est l'attitude du peuple romain. Des nations qui s'attribuent volontiers le monopole du courage, avaient trop légèrement parlé de ce peuple comme d'un peuple sans caractère et sans fermeté. Par sa fidélité

à son prince comme par sa fidélité à son Dieu, le peuple de Rome, le vrai peuple romain s'est montré et se montre digne de la place qui lui a été faite et du rôle qui lui a été donné dans le monde chrétien. Sans nul doute, ceux qui ne regardent qu'au détail, et dont la logique se plaît à conclure du particulier au général, m'opposeront facilement des exceptions. Mais on juge des choses humaines par l'ensemble et non par des individualités. Je dis donc que Rome m'a profondément touché par la disposition persévérante des classes les plus diverses. C'est à peine si l'aristocratie a pu regretter la défection de quelques-uns des siens : Ces transfuges, disons-le, épuraient les rangs de ceux dont ils se séparaient, et dont ils stimulaient le dévouement et l'ardeur. On a pu compter les officiers de l'armée pontificale qui ont mis leur épée au service de l'usurpation. La bourgeoisie moyenne, les membres des diverses administrations, résignés à une très modeste pension du pouvoir déchu, s'imposent la plupart à eux-mêmes et à leur famille de très dures privations plutôt que de manquer à leur conscience et à leur dignité. Des députations populaires de tous les quartiers vont exprimer périodiquement au pontife détrôné les sentiments qui animent la cité, en même temps que les députations internationales viennent renouveler près de lui les protestations de la chrétienté.

Rendons justice à qui de droit, M. F., et ne craignons point d'amoindrir notre honneur en proclamant celui des autres. Eh bien, non : en ce siècle, où tant de régimes sont tombés les uns après les autres, on n'avait pas vu encore la fidélité envers le prince dépossédé se produire sur une si vaste échelle et se maintenir au prix de pareils sacrifices. Je le sais : dans le cas présent, le prince temporel est en même temps le pontife du Dieu vivant, et ce pontife est Pie IX ; Pie IX qui n'a jamais cessé d'avoir foi et de rendre témoignage à sa ville de Rome, et qui, en lui payant le juste tribut de sa confiance et de son estime, n'a pas peu contribué à la faire ce qu'elle est ; Pie IX à qui le prestige de ses qualités personnelles a permis ce que nul souverain sensible à son honneur n'aurait jamais osé, je veux dire, de demeurer dans la capitale même où une domination hostile est venue s'asseoir en face de lui : détermination nouvelle et sans précédent, contre laquelle nous avons entendu invoquer la voix de l'histoire, qui est la maîtresse de la vie ; résolution à peu près sans exemple, dont la prudence commune a pu et a dû s'alarmer, mais que les résultats ont justifié, et qui, quoi qu'il arrive dans l'avenir, aura été revêtue du sceau de la ratification divine.

Assurément, je suis loin de dire qu'il en puisse être ainsi long-

temps. A l'école de tant de maîtres impies, que deviendrait, que devient déjà peut-être la génération nouvelle, nourrie de ces leçons et imprégnée de ces exemples ? Hélas ! nous l'avons trop appris à nos propres dépens : l'humanité même adulte, l'humanité qui semblait la plus virile et la mieux trempée, est soumise à une épreuve trop forte pour elle, toutes les fois que les pouvoirs qui ont mission de l'aider et de la diriger dans la voie de la vérité et du bien, n'encouragent et ne récompensent que les inspirations du mensonge et du mal. Et c'est pour cela même, c'est à cause de ces dangers et de ces maux, que nous augurons un prochain secours d'en haut.

VI. — Comment ce secours manquerait-il à un peuple qui se montre si religieux à l'heure de la détresse et du péril ? Rome, et je pourrais dire la meilleure partie de l'Italie, est en ce moment sous l'influence d'un esprit de prière, et d'un sentiment de confiance qui révèlent une effusion manifeste de la grâce. Depuis deux mois, en réparation des outrages vomis contre la personne adorable de Jésus-Christ par une presse sacrilège, tous les sanctuaires les uns après les autres se remplissent pendant trois jours d'une multitude priante et chantante comme on ne la connaît point parmi nous. J'assistais dans l'église de S. Pierre à la conclusion d'un *Triduum* durant lequel on avait spécialement invoqué, pour la conservation des ordres religieux, les saints fondateurs dont les statues se dressent tout le long de la basilique. Perdu au milieu d'une foule compacte, où les hommes étaient trois fois plus nombreux que les femmes, je ne me lassais pas d'admirer un si beau spectacle. Le peuple romain était là avec le sentiment qu'il s'agissait d'un des grands intérêts de l'Eglise et de la cité. Sous cette impression, il s'unissait aux prières liturgiques avec une intelligence qui éclatait jusque dans sa voix et dans ses regards. Nulle part, comme en Italie, on ne répond avec cet élan et cet accent : *Miserere nobis ; Ora pro nobis ; Libera nos, Domine ; Te rogamus, audi nos* : « Ayez pitié de nous ; priez pour nous ; délivrez-nous, Seigneur ; nous vous en prions, exaucez-nous. » Tandis que l'officiant terminait les litanies par la longue série des versets, il m'est arrivé d'être remis sur la voie des répons par un honnête bourgeois qui s'étonnait de mes hésitations. Je me souviendrai toute ma vie d'un regard et d'un geste qu'il me serait impossible de rendre. On en était venu à ce psaume *Deus in adiutorium meum*, qui se mêle aux invocations finales des grandes supplications. On avait chanté au chœur ce verset singulièrement approprié à la circonstance, je l'avoue : *Avertantur retrorsum et erubescant, qui volunt mihi mala* : « Qu'ils

s'en aillent en arrière et le front chargé de honte, ceux qui ne nous apportent et nous ne veulent que des maux. » Mon oreille n'ayant pas clairement saisi les dernières paroles, je tardais à en reprendre la suite. Et mon voisin alors avec un mouvement indescriptible de la main et des yeux, de m'imposer cet autre verset qui insiste et qui enchérit avec énergie sur le précédent : *Avertantur statim erubescences, qui dicunt mihi : Euge, Euge* : « Oui, qu'ils lèvent le pied tout de suite, qu'ils tournent le dos à l'instant, et qu'ils s'en aillent cacher chez eux leur confusion, ces intrus qui nous malmènent et nous pourchassent avec des paroles d'invective et de raillerie ! (1). »

Quand tout un peuple plaide ainsi sa cause, et porte de pareils accents au pied des autels, il est toujours sûr d'être entendu, toujours sûr d'être exaucé. Nul de nous ne connaît les temps et les moments, non plus que les instruments et les moyens, que le Père céleste a réglés et ordonnés dans sa volonté (2). Mais ce que nous savons, c'est que l'Eglise est en cause, c'est que la promesse de Jésus-Christ l'oblige, et que la délivrance est certaine : *et gloriam vidi resurgentis*.

O vous tous qui, dans cette cité de Rome, êtes demeurés les bien-aimés de Dieu, et qui pouvez à bon droit, comme vos aînés, être appelés les saints : *Omnibus qui sunt Romæ, dilectis Dei, vocatis sanctis*, permettez que, vous ayant considérés de près, je vous envoie de loin l'hommage de mon respect, de mon admiration, de ma gratitude ; et qu'avant tout je rende grâce à mon Dieu par Jésus-Christ de ce que votre foi mérite toujours d'être proclamée, d'être citée en exemple dans le monde entier : *Gratias ago Deo meo per Jesum Christum, quia fides vestra annunciat in universo mundo* (2). Non, la Rome de Pie IX n'aura eu rien de commun avec cette Rome d'Eugène III à qui l'Eglise de France, par la bouche du saint abbé de Clairvaux, interprète de toute la chrétienté, adressait de si sanglants reproches (3). Que ma langue se colle à mon palais plutôt que de l'appeler « une colombe séduite, et qui n'a pas de cœur » : *Columba seducta, non habens cor* (4), cette population sensée et fidèle, qui a su résister à toutes les séductions, et qui ne cesse de se montrer pleine de cœur dans l'élite et la majorité de ses indigènes.

Pour moi, je les veux remercier dès à présent et les féliciter de ce qu'ils ont adouci la tâche de Pie IX, ou du pontife quel qu'il soit auquel viendra s'imposer de nouveau la charge de la souverai-

(1) Ps. LIX, 4, 4. — (2) Act., I, 6. — (3) Rom., I, 8. — (4) Epist. CCXLIII, ad Romanos quando defecerunt a Domino Papa Eugenio. — (5) *Ibid.* 3.

neté civile, indispensable au libre exercice de la souveraineté spirituelle. Oui, les devoirs les plus périlleux comme les plus douloureux de toutes les restaurations politiques lui seront épargnés, puisque, dans les rangs des hommes vraiment aptes aux affaires publiques, il ne se rencontrera guère que des dévouements à reconnaître et des mérites à récompenser. Assurément notre sacerdoce n'a jamais considéré comme un étranger et un profane de laïque baptisé qui a la conscience et le respect des prérogatives et des obligations de l'Eglise ; mais après que tant d'hommes honorables se sont signalés par leur attachement et leur fidélité, non pas seulement aux personnes, mais aux institutions et aux principes de l'Etat ecclésiastique, une participation plus large et des titres nouveaux leur sont acquis dans le fonctionnement de cette principauté sacrée, qui revivra pour l'honneur et l'avantage de Rome elle-même, comme pour le service régulier des intérêts spirituels du monde entier : *Et gloriam vidi resurgentis.*

VII. — La gloire du ressuscitant, M. T.-C. F., ce ne sera pas seulement la gloire de Rome, ce sera aussi la gloire de la France. Je n'ai plus le temps de vous le dire comme je le voudrais. Mais voici une affirmation qui ne souffre pas de démenti : C'est qu'au delà des monts, ceux qui attendent et ceux qui redoutent le rétablissement de l'ordre chrétien dans le monde, sont d'accord pour ne le juger possible et réalisable que par la France. Quand et comment, me dites-vous ? Ce n'est pas la question, et c'est le secret de Dieu seul. La France, je le confesse, a grand besoin de travailler à sa propre guérison avant de procurer la guérison des autres. N'est-elle pas elle-même étendue et gisante sous le lourd couvercle du sépulcre ? Qui donc renversera la pierre du monument funèbre ? Je l'ignore, mais j'affirme que nous verrons cette pierre renversée...

Vous qui m'entendez, mon frère, vous qui depuis longtemps n'aviez pas ouvert votre âme au pain de vie, qu'étiez-vous autre chose hier, sinon un sépulcre ? Mais voici que le Christ vainqueur de la mort est rentré en vous ce matin, ou bien y rentrera demain, et sûrement avant la fin des solennités pascales. Vous étiez un sépulcre, mais un sépulcre où la foi avait heureusement maintenu des semences de vie et des germes de résurrection. Salut à la gloire du ressuscitant, à la gloire du ressuscité ! Salut à cet homme, salut à ce peuple qui a secoué, rejeté la pierre de son tombeau, et qui resplendit de tout l'éclat de la résurrection et de la vie : *et gloriam vidi resurgentis. Amen.*

AUTRE HOMÉLIE

SUR LES TÉMOINS DU CHRIST

PAR MONSIEUR PERRAUD

Evêque d'Autun.

Eritis mihi testes.
 Vous serez mes témoins.
 (Act. Ap., I, 8.)

Monseigneur (1), Mes Frères. — Nous sommes aujourd'hui en présence des restes vénérables de deux témoins de Jésus-Christ.

L'un, S. Blaise, l'évêque de Sébaste, n'a pas cessé d'être honoré dans l'Eglise depuis quinze siècles (2). Heureuse de posséder la relique insigne exposée aujourd'hui à vos regards, la ville de Paray lui a voué un culte tout particulier de confiance et de dévotion, et en ce jour, elle veut lui exprimer publiquement sa reconnaissance en lui offrant cette châsse qui est tout à la fois une œuvre d'art et un beau témoignage de la religion et de la générosité de ses habitants.

L'autre, S. Victorien, enseveli dans le silence et la nuit des Catacombes jusqu'au milieu du siècle dernier, va recevoir aujourd'hui, pour la première fois, les honneurs d'un culte public, et il les recevra dans la cité, dont le nom rappelle un des plus touchants témoignages de la charité de Dieu pour les hommes, et où, si souvent déjà, vous avez été à votre tour, par votre piété, les témoins de la foi de l'Eglise et de son tendre amour pour le Cœur de Jésus.

Monseigneur, je ne vous remercierai pas de vous être rendu à mon appel, en venant prendre votre part de cette imposante solennité. On ne remercie pas un ami, un fils, un frère, de revenir au sein de la famille, où son absence a laissé un vide si profondément senti, et où son retour cause une si douce joie. J'évoquerai seulement un souvenir qui nous est commun. Il y avait hier huit mois (3), je vous amenais ici pour consommer un douloureux sacrifice. Nouvel Abraham conduisant son Isaac, je venais achever, en ce lieu sacré, une immolation que, pour le bonheur de l'église de Nevers, un ange du ciel n'est pas venu empêcher. Tout autour de nous était en harmonie avec les sentiments dont nos cœurs étaient

(1) Mgr Lelong, évêque de Nevers, ancien vicaire général d'Autun. — (2) Le martyr de S. Blaise peut être placé à l'année 320. Voir la notice sur S. Blaise, publiée par M. l'abbé Gauthier, chapelain de la Basilique. — (3) Le 28 novembre 1877.

pénétrés, et le ciel lui-même pleurait avec nous. *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua* (1).

Aujourd'hui, vous revenez au milieu de nous, après huit mois de labeurs, sur lesquels Dieu a répandu ses plus visibles bénédictions. Il a soutenu vos forces à la hauteur de votre zèle. Il vous a permis de visiter une partie importante de votre diocèse. Il a justifié la confiance que, dès la première heure, vos prêtres avaient mise en vous. Il a consacré les sentiments de respect et d'affection dont vos diocésains vous entouraient, avant même que nous vous eussions donné à eux. Vous nous revenez, les mains chargées de moissons spirituelles. Laissez-nous donc remercier avec vous celui qui a daigné donner à nos larmes cette sainte fécondité. *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (2).

M. F. — Dieu n'a pas pu faire de plus grand honneur à ses créatures, que de les choisir pour rendre témoignage à ses attributs et à ses opérations.

Tel est, nous dit le Psalmiste, le rôle des astres dans le firmament. Leur splendeur chante la gloire de Dieu, et l'admirable régularité de leurs mouvements rend témoignage à l'éternel géomètre qui a tout créé avec nombre, poids et mesure. *Cæli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (3).

S. Paul, dans son discours aux habitants de Lystres, en Lycaonie, invoque avec confiance ce témoignage des œuvres de Dieu, et, pour ruiner le polythéisme, il fait appel à celui qui, au milieu même des erreurs et des dépravations de l'humanité, « ne s'est pas laissé sans « témoignage. En effet, il ne cesse pas de répandre ses bienfaits du « haut du ciel, il donne les rosées qui font croître les moissons et « remplissent de joie les pauvres hommes auxquels elles assurent « le pain de chaque jour. » *Non sine testimonio semetipsum reliquit, dans pluvias et tempora fructifera implens cibo et lætitia corda nostra* (4).

N.-S. J.-C., pour faire comprendre le dogme si beau et si doux de la Providence, avait également invoqué le témoignage des créatures, et il n'avait pas dédaigné les plus petites d'entre elles. Tandis que David avait, dans un magnifique langage, fait entendre l'harmonie des corps célestes qui « chantent la gloire de Dieu et « racontent les merveilles de sa puissance, » le Sauveur parlant aux foules réunies autour de lui, leur demande de regarder simplement « les petits oiseaux et les fleurs des champs, » *Respicite*

(1) Ps. CXXV, 6. — (2) *Ibid.* — (3) Ps. XVIII, 2. — (4) Act. Ap. XIV, 16.

volatilia cœli considerate lilia agri (1). Les petits oiseaux témoignent de la sollicitude incomparable avec laquelle le Père céleste veille aux besoins des plus humbles de ses créatures. Le lys de la vallée, plus magnifique en son épanouissement solitaire et ignoré que Salomon aux jours de sa gloire, est un hymne en l'honneur de l'artiste infini, auquel se réfèrent toutes les beautés du monde visible.

Ces beautés, d'ailleurs, tel est le grand enseignement de l'apôtre dans l'épître aux Romains, n'ont d'autre but et d'autre mission que de nous avertir par leur témoignage et de nous obliger à remonter jusqu'au premier principe des choses. « Les attributs invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, sont manifestés par les créatures. *Invisibilia ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas* (2).

II. — Il a plu à Dieu de transférer cette grande loi du témoignage dans l'ordre surnaturel.

Avant tout, Jésus est le témoin de son Père, car, dit l'apôtre S. Jean, « Dieu n'a jamais été vu par personne, mais le Fils unique » a redit les merveilles qu'il avait vues dans le sein de son Père, *Deum nemo vidit unquam ; unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (3).

A son tour, après avoir rendu témoignage à la vérité de son Père par sa doctrine ; à la puissance de son Père, par ses miracles ; à la sainteté et à la justice de son Père, par son sacrifice, le Verbe incarné a institué des témoins de sa vie et de sa mort, de ses vertus et de ses œuvres.

Il a spécialement désigné pour cette mission du témoignage :

1° Les apôtres, auxquels il a commandé « d'être ses témoins « jusqu'aux confins du monde, » *eritis mihi testes usque ad ultimum terræ* (4).

2° Les pauvres et les persécutés, en la personne desquels il a voulu et veut revivre par un mystère d'assimilation qui lui rend propres les souffrances, les tribulations des déshérités et des opprimés de ce monde (5).

3° Enfin, et à un titre tout spécial, les martyrs auxquels il a réservé le terrible honneur de porter le témoignage jusqu'à sa plus haute puissance, en lui donnant pour expression et pour consécration, le sang répandu et la vie sacrifiée !

Nous sommes aujourd'hui en présence de ces deux témoins. Au prix des plus cruelles souffrances, ils ont confessé le Christ devant

(1) Matth., vi, 26, 28. — (2) Rom. i, 20. — (3) Joann., i, 18. — (4) Act. Ap., i, 8. — (5) Matth., xxv, 40. Act. Ap., ix, 4, 5.

les hommes. A son tour, et depuis des siècles, il les a hautement avoués pour frères devant son Père, en les couronnant de gloire et d'honneur dans l'assemblée des élus. *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cælis est* (1).

C'est une ingénieuse pensée de S. Jean Chrysostôme, que « Dieu a bien voulu partager les martyrs avec nous. Il a pris immédiatement, pour lui et avec lui, les âmes de ces vaillants témoins de la vérité, afin de les récompenser suivant leurs mérites. Mais il nous a laissé leurs corps, afin que, d'une part, leurs ossements sacrés fussent un monument perpétuel de leur courage, et que de l'autre, ils nous rappelassent sans cesse les enseignements de la plus haute philosophie (2).

Que nous disent donc les martyrs ? Quels témoignages rendent-ils ? A quels grands enseignements nous obligent-ils, par leurs souffrances et leur mort sanglante, de donner notre attention ?

Ils nous rappellent avant tout qu' « il ne sert à rien à l'homme de posséder le monde tout entier, s'il vient à perdre son âme. » *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* (3)

Toutes les séductions du monde ont été mises en œuvre pour les détacher de la foi du Christ. Ils les ont méprisées et ils ont sagement fait. Que sont devenus les insensés qui ont sacrifié aux joies éphémères de la vie présente, le bien essentiel de leur âme ? Ils ont tout perdu ; et ces fausses joies que la mort leur a ravies, et leur âme dont ils n'ont pas su défendre l'immortelle dignité contre la corruption du siècle ! Nos martyrs ont, il est vrai, foulé aux pieds les jouissances de la vie, mais ils ont sauvé leur âme pour l'éternité.

Le second enseignement de la philosophie des martyrs et le second témoignage que leurs reliques nous donnent à méditer, est « qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » quand les hommes veulent nous forcer de désobéir à Dieu. *Obidere oportet Deo magis quam hominibus* (4).

La voix des hommes, c'est celle des passions ; la voix de Dieu, c'est celle de la conscience. Les voix sont en perpétuelle contradiction l'une avec l'autre, et il est impossible d'obéir en même temps à toutes les deux (5). Les lâches préfèrent obéir à leurs passions : les âmes généreuses obeissent à leurs consciences et trouvent en

(1) Matth., x, 32. — (2) *Martyres nobiscum partitus est Deus, cum animas sibi sumpsisset, corpora nobis quodammodo largitus est, ut perpetuæ virtutis monumenta sancta horum ossa teneamus. . . . Propterea sanctorum corpora usque ad tempus resurrectionis apud nos deposuit Deus, ut maximæ philosophiæ materiam haberemus.* (S. Joann. Chrys. Laudatio sancti Juliani martyris, n° 4). — (3) Matth., xvi, 26. — (4) Act. Ap., v, 29. — (5) Matth., vi, 24.

elle la force d'accomplir, même quand elle leur demande d'héroïques sacrifices, la volonté de Dieu.

Enfin, le troisième témoignage rendu par les martyrs à la vérité, consiste à trouver plus de joie dans la souffrance supportée pour l'amour de Dieu, que dans toutes les jouissances du péché. *Magis eligens affligi cum podulo Dei magis quam temporalis peccati habere juccunditatem. Majores divitias æstimans thesauro OEgyptiorum improprium Christi* (1).

Quels témoignages ! Quelles leçons ! Comme il convient de répéter avec S. Jean Chrysostôme, que nous trouvons auprès des martyrs les enseignements de la plus grande philosophie. *Ut maximæ philosophæ materiam haberemus !*

De longs siècles se sont écoulés depuis que ces maîtres de la vie chrétienne ont donné les enseignements au monde, du haut de leurs instruments de supplice. Dites-moi, ont-ils perdu quelque chose de leur opportunité ? Avons-nous moins besoin de savoir qu'il faut mettre au dessus de toute chose les intérêts de notre âme, et que le salut est l'unique nécessaire ? (2)

L'heure est-elle venue de répudier la fière parole des premiers témoins du Christ : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ? Enfin, pouvons-nous croire inutile à l'éducation des générations contemporaines les magnanimes exemples de ceux qui ont préféré aux jouissances du péché les opprobres, les souffrances, la passion de Jésus-Christ ?

Et tout au contraire, M. F., n'est-il pas manifeste que jamais le monde n'a eu plus besoin de telles leçons, de tels exemples et des témoignages si éloquemment exprimés par les souffrances de nos saints martyrs ?

Approchons donc de leur reliques, avec un immense désir de profiter de ces enseignements.

Votre empressement à venir les honorer ne saurait être le fait d'une piété frivole et superficielle. Votre pèlerinage de ce jour doit avoir le caractère le plus sérieux. Vous avez fait, en venant ici, une démarche de conséquence et l'on ne s'approche pas impunément des restes des témoins du Christ.

Oui, je vous le dis avec S. Jean Chrysostôme : « Quand on est venu contempler et honorer les reliques des martyrs, on doit se relever tout autre qu'on était venu. Le recueillement de l'âme, la componction du cœur, la modestie même de la démarche : tout doit dire qu'on a pris leur témoignage au sérieux et qu'on veut en profiter pour l'amendement de sa vie. » *Eum qui a spettacolo martyrum*

(1) Hebr., XI, 25, 26. — (2) Luc., X, 42.

revertatur facile ab omnibus oportet agnosci ex aspectu, ex habitu, ex incessu, ex componctione, ex mentis collectu attentione ! (1)

Aimez donc vos âmes plus que toutes les joies de ce monde ! Préférez aux séductions d'un monde corrompu et corrupteur, la voix de la conscience qui est la voix même de Dieu ! Et surtout, M. F., ne craignez pas la souffrance qui, supportée en esprit de foi est une vraie participation à la Passion de Jésus-Christ et le plus éloquent témoignage que la faiblesse humaine puisse rendre à la sainteté de l'Evangile ! Assurément, en promenant mes regards sur ce vaste auditoire, je ne puis me vanter de lire dans le secret de vos cœurs. Et cependant, je suis assuré de ne me point tromper si je dis que parmi vous il y en a beaucoup qui ont souffert, et qui souffrent ! A ceux-là surtout, je voudrais persuader, en présence des reliques de nos saints martyrs, de réveiller leur foi, et leur courage. On dit parfois quand on est sous le poids d'épreuves continues et inexorables, « ma vie n'est qu'un long martyre. » Et on dit cette parole avec l'accent de la plainte, du gémissement, parfois même du murmure. Répétez cette parole, « ma vie n'est qu'un long martyre. » En comprenez-vous la haute signification ! Grand Dieu ! Serait-il possible que vous fussiez l'objet d'une telle grâce et d'un si grand honneur ? Quoi ! votre vie tout entière, par la continuité de vos épreuves et de vos souffrances, ne serait qu'un immense témoignage rendu à la vérité de l'Evangile, à la sainteté de la religion, à la vertu et à la puissance de Jésus-Christ !

Ah ! s'il en était ainsi, âmes affligées qui m'écoutez, comprenez votre dignité et votre bonheur ! Cessez de vous plaindre ! Vous aussi vous êtes des témoins du Christ ! Aussi bien, vous ne l'ignorez pas, et vous devez faire de cette espérance le fondement inébranlable de votre courage, quand vous aurez fidèlement rendu témoignage à Jésus-Christ devant les hommes, une heure viendra pour vous comme pour nos saints martyrs ; une heure ineffable où vos souffrances cesseront, et où, à son tour, le Seigneur Jésus vous prenant par la main, vous introduira dans l'assemblée des saints afin de vous y rendre un éternel témoignage de gloire et de bonher.

Qui me confitebitur coram hominibus, confitebor et ego eum coram patre meo qui in cœlis est. Amen

(1) S. Joann. Chrys., *Homil. in martyres.*

I^{ER} DIMANCHE APRÈS PAQUES

HOMÉLIE

JÉSUS DEVANT LA FOI DE SES DISCIPLES

Et l'incrédulité de Saint Thomas.

PAR LE PÈRE LAVIGNE

M. F. — S. Jean, dans le récit des apparitions de Jésus, semble chercher celles qui renferme les plus grands enseignements. Le mouvement qui se fait autour du tombeau de Jésus est un grand fait, mais en même temps un grand symbole ; l'humanité entière est représentée : le vieux peuple et le nouveau se rencontrent près de ce sépulcre glorieux. Il faut absolument à S. Jean la vue des grandes choses. S. Pierre représente la gentilité conquise à la foi, et S. Jean le peuple d'Israël. En regardant les deux apôtres courir au tombeau, voyez comme S. Jean précède Pierre : c'est le peuple élu appelé avant le gentil. Mais malgré l'avance qu'il a sur Pierre, Jean, arrivé au tombeau, n'entre pas. C'est Israël qui méconnaît son Sauveur, malgré les grâces et les lumières qui l'inondent, et qui a sur les yeux ce voile épais qui maintient ses ténèbres, il a les oracles des Ecritures, les annonces et la clé des mystères, mais il n'en pénètre pas le sens. Le peuple qui marchait loin derrière lui, le précède ; Pierre entre le premier dans le tombeau, et pendant que Jean, comme le vieux peuple, n'aperçoit que les enveloppes du corps de Jésus, Pierre, avec le peuple nouveau, voit ce qui désigne la tête, c'est-à-dire la divinité du Sauveur.

Israël, représenté par S. Jean, ne doit pénétrer dans ces mystères augustes qu'après la conversion des Gentils et à la fin des temps.

Après cette première étude, et en conservant dans son récit un ordre parfait, S. Jean, s'attachant à cette humanité régénérée, raconte comment elle est arrivée à la possession de la vérité.

Le personnage symbolique, et très réel en même temps, est parfaitement choisi : c'est Madeleine, qui est passée du dernier abîme du vice aux plus sublimes hauteurs de l'amour divin. Impossible de mieux représenter l'épouse de Jésus dans l'état où il l'a trouvée, et dans l'état où sa bonté l'a replacée. C'est vraiment l'Eglise

prise dans la boue et la corruption, et devenue pure et immaculée sous la main de Jésus. L'Eglise ainsi régénérée ne cherche plus que Jésus : c'est sa pensée et son désir uniques, et pendant les jours de l'exil, elle le demande avec des larmes à tous ceux qui l'entourent : *Stabat ad monumentum foris, plorans*. Rien ne peut pour elle remplacer son Sauveur, qui est aussi sa vie, son trésor et son tout. Autrefois, le peuple d'Israël pouvait se contenter des anges ; c'est par eux que la loi a été donnée à Moïse sur le Sinaï ; ils étaient presque toujours les messagers des ordres divins. Ils paraissaient devant Juda comme les exécuteurs des divines justices, ou les instruments des ineffables miséricordes. Mais depuis le passage de Jésus sur la terre, les anges eux-mêmes s'effacent. Madeleine les aperçoit à peine dans le tombeau, et elle leur répond comme elle l'eût fait à des hommes ordinaires, comme si elle avait dit : « Oui, je pleure, mais ce n'est pas vous qui consolerez ma douleur. Ils ont pris mon Seigneur et mon Maître, et je ne sais pas où ils l'ont mis. » A ces mots, elle se détourne pour chercher Jésus. Voilà toute la préoccupation de l'Eglise dans le temps : chercher Jésus, trouver Jésus, jouir de Jésus. Le Seigneur est toujours près d'elle, mais souvent il se cache ; il a dans son cœur le secret et l'opportunité de sa manifestation ; c'est souvent le moment où les regrets, l'épreuve, le sacrifice, paraissent plus complets, que Jésus choisit pour se révéler à ses amis. Il se montre à Madeleine sous les traits du jardinier. Madeleine ne le reconnaît pas ; mais elle s' imagine que la douleur qui l'opprime est partagée par tous. « Si vous l'avez enlevé, s'écrie-t-elle (elle ne lui donne ni nom ni désignation : *celui-là*, tous doivent le connaître, l'aimer, le chercher avec elle), dites-moi où vous l'avez mis, et je le reprendrai. » Quelle femme ! qui ne mesure pas ses forces à sa faiblesse, mais à son amour. Elle se croit la force de soulever et d'emporter le corps de Jésus.

Voilà bien l'Eglise dans ces jours de persécution et d'orage, où la puissance des ténèbres s'exerce en liberté, où tout est nuit et tempête. Pas une étoile au ciel, et tout est déchaîné contre elle sur la terre. Qui ne serait alors touché de ses cris, qui expriment à la fois et sa douleur et sa prière ! Ses ennemis lui disent : « Où est maintenant le Seigneur ton Dieu : *Ubi est Deus tuus ?* » Et elle, à son tour, redit dans ses gémissements : « Où êtes-vous, Seigneur, pourquoi me cachez-vous votre visage adorable ? Montrez-vous un moment, et nous serons sauvés. » Que faut-il pour que Jésus se révèle à son Eglise ? O mystère ineffable ! ce qu'il a fallu pour qu'il se fit connaître à Madeleine : un mot ! un seul mot !....

mais un mot comme il sait seul le dire, en l'empreignant de son amour et de sa vertu divine. « Marie... » s'écrie-t-il, et c'est assez... Marie lève les yeux, et éclairée, transportée, ivre de tendresse et de joie, répond : « *Mon Maître : Rabboni.* » Jésus a fait passer en quelque sorte son être tout entier dans un mot, s'unissant à Madeleine, comme il unit son nom à ses lèvres en le prononçant, et Marie a traduit aussi par une seule parole son dévouement tout entier. Maître ! oui, maître absolu, maître du corps et de l'âme, maître de l'esprit et du cœur, maître de l'être tout entier. *Rabboni*, voilà les deux paroles qui expriment également l'Eglise et Jésus. Le nom de l'Eglise est gravé sur les mains et dans le cœur de Jésus ; et quand il le prononce au jour où ses ennemis l'environnent de toutes parts, elle est sûre d'un triomphe éclatant, et peut s'écrier avec Isaïe : « Rassemblez-vous, et vous serez vaincus ; armez-vous, et vous serez vaincus ; formez des projets, ils seront dissipés, parce que Dieu est avec moi : *Congregamini, et vincimini ; accingite vos, et vincimini ; inite consilium, et dissipabitur, quia nobiscum Deus.* » De même que tout l'amour de Madeleine s'exprime par une dépendance et une obéissance sans bornes, c'est par son obéissance aussi que l'Eglise annonce et caractérise son amour pour Jésus. Mais, comme Madeleine, elle ne doit toucher Jésus sur la terre que par la foi : *Noli me tangere.* C'est au ciel qu'il lui sera donné de le voir face à face, et d'entrer dans des joies ineffables : *Intra in gaudium Domini tui.*

En entendant, l'Eglise, dans les jours de l'exil, ne cesse jamais de montrer la patrie à ses enfants, la patrie où Jésus est avec son Père, et leur Père, son Dieu, leur Dieu.

Mais il faut entrer encore davantage dans ces ineffables révélations. Après avoir montré l'état de l'Eglise ici-bas, l'Evangile nous découvre les principaux points de son admirable constitution.

1° Au milieu des persécutions et des tempêtes du dehors, elle possède toujours la paix au dedans. Jésus sait toujours venir, malgré les portes closes, et dire comme aux disciples effrayés : « *Paix à vous.* » *Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis.*

2° L'Eglise possède une hiérarchie admirable, placée tout entière, à des degrés divers, sous la mission de Jésus. Cette grande parole doit avoir son application jusqu'à la consommation des siècles : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.*

3° L'Eglise possède un tribunal de miséricorde où les péchés accusés sont remis par l'absolution sacramentelle. « Recevez le

Saint-Esprit, dit Jésus à ses apôtres et à ses successeurs dans le sacerdoce, les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » On ne peut imaginer des paroles plus claires et plus précises ; ou le Sauveur n'a voulu donner à ses disciples qu'un pouvoir inutile et illusoire, ou il institue par ces paroles la confession comme l'entendent les catholiques ; car si c'est un vrai pouvoir qui est donné, comment l'exercer sans la confession ? Remettre ou retenir : mais pour l'un et l'autre il faut une connaissance, une étude, un discernement des actes ; toutes ces choses supposent un aveu sincère à un homme qui ne peut pénétrer, comme Dieu, au fond des cœurs, et qui doit cependant prononcer une sentence.

Aussi ces grandes paroles ont-elles traversé la durée, malgré les cris, les attaques et les blasphèmes de l'erreur ; et qui ne sait que la perpétuité attachée à une croyance que ne favorisent ni les préjugés, ni les passions, est une des plus belles preuves de sa divinité ? Notre-Seigneur nous a donné lui-même le secret de cette stabilité inébranlable : *Insufflavit : Accipite Spiritum sanctum*. C'est ce souffle divin, c'est l'esprit même du Père et du Fils, qui a été placé derrière cette institution comme son véhicule et sa force. Toutes les tempêtes des hommes sont bien faibles devant le souffle de Dieu.

4° L'Evangile nous conduit à considérer de près les grandes assises de l'Eglise, le vrai fondement sur lequel elle repose. Je veux dire la foi : l'autorité de l'Eglise doit nous apporter une certitude irréfragable. Nous n'avons pas besoin de voir de nos yeux ni de toucher de nos mains ce qu'elle nous propose. Dès qu'elle a parlé, nous devons obéir ; l'exemple de l'incrédule S. Thomas nous rend saisissante cette grande vérité.

Thomas n'était pas avec les disciples quand Jésus vint. Tous les apôtres, et Pierre à leur tête, lui disent avec l'autorité qu'ils venaient de recevoir : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais au lieu de participer par la foi et une adhésion parfaite au bonheur de ses collègues, saint Thomas s'écrie : « Si je ne vois pas, je ne croirais pas ; je veux, pour être convaincu, mettre ma main dans ses pieds, dans ses mains et dans son côté. » Il est impossible de voir une incrédulité mieux caractérisée. Ne nous en plaignons pas, elle nous vaut un de nos meilleurs enseignements. Jésus revient, apporte à tous la paix, comme la première fois, puis se tourne vers l'incrédule : « Viens ici, Thomas, mets ton doigt dans mes mains, et ta main dans mon côté ; cesse d'être incrédule, et sois fidèle. » Alors, confondu, transformé, converti, saint Thomas s'écrie : « *Dominus*

meus et Deus meus. Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » Mais Jésus lui dit : « Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » C'est dans ces dernières paroles que se trouve surtout la grande leçon. La foi doit apporter la même conviction que la vision. C'est la substance des choses que nous espérons, dit saint Paul ; c'est la preuve des vérités voilées encore : *Fides sperandarum substantia rerum argumentum non apparentium*. Il faut, avec la foi, se trouver devant l'invisible comme si on le voyait de ses yeux : *Invisibilem quasi videns sustinuit*. Nous devons adorer et bénir le Dieu de notre foi, comme saint Thomas a salué Celui que découvraient ses yeux et ses mains : *Dominus meus et Deus meus*. Dieu, en nous demandant une adhésion si complète et si aveugle, prend envers nous un immense engagement : c'est de transporter à la foi toute la certitude de la béatification. Ainsi, devant les augustes mystères de notre religion sainte, le saint du ciel dit : *Je vois !* le saint de la terre dit : *Je crois !* La certitude est la même pour tous les deux ; mais le chrétien du temps ajoute à la certitude le mérite de sa foi ; il ne demande pas à voir dans l'exil, parce qu'en voyant, sans augmenter sa certitude, il perdrait le mérite de la foi. Voilà le sens profond de ces paroles : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et ont cru. Marchons toujours avec courage dans ces sentiers de la foi. Ne désirons rien après la parole de Dieu et l'autorité de l'Eglise, nous avons assez de lumière pour ne jamais nous égarer, et la nuit qui enveloppe cette divine lueur est la source de nos mérites et la préparation des éternelles récompenses.

II^{ME} DIMANCHE APRÈS PAQUES

HOMÉLIE

JÉSUS LE VRAI PASTEUR

PAR LE R. P. LAVIGNE

Evangile S. Jean. X, v. 1 à 42.

M. F. — Un nouveau titre de Jésus se présente à nous dans ce chapitre ; il était en quelque sorte annoncé dans le chapitre précé-

dent (1), devant ces pharisiens qui se disaient les guides et les conducteurs d'Israël, pendant qu'ils n'étaient que des mercenaires, Jésus devait s'affirmer le seul vrai pasteur. Ces hommes orgueilleux se retranchaient dans la possession de leur magistrature, de leur science, de leur autorité et de leur influence sur les peuples ; et là, malgré les reproches, les miracles et les doctrines de Jésus, ils se regardaient comme invincibles ; la parole du Sauveur va retentir comme la foudre au dessus de leurs têtes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui entre par un autre endroit, celui-là est véritablement un voleur. » Voilà ces hommes de l'autorité et de la science judaïque clairement désignés. « Mais celui qui entre par la porte, est le pasteur des brebis, et voici les marques auxquelles on pourra le reconnaître : en premier lieu, c'est à celui-là que le portier ouvre, c'est-à-dire c'est lui que reconnaissent et acceptent Moïse et les prophètes, les gardiens de la loi ; en second lieu, les brebis entendent sa voix ; en troisième lieu, il les nomme chacune par son nom ; quatrièmement, il les compte ; cinquièmement, il marche à leur tête, et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix ; elles ne suivent pas l'étranger, celui qui sans mission veut être pasteur, parce qu'elles ne connaissent pas sa voix. » Voici la citation fidèle des paroles de Jésus, rien ne paraissait ni plus clair ni plus facile à saisir ; mais ces vérités trouvaient un obstacle insurmontable dans la vanité orgueilleuse des pharisiens. C'était pour eux comme un problème insoluble, et ils ne savaient pas le sens que Jésus attachait à ses paroles. Mais ils devront bientôt comprendre, parce que le Sauveur dans sa justice va leur parler sans voile. Jésus a deux manifestations dégagées de toute incertitude, celle de sa tendresse ineffable, comme lorsqu'il s'épanche avec ses disciples, et celle de sa rigoureuse justice, lorsqu'il accuse, juge et condamne l'orgueil révolté.

Écoutez ces oracles qui vont présenter à la fois ces deux côtés de sévérité et d'amour. « En vérité, en vérité, je vous le dis, ne cherchez pas plus longtemps ; vous voulez que je m'explique, eh, bien, voici mon explication pure et simple : la porte qui conduit à la bergerie, c'est moi ; » et il continue avec toute la majesté de sa personne et la dignité de sa puissance : « Tous ceux qui sont venus sans moi, en dehors de moi, sont des voleurs ou des hommes de brigandage, et les brebis ne les écoutent pas. » Quelle vérité ! elle ne permet aucune exception, quel que soit leur talent ou leur génie, quelque grande qu'apparaisse l'autorité qu'ils ont usurpée,

(1) Voir Homélie du Dimanche de la Quinquagésime, page 68.

quand ils se présenteraient avec les caractères de la douceur et de la bonté ; *omnes fures sunt et latrones*. Cet oracle regarde tous les temps ; il s'applique donc à ces hommes qui ont voulu donner au peuple le pain de leur doctrine, le lait impur de leur morale. De quelque nom qu'ils soient appelés, hérétiques, schismatiques, philosophes, un même mot les désigne, *fures sunt et latrones*. Nous pouvons appliquer à notre époque cette grande parole : combien qui veulent enseigner et montrer le chemin de la vérité et du bonheur, sans passer par la porte véritable du bien et du vrai, c'est-à-dire sans passer par Jésus ! Ils auront beau faire des livres sur le devoir, des essais sur le beau, quand ils traverseraient les peuples au milieu d'ovations incessantes, nous avons dans notre Evangile le seul nom qui leur convient : *omnes fures sunt et latrones*. Je le sais, ils portent d'autres noms : on les appelle les réformateurs du monde, les émancipateurs de la raison, les guides illustres de l'humanité ; mais tous ces noms fastueux s'évanouiront avec eux-mêmes, et ce qui demeurera sera l'appellation de l'Evangile : *fures sunt et latrones*. Et ici non seulement ces hommes sont frappés par cette désignation, mais elle s'applique encore à tous ceux qui les entendent et suivent leur doctrine. On peut sans doute chercher à leur école quelques vérités éparses, mais malheur à ceux qui voudront y trouver la vérité fondamentale renfermant en elle-même le secret du bonheur. Ils feraient partie de cette bande anathématisée par Jésus, *fures sunt et latrones*. Aussi quelle vigilance les pères doivent apporter à l'étude des livres et au choix des ouvrages qu'ils mettent entre les mains de leurs enfants ! il faut qu'ils établissent comme un rempart autour de la famille, pour empêcher ces doctrines de pénétrer dans le sanctuaire.

La parole que nous développons est dure, je le reconnais ; il semble que Notre Seigneur devrait la mitiger ou l'adoucir, mais, sachons-le bien, lorsque Jésus a laissé tomber de ses lèvres une parole doctrinale, il ne la rappelle jamais, et s'il la redit, c'est pour lui donner une extension plus grande et plus formelle encore. Voulez-vous mieux connaître ces voleurs étranges qui portent dans les biographies et dans l'histoire des noms si illustres, voilà en trois paroles quelle est leur vie tout entière : Ces hommes ne viennent que pour voler, pour tuer et pour perdre. Savions-nous qu'en les lisant nous avions devant nous des voleurs des assassins et des destructeurs des peuples ? Rien n'est plus sévère et plus terrible, mais rien n'est plus vrai. Ils sont des voleurs ; les vérités qui sont mêlées à leurs mensonges ne leur appartiennent pas, elles sont de véritables vols, elles ont été puisées dans le tré-

sur que nous a laissé Jésus ; par conséquent ils n'ont pour eux que le faux ; le vrai nous appartient, et si la morale des philosophes qui ont paru depuis le christianisme est supérieure à celle des philosophes de l'antiquité, c'est à notre religion sainte qu'ils le doivent, et l'un d'eux, que j'ai déjà cité, en développant dans son livre *De la religion naturelle*, les beautés de la chasteté, a emprunté à S. Thomas d'Aquin presque tous ses développements.

Mais non seulement, dit notre Evangile, ces hommes sont des voleurs, ils sont encore des assassins, en blessant mortellement et l'intelligence et le cœur de ceux qui les approchent. La source vitale se dessèche à leur école et finit par se tarir entièrement.

Un jeune homme arrivé à cet état d'épuisement voisin du tombeau de l'intelligence, s'écriait en revenant à Dieu et à la vie : « Combien j'ai souffert jusqu'à présent ! je retrouve enfin mon esprit et mon cœur que j'avais perdus dans ces vaines recherches. »

La guerre, la peste et la famine, ont dans tous les temps multiplié leurs ravages et porté la mort et la désolation sur le monde. Mais le fléau des doctrines perverses est beaucoup plus terrible encore. Qui pourrait compter les ruines intellectuelles et morales amoncelées au milieu des peuples par les faux pasteurs ? Des nations entières ont trouvé la mort sous le glaive d'Arius, de Mahomet, de Photius, de Luther et de Calvin ; et dans cette génération présente, combien de nobles intelligences sont tombées sous ces glaives mortels d'une philosophie trompeuse, *Non venit nisi ut fu retur, mactet et perdat*.

Que cet Evangile nous instruisse enfin ! Il n'y a qu'un seul maître, et qu'une seule porte par laquelle doivent entrer tous ceux qui enseignent. Aussi le Seigneur Jésus domine-t-il de son intelligence tous les siècles, depuis la création jusqu'à la clôture des temps.

Le monde ancien et le monde nouveau relèvent également de lui ; c'est lui qui règne partout, concentrant en lui-même toute vérité. C'est donc par lui que nous devons nécessairement entrer ; seul il est le salut : *per me si quis introierit, salvabitur*. Il faudrait peser chacun de ces grands mots ; comme cette proposition est générale, elle ne s'adresse point à un peuple en particulier, mais à tous les hommes sans exception, *per me si quis introierit*. Remarquons en passant la belle preuve de sa divinité renfermée dans ces paroles : s'il n'est pas Dieu, quelle prétention et quel orgueil ! Jamais homme, ni avant ni après lui, n'a parlé avec ce délire de l'égoïsme et de l'audace : tous sans exception doivent venir à Jésus dans le

présent et dans l'avenir. Il faut qu'il soit universellement méprisé et rejeté, ou qu'il ait eu en lui-même de quoi légitimer cette prétention qu'il possède toute vérité et toute vie, c'est-à-dire il faut qu'il soit Dieu ; et alors je comprends les grandes choses de sa promesse, *salvabitur* ; le salut est véritablement entre ses mains, et il peut l'offrir à tous.

Ingredietur, egredietur, et pascua inveniet. On ne peut mieux décrire le bonheur de ceux qui sont à lui. Les gloires de l'apostolat, la liberté des enfants de Dieu, les espérances des joies à venir sont renfermées dans ce texte admirable.

1° Reconnaissons le vrai apôtre de Jésus : il entre par la foi, et se nourrit intérieurement avec la prière, la grâce et les sacrements, et il sort avec l'ardeur de l'amour et du zèle, il promène partout au dehors cette haute parole qu'il tient de Dieu lui-même, et de toutes parts il crée des pâturages abondants, là où n'y avait qu'un désert aride. Quand l'apôtre se concentre dans ses études, il entre encore et il sort ; il fait des excursions dans les champs de la philosophie humaine, et revient à la foi chargé du butin recueilli dans le domaine de la raison, qui est aussi son patrimoine. *Ingredietur, egredietur, et pascua inveniet.*

2° Nous avons aussi dans ce texte, la liberté des enfants de Dieu. Il n'y a que celui qui appartient à Jésus qui soit véritablement libre. Il n'a qu'un seul commandement, c'est l'amour, et l'amour n'est soumis à aucune loi ; il porte les fardeaux sans les sentir, il rend léger ce qui est pesant, et doux ce qui est amer. Il va, il vient, il entre, il sort, il est vraiment libre.

3° Ce texte contient nos plus chères espérances. Le chrétien entre, dit S. Augustin, dans l'Eglise avec la grâce, il l'entretient et l'augmente avec les trésors qu'il y trouve, et quand il en sort, c'est pour entrer dans le royaume éternel des cieux. Son entrée et sa sortie sont également bénies selon la parole du psaume ; les bénédictions de la terre sont une préparation et un symbole des joies célestes ; partout des pâturages sont préparés à celui qui appartient à Jésus. *Ingredietur, egredietur, et pascua inveniet.* Ces promesses sont immenses, mais Jésus a de quoi les remplir, il puise la vie infinie dans le sein de son Père, et il est venu sur cette terre la répandre à torrents ; voilà le but unique de sa mission, *ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* ; tous sans aucune exception peuvent venir demander la vie, et la source qui la renferme se renouvellera toujours. Remarquons bien cette parole : *abundantius habeant.* Ce n'est pas seulement la vie qui est promise, mais la vie dans la plénitude. Qu'est-ce que la vie dans la

plénitude ? tout ce que donnera Jésus, excepté lui-même, n'est qu'une vie partielle ; s'il promet la plénitude il promet l'infini, et s'offre lui-même comme la vie du monde. Mais cette parole doit encore bien plus dilater nos cœurs qu'éclairer nos intelligences. Qui pourrait ne pas aimer ce Dieu Sauveur ? Il apporte sur la terre sa vie céleste et il crie à tous : « Venez, je ne suis venu que pour la répandre. Vous êtes petits, je vous offre ma grandeur infinie ; vous êtes faibles, je vous donne ma propre force ; vous êtes néant, je me donne moi-même tout entier ; comprenez donc la différence qui se trouve entre moi et les autres qui veulent s'appeler des sauveurs ; ils peuvent donner tout au plus un peu de grandeur, de force et de vie, moi je donne toute la grandeur, toute la force et toute la vie, *ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* »

Après ces développements, il n'y a plus qu'un mot pour désigner Jésus, c'est la conclusion de cette première partie de son discours et la préparation des ineffables développements de la seconde. Je suis le bon Pasteur. On dirait que cette affirmation contenue dans les profondeurs de sa tendresse éclate enfin ; on dirait qu'il a devant lui, d'un côté tout son troupeau, et de l'autre l'autel de son sacrifice. « Le bon pasteur, dit-il, donne sa vie pour son troupeau ; vous croirez que je donne ma vie au monde quand vous m'aurez vu m'immoler pour vous. Tout ce sang qui est dans mes veines et dans mon cœur vous appartient, et je le verserai jusqu'à la dernière goutte. Comprendrez-vous maintenant la différence qu'il y a entre des mercenaires et moi ? L'amour ne consiste pas dans des paroles, mais dans la communication des biens, et l'exemple que je donne sera suivi par tous les pasteurs régénérés dans mon sang.

Nous le comprenons ; rien ne limite la parole de Jésus ; partout et toujours le bon pasteur a donné sa vie pour son troupeau. Quelle longue série de pontifes, pasteurs des âmes, qui sont morts pour leurs brebis ! Combien de prêtres, au milieu des épidémies et des autres fléaux, se sont exposés volontairement à la mort pour le troupeau qu'ils voulaient sauver ! Rappelons-nous l'exemple récent de cet auguste pontife au jour de nos perturbations sociales, qui est allé au milieu du combat offrir la paix et trouver la mort. Sur son lit funèbre il avait encore dans ses mains le rameau d'olivier, et ses lèvres glacées semblaient redire encore : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Notre-Seigneur répète encore : *Je suis le bon pasteur.* Il vient de le prouver, il se complaît dans cette conclusion. Par la première affirmation il prenait l'engagement de

de mourir pour son troupeau ; par la seconde, il revendique tous les droits de pasteur acquis par sa mort, et il ajoute : *Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent* : résumant ainsi en deux paroles ce qu'il est pour ses brebis, et ce que ses brebis sont pour lui. Il faudrait approfondir ce grand mot : *Je connais* ; il renferme si bien tout bonheur et tout amour, que pour exprimer la condamnation suprême, l'Evangile n'emploie pas d'autre sentence que celle-ci : *Je ne vous connais pas*, il possède en lui-même une double connaissance, la connaissance de son esprit qui s'applique à tous, et la connaissance de son cœur réservé à ses amis. Pour exprimer qu'il perdra l'orgueilleux, l'Ecriture se contente de dire qu'il le séparera de la connaissance de son cœur, *dispersit superbos mente cordis sui*. Donc : Je vous connais, c'est-à-dire je vous aime et je vous rends heureux ; je ne vous connais pas, c'est-à-dire vous mériteriez ma condamnation et ma haine.

Mais qui nous donnera les détails de cette connaissance et de cet amour ? l'Evangile même que nous expliquons. Comment connaît-il ceux qui sont à lui ? Premièrement, comme le pasteur connaît son troupeau. Le pasteur connaît chacune de ses brebis, il les distingue et les appelle par leur nom, il conduit son troupeau aux meilleurs pâturages, il les précède et les guide, il écarte les loups et les autres ennemis du troupeau, il console, guérit, fortifie les brebis les plus faibles et les plus languissantes, il veille jour et nuit, et défend ses brebis jusqu'à la mort ; faible image de la première connaissance de Jésus. C'est à lui qu'on peut appliquer la délicieuse peinture du pasteur dans le livre des Rois : chacun de nous est cette petite brebis qu'il a achetée, *ovem quam emerat*, qui a grandi dans sa famille, *creverat cum filiis suis*, qui mangeait de son pain et buvait dans sa coupe, *de pane ejus comedens, de calice ejus bibens*, et qui était comme sa fille, *erat que ei sicut filia*. Mais là ne doit pas se borner la connaissance du divin Pasteur. Que Dieu nous donne de comprendre la grandeur et la sublimité de ce qui suit dans le texte : *Je connais mes brebis comme mon Père me connaît et comme je connais mon Père. Sicut novit me Pater et ego agnosco Patrem, cognosco meas*. Saint Cyrille se sent défaillir devant la magnificence de ce mystère : Comment Jésus peut-il nous connaître comme il connaît son Père et comme son Père le connaît ? Où arrivons-nous ? Il faudrait donc que Jésus distinguât en nous quelque chose de son Père, et le Père quelque chose de Jésus. Mais qu'y a-t-il de commun entre Jésus et nous ? Voilà précisément la grande merveille ; c'est que Jésus, pour que son Père le reconnaisse en nous, nous a donné toute sa vie, et comme cette

vie est la vie même qu'il puise dans le sein de son Père, il retrouve en nous ce même Père qui l'engendre à jamais dans la splendeur des cieux.

Ainsi pour entrer dans cette double connaissance, nous sommes obligés d'entrer dans l'unité de Dieu. Voilà cette société que doit un jour proclamer saint Paul, entre le Père, le Fils et nous : c'est ici qu'il faut s'écrier avec saint Léon : *Reconnais, ô chrétien ta dignité. Agnosce, o christiane, dignitatem tuam*, et au bonheur d'être reconnus, répondons par une fidèle connaissance de Jésus : *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent*.

Jésus, des hauteurs de sa pensée divine, détournant les yeux des pharisiens qui l'entourent, semble contempler son troupeau tout entier ; il passe les petites frontières de la Judée et parcourt les siècles et les peuples *J'ai d'autres brebis*, dit-il, *qui ne sont pas de cette bergerie, alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili*, il faut que je les ramène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Quelle grande leçon ! *J'ai des brebis qui ne sont pas de cette bergerie*. Qui pourra donc jamais connaître quelles sont les brebis de Jésus ! Combien qui paraissent aujourd'hui séparés du troupeau et qui un jour seront les brebis les plus fidèles ! Ne jugeons jamais ceux qui maudissent et qui blasphèment, un jour ils entreront peut-être dans la bergerie.

A l'heure où parlait Jésus, il y avait un homme qui se signalait par les meurtres et les brigandages, c'était une brebis à laquelle Jésus mourant devait ouvrir la porte de la bergerie, et depuis, le bon larron ; combien d'infidèles éclairés d'hérétiques transformés, de pécheurs convertis ! Jésus parle à tous, il suffit d'entendre sa voix pour être réuni au troupeau.

Avant de conclure, prions ce divin pasteur d'appliquer à notre époque ces paroles : Que de peuples égarés et séparés du bercail ! Cependant dans le monde matériel, l'unité partout se révèle et grandit ; les barrières des nations s'écroulent ; l'unité se montre dans l'industrie, dans la littérature, dans les relations, facilitées et multipliées de toutes parts. Tout semble préparé pour l'unité en Jésus-Christ. Seigneur, il faut ramener ces brebis égarées, *oportet illas adducere* ; il le faut, c'est la nécessité de leur bonheur, et la nécessité de votre amour, *oportet* ; parlez, Seigneur ; donnez à vos apôtres cette voix qui renverse les cèdres, et qui est puissante comme la foudre, et les égarés entendront, et après avoir entendus, ils viendront se jeter aux pieds du Pasteur. Je conjure tous ceux qui liront ces lignes, quelle que soit leur condition, de se

faire les instruments du divin Pasteur ; qu'ils se rappellent que sauver, une âme c'est sauver la sienne, et qu'ils ne se donnent ni paix ni trêve qu'ils n'aient ramené un homme égaré au divin Pasteur. Nous devons tous contribuer à la réalisation de ces grandes choses ; notre zèle sera si largement récompensé, en contemplant de nos yeux ce beau spectacle d'un troupeau et d'un pasteur, *unum ovile et unus pastor !*

IV^{ME} DIMANCHE APRÈS PAQUES

HOMÉLIE

SUR L'AUMONE

PAR LE R. P. SOUAILLARD, Dominicain.

I. Difficulté pour le riche d'entrer au ciel. — II. Comment faut-il donner.
III. A ceux qui thésaurisent. — IV. Manière de faire l'aumône. — V. De quoi
il faut faire l'aumône.

Arguet mundum de justitia.
(Joan., xvi, 5.)

L'Œuvre-des-Hôpitaux en faveur de laquelle je viens solliciter la charité des fidèles a pour but de visiter, de consoler et d'instruire les pauvres malades.

Je n'ai pas l'intention de faire un sermon de charité ; ce serait inutile ; l'œuvre parle assez d'elle-même, et les cœurs de nos auditeurs sont trop chrétiens pour refuser une aumône si nécessaire. D'ailleurs vous avez entendu tant de si beaux sermons sur la charité, que sur ce point je n'aurai rien à vous apprendre. Mais une chose toujours nécessaire et toujours utile, c'est l'examen de nos devoirs et des principes sur lesquels repose notre charité. Venu seulement pour vous faire du bien et non pour vous faire un beau discours, je vais me contenter de proposer quelques questions et les résoudre. Je crois que les fidèles pourront y gagner quelque chose.

Première question : Quelle est l'explication du passage de l'Evangile, où il est dit qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux, qu'à un câble de passer par le trou

d'une aiguille ? — *Deuxième question* : Combien faut-il donner ? — *Troisième question* : Que faut-il penser de ceux qui par économie thésaurisent ? — *Quatrième question* : Comment faut-il faire l'aumône ? — *Cinquième question* : De quoi faut-il faire l'aumône ?

I. — Un jour, dit l'Evangile de S. Matthieu, comme Jésus-Christ se trouvait sur les confins de la Samarie, un jeune homme de qualité se présenta à lui et lui dit : « Que faut-il que je fasse pour entrer dans la vie ? » Jésus-Christ lui répondit : « Vous connaissez les commandements : Vous ne serez pas homicide, vous ne commettrez pas d'adultère, vous ne ferez pas de faux témoignage, vous ne déroberez pas le bien du prochain. Respectez et aimez votre père et votre mère, aimez le prochain comme vous-même. » Le jeune homme dit : « J'ai accompli cela dès ma jeunesse. » Jésus-Christ reprit : « Il manque encore une chose : vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. » Et le jeune homme devint fort triste en entendant ces choses, car il était riche. Et Jésus-Christ, se tournant vers ses disciples, dit : « Ah ! comme il est difficile pour ceux qui ont de grandes richesses d'arriver au royaume des cieux ! En vérité, je le dis, il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'arriver au ciel. »

Quand vous avez pensé à cette parole du divin Maître, quelle impression a-t-elle fait sur vous ? qu'en avez-vous conclu ? Ne l'avez-vous pas prise, dites-moi, pour une formule biblique et une exagération de discours ? Détrompez-vous, s'il en était ainsi ; car c'est un arrêt formel et véritable ; c'est un anathème, et, vous le savez, il n'est jamais tombé en vain de la bouche du Sauveur. Mais aussi, pour bien comprendre la pensée du divin Maître et saisir le sens de cette parole, il faut se reporter à la circonstance dans laquelle Jésus-Christ s'exprima de la sorte. Dire que le riche, comme on le dit parfois, par cela seul qu'il naît dans la richesse, qu'il vit dans la richesse, est destiné à la réprobation, c'est le plus absurde fatalisme ; ce serait faire de Dieu un maître inexorable, barbare, qui ne donnerait ses faveurs et ses bienfaits que pour torturer et jeter dans la géhenne éternelle l'objet de ses complaisances. Aussi n'est-ce pas du riche en lui-même, absolument, que Jésus a dit ces paroles, mais du riche qui refuse de faire part aux pauvres du bon Dieu de la fortune, des trésors que le ciel a mis entre ses mains. Celui-là, oui, n'arrivera pas plus au ciel que le câble ne peut passer par le trou d'une aiguille. Comment, en effet, peut prétendre à la gloire éternelle celui qui dans sa vie, volontai-

rement, foule aux pieds la loi catholique de l'aumône ? Comment peut aspirer à la gloire, à l'éternité, celui qui sur la terre refuse de payer à Dieu dans ses pauvres la dette que l'Eglise catholique réclame chaque jour au nom de Dieu ? Comment peut aspirer à la gloire éternelle celui qui, chargé de représenter sur terre la Providence divine, étant son instrument, son économe, méconnaît sa divine mission, et laisse par son égoïsme insulter le Père des cieux, méconnaître la miséricorde divine, le blasphémer enfin ? Comment, en un mot, peut réclamer la félicité du Sauveur Jésus, celui qui, l'ayant trouvé ici-bas, l'a délaissé ; qui, l'ayant trouvé souffrant, ne l'a pas accueilli ; celui qui l'aura méconnu, insulté, opprimé dans les pauvres ? Non, M. F., celui-là n'ira pas plus au ciel qu'un câble ne peut passer par le trou d'une aiguille. Celui qui a prononcé ces paroles est le même qui a dit : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu et vous ne m'avez pas donné de vêtements ; j'étais malade et vous ne m'avez pas assisté ; j'étais en prison et vous n'êtes pas venus à moi : *Ite, maledicti*. Allez, maudits, au feu éternel. »

Tel est donc, M. F., le sens unique de cette parole que j'ai dû expliquer pour qu'elle n'effarouchât pas votre esprit. Et je dois avouer que la fortune, souvent, pour ne pas dire toujours, est un immense danger pour les âmes. Oui, à cause des tentations qu'elle amène à sa suite, à cause de cette facilité qu'elle donne toujours pour satisfaire la tentation ; car, de nos jours, vous avez corrompu tout ! Mais aussi on peut tout avec la grâce de Dieu, et il la proportionne à nos besoins ; il proportionne cette action surnaturelle, divine, cette force, cette puissance, à nos misères et à nos faiblesses. Un riche, dans ses dangers au jour de la tentation, peut triompher s'il veut bien se servir de la grâce, s'élever au dessus de la terre, user des biens de ce monde sans s'y attacher, être réellement pauvre en esprit, ce qui est la meilleure pruvreté. Car ce mot « riche, » dont on se sert généralement, ne s'applique pas seulement aux heureux du monde. Le mot riche est employé par opposition au mot de pauvre. Donc, cette loi de l'aumône s'applique à tous, quel que soit le rang de position et de fortune, ce qui ressortira de ce que nous dirons de la quotité de l'aumône.

II. — Il est bon de préciser où peut se trouver le pauvre. Il faut considérer qu'il y a trois situations dans lesquelles il peut se trouver : la nécessité extrême, la nécessité pressante, la nécessité commune. Il y a nécessité extrême quand, faute d'être assisté, le pau-

vre est en péril de mort. La nécessité pressante ne suppose pas la mort, mais la souffrance grave, et les privations extraordinaires. Enfin la nécessité commune ne suppose ni péril de mort, ni souffrance grave, ni les privations extraordinaires ; mais la gêne, la privation, un état habituel de pauvreté. Précisons ces différents états, et nous verrons quelles sont nos obligations. Or, M. F., pour la solution complète, pour dire ce que l'on doit donner aux pauvres mathématiquement, il faudrait connaître matériellement votre fortune, votre position, vos devoirs généraux, particuliers, c'est-à-dire des choses qui varient à l'infini. Il y aurait autant de solutions qu'il y a de personnes assemblées ici. Je ne puis donner qu'une réponse générale, qu'on pourra appliquer aux cas propres et personnels. Il y a une réponse à cette question : Que faut-il donner ? et c'est celle de Job à son fils : *Quantum potueris esto misericors*. Autant que tu le pourras, sois généreux ; si tu as beaucoup donne beaucoup ; si tu as peu donne volontiers. Mais ceci est trop vague et trop général. Vous avez droit de me demander de serrer et de préciser la question. Je vais le faire. Certains ont trouvé cette réponse qui répondrait à tous si elle était complète, dans le don du dixième du revenu. Je vous avoue que je ne puis pas, moi, souscrire à cette solution générale. Quelquefois c'est assez ; quelquefois c'est trop ; et quelquefois même c'est trop peu. Ainsi voici un père de famille, un chef de maison qui, avec sa fortune (précisons si vous voulez ; par hypothèse, il a cinquante mille livres de rentes), un chef de maison qui, avec cette fortune, suffit aux charges de sa maison, de sa famille, tient un rang comme il le doit, remplit convenablement ses charges ; mais à qui, cela fait, il ne reste rien ou presque rien ! Pour lui l'aumône du dixième serait trop forte. Une vieille fille, au contraire, ou une veuve sans charge de maison, sans obligations de famille, de devoir, de société, ferait avec son dixième un trop minime sacrifice. Du reste, dans l'Ecriture, rien ne règle, rien n'indique qu'on doive donner le dixième.

Mais, M. F., il n'en est pas ainsi du superflu. Il est certain que, lorsque vous avez prélevé sur votre fortune le strict nécessaire, tout le reste est au pauvre, et Jésus-Christ le dit très simplement et très énergiquement : *Verumtamen quod superest date eleemosynam*. C'est un commandement, la doctrine de l'Eglise, c'est un devoir strict, Voulez-vous me permettre de citer S. Augustin : *Necessaria pauperum superflua sunt divitum*. « Le superflu du riche est le nécessaire du pauvre. » Et il ajoute cette parole que j'aimerais presque mieux ne pas traduire : *Res alienæ possidentur, quum superflua possidentur*. « On se rend coupable de larcin en certains cas quand on garde son superflu. »

Il reste donc à dire ce qui est nécessaire et ce qui est superflu. A la rigueur, et à s'en tenir à la lettre, on peut se contenter sur terre d'un toit pour s'abriter, de pain et d'eau pour se nourrir. Mais ce ne serait là qu'une perfection particulière; ce n'est pas d'obligation, ce n'est pas de précepte. De l'autre côté, à l'extrême opposé de cet excès, il en est un autre : ne rien refuser à ses caprices et à son imagination, à ses passions même; chercher ses aises comme l'unique objet de la vie, ne songer qu'à augmenter sa fortune. Cela dépasse le strict nécessaire. Or, entre ces deux excès dont le premier est louable, dont le premier, je le répète, est louable et ne tombe pas sur le précepte, et dont l'autre est plus que mauvais; entre ces deux excès, il y a un moyen terme qui est le strict nécessaire pour tous et pour chacun. La naissance, le rang, la famille, la fortune qui vous fait un rang élevé dans le monde, les enfants à établir dans ce rang et qui se permettent, par exemple, de temps en temps, avec les amis, de modestes repas, *epulari cum amicis*, dit l'Ecclésiastique, la réserve prévoyante pour les maladies, pour l'imprévu, la poire pour la soif, comme dit le peuple, voilà ce qui compose le nécessaire. En dehors, ce qui reste ne nous appartient plus, c'est le domaine du pauvre, c'est la part de Dieu. Hélas! cette part du pauvre, le luxe de nos jours doit l'amoin-drir considérablement, le luxe des vêtements, de la table et des appartements. Après cela, quel superflu peut-il rester? Or, croyez-vous, mesdames, que si vous reveniez à la simplicité de vos bonnes vieilles grand-mères, les choses en iraient plus mal dans le monde et dans la famille? et pour vous, vaudriez-vous moins? Je m'imagine, moi, que vous y gagneriez peut-être, mais il est certain que d'autres y gagneraient, vos maris, bien entendu, et aussi les pauvres.

Et cependant, M. F., je ne peux pas dire que, quand on appartient à un certain monde, il faille proscrire absolument le luxe. De nos jours, vous le savez, il est devenu une branche importante du commerce; et si les personnes qui occupent une place brillante par leur rang et leur fortune voulaient se priver subitement de ce luxe, il en résulterait un dommage pour un grand nombre d'ouvriers, et le nombre des pauvres augmenterait. Mais ce luxe ne doit absorber qu'une minime part du superflu, et le reste appartient aux pauvres.

Or, cette solution s'applique, avons-nous dit, aux cas de pressante nécessité. Quand un de nos frères, qui nous est sympathique ou non, se trouve dans ce cas de nécessité pressante, nous devons tout notre superflu; et ne le pas donner c'est agir contre l'ordre

de Dieu et l'enseignement de l'Eglise. Mais si la nécessité n'est que commune, nous ne sommes pas tenus de nous dessaisir de tout notre superflu. On dispose d'une partie, selon les besoins, les accidents, les possibilités présumées ; le reste on le consacre à des œuvres catholiques, civiles ou locales mêmes, j'y consens, à des choses d'art.

Mais, M. F., cela est important ; remarquez bien que le don du superflu ne suffit pas quand le prochain est dans une nécessité extrême, quand il est en péril de mort. Non seulement alors nous lui devons notre superflu, mais nous devons même partager le nécessaire, notre morceau de pain.

III. — Que penser de ces riches qui, par économie, tiennent leur coffre-fort hermétiquement fermé et ne donnent jamais aux pauvres que quelques sous çà et là, c'est-à-dire rien du tout, et qui, à la mort, dans leurs dernières dispositions, font des legs considérables, des aumônes nombreuses. Que faut-il en penser ? D'abord, ces hommes et ces femmes-là ont transgressé une loi stricte, formelle, indispensable, la loi de l'aumône. Ah ! je souhaite que Dieu leur pardonne, et de tout mon cœur je désire que ces largesses dernières qui leur coûtent si peu, du reste, puissent désarmer la justice de Dieu, car il s'agit de justice. Je disais tout à l'heure que ces largesses leur coûtent peu ; en effet, ils l'expriment bien eux-mêmes : « Je laisse aux pauvres. » Je laisse, remarquez. Ah ! s'ils pouvaient encore empiler des écus, palper leurs banknotes comme autrefois ! Mais la mort est là tout près ; tout à l'heure, six pieds de terre feront tout leur domaine, et, cet or, ces trésors, cette fortune qu'ils ne peuvent emporter, qu'en faire ? autant la donner aux pauvres qu'à des ingrats ! Donc, *je laisse aux pauvres*. Cependant, je ne veux pas blâmer ces élans de générosité posthume. Je dis seulement que c'est s'y prendre tard, et qu'un chrétien qui a son salut à cœur n'attendra pas à son heure dernière pour accomplir une loi qui presse à toute heure du jour ; et j'ajoute que les testaments qui assurent des dons aux malheureux couronnent bien une vie toute consacrée aux pauvres ; c'est le complément presque obligé de longues et considérables aumônes.

IV. — Et maintenant, M. F., l'aumône, pour qu'elle soit utile à nous et aux pauvres, je dirai que sa qualité essentielle est d'être faite pour plaire à Dieu d'abord ; puis elle doit être faite avec discernement et prudence.

Et d'abord elle doit être faite pour plaire à Dieu. Je puis vous

rappeler l'exemple du Pharisien. Il faisait l'aumône, certes, et cependant il est rentré dans sa maison tout aussi coupable qu'il en était sorti ; c'est qu'il n'était pas entré dans l'esprit de cette loi. Or, l'esprit de cette loi, sachez-le, c'est Jésus-Christ qui le donne dans le saint Evangile : « N'ayez garde de faire vos bonnes œuvres en face des hommes pour en être estimé ; autrement vous n'aurez pas d'autre récompense. Lors donc que vous faites l'aumône, n'embouchez pas la trompette sur les places publiques pour être estimés des autres ; je vous le dis en vérité, vous aurez reçu votre récompense. Mais vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite ; faites votre œuvre dans le secret afin que mon Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous donne un jour la récompense. » Peut-être que cette parole expose certains riches, de vrais chrétiens, à la calomnie, car ils font leurs aumônes en secret, et vraiment leur main droite ignore ce que fait leur main gauche. Mais il est bon de remarquer que Jésus-Christ, en parlant de la sorte, n'a pas tant voulu imposer le secret qu'indiquer l'esprit qui doit nous animer. Le but que nous devons atteindre dans la pratique des bonnes œuvres est de faire le bien en évitant l'orgueil, l'ostentation qui, comme un vers, pique la racine de nos bonnes œuvres et les fait périr. Mais quand notre esprit tend vers Dieu, quand nous agissons pour l'amour de Jésus-Christ, que nous importe à nous que le monde voie, admire, exalte nos œuvres ? Ce n'est pas là ce que nous cherchons. Il est même certaines positions dans le monde où il est bon de sacrifier à l'édification publique le secret de la charité, quand par exemple cela le fait rougir de son indifférence, de son avarice ; et dans ce cas c'est bien agir, et il en résulte l'utilité, le soulagement des âmes et des pauvres. N'oubliez pas, représentants du bon Dieu, quand vous faites l'aumône, que le pauvre est aussi le représentant de Jésus-Christ. Et si vous êtes pénétrés de cette double pensée, vous ne vous débarrasserez pas de l'aumône comme d'un fardeau, mais vous ferez l'aumône avec respect et amour. Le pauvre n'est-il pas déjà assez malheureux pour le traiter avec rudesse ou tout au moins avec froideur ? Ne craignez pas de vous faire trop petits pour ceux qui ressemblent à Jésus-Christ descendu sur la terre. Faites-vous leur ami ou au moins traitez-les avec bonté, avec une douceur maternelle ou quelquefois avec la vigueur d'un père ; ayez des sourires pour leurs joies, des larmes pour leurs tristesses et leurs désolations, parlez à leur cœur et à leur esprit, et vous les gagnerez par l'amitié qui tombera dans leurs cœurs malheureux.

En second lieu, j'ai dit qu'il fallait faire l'aumône avec discernement ; c'est-à-dire qu'il faut savoir discerner le vrai pauvre de celui qui, par paresse, après avoir capté votre bienveillance par des mensonges, en va capter d'autres. Donner sans cet examen nuit à l'aumône destinée au vrai pauvre. Dieu me garde de mal parler des pauvres, quels qu'ils soient, mais j'aime quelque chose encore plus que le pauvre, c'est la vérité ; et je dois avouer que les mauvais pauvres ne sont pas rares, dans les villes surtout. Pour ne pas se laisser séduire par ces parasites, quel moyen employer ? Je ne connais qu'un moyen de n'être pas trompé, c'est de ne donner qu'à bon escient, et pour cela il faut se donner à soi-même la véritable connaissance du pauvre, de son état, de ses besoins et des moyens nécessaires pour y obvier, c'est-à-dire, il faut le visiter. Oui, à domicile vous les surprenez chez eux ; là seulement, vous pourrez comprendre leur misère et ce qui peut la soulager. Là seulement vous exercez à leur égard l'apostolat de la charité du cœur et de l'âme. Tout profite dans la visite des pauvres dont les besoins sont mieux étudiés, mieux connus et mieux soulagés ; et le riche, à la vue de la détresse qu'il ne soupçonne pas au milieu de ses joies et de son luxe, se sentira plus attaché à Dieu qui l'a préservé de la misère. Vous direz peut-être que vous n'avez ni le temps, ni le goût, ni l'attrait pour ces visites-là. Vous n'avez pas le temps, c'est possible, mais est-ce bien vrai ? On perd tant de temps chaque jour à des riens et des futilités. Quant au goût et à l'attrait, ah ! l'absence du goût et de l'attrait, je vous avoue que cela me dépasse, car ils ne savent pas, ceux qui pensent et parlent de la sorte, ce que c'est que de visiter les pauvres. Comme le cœur est léger au sortir de ces visites ! On emporte le sourire, la consolation, et toutes sortes de bénédictions de la part des vieillards et des petits enfants soulagés dans leur détresse et dans leurs besoins. Si, malgré cela, vous n'y trouvez pas d'attraits, je vous plains ; mais enfin il faut bien subir ces raisons. Alors, confiez vos aumônes à quelque autre qui aura, sinon plus de temps, au moins meilleure volonté, et qui a senti par son cœur les joies de la vraie charité. Mais avant tout, laissez-moi vous rappeler ceux auxquels les pauvres s'adressent de préférence ; ceux qui mieux que d'autres, connaissent les vrais besoins du pauvre et ces détresses fardées, ces misères honteuses qui se cachent. Ah ! que de fois, M. F., ces ministres du Dieu des pauvres, pauvres eux-mêmes, sont tentés d'envier vos richesses et vos trésors quand ils sont en face de ces besoins pour lesquels ils se sentent eux-mêmes insuffisants ! Et puis tant d'autres œuvres de charité que je ne désigne pas, car elles

sont connues, et dont je me garderai bien de faire l'éloge, elles n'en ont certes pas besoin. C'est à ces cœurs-là qu'il faut confier la mission pour laquelle vous vous sentez impuissants.

Et cependant, M. F., il est un reproche qu'on adresse aux œuvres de charité catholique et que je ne puis passer sous silence. On dit que ces différentes associations de charité instituées par l'Eglise, inspirées, vivifiées par son esprit, n'accordent de secours qu'aux pauvres qui vont à la messe, qui se confessent et communient ! Ah ! M. F., si l'on était certain que l'aumône donnée au pauvre soit entre ses mains une occasion de mal, une tentation de se livrer à la débauche, on ne la lui donnerait pas, et on aurait raison en agissant ainsi ; mais quand il s'agit des pratiques religieuses, si importantes et si nécessaires au bonheur du chrétien, le vrai chrétien a bien soin de ne pas les exiger des pauvres, car il sait mieux que d'autres qu'un chrétien ne se vend pas et qu'il a horreur de l'hypocrisie et du sacrilège. Cependant, s'il faut l'avouer, je sens une prédilection intérieure pour le pauvre que je vois toujours bon et irréprochable dans sa conduite, et sa religion m'est un garant de ses vertus. S'il en était autrement, c'est que je ne croirais pas moi-même à l'efficacité de notre religion, à sa puissance sur le cœur de l'homme. Dans ces conditions, pour ma part, je ne sais pas hésiter, je donnerais à tous selon l'esprit du précepte de l'Eglise : *omni petenti a te tribue*.

La troisième condition, c'est la prudence. Telle œuvre nous offre plus d'attrait, aussitôt tous les secours y abondent, tandis que telle autre œuvre, plus importante, mais moins connue, manque du nécessaire. Il faut donc s'informer du mieux à faire. Tels riches sont sollicités par des pauvres qui d'jà ont obtenu des secours abondants, tandis que d'autres misères ne sont pas secourues. C'est un des inconvénients qu'évitent admirablement nos institutions de charité. Il faut, autant que possible, ne pas donner en argent, mais donner en nature. Enfin, en donnant aux pauvres, que ce ne soit jamais trop à la fois et plus que ne rapporterait leur propre travail, pour ne pas favoriser la paresse.

V. — De quoi faut-il faire l'aumône ? La réponse est simple : de son bien à soi, *ex substantia sua*. Donc, de là, vous avez compris que les domestiques ne peuvent rien donner de ce qui appartient à leurs maîtres sans y être autorisés, sans être certains du consentement au moins tacite des maîtres. Il est donc très important que les maîtres fassent connaître sur ce point leurs intentions à leurs serviteurs. Dans les familles riches, il est tant de choses sans em-

ploi et qui se perdent, et qui, dans les mains industrielles du pauvre, feraient un petit trésor ! Ce que je dis des domestiques s'applique à un degré supérieur, c'est vrai, aux enfants eux-mêmes. Ils ne sont pas propriétaires. Ils ne sont pas distributeurs de la fortune de leur parents. Ceux qui sont libres de leur personne, de leur fortune, peuvent faire ce que bon leur semble ; ils peuvent donner autant qu'ils veulent et à qui ils veulent. Mais les femmes mariées ne sont pas dans cette condition-là. Ou bien elles ont une pension personnelle ou des revenus paraphernaux, et elles ne peuvent pas, sur les biens de la communauté, faire des aumônes considérables sans le consentement de leur mari. Je dis des aumônes considérables ; mais une aumône commune, celles que font les femmes de leur rang et de leur condition, elles le peuvent toujours, parce que toujours le mari est censé y acquiescer. Il ne pourrait pas s'y refuser sans injustice, car s'il est le maître, lui, on doit reconnaître que la femme est quelque peu maîtresse.

Avant de finir, disons que la restitution et l'aumône n'est pas toujours la même chose. Vous possédez une fortune mal acquise par vos ancêtres ou bien vous-même vous avez fait tort au prochain, et, pour calmer votre conscience et réparer vos torts, vous faites des largesses nombreuses. Ne croyez pas que cela légitime votre fortune mal acquise et apaise les remords de votre conscience. Il faut rendre au véritable propriétaire, et ce n'est qu'à son défaut et à ses ayant cause que Dieu a institué les pauvres pour receveurs des restitutions.

Voilà, M. F., les questions que j'ai cru, dans cette circonstance, devoir résoudre pour votre plus grand bien. Je termine par deux dictons du peuple que l'expérience n'a pas démentis. Voici le premier : « Qui fait l'aumône s'enrichit ; » et voilà le second : « Toute âme généreuse, si loin qu'elle soit de Dieu, s'en rapproche tôt ou tard. » M. F., je vous donne cette recette pour devenir riches sur la terre et dans l'éternité : *Date eleemosynam*, faites-vous dans le ciel des trésors que la rouille ne peut ronger et que les voleurs ne peuvent prendre ; et si ces paroles ne vous suffisent pas, gardez au moins la parole de Dieu : *Dispersit, dedit pauperibus ; justitia ejus manet in seculum seculi.*

V^{ME} DIMANCHE APRÈS PAQUES

HOMÉLIE

SUR LA GRANDE PRIÈRE

PAR LE PÈRE LAVIGNE

Vicaire général de Nice

M. F. — Après le discours de Jésus, nous avons la prière de Jésus : c'est la seule prière un peu longue citée dans l'Evangile.

Jésus s'arrête sur les bords du torrent de Cédron ; ses disciples l'entourent plus émus que jamais ; la scène est pleine de sublimité et de grandeur ; l'heure du sacrifice s'approche ; les premières angoisses vont commencer sous ces oliviers qui bordent l'autre rive ; tous les hommes pour lesquels il va mourir sont présents à sa pensée ; les siècles écoulés et ceux de l'avenir semblent se donner près de lui un solennel rendez-vous. Nous ne trouvons dans toute l'Ecriture rien de plus grand que cette prière de Jésus : Moïse et Aaron ont fait de solennelles prières, mais ils n'étaient exaucés qu'en vue de la prière de Jésus. Jésus en prière ! C'est cet homme qu'à vu Ezéchiel, placé entre les hommes et Dieu pour apaiser sa colère. Sa prière est la grande prière de l'humanité ; elle demeure depuis dix-huit siècles, elle appartient au temps, elle est à nous, Jésus la redit tous les jours au tabernacle : étudions-la avec un grand amour et un profond recueillement.

Cette prière peut être regardée comme le développement de l'oraison dominicale ; chacune de ses demandes se rapporte aux demandes du *Pater* ; aussi renferme-t-elle comme lui l'expression la plus parfaite de la religion. Elle célèbre alternativement le lien qui unit l'homme à Dieu, et celui qui unit Dieu à l'homme. Le *Pater* renferme d'abord les demandes qui regardent Dieu, la sanctification de son nom, l'avènement de son règne et l'accomplissement de sa volonté. Dans la prière après la Cène, nous rencontrons d'abord les mêmes invocations :

1° *Sanctificetur nomen tuum* : ô Père, l'heure est venue ! glorifiez votre Fils, parce que votre Fils vous glorifie vous-même ;

2° *Adveniat regnum tuum* : la vie éternelle consiste à vous connaître, ô mon Dieu ! et Jésus-Christ que vous avez envoyé ;

3° *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra* : je vous ai glorifié, j'ai accompli la tâche que vous m'avez imposée sur la terre. Voilà vraiment l'homme devant Dieu. Quel renouvellement en esprit et en vérité !

La gloire de Dieu, le règne de Dieu, la volonté de Dieu, voilà les trois grandes choses du temps. Commencer sa prière par les demander, c'est entrer dans les pensées, dans les désirs et dans les volontés de Dieu même. Les siècles, en se renouvelant et en se succédant, ne font que manifester l'accomplissement de ces demandes. Au milieu des vicissitudes et des révolutions des peuples, pendant que tout est soumis à l'action délétère du temps, trois choses doivent demeurer : la gloire de Dieu, l'avènement de son règne et l'accomplissement de sa volonté adorable. Le péché les avait attaqués dès l'origine, et il semblait reposer dans sa victoire : mais le Sauveur Jésus, en traversant l'humanité, a rétabli sur elle le règne de son Père, et en arrachant les hommes à l'amour d'eux-mêmes, de la terre et des plaisirs, il les a retournés vers Dieu, avec un amour pur, qui renfermait avant tout l'adoration, l'action de grâce et l'obéissance.

Voilà l'harmonie des premiers versets de la prière de Jésus ; mais que de vérités de détail renferment ces admirables paroles : 1° personne ne doit accepter ou rechercher la gloire ; c'est l'attribut réservé du Seigneur Dieu : *gloriam meam alteri nondabo*. Si l'homme est glorifié, c'est pour mieux glorifier Dieu lui-même. La gloire, par sa nature et sa tendance, s'élève vers Dieu, et elle va se perdre dans son sein ; elle peut passer par l'homme, mais malheur à celui qui arrêterait son essor en la confisquant à son profit !

2° La vie éternelle et Jésus, c'est la même chose : *hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum*. C'est lui qui est le règne du Père, comme il en est la splendeur. Le bonheur est donc bien près de nous ; il nous appelle, bien mieux, il est venu nous chercher et il nous cherche encore. Ouvrir son cœur à la grâce, c'est l'ouvrir à Jésus, et recevoir Jésus, c'est recevoir déjà la vie éternelle, c'est-à-dire le bonheur infini.

3° Nous n'avons tous qu'une seule chose à faire ici-bas, c'est d'accomplir la divine volonté : *ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*. Il y a bien des manières d'accomplir la volonté de Dieu : le mode n'importe pas ; tout est bien, tout est grand, si l'homme sait obéir à ce grand Dieu. Gouverner le monde, occuper une place dans la magistrature, l'administration ou l'armée, cultiver la poésie et la littérature, labourer

humblement la terre, ou vivre d'un obscur travail, tout est bien, tout est égal, pourvu que chacun soit à sa place, et puisse dire : J'ai achevé l'œuvre que vous m'avez confiée. S. Louis le roi, et S. Isidore le laboureur, ont également accompli à leur manière l'œuvre de Dieu.

4° Quelle gloire est réservée à l'humanité de Jésus ! Donnez-moi, mon Père, la gloire que j'avais en vous avant que le monde fût. Il demande que la gloire essentielle, infinie et éternelle du Verbe, enveloppe comme d'un vêtement sa très sainte humanité. La transfiguration du Thabor n'est rien devant ces splendeurs divines, et cependant, contempler Jésus transfiguré sur la montagne, c'était déjà le bonheur : *Domine, bonum est nos hic esse*. Que serait-ce de le voir avec sa gloire de Fils unique de Dieu : *gloriam quasi unigeniti. Claritate quam habui pruisquam mundus esset apud te* ! Entrons maintenant dans la seconde partie de cette prière. Dans la première, c'était l'homme relié à Dieu ; dans la seconde, ce sera Dieu relié à l'homme. Notre-Seigneur s'est uni franchement à l'humanité, et à ce moment suprême des adieux, son amour pour ses disciples se révèle de plus en plus. Rien n'est touchant comme cette manière dont il les présente à son Père avant de les quitter. Lorsqu'il était avec eux dans sa vie apostolique, il se permettait souvent les réprimandes ; il leur reprochait leur peu de foi, leur grossièreté, leur orgueil, leur inconstance, etc. C'était un père qui fait sérieusement l'éducation de ses enfants, et qui sait mêler la fermeté à la bonté ; mais ici, tous les défauts disparaissent ; il ne les voit plus qu'au travers de la tendresse qu'il a pour eux, et il les recommande à son Père en couvrant de sa prière et de son amour tout ce qu'il y a d'imparfait en eux, pour ne lui montrer que leur fidélité et leur dévouement. « Ils sont à vous, ô mon Père ! ils ont gardé vos commandements. Ils savent que je viens de vous, et ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » Quel éloge et quel enseignement pour nous ! Quand on songe à leur faiblesse, à leur lâcheté, à leur peu de foi, avant et après la résurrection, on ne peut assez admirer cette bonté ineffable qui accepte l'étincelle de foi des apôtres, comme si c'était une foi vive, et la faible bonne volonté qu'ils ont encore, comme une fidélité consommée. C'est ainsi que parle l'Eglise. Pendant la vie de ses enfants, elle réproouve et menace ; les plus petites fautes reçoivent de ses exigences éclairées des réprimandes sévères ; mais à la dernière heure, quand elle vient les présenter à Dieu avec ses suprêmes prières, elle sait découvrir avec ses yeux de mère les plus faibles lueurs d'une foi obscurcie par le monde et les passions, et malgré les iniquités

multipliées, qui appelleraient la vengeance, elle s'écrie : « Seigneur, vous le sauverez, car, quoiqu'il ait péché, il n'a pas nié le Père, le Fils et le Saint-Esprit : *Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum sanctum non negavit.* »

L'Eglise, comme Notre-Seigneur, place sa prière entre ses enfants et la divine justice : *ego pro eis rogo* : Je prie pour eux. Quelle parole ! O apôtres bénis ! ne craignez rien ; malgré vos ingratitude passées et vos fautes à venir, Jésus a prié pour vous : sa prière est un gage de miséricorde et de pardon. Ce que je demande pour moi et pour tous ceux qui liront ces lignes, c'est que Jésus dise aussi une fois, à l'heure marquée de ses ineffables bontés : « Je prie pour eux. »

Mais nous sommes loin d'avoir médité tout ce que renferme la prière de Jésus ; n'oublions pas les abaissements du Sauveur au lavement des pieds ; il descendait aux dernières profondeurs de notre misère ; mais c'était pour nous élever jusqu'aux plus sublimes hauteurs de Dieu. Il a pris les apôtres dans leur faiblesse, maintenant il les tient dans ses bras, et les élève jusqu'aux plus hauts sommets des cieux. Il faut qu'ils montent autant qu'il est descendu ; il s'est fait petit comme eux, il demande à son Père de les faire grands comme lui. « Qu'ils soient un comme nous sommes un ; que toute ma joie passe en eux ; je leur donne toute la gloire que vous m'avez donnée ; je veux être en eux comme vous êtes en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité, et que l'amour avec lequel vous m'avez aimé entre en eux avec moi. » Dans l'oraison dominicale, c'est le pain de chaque jour pour le corps, et le pain de la grâce pour l'âme, que nous demandons avec ces paroles : *Panem quotidianum da nobis hodie*. Ici Notre-Seigneur demande le pain de la gloire pour ses disciples bien-aimés. Il ne s'agit plus de nourritures du temps, même les plus parfaites, il fait asseoir ses élus à la table de son Père ; il passe et les sert lui-même, et ce qu'il leur donne, c'est son alimentation éternelle. Plus de nombre entre eux et lui : ils sont consommés dans l'unité. Quel travail divin ! Transformer la faiblesse dans la force de Dieu, la corruption dans la sainteté de Dieu, le néant de l'homme dans l'être de Dieu : voilà le travail de Jésus, voilà la grande opération de son amour. Quand il a achevé cette grande merveille, son travail est consommé : *opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*.

Mais pour arriver à l'honneur de cette vie et de cette alimentation divine, il faudra passer par la grande loi de la lutte. Aussi la parole du *Pater*, *libera nos a malo*, est-elle presque littéralement répétée par Notre-Seigneur, *serve eos a malo* : délivrez-les du mal.

Mais quel est ce mal ? Je frémis en le désignant ici avec l'Évangile : le mal invisible, c'est le prince de l'abîme, qui est déjà jugé, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, et le mal visible, *c'est le monde !* Jamais il n'a été si souvent nommé et si profondément caractérisé. Jésus le nomme quatre fois en quelques lignes : voilà l'obstacle, la difficulté, le danger, l'ennemi, en un mot, sur le chemin de la vie divine ; que le chrétien soit délivré et préservé du monde, il est sauvé : *serves eos a malo*.

Le monde, c'est le seul qui soit à jamais exclu des prières de Jésus : *non pro mundo rogo*. Ce qui inquiète la tendresse de Jésus, c'est qu'il laisse ses disciples au milieu du monde : *hi in mundo sunt*. Mais ce qui le rassure, c'est qu'en étant dans le monde, *ils ne sont pas du monde : non sunt de mundo* ; et ce qui les séparera toujours de ce monde qui les environne, c'est que le monde ne connaît pas Dieu : *mundus te non cognovit*, et qu'eux le connaissent comme Jésus le connaît : *ego autem te cognovi et hi cognoverunt quia tu me misisti*. Notre-Seigneur, à cette heure solennelle, au milieu des plus grandes expansions de sa tendresse, se pose avec une fierté divine comme l'ennemi juré du monde. Il ne veut rien de commun avec lui, s'il est descendu pour chercher et sauver les âmes ; aussi il est descendu pour attaquer et combattre le monde. Pour qu'il se repose, il faut qu'il puisse dire :

1° Je leur ai donné ma gloire, et ils sont un avec mon Père et moi ;

2° J'ai vaincu le monde : *ego vici mundum*.

Ces deux grandes paroles expriment et résument sa mission toute entière.

FÊTE DE L'ASCENSION

HOMÉLIE

SUR JÉSUS-CHRIST ROI

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, XII, v. 1 à 50.

L'apôtre S. Paul, des hauteurs de son inspiration, a prononcé une grande parole : *Oportet illum regnare*, il faut que Jésus règne.

C'est la nécessité par excellence, *oportet*, la nécessité de la terre et du ciel, l'unique nécessaire ; c'est au règne de Jésus que tout est subordonné dans les desseins de Dieu, et chaque créature intelligente doit arriver à le reconnaître et à le proclamer.

Plus nous approchons du mystère rédempteur, et plus nous voyons resplendir dans les pages sacrées, la domination royale du Sauveur. Le chapitre XIII^e, que nous expliquons, semble lui être consacré. C'est un hymne en l'honneur du roi Jésus, qui s'y montre avec ces trois grands caractères de la royauté, l'onction royale, l'ovation populaire, la sanction divine avec la promesse de l'universel empire. Nous allons les étudier successivement.

1^o L'onction royale. — Nous retrouvons le Seigneur Jésus dans la maison de Lazare, son ami, qu'il a ressuscité. Il est à table au milieu de toute cette famille qui lui est si spécialement dévouée. Marie-Madeleine, pendant le repas, se lève, prend des parfums d'un grand prix, et les répand d'abord sur les pieds, et ensuite, d'après le récit des autres évangélistes, sur la tête de Jésus, et toute la maison est remplie de la bonne odeur de ces parfums. Marie-Madeleine, depuis sa conversion, a toujours été unie aux mystères du Sauveur ; elle ne paraît jamais sans une grande mission et un grand enseignement. Elle est ici chargée d'annoncer la royauté de Jésus, comme Samuel, qui, en versant l'huile mystérieuse sur la tête de David, lui donnait déjà une consécration royale. Marie-Madeleine est aussi dans cette circonstance, d'après Cyrille, la figure de l'Eglise, qui, comme la sœur de Lazare, porte partout autour d'elle la suave odeur de ses vertus et de son dévouement. C'est elle aussi qui, comme Madeleine, donne à Jésus ses trésors les plus précieux en lui construisant des temples et en lui élevant des autels. L'amour du culte sacré et de ses magnificences a toujours été une pensée intégrante de l'apostolat de l'Eglise ; mais aussi combien d'hommes dans le cours des âges ont attaqué ces saintes profusions, comme Judas, qui est dans ce chapitre une des personifications les plus hideuses de l'avarice et de la cupidité. Pourquoi n'a-t-on pas vendu ces parfums trois cents deniers pour les donner aux pauvres ? Les malheureux ! ils ne veulent pas comprendre qu'il est plus grand, plus important, plus utile de donner à Jésus que de donner aux pauvres ! Qui parle d'oublier les pauvres ? Nous le savons, il y a des circonstances où, dans la détresse de ses enfants, l'Eglise donnera ses objets les plus précieux et jusqu'aux vases sacrés des temples ; mais aussi il y a des jours où le pauvre doit venir lui-même avec son obole pour aider à la construction et à l'ornementation des sanctuaires de Jésus. Ah ! ce n'est pas des

offrandes faites à Dieu lui-même qu'il faut dire : *quare hoc non vœniit*, pourquoi n'a-t-on pas vendu ces choses ? mais de ces profusions sans fin, de ces dépenses sans règle qui tombent tous les jours dans le gouffre insondable du luxe et du sensualisme.

Il faudrait aujourd'hui les accents de Bossuet pour renouveler ce grand reproche : O femmes qui portez sur votre tête la nourriture de plusieurs familles pauvres, ne pouvez-vous pas vendre ces ornements superflus et les changer en abondantes aumônes ? Mais quand nous sommes appelés à l'honneur de donner à Dieu, qui pourrait mettre des bornes à la magnificence de nos dons ? Réunissons en nous ce double culte de Jésus. Aimons-le dans ses temples et dans ses pauvres, et que notre or déposé à ses pieds soit la reconnaissance et l'hommage de sa divine royauté.

2° L'ovation populaire. — Jésus approche de Jérusalem ; le bruit de son arrivée se répand de toutes parts dans la ville, et le peuple entier se lève comme un seul homme pour le recevoir. Parmi les spectacles que présente l'humanité, il n'en est peut-être pas de plus beau que celui des foules reliées entre elles par une grande pensée et confondues dans une parfaite unité. Ces existences individuelles et multiples semblent sous l'action d'une seule âme, qui les fait agir à son gré. Les pharisiens font d'inutiles efforts pour arrêter les élans de cette multitude. Tous se portent sur les pas de Jésus. Voyez-les se précipiter sur le chemin de Bethphagé ; leur attente n'est pas longue, Jésus apparaît avec sa monture modeste, escorté de ses disciples. Rien n'est plus simple, mais rien n'est plus grand. Son triomphe est complet ; l'enthousiasme de la foule est à son comble : « *Hosanna* ! s'écrie tout ce peuple, *hosanna* au plus haut des cieux. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Les jeunes gens et les vieillards, les enfants, les femmes, tous se réunissent dans ces unanimes hommages. La ville est réunie tout entière, Jésus est acclamé dans les rues, sur les places ; dans les maisons, on dirait que l'Ange de Dieu plane au dessus de la cité avec ces paroles : « Ne crains pas, fille de Sion, voilà ton Roi qui vient à toi plein de douceur. » Le mal, cependant, saura encore se mêler au bien. Que faisaient au milieu de ce triomphe, de cette ovation populaire, les scribes, les pharisiens et les docteurs de la loi ? Assis à l'écart, ils considéraient avec rage ces scènes triomphales, et se disaient les uns aux autres : « Vous voyez que nous n'avancons à rien ; notre crédit, notre influence se perdent ; tout le monde s'attache à ses pas. » N'est-ce pas là le signalement et le cri de la fureur jalouse ? Quel orgueil qui porte l'amour et l'adoration de soi jusqu'au mépris de tous et de Dieu lui-même ! Mais ils sont

forcés de servir au triomphe de Jésus, puisque, d'abord, un des plus beaux caractères de la vérité, c'est d'être en butte à la haine de ceux qu'elle juge et qu'elle condamne. En second lieu, nous devons à ces hommes d'avoir proclamé malgré eux la gloire de Jésus dans cette journée en s'écriant : Le peuple tout entier accourt à lui. Oh ! si cette parole s'accomplissait toujours ! quel bonheur pour un peuple, pour une cité, pour une famille, quand on pourra dire : Ils courent tous vers Jésus ! La vraie gloire d'un peuple n'est pas de reculer ses frontières en multipliant ses victoires, ou de compter dans son sein beaucoup d'illustrations de la science et du génie, mais de mériter cette parole à un jour de son histoire : *Ecce mundus totus abiit post eum*. Il appartient à l'ordre, à la vérité et au bonheur, quand tous les mouvements qui le signalent finissent par le conduire à Jésus.

Mais le triomphe n'est pas encore complet. Israël seul a paru dans ces ovations triomphales ; les gentils, sur lesquels Jésus doit régner un jour, doivent y être représentés : les voyez-vous personnifiés dans ces deux infidèles qui s'adressent à Philippe avec ces paroles : *Volumus Jesum videre*, nous voulons voir Jésus ? Une providence singulière les mêle à la foule, les rend témoins de ce grand spectacle, et crée dans leur cœur l'impatient désir d'y participer. En les voyant venir et en les recevant avec sa paternelle bonté, le Seigneur Jésus se rappelle ces accents du prophète qui a célébré sa royauté : *Dabo gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ*, les nations seront votre héritage, et votre empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. O mon Dieu ! qui fera passer dans nos âmes ce cri des gentils : *Volumus Jesum videre*, nous voulons voir Jésus ? Jusque-là rien ne rassasiera nos yeux, *non satiatur oculus visu*. Il faut à leur recherche du beau, la beauté même. Que nous servira d'avoir vu la nature et son éclat, les cités et leur splendeur, les créatures les plus parfaites et leurs charmes, si nous n'arrivons pas à voir Jésus ? Heureux celui qui ne voit rien de la terre et qui voit Jésus. Malheureux qui voit tout ce qui est créé, s'il ne voit pas Jésus. Et celui qui voit la beauté des créatures et celle de Jésus n'est pas heureux parce qu'il contemple cet éclat éphémère du temps, mais parce qu'il vous voit, ô Jésus, ô mon Dieu ! beauté toujours ancienne et toujours nouvelle : *volumus Jesum videre*.

Jésus, en contemplant la grandeur et l'étendue de son triomphe royal, s'écrie : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié » ; il aperçoit en même temps le torrent dans lequel il devra boire avant de lever la tête. C'est que le triomphe de Jésus rédemp-

teur et victime ne peut être séparé de sa croix, ou plutôt, c'est sa croix qui doit être son char triomphal. Aussi s'écrie-t-il : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment jeté dans la terre ne meurt pas, il reste seul et infécond ; mais s'il meurt, il produit une abondante moisson. » Il contemple dans ce moment la fécondité merveilleuse de sa Passion et de sa mort. Ce froment des élus, tombé sur la terre, a daigné s'y unir à sa corruption et à ses misères, pour y laisser, dans ce travail admirable de germination, le ferment sacré qui devait apporter à la terre l'honneur et la glorification des cieux. Toutes les merveilles de l'apostolat passent en ce moment sous ses yeux ; l'apôtre trouvera dans ses épreuves, comme Jésus, la puissance de son apostolat. Le sang du martyr sera une semence de chrétiens, et il pourront s'écrier, en s'adressant à leurs persécuteurs : « Condamnez-nous, torturez-nous, crucifiez-nous, écrasez-nous, nous nous multiplions quand nous sommes moissonnés par vous : *Cruciate, torquete, damnate, atterritte nos, plures efficimur quotiès metimur a vobis* (1) » ; et S. Bernard pourra s'écrier : « Que le grain meure, et la moisson des peuples apparaîtra : *Moriatur granum, et surgat gentium seges* (2). » Le triomphe du Rédempteur sera le triomphe des rachetés ; mais pour arriver à la rive de la gloire, il faudra qu'ils boivent tous, comme Jésus, à l'eau du torrent. Dans ces cohortes des élus qui traversent les siècles, pas un soldat du Christ qui n'ait sa croix à la main. Refuser la croix, c'est refuser la vie et le salut. « Celui « qui aime son âme la perdra, et celui qui sait la haïr en ce monde la sauvera. » Oracle sacré qui s'accomplit tous les jours ; malheur à ceux qui, dans l'amour abaissé d'eux-mêmes, préfèrent les jouissances éphémères du temps à la félicité inaltérable réservée aux élus !

La croix se dresse donc devant Jésus au milieu de son triomphe ; c'est l'objet de ses désirs et de ses transports, la grande passion de sa vie ; mais c'est aussi sa grande preuve ; toutes les douleurs de son sacrifice semblent dans ce moment escorter la croix ; il les voit prêtes à se jeter sur lui dans quelques jours : alors, au milieu de ses acclamations triomphales, son âme se trouble, ou plutôt il appelle à lui tous les troubles, toutes les inquiétudes, toutes les angoisses, tous les chagrins mortels de ses enfants, il ne veut pas qu'il y ait une peine de l'âme qu'il n'ait éprouvé avant eux, et pendant que les *hosanna* de Juifs retentissent autour de lui, il s'écrie : « *Mon âme est profondément troublée, nunc anima mea turbata est.* » Il n'entend plus les acclamations joyeuses, il est

(1) S. August, in Joannem, c. XII. — (2) S. Bernard, sermo, xv in Canticis.

déjà sous les oliviers de Gethsémani, il se donne à lui-même le prélude de son agonie et de sa tristesse jusqu'à la mort ; la montagne sanglante se dresse devant lui, toutes les issues sont fermées, il n'y a plus que le chemin qui conduit à l'autel du sacrifice : on le croirait dans le voisinage du désespoir. Que dirais-je. *Quid dicam* ? O paroles qui expliquent et légitiment les plus cruelles douleurs de l'âme ! ce paroxysme de l'épreuve où il n'y a plus de consolation ni de secours ! *Quid dicam* ? qui appellerai-je, quel moyen emploierai-je, à qui aurai-je recours ? Parents consolateurs, amis, tout est impuissant et inutile. Que faire, que chercher, que dire, *quid dicam* ? Sauvez-moi de cette heure, *salvifica me ex hac hora*. On peut donc crier vers Dieu dans l'angoisse pour demander la délivrance. O Jésus ! dans votre triomphe vous ne voyez que votre croix, et moi, dans cette ovation universelle, je ne vois que vous. A ces troubles, à ces gémissements et à cette prière, je reconnais mon Sauveur : voilà bien le Dieu avec nous, l'Emmanuel qui a pris sur lui toutes nos misères. Si nous savons introduire la patience dans nos tribulations, nos plaintes, nos pleurs, nos cris, j'allais presque dire notre désespoir, sont légitimés et divinisés en nous. Devant ce grand exemple, n'oublions jamais cet admirable enchaînement de S. Paul : la tribulation produit la patience, la patience produit l'épreuve, l'épreuve produit l'espérance, et l'espérance ne confond jamais. Une grâce de patience est donc attachée à toute tribulation, et ce n'est que lorsque l'âme est retranchée dans ce fort inexpugnable de la patience que commence le travail de l'épreuve, qui conduit elle-même l'espérance comme par la main. L'épreuve est donc placée entre la patience et l'espérance, ces deux aimables compagnes de nos peines.

Nous avons vu dans la royauté de Jésus l'onction royale et l'ovation populaire ; il nous reste à voir, en finissant cette étude, la proclamation de son Père et la promesse de l'universel empire.

Rappelons-nous bien la scène du temple, les cris enthousiastes de la foule d'un côté, de l'autre, le trouble et la prière de Jésus. Tout à coup une grande voix retentit sous les voûtes de l'édifice sacré. Un silence solennel se fait dans le peuple, et ces paroles sont distinctement entendues de tous : *Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore : illum clarificavi, et iterum clarificabo*. « C'est un coup de tonnerre », s'écrient les uns ; « C'est un ange qui a parlé », disent les autres ; et Jésus : « *Cette voix s'est fait entendre à cause de vous.* ». Et en effet, c'était Dieu le Père proclamant la gloire royale de son Fils. Ces paroles embrassent l'éternité et le temps : « *Je l'ai glorifié, c'est ce que j'ai fait dans les profondeurs de ma*

gloire intime, où je l'engendre éternellement. *Je le glorifierai encore*, c'est le but de tout mon travail dans le temps. » Ainsi sa gloire comme le Verbe, sa gloire comme Verbe incarné, voilà les deux grandes choses de l'éternité et du temps. Les Juifs avaient raison ; cette parole est un tonnerre, parce qu'elle porte la terreur et l'épouvante dans tous ceux qui veulent autre chose que la gloire de Jésus : c'est la reproduction du témoignage de la montagne où Jésus s'est transfiguré ; Dieu le Père disait alors : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; » écoutez-le. C'est la même parole aujourd'hui, mais plus courte et plus solennelle : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. » Ces deux oracles proclament Jésus centre unique de tout ; c'est par lui, c'est à cause de lui que tout a été fait, c'est à lui que que tous doivent venir pour trouver la vie et le bonheur. Jésus se charge lui-même de développer la proclamation de son Père ; la gloire ne sera jamais pour ses ennemis : le prince de ce monde, le chef des anges rebelles, a voulu l'usurper un jour ; il a été précipité des cieux, il a cherché à entraîner l'humanité dans sa perte par de fallacieuses promesses ; il croit régner encore sur la terre par ses satellites et ses agents, mais le moment est venu, où le prince de ce monde doit être vaincu de nouveau ; la grande lutte va commencer, je vais me mesurer corps à corps avec lui, et de la montagne je le précipiterai dans la mort à jamais, et tous ses partisans doivent périr avec lui : *Non judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras*. Dieu le père annonce donc d'abord la défaite des ennemis de Jésus ; il annonce en même temps la gloire de ses enfants : « *Lorsque je serai élevé de terre*, continue le Sauveur, *j'attirerai tout à moi*. » Ici c'est encore la croix ; mais Jésus ne considère plus ses douleurs, il ne voit plus que sa puissance : *j'attirerai tout à moi*, pas d'exception, par conséquent. Quel spectacle ! Jésus élevé de terre, *exaltatus a terra* ; d'un côté les Juifs, de l'autre les gentils ; la distance paraît infranchissable ; mais, étendant les bras, il prend ces deux peuples si éloignés, il les rapproche et les confond dans un seul peuple qui s'appellera le peuple nouveau : *ut duos condat in unum novum hominem*. Et que deviennent les différences de mœurs, de langage, de nationalité ? Elles s'effacent et disparaissent dans le lien qui les unit. Mais les inimitiés qui les divisent ? Elles sont tuées en Jésus : *interficiens inimicitias in semetipso*. Tout resplendit dans la plus belle et la plus parfaite unité, et saint Paul, en contemplant ce beau travail de Jésus glorifié à la croix, a pu s'écrier : « Il n'y a plus de Grec » ni de Scythe, il n'y a plus de gentils ni de barbares, il n'y a plus

de libres ni d'esclaves, mais Jésus est tout en tous : » *Omnia et in omnibus Christus.* » Jésus est donc l'attraction des siècles ; aussi tous les âges en se succédant ont reçu dans la doctrine de l'Eglise, dans ses préceptes et dans son apostolat, leur part d'attraction vers Jésus. A mesure que le temps marche, le triage se fait entre ceux qui se placent sous sa divine attraction, et ceux qui la rejettent. N'y aura-t-il pas un moment dans la durée où cette parole s'accomplira toute entière ? Pourquoi l'unité se prépare-t-elle de toutes parts ? Les distances s'effacent, les barrières qui séparent les peuples tombent, les relations internationales se multiplient ; je ne sais ce que deviendront les empires de ce monde dans la main de ceux qui les gouvernent, mais je voudrais voir l'Europe catholique tout entière sous l'attraction de Jésus. Levez-vous, Seigneur, et que vos ennemis soient dissipés : *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus* ; tout appelle aujourd'hui une nouvelle manifestation de votre gloire. Le mal a grandi, et se pose devant vous comme un adversaire redoutable. On dirait, et lui le proclame assez haut, qu'il va triompher ; la croix ne manque pas à cette scène, vous y êtes attaché dans la personne de votre Vicaire, avec toutes les douleurs, les tristesses et les outrages qui l'environnent. C'est donc le moment de redire la parole du temple : « *C'est maintenant le jugement du monde, le prince de ce monde doit être vaincu.* » Renouvez la lutte du Calvaire, dépouillez encore ces puissances ennemies, arrachez-leur la cédule de condamnation qu'elles ont dans leurs mains, et précipitez-les dans l'abîme à jamais, et votre victoire s'achèvera en attirant tout à vous : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* O jour béni du triomphe complet de Jésus, je vous aime et je vous salue ! Les brebis éloignées reviendront au bercail, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

HOMÉLIE

L'ESPRIT-SAINT — LA VIE DE L'ÉGLISE

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, xvi, 1 à 33.

M. F. — Jésus vient donc de célébrer les grandeurs de l'unité dans le chapitre précédent ; nous avons vu successivement qu'elle était une vérité, une nécessité, un bonheur, une puissance, et la consolation de toutes les épreuves. Notre-Seigneur va développer encore cette dernière pensée ; mais en étendant son regard sur l'avenir, il n'a plus seulement devant lui le petit troupeau du cénaire, mais le peuple entier de ses élus. Ce chapitre XVI^e est vraiment une histoire abrégée de l'Eglise au milieu de ses combats, de ses triomphes, de ses tristesses et de ses ineffables consolations.

Son trésor, sa force, sa gloire et sa vie, c'est l'Esprit-Saint qui va lui être donné. Voilà le dernier mot des dénûments, des indigences et des faiblesses de l'Eglise. C'est aussi le dernier mot de ses richesses et de son indomptable puissance. Aux yeux extérieurs elle n'a rien ; au fond elle a tout : *nihil habentes et omnia possidentes*.

Il faut donc que les disciples du Sauveur s'attendent à toutes les tribulations : Je vous ai dit ces choses pour que vous ne soyez point scandalisés. Vous serez chassés des synagogues, vous serez persécutés, poursuivis et mis à mort. Voilà la perspective que j'ouvre devant vous. » Quelle œuvre que l'œuvre de Jésus ! Il la présente telle qu'elle doit être : méprisée, attaquée, repoussée de toutes parts, sans protection, sans défense, sans secours humain. Ne sera-t-elle pas entièrement détruite à sa première apparition dans le monde ? Mais si cependant cette œuvre marche, si mille tombent à sa gauche et dix mille à sa droite, si elle s'avance triomphalement dans la durée, en faisant en même temps la conquête du temps et de l'espace, qui pourra jamais expliquer sa vie, sa force et ses victoires ? Le principe divin se montre à découvert au milieu des éléments de destruction qu'elle porte dans son sein. C'est la promesse du Dieu Sauveur qui s'est accomplie : « Si je m'en vais, je vous enverrai le Paraclet. » Et toute cette dernière

partie du discours de Jésus est consacrée à célébrer l'action de l'Esprit-Saint dans l'Eglise. Quelle harmonie à chaque instant grandissante ! Après les merveilles opérées par l'Esprit-Saint au fond des âmes, nous allons assister à son magnifique travail dans l'Eglise : premièrement, il est l'arme invincible devant les attaques du monde et de l'enfer ; deuxièmement, la lumière et la paix de l'Eglise au milieu de la nuit et du chaos du monde ; troisièmement, la révélation des plus belles espérances ; en un mot, il est la force, la lumière et l'espérance de l'Eglise.

I. — L'Esprit-Saint, c'est une force qui écrase le monde en prononçant contre lui trois arrêts sur le péché, la justice et le jugement : 1° sur le péché qu'il a commis ; 2° la justice qu'il a négligée ; 3° le jugement qu'il a méprisé.

1° Les péchés reprochés au monde qui a suivi dans tous les temps l'infidélité des Juifs, c'est de n'avoir pas cru en Jésus-Christ ; malgré les miracles, malgré les paroles divines lues ou entendues de l'Evangile, malgré les impulsions intérieures de la conscience, c'est-à-dire malgré l'esprit qui avertit et éclaire, le monde n'a pas voulu de Jésus-Christ. C'est le péché par excellence, c'est le péché source et principe de tous les autres ; c'est un de ces péchés contre le Saint-Esprit qui n'est remis ni dans ce monde ni dans l'autre.

2° Ce second arrêt est une opposition avec le premier ; le péché est le partage du monde, la justice est le partage de Jésus, et la preuve qu'il en donne est courte et irrécusable. Il est juste parce qu'il retourne à son Père, c'est-à-dire qu'il fait reposer sa justice sur sa résurrection et son ascension glorieuse, qui ont été la preuve et la récompense de ses mérites : *factus est obediens usque ad mortem, propter quod et Deus exaltavit illum et dedit illi nomen quod est super omne nomen*. Il a été obéissant jusqu'à la mort, c'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au dessus de tous les noms.

3° Le jugement prononcé contre le démon, prince de ce monde ; c'est un ennemi vaincu, jugé, condamné et chassé : *quia princeps hujus mundi jam judicatus est*. Il ne peut plus entrer en nous si nous-mêmes nous ne lui ouvrons pas la porte. La place est prise par l'Esprit-Saint ; il peut appeler, crier, solliciter du dehors, mais nous sommes à l'abri de ses morsures : *latrare potest, mordere non potest nisi volentem*. Le monde ne pourra donc plus se rejeter sur sa faiblesse et son impuissance, s'il est vaincu par le démon. Les plus faibles, les plus timides dans le christianisme, comme des en-

fants et de pauvres femmes, ont remporté sur lui de faciles victoires. Les défaites d'un monde devant un ennemi désarmé ne peuvent venir que de sa corruption et de sa volonté perverse. Aussi, remarquons-le bien, si le prince du monde est jugé, condamné, rejeté, le monde est jugé, condamné et rejeté comme lui. C'est pour cela que le Seigneur Jésus, qui a prié pour ses bourreaux, *ne prie pas pour le monde : non pro mundo rogo*. C'est pour cela qu'il dit et répète à ses disciples qu'ils ne sont pas du monde : *de mundo non sunt, de mundo non estis*. Enfin c'est pour cela que dans l'apostolat de sa vie mortelle il a toujours jeté au monde l'anathème : *Vae mundo !* Malheur au monde ! Qu'est-ce donc que le monde si sévèrement traité par le Sauveur ? Qu'il nous suffise de rappeler ici la définition de S. Jean : *Omne quod in mundo est concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ*. Le monde, c'est la réunion de ces trois choses : concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie. Voilà donc les trois ennemis dont l'Esprit triomphe en nous.

II. — Mais il n'est pas seulement une force ; devant notre faiblesse et nos combats, il est aussi un guide dans le chemin de la vie si obscure et si sombre : *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem*. L'Eglise à cette école de la vérité marche sans crainte au milieu du cortège d'erreurs qui l'environne et l'assiège ; elle ressemble à Israël, dans la nuit et le le désert, guidé par la colonne lumineuse et ne s'égarant jamais.

III. — Enfin au milieu des épreuves de cette route difficile, l'Esprit, qui est sa force et son guide, sera aussi sa consolation et son espérance.

Il vous annoncera ce qui doit arriver : quæ ventura sunt annuntiabit vobis, c'est-à-dire la récompense qui vous attend dans la patrie après les souffrances de l'exil. Quelle noble attitude : *stat super terræ tria et speculatur æterna*. C'est bien là le chrétien rempli de l'Esprit-Saint : les pieds sur la terre, qu'il domine, les yeux au ciel, qu'il attend.

Le Seigneur Jésus, dans ses promesses à ses apôtres, semble s'attendrir lui-même à la pensée de sa séparation prochaine. « Encore un peu de temps, dit-il, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps, et vous me verrez : *Modicum et jam non videbitis me, et iterum modicum, et videbitis me quia vado ad Patrem*. » Paroles admirables, qui renferment un sens mystérieux et profond. Elles s'appliquent d'abord aux événements qui vont se succéder dans quelques jours. « Un peu de temps encore, et la mort de la

croix me dérobera à vos yeux ; un peu de temps (c'est-à-dire trois jours après), je vous reverrai jusqu'à ce que j'aie à mon Père. » Mais avec les Pères, et S. Thomas d'Aquin en particulier, il faut leur donner une plus large application. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; c'est toujours l'annonce de sa mort ; encore un peu de temps, c'est toute la durée des siècles, et vous me verrez au jugement général et dans l'éternité. Le remarquons bien, le même mot *modicum* pour exprimer trois jours et tous les siècles. Le temps n'est rien devant ce grand Dieu, mille ans c'est comme un jour ; un jour c'est comme mille ans devant son être infini : *mille anni sicut dies unus, dies unus sicut mille anni* : le jour de la rédemption est plus, vaut plus que mille ans, et les milliers d'années et la durée passeront comme un jour. Il faudrait bien se rappeler souvent cette parole : *modicum*, au milieu des vicissitudes de cette vie où tout dans l'épreuve nous paraît si long et si cruel, étendons un peu notre regard, sachons comparer ce qui passe à ce qui ne passe pas, et nous dirons *modicum*. Mais continuons nos belles études de ces deux mots *modicum* ; l'un regarde Jésus et sa passion ; l'autre regarde notre passage ici-bas. Notre-Seigneur va les développer pour lui et pour nous : pour lui, il se compare à une femme dans les douleurs de la maternité ; elle souffre parce que son heure est venue ; mais quand tout est accompli, elle ne se souvient plus de ses souffrances, parce qu'elle a mis un homme au monde : *Qui natus est homo in mundum*. Admirons avec S. Thomas d'Aquin la grandeur de ces paroles. C'est bien là Jésus, victime et rédempteur, le vrai père de l'humanité régénérée, le second Adam, qui laisse sa ressemblance aux enfants de sa nouvelle création. O Jésus ! ô Sauveur ! ô père ! réjouissez-vous devant la fécondité de votre sacrifice, ces hommes éclairés, purifiés, régénérés, sauvés, sont votre ouvrage. L'homme perdu, enseveli dans le mal, *renait* dans le monde, et peut se dire votre enfant : *quia natus est homo in mundum*. Mais cette parole, *modicum*, qui appartient à Jésus, nous appartient aussi, et c'est le Sauveur lui-même qui nous l'applique : « Vous pleurerez, dit-il, et le monde se réjouira. » Voilà ce qui remplira cette durée des siècles, *modicum*. Il y aura deux cités bien distinctes : la cité de Dieu et la cité de Babylone, la cité des bons et celle des méchants. Elles se trouvent mêlées ensemble dans le temps, mais voilà ce qui les distingue : d'un côté la tristesse et les larmes, non pas la tristesse qui vient des ennuis et des dégoûts ordinaires de la terre, mais la tristesse de l'exilé loin de sa patrie, et du voyageur loin du terme du voyage ; de l'autre, la folle joie des enfants du siècle :

Plorabit mundus autem gaudebit. Mais pendant que le bonheur apparent du méchant se dissipera comme la fumée, la tristesse du juste se changera dans une joie qui ne finira jamais : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis ; tristitia vestra vertetur in gaudium.* Le juste trouve dès cette vie de vraies récompenses de son sacrifice. « Qu'y a-t-il de plus doux, s'écrie Tertullien, que de se sentir réconcilié avec le grand Dieu qui devient notre Père, que d'être certainement sous la lumière de la vérité, d'appartenir à ce grand mouvement des êtres qui annonce et prépare un repos sans fin ? *iterum autem videbo vos.* » Voilà sa grande manifestation ; après les quelques années de l'épreuve exprimées par *modicum*, et votre joie ne vous sera jamais ravie : *et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* Maintenant que nous sommes au milieu des ténèbres, nous devons prier au nom de Jésus, assurés de tout obtenir. Alors les ombres, les figures, les paraboles, seront évanouies pour jamais : *jam non in proverbiiis loquar vobis.* Le Seigneur Jésus n'aura plus besoin de prier son Père, parce que nous serons plongés dans le sein de sa splendeur divine, et dans cette révélation des perfections infinies, tous nos désirs seront satisfaits : *palam de Patre annuntiabo vobis.* Arrêtons-nous à ces ineffables promesses ; saluons de loin ces joies de la bienheureuse éternité. Nous voyons maintenant comme à travers un nuage ; alors nous verrons face à face ; nous connaissons Dieu comme nous sommes connus de lui. O Jérusalem ! ô cité des élus ! quand verrai-je vos belles murailles, et votre temple qui est Dieu même, et votre lumière qui est l'Agneau, et vos fontaines d'eau vive, qui sont la félicité éternelle ?

Mes désirs s'enflamment, mon cœur tressaille ; je ne veux plus me contenter des choses qui se voient ; je veux atteindre l'invisible ; un mot m'a fait comprendre la terre : *modicum*, c'est-à-dire : c'est ce qui est peu de chose ; c'est ce qui échappe et disparaît. Que les hommes du siècle se contentent de ce rien, *modicum* ; pour nous, il nous faut l'immense, l'infini et l'éternel.

Comme notre esprit s'éclaire à cette grande école du discours de Jésus ! Nous pouvons lui dire avec les apôtres : « Vous nous parlez maintenant ouvertement, nous savons que vous connaissez toutes choses ; nous croyons que vous êtes sorti de Dieu : *Ecce nunc palam loqueris, nunc scimus quia scis omnia, in hoc credimus quia a Deo existi.* »

Gardons cette foi ; au milieu des difficultés de l'épreuve, reposons-nous sur elle comme sur un fondement inébranlable ! C'est avec elle que se trouvent les consolations et les espérances dans le temps. C'est l'unique gage et l'unique préparation des joies à

venir ; tremblons pour nous devant l'inconstance des disciples : « Vous croyez maintenant, leur dit Jésus, mais l'heure vient, et elle sonne déjà, où vous vous disperserez tous et me laisserez seul. »

C'est donc avec la foi en Jésus qu'on peut être vainqueur et triomphant dans les luttes du monde, ou plutôt, si nous savons la conserver intacte, c'est Jésus lui-même qui renouvellera en nous ses victoires sur le monde.

LE JOUR DE LA PENTECOTE

HOMÉLIE

JÉSUS LA VÉRITÉ, LA VOIE ET LA VIE

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, XIV, v. 1 à 31.

M. F. — Les trois chapitres suivants forment le discours après la Cène. Pages ineffables ! où le cœur de Jésus se révèle tout entier. L'Eglise compte ses paroles suprêmes parmi ses plus précieux trésors.

La première partie de ce discours, renfermée dans le chapitre XIV^e, se rattache au récit précédent. Un traître vient d'être clairement annoncé ; ce sera un apôtre, et chacun tremble pour lui-même. S. Pierre, le premier de tous, doit renier son maître, les autres seront scandalisés au sujet de Jésus ; la tempête est soulevée dans l'âme des disciples ; ils se trouvent au milieu de vagues plus furieuses que celles qui assaillaient la barque sur la mer de Galilée. C'est devant cet orage et ces flots que commence le discours de Jésus. C'est d'abord le grand Dieu qui se dresse dans sa puissance et sa bonté pour commander aux flots et à la mer. « Que votre cœur, dit-il, ne se trouble pas ; malgré vos fautes, malgré notre séparation prochaine, les desseins de mon amour s'accompliront infailliblement ; je vais vous préparer une place, je reviendrai bientôt, et je vous appellerai à moi, parce que je veux que vous soyez là où je suis moi-même ; et vous savez le chemin qu'il faut suivre pour m'atteindre. » S. Thomas, à ces paroles, s'écrie : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez, comment pouvons-

nous connaître le chemin qui mène à vous? » Et Jésus lui répond : « Je suis la vérité, la voie et la vie. »

Voilà la belle division de ce chapitre ; pas un mot, pas un détail qui ne soit le développement de ces trois paroles. Jésus est le point de départ : *ego sum veritas*, et le point d'arrivée : *ego sum vita*. Il est en même temps le véhicule entre l'un et l'autre : *ego sum via*. C'est bien celui qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force : *attingit a fine usque ad finem fortiter* (Sagesse). Il est au commencement et à la fin, et c'est encore lui qui se rencontre comme moyen, à chacun des points de l'espace et des instants de la durée. Remarquons ici les sublimes ascensions du Verbe incarné. Celui qui tout à l'heure était descendu dans les derniers abaissements de l'esclave, est remonté sur les hauteurs de la puissance infinie. Celui qui était aux pieds de ses disciples pour les laver, se montre au dessus du ciel des cieux, pour dire : « *Je suis la voie, la vérité et la vie.* »

Voilà donc ce discours en trois points distincts : Je suis la vérité, premier point ; Je suis la voie, deuxième point ; Je suis la vie, troisième point.

Jamais discours mieux divisé et mieux enchaîné dans une plus parfaite et plus complète unité. Reprenons et développons.

En premier lieu : *Je suis la vérité*. Peut-être pourriez-vous dire que la vérité se trouve uniquement dans le sein du Père des lumières. « Mais comprenez-moi bien, dit Jésus ; mon Père et moi nous ne faisons qu'un ; je suis le caractère de sa substance, la splendeur de sa gloire, le miroir de ses perfections ; seulement il est le principe, il est le Père, moi, je suis le Fils ; mais jamais il ne possède sans donner ; de même qu'il m'engendre éternellement, il me donne éternellement, tout ce qu'il a : je lui suis coéternel ; il n'y a pas une seule perfection en lui qui ne soit en moi ; par conséquent, si vous me connaissez, vous connaissez mon Père, et la vérité qui découle de mon Père découle également de moi. » Ces paroles réveillent dans les disciples l'amour immense de la vérité, mais de la vérité essentielle, originelle, dans laquelle toutes les vérités éparses du temps se trouvent renfermées. « Seigneur, s'écrie Philippe, montrez-nous cette source de toute vérité, c'est-à-dire votre Père, et nos désirs seront remplis. » Et Notre-Seigneur insistant toujours sur sa grande affirmation, *Je suis la vérité*, répond à Philippe : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ! Celui qui me voit, Philippe, voit aussi mon Père. Comment pouvez-vous dire : Montrez-nous votre Père ? Vous ne croyez donc pas que je suis dans mon Père, et que

mon Père est en moi ? S'il y a une différence, c'est seulement dans la distinction des personnes, puisqu'il est question d'un autre que de moi. Mais il y a entre nous unité de divinité et d'essence, puisque celui qui me voit voit aussi mon Père. » Au lieu de s'attacher aux vérités de détail, Jésus en s'affirmant Dieu comme son Père, se révèle comme la source et la plénitude de toute vérité, et aux affirmations de sa parole, il joint, devant ses disciples eux-mêmes, l'affirmation de ses œuvres. Toutes ont eu pour mission de prouver sa divinité : c'était la grande vérité qu'il apportait à la terre. Remarquons encore, en passant, cette preuve de la divinité de Jésus, que nous avons étudiée plus au long dans le cinquième chapitre. Il a dit : « Je suis Dieu », donc il est Dieu, à moins de l'accuser comme menteur impudent et imposteur solennel. Voilà les titres avec lesquels il présente au monde cette étrange affirmation de lui-même : « Je suis la vérité : *Ego sum veritas*. » Toute sa vie, avec toutes ses œuvres, appuie sa doctrine ; mais ce n'est pas encore assez, la vérité qu'il annonce et qu'il possède, repose aussi sur les miracles de ses disciples : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et de bien plus grandes encore. » Voilà donc la grande vérité du monde régénéré : la divinité de Jésus-Christ, raison suprême de tous les miracles de l'Eglise. Ainsi, sa propagation, sa sainteté, son unité, son apostolicité, n'ont d'autre fondement que la vérité essentielle, c'est-à-dire la divinité de Jésus affirmée par ces paroles : *Ego sum veritas*.

Voilà donc la divinité de Notre-Seigneur prouvée dans la première partie de son discours, de la manière la plus irrécusable. Aussi, à ce premier point correspond la nécessité de la foi. Elle se montre ici comme le fondement qui demeure, *maneus credentium fundamentum*, selon la parole de S. Denis. Quelle stabilité inébranlable ! combien de fondements ont été essayés ! Dans les empires, dans les institutions, dans les doctrines, dans les systèmes, où sont ceux qui demeurent ? Le temps, en les touchant de son aile, les a renversés les uns après les autres, la terre est couverte de leurs débris ; mais cet édifice de la vérité, qui repose sur la vérité essentielle, *ego sum veritas*, est encore debout après dix-huit siècles. Sans cesse attaqué, toujours vainqueur, il se montre à nous, beau de toutes ses luttes, et resplendissant de tous ses triomphes.

Arrêtons-nous un moment devant le monument de la vérité, devant la vérité même. Ne sentons-nous pas en nous-mêmes un besoin insatiable de repos dans la certitude ? Sous l'empire de cette faim de vérité qui nous dévore, pourquoi poursuivre plus

longtemps l'illusion et le mensonge ? Courons à Celui qui nous appelle et qui nous dit : « Je suis la vérité. » Plaçons-nous en elle ; là sera la vraie place de notre intelligence et son repos : *collocans eos in veritate* ; et pendant qu'autour de nous il y aura des philosophes qui raisonnent, des curieux qui examinent, des incertains qui hésitent, des opiniâtres qui murmurent, nous seuls, sans examen, sans incertitude, sans curiosité, sans murmures, nous aurons la béatitude de la vérité, *ego sum veritas*. Un enfant, avec cette vérité fondamentale, est capable de résoudre les questions les plus importantes : questions d'origine des choses, questions de fins, questions de moyens, toutes sont renfermées dans l'affirmation de Jésus, *ego sum veritas*, et il est beau de constater les tranquilles affirmations des enfants de nos catéchismes, devant le bégayement et les incertitudes du savant.

O Dieu ! ô vérité ! ô Jésus ! achevez, complétez et reposez mon intelligence ; je vous promets l'obéissance de ma foi ; je crois en vous, je crois à votre parole : plutôt mourir que de faiblir dans cette foi ! Quel beau résumé de cette première partie ! Jésus s'écrie : *Ego sum veritas*, et nous répondons : Je crois, *credo*.

Mais non seulement Jésus a dit : « Je suis la vérité », il a dit aussi : « Je suis la voie, *ego sum via*. » C'est ainsi qu'il avait dit précédemment : « Personne ne vient à mon Père que par moi : *nemo venit ad Patrem nisi per me*. » Mais comment Jésus nous conduit-il ? De deux manières : premièrement, par la prière en son nom ; secondement, par l'observation de ses commandements.

La division est bien claire. D'abord la prière : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom je vous le donnerai. » Nous trouvons dans cette parole le couronnement de la bonne volonté, mais aussi la répression de la fierté et de l'orgueil. L'homme avait dit : « Je ne veux pas de milieu entre Dieu et moi, et du lieu de mon exil, je puis bien faire monter sans intermédiaire mes supplications jusqu'à Dieu », mais cet orgueilleux oubliait que les liens qui unissaient l'homme à Dieu avaient été brisés par le péché. Le pont entre le temps et l'éternité a été rompu, comment franchir l'abîme entre les deux rives ? Il faut nécessairement un pont médiateur, et voilà Jésus, Jésus qui tient à nous parce qu'il est homme, et à son Père parce qu'il est Dieu. En priant au nom de Jésus, nous touchons à l'infini par Celui qui s'est fait l'un de nous, et nos prières, avec ce grand poids qui les enlève et qui les divinise ne peuvent être rejetées. Voilà pourquoi l'Eglise redit sans cesse : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Il est de foi que toute prière dans l'ordre du salut, faite au nom de Jésus-Christ,

est nécessairement exaucée ou par la possession de ce que nous demandons, ou par quelque chose de meilleur. Voilà donc le chemin que la prière doit prendre pour aller jusqu'à Dieu.

En second lieu, nous arrivons à Dieu par l'observation des commandements. Ici encore, Jésus est tout : *Ego sum via*. Il est la grâce qui précède, qui accompagne et qui suit la loi. Il est la loi elle-même, depuis qu'elle est devenue la loi d'amour, et c'est lui que chantait David dans ce psaume cxviii, tout entier consacré aux beautés, aux douceurs, aux richesses et à la gloire de la loi. A cette seconde partie du discours de Jésus, correspond l'espérance. Comme tout se suit en s'épanouissant, la foi et puis l'espérance ! Je suis exilé, c'est vrai, je suis voyageur sur cette terre, mais je sais ce que j'attends et avec les moyens que je possède, je suis sûr d'arriver au but. C'est la préparation de grandes choses, l'élévation et la magnanimité du regard, c'est la réponse de l'autel traduite en pratique constante : *Sursum corda habemus ad Dominum*. O véhicule précieux de la prière et de la loi en Jésus-Christ qui nous sépare des froides et inutiles recherches de la terre ! avec vous le regard s'agrandit, l'âme s'élève, la volonté se fortifie, et le chemin se fait gaiement de l'exil à la patrie... *Ego sum via*.

Mais arrivons à l'éclat suprême : *ego sum vita*. Je défaille sous le poids de cette dernière parole, des émotions inconnues bouleversent délicieusement mon âme. Je sens en moi quelque chose de fort comme Dieu, et de doux comme l'amour. O Dieu ! assistez-moi, et soutenez la faiblesse de mes yeux dans la contemplation de ces merveilles ! Qu'est-ce que la vie ? La vie c'est l'amour, par conséquent Jésus est la vie en nous, en nous donnant son amour ou son esprit, ce qui est la même chose. Qu'est-ce donc pour nous que de posséder l'esprit de Jésus ? Approfondissons cette pensée : L'homme a besoin de l'esprit pour être complété dans sa nature, car l'homme parfait doit correspondre à toute l'étendue des pensées et des desseins de Dieu. Qu'est-ce que l'homme parfait ? Un corps, une âme et le Saint-Esprit ; ou mieux encore, c'est une âme qui d'un côté s'unit à un corps, et de l'autre à l'esprit du Père et du Fils : c'est la pensée admirable de S. Denis l'Aréopagite ; par conséquent, l'âme seule avec le corps peut former l'homme animal, mais ne formera jamais l'homme parfait, l'homme spirituel, c'est-à-dire : l'homme selon toute la pensée de Dieu, c'est l'homme achevé par le Saint-Esprit. Le corps donc est une partie de l'homme, l'âme une autre partie de l'homme ; l'Esprit-Saint est encore moins l'homme, puisqu'il est l'esprit du Père et du Fils, mais l'homme complet consiste dans ces trois choses : le corps, l'âme et

l'esprit reliés d'une manière indissoluble dans la régénération divine. C'est pour cela que S. Paul s'écrie : Que le Dieu de paix vous sanctifie en toutes choses, afin que votre esprit, votre âme et votre corps soient conservés sans tache jusqu'à l'avènement de Jésus. Pourquoi l'Apôtre demande-t-il la conservation parfaite de ces trois choses ? C'est parce qu'elles forment dans l'homme la vraie perfection de l'homme, et qu'il trouve en elle avec sa grandeur sa parfaite unité. Mais que fais-je en exposant cette grande doctrine ? Ne mériterai-je pas le reproche ou l'accusation de substituer aux développements de l'Evangile un discours sur l'esprit de Dieu en nous ? Rassurons-nous ; je ne fais que développer imparfaitement les grandes choses qui découlent des lèvres de Jésus : premièrement, l'Esprit-Saint appartient uniquement aux fidèles de Jésus, le monde ne peut le recevoir, *mundus non potest accipere*. Le monde, c'est le corps et l'âme seulement, et le chrétien, c'est le corps, l'âme et le Saint-Esprit.

L'Esprit-Saint vient si bien à nous, qu'il est non seulement auprès de nous, mais au plus intime de nous-mêmes, *apud vos manebit et in vobis erit*.

L'Esprit-Saint entre si bien dans notre vie, qu'il en étend et change les relations en créant en nous une nouvelle famille. Celui qui n'était que notre Dieu, il nous le fait nommer notre Père, par des affections, des aspirations et des cris ineffables, *clamantes abba Pater*. Il n'y a donc plus d'orphelins en Jésus-Christ.

Le Saint-Esprit, en venant en nous, change non seulement nos relations, mais le fond de notre vie ; chaque chrétien qui les possède peut dire avec S. Paul : Je vis ; non, ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, selon cette promesse de notre chapitre, *ego vivo, et vos vivetis*.

Le Saint-Esprit en nous donnant cette vie, nous lie et nous unit au Père et au Fils d'une manière indissoluble, en nous faisant entrer dans cette société ineffable de la Trinité des cieux. *Ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis*.

Le Saint-Esprit en venant à nous devient la lumière de notre Esprit et le moteur tout puissant de notre volonté : *illes vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixerot vobis*.

Le Saint-Esprit en nous, nous apporte le commencement et l'avant-goût de la paix des cieux ; rien dans le monde ne peut donner une idée de ces jouissances, que seul connaît celui qui les reçoit : *Passem relinquo vobis, passem meam do vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis*. La paix du monde est une paix superficielle, une paix éphémère et mêlée d'amertume. La paix qu'ap-

porte l'Esprit-Saint, c'est la paix des abîmes : à la surface du cœur, il peut y avoir des vagues et des tempêtes, mais au fond de l'âme comme au fond de la mer, c'est l'immense paix, parce qu'au milieu des plus grandes angoisses, l'Esprit qui nous est donné est l'Esprit qui console et qui sait si bien unir la patience à la tribulation, et à la patience l'espérance qui ne confond jamais.

A cette troisième vérité : Je suis la vie, correspond l'amour, l'amour qui l'a fait descendre, l'amour qui nous fait remonter avec lui ; aussi, au milieu de ses épanchements, l'amour déborde dans son âme, il lui tarde de monter sur l'autel de son sacrifice. Levons-nous, dit-il à ses disciples, et sortons d'ici. Il sort du cénacle et s'avance dans la campagne, les apôtres se pressent autour de lui, méditant et recueillant ses dernières paroles. A leur exemple, ne perdons rien de ce chapitre admirable, rappelons-nous son économie et son unité merveilleuse. Je suis la vérité, de là la foi. Je suis la voie, de là l'espérance. Je suis la vie, de là l'amour.

Nous continuerons ce discours dans le chapitre XV, et nous marcherons de clarté en clarté jusqu'à la plénitude de Dieu, *de claritate in claritatem usque in plenitudinem Dei*.

III^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

JÉSUS LA MISÉRICORDE

PAR LE R. P. LAVIGNE

Évangile S. Jean, VIII, v. 1 à 59.

Mes frères, déjà, dans le chapitre cinquième (1), nous avons pu considérer dans le Dieu Sauveur la bonté qui pardonne, mais nous n'avions encore en quelque sorte qu'un rayon de la miséricorde, il est temps de la voir briller dans tout son éclat ; les onze premiers versets du chapitre huitième nous en présentent le tableau le plus saisissant et le plus complet. Nous y découvrirons successivement les préparations, l'enseignement et l'exercice de la miséricorde.

La fête des Tabernacles venait de finir ; après les dernières so-

(1) Voir Homélie du même auteur du XVIII^e dimanche après la Pentecôte.

lennités du temple, chacun s'était retiré dans sa demeure pour le repas du soir. Jésus, au lieu de demander l'hospitalité à un de ses disciples à Jérusalem, se retira sur la montagne des Oliviers pour y passer la nuit. C'est la première fois qu'il choisit ce lieu pour ses prières solitaires, et c'est là qu'il viendra si souvent, pendant les six mois qui le séparent encore de son grand sacrifice. Considérons de près ce premier acte de Gethsémani. Le silence le plus solennel se fait autour de Jésus. Tout semble annoncer la paix et l'amour qui débordent de son âme : la nuit tranquille, les oliviers qui courbent sur sa tête leurs paisibles rameaux, le calme qui se fait sur la terre, au ciel et sur les eaux. Approchons respectueusement du Sauveur : il est à genoux sur le versant de la montagne, et la paix qui règne au dehors s'harmonise avec la paix ineffable de son âme ; du sein de cette nuit et des faibles hauteurs de Gethsémani, ses regards embrassent le monde et sa durée ; il oppose à tous les crimes et à toutes les ingratitude des hommes, les inépuisables ressources de sa bonté. « La lutte va s'engager entre leur malice et ma tendresse ; plus ils me fuiront, plus je les rechercherai : plus ils m'offenseront, plus je leur pardonnerai ; je défie à leur misère d'être plus grande que mon cœur qui s'appliquera sur elle, en formant le plus beau des noms qu'inventa mon amour, *cor miseriis*, ou la miséricorde. »

La nuit tout entière se passe dans un acte d'amour de Jésus pour les hommes ingrats. Quel désintéressement sans exemple ! O bonté que rien ne lasse, patience que rien ne rebute, tendresse que rien n'altère, je vous contemple et je vous aime ! Permettez-moi de m'approcher plus près encore. J'entends la respiration haletante de Jésus, le battement de ce cœur qui annoncera toujours l'heure de la miséricorde, et j'essaie de faire passer en moi la paix débordante qui l'inonde.

La nuit s'écoule au milieu des prières de Jésus, l'aurore le trouve dans ses pensées miséricordieuses ; dès le matin, il quitte la montagne et vient au temple ; le peuple qui l'avait acclamé la veille au dernier jour de la fête, l'attendait nombreux, et semblait deviner les nouvelles inventions de son amour. Jésus se montre à cette foule avec un reflet des prières de la nuit ; on eût dit Moïse descendant de la montagne le front rayonnant, mais dans celui qui était plus que Moïse ce n'était pas un éclat éblouissant qui empêchait les regards, mais un éclat paisible qui attirait tous les yeux. Tous accouraient à lui sous l'empire d'une attraction ineffable, *omnis populus venit ad eum*. Quelle belle parole ! Si les peuples savaient ce qui peut leur procurer la paix, ils imiteraient ce peu-

ple béni de Jérusalem, et en venant à Jésus, ils arriveraient au bonheur.

Jésus s'assied dans le temple, et enseigne la foule qui l'entoure. Comme tout est simple et grand, mais en même temps imprégné de calme et de paix ! Tout ce qu'annonçaient l'olivier et sa douce liqueur, la nuit et son silence, Jésus et sa prière, va se réaliser : c'étaient les préparations de la miséricorde ; nous allons recevoir l'enseignement de la miséricorde. L'Évangile se tait sur la leçon du Sauveur. Mais qui nous empêche de placer ici dans la bouche de Jésus, ces paroles aimantes par lesquelles son cœur s'épanchait tout entier ? Pourquoi dans ce moment n'aurait-il pas appelé à lui tous ceux qui languissent et qui souffrent ? Un enseignement comme celui de la brebis perdue, du pardon sans fin de l'enfant prodigue, trouvait naturellement ici sa place, et si nous ne savons pas les détails de ce discours, avec ce qui précède et ce qui suit, nous pouvons en affirmer le sujet. Mais il est temps d'en venir à l'exercice de la miséricorde.

Jésus parlait encore ; il se fait tout à coup un grand bruit à l'extrémité du temple, c'est toute une multitude qui envahit tumultueusement le lieu saint ; au milieu d'elle, on distingue les premiers du peuple, des scribes et des pharisiens conduisant une femme surprise en adultère ; le discours du Sauveur est interrompu, et les pharisiens présentent à Jésus la femme coupable. Jamais la haine des docteurs n'avait tendu au Sauveur un piège mieux préparé ; l'effet paraissait infaillible. Jésus régnait au milieu du peuple par sa justice et sa bonté ; ils se crurent assurés de le dépouiller de cette double prérogative ; il n'y avait pas de route échappatoire. « Seigneur, lui disent-ils, cette femme vient d'être surprise dans le crime ; la loi ordonne de lapider ces coupables-là ; nous attendrons l'arrêt que vous prononcerez vous-même. » Ils avaient peine à dissimuler la joie d'un triomphe certain. « Le voilà pris, se disaient-ils : s'il commande le supplice, que devient sa bonté ? s'il fait grâce malgré la loi, que devient sa justice ? » Pauvres hommes qui s'attaquent à Celui dont la sagesse est plus profonde que les abîmes ! *Hoc autem dicebant tentantes eum.* Ils sont là, autour de Jésus, comme des flots soulevés, mais le rocher est inébranlable, et les flots retombent impuissants et confondus. Jésus ne daigne pas répondre à leur insidieuse question, il s'incline, et de son doigt trace quelques caractères sur la terre ; c'était tout un enseignement et plus qu'une réponse qu'il leur donnait. La terre était maudite et condamnée, mais depuis que Jésus a imprimé sur elle le caractère de sa divinité dans l'incarnation, la bénédiction a

remplacé l'anathème, et toutes les offenses peuvent, avec le repentir, trouver leur pardon en Jésus. Mais ils voient sans comprendre; au lieu de chercher à sonder cette action mystérieuse de Jésus, ils demandent de nouvelles armes à leur propre malice, et multiplient sans relâche les questions captieuses et les interrogations perfides. C'en est trop; Jésus sait attendre, parce qu'il est éternel, mais sa colère se révèle à l'heure de sa justice; il a seul le secret du moment où il apparaît comme un juge terrible: il est incliné, il se tait; on dirait qu'il ne voit et n'entend rien; les échos de l'impiété et de la fureur retentissent au loin, c'est la liberté du mal et l'heure des ténèbres; mais tout à coup il se dresse, *erexit se*; comme ce mot est grand! comme il exprime bien la soudaine apparition du juge suprême! *erexit se*, il se dresse dans sa majesté, dans sa puissance et dans sa force! Sa parole est solennelle comme son attitude. « Que celui qui est sans péché parmi vous, dit-il, lui jette la première pierre. » Comme il passe au travers des pièges tendus! Il n'élude pas la loi, il ne commande pas le supplice; mais s'il doit s'accomplir, il ne faut pas que les exécuteurs soit coupables comme le criminel. Qui osera prendre la pierre le premier? Peut-être ces hommes pervers auraient-ils eu cette étrange audace; mais Jésus se penchant de nouveau vers la terre, écrit de son doigt, sur le sol, les péchés les plus secrets de chacun d'eux. Les voyez-vous se penchant pour lire ces accablantes manifestations? quel coup de foudre en se voyant ainsi découverts! ils s'enfuient les uns après les autres en commençant par les plus âgés, ils oublient leurs embûches, ils ne voient plus cette femme, ils succombent sous les charges que le doigt de Jésus révèle à leur conscience criminelle. Ne perdons pas pour nous cette grande leçon. Que d'hommes empressés aux accusations d'autrui, qui mériteraient de plus grandes accusations eux-mêmes! Transportons cet Evangile au milieu des cercles du monde, où la jalousie et la malice s'exercent à ternir la réputation des autres; si dans une de ces réunions, où tous se posent comme des juges qui invoquent la loi contre des coupables, multipliant les récits les plus mensongers, les plus compromettants, les plus calomnieux, si tout à coup Jésus allait se dresser comme au milieu des pharisiens, *erexit se*, en prononçant ces paroles: « Arrêtez un moment vos langues envenimées, et considérez-vous de plus près vous-mêmes; que celui qui est sans péché continue ses récits médisants... que les autres se taisent. » Quel silence de stupeur régnerait tout à coup! et si à cette parole d'autorité, Jésus joignait la manifestation des péchés de chacun, croyez-moi, tous se retireraient précé-

pitamment, en commençant peut-être par les plus illustres. *Unus post unum exhibant incipientes a senioribus.*

Mais revenons à la femme coupable : tout à coup la solitude s'est faite autour d'elle, la voilà seule avec Jésus ; tout a disparu, le bruit, les accusateurs, les charges multipliées et accablantes ; mais elle doit trembler encore ; le grand accusateur, le seul vrai juge est debout devant elle, et si celui qui est sans péché a le droit de jeter la première pierre, Jésus l'*innocent*, le *sans tache*, le *séparé des pécheurs*, a le droit de commencer le supplice. Mais comme les rôles sont changés ! Au lieu d'être le premier à la condamner, il est le premier et le seul qui la rassure et la console. Ecoutez, recueillons ces paroles de son ineffable compassion : « Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Personne ne vous a condamnée ? — Personne, Seigneur. » A mon tour donc de parler, semble dire Jésus. « On vous amène à moi comme à un juge ; tous les juges légaux sont écartés, j'ai le droit de prononcer un jugement nouveau qui n'est pas inscrit dans la loi, et qui appartiendra à l'ordre d'amour que je viens fonder ; voici ma sentence : je ne vous condamne pas, allez, recommencez une vie nouvelle sous la grâce du pardon que je vous accorde ; allez et ne péchez plus. Ce n'est pas seulement un commandement stérile, comme celui de la loi qui défend le mal, sans donner la force de l'éviter. En vous disant : Ne péchez plus, je vous donne la lumière, la force et l'amour nécessaire pour éviter le péché. Le vrai condamné c'est le péché ; c'est lui qui est frappé par ma grâce et détruit à jamais. La loi frappait le pécheur et laissait subsister le péché. »

Recevons avec reconnaissance cet ineffable enseignement ; admirons la justice, mais chantons à jamais la miséricorde. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

Ils ont bien fait d'amener cette femme à Jésus, c'est à la loi de préparer l'Evangile ; c'est quand tout est prêt, qu'ils disparaissent les uns après les autres, et que Jésus sort seul avec l'humanité coupable et régénérée.

VI^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LA MULTIPLICATION DES PAINS

Par M. l'abbé DE SAVIGNY.

M. F. — N.-S. J.-C., étant le Verbe incarné ou la parole de Dieu vivante dans une forme humaine, nous enseigne non seulement par ses discours, mais encore par toutes les actions de sa vie.

De même que dans l'Ancien-Testament, toutes les histoires ont un sens mystique et figuratif qu'on peut appliquer à Jésus-Christ, de même dans l'Evangile toutes les actions et tous les miracles de l'Homme-Dieu sont des figures et des prophéties de son règne spirituel dans les âmes et de ses travaux pour la conquête du monde. Nous lisons, par exemple, dans la Bible, que le peuple d'Israël ayant cru à la parole de Moïse, le suivit dans le désert, où la faim étant venue assaillir cette multitude, Moïse fit descendre le pain du ciel, cette manne en quelque sorte intelligente, puisqu'elle se partageait d'elle-même également selon les besoins de chacun. Ce miracle était une figure et une prophétie de ce que nous voyons faire au Sauveur dans l'Evangile de ce jour. Dans le sens spirituel, l'Evangile de la multiplication des pains représente les grâces toutes particulières de la communion des saints et la répartition merveilleuse des biens de l'Eglise entre tous ses membres. Les sept pains représentent les sept sacrements résumés dans celui de la divine Eucharistie, cette multiplication permanente de Dieu même sous les apparences du pain. Le Sauveur du monde, en instituant ce miracle perpétuel, a montré que la miséricorde de Dieu a pour les souffrances humaines des entrailles vraiment maternelles. « *J'ai pitié de ce peuple, a-t-il dit.* » *Misereor super turbam.* Il y avait dans l'ancienne loi : « J'aurai pitié de ceux-là seulement dont je voudrai avoir pitié. » *Miserebor cujus miserebor.* Il convenait alors aux desseins de la justice de faire trembler la multitude. Mais ici le secret de son amour lui échappe ; il ne dit plus : « J'aurai pitié ; » il dit : « J'ai pitié. » *Misereor.* Et quelle pitié ? une pitié divine, une pitié qui regarde d'en haut, *super*, une pitié qui embrasse toute la multitude dans sa bonte et dans son pardon : *Misereor super turbam.* Et pourquoi ? parce que

voilà trois jours qu'ils m'attendent et ils n'ont pas de quoi manger. Pendant les trois époques qui avaient précédé la venue du Sauveur, celle des ancêtres avant le déluge, celle des patriarches après le déluge et celle de la loi qui commence à Moïse, l'humanité avait vécu de foi et d'espérance, elle attendait la charité, elle avait faim et soif de la justice. Mais le Sauveur attendu était venu enfin et il ne pouvait plus contenter les désirs du monde avec des promesses, lui qui nous apprenait à dire : « Notre Père, qui êtes au ciel, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Ce qu'il nous demande maintenant, c'est que nous lui rendions pitié pour pitié, miséricorde pour miséricorde, charité pour charité. Et comment ? en compatissant aux souffrances de ceux qui ont faim ; car, dans l'humanité souffrante, c'est lui qui souffre, et ce que nous ferons aux pauvres, nous le ferons à lui-même ; admirable doctrine qui concerne tous les droits de chacun et n'impose le devoir du sacrifice qu'à la reconnaissance et à l'amour ! Etonnante adoption du pauvre, qui est l'homme, par le riche suprême, qui est Dieu.

Pour montrer aux hommes combien facilement la charité multiplie les moindres ressources, Notre-Seigneur accomplit le miracle des sept pains qui servent de nourriture à quatre mille hommes et dont les restes peuvent encore remplir sept corbeilles. Les nombres ont ici une signification mystérieuse : le nombre sept représente les sept sacrements ; le nombre quatre mille représente l'humanité tout entière et le nombre d'années qui a précédé la venue du Sauveur. Les corbeilles qui restent après le repas de la multitude, nous montrent combien les richesses de Dieu dans les sacrements sont inépuisables ; car, dans l'Evangile, tout est symbolique en même temps tout est vrai.

Après avoir considéré le côté instructif du grand miracle qui nous occupe et médité les mystères qu'il représente, profitons-en au point de vue moral et imitons les exemples qui nous y sont présentés par la persévérance du peuple, la foi et l'obéissance des apôtres, la Charité de Jésus-Christ.

La persévérance du peuple et son zèle à entendre la vérité. Depuis trois jours cette multitude suivait Notre-Seigneur sans songer à la nourriture du corps, tant elle était affamée de la nourriture de l'âme. Ni le long jeûne, ni la fatigue ne les rebutait, car plusieurs d'entre eux venaient de très loin. Avons-nous un pareil zèle pour notre instruction spirituelle ? Préférons-nous ainsi les intérêts du ciel aux intérêts de la terre ? Avons-nous pour la vérité cet élan généreux, cet attachement surnaturel ? Méritons-nous ainsi que le

Sauveur du monde prenne pitié de nos misères ? *Misereor super turbam.*

« Qui pourra, dans cette solitude, trouver du pain pour tant de personnes ? » disent les apôtres. Paroles, non de doute, mais d'interrogation et de prière ! « Combien de pains avez-vous ? » dit le Maître. « Sept, » répondent-ils avec une simplicité déjà pleine de foi et d'espérance. Puis, quand le Seigneur a rompu et béni ces pains, lorsqu'il leur dit de les partager à la foule, ils n'objectent plus rien, ils obéissent, et le miracle commencé entre les mains du Fils de Dieu se continue dans les leurs, sans que leur raison s'en étonne. Aucun d'eux ne demande : Comment cela peut-il se faire ? Question orgueilleuse et puérile, quand il est évident que cela ne peut se faire autrement que par la toute-puissance de Dieu. Où est le mérite de croire aux choses que l'on peut comprendre, et où sera la grâce de notre confiance soumise, si Dieu met sa toute-puissance à la gêne pour ne dépasser jamais les limites de notre raison si bornée ?

Enfin la charité du Sauveur, qui se manifeste dans ce miracle d'une manière si éclatante, nous invite à la suivre et à l'imiter. Heureux de ce monde, vous à qui la richesse donne tant de puissance pour faire le bien, ne direz-vous pas aussi à l'aspect des misères du peuple : *J'ai pitié de cette multitude ?* Car voilà bien longtemps qu'ils marchent pour entendre une parole de salut : ils sont fatigués, ils ont faim ; leur âme a besoin de bons conseils et de bons exemples, et le mauvais Esprit abuse de leur tristesse pour leur suggérer de sinistres pensées. L'envie se glisse dans leur cœur ; ils ont soif de fraternité, et on les abreuve de fiel ; ils ont besoin de résignation, et on leur prêche la révolte. Oh ! pitié, pitié profonde pour eux ! *Misereor super turbam.*

Mais que votre pitié ne soit point stérile : ne répétez pas avec un sentiment mauvais, avec un parti pris de tout refuser, cette parole des apôtres : Comment rassasier tout ce peuple dans la solitude que nous fait l'égoïsme de notre âge ? Ecoutez le Sauveur qui vous parle : « Combien avez-vous de pains ? » *Quot panes habetis ?* Ce que vous avez est à vous, sans doute, et vous êtes les maîtres d'en disposer comme bon vous semble : autrement, où serait pour vous le mérite de donner ? Mais voulez-vous que Dieu bénisse et multiplie vos richesses ? Consacrez-les à des œuvres de charité. Semez et vous moissonnerez ; donnez, et Dieu vous rendra avec usure ; car, devant lui, vous aussi, vous êtes des pauvres ; vous aussi, vous avez besoin de nourriture, non point cette nourriture du corps, mais la nourriture plus précieuse de l'âme.

Mais pour recevoir les bienfaits de Dieu et le pain que la charité multiplie, il faut aussi que le peuple soit bien préparé. Il faut qu'il préfère la nourriture de son âme à celle de son corps ; il faut qu'il suive le Sauveur avec persévérance ; il faut surtout qu'il soit paisible, et qu'au lieu de se laisser entraîner par les agitateurs qui le soulèvent, il obéisse à cette voix divine qui lui dit de se reposer et de s'asseoir : *Et præcepit turbæ discumbere super terram*. O pauvres et travailleurs ! soyez patients d'abord pour mériter que Dieu ait pitié de vous. Asseyez-vous sur la terre, c'est-à-dire prenez place dans la société par votre travail, attachez-vous au sol de la patrie comme de vaillants agriculteurs, défendez-vous de toutes les agitations insensées, soyez calmes, soyez justes, et Dieu sera engagé à vous faire justice. Apôtres de la vérité, dites à ce peuple que son salut est dans la paix, dans les devoirs de la famille, dans les soins de l'économie, dans le recueillement du foyer : *Facite illos discumbere super terram*. La terre est comme la table d'un grand banquet auquel le Seigneur invite tous ses enfants ; mais tous n'y sont pas assis à la fois ; ceux qui, tout à l'heure, étaient fatigués et affamés, sont assis maintenant et mangent pendant que les apôtres sont debout et les servent : un jour viendra où les apôtres, assis à leur tour, seront servis par le maître qui viendra même se mettre à genoux devant eux et leur laver les pieds. Tels sont les droits et les devoirs de la hiérarchie que Notre-Seigneur vient instituer sur la terre. Ainsi le souverain-pontife de l'Eglise chrétienne sera le serviteur des serviteurs de Dieu. Ainsi, celui qui voudra être le premier parmi ses frères, devra se faire le dernier, parce que la vraie supériorité agrandit le devoir, parce qu'on demandera davantage à celui auquel il aura été plus donné, parce que celui qui peut davantage doit davantage. Telle est la politique de notre Sauveur, telles sont les immuables idées de son Eglise sur le gouvernement du monde. Ne vous écartez jamais, M. F., de ces enseignement divins, et vous serez heureux ; car un jour Dieu bénira votre docilité. Riches de la terre, tendez une main secourable à votre frère qui a faim ; prenez au luxe et au superflu pour donner à la misère, et vous, qui n'avez pas de grandes ressources, donnez toujours, partagez avec ceux qui sont moins heureux, et le Sauveur, en récompense, vous enverra la prospérité.

Seigneur, devant qui tous les hommes, grands et petits, riches et pauvres, sont confondus dans la multitude des misérables, dites que vous avez pitié de nous : *Misereor super turbam*, donnez-nous le pain qui nous manque, donnez-nous surtout la charité qui multiplie toutes les ressources et qui perpétue tous les bienfaits.

VIII^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DE L'ÉCONOME INFIDÈLE (1)

PAR LE PÈRE VENTURA

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vós in æterna tabernacula.

Faites vous des amis avec les richesses injustes, et lorsque vous viendrez à manquer, ils vous recevront dans les tabernacles éternels.

Luc. xvi.

C'est un spectacle bien douloureux aux yeux de la foi que de voir les sacrifices qu'on s'impose, les humiliations auxquelles on se soumet, les bassesses auxquelles on descend pour se ménager des protecteurs, des amis auprès des maîtres de la terre ; tandis qu'on ne fait rien, ou presque rien, pour se procurer des amis et des protecteurs auprès du grand monarque du ciel, du maître de l'univers.

Ce fut donc pour nous prémunir contre ce grand scandale, et nous préserver de cette contradiction monstrueuse, que le Fils de Dieu adressa aux riches de ce monde ces paroles si douces et si touchantes, et en même temps si menaçantes et si sévères, pour quiconque sait les approfondir : « Convertissez en capital de vertu les gains et les épargnes, fruit de l'iniquité. Faites-vous des amis pour le ciel au moyen des biens de la terre ; et lorsque vous viendrez à mourir, ces amis vous accueilleront dans leurs bras et vous introduiront dans les tabernacles éternels. »

Afin de mieux imprimer dans nos cœurs cette importante doctrine, Jésus-Christ la présente comme la moralité de sa parabole sur l'économe infidèle, et l'en déduit comme une conséquence de son principe. Appelé que je suis en ce jour à plaider devant vous la cause des pauvres, je ne crois pas pouvoir faire mieux et je ne ferai pas autre chose que de vous expliquer cette doctrine et cette parabole. Je devrais craindre, ne possédant pas et ne parlant pas facilement votre belle langue, de compromettre plus que je ne servirais la cause qui m'est confiée. Mais deux choses me rassurent : votre indulgence accoutumée, et puis la conviction où vous serez qu'en plaissant la cause du pauvre c'est votre propre cause

(1) Prêchée à Montpellier pour une assemblée de charité.

que je plaide, la cause de votre bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Mais pour réussir sûrement, implorons le secours de Marie, mère de la miséricorde et de la charité ; de Marie consolatrice des affligés, espérance de ceux qui n'ont plus d'espoir ; de Marie qui, en nous donnant le pain vivant descendu des cieux, nous a donné le divin ferment, l'immortel aliment de toute œuvre et de toute institution charitable. *Ave Maria.*

Il y avait, nous dit Jésus-Christ dans l'Évangile, un puissant et riche seigneur qui avait confié à un économe l'administration de tous ses biens (1).

Or ce riche et puissant seigneur, selon le célèbre interprète Alcuin, c'est Dieu lui-même ; et nous chrétiens nous sommes ses économes, ayant tous contracté au baptême l'engagement solennel de bien user de notre vie pour notre véritable avantage et pour celui du prochain (2).

Comprenez donc bien, vous dit S. Ambroise, que tout ce que vous avez d'avantages dus à la naissance ou à la fortune, tout ce que vous avez de qualités de l'âme et de dons corporels, de grâces spirituelles et de biens terrestres, tout ce que vous dites être à vous n'est pas à vous proprement, mais à Dieu, l'auteur, le dispensateur, le maître souverain de tous les biens, et qui vous en a confié seulement l'administration et l'usage, mais non la propriété (3).

Mais qu'est-ce donc à dire ? l'Évangile aurait-il donc condamné le droit de propriété ? Non, mes frères, l'Évangile, loin de condamner, consacre la propriété, et, mieux que toute loi, la garantit par une sanction divine. La même loi évangélique qui, sous la menace d'un malheur éternel, défend de tuer l'homme : *Non occides* ; qui défend de déshonorer la femme : *Non mœchaberis* ; qui défend d'attenter à la réputation d'autrui : *Non falsum testimonium dices* ; cette même loi défend, sous la même menace, de s'approprier la plus petite portion du bien d'autrui : *Non furtum facies* ; et elle pousse la sévérité jusqu'au point de condamner non seulement le vol, mais encore tout injuste désir de la fortune d'autrui : *Non concupisces* ; vous ne convoiterez pas.

Cependant prenons garde : par là Dieu a voulu régler les rapports de l'homme avec l'homme ; rapports impossibles si nos droits respectifs n'étaient bien définis et n'étaient vis-à-vis de nos sem-

(1) *Homō quidam erat dives qui habebat villicum.* Luc, xvi, 1. — (2) *Villicus est omnis Christianus qui in Baptismo suscepit villicationem suā et proximi.* Alcuin. — (3) *In quo discimus non ipsi esse Domini, sed villici alienarum facultatum.* S. Ambros.

blables des droits absolus. Mais dans les rapports de l'homme avec Dieu, il en va bien autrement. Dieu, sans cesser d'être Dieu, ne peut, en nous investissant de certains droits, abdiquer le droit souverain qu'il a sur toute personne et sur toute chose. Aussi voyons-nous, par la parabole de l'économe, que Dieu, en nous accordant de l'aisance, de la richesse, ne nous donne pas le droit d'en jouir, sans réserve et sans restriction. C'est une donation, il est vrai, mais une donation à titre onéreux. Or, comment à titre onéreux ? le voici : à conditions que nous serons pour le pauvre ce que Dieu a été pour nous ; à condition que chacun de nous soit le bienfaiteur, le père, la providence, le Dieu du pauvre, comme Dieu a été si éminemment pour nous notre Bienfaiteur, notre Père, notre Providence, notre Dieu ; à condition que nous ferons part au pauvre des biens que Dieu nous a confiés, que nous consacrerons au moins le superflu de nos revenus au soulagement du pauvre (1) ; ainsi nos biens ne sont pas libres de toute redevance ; Dieu a hypothéqué sur ces biens la subsistance du pauvre. On peut dire même que vis-à-vis de Dieu, nous n'en avons qu'une sorte d'usufruit et non pas une possession perpétuelle et indépendante (2). J'ai donc eu raison de dire que Dieu est ce maître riche et puissant dont parle la parabole ; maître plus puissant et plus riche que tout autre, puisqu'il est le souverain maître du ciel et de la terre, et qu'il nous a tous constitués ses administrateurs et ses économes auprès des pauvres.

Mais par les mêmes paroles qui proclament les devoirs du riche envers le pauvre, Jésus-Christ a su aussi prévenir les injustes prétentions du pauvre ; il lui a interdit toute action sur le bien du riche. En effet, l'administrateur, l'économe, ne doit rendre compte de son administration qu'à son maître. A-t-il mal administré ? c'est au maître à le destituer, à exiger la reddition de ses comptes. Mais personne n'a le droit d'intervenir. Ainsi Jésus-Christ, par cela même qu'il a déclaré le riche son administrateur et son économe, l'a soustrait à tout contrôle humain, quant à l'usage des biens qu'il lui a confiés. Le pauvre lui-même, en faveur duquel Dieu a créé un droit sur le superflu des riches (3), ne peut pas faire valoir ce droit en justice par devant les tribunaux humains. Moins encore peut-il se faire justice par lui-même et se venger par le pillage et par le vol de la dureté du riche. Le pauvre qui vole le riche est aussi coupable devant Dieu que le riche qui refuse tout secours au pauvre. Mais la cause du pauvre contre le riche est

† (1) Verumtamen, quod superest, date eleemosynam. Luc, xi, 41. — (2) Temporalis prorogationis tempus suscepimus, non jus perpetuum possidendi. S. Petr. Chrysol. — (3) Quod superest, date eleemosynam. Luc, xi, 41.

une affaire entre l'homme et Dieu, et les autres hommes n'ont rien à y voir. Ce n'est, après tout, qu'une affaire entre l'administrateur et son maître. *Qui habebat villicum.*

Or voulez-vous savoir quel est, au tribunal de Dieu, le sort du riche que Dieu même avait rendu indépendant et non justiciable des tribunaux de la terre ? La suite de la parabole vous l'apprendra.

L'économe de l'Évangile, ne gardant plus ni discrétion, ni mesure dans les malversations et les gaspillages de toute sorte, fut dénoncé par la clameur publique auprès de son maître, comme dissipateur et administrateur infidèle (1). Oh ! la terrible vérité que Jésus-Christ nous a révélée par cette circonstance de sa parabole ! c'est-à-dire que toutes les fois que le chrétien se sert de ses talents pour s'enorgueillir, de son autorité pour opprimer le faible, de son crédit et de sa fortune ou pour séduire l'innocence ou pour corrompre la justice, au lieu de mettre crédit, puissance, richesse, au service du pauvre et de la vertu délaissée, alors un cri redoutable s'élève contre lui vers le tribunal de Dieu ; alors de toutes parts on entend des voix accusatrices qui dénoncent l'abus qu'il fait des dons de Dieu contre Dieu même. *Et hic diffamatus est apud illum.*

Dieu ne doit pas, ne peut pas souffrir toujours et se taire en présence d'un pareil abus de ses dons. Sa patience s'épuise, sa miséricorde se lasse, et un jour vient où il fait justice de ces accusations et des cris du pauvre (2). Hâtons-nous donc, nous dit S. Pierre Chrysologue, d'empêcher que de pareilles accusations ne nous préviennent auprès du Juge suprême. Hâtons-nous d'étouffer par l'exercice de la miséricorde ces cris accusateurs de notre injustice et de notre peu de charité (3) ; autrement nous n'éviterons pas le sort de l'économe infidèle.

En effet, le maître de cet économe ayant constaté ses malversations et ses méfaits, tout d'un coup, à l'improviste, et lorsqu'il s'y attendait le moins, le fait venir devant lui, le somme de rendre compte des infidélités passées, et lui enlève, avant le terme fixé, toute administration pour l'avenir (4).

C'est aussi ce qui, à la longue, arrive à tout chrétien qui ne fait pas un usage légitime et charitable des biens temporels qu'il a reçus : « Dieu le destitue, dit S. Grégoire ; Dieu lui enlève la richesse, au moyen de ces revers imprévus, qui souvent, en peu de

(1) *Et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona illius.* Luc, xvi, 1. —

(2) *Non est oblitus clamorem pauperum.* Ps. ix, 13. — (3) *Caveamus ne apud patrem familias male versæ substantiæ fama nos præcedat.* S. Petr. Chrysol. — (4) *Redde rationem villicationis tuæ, jam enim amplius non poteris villicare.* Luc, xvi, 2.

jours, réduisent à néant les plus grandes fortunes, ou bien, par une mort prématurée et soudaine, le cite à son tribunal éternel pour y être jugé avec rigueur, condamné sans miséricorde (1). »

Quelle sera donc alors notre consternation et notre épouvante ? L'économe de l'Evangile, entendant la signification de l'ordre qui le privait de son emploi : « Malheureux que je suis ! s'écriait-il ; voilà que mon maître me chasse de sa maison, me prive de toute ressource pour vivre. Que vais-je devenir, et que puis-je faire maintenant ? Travailler à la terre ? je n'en ai pas la force ; mendier ? je n'en ai pas le courage (2). »

« Entendons bien, nous dit Eusèbe d'Emèse, l'importante vérité que nous révèlent ces tristes paroles de l'économe infidèle. Pendant cette vie, nous avons, pour cultiver le terrain stérile de notre cœur, la bêche de la componction et de la pénitence ; et ainsi nous pouvons obtenir des produits qui seront notre ressource pour la vie éternelle (3). » Pendant cette vie, nous pouvons mendier avec succès l'intercession des saints et des anges, et surtout de l'auguste Vierge, auprès de Dieu (4). Mais, hélas ! à l'heure de la mort, dans les derniers instants de la dernière maladie, ne conservant plus assez de force, assez de présence d'esprit, nous ne pourrons travailler à remuer, à remettre en ordre notre cœur ; *Fodere non valeo*. Nous n'aurons peut-être plus assez d'assurance pour solliciter, assez de confiance pour espérer le secours de la Mère de Dieu, que nous aurons oubliée ; des anges, que nous aurons méconnus ; des saints, dont nous nous serons moqués : *Mendicare erubescio*. Hélas ! il est bien tard pour s'exciter à la contrition lorsque le cœur s'est endurci ! il est bien difficile de faire un pénitent d'un homme qui n'est presque plus qu'un cadavre ! Osera-t-on se tourner vers Dieu pour lui demander sa miséricorde dont on a tant abusé, un pardon que l'on désespère d'obtenir ?

Prévenons, maintenant qu'il en est temps encore les suites d'une fin si déplorable. Hâtons-nous d'imiter l'économe de l'Evangile. Que fait-il ? il profite des moments où la procuration et la signature de son maître ne lui ont pas encore été retirées. Il réunit ses débiteurs ; il leur remet, au moyen d'une quittance en règle, une portion de ce qu'ils devaient à son maître. Car, disait-il, « ces débiteurs se souviendront un jour de l'indulgence dont j'ai usé à leur égard aujourd'hui, et ils m'accorderont un asile chez

(1) Non pervenit ad statutum tempus, qui suæ villicationis tempus amisit. S. Greg. — (2) Quid faciam, quia Dominus meus aufert a me villicationem ? Fodere non valeo ; mendicare erubescio. Luc, xvi, 3. — (3) In hac vita tantum licet ligone devotæ compunctionis fructum acquirere. Euseb. Emiss. — (4) Hic mendicamus a sanctis auxillium. *Ibid.*

eux, lorsque je serai chassé de la maison de mon maître (1). »

Or, ce qui paraît d'abord bien surprenant, le maître, loin de blâmer son économe de ce nouvel acte d'infidélité, n'a que des éloges pour son astucieuse prévoyance. Que peut signifier une indulgence aussi étrange ? Est-ce par hasard que l'approbation divine nous est assurée, si, à l'exemple du mandataire frauduleux, nous usurpons, nous dérobons le bien d'autrui ?

Comprenons mieux la parabole : cette parabole met en relief non pas les rapports d'intérêts d'homme à homme, mais les rapports de l'homme avec Dieu ; et elle renferme toute la législation de la charité. Le maître de l'Evangile n'avait certainement pas confié ses biens à son économe pour qu'il lui fût loisible de les employer à se faire des amis. Dieu pouvait sans doute procéder de la même manière avec nous. C'est de Dieu que nous tenons nos biens, même ceux que nous possédons par des voies légitimes. C'est lui qui nous les a donnés en bénissant nos travaux, nos industries, la culture de nos terres. Il en est le propriétaire véritable, le véritable maître. Il pouvait donc nous imposer la condition de les partager avec les pauvres, à titre de justice, et en qualité d'économes et de payeurs du divin Maître. Dans cette hypothèse, nous n'aurions fait que remettre aux pauvres ce que Dieu leur a destiné ; et en faisant l'aumône nous n'aurions eu aucun mérite devant Dieu, aucun droit à la reconnaissance des hommes.

Mais le Dieu de bonté a voulu agir tout autrement avec nous. Il impose à l'homme de respecter toujours le bien d'autrui, comme s'il en était autant le véritable propriétaire devant Dieu qu'il l'est devant les hommes. En matière de charité, il nous a affranchis de toute contrainte imposée de par la loi civile. Il nous a laissés parfaitement libres de faire ou refuser l'aumône. Ainsi, comme nous l'avons déjà fait comprendre, ce n'est pas le gouvernement, mais l'Eglise ; ce n'est pas le code, mais l'Evangile ; ce ne sont pas les tribunaux, mais la conscience, que Dieu a chargés de nous rappeler à l'accomplissement des devoirs de la charité.

Il ne s'en est pas tenu là. Lorsque nous donnons quelque chose aux pauvres, Dieu daigne considérer cette donation comme un acte de générosité de notre part ; tandis qu'elle n'est que l'accomplissement d'un devoir de justice. Il nous traite et nous considère comme si nous avions donné ce qui est à nous. Il loue notre adresse à nous faire des amis avec son propre bien ; il promet de récompenser une charité exercée avec des ressources qui ne sont pas les

(1) *Scio quid faciam, ut, cum amotus fuero a villicatione, recipiant me in tabernacula sua.* Luc. xvi. 4.

nôtres. Voilà ce que figure cette étonnante louange donnée dans la parabole à l'économe infidèle : *Et laudavit dominus villicum iniquitatis*. Ainsi Dieu, par une adorable condescendance, veut nous amener à nous faire des amis avec ses propres biens ; et voilà pourquoi Jésus-Christ conclut sa parabole par cette grave exhortation : « Faites-vous, avec l'argent de l'iniquité, des amis qui, après votre mort, vous accueilleront dans les demeures éternelles. »

Jésus-Christ appelle les richesses « l'argent de l'iniquité : *mammona iniquitatis*. » Et cela d'abord, dit S. Jérôme « parce qu'il est rare que le riche ne soit ou l'héritier d'un injuste ou un injuste lui-même (1). » « Et cela, dit Eusèbe d'Emèse, parce que les richesses, même quand elles ne doivent rien à l'usure et aux friponneries de toute sorte, même quand elles n'ont pas à rougir de leur origine ni de leur accroissement, ne sont que trop souvent l'aliment du faste et de la volupté (2) ; et trop souvent aussi un instrument de tyrannie et d'oppression (3). » Il y a, d'ailleurs, injustice dans la propension que nous avons à nous regarder comme maîtres absolus et indépendants de nos richesses ; Dieu, comme nous l'avons vu, ne nous en ayant confié que l'administration. Et toutefois, telle est la bonté de Dieu, que non seulement il nous permet, mais il nous exhorte et nous oblige à nous ménager des amis avec ces mêmes biens qui ont presque toujours quelque tache d'injustice ou dans leur origine, ou dans leur gestion, ou dans leur usage. Il promet de louer lui-même de sa bouche divine nos aumônes, et de les récompenser comme des actes de générosité exquise, tandis qu'ils n'auront été, par rapport à Dieu, que des actes de justice et de stricte équité : *Laudavit dominus villicum iniquitatis*. Il nous présente, au terme de la vie, la belle perspective des pauvres secourus par nous venant à notre rencontre au moment de notre mort, pour nous accompagner et nous introduire dans les demeures éternelles : *Ut recipiant vos in æterna tabernacula*.

Mais, direz-vous peut-être, si les pauvres ne vont pas au ciel, s'ils ne nous précèdent pas dans le chemin de l'éternité, comment expliquer qu'ils viendront à notre rencontre à l'heure de la mort (4) ? Tranquillisez-vous, Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré lui-même que tout ce que nous donnons aux pauvres, c'est à lui-même que nous le donnons ? En effet, Jésus-Christ étant, comme fils de Dieu, infiniment riche, s'est fait pauvre pour nous, comme

(1) Omnis dives aut iniquus aut iniqui hæres. S. Hier. — (2) Quia sunt illecebræ peccatorum. Euseb. Emiss. — (3) Mammona mundo tyrannico furore dominatur. S. Petr. Chrysol. — (4) Quomodo recipiant pauperes benefactores suos ? S. Petr. Chrysol.

fil de l'homme, a vécu pauvre, est mort pauvre. Maintenant qu'il s'est retiré dans le ciel, il n'en continue pas moins à être pauvre, à vivre pauvre sur la terre dans la personne des pauvres, par lesquels il déclare être représenté ; de sorte que les prières des pauvres sont ses prières, les larmes des pauvres sont ses larmes, les souffrances des pauvres sont ses souffrances ; c'est donc lui-même, et en lui les anges et les saints, que nous nous rendons favorables et dont nous nous faisons des amis en secourant les pauvres. Ainsi, de même que le pauvre représente Jésus-Christ sur la terre, Jésus-Christ, pareillement, représente le pauvre dans le ciel. Ainsi, à défaut du pauvre que vous aurez secouru, Jésus-Christ et ses saints seront toujours prêts à vous accueillir sur le seuil de l'éternité (1).

Eh quoi ! les riches charitables, mais oublieux des autres préceptes, pourront donc se sauver sans repentir, sans pénitence, sans observation de la loi tout entière ? Non sans doute, mes frères, mais telle est la bonté de Dieu, tel est à ses yeux le mérite de la charité, que les actes de cette vertu obtiendront sûrement et le temps, et la grâce, et l'esprit de la vraie pénitence aux plus grands pécheurs. Ceci nous ne l'inventons point, nous ne le disons pas de nous-même. L'Écriture sainte elle-même nous révèle la puissance de l'aumône. Nous pouvons en effet, d'après l'Écriture même, nous représenter la charité comme une tendre mère qui couvre de son manteau toutes les misères de l'âme et les dérobe, pour ainsi dire, à l'œil de la justice (2). L'aumône, d'après l'Écriture, est une sorte de rédemption, qui décharge l'homme de toutes les suites de son péché (3). L'aumône est l'ange thaumaturge qui nous arrache à la mort éternelle et nous est un sûr garant de la miséricorde divine (4).

Ainsi, dit S. Grégoire, ces pauvres que nous rencontrons, qui nous importunent de leurs prières, qui nous attristent par le spectacle de leurs haillons et de leurs infirmités, ces pauvres, aujourd'hui rebut du monde, ce sont, aux yeux de la foi, des êtres privilégiés. Ils nous demandent aide et secours aujourd'hui ; un jour ils seront nos patrons et nos intercesseurs, si nous le voulons bien (5). Oui, ces pauvres peuvent promettre avec certitude de tenir plus qu'ils ne demandent ; ils obtiennent pour leurs bienfaiteurs plus qu'ils ne reçoivent. Ils reçoivent ici-bas les soulage-

(1) *Recipit vice illorum ; quia quod pauperibus datur in terra, ab ipso recipitur in cælo.* S. Petr. Chrysol. — (2) *Charitas operit multitudinem peccatorum.* I Petr. iv, 8. — (3) *Peccata tua eleemosynis redime.* Dan. iv, 14. — (4) *Eleemosyna a morte liberat et facit invenire misericordiam.* — (5) *Ecce importune sese pauperer offerunt, rogant nos ut pro nobis intercessores veniant.* S. Gregor.

ments du corps, et ils nous obtiennent au ciel le salut de l'âme ; ils nous demandent quelques pièces de monnaie pour le temps ; et ils nous procurent les richesses du paradis pour l'éternité. Voyez, s'il est possible de refuser, lorsque ceux qui nous présentent leur requête, vont devenir pour nous de si puissants intercesseurs (1).

Mais il y a encore une circonstance dans la parabole que je n'ai pas expliquée et qui mérite bien de fixer toute votre attention. C'est qu'après nous avoir parlé de l'astucieuse habileté du ministre infidèle, après nous avoir dit comment il sut s'y prendre pour s'assurer des ressources dans l'avenir aux dépens de son maître, Jésus-Christ, avec le ton d'une sainte tristesse et l'accent d'une divine douleur s'écrie en terminant : « Hélas ! les fils du siècle, au milieu de leur génération, sont plus clairvoyants et plus habiles que les fils de la lumière (2). »

C'est en effet ce qu'on ne voit que trop, ce qu'on a trop souvent à déplorer au sein des populations catholiques. Hélas ! si, pour se sauver, l'on faisait seulement la centième partie de ce que l'on fait pour se perdre ! Il n'est sorte de sacrifice auquel on ne souscrive pour s'assurer les biens du temps ; et on recule devant tout sacrifice, devant tout effort, quand il s'agit des biens de l'éternité !

Remarquez ici avec quelle précision Jésus-Christ partage le genre humain tout entier comme en deux familles, en deux nations. Tandis qu'aux yeux du monde il y a dans le genre humain des distinctions infinies de races, de familles, de castes, de dynasties, de conditions diverses ; Jésus-Christ, de son regard divin, mesurant toutes les générations et toutes les variétés de conditions différentes, les classe toutes sous deux divisions : d'un côté les fils des ténèbres, de l'autre les fils de la lumière ; d'une part ceux qui, d'après l'Évangile, sont nés de la chair, nés du démon (3), d'autre part ceux qui sont nés de Dieu (4) ; ou si vous voulez encore, les enfants du siècle présent et les enfants du siècle futur.

Voulez-vous maintenant savoir, quant au sujet qui nous occupe, quelle est cette illustre génération, cette noble famille des enfants de Dieu ? Ce sont ces riches que vous voyez au milieu de vous, aussi nobles par le cœur que par la naissance, aussi illustres par la piété que par le nom, qui ne trouvent d'autre avantage dans les richesses que de pouvoir faire des heureux ; qui s'estiment plus

(1) Patronis potius in æterna tabernacula nos recepturis quam egenis dona largimur. Videte si negare possumus, quando patroni sunt qui petunt. S. Gregor.

— (2) Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt. Luc. XVI. — (3) Vos ex patre diabolo estis. Jo. VIII, 44. — (4) Ex Deo nati sunt. *Ibid.* 1.

heureux eux-mêmes de donner que les pauvres de recevoir ; auprès desquels on n'invoque jamais en vain assistance et secours ; et dont la générosité inépuisable soutient et fait prospérer tant d'œuvres de charité et de religion, au sein de cette ville si noble et si chrétienne.

Ce sont ces héroïques filles de la charité, ces admirables sœurs de la miséricorde, en qui l'esprit toujours vivant de S. Vincent de Paul réalise des prodiges toujours nouveaux de dévouement et qui, véritables gloires de leur pays font partout, sur tous les points du globe, aimer, bénir et respecter la religion catholique avec le nom français.

Ce sont tous ces cœurs généreux, toutes ces excellentes natures, que vous comptez en si grand nombre parmi vos concitoyens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, pour lesquels c'est un délice, c'est un besoin impérieux, que de pouvoir faire du bien ; qui se montrent saintement avides de trouver des faméliques à rassasier, des misérables presque nus à vêtir, des veuves, des orphelins à préserver du désespoir ou de la séduction ; qui n'attendent pas qu'on les recherche, mais qui spontanément vont à la découverte de ces misères cachées, de ces familles doublement malheureuses, parce qu'elles rougissent de le paraître.

Ce sont aussi ces personnes vertueuses, qui, quoique dénuées des biens de la fortune, trouvent encore moyen d'être bienfaites à leur manière ; qui regrettent d'être pauvres, seulement parce qu'elles ne peuvent, selon leurs désirs, soulager les pauvres ; mais qui, par l'exemple de leur résignation, par leurs conseils, par mille services ingénieusement rendus, trouvent moyen d'exercer une charité féconde et précieuse à l'Eglise de Jésus-Christ.

Qu'il est beau de voir tous ces anges de la miséricorde, tous ces ministres visibles de l'invisible providence de Dieu, se répandre dans les divers quartiers de la ville, explorer les plus tristes réduits, donner conscience à certains malheureux d'une plus grande misère que celle qui provoquait leurs premières plaintes, leur faire désirer une guérison plus difficile et plus désirable que celle de leur corps miné par la maladie, et partout faire bénir la religion qui soulage tant de maux !

Oui, voilà les chrétiens qui forment la véritable génération, la véritable famille des enfants de Dieu, précisément parce qu'ils ne cherchent que Dieu, ils ne voient que Dieu dans la personne du pauvre et dans toutes leurs saintes entreprises. Le prophète les voyait en esprit, quand il s'écriait : C'est ici la génération de ceux

qui cherchent le Seigneur, qui cherchent la face du Dieu de Jacob (1).

Génération vraiment heureuse et aimée du ciel, parce que Dieu est avec elle et en elle : Le Seigneur, dit encore le prophète, est dans la génération sainte (2). Oui, âmes charitables, Dieu est avec vous, pour surveiller, protéger, pour bénir vos personnes, vos familles, vos biens (3). Quelquefois le monde pourra insulter à votre vertu et à votre charité, ainsi que faisait la femme de Tobie, quand elle ne comprenait encore rien aux épreuves du juste. Mais tous ces mépris sont passagers, et la récompense de la vertu sera éternelle. Or, en attendant que nous obtenions le bonheur de l'éternité, Dieu réalise assez souvent, dès ici-bas, la prospérité des familles charitables, pour confondre les détracteurs de la Providence et de la vertu (4).

Voulons-nous maintenant savoir quelle est cette génération des fils de Satan qui se croit si habile, qui se croit seule sage et éclairée dans le choix du vrai bonheur ? Ce sont ces riches incrédules, dont l'insatiable avarice, selon S. Augustin, foule aux pieds avec la même insolence et la crainte de Dieu et le respect de l'homme (5). Ce sont ces hommes à l'âme de bête immonde (6), selon l'expression de S. Basile, lesquels, à l'exemple du mauvais riche de l'Evangile, ne se servent des richesses que pour se plonger dans tous les excès du luxe et de la volupté. Ce sont ces idoles dorées, tour à tour si encensées et si enviées du monde ; et qui en même temps cachent sous des habits brodés, sous un vernis de politesse, sous des manières distinguées, une âme ignoble, un détestable naturel.

Ce sont ces riches, égoïstes à la fois et vaniteux, voluptueux et cruels, ambitieux et avarés, à la poitrine sans cœur, à l'âme de fer, qui non seulement ne donnent jamais rien aux pauvres, mais qui ne se croyant pas assez sûrs de la dureté de leur naturel se fortifient contre toutes les surprises de la sensibilité, et prennent toute espèce de précautions, afin que le pauvre n'approche pas de leur porte, que les gémissements du malheur ne parviennent jamais à leurs oreilles, et que le spectacle de la misère ne tombe jamais sous leurs yeux.

Ce sont ces égoïstes hypocrites qui, pour se justifier de prodiguer aux chiens et aux chevaux ce qu'ils refusent aux premiers

(1) *Hæc est generatio quærentium Dominum, quærentium faciem Dei Jacob.* Ps. xxiii, 6. — (2) *Dominus in generatione justa est.* Ps. xlii, 6. — (3) *Generatio rectorum benedicetur.* Ps. cxi, 2. — (4) *Gloria et divitiæ in domo ejus. Justitia ejus manet in sæculum sæculi.* Ps. cxi, 3. — (5) *Insatiabilis avaritia nec Deum timet nec homines veretur.* S. August. — (6) *Porcinam habentes animam.* S. Basil.

besoins de l'homme, traitent les pauvres de fripons et de fainéants; comme si ce n'était pas assez de méconnaître, en les délaissant, le caractère sacré que Jésus-Christ a imprimé sur les pauvres; comme si ce n'était pas assez de les frustrer des bienfaits préparés pour eux dans le plan de la Providence, sans venir encore, par un double sacrilège, après les avoir délaissés, les calomnier et les vouer à l'infamie.

Oh! que cette génération méchante et adultère (1), est infâme et maudite aux yeux de Dieu! Je n'entreprendrai pas de le dire aujourd'hui. Aussi bien nulle expression, nulle image ne pourrait y suffire. Une seule parole saura et les démasquer et les flétrir comme ils le méritent; ce sera la parole du Juge suprême prononcée au dernier jour du monde : Retirez-vous de moi!

Je ne vous ferai pas l'injure de vous demander maintenant à laquelle de ces deux générations vous voulez appartenir. Ne serait-ce pas, en effet, insulter tout ensemble et votre patriotisme et votre foi, que de vous demander si vous voulez fermer votre cœur et vos oreilles à la voix du malheur, aux supplications de la misère et de la souffrance? Chrétiens et Français, vous n'aurez pas oublié que la compatissance pour la misère est la première loi du christianisme et l'un des caractères propres de votre nation.

Non, non, je ne crains pas d'avoir pu compromettre aujourd'hui la cause que j'ai entrepris de plaider devant cet auditoire. Après tout, ce n'est pas un étranger peu exercé dans votre langue, et qui n'ose se flatter d'avoir crédit et autorité auprès de vous tous, qui peut nuire au triomphe d'une si noble cause. En effet, ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous convie à vous faire des protecteurs et des amis avec les richesses toujours entachées d'injustice. Ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous exhorte à purifier vos dons en les faisant passer par les mains pures et virginales des héroïques filles de S. Vincent de Paul. Oui, la collecte sera large et magnifique, elle répondra à la multiplicité des besoins que doit soulager cette œuvre si excellente; elle justifiera l'idée que je conçus des sentiments de cette noble cité, lorsque en y entrant la première fois je vis le sanctuaire de la charité surgir majestueux à côté des célèbres établissements de la science, comme pour les embellir et les couronner.

O Montpellier, ville si savante et si catholique, dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur, oui, vous subsisterez, vous prospérerez toujours! Vous n'aurez pas à craindre le sort de tant de puissantes et antiques cités, que l'égoïsme et l'avarice de leurs

(1) *Generatio mala et adultera!* Matth. XII, 39.

habitants, bien plus encore que le fer de l'ennemi ont précipitées de leur grandeur et vouées à une éternelle désolation. Vous prospérerez toujours, parce que vous fûtes et serez toujours une des villes les plus éclairées et les plus charitables de l'Europe catholique. Il en est très-certainement des cités comme des maisons particulières. La gloire et les richesses y sont comme immobilisées ; les fléaux de toute sorte n'osent en approcher, tandis que la foi catholique en est le rempart, que Dieu en est le défenseur, et que les œuvres de la charité en sont les vigilantes et actives sentinelles. L'oracle saint ne sera jamais révoqué : Celui qui donne au pauvre ne connaîtra pas l'indigence (1). Non, il ne connaîtra pas l'indigence de la parole de Dieu et de la doctrine chrétienne, la plus terrible de toutes les disettes (2). Il ne connaîtra pas l'indigence des sentiments affectueux, qui ne peuvent s'acheter avec l'or, si ce n'est avec l'or déposé dans le sein des pauvres. Surtout il ne connaîtra pas cette indigence absolue de mérites, qui sera si terrible pour ceux qui paraîtront vides de bonnes œuvres aux pieds du souverain Juge. Il ne connaîtra pas cette indigence d'appui et de consolation, auprès du suprême tribunal, sort réservé à ceux qui n'auront jamais voulu appuyer, soulager, ni consoler qui que ce soit.

Non, non, habitants de Montpellier, vous ne connaîtrez aucune de ces indigences ; vous aurez su, aux jours de l'abondance et de la prospérité, prévoir les jours mauvais (3). Plus sages encore que ceux qui, lisant dans l'avenir, trouvent dans d'habiles combinaisons les moyens de sauvegarder contre tout événement leurs fortunes temporelles, vous aurez trouvé dans les associations charitables les véritables compagnies d'assurance. Vous aurez connu cette sainte usure que l'on exerce sur Dieu même quand on donne largement à ses pauvres (4). Et Dieu dans le temps vous rendra, en échange d'un or sujet à la rouille, l'or pur de sa grâce et de la sainteté. En attendant qu'il vous donne avec profusion dans l'éternité les seules richesses incommutables, les seules richesses qui ne sont pas un instrument et un moyen, mais le terme de tous les désirs et de tous les vœux ; et ces richesses, ce sont les pauvres, jadis banquiers de Jésus-Christ sur la terre, qui, devenus les gardiens et les plénipotentiaires de Jésus-Christ à la porte des cieux, vous en mettront pour jamais en possession. Ainsi soit-il.

(1) Qui dat pauperi non indigebit. Matth. XVIII, 27. — (2) Famem audiendi verbum Dei. Amos. VIII, 11. — (3) Non timebit domui suæ a frigoribus nivis. Prov. XXXI, 21. — (4) Fœneratur Domino qui miseretur pauperis. Ibid. XIX, 17.

XI^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

JÉSUS GUÉRIT UN SOURD-MUET — CÉRÉMONIES DU BAPTÊME

PAR M. L'ABBÉ REGNAUD

*Misit digitos suos in auriculas ejus ;
et expuens, tetigit linguam ejus.*

(Jésus) lui mit ses doigts dans les oreilles et lui toucha la langue de sa salive.

Marc, VII, 33,

M. F. — Dans le miracle que nous raconte l'Evangile de ce Dimanche, les Saints Pères ont vu, comme tous dans les autres, un double but, savoir : un but principal et direct, et un but secondaire et allégorique. Le premier, c'est de prouver par un fait éclatant la divinité de Jésus-Christ ; et le second, c'est de présenter sous d'ingénieux symboles les vérités saintes du Christianisme. Les Juifs contemporains de Notre-Seigneur ne comprenaient pas ce double sens des prodiges, qu'il opérait à leurs égards. Mais à présent que l'économie de la Religion s'est pleinement développée, nous voyons tout ce qu'il a voulu y renfermer pour notre instruction. Ainsi de même que le sourd-muet figure notre âme souillée du péché originel : de même le miracle fait par Jésus pour guérir le sourd-muet figure le Baptême, que l'Eglise nous administre en son nom pour purifier notre âme. Déjà nous vous avons expliqué les circonstances de la guérison du sourd-muet. Les Cérémonies du Baptême où s'opère la guérison de notre âme étant fort instructives, il me paraît utile de vous les rappeler brièvement et de vous en montrer le sens mystérieux. La principale Cérémonie consiste à verser de l'eau sur la tête de la personne qu'on baptise et à dire en même temps : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit (1). » Voilà ce qui constitue le rite essentiel du Baptême. Pour les autres Cérémonies, elles en précèdent, accompagnent ou suivent l'administration. C'est d'elles que nous allons spécialement nous occuper. De là trois Questions dans notre Homélie.

I Quelles sont les Cérémonies préliminaires du Baptême ? — Lorsque le Prêtre doit administrer le Baptême, il se revêt du surplis et de l'étole violette ; et, accompagné d'un clerc, il se rend à la porte de l'Eglise, Il y arrête l'Enfant à baptiser, pour montrer

(1) En latin : « Ego te baptizo in nomine Patri et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

qu'étant sous le joug du démon il n'est pas digne d'entrer dans la Maison de Dieu. La personne qui porte l'Enfant le tient sur le bras droit et se place au milieu, ayant le Parrain à sa droite et la Marraine à sa gauche. Alors le Prêtre, ayant la tête couverte, leur demande quel Enfant ils présentent à l'Eglise, si c'est un garçon ou une fille, s'il est de la Paroisse et s'il a été ondoyé. Si l'on répond qu'il est d'une autre paroisse, il doit les y renvoyer, à moins qu'il n'y ait nécessité urgente de le baptiser ou qu'on ne lui présente une permission du Curé ou de l'Evêque. Et si on lui déclare que l'Enfant a été ondoyé, il se borne à suppléer les Cérémonies, après avoir acquis la certitude que le Baptême est valide. S'adressant au Parrain et à la Marraine, il les interroge sur leur propre croyance, avant de les admettre à répondre pour l'Enfant qu'ils représentent. Il leur demande s'ils veulent vivre et mourir dans la Foi de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. S'ils lui répondaient négativement, il ne devrait pas les admettre. Il les avertit ensuite de l'excellence des fonctions qu'ils ont à remplir et des obligations qu'ils vont contracter. Car ils vont devenir en ce jour comme les père et mère de cet Enfant dans l'ordre du salut. Aussi est-ce en cette qualité qu'ils lui donnent un nom, pour lui montrer qu'il sera l'Enfant des Saints et pour lui assurer un protecteur dans le Ciel, en même temps qu'ils seront ses protecteurs sur la terre. Ils devront, par conséquent, lui rappeler les promesses qu'ils auront faites pour lui et qui leur rappelleront celles qu'on a faites aussi pour eux le jour de leur Baptême. Cet avertissement donné, le Prêtre leur demande le nom qu'ils veulent imposer à l'Enfant. Si on lui donnait un nom profane, mythologique, ridicule ou indécent, comme ceux des païens ou des faux dieux, il ne les accepterait pas. Il ne saurait admettre, pour le baptiser, que le nom d'un Saint reconnu par l'Eglise.

II Quelles sont les Cérémonies dont est accompagnée l'administration du Baptême ? — Après les Cérémonies préliminaires que nous venons de rappeler, le Prêtre procède au Rite propre du Baptême. Il commence par interroger l'Enfant, en la personne de ses Parrain et Marraine, sur ce qu'il demande à l'Eglise. « La foi, » répondent-ils. — « Que vous procure la Foi ? » — « La Vie éternelle. » Après cette interrogation, le Prêtre lui enseigne la doctrine de la Foi Chrétienne, qu'il aura à professer. Et il lui apprend que, s'il veut entrer dans la Vie éternelle, il devra observer les Commandements du Seigneur son Dieu, en l'aimant de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit; et son prochain,

comme lui-même. Ensuite il souffle trois fois légèrement sur son visage, pour en chasser le démon par la vertu du Saint-Esprit, qui est comme le souffle de Dieu et qui doit lui communiquer une nouvelle vie, en le régénérant par les mérites de Jésus-Christ. Il lui forme avec le pouce le Signe de la Croix sur le front et sur le cœur, pour lui apprendre qu'il doit toujours aimer la Croix de Jésus-Christ et ne jamais en rougir, s'il veut parvenir un jour à la gloire du Ciel ; il étend sa main sur sa tête, pour signifier que Dieu va prendre possession de son corps et de son âme et briser tous les liens qui le retiennent enchaîné à Satan ; il met dans sa bouche quelques grains de sel bénit, comme le symbole de la sagesse et du goût des choses célestes que l'Eglise demande pour lui au Seigneur ; il fait sur lui un premier Exorcisme, pour le délivrer de l'esprit immonde au nom de la Très-Sainte Trinité. Puis étendant de nouveau la main sur sa tête, il conjure Dieu de l'éclairer et de le sanctifier ; et il place sur lui l'extrémité de son étole, pour l'introduire dans le temple de Dieu. Quand il y est entré et qu'il est arrivé aux Fonds Baptismaux, le Prêtre récite, avec les Parrain et Marraine, le Symbole des Apôtres et l'Oraison Dominicale, indiquant ainsi que, pour être Enfant de Dieu, il faut connaître les mystères de la religion et avoir l'esprit de prière. Il fait alors un second Exorcisme, pour en chasser entièrement l'esprit de ténèbres ; il lui met de la salive aux oreilles et aux narines, en répétant ces paroles du Sauveur au sourd-muet : « Ephpheta, » c'est-à-dire : « Ouvrez-vous, » pour le disposer à écouter la parole de Dieu et à respirer la bonne odeur de Jésus-Christ. Ensuite, il lui demande s'il renonce à Satan à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes. Après que les Parrain et Marraine ont, en son nom, répondu affirmativement, il lui fait une onction sur la poitrine et entre les épaules avec l'Huile des Catéchumènes, pour le préparer à combattre comme un généreux athlète les ennemis du salut et à porter avec joie le joug de Jésus-Christ. C'est alors qu'il dépose l'étole violette pour prendre l'étole blanche, en signe de joie. Avant d'admettre l'Enfant au Baptême, il exige de lui une profession publique de sa foi aux principaux Articles du Symbole et lui adresse ces trois questions : « Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ? Croyez-vous en Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur, qui est né et qui a souffert ! Croyez-vous au Saint-Esprit, la Sainte Eglise Catholique, la Communion des Saints, la Rémission des Péchés, la Résurrection de la chair, la Vie éternelle ? » Quand il a exprimé son adhésion à ces vérités en répondant par la bouche de ses Parrain et Marraine : « J'y crois, » le

Prêtre lui demande s'il veut être baptisé. Et, après s'être assuré qu'il le désire, il le baptise suivant le Rite que nous avons déjà indiqué, en disant : « Je te baptise, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

III. — Par quelles cérémonies se termine l'administration du Baptême? — Lorsque le prêtre a baptisé l'Enfant, il oint son front avec le Saint-Chrême pour lui apprendre qu'il est désormais uni à Jésus-Christ, qu'il est devenu membre de son corps mystique et qu'il participe à sa royauté. Le Chrêmeau qu'il lui met alors sur la tête et qui remplace la robe blanche dont on revêtait autrefois les Néophytes, représente la sainteté qu'il a reçue au Baptême et avec laquelle il doit comparaître devant le tribunal du Christ, pour obtenir la vie éternelle. Enfin le Cierge allumé qu'il lui place dans la main est la figure de la foi animée par la charité, que lui a communiquée le Baptême et qu'il doit conserver et augmenter par la fidèle observation des Commandements de Dieu. Après lui avoir ainsi conféré le sacrement de la régénération, il le congédie en disant : « Va en paix, et que le Seigneur soit avec toi ! » Voilà comment s'administre le Baptême solennel conféré aux Enfants. — Pour le Baptême d'un adulte, il y a d'autres Cérémonies qui lui sont propres et qui ne sont pas moins admirables. Après s'être revêtu du surplis et de l'étole ou même de la chappe violette, le Prêtre se rend à l'autel avec ses clercs. Et là, s'étant mis à genoux, il demande à Dieu la grâce d'administrer dignement un si grand sacrement. Puis, se levant, il fait le Signe de la Croix, implore le secours céleste et récite avec son clergé et ses ministres l'Antienne « Effundam (1) » avec les Psaumes VIII, XXVIII et XLI. Ces Psaumes terminés, il dit plusieurs Oraisons où il conjure le Seigneur de prémunir ses serviteurs contre toutes sortes d'adversités, de rendre pour eux son ministère efficace, de les régénérer par le Baptême et de les compter ainsi parmi les membres de son Eglise. Alors, il va processionnellement avec ses ministres à la porte, où il interroge le Catéchumène, placé entre ses Parrain et Marraine, sur ce qu'il demande à l'Eglise de Dieu. Le Catéchumène ayant répondu qu'il demande la foi avec la vie éternelle, il lui dit : « Si vous voulez avoir la vie éternelle, observez les Commandements. Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit ; et votre prochain comme vous-même. C'est

(1) En français : « Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés de toutes vos iniquités, dit le Seigneur. »

dans ces deux Commandements que sont renfermés toute la Loi et les Prophètes. Or la foi consiste à adorer un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, sans confondre les personnes ni séparer la substance. Car autre est la personne du Père ; autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit ; mais ces trois personnes ne sont qu'une seule substance et une seule divinité. » Lorsque le Catéchumène a renoncé au démon et fait profession de foi, le Prêtre souffle sur son visage pour en chasser le démon et pour lui communiquer le Saint-Esprit ; et il lui imprime le Signe de la Croix sur le front et sur le cœur, en lui disant d'abhorrer l'Idolâtrie (ou le Judaïsme, ou le Mahométisme ou l'Hérésie) et d'adorer Dieu le Père tout puissant et Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur. Il lui signe encore le front, les oreilles, les yeux, les narines, la bouche, la poitrine, les épaules et tout le corps. Quand il lui a donné le sel bénit et qu'il l'a exorcisé, il l'introduit dans l'Eglise. Le Catéchumène, y étant entré, se prosterne sur le pavé ; et se levant, il récite avec le Prêtre le Symbole des Apôtres et l'Oraison Dominicale. Après l'avoir de nouveau exorcisé et lui avoir fait l'onction de l'Huile Sainte, il le conduit aux Fonts, où il le baptise et termine la Cérémonie suivant le Rite ordinaire.

Telles sont, M. F., les Cérémonies du Baptême solennel. Comme vous avez pu vous en convaincre, rien n'est plus admirable que leur signification. Aussi devons-nous remercier Notre-Seigneur de les avoir inspirées à son Eglise. On raconte de Clovis, qu'à la vue de la pompe déployée pour son Baptême il dit à S. Rémy : « Mon Père, est-ce là le Royaume de Jésus-Christ, que vous m'avez promis ? — Non, » répondit l'Evêque ; « mais c'est le chemin qui y conduit. » Lorsqu'on nous a conféré le sacrement de la régénération, nous n'en avons pu comprendre les belles cérémonies, puisque la raison ne s'était pas encore manifestée en nous. Mais à présent qu'elle nous éclaire et qu'à sa lumière s'unit en nous la lumière de la foi, aimons à considérer et à méditer les Cérémonies du Baptême, lorsque nous avons le bonheur d'y assister. Que la vue de ces touchants symboles ranime notre foi et nous rende plus fidèles à remplir les devoirs du Christianisme et à mériter ainsi plus efficacement la Vie éternelle. Ainsi soit-il.

XII^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DU SAMARITAIN (1)

PAR LE PÈRE VENTURA

Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me ut mederer contritis corde et consolarem omnes lugentes.

L'Esprit de Dieu est sur moi, le Seigneur m'ayant marqué de son onction, afin que je puisse guérir toutes les plaies de l'âme et consoler tous ceux qui pleurent.

Is. LXI.

C'est au nom et en la personne du Messie qui allait venir, que le prophète a prononcé ces douces et touchantes paroles ; et ainsi ces paroles furent une révélation anticipée qui manifestait d'avance et le but, et l'esprit et l'importance, et les avantages de la mission de Jésus-Christ en ce monde.

Or cet aimable Sauveur est venu ensuite dire lui-même à ses apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie (2). » Et par là il nous a fait comprendre que dans la suite des siècles, la mission des pasteurs, ministres de l'Eglise, est exactement la même que la mission de Jésus-Christ, fondateur de l'Eglise. C'est-à-dire que le prêtre ne reçoit l'onction divine de l'Esprit-Saint que pour continuer dans le monde la mission d'amour que le Sauveur a commencée ici-bas, et qu'à l'exemple de son divin modèle, le prêtre, en tant que prêtre, ne doit pas dominer par la force, mais gagner les cœurs par la charité ; qu'il ne doit pas être le ministre de la justice et des châtiments, mais l'ange de la miséricorde et du pardon ; qu'il n'existe, en un mot, que pour guérir ses semblables de tous leurs maux, leur assurer la vraie liberté, les vraies consolations, le vrai bonheur : *Spiritus Domini super me*, etc.

Mais il n'a pas suffi à Jésus-Christ de déléguer à ses apôtres et à leurs successeurs cette précieuse et touchante mission, il a

(1) Prêchée à Saint-Pons, diocèse de Montpellier, pour la clôture de la retraite ecclésiastique. — (2) Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Jo. xx, 21.

voulu aussi la leur présenter comme en action et en un tableau vivant, dans la délicieuse parabole du Samaritain.

Ainsi, en ce moment où ces vénérables prêtres, entourant leur saint évêque de leur respect et de leur amour après s'être retrem-pés, par les exercices de la retraite, dans l'esprit de leur vocation, sont venus ici renouveler publiquement, en présence de Dieu et du peuple, les engagements de leur sacerdoce, rien ne m'a semblé plus opportun que l'explication de cette parabole, dans laquelle le Fils de Dieu, tout en nous révélant les prodiges de son amour, a tracé d'une manière si frappante le caractère véritable de son Eglise, les devoirs du prêtre envers le peuple, et les devoirs du peuple envers le prêtre.

Esprit-Saint, par qui seul la charité de Dieu se répand dans les cœurs, descendez aujourd'hui d'une manière toute spéciale sur nous tous : afin qu'à l'école de l'amour infini, pénétrés tous de cette charité sainte, qui fait les délices de Dieu et le bonheur des hommes, nous apprenions à nous aimer, à nous servir, à nous soulager mutuellement dans nos misères et dans toutes nos afflictions : *Ut mederer*, etc. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de Marie, la mère de la parfaite dilection. *Ave Maria*.

I. — Le mot *Jérusalem* signifie *la vision de la paix* ; le mot *Jéricho* signifie *la lune*. Ainsi dans la parabole que j'entreprends d'expliquer, la ville de Jérusalem représente l'état d'innocence dans lequel l'homme jouissait de la paix et du repos de l'âme, et la ville de Jéricho figure l'état de notre chair après le péché. Car, comme la lune a différentes phases, de même notre chair, à cause du péché, naît dans la misère, grandit dans la souffrance, vieillit dans la douleur et disparaît dans la mort. Ces rapprochements et ces interprétations nous sont fournis par S. Augustin (1).

Le voyageur de la parabole qui se rendait de Jérusalem à Jéricho, et qui tomba entre les mains des voleurs (2), c'est donc, selon S. Augustin, Adam et toute sa race, c'est l'humanité entière, qui par le péché est sortie de la véritable Jérusalem, de la vision de paix de l'état de grâce où l'on est en commerce et en union avec

(1) Homo qui descendit est Adam ; Hierusalem, civitas pacis, cujus beatitudo lapsus est. Jericho, id est luna, significat mortalitatem nostram, propterea quod nascitur, crescit, senescit et moritur. S. Aug. — (2) Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones (Luc, x, 30.) Il y avait au rapport de S. Jérôme, entre Jérusalem et Jéricho, un immense désert que les Juifs appelaient *a dommin*, c'est-à-dire le lieu du sang, à cause des assassinats qu'y commettaient fréquemment les voleurs de grand chemin sur de malheureux voyageurs. C'est à ces circonstances que Jésus-Christ fait allusion dans ce récit, qui, d'après plusieurs interprètes, serait moins une parabole que le souvenir d'un fait réel arrivé peu de temps avant que le divin Maître en fit le sujet d'une de ses plus magnifiques et touchantes instructions.

Dieu, passer à Jéricho, pour commencer à vivre de la vie du péché, qui, comme l'astre des nuits, est muable, inconstante et sujette à défaillance.

Les larrons aux mains desquels est tombé le malheureux voyageur, ce sont, dit S. Ambroise, les anges de ténèbres, aux mains desquels est tombée l'humanité pour n'avoir pas cherché en Dieu sa force et son appui (1).

Il est dit dans la parabole que les larrons, après avoir dépouillé le voyageur de tout ce qu'il avait, après l'avoir brisé de coups, le laissèrent couvert de plaies et à demi mort au milieu du chemin (2).

Or les esprits mauvais en ont fait autant avec l'homme tombé en leur pouvoir. Ils l'ont dépouillé, dit S. Ambroise, de la robe d'innocence, de tous les ornements de la grâce spirituelle (3). Ils lui enlevèrent, dit S. Augustin, toutes les habitudes vertueuses qui forment les véritables ornements de l'âme (4). Ils lui ravirent enfin, dit S. Jean Chrysostôme, le principe de l'immortalité du corps et le droit à la candidature du ciel (5). Ils consommèrent ce dépouillement sacrilège, dit aussi S. Augustin, en blessant profondément l'âme humaine dans ses plus nobles facultés, dans son libre arbitre (6), et en la couvrant des plaies hideuses du péché ; car les péchés, dit le vénérable Bède, sont des plaies véritables qui altèrent, qui défigurent l'intégrité de l'âme, comme les plaies altèrent et défigurent l'intégrité du corps (7).

Le prêtre et le lévite, qui, passant tout près du malheureux voyageur blessé et mourant, ne sont pas touchés de son sort et continuent leur chemin sans lui porter le moindre secours (8), signifient, selon S. Jean Chrysostôme, la stérilité du Sacerdoce transitoire d'Aaron, et l'inefficacité de la loi mosaïque, pour gué-

(1) Qui sunt latrones, nisi angeli noctis et tenebrarum. S. Ambros ? Origène avait dit aussi : « Les larrons sont ces puissances ennemies, desquelles le Seigneur a dit dans l'Evangile : « Tour ceux qui sont venus avant moi n'ont été que des voleurs et des brigands : « Latrones sunt contrariæ fortitudines, de quibus Dominus » ait : Omnes, quotquot venerunt, fures sunt et latrones. » Il faut se souvenir aussi que Jésus-Christ a appelé le démon l'assassin de l'homme, dès le commencement du monde. « Ille homicida erat ab initio. » Jo. VIII, 44, — (2) Qui expoliaverunt eum et, plagis impositis, abierunt, semivivo relicto. Luc. x, 30. — (3) Expoliaverunt innocentiam vestem et indumentis gratiæ spiritualis. S. Ambros. C'est de cette robe, dit le vénérable Bède, que nos premiers parents se sentirent dépouillés, lorsqu'ils reconnurent en rougissant qu'ils étaient nus : « Hæc est illa stola, qua amissa, protoplasti cognoverunt se esse nudos. » — (4) Ornamentis morum. S. Aug. — (5) Immortalitate et dignitate celesti. S. Jo. Chrys. — (6) Liberum arbitrium vulneratum. S. Aug. — (7) Plagæ peccata dicuntur, quia his humanæ naturæ violatur integritas Venerab. Beda. Sur le mot *semivivo*, à demi mort. S. Augustin fait remarquer que l'homme du côté du cœur, en tant qu'il était ravagé et tyrannisé par le péché était réellement mort ; mais du côté de l'esprit il était encore vivant, pouvant encore connaître et comprendre son Dieu. « Semivivo quia ex parte quæ potest adhuc cognoscere et intelligere Deum vivus est ; ex parte quæ peccatis contabescit et premittitur mortuus est. » — (8) Sacerdos quidam viso eo præterivit, similiter et levita. Luc. x, 31, 32.

rir les blessures et les infirmités de l'humanité déchue (1), d'après d'autres interprètes, on peut aussi penser que ce prêtre et ce lévite figurent encore les prêtres et les philosophes païens, qui connurent de près les misères et les plaies de l'humanité; mais qui, au lieu de les faire disparaître, les rendirent plus profondes et plus inguérissables par les infamies et les horreurs de leurs superstitions, et par leurs doctrines au moins vaines et stériles, quand elles n'étaient pas funestes aux mœurs par leur licence.

Oh! comme il représente bien l'humanité tout entière, ce pauvre voyageur, dépouillé, brisé de coups, perdant avec son sang le reste de ses forces, torturé par la douleur de ses plaies, impuissant à se relever, près d'expirer sans remède et sans secours! C'est bien là, selon la pensée de S. Augustin, et cette humanité blessée par la faute primitive et par ses fautes actuelles, gisante sur le chemin qui pourrait la conduire à la vie, mais impuissante à se reveler de sa corruption, incapable de se procurer elle-même les secours spirituels, et sans espoir d'en obtenir d'autrui, n'ayant en perspective que le désespoir et la mort éternelle (2).

Mais [rappelons-nous, mes frères, que, lorsque les Juifs dans leur audace sacrilège, dirent au Sauveur du monde : « Vous êtes un Samaritain et un possédé (3), » Jésus-Christ avec un air de douceur et de patience infinie, répondit : Non, je ne suis pas possédé du démon (4); » Ainsi, comme l'a remarqué Origène, des deux insultes qu'on lui jette à la face, notre aimable Sauveur n'en a repoussé qu'une seule, la seconde; mais il laisse subsister la première; il ne se refuse pas à être traité de Samaritain; il accepte même cette insulte comme un titre d'honneur, et comme son nom véritable.

En effet, le mot *Samaritain* signifie *gardien*. Comment donc ce Dieu de bonté pourrait-il repousser cette qualification, lui dont le Prophète avait dit qu'il veille toujours sur son peuple, qu'il ne suspend jamais un instant sa tendre sollicitude, et qu'il le protège et le conserve avec amour comme la prunelle de ses yeux (5) ?

Il n'est donc pas douteux, dit S. Augustin, que dans le Samaritain de l'Evangile, Jésus-Christ n'ait voulu se peindre et se représenter lui-même. Et voyez comme le portrait représente bien l'original (6). Il est dit du Samaritain que, voyageant par la même

(1) Nec sacerdos Aaron transiens sacrificio potuit profuisse; nec frater ejus Moyses per legem potuit subvenir. S. Jo. Chrys. — (2) Totum genus humanum est homo ille qui jacebat in via; quia vires ei propriæ ad surgendum non sufficiebant. S. Aug. — (3) Samaritanus es tu, et dæmonium habes. Jo. VIII, 48. — (4) Ego dæmonium non habeo. *Id.* VIII, 49 — (5) Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel Ps. CXX, 4. Custodi me, Domine, ut pupillam oculi. *Ibid.* xvi, 8. — (6) In Samaritano Domini noster Jesus Christus se voluit intelligi. S. Aug.

route de Jérusalem à Jéricho et rencontrant sur son chemin le malheureux blessé, il s'approcha de lui avec sa monture ; et le voyant dans l'état déplorable où les brigands l'avaient laissé, il en eut compassion (1).

Est-il possible, dit S. Ambroise, de lire ces détails sans se rappeler que le Verbe divin, descendu du ciel, et faisant par son humanité le même voyage que l'homme, a eu compassion de l'homme, dans l'état désespéré où il l'a trouvé, et s'est approché de lui en lui faisant éprouver les effets de sa miséricorde (2) ? La monture sur laquelle le Samaritain est arrivé tout près du voyageur mourant signifie, d'après un grand nombre d'interprètes, la nature humaine par laquelle le Verbe de Dieu daigne venir jusqu'à nous (3). Oui, c'est sur cette humble monture de son humanité, aussi frêle, aussi passible que la nôtre, c'est en qualité de Fils de l'homme, ainsi qu'il l'a dit lui-même, que le véritable Samaritain, le véritable ami de l'homme, est venu à la recherche de l'homme pour le sauver (4).

Le Samaritain de la parabole ne se borna pas à de stériles mouvements de compassion envers le malheureux blessé. Mais descendant de sa monture, il s'incline sur lui, il l'encourage, il le console. Il lave et panse ses plaies en y repandant de l'huile et du vin ; il les bande ensuite soigneusement. O compassion, ô tendresse, ô charité de ce bon Samaritain !

Mais tout cela, dit S. Jean Chrysostôme, n'est que la peinture fidèle des soins pieux dont nous sommes les objets de la part de Jésus-Christ. En effet, par le vin mystérieux du sang de sa passion, par l'huile symbolique des sacrements, il a pansé les plaies de nos péchés, il nous a appliqué les seuls remèdes qui guérissent, c'est-à-dire, qui sanctifient efficacement (5). S. Jean n'a-t-il pas dit que Jésus-Christ nous a en effet lavés dans son sang (6) ? Le Prophète-roi n'a-t-il pas dit aussi que Dieu, par l'huile de la grâce, nous a donné l'onction sainte qui de la tête descend et se répand dans tout le corps (7) ? Il a aussi pansé et bandé soigneusement nos plaies ; parce que, dit S. Augustin, il ne s'est pas contenté de nous présenter dans les sacrements le remède contre le péché commis,

(1) Samaritanus autem quidam iter faciens, venit secus eum, et videns eum, misericordia motus est. Luc. x, 33. — (2) Venit secus eum, quia descendit de cœlis et Verbum caro factum est, factus misericordia vicinus. S. Ambros. — (3) « Jumentum est caro qua Verbum Dei ad nos venire dignatus est. Haymon. » Origène, S. Augustin, S. Jean Chrysostome, Théophilacte, Eusèbe d'Emèse, et nombre d'autres écrivains ecclésiastiques, ont donné la même interprétation, et reconnu, dans la monture du Samaritain, l'humanité du Verbe fait chair. — (4) Venit secus eum, quia Filius hominis venit quærere et salvum facere quod perierat. S. Ambros. — (5) Vinum et oleum, id est sanguinem passionis et oleum chrismatis, quibus delictorum vulnera curantur et sanctificationis medela præstatur. S. Jo. Chrys. — (6) Qui lavit nos in sanguine suo. Apoc. i, 5. — (7) Impingnasti in oleo caput meum. Ps. xxii, 5.

mais qu'il nous y assure aussi des préservatifs puissants contre tous ceux que nous serions tentés de commettre (1).

Mais tous les soins les plus exquis prodigués par le Samaritain au blessé n'auraient servi de rien, s'il l'avait laissé gisant, épuisé de forces, au milieu du chemin, dans un lieu désert. Il le relève donc avec le plus de précaution possible, il le place de son mieux sur sa monture, l'emmène et le dépose dans la première hôtellerie qu'il rencontre. Là, il lui fait fournir tout ce dont il avait besoin, lit, chauffage, remèdes, nourriture, et il continue d'en prendre soin avec l'affection d'un ami et le dévouement d'une mère (2).

Semblablement la passion et la mort par lesquelles Jésus-Christ, le Samaritain céleste, avait lavé et pansé nos plaies, puis les sacrements si nécessaires pour la guérison et la consolidation de ces mêmes plaies, tout cela serait demeuré inutile et n'aurait servi de rien si le Sauveur nous eût laissés dans le désert de ce monde, sans autres secours, abandonnés à nous-mêmes. Que fit donc cet aimable Sauveur ? Il éleva jusqu'à lui, par la confiance qu'il sut lui inspirer, l'humanité qu'il venait de sauver par la Rédemption et qu'il portait en lui même dans la personne d'Adam notre premier père (3). Il emmena cette humanité (4) et la déposa dans l'hôtellerie de l'Eglise qu'il venait de fonder tout exprès. Là, il lui prodigua tous les soins, toutes les tendresses de sa charité infinie, pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection (5). Car l'Eglise, dit Origène, est une véritable hôtellerie, toujours ouverte à ceux qui veulent y entrer ; toujours prête à nous accueillir tous à toute heure, et ne refusant à personne son hospitalité et son secours (6).

(1) *Alligatio vulnerum est cohibitio peccatorum.* S. August. — (2) Et imposuit illum super jumentum et duxit eum in stabulum et curam ipsius egit. Luc, x, 34. — (3) Adam protoplastum Christus in se portavit. S. Aug. — (4) S. Augustin remarque la particularité que le Samaritain, ayant disposé sur sa monture le pauvre blessé, l'emmène en marchant lui-même à pied : « Duxit ille pedibus incedens. » Cela nous rappelle que le Fils de Dieu, s'est fait Fils de l'homme, mais aussi serviteur de l'homme, ainsi qu'il le dit lui-même : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais bien pour servir : » « Non veni ministrari, sed ministrare. » S. Paul entre dans la même pensée, quand il dit de Jésus-Christ : « Il a pris la forme de l'esclave : » « Formam servi accipiens. » — (5) S. Ambroise dit que par ces mots, « Le jour suivant, » *altera die*, Jésus-Christ, dans la parabole, a entendu le jour de sa résurrection. « Altera dies, resurrectionis dies. » — (6) « Pandochium, quod universos suscipit intrare volentes, Ecclesia intelligitur quæ omnes suscipit, nulli auxilium denegat. Origen. » Remarquons que le mot original grec, que l'interprète latin a rendu par le mot *stabulum* signifie aussi *hospice des pauvres*. Or l'Eglise est un véritable hospice des pauvres, puisqu'elle reçoit tous les hommes qui sont, comme l'a dit S. Augustin, les mendiants de Dieu. « Omnes mendici Dei sumus. » Mais on lira aussi avec satisfaction la belle interprétation que S. Jean Chrysostome a donnée de ce passage : « L'hôtellerie dit-il, est l'Eglise qui accueille tous ceux qui s'adressent à elle, après s'être lassés dans les chemins du monde, et qui s'en reviennent accablés du fardeau de leurs crimes : » « Stabulum Ecclesia est quæ in mundi itinerere lassatos et sarcina delictorum defessos suscipit venientes. » Et puis, le même saint docteur continue : « Dans cette hôtellerie, le voyageur n'a qu'à déposer le poids de ses péchés, et aussitôt il se trouve délassé ; et délassé, il répare

Remarquez aussi, dit Théophilacte, que ce n'est pas sans mystère qu'il est dit que le Samaritain emmena le blessé à l'hôtellerie sur sa monture. Cela signifie que Jésus-Christ a mis notre humanité blessée sur sa propre humanité en nous faisant devenir ses membres (1) et que personne, ajoute le vénérable Bède, n'entre dans l'hôtellerie de l'Eglise, à moins qu'il n'y soit porté par Jésus-Christ lui-même, qui au baptême nous incorpore à son corps mystique (2).

Mais voici le plus beau trait de la charité du Samaritain. Obligé de repartir le lendemain, il fait venir le maître de l'hôtellerie, et en lui indiquant le voyageur blessé : Je vous recommande, lui dit-il, ce malheureux. Ayez-en le même soin que si c'était moi-même. Voici deux pièces d'or ; dépensez-les sans ménagement pour tout ce dont il pourrait avoir besoin ; et s'il vous faut dépenser encore quelque chose pour sa guérison, dépensez-le sans difficulté, et je vous en tiendrai compte à mon retour (3).

Or le maître de l'hôtellerie, c'est, selon Origène, celui qui préside à l'Eglise ; c'est le souverain pontife, ce sont les évêques, c'est le clergé entier, qui tous réunis ne forment qu'un corps, une personne morale qui gouverne l'Eglise et qui exerce toute l'action de l'Eglise (4).

Les deux pièces de monnaie sont, d'après S. Ambroise, les saintes Ecritures des deux Testaments, qui présentent d'une manière sensible les caractères de l'inspiration divine, en même temps que les dogmes de l'unité et de la Trinité en Dieu, de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ. C'est là comme l'image du grand Roi des cieux, de même que les monnaies portent l'empreinte et

ses forces par une nourriture salubre : « Ubi depositio onere peccatorum, viator lassus reficitur, refectus saluta pabulo reparatur. » Dans cette hôtellerie, on est à l'abri des rayons brûlants du soleil et des frimas de l'hiver : « Ubi nec flagrantis solis ardor sentitur, nec hiemis frigus timetur. » En dehors de cette hôtellerie, des brigands cruels, des loups ravisseurs se jettent avec rage sur tous ceux qu'ils rencontrent : « Extra stabulum latrones pessimi et lupi rapaces grassantur. » Au dedans, il n'y a rien à craindre de tout cela. Les surprises et les tromperies y sont impossibles, les dangers n'y sont nullement à craindre. Si le loup s'y introduit sous la peau de brebis, il est bientôt découvert. On crie aussitôt au loup, il est chassé et mis dehors : « Ubi si forte lupus latens sub velamine ovium esse detegitur, publicatus abieitur. » Tout ce qui est méchant, tout ce qui est mauvais ou funeste, est en dehors de l'Eglise. On n'y trouve que d'innocents agneaux, un air salubre et un repos parfait : « Intra stabulum innocentis agnorum et requies omnis et salubritas. » Aimez donc le Seigneur qui, par amour pour vous, est venu en ce monde, qui vous a relevé de la profonde misère où vous étiez tombé, qui vous a lui-même amené et introduit dans l'Eglise : « Dilige Dominum, qui propter te in sæculum venit ; qui te jacentem erexit ; qui te in Ecclesiam per semetipsum invexit. » — (1) Imposuit super jumentum suum, quia membra sua nos fecit. Theophil. — (2) Quia nemo, nisi per baptismum Christi, intrat in Ecclesiam. Id. — (3) Altera die protulit duos denarios, et dedit stabulario, et ait : Curam ipsius habe ; et quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi. Luc, x, 35. — (4) — Stabularius presidem significat cui dispensatio credita est. Orig. S. Jean Chrysostome dit aussi : « Par le maître de l'hôtellerie, nous affirmons qu'on doit entendre l'évêque : « Stabularium Episcopum confirmamus. »

l'image des rois de la terre. Dieu a laissé ces Ecritures en dépôt entre les mains de l'Eglise, et elles sont d'une immense utilité pour guérir les blessures de l'âme (1).

On peut dire aussi que ces deux pièces de monnaie figurent la VÉRITÉ et la GRÂCE : la vérité, qui guérit les esprits en les éclairant ; la grâce, qui ferme les plaies des cœurs en les sanctifiant ; la vérité dans l'ensemble de la révélation, la grâce dans l'institution des sacrements ; la vérité et la grâce dont Jésus-Christ, le lendemain de la résurrection, avant de repartir pour le ciel, a confié le dépôt au maître de la véritable hôtellerie, au corps des pasteurs de l'Eglise. Ce sont là, dit S. Jean Chrysostôme, les deux pièces de monnaie qui nous procurent les moyens de remettre sur pied ceux qui sont tombés, de soigner les malades et de guérir les blessés dans l'ordre spirituel, comme aussi de conserver la santé à ceux qui l'ont recouvrée (2).

Oh ! que ces interprétations sont belles ! s'écrie Origène, quelles sont en même temps et solides et touchantes, agréables à l'esprit et conformes à la raison (3) !

Arrêtons-nous un instant, mes frères, à méditer cette grande et délicieuse parole : Prenez-en soin, *curam illius habe* ; en nous souvenant que c'est en réalité la parole prononcée par le céleste Samaritain, lorsqu'il voulut charger les ministres de son Eglise du soin de l'humanité languissante et blessée.

Prenez-en soin, *curam illius habes* ! Cette parole prononcée par le Dieu Tout-Puissant, qui opère tout ce qu'il dit, qui réalise tout ce qu'il nomme, cette parole, dis-je, a été en même temps dans l'Eglise et pour l'Eglise un commandement et un décret, une loi et une institution. Par cette parole du Sauveur le monde a transmis et laissé à l'Eglise son esprit, son cœur, tous les sentiments, tous les transports de sa charité infinie en faveur de l'homme. L'Eglise dès lors s'est considérée, s'est montrée comme animée de l'Esprit de Dieu, comme remplie de l'onction de la bonté divine, pour essuyer toutes les larmes, pour adoucir toutes les douleurs, pour fermer toutes les plaies, pour éloigner, ou diminuer du moins, tous les maux de l'humanité : *Spiritus Domini super me*, etc.

Et, en effet, dès l'instant où cette parole aussi puissante qu'affectueuse, et dans laquelle se résume tout l'esprit de l'Evangile, a été prononcée par le divin Samaritain, elle va se répétant dans la grande hôtellerie de l'Eglise, et elle s'y répètera toujours avec la

(1) Denarii sunt duo testamenta quæ imaginem in se habent magni Regis expressam, quorum pretio vulnera nostra curantur. S. Ambros. — (2) Illi sunt denarii per quos eriguntur lapsi, confirmantur sani, sanantur vulnerati, curantur ægroti. S. Jo. Chrys. — (3) Hæc rationabiliter et pulchre dicuntur. Origén.

mer, avec S. Paul, un double respect et de doubles honneurs pour ceux qui remplissent avec un zèle sans bornes et avec une édification toujours croissante les devoirs de leur charge (1) ?

Je croirais faire injure à la noblesse de vos sentiments si j'insistais. La gratitude, la soumission, la confiance des fidèles envers les ministres de l'Eglise sont des devoirs sacrés. Il est impossible qu'ils soient jamais oubliés parmi vous, et qu'ils ne deviennent pas de jour en jour l'objet de la plus sainte émulation.

Je ne veux pas non plus taire ici les devoirs du prêtre. Les exposer devant vous, c'est augmenter votre légitime affection pour un clergé qui sait si bien s'exhorter lui-même et dont le zèle ne connaît ni découragement ni langueur.

III. — N.-S. J.-C., racontant dans la parabole que le bon Samaritain soigna d'abord lui-même le voyageur blessé et puis le confia aux soins du maître de l'hôtellerie, a fait usage de la même expression dans ces deux circonstances de son récit, il en prit soin : *curam ejus egit* ; prenez-en soin : *curam illius habe*. Or cela n'est pas sans mystère. L'identité d'expression, d'après les interprètes, est ici adoptée pour indiquer l'identité de procédés et de sentiments. Jésus-Christ a donc voulu nous apprendre par là, dit S. Bernard, que comme le Samaritain constitua le maître de l'hôtellerie successeur et vicaire de sa propre sollicitude pour le blessé, de même Jésus-Christ a constitué les ministres de son Eglise successeurs et vicaires de son amour envers les hommes : *amoris Christi vicarios*. Ainsi le soin que Jésus-Christ a pris de l'humanité malade et malade à la mort par les suites de l'erreur et du vice, le prêtre doit constamment le prendre lui-même : *curam ejus egit*... *curam illius habe*. Oui, le même soin, exactement le même.

Le Samaritain n'a pas cherché à savoir la nationalité, les croyances, les opinions du voyageur blessé, avant de songer à lui donner ses soins. Il n'a vu que son malheur, il n'a considéré que le besoin qu'il avait de secours. Ses blessures et son délaissement furent le seul titre à la compassion du Samaritain et aux démonstrations de sa charité. Le Samaritain, le voyant dans cet état, fut touché de compassion (2). C'est ainsi que Jésus-Christ en a usé envers les hommes. Il a eu compassion de nous ; il s'est livré pour nous tous sans distinction de personnes (3). Il n'a vu en nous qu'une créature déchue, blessée à mort par le péché, incapable de se réha-

(1) Qui bene præsent bresbyteri, duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et in doctrina. 1 Tim. v, 17. — (2) Videns eum misericordia motus est. Luc. x, 33. — (3) Pro omnibus mortuus est Christus. II Cor, v, 15.

bilité elle-même. Oui, mon Dieu, comme l'a dit le prophète-roi, vous n'excluez personne du bienfait de votre miséricorde (1).

Voilà donc le premier devoir du prêtre envers le peuple. Il doit le soigner sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de croyances, d'opinions. Le devouement du prêtre catholique doit être catholique, c'est-à-dire, comme l'exprime le mot, il doit être *universel* ; il doit être large comme l'univers, humanitaire comme l'Evangile, sans acception de personnes comme la charité.

Ah ! dirait peut-être une charité restreinte, et qui par conséquent ne serait pas la charité catholique : « Mais ce sont des hommes profondément pervers descendus au fond du gouffre de la corruption ! ce sont des hérétiques ! des incrédules ! des impies ! » N'importe, il s'ensuit seulement qu'ils sont plus malades et qu'ils ont plus de droits à nos soins. Dès qu'ils sont dans notre diocèse, dans notre paroisse, il nous sont, eux aussi, confiés par Jésus-Christ et par l'Eglise : *curam illius habe*. De quel droit prétendrions-nous les abandonner et désespérer de leur salut ?

Pauvres âmes ! plus malheureuses peut-être que coupables ; aveuglées par de funestes préjugés d'éducation et d'origine ; égarées par l'erreur, abruties par l'ignorance, victimes de leurs propres passions et des passions d'autrui ! Pauvres âmes où tout est à refaire ! où il reste à peine quelque vestige de moralité, quelque étincelle de raison et d'aspiration vers la vérité et la vertu ! Plus sont profondes les plaies, plus elles ont droit à des soins affectueux et intelligents. Ce sont bien elles qui doivent plus particulièrement attirer les saints artifices de notre zèle, les industries ingénieuses de notre dévouement. N'était-ce pas ce que Jésus voulait nous insinuer, lorsqu'il prononça ces tendres et touchantes paroles : « Je veux la miséricorde et non les sacrifices. Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais les malades qui ont besoin du médecin. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (2).

Par la même raison que notre dévouement doit être universel, il est facile de conclure que nous n'avons comme prêtres, aucun rôle déterminé à remplir dans l'ordre politique. Nous ne devons être ni pour les gouvernements contre les peuples, ni pour les peuples contre les gouvernements ; ou plutôt nous devons, tour à tour, plaider la cause des gouvernements en exhortants les peuples à la tranquillité et au bon ordre, plaider la cause des peuples en rappelant aux gouvernements les lois de la justice et les conseils de la

(1) Misereris omnium Deus. Sap. xi, 24. — (2) Misericordiam volo et non sacrificium. Non est opus valentibus medico, sed male habentibus. Non veni vocare justos, sed peccatores (Matth. ix, 13).

tante, est blessée et de la pire de toutes les blessures, malade et de la pire de toutes les maladies : je veux dire de la perte de l'intelligence. On a beaucoup médité, ou plutôt rêvé sur sa guérison. On a essayé de tout; mais toujours en excluant toute action de l'Eglise.

Au premier rang se présente la science. Elle se vante de pouvoir à elle seule suffire à cette immense et difficile besogne. Elle s'est mise à l'œuvre avec ses écoles, ses cours, ses petits livres élémentaires, ses résumés, ses almanachs, ses feuilletons, voire même avec ses pamphlets contre l'Eglise. Tous les systèmes ont pu se donner carrière sur des terrains où l'erreur a été libre, même plus libre que la vérité.

Eh bien ! quel a été le résultat de ces soins très empressés, si l'on veut, mais non pas très désintéressés, bien s'en faut ? Toutes les vérités foulées aux pieds pour faire place à toutes les erreurs, à tous les délires de la raison humaine, toutes les vertus travesties ou niées, ou révoquées en doute. Bientôt tout a été vrai, excepté la vérité ; tout a été vertueux, excepté la vertu ; tout a été honorable, excepté l'honneur. Est-ce que peut-être je me mets à déclamer sous l'inspiration d'un fanatisme aveugle ? Est-ce que par hasard des hontes que la pudeur et le lieu saint défendent de nommer n'ont pas été réhabilitées, innocentées, présentées comme les conséquences d'instincts naturels et irréprochables ? Est-ce que les dramaturges et les romanciers ne se sont pas frénétiquement jetés sur ces théories infâmes, comme sur des sources nouvelles de l'inspiration et de la poésie ? Comment pouvait-il en être autrement lorsque dans le naufrage des intelligences on s'obstinait à fermer les yeux pour ne plus avoir d'étoiles ni de boussole ? Rien d'étonnant alors que toute discipline spirituelle et morale disparaisse ; que le doute devienne philosophie, l'anarchie gouvernement, l'athéisme religion.

En se détachant de l'Eglise, l'homme ne pouvait que faire une horrible chute ; il ne pouvait que tomber dans un affreux abîme. Il est tombé sur lui-même, comme le dirait S. Augustin : *Incidit in semetipsum*. Emprisonné dans les choses de la terre, il a perdu de vue le ciel. Il n'a plus d'intérêt que pour la vie matérielle, plus d'attrait que pour la volupté, plus d'instinct que pour le crime, plus de goût que pour la destruction. Il ne consomme une ruine que pour en entreprendre une autre. Il ne peut rien endurer de ce qui a été et de ce qui durera. Dieu le désole, la religion l'effraie, parce que Dieu et la religion, ce sont choses qui durent. L'autorité lui devient insupportable même sous les formes qu'il lui a données, parce que l'autorité, telle quelle, est une garantie de durée

quelconque. La société civile ne saurait échapper à ses haines plus que la société religieuse. C'est encore là un élément de durée. Elle n'est plus pour lui qu'un malheur ou un anachronisme. Le voilà donc à l'œuvre pour détruire tout cela et le refaire ensuite à son image, au moule de ses rêves et de ses fantaisies, afin de pouvoir dire : Tout cela est mon œuvre. Je suis tout-puissant, je suis tout ; et s'il y a un Dieu au monde, c'est moi !

Il est facile de comprendre que les blessures et les plaies de la société, sous l'action d'un pareil traitement, n'ont pu que s'aggraver et s'irriter de plus en plus. Aussi la science humaine, épouvantée des désastres qui ne sont que la conséquence de ses funestes théories, hésite et recule. Les prêtres de la raison, comme il leur a plu de s'appeler, à l'exemple du prêtre de la parabole, n'ont garde d'apporter aux malheureux leur commisération et leurs soins. Ils désespèrent de pouvoir porter remède à une situation qu'ils savent bien avoir rendue plus déplorable ; alors, ne prenant plus conseil que de leur égoïsme, ils poursuivent leur route à travers les landes de leurs stériles doctrines, de leurs systèmes aussi mouvants que les sables du désert, et ils laissent la société luttant entre la vie et la mort : *Sacerdos viso eo præterivit.*

La politique a aussi la présomption de pouvoir à elle seule guérir la société malade ; repoussant tacitement, ou même expressément, sous le nom de *bagatelles* (1) les saintes et habiles industries de la charité chrétienne. Pour mieux se passer du concours de l'Eglise, elle a improvisé des constitutions par dizaines, des lois par milliers, des impôts par millions, des monopoles sans nombre qui devaient, à l'entendre, rétablir la société dans son état normal et lui assurer la longévité de l'ordre, de la richesse, de la force, de la liberté et des prospérités de toute sorte. Mais, hélas ! comment la politique irrégieuse, ne s'inspirant que d'elle-même et de son égoïsme rétréci, pourrait-elle guérir les maux de la société, dont elle ne connaît ni les maladies ni les besoins ? Il faut avoir recours à Dieu pour connaître l'homme et tout ce qui intéresse l'homme. Aussi voyez comme cette politique sans Dieu est aussi sans franchise et ne vit que d'expédients. Elle en est toujours aux vanteries, aux promesses, aux espérances d'un avenir qu'il faut toujours ajourner. Si de tant d'intrigues et de menées tortueuses, si de tant de combinaisons toujours nouvelles et toujours anciennes, vieilles avant de naître, il résulte quelque bien pour les peuples, ce n'est le plus souvent que par hasard ; et cette politique irrégieuse ne

(1) On se souvient, et on se souviendra longtemps de ce mot d'un législateur : « Surtout ne vous amusez pas aux BAGATELLES DE LA CHARITÉ. »

concourt au bien des peuples que comme Satan, contre sa volonté et contre ses intentions.

En dépit de tant et de si lamentables expériences, la politique irrégulière ne vient offrir aux sociétés modernes pour tout moyen de guérison et pour tout remède, à nos décadences et à nos ruines morales, que des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des manufactures, des docks, des banques et des compagnies de spéculateurs, des salles de spectacle et pis encore. Mais aussi, en revanche, elle tient toujours prêts, comme aides indispensables, le sbire et le bourreau, la prison et le bagne, le canon et la guillotine.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur la valeur de ces moyens curatifs. Nous laisserons ce soin aux statistiques officielles. Or, d'après ces enquêtes authentiques, nous trouverons un nombre toujours croissant de vols, de fraudes, d'empoisonnements, d'assassinats, d'infanticides, de suicides, de duels, d'incestes, de sacrilèges. Il demeurera constaté que la constitution morale de l'homme dégénère de plus en plus, en même temps que la constitution physique s'affaisse. Tous les liens se relâchent ; toutes les institutions se décomposent. L'autorité tombe plus bas, au lieu de se relever. Le bonheur matériel, auquel on a tout sacrifié, fait défaut comme le reste. Ce n'est plus tel ou tel gouvernement, c'est l'ordre social lui-même qui chancelle et vacille sur sa base. Et la politique aveugle, parce qu'elle est irrégulière, ne sait pas voir que c'est en minant la foi que le génie du mal veut faire crouler d'un seul effort et l'édifice intellectuel, et l'ordre civil, et l'ordre public, et l'ordre social tout entier.

Craignant de voir clair, de peur d'être obligée de se repentir, cette mesquine politique aime mieux abandonner les peuples à leur corruption, comme des malades incurables ; elle se contente de leur donner pour gardiens ses agents de police, plutôt pour empêcher le mal de trop paraître au dehors que pour songer même à en restreindre les funestes ravages. Elle est assez bien figurée par ce lévite de la parabole qui ne se croit pas obligé à faire plus que ceux qui sont passés avant lui : *Similiter et Levita, cum videret eum, pertransiit.*

Jésus-Christ avait vu de haut toutes ces aberrations des pouvoirs humains, lorsqu'il disait : « Les princes des nations les dominent ; mais il n'en sera pas ainsi parmi vous. Celui qui, parmi vous, est le plus grand doit se faire le serviteur de tous, de même que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption de tous (1). » Or,

(1) *Principes gentium dominantur eorum ; vos autem non sic. Sed qui major est*

d'après ces simples et profondes paroles, le Fils de Dieu paraît avoir très bien distingué le droit public des princes païens, *principes gentium*, d'avec le droit public des peuples chrétiens, *vos autem non sic*. D'après ces simples et profondes paroles, le pouvoir suprême païen est, quelle que soit sa forme, un pouvoir dominateur et tyrannique, *dominantur eorum*, absorbant en lui-même et effaçant tous les autres pouvoirs (1), les exploitant tous dans son propre intérêt, et disant : L'État c'est moi ! et de là l'esprit permanent de haine, de mépris et de révolte dans les rangs du peuple. Mais le pouvoir suprême chrétien est un pouvoir dévoué : *omnium minister*. Vous l'entendez : dévoué à tous ; c'est-à-dire, conservant tous les autres pouvoirs, s'immolant, s'il le faut, dans l'intérêt des autres, à l'exemple de Jésus-Christ, et disant : Moi, je suis à l'État ! et de là, dans le peuple, esprit d'amour, de respect et de soumission. Enfin, d'après ces simples et profondes paroles, l'ordre social païen est fondé sur l'égoïsme ; l'ordre social chrétien, sur le dévouement.

Or de quoi se plaint-on aujourd'hui dans les deux camps opposés ? On se plaint que les pouvoirs méditent de nouvelles conquêtes sur les peuples et que les peuples aspirent à renverser les pouvoirs ; que les grands sont sans compassion, et que les petits sont sans respect pour les supérieurs ; que des orgies scandaleuses ont lieu en haut, et que des instincts dégradants se remuent en bas ; que d'un côté on est impatient de l'ordre et que de l'autre on déteste la liberté. C'est-à-dire, aux yeux du chrétien qui voit de plus haut avec les lumières de la foi, que l'égoïsme a tout envahi et que le dévouement a disparu de la société.

Eh bien ! je défie et les prêtres de la science et les lévites de la politique, qui, dans une pensée stupidement impie, s'obstinent à tout attendre soit de leurs doctrines, soit de leurs combinaisons, fussent-elles servies par la force qui leur fera défaut à l'heure fatalement marquée par la Providence, je les défie de conjurer le danger qui naît de ces horribles dispositions des esprits, sans le concours de l'action de l'Eglise. Je les défie d'inspirer, réduits à eux seuls, le respect de l'autorité à ceux qui obéissent, et l'estime des inférieurs à ceux qui commandent. Je les défie de détourner, à eux seuls, ni les pouvoirs de la pensée d'opprimer ni les peuples de l'instinct de se révolter. Je les défie de constituer à eux seuls un ordre social à l'abri du despotisme et de l'anarchie, dans lequel les

inter vos erit omnium minister ; sicut Filius hominis venit ministrare, non ministrari, et dare animam suam redemptionem pro multis. Matth. xx, 25. — (1) Le pouvoir religieux ou pontifical, le pouvoir des cités en lesquelles se subdivise la nation, ou pouvoir communal, et le pouvoir domestique ou paternel.

gouvernants ne soient pas des tyrans et les gouvernés ne soient pas des esclaves, dans lequel le pouvoir ait une autre règle que l'intérêt et le peuple un autre frein que la force ; dans lequel le commandement ne soit pas le caprice, et l'obéissance ne soit pas la nécessité. En un mot, je défie la science et la politique de rappeler à elles seules, dans la société malade, le dévouement qui seul peut opérer sa guérison, lui garantir force et durée.

Oh ! sans doute, je ne viens pas proscrire ou flétrir la science ou la politique. L'une et l'autre, elles ont aussi un grand rôle à remplir dans la société ; mais ce rôle, elles ne peuvent le remplir qu'en s'inspirant de la pensée de l'Eglise, en invoquant le concours de l'Eglise, en s'associant loyalement à l'Eglise. Mais en s'isolant de l'Eglise, la science et la politique, toutes puissantes pour le mal, ne peuvent plus rien, absolument rien pour le bien de la société.

C'est que le Dieu fait homme n'a pas donné à la science ni à la politique, mais à l'Eglise, la mission charitable de soigner l'humanité malade : *Curam ipsius habe !* C'est que le même Fils de Dieu n'a pas mis dans les mains de la science et de la politique, mais dans les mains de l'Eglise, les deux précieuses pièces de monnaie, la vérité et la grâce, qui seules peuvent guérir les cœurs, relever les âmes, donner leur véritable valeur à tous les efforts entrepris pour moraliser les masses : *Duos denarios dedit stabulario*. C'est que l'Eglise, seule embrassant dans son immense charité, et le riche et le pauvre, et le puissant et le faible, et les pouvoirs et les peuples, peut elle seule, par ses doctrines, par ses institutions, par son action, par son influence, par ses promesses, par ses menaces, rappeler efficacement à tous leur devoir, inspirer à tous le dévouement mutuel qui en les unissant tous fait le bonheur de tous.

Confiance donc dans le ministère de l'Eglise ; ne craignez donc plus de ramener son influence dans la politique, pour l'empêcher d'être absurde ; dans la législation, pour l'empêcher d'être injuste et oppressive ; dans la science, pour l'empêcher d'être vaine, stérile et même funeste. Voilà le premier devoir envers l'Eglise pour tout peuple chrétien, qui, ne se sentant pas malade, ne veut pas périr.

Mais à la confiance en l'action de l'Eglise, il faut que tout peuple vraiment chrétien unisse la soumission et l'obéissance à l'enseignement et à la direction de l'Eglise. En effet, remarquez bien que le Samaritain de la parabole, en déposant le blessé dans l'hôtellerie, ne lui a pas dit de se soigner lui-même. Il ne lui a pas confié à lui les deux pièces de monnaie pour subvenir aux dépenses d'entretien. C'est le maître de l'hôtellerie qui est chargé

de soigner le malade ; c'est dans ses mains que sont remises les deux pièces de monnaies ; c'est à lui que sont données les instructions et que sont promises les récompenses. Par toutes ces circonstances, le Samaritain céleste, Jésus-Christ, nous a révélé le dessein de sa providence par rapport au salut des âmes et toute l'économie de sa religion. Nous apprenons par cet admirable récit que Jésus-Christ n'a pas chargé l'homme de se guérir lui-même de ses infirmités spirituelles, ou bien de s'éclairer, de s'instruire, de se corriger, de se sanctifier lui-même. Non, il n'a pas rendu chaque chrétien dépositaire des deux mystérieuses pièces de monnaie, de sa vérité et de sa grâce, pour interpréter nous-mêmes et entendre sa doctrine comme il plairait à chacun de nous. Il ne nous a pas laissés libres de déterminer nous mêmes les moyens par lesquels nous devrions participer à sa grâce ; mais, ayant chargé l'Eglise et ses ministres de soigner l'humanité malade, et confié aux pasteurs de l'Eglise le dépôt de ses révélations et de ses sacrements, il nous fait entendre que c'est à eux d'interpréter les unes et de nous conférer les autres. C'est ce que S. Paul a résumé dans ces célèbres paroles : Que l'on ne nous regarde pas comme des hommes ordinaires, mais comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu (1).

Sans doute Dieu pouvait faire avec tous les hommes ce qu'il a fait avec le premier homme. Il pouvait exercer immédiatement par lui-même toute son action sur l'homme. Mais il lui a plu d'en agir autrement : il lui a plu d'agir sur l'homme par le ministère d'autres hommes. De même donc que dans l'ordre temporel il fait naître l'homme par ses parents, qu'il le gouverne par les pouvoirs politiques, qu'il le juge par les magistrats, qu'il l'éclaire par les savants, qu'il lui porte secours par les riches, qu'il le protège par les forts ; de même aussi, dans l'ordre temporel, selon un grand interprète, il ne nous instruit, il ne nous sanctifie, il ne nous conduit dans la voie du salut éternel que par les prêtres qu'il a lui-même établis ses ministres dans l'Eglise (2). C'est aussi pour cela que S. Paul appelle les ministres de l'Eglise les coadjuteurs de Dieu dans l'œuvre du salut des hommes (3), et que Jésus-Christ lui-même les avait appelés la lumière du monde (4) et le sel de la terre (5), voulant qu'ils eussent à éclairer les hommes par l'interprétation de ses doctrines et à les sanctifier par la dispensation de ses sacrements.

(1) Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. I Cor. iv, 1. — (2) Vult Deus per homines, per ministros a se constitutas viam salutis edoceri. Cornel. a Lap. — (3) Dei enim sumus adjutores.... in ministerium salutis. I Cor. iii, 9. — (4) Vos estis lux mundi. Matth. v, 14. — (5) Vos estis sal terræ. Matth. v, 13.

Il nous est donc impossible de concilier avec l'Évangile, de concilier avec la parabole du Samaritain la doctrine qui est la base même du protestantisme, la doctrine qui proclame l'action immédiate et directe de Dieu sur l'âme chrétienne, la doctrine qui soustrait le chrétien au ministère de l'Eglise soit pour l'intelligence des Ecritures, soit pour la participation à la grâce. Au contraire, il est de toute évidence que d'après l'Évangile et en particulier d'après la parabole du Samaritain, tout chrétien doit aux ministres de Jésus-Christ soumission, obéissance et respect comme à Dieu même. Ce devoir est essentiellement lié avec la charge et la responsabilité que Jésus-Christ impose à ses ministres lorsqu'il les charge de veiller sur nos âmes, lorsqu'il leur confie le soin de remédier à leurs infirmités spirituelles. Ainsi l'avait compris S. Paul, quand il disait aux premiers chrétiens : « Obéissez à vos supérieurs et soyez leur soumis. Sachez qu'ils veillent comme devant rendre un compte sévère du salut ou de la perte de vos âmes (1). »

Enfin on comprend quelle dut être la reconnaissance du voyageur blessé envers le maître de l'hôtellerie, qui, sur les ordres du Samaritain, prit de lui des soins empressés jusqu'à son entière guérison. C'est aussi le troisième devoir des fidèles envers les ministres de l'Eglise pour les biens spirituels qu'ils en reçoivent.

Ah ! mes frères, quoi que puissent en dire des hommes trompés et trompeurs, qui dans ces derniers temps ont travaillé avec une espèce de fureur à décrier le prêtre, à inspirer aux populations la défiance pour le prêtre, l'antipathie, la haine, le mépris du prêtre, il n'en est pas moins vrai que le prêtre, comme le dit S. Jean Chrysostome, est l'homme qui ne vit pas pour lui, mais pour Jésus-Christ (2) et pour les intérêts de sa gloire toute entière attachée au salut des âmes. Il n'en est pas moins vrai que ce prêtre, établi comme médiateur visible entre Dieu et l'homme, et offrant tous les jours le sacrifice de propitiation et de paix, combat contre la justice et la colère du ciel et traite mieux que tout autre les intérêts spirituels et temporels de la terre (3).

Etes-vous juste, c'est le prêtre qui, par l'exercice de son ministère, vous confirme dans la justice ; êtes-vous pécheur, hérétique, incrédule, c'est le prêtre qui vous surveille, qui vous suit, qui vous attire et vous ramène dans les voies de la grâce, au giron de l'Eglise, aux croyances religieuses par toutes les industries de son zèle.

(1) *Obedite præpositis vestris et subiacete eis; ipsi enim pervigilant quasi rationem reddituri pro animabus vestris.* — (2) *Non sibi sed Christo vivit.* S. Jo. Chrys. — (3) *Medius inter homines et Deum constitutus pro illis, dimicat huic populum concilians et adjungens.* S. Jo. Chrys.

Etes-vous malheureux, c'est le prêtre, dit S. Grégoire, qui devenu image visible de la divine miséricorde, descend pour les soulager vers les membres de Jésus-Christ (1). C'est le prêtre qui arrache à l'opulence des secours en faveur de la pauvreté. C'est lui qui fait trouver des mères selon la grâce à ces pauvres enfants que les mères selon la nature ont délaissés. C'est en lui qu'on rencontre le défenseur de la veuve, le tuteur de l'orphelin, le consolateur du malade, du prisonnier, de l'opprimé, et comme la Providence visible de tous ceux qui souffrent.

N'est-ce pas dans le sein du prêtre qu'on va déposer les querelles de famille pour les faire cesser ? N'est-ce pas dans la parole du prêtre que vous puisez le conseil dans les doutes qui vous agitent, la force dans les tentations qui vous font trembler, la consolation dans les peines qui vous affligent, le repos parmi les remords qui vous désespèrent ?

Doux sans faiblesse, redoutable sans colère, patient sans lâcheté, vous réprimandant sans amertume, vous excitant à la confiance sans flatterie, vous instruisant sans vous humilier, vous secourant sans offenser votre dignité, se déroband à votre reconnaissance pour ne pas offenser votre délicatesse, le prêtre n'est-il pas l'instigateur et l'entremetteur de réconciliations heureuses, de restitutions inattendues, de réparations efficaces, de repentirs sincères et de conversions longtemps espérées ?

N'est-ce pas le prêtre enfin qui, compagnon indivisible, ami seul fidèle jusqu'à la fin de la vie, ne vous quitte pas au moment où tout vous abandonne, au moment de la mort ? Et comme il vous a reçu dans ses bras à votre naissance, pour vous introduire dans l'Eglise, il ne vous quittera point à votre dernière heure, il ne se reposera point qu'il n'ait recueilli votre âme pour la transmettre au ciel, pour la déposer dans le sein de Dieu.

Serait-ce donc trop vous demander que de solliciter auprès de vous un peu de reconnaissance et de gratitude pour ceux à qui, après Dieu, vous serez redevable du seul vrai bonheur et ici et dans l'éternité ? Serait-ce devenir importun que de vous dire, avec S. Paul, qu'il est de votre devoir de ne pas traiter en inconnus ceux qui travaillent parmi vous au saint ministère (2) ? Serait-ce trop exiger que de demander une honnête subsistance pour ceux que S. Paul aurait voulu voir admettre à la participation de tous les biens (3) ? Serait-ce une prétention insoutenable que de récla-

(1) Ad Christi membrum miseratio descendit. S. Gregor. — (2) Noveritis eos qui laborant inter vos. I Thessal. v. 12. — (3) Communicet autem is qui catechizatur, ei qui se catechizat, in omnibus bonis. Galat. vi. 6.

mer, avec S. Paul, un double respect et de doubles honneurs pour ceux qui remplissent avec un zèle sans bornes et avec une édification toujours croissante les devoirs de leur charge (1) ?

Je croirais faire injure à la noblesse de vos sentiments si j'insistais. La gratitude, la soumission, la confiance des fidèles envers les ministres de l'Eglise sont des devoirs sacrés. Il est impossible qu'ils soient jamais oubliés parmi vous, et qu'ils ne deviennent pas de jour en jour l'objet de la plus sainte émulation.

Je ne veux pas non plus taire ici les devoirs du prêtre. Les exposer devant vous, c'est augmenter votre légitime affection pour un clergé qui sait si bien s'exhorter lui-même et dont le zèle ne connaît ni découragement ni langueur.

III. — N.-S. J.-C., racontant dans la parabole que le bon Samaritain soigna d'abord lui-même le voyageur blessé et puis le confia aux soins du maître de l'hôtellerie, a fait usage de la même expression dans ces deux circonstances de son récit, il en prit soin : *curam ejus egit* ; prenez-en soin : *curam illius habe*. Or cela n'est pas sans mystère. L'identité d'expression, d'après les interprètes, est ici adoptée pour indiquer l'identité de procédés et de sentiments. Jésus-Christ a donc voulu nous apprendre par là, dit S. Bernard, que comme le Samaritain constitua le maître de l'hôtellerie successeur et vicaire de sa propre sollicitude pour le blessé, de même Jésus-Christ a constitué les ministres de son Eglise successeurs et vicaires de son amour envers les hommes : *amoris Christi vicarios*. Ainsi le soin que Jésus-Christ a pris de l'humanité malade et malade à la mort par les suites de l'erreur et du vice, le prêtre doit constamment le prendre lui-même : *curam ejus egit... curam illius habe*. Oui, le même soin, exactement le même.

Le Samaritain n'a pas cherché à savoir la nationalité, les croyances, les opinions du voyageur blessé, avant de songer à lui donner ses soins. Il n'a vu que son malheur, il n'a considéré que le besoin qu'il avait de secours. Ses blessures et son délaissement furent le seul titre à la compassion du Samaritain et aux démonstrations de sa charité. Le Samaritain, le voyant dans cet état, fut touché de compassion (2). C'est ainsi que Jésus-Christ en a usé envers les hommes. Il a eu compassion de nous ; il s'est livré pour nous tous sans distinction de personnes (3). Il n'a vu en nous qu'une créature déchue, blessée à mort par le péché, incapable de se réha-

(1) Qui bene præsent bresbyteri, duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et in doctrina. I Tim. v, 17. — (2) Videns eum misericordia motus est. Luc. x, 33. — (3) Pro omnibus mortuus est Christus. II Cor, v, 15.

bilité elle-même. Oui, mon Dieu, comme l'a dit le prophète-roi, vous n'excluez personne du bienfait de votre miséricorde (1).

Voilà donc le premier devoir du prêtre envers le peuple. Il doit le soigner sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de croyances, d'opinions. Le devouement du prêtre catholique doit être catholique, c'est-à-dire, comme l'exprime le mot, il doit être *universel*; il doit être large comme l'univers, humanitaire comme l'Evangile, sans acception de personnes comme la charité.

Ah! dirait peut-être une charité restreinte, et qui par conséquent ne serait pas la charité catholique : « Mais ce sont des hommes profondément pervers descendus au fond du gouffre de la corruption! ce sont des hérétiques! des incrédules! des impies! » N'importe, il s'ensuit seulement qu'ils sont plus malades et qu'ils ont plus de droits à nos soins. Dès qu'ils sont dans notre diocèse, dans notre paroisse, il nous sont, eux aussi, confiés par Jésus-Christ et par l'Eglise : *curam illius habe*. De quel droit prétendrions-nous les abandonner et désespérer de leur salut?

Pauvres âmes! plus malheureuses peut-être que coupables; aveuglées par de funestes préjugés d'éducation et d'origine; égarées par l'erreur, abruties par l'ignorance, victimes de leurs propres passions et des passions d'autrui! Pauvres âmes où tout est à refaire! où il reste à peine quelque vestige de moralité, quelque étincelle de raison et d'aspiration vers la vérité et la vertu! Plus sont profondes les plaies, plus elles ont droit à des soins affectueux et intelligents. Ce sont bien elles qui doivent plus particulièrement attirer les saints artifices de notre zèle, les industries ingénieuses de notre dévouement. N'était-ce pas ce que Jésus voulait nous insinuer, lorsqu'il prononça ces tendres et touchantes paroles : « Je veux la miséricorde et non les sacrifices. Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais les malades qui ont besoin du médecin. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (2).

Par la même raison que notre dévouement doit être universel, il est facile de conclure que nous n'avons comme prêtres, aucun rôle déterminé à remplir dans l'ordre politique. Nous ne devons être ni pour les gouvernements contre les peuples, ni pour les peuples contre les gouvernements; ou plutôt nous devons, tour à tour, plaider la cause des gouvernements en exhortants les peuples à la tranquillité et au bon ordre, plaider la cause des peuples en rappelant aux gouvernements les lois de la justice et les conseils de la

(1) Misereris omnium Deus. Sap. xi, 24. — (2) Misericordiam volo et non sacrificium. Non est opus valentibus medico, sed male habentibus. Non veni vocare justos, sed peccatores (Matth. ix, 13).

bonté. Nous ne devons appartenir à aucun parti, si ce n'est à celui de Dieu, de la vertu et du malheur qui implore la pitié. En nous rangeant d'un seul côté, nous devenons suspects à ceux du côté opposé. Au milieu des dissensions civiles, le presbytère, comme l'Eglise, doit rester un terrain neutre, où toutes les opinions peuvent se reconstruire et se respecter dans l'esprit de la même charité, comme tous les rangs s'y réunissent et s'y confondent dans l'esprit de la même égalité.

La grâce de notre ministère évangélique peut être comparée à l'eau qui n'a pas de couleur et lave tout ce qui est souillé, féconde tout ce qui est stérile, désaltère tout ce qui est altéré.

Lorsque l'homme veut entrer par le baptême dans l'Eglise, on ne lui demande pas ses opinions politiques, mais sa croyance religieuse. Malheur donc à nous, si nous mettions à l'exercice de notre ministère des exceptions que Jésus-Christ et son Eglise n'y mettent pas ; et si nous faisions des démonstrations de notre charité la récompense de ceux qui partageraient nos propres opinions. Jésus-Christ nous demandera un compte rigoureux de cette partialité, injuste dans tout citoyen qui respecte l'homme, sacrilège dans le prêtre, qui, dans le premier homme venu, doit respecter Jésus-Christ au nom de qui il se présente. C'est en effet Jésus-Christ lui-même qui a dit au prêtre : Tout homme digne de pitié pour ses erreurs, pour ses désordres, pour ses souffrances, pour ses désolations, doit être l'objet de vos soins. C'est moi qui vous l'adresse. Ses malheurs sont ses seuls droits ; ses besoins sont sa seule recommandation ; ses maladies et ses plaies sont ses seuls privilèges. Prenez-en soin, *curam illius habe*.

Le dévouement du Samaritain pour le voyageur blessé a été, comme nous l'avons vu, l'image du dévouement généreux avec lequel Jésus-Christ s'est livré lui-même pour l'humanité déchue, pour l'humanité entière, elle aussi dépouillée et blessée à mort par suite du péché. D'où nous devons conclure que notre dévouement doit être non seulement universel, mais encore généreux.

A l'imitation de celui qui a porté sur lui-même nos infirmités et nos douleurs (1), le véritable prêtre de Jésus-Christ doit, au fond de son cœur, sentir les misères, les maladies de son peuple ; il doit souffrir de ses souffrances, languir de ses langueurs ; être peiné de ses peines, alarmé de toutes ses alarmes et de ses dangers ; être prêt, s'il le faut, à en prendre sur lui tout le poids et toute l'amertume.

Volontiers le prêtre laissera aux savants et aux politiques du

(1) Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. Is. LIII, 4,

siècle l'or, les plaisirs, les honneurs, la domination et le pouvoir. Mais ce qu'il n'abandonnera jamais, ce sera le soin des âmes que Jésus-Christ lui-même lui a confiées ; ce sera la dispensation de la vérité et de la grâce ; ce sera le doux et saint empire de la charité. Il a appris de Jésus-Christ que les véritables plaies de l'âme sont l'erreur et le vice ; et que les âmes ne vivent que de vérité et de sainteté. Sa foi lui dit qu'il n'y a pas d'autre vérité et d'autre sainteté que la vérité et la sainteté catholiques. Il sent que Jésus-Christ, dans le mystère eucharistique, fait passer dans son cœur de prêtre toute l'ardeur de cette charité divine qui ne connaît ni dangers ni obstacles, qui dévore, pour ainsi dire, les difficultés, et qui sait au besoin immoler son repos, sa santé, sa vie même.

Ceux qui ne voient rien au delà des mobiles ordinaires de l'activité humaine se demandent quel peut être l'aliment et le soutien de ce zèle si constant et si généreux. Le voici : c'est que le prêtre attend de Dieu et de Dieu seul sa récompense, de même que le maître de l'hôtellerie n'attendit pas du malheureux blessé, mais du Samaritain seul, la récompense de son zèle et de ses soins. Nous aussi nous ne devons attendre que de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra nous demander compte de notre ministère, la récompense et le dédommagement de tous nos sacrifices.

Les cœurs retrécis par l'incrédulité et le matérialisme supposent toujours un calcul et une spéculation dans le déploiement de notre zèle. Oui, il est sûr, autant qu'ambitieux, le calcul de l'espérance qui anime le prêtre catholique. Il sait que le divin Rémunérateur comptera tout, compensera tout, avec usure et magnifiquement. Mais ce n'est pas en ce monde ; mais ce ne sera qu'à son retour, à son avènement dernier ; il l'a dit par la bouche du Samaritain de la parabole : Lorsque je serai de retour, moi je vous rendrai tout, absolument tout ce que vous aurez dépensé pour le malade confié à vos soins (1).

Voilà la véritable source, voilà le véritable mobile du zèle sacerdotal ; voilà aussi la condition et le véritable secret de sa réussite auprès des peuples.

On calomnie le peuple et en particulier le peuple français, quand on prétend qu'il n'aime pas l'action, l'influence du prêtre. Oui, dans des temps malheureux, lorsque les populations, vivant en dehors de l'action du prêtre, ne le connaissent que par les peintures calomnieuses que lui en font des écrivains aux gages des plus basses cupidités, ou par quelques rares scandales exploités par

(1) Et quodcumque superogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi. Luc. x, 35

l'esprit de ténèbres, il a pu se faire qu'un moment on ait cru le peuple hostile à l'action de l'Eglise.

Mais qu'on n'élève pas, ou qu'on fasse tomber le mur de division entre le prêtre et le peuple, qu'on laisse le peuple voir de près le prêtre tel qu'il est généralement dans votre belle France, le prêtre qui vous ressemble, vénérables confrères, le prêtre qui unisse la vertu au savoir, le zèle à la bonté, le dévouement désintéressé pour le peuple à l'amour de la religion, et je garantis à ce prêtre le respect, l'estime, l'affection, non seulement des catholiques, mais même des dissidents, non seulement des fidèles, mais aussi des incrédules. En dépit des passions et des préjugés, il reste toujours dans le peuple, dans le véritable peuple, je ne parle pas des satellites de telle ou telle conjuration, de telle ou telle ténébreuse coterie, il reste toujours dans le véritable peuple une certaine droiture, un certain sens chrétien, qui fait qu'on le voit estimer, applaudir, aimer le prêtre, lorsqu'il ne voit en lui que l'homme de Dieu, l'homme de l'Eglise, l'homme du peuple.

Puisqu'il en est ainsi, vénérables confrères, embrassons avec amour les intérêts de ce bon peuple que Jésus-Christ et l'Eglise ont confié à nos soins. Etudions attentivement, et plus attentivement de jour en jour, ses besoins spirituels et ses misères temporelles. N'ignorons pas que nous avons pour cette étude un avantage immense sur tous les faiseurs de statistiques, sur tous les rêveurs de fade et stérile philanthropie. Il nous suffira de prêter l'oreille à cette puissante parole : Ayez-en soin, *curam illius habe*. Nous comprendrons que ces soins doivent varier et se transformer selon les temps et les circonstances, mais en demeurant toujours une inspiration de la charité catholique. Les deux mystérieuses pièces de monnaie confiées à notre fidélité forment un trésor, un fonds inépuisable. Oui, la vérité et la grâce, dont nous avons la dispensation, suffisent à tout, se prêtent à tout ; et pourvu qu'elles ne s'altèrent pas entre les mains qui les dispensent, elles auront cours et toujours et partout, en dépit de toutes les conspirations de l'enfer. Ne nous laissons donc jamais d'instruire l'ignorance, de diriger le juste, de chercher le pécheur, de soutenir le faible, d'encourager le timide, de secourir le pauvre, d'assister le malade, de défendre l'opprimé, de consoler le malheureux. Ne nous renfermons pas dans l'accomplissement rigoureux du devoir et de ce qui nous est strictement imposé comme précepte. Ne mettons pas trop facilement des bornes à l'étendue de notre charité, puisque Jésus-Christ nous déclare qu'il ne mettra d'autres bornes à l'étendue de ses récompenses, que les limites fixées par les restrictions de notre

zèle et de notre bonne volonté. Vous l'avez entendu dans la parabole : « A mon retour, je vous rembourserai tout, exactement tout ce que vous aurez dépensé pour celui que je vous confie (1). » Or, vous savez ce que signifie, dans la bouche du divin Rémunérateur, une promesse de dédommagement. Vous savez comment il centuplera le capital dépensé pour lui. Vous savez s'il a dit vrai quand il a promis d'être lui-même, par la communication de tout son être, de tout son bonheur, notre récompense grande à l'excès, et lorsqu'il s'est fait garant que dans notre sein serait déposée une mesure pleine, comble, tassée, débordant de toute part (2).

Or sus, en présence de tels encouragements, il serait honteux à nous de nous lasser, de nous arrêter dans l'accomplissement des bonnes œuvres, puisque, au grand jour de la moisson, il n'y aura pas plus lieu de se lasser à recevoir, que Dieu ne pourra se lasser à nous combler de ses dons (3).

Et vous, pieux fidèles, secondez de si généreux desseins, de si nobles dévouements, dont l'honneur revient sans doute à l'Eglise, mais dont vous recueillez toute l'utilité et tout le fruit. Unissez-vous de cœur à ces pasteurs charitables, qui ne vivent que de l'espoir de contribuer au salut de vos âmes. Aidez-les de vos prières, de votre obéissance, de votre respect, de votre amour, afin qu'ils accomplissent avec moins de difficulté auprès de vous l'œuvre de leur zèle, traversée de tant d'obstacles.

Et vous, vénérable Pontife, qui avez si fidèlement écouté, si constamment transmis à vos collaborateurs l'ordre du divin Maître ; vous qui êtes si persuasif, si éloquent, dans toute la force du mot, lorsque vous dites à quelqu'un de vos prêtres : Ayez soin de cette partie du bercail ; faites-en l'objet de votre sollicitude particulière, comme j'en fais l'objet d'une sollicitude générale, *curam illius habe*, c'est à vous qu'il convient de personnifier tout le ministère ecclésiastique dans cette belle portion de la catholicité ; c'est sur vous que l'âme sublime et charitable de l'auguste Pie IX se repose. lorsque son cœur paternel s'épanche auprès de Dieu pour la prospérité spirituelle de ce magnifique diocèse. Il me semble l'entendre vous dire avec les paroles de S. Ambroise : « Siégez au milieu de votre peuple comme le Christ sur son tribunal ; offrez les sacrés mystères avec la sainteté d'un habitant des cieux ; présentez les vœux du peuple avec la majesté du pontificat ; soyez pour les fidèles entre eux, et pour les fidèles auprès du Très-Haut, un médiateur

(1) Et quodcumque superogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi. Luc, x, 35. —
 (2) Mensuram bonam et confertam. *Id.* vi, 38. — (3) Bonum igitur iacentes non deficiamus, tempore enim suo metemus non deficientes. Galat. vi, 9.

pacifique (1). » Puis encore il me semble que, se souvenant de la France, sa fille aînée, l'auguste Pontife vous crie : « Priez, priez beaucoup pour la paix de la France, fille bien-aimée de l'Eglise, afin que cette nation privilégiée, placée à la tête du mouvement catholique, puisse accomplir sa mission providentielle, seconder partout la propagation de l'Evangile, et porter aux peuples, avec le christianisme, la seule et véritable civilisation. *Interpella pro pace ut mediator*. Priez, intercédez pour la paix, mais pour la paix fondée sur la justice, appuyée, embellie par la charité. Car c'est l'égoïsme de l'homme qui perd le monde ; et il ne peut être sauvé que par la charité de Dieu. *Interpella pro pace ut mediator*. Ainsi soit-il !

XIII^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LA GUÉRISON DES DIX LÉPREUX

PAR M. L'ABBÉ REGNAULT

Ite, ostendite vos Sacerdotibus.
Allez vous montrer aux Prêtres.
Luc. xvii, 14.

M. F. Dès que Notre-Seigneur eut aperçus les dix lépreux et qu'il eut entendu leurs prière, il leur commanda de se présenter aux Prêtres. En leur donnant cet ordre, il voulait rendre témoins de son miracle les ministres de la Synagogue et les obliger de l'attester solennellement, puisqu'ils étaient légalement chargés de constater la guérison de la lèpre, Il y avait encore un autre but, c'était de nous apprendre par quel moyen on peut, dans la loi évangélique, obtenir la guérison de la lèpre spirituelle ou du péché. En effet, pour en être purifiés, il suffit de nous présenter aux Evêques et aux Prêtres, qui ont reçu le pouvoir de nous les remettre en son nom dans la Pénitence, Ce sacrement étant nécessaire pour quiconque a péché mortellement après avoir reçu le Baptême, il nous importe d'en connaître les Ministres et de savoir à qui ils

(1) Ascende ad altaris tribunal ut Christus ; ministra ut sanctus ; offer vota populorum ut pontifex ; interpella pro pace ut mediator. S. Ambros.

doivent l'administrer et quand on le reçoit. De là trois Questions dans notre Homélie.

I — Quels sont les Ministres de la Pénitence ? — Ce sont les Evêques et les Prêtres approuvés par eux. Les Vaudois, les Wicléfites et les Luthériens prétendaient, que tout laïque pouvait administrer la Pénitence. Mais c'est une hérésie condamnée par l'Eglise. Car il est de foi que les Evêques et les Prêtres seuls ont le pouvoir de remettre les péchés. Ainsi l'a défini le concile de Trente, en frappant d'anathème quiconque « soutient que les Evêques et les Prêtres ne sont pas les seuls Ministres de l'Absolution, mais que c'est à tous et à chacun des Fidéles chrétiens que s'adressent ces paroles de Jésus-Christ : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; » et ces autres : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (1). » D'ailleurs il est évident que Notre-Seigneur adressa ces paroles à ses Apôtres et qu'il leur communiqua ainsi, pour eux et pour leurs successeurs légitimes, le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, en instituant le sacrement de Pénitence. Mais quel pouvoir faut-il au Ministre de la Pénitence ? Il faut au ministre de la Pénitence un double pouvoir : un pouvoir d'Ordre et un pouvoir de Juridiction. Le premier est celui que le Prêtre reçoit dans l'Ordination ; et le second, celui qui lui confère le droit d'exercer le pouvoir d'Ordre sur telle ou telle personne. Outre le pouvoir d'Ordre qui lui est absolument nécessaire, le Ministre de la Pénitence a encore besoin du pouvoir de Juridiction pour absoudre valablement. Car l'Absolution étant une sentence judiciaire, il ne saurait la prononcer que sur les personnes soumises à sa Juridiction. On distingue la Juridiction ordinaire, qu'on possède en vertu d'un titre, d'un bénéfice ou d'un office auquel est attaché le soin des âmes ; et la Juridiction extraordinaire, qu'on reçoit par une commission du Supérieur compétent. Ont la Juridiction ordinaire pour confesser : le Pape, dans toute l'Eglise ; l'Evêque, dans son Diocèse ; le Curé, dans sa Paroisse ; le Supérieur d'un Ordre régulier, exempt de la juridiction de l'Evêque, pour les Religieux de son Ordre. Le concile de Trente a statué qu'aucun Prêtre séculier ou régulier ne pourrait confesser ni être réputé apte à cette fonction, s'il n'en avait été jugé capable par l'Evêque et s'il n'avait obtenu son approbation. Mais pour l'exercer valablement, il est nécessaire qu'il soit non seulement approuvé, mais

(1) Concil. Trid. Sess. XIV, c. VI, can. X.

encore délégué par l'Evêque. Il faut donc regarder comme nulle et illicite la Confession faite à un Prêtre, qui n'a pas l'approbation et la Juridiction nécessaires pour l'entendre. Cependant il est généralement reçu, du moins pour la pratique, que tout Prêtre, fût-il schismatique ou excommunié, peut, à défaut d'un Prêtre approuvé, absoudre valablement, même des Cas réservés, tout pénitent qui se trouve à l'article de la mort ou dans le danger probable de mort prochaine ; car l'Eglise supplée alors à la Juridiction, qui lui manque.

II. — A qui les Ministres de la Pénitence doivent-ils l'administrer ? — Ils doivent l'administrer aux pénitents, qu'ils jugent prudemment bien préparés et en qui ils reconnaissent les dispositions nécessaires pour la recevoir. Or la Pénitence a pour sujet tous ceux qui ont reçu le Baptême et qui ont atteint l'âge de raison. Quiconque n'a pas été baptisé ne saurait participer à la grâce de la Pénitence. Car le Baptême est la porte des autres sacrements. Aussi l'Eglise n'exerce de juridiction que sur les Fidèles entrés dans son sein par le sacrement de la régénération, selon ces paroles de l'Apôtre : « Pourquoi entreprendrai-je de juger ceux qui sont hors de l'Eglise (1) ? » Quiconque a été régénéré dans les eaux du Baptême peut donc recevoir la Pénitence, lors même qu'il n'aurait à se rapprocher que des fautes vénielles. Cependant le Confesseur ne peut l'accorder qu'aux pénitents bien disposés. Or il doit les croire suffisamment disposés et les absoudre immédiatement, lorsqu'ils se sont approchés spontanément du Saint Tribunal, qu'ils se sont accusés avec franchise et sincérité de toutes leurs fautes, qu'ils se déclarent véritablement contrits, qu'ils acceptent la pénitence imposée et qu'ils se montrent prêts à changer de vie. Mais il ne saurait absoudre ceux qu'il juge prudemment incapables ou indignes de l'Absolution. Telles sont les personnes, qui nourrissent la haine dans leur cœur ; ou qui ne veulent pas restituer le bien d'autrui, lorsqu'ils le peuvent ; ou qui négligent de ramener au bien leurs enfants et leurs serviteurs ; ou qui refusent de quitter l'occasion prochaine du péché ; ou qui ignorent les choses nécessaires au salut de nécessité de moyen. Il est enfin des cas où il faut différer d'absoudre les pénitents, c'est lorsqu'on juge que ce délai pourra leur être utile. Ainsi l'on doit ajourner l'Absolution pour ceux dont les dispositions sont douteuses ou qui négligent d'apprendre les choses nécessaires de nécessité de précepte ; ou qui ne les font pas apprendre, soit à leurs enfants, soit

(1) Cor. v, 12.

à leurs serviteurs ; ou qui sont dans l'occasion prochaine du péché ; ou qui ont contracté des habitudes criminelles ; ou qui, après s'être confessés, sont retombés dans les mêmes péchés. En général, ce délai ne doit pas être long. Il varie suivant les différentes sortes de pénitents, qu'on absout dès qu'on a lieu de les croire suffisamment disposés. Que penser à cet égard des malades et des moribonds ? Lorsqu'un malade se trouve en péril de mort prochaine et probable, il est obligé de se confesser, quand il le peut. S'il lui est impossible de faire sa confession tout entière, il déclarera tous les péchés qu'il pourra déclarer en particulier ; et il s'accusera en général de tous ceux qu'il a commis, en disant, sinon de bouche, au moins de cœur : « Je m'accuse de tous les autres péchés que j'ai commis en pensées, paroles, actions et omissions contre Dieu, contre le prochain et contre moi-même. » Puis, s'étant excité à la Contrition, il recevra l'Absolution. On ne doit absoudre un moribond que s'il paraît contrit, lorsqu'il a encore la connaissance. S'il a commis un grand scandale, il faut en exiger la réparation devant deux ou trois personnes ; s'il a publié des ouvrages contre la Religion ou contre l'Eglise, il faut en exiger également la retractation par écrit ou de vive voix, en présence de quelques témoins. On doit aussi l'obliger à réparer, par tous les moyens possibles, le tort qu'il aurait pu causer au prochain. Il faut absoudre le moribond qui a perdu la connaissance, s'il en a témoigné auparavant le désir et même quand il n'aurait pu en témoigner le désir. Car on présume qu'il a eu ce désir et on l'absout alors, sous cette condition tacite : « Si tu es disposé (1). »

III. — Quand reçoit-on la Pénitence ? — On reçoit la Pénitence, quand le Prêtre donne l'Absolution. Nous exposerons ailleurs les Cérémonies de la Pénitence. Qu'il nous suffise ici de vous rappeler en quoi consiste l'Absolution. Or elle consiste dans une sentence, que le Prêtre prononce au nom de Jésus-Christ, pour remettre les péchés au pénitent bien disposé. Cette sentence est ainsi conçue : « Je t'absous de tes péchés, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit (2). » Quoique le Prêtre soit tenu d'employer cette formule tout entière, il n'y a d'essentiel que ces mots : « Je t'absous (3). » Car ils expriment suffisamment l'effet, que produit la Pénitence et qui consiste à délier ou à délivrer le pécheur des liens du péché. D'ailleurs, cette formule vient de Jésus-Christ lui-même par la Tradition des Apôtres et résulte clairement de ces paroles, qu'il

(1) I. C. II, 162. — (2) En latin : *Ego te absolvo à peccatis tuis, in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti.* — (3) En latin : *Te absolvo.*

leur adressa : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié « dans le Ciel (1). » On voit par ces mots dont se compose la formule de l'Absolution, que c'est une sentence judiciaire, un acte d'autorité absolvant de soi-même le pécheur, et non pas seulement un simple ministère et une simple mission d'annoncer l'Évangile ou de déclarer que les péchés sont remis (2).

C'est ainsi, M. F., que la Pénitence efface nos péchés et que, en nous purifiant de la lèpre spirituelle, elle nous permet de rentrer en communion avec les enfants de Dieu et de l'Eglise. Remercions le Sauveur de nous avoir procuré un moyen si facile de recouvrer la vie de la grâce, lorsque nous avons eu le malheur de la perdre. Comme il nous prescrit de nous présenter à ses Ministres pour le recevoir, approchons-nous d'eux avec la même docilité et avec la même confiance que les lépreux ; et comme eux, nous aurons la joie d'être guéris. Mais au lieu de suivre l'exemple des Juifs, qui répondirent par l'ingratitude aux bienfaits de Notre-Seigneur : imitons la conduite du Samaritain et témoignons au divin Sauveur notre vive reconnaissance pour son infinie miséricorde. Et méritons, par notre persévérance, qu'il nous admette un jour avec lui dans le céleste Royaume. Ainsi soit-il.

XIV^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

IMPOSSIBILITÉ DE SERVIR DEUX MAÎTRES

Confiance dans la Providence.

PAR M. L'ABBÉ REGNAULT

Quærite ergo primum Regnum Dei et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis.

Cherchez donc premièrement le Royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

Matth. vi, 33,

M. F. — Lorsque Jésus-Christ nous ordonne de chercher d'abord le Royaume de Dieu, il nous fait entendre qu'ensuite nous pou-

(1) Matth. xviii, 18. — (2) I C. ii, 160.

vous chercher les autres biens. Par là il nous marque, non l'ordre de temps, mais l'ordre de dignité et d'importance. Car le premier est le vrai bien, tandis que les seconds doivent nous y conduire. En conséquence, il faut ne chercher les biens de la terre que pour arriver au Royaume de Dieu ; mais il ne faut pas chercher le Royaume de Dieu pour arriver aux biens de la terre. Jésus nous démontre ainsi clairement que nous ne devons pas désirer les choses temporelles de manière à faire le bien pour les obtenir, quoi qu'elles nous soient nécessaires ; mais que tout le bien à faire, nous devons le faire pour obtenir le Royaume de Dieu. Les Saints des premiers siècles cherchèrent avant tout le Royaume de Dieu ; et Dieu leur donna par surcroît le royaume du monde, comme on l'a vu sous Constantin. Mais hélas ! de nos jours, combien ne voit-on pas de Chrétiens préférer le royaume du monde au Royaume de Dieu et montrer plus de sollicitude pour les biens de la terre que pour les biens du Ciel ! Aussi doivent-ils craindre de perdre à la fois et le Royaume de Dieu et le royaume du monde. Rien ne nous est donc plus utile que de méditer sur le précepte, dont l'Eglise nous rappelle le souvenir dans l'Evangile de ce Dimanche. C'est pourquoi nous allons vous montrer comment le Royaume ou Règne de Dieu est la fin générale de la Prédication évangélique, ce qu'il faut entendre par le Règne de Dieu et ce que nous demandons à Dieu lorsque nous lui disons : « Que votre Règne arrive. » De là trois Questions dans notre Homélie.

I. — Le Règne de Dieu est-il la fin générale de la Prédication évangélique ? — Oui, le Règne de Dieu est la fin générale de la Prédication évangélique. En effet, S. Jean-Baptiste inaugura son ministère par l'annonce de ce Royaume : « Faites pénitence ; « car le Royaume des cieux approche (1). » Jésus-Christ l'annonça également au début de sa vie publique (2) ; et, dans son admirable Sermon sur la montagne, il en parla d'abord à ses Disciples : « Bienheureux les pauvres d'esprit ; car le Royaume des cieux « leur appartient (3). » Un jour qu'on voulait le retenir dans une ville, il s'y opposa en disant : « Il faut que j'évangélise aussi le « Royaume de Dieu aux autres villes ; car c'est pour cela que je « suis envoyé (4). » Il chargea plus tard ses Apôtres de le prêcher (5) et dit à un jeune homme, qui lui demandait la permission d'aller ensevelir son père : « Laisse les morts ensevelir les morts, « et va annoncer le Royaume de Dieu (6). »

(1) Matth. III, 2. — (2) *Ibid.* IV, 17. — (3) *Ibid.* V, 3. — (4) Luc, IV, 43. — (5) Matth. X, 7. — (6) Luc. IX, 60.

II. — Que faut-il entendre par le Règne de Dieu ? — Par le Règne de Dieu il faut entendre le pouvoir, par lequel il conserve et gouverne toutes choses, selon ces paroles de David : « En sa main est toute la terre (1). » Et de Mardochée : « O Seigneur Dieu, Roi tout puissant ! tout est en votre pouvoir ; il n'est personne qui puisse résister à votre volonté. Vous êtes le Maître de tout, et rien ne résiste à Votre Majesté (2). » Le Règne de Dieu signifie encore la Providence spéciale, par laquelle il veille sur nous et nous procure les choses nécessaires à notre salut. « Le Seigneur prend soin de moi, » disait le Psalmiste, « et rien ne me manquera (3). » Et Isaïe : « Le Seigneur est notre Roi ; il nous sauvera (4). » On désigne également sous ce nom le Royaume de Jésus-Christ, Royaume qui n'est pas de ce monde (5), comme il le déclare à Pilate, parce qu'il ne tire pas son origine du monde, mais de Dieu même. En effet, « c'est Dieu qui l'a établi Roi (6). Or, son Royaume est la justice, et la paix et la joie dans le Saint-Esprit (7). » Il règne en nous par la foi, l'espérance et la charité, qui nous rendent ses sujets en nous consacrant à son culte. Et comme S. Paul disait : « Je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ en moi (8) ; » ainsi chacun de nous peut dire, lorsqu'il possède la grâce : « Je règne, non pas moi, mais Jésus-Christ en moi, suivant ce texte sacré : Le Royaume de Dieu est au dedans de vous (9). » Le Règne de Dieu, c'est aussi l'Eglise, que Notre-Seigneur a revêtu de sa divine autorité par ces mots : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie (10) ; » qui doit régner sur nous ; et à laquelle nous devons croire et obéir, pour être sauvés. Enfin, par Règne de Dieu on entend le Royaume de sa gloire ou le Ciel, auquel doit nous conduire le Royaume de la grâce ; dont le bon larron exprima le désir, quand il dit au Sauveur : « Seigneur souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre Royaume (11) ; » et dans lequel le Souverain Juge introduira ses Elus en disant : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le Royaume, qui vous a été préparé dès le commencement du monde (12). Mais pour y être admis, il faut avoir été baptisé et avoir observé la Loi divine. Car il est écrit : « Si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit, il ne saurait entrer dans le Royaume de Dieu (13). Ni les fornicateurs, ni les impudiques, ni

(1) Ps. ix, 44. — (2) Esth. xiii, 9. — (3) Ps. xxii, 1. — (4) Is. xxxiii, 22. — (5) Joan. xviii, 36. — (6) Ps. ii, 6. — (7) Rom. xiv, 15. — (8) Gal. ii, 20. — (9) Luc. xvii, 25. — (10) Matth. xxviii, 18. — Joan. xx, 21. — (11) Luc. xxiii, 42. — (12) Matth. xxv, 34. — (13) Joan. iii, 5.

« les avares (esclaves des idoles) n'hériteront du Royaume de
« Jésus-Christ et de Dieu (1). »

III. — Que demandons-nous à Dieu, lorsque nous lui disons :
« Que votre Règne arrive? — Lorsque nous disons à Dieu : Que
votre Règne arrive, » nous lui demandons, en premier lieu, que
le Royaume de Jésus-Christ ou son Eglise s'étende au loin ; que les
Hérétiques et les Schismatiques rentrent dans son sein ; et que les
Infidèles, les Juifs et les Païens croient sa divine Religion et reçoivent
le Baptême, afin de voir s'accomplir ainsi l'oracle d'Isaïe,
qui dit à l'Eglise en la contemplant sous la figure de Jérusalem :
« Elargis l'enceinte de ton pavillon et développe les voiles de tes
« tentes, allonge tes cordages et affermis tes pieux ; car tu péné-
« treras à droite et à gauche, parce que ton Créateur sera ton
« Seigneur (2). Les nations marcheront à ta lumière ; et les rois,
« à l'éclat de ta splendeur. Lève les yeux autour de toi et vois :
« Tous ces peuples s'avancent vers toi. Tes fils accourront de loin ;
« et tes filles s'élèveront à tes côtés (3). » Nous demandons aussi
que les Pécheurs, secouant le joug du démon, se réconcilient avec
Dieu par la Pénitence et rétablissent dans leurs cœurs le règne de
sa justice. Enfin, nous demandons que sur la terre Dieu règne en
nous par sa grâce, et qu'il nous fasse un jour régner avec lui dans
la gloire du Ciel.

Voilà, M. F., ce que nous demandons à Dieu. Pour nous exciter
à faire cette demande avec plus de ferveur, considérons combien
l'objet en est sublime. « Le Royaume des cieux, » dit le Sauveur,
« est semblable à un trésor enfoui dans un champ. Celui qui le
« trouve le cache de nouveau ; puis il s'en va en se réjouissant de
« sa découverte, il vend tout ce qu'il possède et il achète ce
« champ (4). » Cette parabole nous montre que rien ne peut se
comparer au Royaume des cieux. D'ailleurs, il est écrit que « l'œil
« n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas
« connu ce Royaume que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (5). »
Aussi devons-nous être disposés à tout perdre, s'il le fallait, pour
mériter ce divin trésor. Quiconque sait l'apprécier s'écrie avec
l'Apôtre : « J'ai regardé toutes choses comme une perte et je les
« tiens pour de la boue, afin de gagner Jésus-Christ (6). » Mais ce
n'est pas assez de le demander, il faut encore faire tout ce qui est
commandé pour l'obtenir, selon cet oracle du Sauveur : « Le
« Royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui

(1) Ephes. v, 5. — I C. II, 31. — (2) Is. LIV, 2. — (3) Is. LX, 3. — (4) Matth, XIII^e
44. — (5) Is. LXIV, 4. — I. Cor. II, 9. — (6) Philip. III, 8.

« l'emportent (1). Si vous voulez entrer dans la vie, observez les
 « Commandements (2). Ce ne sont pas ceux qui me disent : Sei-
 « gneur, Seigneur ! qui entreront dans le Royaume des cieux ;
 « mais celui qui accomplit la volonté de mon Père qui est aux
 « cieux, celui-là entrera dans le Royaume des cieux (3). » Que
 telle soit donc notre résolution. Cherchons avant tout le Royaume
 de Dieu ; et, pour l'obtenir, pratiquons sa justice en observant
 fidèlement sa Loi. Et selon sa promesse, nous recevrons de sa Pro-
 vidence les biens nécessaires à notre vie temporelle, en même temps
 qu'elle nous accordera les biens de la grâce pour nous faire méri-
 ter un jour les biens de la gloire. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

NUL NE PEUT SERVIR DEUX MAÎTRES 3

Par M. l'abbé BARTHÉLEMY

Chanoine honoraire de Reims, de Périgueux et d'Orléans.

Mes frères ! *Nul ne peut servir deux maîtres* (4). Prise dans son sens le plus absolu et le plus général, cette maxime paraît fautive au premier abord, car enfin on peut et l'on doit même servir en même temps Dieu et tous les maîtres spirituels et temporels qu'il nous a donnés ; mais quand on y réfléchit, on voit qu'au fond ce n'est pas là servir deux maîtres ; car aimer, respecter et servir ses parents, se soumettre à ses supérieurs dans l'ordre civil et religieux, obéir à ceux qui gouvernent dans les limites prescrites par la loi divine, qu'est-ce que cela ? Sinon servir Dieu et ne reconnaître en réalité qu'un seul maître souverain de qui tous les autres dépendent et tiennent leur autorité ? Toute puissance vient de Dieu, et les gouvernements humains qui s'établissent sous l'œil de sa providence et qui n'attaquent point ses droits imprescriptibles, font parti de son propre gouvernement : On ne peut pas leur résister sans lui résister à lui-même. Il faut excepter le cas où les gouvernements humains s'attaquent à Dieu, en défendant ce qu'il commande ou en commandant ce qu'il défend ; alors, la résistance est un devoir, et il faut savoir mourir plutôt que de trahir les intérêts de Dieu. L'autorité paternelle elle-même, perd ses droits

(1) Matth. XI, 12. — (2) *Ibid.* XIX, 17. — (3) *Ibid.* VII, 21. — (4) *Ibid.* V, 24.

quand elle prétend s'opposer à ce que Dieu défend ou prescrit. Toute puissance qui se tourne contre Dieu se tue elle-même. C'est le ruisseau qui se sépare de sa source ; la branche, du tronc ; le rayon, du foyer dont il émane.

Or, ceci nous conduit au véritable sens de la proposition évangélique : *Nul ne peut servir deux maîtres* ; non pas deux maîtres en général qui soient subordonnés l'un à l'autre et qui tous deux le soient à Dieu, comme nous venons de l'expliquer ; mais deux maîtres opposés qui ordonnent des choses contradictoires, surtout quand Dieu est l'un de ces maîtres et qu'on méconnaît son autorité souveraine. Ainsi, on ne peut pas servir Dieu et le monde, parce que rien n'est plus opposé que l'esprit de Dieu et l'esprit du monde. Dieu a frappé le monde de ses anathèmes ; tandis que le monde blâme ce que Dieu prescrit et approuve ce que Dieu condamne. Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'on soit obligé de se retirer dans les déserts, de s'enfoncer dans la solitude et de vivre comme des anachorètes, loin des hommes et du monde. La société impose des devoirs qu'on ne peut négliger sans violer la loi de Dieu ; il faut donc rester au milieu de la société pour les remplir. Les simples bienséances même ont des règles auxquelles il faut savoir se conformer ; mais ici comme dans la soumission aux puissances humaines, il y a des limites qu'il n'est permis de franchir. Toutes les fois qu'il y a opposition entre Dieu et le monde, Dieu doit être obéi et le monde laissé à sa folie. C'est bien mal raisonner que de dire alors : C'est l'usage ; que dira-t-on si je ne m'y conforme pas ? On dira que vous n'êtes pas l'esclave des préjugés et des usages du monde ; que vous avez d'autres principes ; que vous êtes conséquent avec vous-mêmes ; que vous avez le courage de vos opinions ; et aujourd'hui c'est quelque chose d'infiniment honorable. Après tout, que vous importe ? Vous aurez pour vous Dieu, votre conscience et l'approbation de gens de bien. N'y a-t-il pas de quoi vous consoler de n'avoir pas celle des méchants ou des étourdis que vous seriez au désespoir de prendre pour conseillers dans les moins importantes de vos affaires ?

Mais, direz-vous : N'est-il pas possible d'arriver, à un juste tempérament qui concilie toutes choses ? Cette tentative a été renouvelée bien des fois, mais n'a jamais réussi. Comment concilier deux choses aussi inconciliables ? Etre à Dieu le matin, le soir au monde ; donner certaines heures aux méditations éternelles, le reste à la vanité ; avoir un pied dans l'Eglise, l'autre dans le tourbillon du plaisir ; fléchir un genou devant Jésus-Christ, l'autre devant Baal ; brûler à la fois son encens sur l'autel de la modestie

et sur celui du scandale ; n'est-ce pas vivre dans une perpétuelle contradiction ? N'est-ce pas essayer de servir deux maîtres qui commandent les choses les plus opposées ? dès lors, l'un sera haï et l'autre aimé, comme le dit le Sauveur dans l'évangile de ce jour. On s'attachera à l'un et l'on méprisera l'autre. Or, n'est-ce pas déjà affecter envers Dieu un mépris insultant que de le mettre en parallèle avec le monde qu'il a frappé de ses anathèmes ? D'ailleurs, pour qui n'entre pas franchement dans les voies de l'Evangile, l'équilibre est impossible à garder : il y a trop de corruption au fond de notre nature ; la chair est trop faible ; les passions trop vives ; les plaisirs trop attrayants ; les biens éternels trop éloignés ; les perfections divines trop voilées à nos faibles regards ; enfin un foyer trop ardent de concupiscence bouillonne dans notre sein pour que l'amour des créatures qui nous sollicitent de toutes parts, ne l'emporte pas bientôt dans le cœur de ce qu'on pourrait appeler un pieux mondain, sur l'amour de Dieu qui doit y dominer. Dans cette situation, on peut faire dans le monde une figure plus ou moins brillante, mais on n'est et l'on ne peut être qu'un chrétien tiède et infidèle, à qui la croix pèse et que le joug de la loi divine importune. Or, quand on n'est pas franchement et complètement avec Jésus-Christ, on est contre lui et l'on a beau dire de temps en temps : Seigneur ! Seigneur ! on n'en sera pas moins rangé parmi ceux à qui il dira : *Je ne vous connais pas* (1).

Après avoir proclamé d'une manière générale ce principe qu'il est impossible de servir deux maîtres, le Sauveur l'applique à un cas particulier et il ajoute : Vous ne pouvez pas servir Dieu et la richesse, ou, comme porte le texte original, vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon. Mammon était le Dieu de la richesse chez les Syriens. Son culte s'est malheureusement perpétué à travers les âges, et aujourd'hui, c'est encore l'un des débris les plus vivants du paganisme, au milieu des peuples chrétiens. Hélas ! n'a-t-on pas vu ce culte impie se glisser quelquefois jusque dans le sanctuaire où Dieu seul doit être adoré ? De toutes les attractions que les créatures exercent sur le cœur des hommes, celle de la richesse est la plus universelle, la plus durable et partant la plus dangereuse. Elle est commune au prodigue et à l'avare, au jeune homme et au vieillard, aux grands et aux petits, aux pauvres et aux riches, à toutes les conditions, à tous les sexes, à tous les âges. Toutes les passions recherchent la richesse, parce qu'elles y trouvent le moyen de se satisfaire : l'orgueil pour étaler son luxe ; l'ambition pour se frayer un chemin ; la sensualité, l'intempérance pour acheter le

(1) Matth. xxv, 12.

plaisir sous les formes qu'elles aiment à lui prêter. Ce n'est donc pas sans raison que le Sauveur, voulant appliquer sa maxime, a pris le culte de la richesse pour exemple.

Il est des temps où ce culte se montre avec plus d'intensité. Naguère encore nous assistions à ce triste spectacle. L'or, qui tenait lieu de tout, était l'objet d'une convoitise ardente et universelle. Toutes les ressources du génie, toutes les forces de la nature étaient employées à produire la richesse. On se ruait dans la mêlée comme le lion sur sa proie. Les bras, les machines, les éléments, tout s'agitait avec une activité convulsive ; la nature gémissait comme dans un pénible enfantement ; c'était une lutte gigantesque entre ce qu'on appelait les rois de la finance, lutte cruelle dans laquelle les petits étaient broyés ; on entendait des cris plaintifs, c'étaient les cris des faibles pressurés par les forts. Ceux-ci fermaient l'oreille et continuaient la lutte homicide. Dieu réclamait son jour et ses droits, et n'était point écouté. Les coffres se remplissaient ; l'or y affluait à grands flots ; encore un moment et ceux, qui ont été surpris par les derniers événements, comme les hommes, au temps de Noé, par le déluge, allaient prendre place à leur tour parmi les dieux de la terre. Ils allaient, comme eux, se construire des cieux de boue, et boire dans la coupe de toutes les jouissances, l'oubli des menaces et des promesses divines, quand tout à coup le monde a tremblé ; une révolution éclate ; le crédit tombe ; les fortunes chancellent ; les plus forts sont ébranlés. La ruine est partout, la confiance nulle part. Telle est la situation dans laquelle nous nous trouvons encore en ce moment (1849). Assis sur les débris d'un monde écroulé, nous pouvons apprécier la folie des hommes et des sociétés qui prétendent se passer de Dieu, n'avoir d'autre culte que celui de la richesse et d'autre religion que celle des intérêts matériels. Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement la rouille et les vers et quelques voleurs nocturnes qui menacent des trésors épuisés ; des doctrines sauvages, nées du culte de la richesse, viennent, chaque jour, épouvanter ceux qui possèdent. Ils ont méconnu les droits de celui à qui tout appartient, et maintenant on méconnaît les leurs ; ils ont appris à mépriser le suprême législateur, à ne tenir aucun compte de ses lois, et maintenant on méprise, comme de vains hochets, les lois humaines derrière lesquelles ils croyaient s'abriter. Ils n'ont pas fait la part du pauvre, et maintenant le pauvre veut leur faire la leur. Ils ont prétendu jouir de la terre au gré de leurs caprices, et maintenant on leur dispute jusqu'au droit de la posséder. O mon Dieu, reconnaîtront-ils du moins la main qui les frappe ? Reviendront-

ils à vous, source de tout droit et de toute justice ? Comprendront-ils que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que c'est une folie de vouloir réaliser le ciel sur la terre ; que nous sommes ici-bas dans un lieu d'épreuve et d'expiation ; que nous avons pour maître un Dieu crucifié, et qu'en donnant pour nous son sang et sa vie, en nous nourrissant chaque jour, de sa divine substance, il nous montre l'usage que nous devons faire des biens qu'il nous a confiés ?

Mais, direz-vous, je ne suis point de ces mauvais riches, qui ont prétendu se passer de Dieu ; qui ont pressuré les faibles et amené les catastrophes qui nous affligent ; à la bonne heure ; mais êtes-vous pour cela complètement irréprochable ? Avez-vous toujours fait des biens, dont le Seigneur vous a confié l'administration, l'usage que sa loi vous prescrit ? Avez-vous fait toutes les aumônes que vous imposait votre position ? Soit avarice, soit faux calcul, soit crainte exagérée pour l'avenir, pourriez-vous dire qu'il ne vous reste rien de ce superflu qui, d'après les enseignements de l'Evangile, est le patrimoine des pauvres ? Dieu, s'est reposé sur vous du soin de les nourrir, de les vêtir, de les abriter ; comment vous êtes-vous acquitté de cette fonction sublime qui vous donne une si belle part dans le gouvernement de sa Providence ? Vous savez que l'anathème est sur les riches ; que la porte du ciel leur est pour ainsi dire fermée ; qu'ils ne peuvent l'ouvrir que par l'aumône ; qu'ils sont de simples usufruitiers, de simples économes des biens que Dieu leur a confiés ; qu'ils rendront un compte sévère de leur administration ; est-ce d'après ces principes que vous avez toujours réglé votre conduite ? Comblé de biens par la divine Providence, peut-être que vous avez cherché dans une défiance injurieuse à sa bonté paternelle, un prétexte pour éluder les obligations qu'elle vous impose ! Non content d'être inquiet du lendemain, vous l'avez peut-être été pour des jours lointains qui ne vous seront point accordés ; pour une vieillesse à laquelle il ne vous sera peut-être par donné de parvenir ; pour des malheurs qui ne vous affligeront pas ; pour des enfants dont le Seigneur a bien voulu se charger lui-même, et dont il a eu pitié, en les enlevant à votre aveugle tendresse. Et maintenant, cet or que vous deviez semer dans le sein des pauvres, que Dieu lui-même, Créateur et souverain Maître de toutes choses, vous demandait à emprunter à un taux immense et éternel ; qu'il vous aurait rendu en océans de gloire et de bonheur ; cet or avec lequel vous pouviez acheter le ciel, en soulageant tant de douleurs, en faisant tant d'heureux, vous avez cru plus sage de le faire fructifier pour le temps ; d'en

retirer un gain sordide. Et maintenant le voilà perdu ; c'est à peine si vous pouvez en retrouver quelques parcelles sous les ruines amoncelées autour de vous. Vous voilà donc également punis par où vous avez péché.

Ah ! mes frères, ayez plus de foi dans la divine Providence, donnez, donnez encore, donnez toujours, et Dieu vous le rendra ici-bas en bénédictions, dans le ciel en torrents de gloire et de volupté. Ici-bas, il fera fructifier vos moissons, succéder vos entreprises, et, à mesure que vous distribuerez pieusement le pain des pauvres, vous le verrez se multiplier entre vos mains. Soyez sans inquiétude pour vos enfants ; Dieu lui-même en prendra soin. Voyez quelles preuves touchantes nous donnent aujourd'hui de sa divine Providence les oiseaux du ciel, les fleurs des champs. Rien n'échappe à sa tendre sollicitude : non content de pourvoir à leur conservation, il les habille mieux que les princes ne l'ont jamais été ; il les revêt des plus brillantes couleurs ; or, s'il prend tant de soin des oiseaux du ciel qui fendent l'air, sans y laisser de trace, et de la fleur des champs qui brille aujourd'hui et demain ne sera plus qu'une herbe desséchée, combien plus prendra-t-il soin de vous, hommes de peu de foi, qui avez une âme faite à son image, une âme immortelle, et qui, par cette âme rachetée au prix de son sang, êtes plus grands que la terre et le ciel ! Cherchons donc avant tout, mes frères, le royaume de Dieu et sa justice, cherchons le royaume de Dieu sur la terre et dans le ciel, et le reste nous sera donné par surcroît (1). Puisse nous nous appauvrir à force d'aumônes et donner à ceux qui nous environnent ce magnifique exemple ! Dieu saura bien nous le rendre au centuple, Dieu saura bien nous récompenser magnifiquement en ce monde et dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

(1) Matth. vi, 33.

XV^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE

PAR M. L'ABBÉ REGNAULT

Et resedit qui erat mortuus et cœpit loqui.

Et celui qui était mort s'assit et se mit à parler.

Luc. VII, 14.

M. F. — Le mort, que l'on portait en terre et que Jésus-Christ ressuscita, représente l'homme privé de la vie spirituelle par le péché et prêt à s'engloutir dans l'Enfer, si la grâce divine ne vient le ranimer. Comme le mort de Naïm, le pécheur n'a plus aucun bon mouvement et n'éprouve plus aucun sentiment pour le bien. Il y a cependant entre la mort du corps et celle de l'âme une différence. C'est que l'une est sensible, tandis que l'autre ne l'est pas. On peut toujours s'assurer si un corps est mort ou vivant. Mais la vie ou la mort de l'âme ne nous offre pas toujours des caractères aussi certains. Tel homme, comme celui à qui parle S. Jean, paraît vivant quoiqu'il soit mort réellement (1). Tel autre est plein de vie, que l'on confond parfois avec les morts. La mort de l'âme est par conséquent d'autant plus à craindre qu'elle est moins facile à reconnaître. Aussi la conversion d'un pécheur est regardée comme un plus grand miracle que la résurrection d'un mort. Mais comment le pécheur peut-il recouvrer la vie spirituelle ? C'est par la grâce. Déjà nous vous avons exposé ce qui regarde la nature, les espèces, la nécessité, la distribution et l'efficacité de la grâce. Nous allons aujourd'hui vous en montrer le premier effet dans la Justification ; et vous dire comment elle s'opère, en quoi elle consiste et quelles dispositions elle exige dans les adultes. De là trois Questions dans notre Homélie.

I. — Comment s'opère la Justification ? — Les Hérétiques ont soutenu qu'elle s'opérait, non par une justice intrinsèque et inhérente, mais par la justice de Jésus-Christ, intrinsèquement imputée ; que les péchés n'étaient pas effacés, mais seulement voilés ; que l'homme était justifié par la foi, lui communiquant la justice

(1) Apoc. III, 1.

de Jésus-Christ ; que la foi seule justifiait ; que la justice était égale en tous ; et que la justice, une fois acquise, ne pouvait plus se perdre. Or ces erreurs sont absolument contraires à la doctrine de l'Eglise, suivant laquelle la Justification ne consiste pas seulement dans l'imputation extérieure de la justice de Jésus-Christ, mais dans la grâce habituelle ou sanctifiante. C'est une vérité fondée sur l'Ecriture, comme sur la Tradition. « De même, » écrit S. Paul aux Romains, » que par la désobéissance d'un seul plusieurs sont devenus pécheurs : de même par l'obéissance d'un seul plusieurs deviendront justes (1). Vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous ; car celui qui n'a pas l'Esprit du Christ n'est point à lui. Mais si le Christ est en vous, quoique votre corps soit mort à cause du péché, votre esprit est vivant à cause de la justification. Si donc l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ rendra aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous (2). » — Et aux Ephésiens : « Renouvelez-vous à l'intérieur de votre âme et revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé, selon Dieu dans la justice et dans une véritable sainteté (3). Béni soit Dieu et le Père de N.-S. J.-C., » dit S. Pierre, « qui, selon la grandeur de sa miséricorde, nous a régénérés par la Résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour la vive espérance de cet héritage pur, immortel, incorruptible, réservé pour vous dans le Ciel (4). »

II. — En quoi consiste la Justification ? — Elle consiste non seulement dans la rémission des péchés ; mais encore dans la sanctification et le renouvellement de l'homme intérieur, par la réception volontaire de la grâce et des dons qui l'accompagnent. Il en résulte que l'homme, d'injuste et d'ennemi qu'il était, devient par la grâce juste et ami de Dieu pour être, selon l'espérance qui lui en est donnée, héritier de la vie éternelle (5). Dans cette Justification, l'homme reçoit par Jésus-Christ, auquel il est enté, et la rémission des péchés et les dons infus, savoir : la foi, l'espérance et la charité (6). De là ce canon du concile de Trente : « Si quelqu'un dit que les hommes sont justifiés ou par la seule imputation de la justice de Jésus-Christ, ou par la seule rémission des péchés, à l'exclusion de la grâce et de la charité qui est répandue dans leurs cœurs par le Saint-Esprit et qui leur est inhérente ; ou que la grâce, par laquelle nous sommes justifiés, n'est qu'une simple

(1) Rom. v, 19. — (2) *Ibid.* viii, 9-11. — (3) Eph. iv, 23-24. — (4) I Petr, i, 3-4.
 (5) Concil. Trid. Sess. vi, c. vii. — (6) *Ibid.*

faveur de Dieu, qu'il soit anathème (1). Ainsi donc la Justification consiste dans la grâce habituelle qui, en effaçant nos péchés, nous rétablit dans l'amitié de Dieu ; dans la communication du Saint-Esprit qui, en nous régénérant et en nous sanctifiant, nous fait héritiers du Royaume céleste. Quant aux péchés remis dans la Justification, ils ne sont pas seulement voilés par la grâce sanctifiante et ne cessent pas seulement d'être imputés ; mais ils sont réellement et véritablement effacés, de telle sorte qu'ils ne sauraient plus revivre et qu'il n'en reste plus aucune tache (2). Or la Justification a pour cause finale la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, ainsi que la vie éternelle. Pour cause efficiente, elle a Dieu lui-même en tant qu'il est miséricordieux ; car c'est lui qui nous purifie et nous sanctifie gratuitement par le sceau et l'onction du Saint-Esprit, qui avait été promis et qui avait été le gage de notre héritage. La cause méritoire est N.-S. J.-C., son Fils unique et bien-aimé qui, lorsque nous étions ses ennemis, nous a, par un effet de l'amour extrême qu'il a eu pour nous, mérité la Justification et satisfait pour nous à Dieu son Père, par sa T.-S. Passion sur l'arbre de la Croix. Quant à la cause instrumentale, c'est le sacrement de Baptême, qui est le sacrement de la foi sans laquelle personne n'obtient jamais la Justification. Enfin, l'unique cause formelle est la justice de Dieu, non la justice par laquelle il est juste lui-même, mais la justice par laquelle il nous justifie en nous renouvelant dans l'intérieur de notre âme. Et non seulement nous sommes réputés justes, mais c'est avec vérité que nous sommes nommés justes ; et nous le sommes réellement, recevant en nous la justice, chacun selon la mesure que l'Esprit-Saint répartit comme il lui plaît et selon la disposition propre et la coopération de chacun.

III. — Quelles dispositions la Justification exige-t-elle dans les adultes ? — La première de ces dispositions, c'est la foi. Car elle est le commencement du salut de l'homme, le fondement et la racine de toute Justification (3). « Sans la foi, » dit l'Écriture, « il est impossible de plaire à Dieu (4). » Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné (5). La justice de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, est pour tous ceux et sur tous ceux qui croient en lui (6). C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi ; et cela ne vient pas de vous, car c'est un don de Dieu (7). » Mais cette foi n'est pas la ferme croyance que les péchés nous sont remis (8), ni la simple confiance en la miséricorde divine (9) ; mais

(1) Concil. Trid. Sess. v, can. xi. — (2) *Ibid.* Sess. vii, can. vii. — (3) *Ibid.* Sess. vii, can. viii. — (4) Hebr. xi, 6. — (5) Marc. xvi, 16. — (6) Rom. iii, 22. — (7) Eph. ii, 8. — (8) Conc. Trid. Sess. vi, can. xiii. — (9) *Ibid.* can. xii.

la foi par laquelle nous croyons, sur la parole même de Dieu, tout ce qu'il nous a révélé. Car c'est après avoir dit à ses Apôtres : « Prêchez l'Evangile à toute créature, » que Jésus-Christ ajoute : « Celui qui croira sera sauvé (1). » De là ces autres paroles de S. Jean : « Ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom (2). » Et de S. Paul : « Si vous confessez de bouche le Seigneur Jésus et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés (3). Pour s'approcher de Dieu, il faut croire, d'abord, qu'il existe ; et ensuite, qu'il récompense ceux qui le cherchent (4). » Cependant la foi seule, quelque parfaite qu'elle soit, ne suffit pas. « M. F., » s'écrie S. Jacques, « que servira à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'en a pas les œuvres ? La foi pourra-t-elle le sauver (5) ? Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu vous faites bien ; mais les démons le croient aussi, et ils tremblent (6). De même qu'un corps sans âme est mort : de même la foi sans les œuvres est morte (7). Vous voyez donc que c'est par les œuvres, et non seulement par sa foi, que l'homme est justifié (8). Ce ne sont pas ceux qui écoutent la Loi qui sont justes aux yeux de Dieu, » dit S. Paul ; « mais ce sont ceux qui l'observent qui seront justifiés (9). Quand même j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien (10). C'est donc en vain qu'au jour du Jugement les pécheurs, qui auront eu la foi sans les œuvres, diront à Dieu : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? » Car Dieu leur répondra : « Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité (11). » Voilà pourquoi le concile de Trente anathématise quiconque prétend, « que l'homme est justifié par la foi seule ; ou que, pour obtenir la grâce de la Justification, il n'est aucunement nécessaire qu'il y soit préparé et disposé par un mouvement de sa volonté (12). » Or les autres dispositions nécessaires pour la Justification sont : la crainte de la justice de Dieu ; l'espérance ou la confiance dans sa miséricorde ; l'acte plus ou moins explicite, par lequel on commence à l'aimer comme source de toute justice ; la détestation et la haine du péché ; le désir de recevoir le sacrement de Baptême, ou le sacrement de Pénitence ; et la résolution de commencer une vie nouvelle et d'observer les Commandements (13).

Admirons, M. F., la divine Miséricorde qui, lorsqu'elle voit en

(1) Marc. xvi, 16. — (2) Joan. xx, 31. — (3) Rom. x, 9. — (4) Heb. xi, 5. — (5) Jac. ii, 14. — (6) *Ibid.* 19. — (7) *Ibid.* 26. — (8) *Ibid.* 24. — (9) Rom. ii, 13. — (10) I Cor. xiii, 2. — (11) Matth. vii, 22-23. — (12) Conc. Trid. Sess. vi, can. ix. — (13) I C. ii, 12.

nous ces heureuses dispositions, s'empresse de nous rendre la grâce. Mais que notre admiration ne soit point stérile. Excitons en nous ces dispositions salutaires, pour recouvrer la grâce, si nous avons eu le malheur de la perdre. Si nous l'avons conservée ou recouvrée, efforçons-nous de la maintenir et de l'augmenter en nous par de bonnes œuvres. Prions en même temps pour ceux de nos frères, que le péché en a privés. Et conjurons le Sauveur de les ressusciter à la vie spirituelle, comme il ressuscita à la vie naturelle le mort de Naïm : afin qu'après nous être réjouis avec la Sainte Eglise notre Mère de les voir revenir à elle, pour la consoler, nous puissions un jour avec eux bénir et glorifier Dieu dans le Ciel. Ainsi soit-il.

XVIII^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

JÉSUS-CHRIST SAUVEUR ET JUGE

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, V, v. 1 à 50.

M. F. — Le Verbe est descendu, il a contracté avec l'humanité une grande alliance et l'homme a été appelé à une seconde création, et l'agent de cette seconde naissance est la grâce qui supplée aux impuissances de la nature. La grâce a deux effets en nous, elle donne et rend la vie, c'est-à-dire, qu'après avoir vivifié l'homme en pénétrant dans son âme, elle peut encore réparer la vie enlevée par le péché. Nous suivons avec bonheur les anneaux de cette chaîne sacrée qui se tiennent tous avec un si merveilleux ensemble sous l'inspiration de S. Jean. Après la Samaritaine qui entre dans le mystère régénérateur, nous trouvons, dans ce chapitre, le paralytique de trente-huit ans qui recouvre la grâce perdue. Ne nous arrêtons pas à déterminer quelle était la fête dont parle l'Evangile ; que ce soit la fête de Pâques, comme le croit S. Irénée, ou la fête de la Pentecôte comme le pensent S. Chrysostôme, S. Cyrille et plusieurs autres, le mystère aura pour nous les mêmes enseignements.

Selon notre usage, commençons par bien déterminer les lieux et les personnages.

La scène commence à la piscine appelée Probatique, du mot grec qui veut dire agneau ou brebis, parce que c'était dans ses eaux qu'étaient lavés les agneaux préparés pour le sacrifice quotidien du temple. Cette piscine était entourée d'une galerie à cinq portiques, où se trouvaient les malades qui attendaient la mystérieuse agitation de l'eau. Nul ne connaissait le moment où l'ange descendait, et apportait du ciel le pouvoir de guérir celui qui le premier était descendu dans la piscine.

Ce miracle ne s'était pas toujours opéré sous la loi, il semblait avoir attendu pour se manifester les temps voisins du Sauveur, comme pour annoncer les jours de la rédemption et de la régénération dans les eaux plus efficaces du baptême.

A son arrivée à Jérusalem, Notre-Seigneur vient à cette piscine, et il aperçoit étendus une multitude de malades; voilà ce qui frappe les regards de Jésus au milieu de l'humanité; il semble étranger à l'éclat, à la gloire, au bruit, aux foules, pour ne s'occuper que des douleurs et des maux de ceux qu'il était venu guérir et sauver: c'est bien l'homme compatissant par excellence, *jucundus homo miseretur*, et sa bonté s'étend à toutes nos misères: *cæcorum, claudorum, languentium, aridorum*; quelle longue et triste énumération! Voilà donc, sans nous flatter, ce que nous sommes; ce qui nous signale et nous distingue, c'est bien moins notre rang et nos richesses que la variété des misères qui nous envahissent tout entiers, puisque les maux du corps ne sont qu'une ébauche et un effet des maux de l'âme. C'est elle surtout qui est tour à tour sèche et aride, aveugle et languissante, fatiguée et chancelante.

Au milieu de cette foule, Jésus aperçoit un homme paralytique et malade depuis trente-huit ans; il est seul, sans parents, sans protection, sans consolations, sans asile, c'est à lui que le Sauveur ira directement. En étudiant ces belles pages, rappelons-nous bien que, comme Sauveur, le Seigneur Jésus, a contracté avec notre misère les liens les plus étroits, et plus elle est grande et profonde, plus il se sent attiré vers elle. Son cœur veut absolument répandre les trésors de compassion qu'il renferme. Il appelle à lui tous ceux qui souffrent, mais il n'attend pas que la douleur accoure, il la prévient en venant à elle le premier.

Quelle différence entre les médecins du corps et Jésus! Devant un malade sans espérance ils s'éloignent avec cette froide sentence: *perdu*; mais, pour Jésus, c'est au plus désespéré qu'il s'arrête: pas d'espoir, perdu! c'est ce qu'il est venu chercher. Mais pourquoi de tant de malades couchés sous le portique, un seul

est-il guéri ? c'est la réflexion de S. Augustin (1). Si c'était pour manifester sa puissance, c'était peu de chose pour lui, et c'était encore moins pour manifester sa bonté : qui nous donnera la clé de ce mystère ? elle nous servira à pénétrer dans bien d'autres secrets des Evangiles.

Comprenons bien la raison de la venue de Jésus sur la terre ; il ne venait pas précisément guérir les corps, mais les âmes. Il ne demandait donc à la guérison du corps que ce qui lui est nécessaire pour mieux symboliser et annoncer la guérison de l'âme. Aussi quelle différence entre l'une et l'autre ! Une parole de sa toute-puissance suffit à toutes les guérisons ; mais pour guérir les âmes il lui faut du temps, du travail, des sueurs et du sang. Aussi cet homme si malade nous touche encore plus par les enseignements que nous recevons de lui que par les maux qui l'entourent ; mais soyons attentifs. Jésus s'approche et lui parle : Veux-tu être guéri ? *vis sanus fieri* ? Depuis les jours rédempteurs, c'est la question perpétuellement adressée à chaque homme dans l'humanité. La rédemption est abondante, les remèdes sont infaillibles en eux-mêmes ; une seule condition est attachée à leur efficacité, c'est la volonté sérieuse et vraie de les recevoir. Le salut est entre nos mains : *Voulez-vous être guéris* ? Voilà bien l'honneur sauvé de la liberté dans l'homme. La vie et la mort, la bénédiction et la malédiction sont entre ses mains ; il reste libre dans ces extrêmes, et il a le triste pouvoir de répondre : *Non, je ne veux pas*. Qui n'admirerait le respect avec lequel Dieu dispose de nous ! *Cum magna reverentia disponit nos*. Devant notre liberté, il l'éclaire, il la touche, il l'attire à lui, mais il ne la contraint jamais. Elle demeure maîtresse d'elle-même au milieu des plus grands attraits de la grâce. Quelle a été la réponse de cet homme ? Tout ce qui se passe ici est solennel et grand, toutes les intelligences de l'humanité semblent convoquer à ces sublimes manifestations : *Hominem non habeo*, je n'ai pas d'homme ; il veut dire que personne n'est là pour le jeter dans la piscine au moment désigné ; mais sa réponse a une application bien plus large : c'était le cri de quarante siècles en détresse ; tous les hommes formant l'humanité, aveugles, chancelants, languissants et arides, appelaient l'Homme-Sauveur. Comme c'est vrai ! la terre n'avait pas d'homme, dans la hauteur et la puissance de ce mot ; elle avait des hommes qui s'appelaient des rois, des savants, des conquérants, des philosophes, et surtout des cupides et des voluptueux ; mais personne encore n'avait vu guérir les blessures des âmes ; envahie par l'ignorance, la barbarie, les passions, elle ne

(1) Tot jacebant et unus curatus est, quum posset uno verbo omnes erigere.

pouvait que redire cette douloureuse parole : Je n'ai pas d'homme, *hominem non habeo*. Il fallait à l'humanité l'homme nécessaire, c'est-à-dire l'Homme-Dieu, l'Homme-Jésus. Comprenons notre bonheur, cet homme, nous le possédons, il est à nous ; c'est la nécessité de notre esprit ; et sa lumière pénètre nos intelligences ; la nécessité de notre cœur, et son amour s'épanche incessamment où toutes les indigences l'appellent. C'est la nécessité du riche et du pauvre, du grand et du petit, du savant et de l'ignorant, du Roi et du sujet. Aussi le gouverneur romain doit un jour le montrer à tous avec ces paroles : *Voilà l'homme, Ecce homo*, comme s'il devait dire : Voilà l'homme qu'il vous faut ; le voilà avec toutes vos faiblesses, vos plaies, les débris de votre grandeur. Reconnaissez-vous à ces misères dont il porte l'empreinte. Reconnaissez l'expiation qui les guérit et la puissante bonté qui les pardonne. O mon Dieu, donnez-moi cet homme ; sans lui je n'ai pas d'homme, avec lui je puis me passer de tous les autres. Mais sous le ciel serein et lumineux de l'Evangile, il est offert à tous ; malheur à celui qui en serait réduit à dire : *Je n'ai pas cet homme-là, hominem non habeo*. Quand il serait environné de ses parents, de ses frères, de ses amis, son âme serait avec ses aspirations au milieu du plus affreux désert, et si au dernier jour de sa vie il en était encore à cette indigence avec la privation de cet homme, il aurait pour l'éternité la privation de la vie et du bonheur.

Jésus a exaucé les vœux du paralytique, il lui répond avec son autorité divine : *Lève-toi, prends ton lit et marche*. Voilà dix-huit siècles que cette grande parole est dite à l'humanité jusque-là couchée dans la misère, la condamnation et le désespoir ; Isaïe, sur la montagne de ses inspirations, avait tressailli en voyant dans le lointain des âges cette résurrection : *Lève-toi, lève-toi*, s'était-il écrié : *secoue la poussière qui t'enveloppe, brise les liens qui chargeaient ton cou, pauvre captif, etc., etc.* (1).

Quelle efficacité dans cet appel de Jésus ! Tout à coup l'humanité se réveille, elle se lève et se dresse dans sa beauté et dans sa force, elle marche sans s'arrêter vers ces régions suprêmes où elle doit trouver le bonheur parfait. Depuis dix-huit siècles, le monde est vraiment relevé ; et une de ses lois, c'est un progrès toujours croissant. Sous l'action libératrice de Jésus nous marchons dans la liberté, la civilisation et la lumière ; en dehors de nous, les hommes se lèvent pour s'égarer ; leurs courses rapides sont de grands pas hors la voie, comme dit S. Augustin, *magni passus extra viam*. Ils doivent dire un jour : nous nous sommes lassés dans

(1) Isaïe, ch. LII.

les voies de l'iniquité en ignorant celle du Seigneur : *Lassati sumus in via iniquitatis, viam Domini ignorantes*. Nous nous sommes donc trompés, *ergo erravimus*. Voyez, au contraire, cette marche admirable et sûre des enfants de Dieu : ils s'avancent de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux cimes célestes qu'ils saluent de loin ; il faut que le lecteur, quel qu'il soit, prenne pour lui cette parole : *Surge et ambula*. Que personne en lisant cette page ne reste dans ses abaissements ; nous sommes invinciblement ramenés par ces belles leçons aux aspirations des grandes choses ; non, non, il ne faut pas rester stationnaire, une grande route nous reste encore à parcourir ; levons-nous et marchons. Appartenons à cette multitude de voyageurs chrétiens ; entrons dans leurs rangs, que rien ne nous décourage ; ne nous arrêtons jamais, marchons jusqu'au repos sans fin.

L'évangéliste ajoute : *Erat autem sabbatum in die illo ; ce jour-là était le sabbat*. Recueillons le mystère attaché à ces paroles. Dieu s'est reposé le septième jour du travail de la création, mais il n'était pas arrivé à son grand repos après la consommation de ses œuvres ; après avoir travaillé, il devait travailler encore, et Jésus-Christ devait avec son Père travailler au salut et à la glorification de ses élus. Il voulait aussi montrer par là qu'il est le maître suprême même du sabbat. Le paralytique obéit à l'ordre de Jésus, il se lève prend son lit et il marche ; les Juifs lui crient : *C'est le sabbat, vous ne pouvez pas porter votre lit ce jour-là*.

L'Evangile ne dit pas quels étaient ces Juifs, mais ils devaient appartenir évidemment à la caste des scribes ou des pharisiens ; on les reconnaît si facilement à leur orgueil ou à l'esprit de contradiction qui les distingue ! Ces hommes aux pensées étroites sont toujours sous la servitude de la lettre, comme si le miracle de Jésus ne portait pas en lui-même sa justification. Quelle différence entre ceux qui interrogent orgueilleusement, et le paralytique sous l'influence de la bonté qui l'a guéri ! Sa réponse est simple ; mais sans réplique : Celui qui m'a guéri m'a dit : Lève-toi, prends ton lit et marche. Il a pour moi manifesté assez hautement sa puissance, pour légitimer mon obéissance à sa parole ; mais les pharisiens ne s'avouent pas vaincus, ils s'arrêtent davantage devant cette majestueuse autorité qui couvre la leur. *Quel est donc cet homme qui a pu vous dire : Prenez votre lit et marchez ?* Le paralytique ne le connaissait pas encore, mais l'influence de sa grâce et la reconnaissance pour un si grand bienfait devaient bientôt lui faire connaître et adorer Jésus. Regardons bien la conduite du paralytique, il se révèle à nous plein de droiture et d'équité. Au

lieu de s'arrêter dans sa demande à recevoir les félicitations de ses proches et de ses amis, il court au temple, porter au Seigneur le témoignage de sa gratitude ; une grâce encore plus grande que la première l'y attendait ; après avoir été guéri dans son corps, il devait recevoir la guérison ineffable de son âme. Jésus le trouva dans le temple. C'est là que toujours il nous cherche avec plus d'amour ; c'est là que sa bonté aime à nous trouver. On dirait qu'il nous cherche peu dans le monde et ses fausses joies. Il faut pour cette reconnaissance de Jésus et de l'âme, la paix et le recueillement du temple. Le paralytique reconnaît dans le temple, dit S. Augustin, « celui qu'il n'avait point connu dans le milieu de la foule du peuple ». Jésus dit à cet homme : *Vous voyez que vous êtes guéri, ne péchez plus à l'avenir de peur qu'il ne vous arrive pis encore.* Nous avons encore ici un grand enseignement à recueillir ; ces paroles renferment une vérité capitale pour l'humanité, c'est toute une question résolue : pourquoi la loi de souffrir ? d'où vient la douleur ? depuis des siècles, le philosophe examine, hésite et balbutie ; il ne nous a pas donné encore une solution à ce grand problème ; mais la voilà en toute lettre dans l'Evangile : l'origine de la souffrance, c'est le péché ; l'Ecriture sainte s'explique et se traduit elle-même, elle répète cette sentence du sage : *Le péché rend les peuples malheureux.* Jésus délivre cet homme du péché, il guérit son âme pour qu'il ne tombe pas dans son premier malheur, et comme il faut la persévérante coopération de la volonté pour ce second miracle, il l'avertit avec cette grave recommandation : *Ne pèche plus, si tu ne veux pas voir ton état s'empirer encore.* Que les hommes fassent donc ce qu'ils voudront, qu'ils continuent à mettre les péchés de leur convoitise et de leurs passions au nombre des jouissances, la parole de Jésus demeure et s'exécute : *Le péché fait le malheur de l'homme.* Qu'importe à celui qui approche ses lèvres d'une coupe empoisonnée, si les bords sont imprégnés d'une liqueur délicieuse et enivrante ? Cette jouissance d'un moment empêchera-t-elle le poison de porter avec lui le ravage et la mort ? Sachons-le : nous devrions en faire un acte de foi devant cet oracle sacré ; jamais un homme ne pèche sans qu'il y ait un vrai malheur attaché à son péché. Malheur caché et différé pendant quelque temps peut-être, mais qui fera à l'heure de Dieu sa terrible apparition. Comme les jugements de Dieu sont séparés des pensées des hommes ! Tous les moyens, toutes les précautions, tous les remèdes sont employés pour faire disparaître les mœurs du temps ; personne ne songe à les prévenir dans leur origine et dans leur cause en se préservant du péché. Quel est le diplomate,

le politique, le souverain qui, en étudiant les malheurs de la société, les rattache aux iniquités des peuples, et songe, avant tout, à mettre une digue à ce torrent dévastateur qui envahit les âmes ?

Il y a toujours dans l'Evangile une double leçon : l'enseignement des faits, et l'enseignement de la doctrine ; nous venons d'être admis à l'école des faits, nous allons être maintenant les enseignés de la parole de Jésus, et nous admirerons l'harmonie qui se trouve entre ce qu'il vient de faire et ce qu'il va dire ; les perfides questions des Juifs en seront la transition. Le paralytique se retire, et les pharisiens à leur tour s'approchent de Jésus avec leur jalousie et leur haine. A la vue de ces persécutions qui accompagnent les bienfaits du Sauveur, on se rappelle involontairement les paroles du royal Prophète : *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ? Pourquoi les peuples ont-ils frémi, et formé de vains complots ?* Le Seigneur pour leur répondre se réfugie dans le centre inexpugnable de sa paix, et après montré aux cœurs droits sa divinité dans le miracle qu'il vient d'opérer, il la démontre par ses paroles aux hommes les plus pervers et les plus endurcis. *Mon Père*, leur dit-il, *ne cesse pas d'agir, et j'agis aussi ; il n'y a pas un travail pour mon Père et un travail pour moi, c'est le même travail.* Les docteurs insidieux comprennent ces paroles et frémissent davantage. Non seulement, disent-ils, il vient de fouler aux pieds la loi du sabbat, mais il se fait égal à Dieu. Jésus, loin d'abandonner cette pensée, la confirme en ces termes :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; mais tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi comme lui, parce que le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. » Il est visible que Jésus-Christ prouve et confirme par ces paroles ce qu'il avait dit auparavant de son union toute divine avec son Père pour agir ; il déclare donc ici, et avec un double serment, pour donner un plus grand poids à la vérité si importante qu'il avançait, que le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire à son Père ; c'est-à-dire qu'étant né de toute éternité de Dieu le Père, comme son Verbe et sa sagesse essentielle, il tient de lui comme du principe éternel de sa substance tout ce qu'il est, et qu'ainsi il ne voit que par la lumière attachée à la nature divine qu'il a reçue de celui qui l'a engendré, et qu'il n'agit que comme le Verbe et la sagesse de Dieu qui agit conjointement avec lui. *Il ne peut donc rien faire de lui-même*, parce qu'il n'est pas lui-même son principe, étant né de Dieu son Père, *et il ne fait que ce qu'il*

voit faire à celui qui l'a engendré, parce qu'étant la sagesse même du Père, il ne peut agir que conformément à la lumière de celui dont il est lui-même la sagesse ; mais il s'en faut bien que cette impuissance soit une marque de faiblesse ; elle porte en elle-même, au contraire, la preuve de sa divinité et de sa parfaite égalité et consubstantialité avec son Père ; car Dieu, comme dit S. Paul, ne peut pas se nier lui-même, et ainsi étant le Fils du Père éternel, il ne peut pas ne pas agir comme son Fils, autrement il cesserait d'être Fils de Dieu. Or, il n'agirait pas comme le Fils de son Père s'il agissait séparément de celui dont il est, et le Verbe, par lequel le Père a créé au commencement toutes choses, et la sagesse, par laquelle il les gouverne à tous moments. N'entendez donc pas, dit S. Augustin, ce que Jésus-Christ déclare ici : *qu'il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père*, comme si le Fils regardait ce que fait le Père afin de faire ensuite les mêmes choses que lui, puisque ce serait introduire deux ouvrages différents, l'un du Père, et l'autre du Fils ; mais concevez bien que, le Père ne faisant toutes choses que par son Verbe, et ne faisant rien sans lui, *le Fils ne fait que ce qu'il voit faire à son Père*, parce qu'ils agissent conjointement et inséparablement par un effet de cette lumière et de cette sagesse ineffables dont le Père est le principe, et qu'il communique de toute éternité au Fils ; de sorte que le Père ne l'a pas avant et plus que son Fils. Il l'engendre de toute éternité, et de toute éternité il lui communique tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, excepté le titre de sa paternité. La seule différence est donc dans sa personnalité ; l'un est Père, l'autre est Fils ; mais tous les deux ont la même substance, la même nature, la même puissance, et par conséquent la même divinité.

Nous venons d'emprunter à Sacy, dans son commentaire sur S. Jean, ces dernières lignes ; elles nous ont paru développer admirablement la parole du Sauveur affirmant sa divinité. Les Juifs se sentent écrasés sous des affirmations si formelles, leur haine implacable en découvre toute la portée ; aussi, résolus à ne jamais reconnaître Jésus comme Dieu, ils ne voient d'autre route échappatoire que de l'accuser de blasphème et d'impiété, en dérobant à Dieu les attributs incommunicables de sa divinité, et d'appliquer sur lui la loi qui ordonne de lapider les blasphémateurs. Cette conclusion était logique ; si Jésus n'est pas Dieu, c'est-à-dire s'il n'est pas l'égal de son Père, c'est le plus grand impie qui ait paru sous le ciel. J'ai une question à faire à celui qui parcourt ces pages : Que pensez-vous de Jésus ? Le regardez-vous comme la figure la plus belle qui ait paru sur l'horizon des siècles ? Accordez-

vous à Jésus le génie, la sagesse, la prudence, la plus parfaite droiture, et la plus inépuisable bonté? Qui oserait lui dénier ces qualités proclamées par tous les âges? S'il en est ainsi, voici notre indéclinable conclusion : Ce Jésus si vrai, si droit, si sage, a dit, a redit : « Je suis Dieu, l'égal de mon Père, un avec mon Père, » donc il est Dieu; car s'il n'est pas Dieu, il n'est plus ni juste, ni grand, ni sage. C'est un imposteur et le trompeur de l'humanité. Vous en serez réduits à jeter à la face de Jésus les insultes et les blasphèmes des Juifs, à demander sa mort à grands cris, parce que, n'étant qu'un homme, il s'est fait passer pour Dieu. Il n'y a pas de milieu entre ces deux extrêmes, la logique ici est implacable. Devant ces affirmations, il faut tomber à ses pieds et l'adorer, ou demander avec les Juifs qu'il soit lapidé.

Mais s'il était de bonne foi, s'il a cru sincèrement qu'il était Dieu?... Oh! ne nous arrêtons pas à ces puérilités, ne sauvagardons pas le cœur de Jésus au détriment de son intelligence. Comment, cet homme, d'un esprit si distingué, d'un génie si élevé, n'a pas pu se comprendre et s'apprécier lui-même! Profondément humble, il a cru candidement qu'il était le Fils unique de Dieu, le Dieu éternel. Quelle explication! Si Jésus n'est plus un imposteur, il apparaît comme un insensé. O Jésus! je vous demande pardon de ces suppositions, je m'en suis servi contre vos ennemis, et pour mieux éclairer ceux qui hésiteraient encore; pour moi, Seigneur, je n'ai pas besoin de raisonnements, je crois et je vous adore, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.

Continuons notre Evangile, et saisissons bien l'harmonie qui se trouve entre les deux parties bien distinctes de ce chapitre, les faits et la doctrine. Jésus, dans la guérison du paralytique, se montre le Dieu éternel, maître du sabbat, et qui seul peut remettre les péchés; mais en même temps il se montre le Dieu-Homme avec ses deux titres de sauveur et de juge. Sauveur, guérissant le corps et l'âme; juge, donnant contre la rechute des avertissements sévères, avec menaces de condamnation terrible. Dans son discours, le même thème absolument se développe, il se proclame Dieu, égal à son Père, nous venons de le voir, et dans ce qui reste, il se montre Dieu-Homme avec ses deux prérogatives de sauveur et de juge. Il est sauveur, l'heure est venue (et elle sonne maintenant) à laquelle ceux qui sont morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront. D'après S. Augustin et un grand nombre de Pères, Notre-Seigneur signale ici les merveilles de la prédication évangélique et de celle de ses apôtres. Cette voix retentit à l'heure même, et tous ne l'entendent pas. L'heure, c'est le temps actuel,

hora et nunc est, et malgré les pressantes sollicitations de la parole, la liberté demeure, et l'homme peut se soustraire à son action. Mais ceux-là seuls qui l'accepteront vivront, *et qui audierint vivent* quel grand mot ! c'est la vie sans désignation, sans limites, c'est-à-dire la vie dans la plénitude. Voilà le Sauveur, non seulement dans cette journée de la piscine, mais cette journée du temps, selon l'expression de S. Paul, *donec hodie cognominatur*. Mais il est juge aussi : J'ai, dit-il, le pouvoir de juger le monde, parce que je suis Fils de l'Homme, et Notre-Seigneur fait ensuite une courte mais saisissante description du jugement : l'heure va venir dans laquelle ceux qui sont dans le tombeau, sans aucune exception, entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, et les méchants ressusciteront pour entendre leur éternelle condamnation. Voilà le juge. Le chapitre se termine avec les témoignages qui appuient ce grand enseignement ; rien n'est plus imposant que cette nuée de témoins autour des affirmations de Jésus.

Le Sauveur les invoque : 1° Le témoignage de Jean-Baptiste. C'est lui qui m'a précédé, annoncé et désigné dans les eaux du Jourdain ; vous avez cru à sa parole, rappelez-vous qu'il m'a appelé solennellement le Fils de Dieu. 2° Le témoignage de ses œuvres. Les œuvres que je fais rendent témoignage de moi ; interrogez mes miracles, et ils vous rediront la puissance indépendante et divine qui les opère. 3° Le témoignage de Dieu le Père. C'est lui-même qui m'a appelé son Fils dans les eaux du Jourdain au jour de mon baptême. 4° Le propre témoignage des Juifs. Quelle est votre croyance et votre autorité ? Elles résident, dites-vous, dans les Ecritures. Eh bien ! scrutez les Ecritures ; à chaque page elle rendent témoignage de moi, Adam, Abel, Seth, Hénoch, Abraham, Jacob, Joseph, n'ont paru que pour m'annoncer solennellement à la terre. C'est moi qui suis le terme et le but de votre loi, de vos autels, de vos sacrifices et de toutes vos cérémonies.

Voilà le discours de Jésus ; mais avant de terminer, il jette un regard de profonde tristesse sur l'endurcissement des Juifs qui l'écoutent. Rien ne peut les conduire à la vérité, c'est un parti pris. « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. Ah ! je vous connais bien, l'amour de Dieu n'est pas en vous, et vous ne voulez pas reconnaître le vrai, dans ce que vous n'aimez pas ; si un autre venait, et il viendrait en faisant appel à vos préjugés et à vos passions, vous le recevriez avec ardeur, et vous seriez disposés à tout croire sur son témoignage mensonger. » Voilà l'histoire de la propagation de toutes les erreurs. On dirait qu'il suffit de venir

en son propre nom pour être accueilli. Parcourez la longue liste des hérétiques ou des philosophes sensuels et impies, vous aurez le dernier mot du bruit qui s'est fait autour d'eux et de l'accueil de leur doctrine, comme vous aurez dans leur orgueil et la poursuite de la vaine gloire le vrai secret de leur incrédulité. *Quomodo vos potestis credere qui gloriam ab invicem accipitis et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis?* Mais pour les condamner, je n'ai pas besoin de les accuser moi-même ; Moïse, leur législateur, les accusera et les condamnera. C'est de moi qu'il a écrit, et il faut, pour me rejeter, rejeter ces livres qui sont vos oracles.

Sous quels grands aspects Jésus apparaît dans ces dernières lignes ! le voilà comme une grande et noble figure, saluée, bénie et acclamée par tous les âges ; il tient à tout, il est le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga. La première et la grande règle d'interprétation des Ecritures, c'est de voir Jésus partout, à l'exemple de S. Augustin, *Jesum quærens in libris*. Le chercher est déjà un bonheur, le trouver, c'est la plus délicieuse jouissance du cœur. Ce travail me charme et me ravit, ô mon Sauveur ! je ne demande qu'une seule chose à la terre, c'est de me promener à l'aise dans ces champs si aimés des Ecritures, et d'y entraîner avec moi mes frères. Si surtout un de ces hommes enracinés dans le péché comme le paralytique dans les maux qui l'accablaient, lisait ces pages ! Ah ! qu'il veuille bien faire à lui-même l'application de ce mystère ; qu'il appelle Jésus dans sa détresse et son impuissance : *Domine, non habeo hominem*, ma vie, mon Dieu et mon Sauveur, je veux être guéri, et je reconnais que je ne puis l'être que par vous, venez à moi ! et Jésus viendra, et il prononcera la parole de vie qui refait, guérit et divinise les âmes, et cet homme se lèvera dans sa force nouvelle, et il marchera dans la vie en louant et bénissant son libérateur et son Dieu.

XIX^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

LA BARQUE MYSTÉRIEUSE, IMAGE DE L'ÉGLISE

PAR MONSEIGNEUR DUPANLOUP

*Reliqui vero tenuerunt servos ejus et
contumeliis affectos occiderunt.*
Matth., xxii, 6.

Il y a ici-bas une société spirituelle, une société des âmes ; elle a son sacerdoce, son temple et ses autels ; elle a ses pontifes et ses fidèles ; elle a ses évangélistes et ses docteurs ; elle a ses enfants et ses disciples ; elle vit par la foi, par l'espérance et par l'amour ; elle croit, elle aime, elle espère ; sa patrie est le Ciel, la terre est son pèlerinage ; elle a pour père le Roi des Cieux ; Jésus-Christ est son immortel époux ; voyageuse ici-bas, elle se plaît à chanter des chants mystérieux qui la fortifient et la consolent. Toutefois, quoique ayant une origine divine, quoique ayant des destinées immortelles, descendue du Calvaire, et ne s'appuyant dans le monde que sur une croix, elle rencontre des étrangers, des indifférents, quelquefois aussi des adversaires ; elle y a quelquefois rencontré des bourreaux ; elle y a eu aussi ses apôtres et ses martyrs. Toutefois elle n'est dans ce monde que pour le salut de tous, elle y fait la sécurité des peuples : Princes de la terre, elle vous respecte, elle vous aime ; nuit et jour elle prie Dieu pour vous, et cependant elle répète souvent : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de mon sauveur. »

Quant à nous, enfants et disciples de la sainte Eglise catholique, quelles sont les dispositions de nos cœurs en présence de cette croix et de ces douleurs ? Quand nous la voyons depuis dix-huit siècles en butte à tant d'assauts, exposée à d'innombrables périls, souvent ne laisserons-nous pas notre foi s'affaiblir, notre espérance tomber, et quelquefois aussi notre amour pour l'Eglise s'éteindre lorsqu'elle nous semble tomber dans l'abandon ? Car Dieu dans le Ciel et Jésus-Christ sur la terre paraissent l'abandonner quelquefois, et dans cet abandon n'oublions pas sur quoi elle a fondé son immortalité et la nôtre. O enfants dégénérés de l'Evangile, n'oublions pas de dire : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de N.-S. J.-C. »

Ce que je me propose en ce jour, c'est de vous dire que les afflictions de l'Eglise doivent affermir votre foi, parce que ces afflictions ont été solennellement prophétisées, et qu'elles doivent réveiller votre espérance ; elles doivent enflammer votre amour, parce qu'il y a un secret ignoré des âmes vulgaires, mais que les âmes magnanimes savent comprendre, c'est que c'est surtout au jour de l'affliction et des douleurs qu'il est beau de faire éclater son dévouement et son amour.

La croix et les afflictions de l'Eglise doivent affermir notre foi, parce qu'elles ont été prévues de Dieu et solennellement prophétisées. Quand on cherche dans la divine Ecriture quelles sont les destinées réservées à l'Eglise de Jésus-Christ ici-bas, on est d'abord ravi de la magnificence des promesses qui lui ont été faites : « Les rois de la terre seront ses nourriciers, dit le prophète Isaïe, tous les peuples marcheront en chantant à la splendeur de sa lumière naissante. Tous les puissants de la terre s'approcheront d'elle en silence, baiseron la poussière de ses pieds, adoreront ses sacrés vestiges. Ses portes resteront ouvertes la nuit et le jour à la multitude des peuples. Ses apôtres s'élanceront d'un bout de la terre à l'autre ; ils voleront comme des messagers de gloire sur les nuées du ciel, et toute la terre sera devant eux en admiration et en silence. Elle sera si puissante, cette société, que tout royaume ou toute nation qui ne lui sera pas soumise périra ; elle sera si heureuse enfin, qu'elle n'aura pas d'autre soleil que Dieu, qui fera luire pour elle les clartés ineffables d'un jour sans fin. »

S. Augustin dit : « Dieu a pensé dans ses profonds conseils qu'il est plus digne de lui et plus glorieux pour nous de permettre que les maux arrivent pour les changer en biens. » Ce grand docteur dit encore : « Dieu a pensé que rien n'était plus digne de lui, et plus glorieux à son épouse bien-aimée, la sainte Eglise catholique, que la croix et les afflictions. Tous les enfants de l'Eglise ont été appelés à l'honneur et au combat de la vertu : Dieu a pensé que c'était surtout dans cette grande lutte du bien contre le mal que se révélaient l'effort des vertus morales, les courages magnanimes, les héroïques dévouements ; il a pensé enfin que la palme des martyrs était une couronne digne du front de son Eglise bien-aimée, et en le pensant il a dû en même temps prévenir le trouble de nos cœurs ; il a voulu que toutes ces choses nous fussent solennellement prophétisées. Les prophètes n'avaient chanté que la gloire de l'Eglise, ils n'avaient chanté que ses triomphes : Jésus-Christ s'est réservé de chanter ses douleurs, ou plutôt il a annoncé ses afflictions dans le langage le plus ferme, le plus précis ; la langue

humaine n'a rien de plus clair ; il fallait que ses disciples ne pussent jamais s'y tromper. Il disait : « Vous me nommez votre maître et votre seigneur, et vous faites bien, car je le suis. Or écoutez : le disciple n'est pas au dessus du maître. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; défiez-vous des hommes, et ayez la prudence du serpent, la simplicité de la colombe et la douceur de l'agneau ; vous serez livrés par vos parents et par vos amis, ils vous traduiront devant les gouverneurs et devant les juges, vous serez flagellés au milieu de la synagogue, et enfin il y en aura qui crieront : Gloire à Dieu ! en vous immolant. »

Il y avait dans ces paroles de quoi épouvanter le courage apostolique. Aussi Jésus-Christ ne se borna pas à ce discours ; il ajouta immédiatement pour affermir la foi de ses disciples et de ses apôtres sur une base inébranlable : « O vous qui êtes mes amis, vous êtes mes amis, et voilà pourquoi vous ferez ces choses. » Et il ajoutait avec un profond attendrissement : « Petit et faible troupeau, ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps. — Mais, Seigneur, que faudra-t-il donc craindre désormais, car ceux qui tuent le corps arrachent la vie ? — Non, ils peuvent tuer le corps, ils ne peuvent tuer l'âme. Regardez, ajoutait-il avec la douceur ineffable du discours évangélique, regardez les oiseaux du ciel. Vous donnez cinq passereaux pour une obole ; eh bien, il n'y en a pas un qui meure sans que la Providence de votre père s'en soit occupée. Vous êtes plus que les oiseaux du ciel, et Dieu vous estime et vous aime ; tous les cheveux de votre tête sont comptés, il n'y en a pas un qui tombe de votre front à terre, sans que la Providence de votre père qui est au ciel s'en soit occupée. Je mettrai dans votre cœur une joie que nulle puissance humaine ne pourra vous ravir. » Voilà les prophéties de Jésus-Christ, par lesquelles Dieu a annoncé à ses disciples, à ses apôtres, et à la sainte Eglise catholique quelle devait être sa destinée dans la suite des siècles. C'est ce qui a fait la force inébranlable des confesseurs et des martyrs. Le fidèle de l'Evangile, la croix d'une main et l'Evangile d'une autre, peut être tué, mais vaincu jamais ; et quand notre Seigneur chercha à affermir dans l'âme de ses disciples l'espoir inébranlable qui devait les rendre ici-bas, selon le langage de la divine Ecriture, plus forts que les murs d'airain, afin de leur bien faire comprendre ses prophéties, il leur a donné l'intelligence parfaite, la certitude entière, et a ajouté dans une occasion solennelle le miracle d'une protection éclatante. Vous vous souvenez de cette fragile nacelle qui portait celui qui avait en main la nature et pouvait la gouverner. Cette barque était violemment agi-

tée par la tempête, tandis que lui, dormant d'un profond sommeil, semblait méconnaître le péril et se présenter sans défense contre la fureur des vagues. Mais ses disciples éperdus se lèvent et lui crient avec l'accent du désespoir : « Seigneur, Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Et lui se lève et d'une voix paisible leur dit : « Que craignez-vous, gens de peu de foi ? » Puis commandant aux flots et à la mer, il se fit un grand calme. Cette barque mystérieuse est l'image de l'Eglise ; autour d'elle s'élèvent en vain la dépravation et l'hérésie. Pour l'Eglise les combats sont des triomphes.

J'ai ajouté que la croix ou les afflictions de l'Eglise doivent relever vos espérances.

Rien n'est plus fatal que le découragement ; aussi je m'estime heureux de pouvoir vous prêcher l'espérance chrétienne, dont l'Evangile a fait une vertu suprême, une vertu fondamentale qu'on ne peut abandonner sans trahir la foi et la charité. Je le fais avec confiance, parce que j'ai éprouvé mille fois déjà qu'il est facile aujourd'hui de réveiller l'espérance chrétienne au fond des cœurs. Et pourquoi cela ? C'est que les espérances humaines nous ont tous suffisamment trompés pour que nous cherchions ailleurs une espérance meilleure. La sainte Eglise catholique fait bien de se reposer uniquement ici-bas dans la force et dans la consolation de l'espérance chrétienne. Depuis ceux qui se réjouissent dans l'opulence, jusqu'à celui qui languit dans la poussière, prêtez l'oreille et vous entendrez ces cœurs opprimés qui soupirent après quelque chose de meilleur que leur triste vie. O vous qui êtes encore captivés par les dissipations de la terre, vous que les espérances trompeuses de ce triste monde séduisent encore, montrez-moi un asile à l'abri des douleurs, j'y chercherai un refuge ; montrez-moi des grandeurs à l'abri des tempêtes, afin que j'y aspire. Est il une affection, si légitime, si pure et si noble qu'elle soit, qui n'ait à craindre ici-bas ni nuage, ni séparation douloureuse, ni déception ? et j'y reposerai mon âme. Vous n'avez rien de semblable ; et, tout en gémissant de vos déceptions et de vos misères, nous autres, enfants de l'Eglise catholique, nous nous consolons par l'espérance. Les plus fortes têtes languissent, les plus habiles se déconcertent et se troublent ; non, vous n'avez rien pour nous, laissez-nous donc espérer dans notre croix, dans notre Dieu, dans notre sainte Eglise catholique. La foi est le fond de la vie de notre Eglise, mais l'espérance en est la noble ardeur, l'encouragement éternel. C'est de l'espérance que Jésus-Christ disait : Tu auras beaucoup à souffrir dans le monde, mais espère toujours. J'ai vaincu le monde.

Repassez toute l'histoire des douleurs et des épreuves de l'Eglise depuis dix-huit siècles ; que de jours de tristesse et de deuil ! Et cependant jamais son espérance n'a été confondue. Elle semble quelquefois descendre dans la nuit du tombeau, mais le troisième jour, que la Providence a marqué, vient brillant d'espérance, et alors le scandale de la croix et des douleurs disparaît, et le plan de la sagesse éternelle se déroule ; le sang des martyrs devient une semence de nouveaux chrétiens, l'Eglise demeure libre au milieu des chaînes invincibles au milieu des tourments ; jamais elle ne fut si florissante. Enfin, après trois cents ans de persécution, quand il fut bien solennellement constaté qu'elle ne dépendait de nulle puissance ici-bas, qu'elle ne tenait à rien sur la terre, vint un Dioclétien qui crut l'avoir noyée dans le sang, et qui éleva des trophées fastueux sur lesquels il grava cette inscription mémorable : *En souvenir du nom chrétien à jamais aboli, en souvenir de la superstition du Christ à jamais effacée.* Et le lendemain les cieux proclamaient sa victoire, le peuple-roi tombait aux pieds de Jésus-Christ crucifié, et des destinées plus glorieuses commençaient pour l'Eglise : elle s'était assise avec Constantin sur le trône de l'empire du monde. Mais à peine commença-t-elle à goûter les premières douceurs de la paix, que les hérésies l'attaquèrent ; mais elle brisa toutes ces erreurs sorties de l'enfer. Puis vinrent d'autres douleurs et selon l'expression d'un saint père, dans la paix la plus profonde de l'Eglise, dans ces années de paix au dehors, de paix au dedans, vinrent des moments plus amers ; et cependant, au milieu de ces scandales, Jésus-Christ n'abandonna pas son Eglise. Il vint à son secours.

Nous avons eu, dans un siècle qui n'est pas encore si éloigné de nous que le souvenir de ses orages et de ses malheurs doive être effacé de tous les cœurs, nous avons eu des larmes amères à répandre ; mais vous savez comment Dieu a fait depuis luire sur l'Eglise un jour plus pur et plus doux. Au moment même où des prophètes de mensonge avaient solennellement prophétisé son anéantissement, tout à coup elle apparaît belle de ses malheurs, plus forte par eux, et prête à de nouvelles et à de plus glorieuses destinées. L'Eglise n'a jamais été jetée au milieu des périls sans qu'ils aient été pour elle le sujet de nouveaux triomphes.

L'œuvre intéressante dont nous nous occupons aujourd'hui montre qu'il n'y a jamais eu de douleur plus profonde et plus amère que celle de ces hommes qui ont été les prêtres, les pontifes et les prophètes de l'Eglise ; mais Dieu lui donne des consolations. O sainte Eglise catholique, et vous surtout sainte Eglise de France,

vous pouvez en ce moment expliquer vos larmes et reposer vos regards avec joie sur ces nombreux enfants qui accourent pour soutenir de leurs mains faibles encore votre marche chancelante. Pourquoi, ô sainte Eglise, ne nous montrer que des espérances ? Vous avez recueilli des consolations de toutes parts ; vous voyez ces jeunes prêtres que vous avez formés, livrés aux plus laborieux travaux, parlant à la fois, dans la chaire de vérité, pour convertir les âmes, au tribunal de la Pénitence, pour attendrir le pécheur, au lit des malades, pour répandre l'huile sainte sur leurs membres défaillants. Vous les voyez redoublant de zèle et d'efforts afin de répondre aux vœux des peuples, aux espérances de Jésus-Christ. Oui, vous avez bien fait de ne laisser jamais défaillir votre cœur dans l'espérance ; vous avez souffert ; des jours meilleurs sont venus pour vous ; espérez, espérez toujours. Vous avez espéré contre l'espérance ; maintenant espérez, selon le langage de la sainte Ecriture, avec la douceur d'une espérance certaine. Quand on prenait vos patrimoines et vos biens, vous les regrettiez pour les pauvres ; aujourd'hui vous partagez généreusement avec eux votre pain de chaque jour, et parmi tout ce qu'on a essayé de vous reprocher, on n'a pas encore osé vous reprocher d'oublier les pauvres ; on vous a enlevé vos plus beaux ornements, et vous vous êtes ornée de plus de vertus. Enfin, au milieu de toutes vos épreuves et de toutes vos douleurs, vous conservez une patience inaltérable. Vous aimez être, ici-bas, pensive et appuyée sur votre croix ; bientôt vont venir des jours plus heureux encore. Ce sont les grandes solennités que vous célébrerez avec vos enfants rassemblés autour de vous ; vous les inviterez tous à s'asseoir à vos pieds, tandis que vous serez assise avec une confiance plus grande encore sur la pierre renversée du glorieux sépulcre.

Il y a dix-huit siècles que cela dure, et cela n'est pas fini, car après avoir célébré ses fêtes, la sainte Eglise catholique se lèvera et nous invitera tous à nous lever avec elle, parce que le repos ne convient pas aux vrais fidèles ; elle fera un pas, parce qu'elle est passagère et voyageuse ici-bas ; elle fera un pas, et continuera sa grande moisson des âmes en ce monde. Et puis viendra le jour où sa dernière moisson sera faite, et où elle vous invitera à célébrer son dernier passage.

Voilà comment la croix et les afflictions de l'Eglise doivent nous donner à tous l'espérance et affermir notre foi. J'ajoute qu'elles doivent aussi enflammer notre charité.

C'est un secret ignoré des hommes vulgaires, mais que les cœurs nobles et magnanimes ont su comprendre, que c'est surtout au

jour de l'infortune qu'il est beau de faire éclater son dévouement et son amour. Vous vous plaignez quelquefois que la vertu est malheureuse, que le monde est sévère pour vous, que vous ne pouvez vous dévouer aux œuvres pieuses sans rencontrer sur votre chemin le sarcasme de l'impie ; où est donc votre charité ? N'êtes-vous pas les enfants de la sainte Eglise catholique, et ne voyez-vous pas que vous êtes les privilégiés de Dieu, qu'il y a eu des temps plus tristes et plus amers que celui où vous êtes, et que c'est à peine si vous avez à donner des témoignages d'une foi ferme, d'une espérance qui ne se laisse pas renverser ? Consolez les douleurs de l'Eglise catholique, venez lui témoigner une commisération plus grande et une faveur plus ardente pour toutes les œuvres qu'elle a instituées de toutes parts et dévouées au soulagement des pauvres. C'est une gloire que je suis heureux de proclamer ; oui, vous faites beaucoup pour les pauvres. La plus noble couronne que vous puissiez déposer sur le front de l'Eglise, c'est la couronne de la charité. Vous l'avez fait, soyez en béni. Aujourd'hui vous avez devant vous l'œuvre la plus vénérable, la plus sacrée qui puisse vous être recommandée.

Ils furent nos pères dans la foi, ils sont aujourd'hui les anciens dans le sacerdoce, dignes de tout ce qu'il y a de vénération dans nos âmes, de respect pour les cheveux blancs et de tendresse pour le malheur. Voilà ceux que je vous recommande ; vous savez quels sont ces pauvres ; je leur donne ce nom, parce que c'est le nom glorieux de l'Evangile. Bienheureux sont les vieux prêtres, pauvres et malades ; le royaume des cieux leur appartient. Mais, ô Dieu ! que serait-ce si le cœur des fidèles était sans tendresse et sans respect pour de si nobles âmes ? Quand, dans leur enfance et dans leur jeunesse, aux jours mauvais de l'Eglise, quand ils abandonnaient au service de Jésus-Christ, et au salut des âmes leur famille, pour n'avoir d'autre famille que les pauvres, et d'autre espérance que la croix de Jésus-Christ, ils pouvaient penser que leur dévouement rencontrerait sur la terre, d'une manière ou d'une autre, les soins généreux de la divine Providence. Ils n'ont pas été trompés dans leurs espérances, vous ne les tromperez pas non plus, vous fidèles.

Une des plus nobles pensées qui ait jamais été conçue dans le cœur d'un roi de la terre, ce fut d'élever de nobles asiles pour les guerriers blessés et vieillis dans les combats. Les prêtres, comme les guerriers les plus intrépides ont blanchi dans les combats. N'auront-ils donc pas aussi, eux, un noble asile où la religion les environnera de vénération et de tendresse ? Vous savez que cet

asile leur a été ouvert, qu'il est encore aujourd'hui l'objet de toute la sollicitude des âmes les plus généreuses. C'est en faveur de cet asile, connu sous le nom de l'*Infirmier de Marie-Thérèse*, que je viens réclamer votre charité la plus élevée et en même temps vos largesses les plus entières. Vous ferez tout à la fois une œuvre de religion et une œuvre de charité ; vous la ferez comme il convient à des chrétiens qui ont médité sur la croix et sur les douleurs de l'Eglise, et qui ont cherché par cette méditation à affermir leur foi, leur espérance et leur charité.

XX^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

LES ÉLUS ET L'APOSTOLAT

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, **xxi**, 1 à 25.

C'est le dernier chapitre de ce grand Evangile. S. Jean veut finir comme il a commencé. Cet aigle sublime va vraiment de l'éternité à l'éternité. Il commençait par les grandeurs du Verbe au sein de son Père. *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum*. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il termine par le choix et la glorification des élus.

Nous trouvons dans l'Evangile deux pêches miraculeuses : l'une, avant la mort du Sauveur, racontée par S. Luc ; l'autre, après la résurrection, que nous étudions en ce moment. Dans la première, c'était l'appel général des hommes à la vérité évangélique et au salut. Dans la seconde, c'est le choix spécial et exclusif des élus. Dans la première, des poissons de toutes sortes, bons et mauvais, entraient dans le filet. Dans la seconde, il n'y a plus que les seuls élus, désignés par les poissons bons, et comptés sans qu'il en manque un seul.

Mais entrons dans le détail de cette belle étude.

L'Eglise est représentée tout entière dans sa tête et dans ses membres. Cinq apôtres, à la tête desquels est Simon Pierre, et

deux disciples. L'accord le plus grand, et la plus parfaite subordination, règnent dans ce nombre béni. Pierre commande, et il est aussitôt obéi ; il n'a pas même besoin d'un autre : ce qu'il fait, les autres le font avec lui : « Je vais pêcher, dit-il : *Vado piscari*. — Nous y allons avec vous : *Venimus et nos tecum*. » Voilà la vraie et la seule pêche apostolique. Tous ceux qui ont succédé aux apôtres et aux disciples ont dû dire au successeur de Pierre dans tous les temps : « *Venimus et nos tecum* : Nous parlons, nous exhortons, nous baptisons ; en un mot nous pêchons avec vous. » *Venimus et nos tecum*. Ils sortent tous et montent dans une barque. Voilà la barque de Pierre, où se trouvent le repos, la sécurité et l'espérance. O barque bénie ! je ne vous abandonnerai jamais, quels que soient les flots qui vous environnent ! Avec vous malgré la tempête, je suis sûr d'arriver au port. Il ne faut donc pas s'étonner des épreuves ; elles se trouveront toujours avec les divines promesses dans cette barque sauveur. Les apôtres ne prirent rien pendant toute la nuit : *et illa nocte nihil prendiderunt*. Il y a toujours eu dans l'Eglise ses intervalles de jour et de nuit : *Posuisti tenebras et facta est nox*. « Vous avez permis aux ténèbres d'arriver, et la nuit s'est faite. Alors les bêtes féroces ont passé en multipliant leurs ravages : *In ipsa pertransibunt omnes bestię sylvę*. »

Mais, dans la nuit la plus obscure et la plus orageuse, l'Eglise est aussi sûre de l'aurore et du matin, que le voyageur, environné des ténèbres de la nuit, est sûr de revoir bientôt le soleil. Le matin se fait, dit notre Evangile, et Jésus se promène sur le rivage. Jésus est arrivé ; il est sur cette rive bienheureuse où ne règnent jamais les orages et les tempêtes ; mais du sein de son repos et de son bonheur, ses yeux se promènent sur les ondes agitées de ce monde. Il n'y a pas loin de la mer au rivage : les voix se distinguent, et un entretien ineffable réunit ceux qui sont dans la barque et ceux qui sont affermis sur la terre des vivants. Les apôtres ne soupçonnaient pas encore la présence de Jésus : « Si nous savions le reconnaître, nous le verrions aussi tout près, nous surtout, au milieu des dangers et des écueils de cette vie. »

Jésus parle à ses disciples : « Enfants, avez-vous quelque nourriture ? — Aucune, » répondent-ils. Qui ne serait saisi de cette réponse ? Voilà bien le cri de l'exilé : l'esprit, le cœur, l'être tout entier appellent une nourriture que la terre ne connaît pas. Rien ne peut le rassasier dans ce grand désert de la vie. Mais c'est surtout la parole de l'Apôtre, au milieu des labeurs, et d'un apostolat stérile. Pour se nourrir, il lui faut Dieu et les âmes. Notre-Seigneur dit aux disciples : « Jetez le filet du côté droit de la

barque, et vous trouverez infailliblement le poisson que vous cherchez. »

Voilà la pêche miraculeuse des élus ; que de détails et de précautions ! Jésus se montre, Jésus pense, Jésus commande ; il précise tout, jusqu'à la manière de lancer le filet. La docilité et l'obéissance sont récompensées. Ils prirent un nombre immense de poissons. Le filet est si plein qu'on peut à peine le traîner, et malgré cette surcharge, il ne se rompt pas : voilà les élus désignés, 1° par la droite du navire ; 2° par le nombre mystérieux qu'ils forment ; 3° par le salut de tous ceux qui sont pris. Pas un n'est rejeté, pas une maille du filet ne se rompt, malgré cette grande multitude. Aussi S. Jean, averti au dehors par ces circonstances, éclairé au dedans par la lumière qui ne trompe pas, reconnaissant le Seigneur Jésus, s'écrie transporté : « *C'est le Seigneur ! Quia Dominus est.* » Pierre, aussitôt revêtu de sa tunique, se précipite à la mer, pour être au plus tôt au rivage ; les autres abordent avec la barque. Jésus les attendait comme il attend tous les élus ; il est toujours là pour les recevoir, et en arrivant à ces rives bénies de l'éternel bonheur, ils ne verront plus seulement le symbole et l'amour de Jésus, c'est-à-dire du pain et des poissons sur des charbons, mais ils verront Jésus lui-même, dans l'attitude du Dieu rédempteur, *Agnum stantem tanquam occisum*, glorifié et victime, présentant à son Père ces plaies précieuses qui apaisent sa colère, et multiplient sur nous sa miséricorde.

Assistons à ce beau spectacle de la béatification des élus. Jésus leur dit à tous, comme aux apôtres : « Venez et mangez. » Il ne dit plus : « Réunissez-vous, sachez travailler et souffrir. » Le temps des larmes, des labeurs et des souffrances est passé ; ils n'ont plus qu'à prendre place au banquet éternel, *juge convivium*, pour s'y nourrir de Dieu même, et y boire ce vin nouveau annoncé à la dernière cène. Rien ne peut rendre la beauté de ces paroles, qui renferment en elles-mêmes tout le bonheur du ciel, *venite prandete*, surtout si on leur ajoute celles-ci d'un autre Evangile : *Transiens ministrabit illis*. C'est Jésus même qui passera le long de ces tables célestes pour les servir. C'est aussi lui qui sert ses disciples dans cette pêche miraculeuse ; il prend le pain et le poisson, et les leur présente : figure de ce qu'il doit faire au ciel, où il doit se donner lui-même à découvert, et être tout en tous : *ut sit Deus omnia in omnibus*. Tout se passe sur la terre au milieu des ombres de la foi et des consolations de l'espérance ; mais au ciel, la foi et l'espérance disparaîtront, pour faire place aux clartés éternelles et à la possession consommée du bonheur ; une seule

chose demeurera, parce qu'elle appartient aux deux cités de la terre et du ciel, et qu'elle est également la loi du temps et de l'éternité : c'est l'amour ; jamais la charité ne doit disparaître ; après avoir été l'amour gémissant et souffrant, il sera l'amour du bonheur et de la jouissance. Aussi Notre-Seigneur, voulant affermir Pierre dans un dévouement réparateur, ne lui parle que de l'amour, ne l'interroge que sur l'amour. Avec l'amour, il expiera son crime d'un solennel reniement ; avec l'amour, il sauvera et guidera le troupeau tout entier ; avec l'amour, il saura souffrir et mourir pour son maître : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? — Seigneur vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux. » Mais parce que l'amour est la grande chose nécessaire, qu'il renferme l'accomplissement de toute la loi, qu'il supplée à tout, que rien ne peut le suppléer, il ne faut pas se contenter d'une possession probable de la charité, il faut insister, il faut y revenir. Trois fois Jésus fait à Pierre la même question, et trois fois Pierre fait la même réponse : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? — Seigneur, vous savez que je vous aime. » Le cœur s'attriste de ces demandes multipliées ; mais elles établissent l'âme dans cette crainte salutaire qui est à la fois la préparation et la gardienne de l'amour.

Nous voyons dans la personne de Pierre la conduite de Notre-Seigneur sur ses élus. Voilà le résumé de leur vie à tous : aimer Jésus, *amas me* ; aimer leurs frères, *pasce agnos* ; souffrir pour Jésus, mourir pour Jésus, pour être glorifié avec Jésus. S. Pierre reçoit de son Maître la vraie assurance et la vraie preuve de son amour dans l'annonce de ses souffrances et de son martyre : « Lorsque tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais. Mais dans ta vieillesse, tu étendras les mains, et on te conduira où tu ne voudrais pas aller : *Alius te cinget, et ducet quo tu non vis.* » Cette annonce est effrayante, mais elle est accompagnée de la parole qui l'explique et l'adoucit : « *Sequere me ! Suis-moi !* » ajoute Jésus. O Pierre ! ne crains plus les persécutions et les supplices, Jésus, Jésus lui-même, te précède et te guide. Tu n'as qu'à mettre tes pieds dans les traces des siens. C'est sa force qui sera la tienne, comme c'est son bonheur qui sera ta récompense.

L'amour triomphe donc dans cette grande scène qui achève l'Evangile de S. Jean : l'amour qui combat, et l'amour qui se repose dans une félicité sans fin ; le disciple de l'amour devait avoir sa part dans ces dernières manifestations.

Il se montre ici comme la plus complète personnification de l'amour. Tout disparaît en lui, pour ne rien laisser paraître que l'a-

mour. L'amour qui repose sur le cœur de Jésus, *qui et recubuit super pectus ejus* ; l'amour qui surprend les secrets les plus intimes, *et dixit : Domine, qui est qui tradet te ?* l'amour qui demeure à jamais, *sic eum volo manere donec veniam*. Le passé, le présent, l'avenir de S. Jean, c'est l'amour. La mort même semble s'éclipser ; *sic eum volo manere donec veniam, qui ad te ?* Et lorsqu'il sera arrivé à une extrême vieillesse, on entendra encore sur ses lèvres le chant et les exhortations de l'amour. Il expirera en disant : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

AUTRE HOMÉLIE

LE BON DIEU

PAR LE PÈRE LAVIGNE

S. Jean, IV, v. 1 à 54.

M. F. — Nous étudions dans ce chapitre comment la grâce transforme l'humanité malgré ses oppositions et ses résistances. Souvenons-nous de chercher dans ce grand fait de l'Evangile un enchaînement parfait qui échappe au premier regard, mais qui se révèle admirable sous une étude approfondie.

Nous assistons, dit S. Augustin, à de grands mystères, nous avons devant nous de magnifiques symboles ; nous trouverons là une abondante nourriture pour nos âmes fatiguées et languissantes : *Dicta sunt ibi magna mysteria, et magnarum similitudines rerum, pascentes animam esurientem, reficientes languentem.*

Voyons d'abord la mise en scène et le prélude.

Jésus arrive au puits de Jacob : fatigué du chemin, il s'assied sur le bord de la fontaine... les mystères se préparent et s'annoncent. Jésus fatigué !... lui, par qui les fatigués se reposent. Ce n'est pas sans raison et sans enseignement. Tous les mots sont révélateurs et nous tiennent attentifs : — Jésus fatigué, — fatigué du chemin, — assis, — assis sur le bord de la fontaine, — assis à la sixième heure. Il ne peut être fatigué qu'à cause de nous ; quand il n'est pas question de nous, nous voyons toujours Jésus dans sa force, comme au commencement de l'Evangile : *In prin-*

cipio erat Verbum, omnia per ipsum facta sunt. Voilà le Jésus puissant, il paraît revêtu de faiblesse quand il revient à nous (1).

C'est la force de Dieu qui nous a créés, mais c'est sa faiblesse qui nous a recréés ; il nous a tirés du néant dans sa force, mais il nous a cherchés dans son infirmité (2). Oh ! comme il a raison de se comparer à une poule qui réunit ses petits sous ses ailes ! Aucun autre oiseau ne fait reconnaître à première vue sa maternité ; il faut le voir sur son nid pour la constater : mais la poule porte si bien sur elle les infirmités de ses petits, que même en ne les voyant pas, nous distinguons en elle une mère. Regardez-la, quand elle se montre, avec les ailes tombantes, les plumes hérissées, la voix rauque, tout le corps abject et humilié, vous devinerez sa maternité avant de voir ses petits. Voilà l'image de Jésus, faible et fatigué du chemin (3).

C'était la sixième heure, et il y avait là le puits de Jacob. Un jour aussi, après le chemin parcouru, après toutes les fatigues de la route, à la sixième heure, on verra se révéler la vraie source de Jacob ouverte à tous pour la rémission des péchés.

Revenons : Jésus est assis sur le bord de la fontaine, voilà les deux sources superposées : au dessous, ce qui passe ; au dessus, ce qui demeure à jamais : l'une contient l'eau du temps, l'autre les eaux vivifiantes de la vie éternelle. Mais où sommes-nous dans ces préludes ? Lisons bien : Une femme vint pour puiser de l'eau : cette femme représente toute l'humanité d'une manière spéciale, elle est l'image de l'Eglise avant sa justification : *Forma Ecclesiæ, non jam justificatæ, sed jam justificandæ* ; elle s'approche de ces deux sources mais elle ne voit que la première, comme l'humanité, en présence des deux ordres superposés de la nature et de la grâce, méconnaît la seconde et s'attache uniquement à la première. Comment détourner cette femme, et tous les hommes représentés par elle, de la source qu'elle voit et qu'elle recherche, pour celle qu'elle ne veut pas voir et qu'elle néglige entièrement ? C'est là le travail

(1) *Tibi fatigatus est ab itinere* Jésus. *Invenimus victutem Jesum, et invenimus infirmum Jesum, fortem et infirmum Jesum; fortem quia in principio erat Verbum, et Verbum... erat apud Deum, Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Vis videre quam iste filius fortis sit? omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil. Infirmum vis noscere? Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* S. August. in Joan. — (2) *Fortitudo Christi te creavit; infirmitas Christi te recreavit: condidit nos fortitudine sua, quesivit nos infirmitate sua.* *Ibid.* — (3) *Nutrit ergo ipse infirmus infirmos, tanquam gallina pullos suos; huic enim se similem fecit: Quoties volui, inquit ad Jerusalem, congregare filios tuos sub alas, tanquam gallina pullos suos, et noluisti! Videtis autem, fratres, quemadmodum gallina infirmatur cum pullis suis. Nulla alia avis quod sit mater agnoscitur; nisi quando in nidis videmus, parentes esse non agnoscimus. Gallina vero sic infirmatur in pulli suis, ut etiam si ipsi pulli non sequantur, filios non videas, matrem tamen agnoscas. Ita fit alis demissis, plumis hispida, voce rauca, omnibus membris demissa et abjecta, ut quemadmodum dixi, etiam si filios non videas, matrem tamen intelligas. Sic ergo infirmus Jesus fatigatus ab itinere.* *Ibid.*

merveilleux de la grâce, et le chef-d'œuvre de la sagesse et de la bonté infinie ; c'est le grand enseignement que nous recevons aujourd'hui. Voilà notre étude parfaitement dessinée. Par quels moyens Jésus arrache-t-il l'humanité à la nature pour lui faire accepter les eaux de la grâce ? Le premier moyen consiste à manifester les désirs les plus vifs de son cœur pour enflammer ceux de la Samaritaine. Donne-moi à boire, *da mihi bibere*. Quelle parole ! quelle soif peut avoir Jésus, qui a pour se désaltérer la divinité qu'il puise dans le sein de son Père ? Pourquoi dire à une pauvre femme qui ne possède qu'un peu d'eau : J'ai soif ? S. Augustin sait bien nous répondre : Jésus a soif qu'on ait soif de lui, *sitit sitiri*. Venez à moi dans la soif brûlante qui vous dévore, et je vous désaltérerai. Je suis la vie, mais la vie qui s'épanche et se donne ; comme cette source limpide, sous de frais ombrages, ne demande qu'une chose au voyageur fatigué, c'est qu'il se penche vers ses belles ondes, et qu'il vienne boire à ses eaux rafraîchissantes : *sitit sitiri*. Mais cette femme ne comprend pas, elle s'écrie, en disant : Comment, vous qui êtes Juif, demandez-vous à boire à une Samaritaine comme moi ? Si elle savait comme elle exprime une vérité profonde ! C'est vrai, il est très étonnant que ce Juif-là, qui est en même temps le Dieu éternel des cieux, demande à boire à une femme ; mais laissons-la dans son ignorance et dans ses ténèbres ; l'heure de la grâce se prépare, mais n'est pas encore venue.

Étudions le second moyen qu'emploie Jésus ; il vient de manifester les désirs de son cœur, il provoque maintenant ceux de cette femme en excitant au plus haut point sa curiosité. O femme, dit-il, si tu savais le don de Dieu, et quel est celui qui te demande à boire. Si tu savais ! . . . Jésus la place devant le mystère et l'inconnu, pas une parole qui tienne plus éveillée la curiosité de l'homme. Combien de fois un ami a-t-il rendu frémissants tous les désirs de son ami, en lui disant : Si tu savais, si tu savais ! . . . Mais ici, c'est bien autre chose : Si tu savais le don de Dieu, c'est toute une révélation divine que je te ménage. Jésus se montre avec les nuages merveilleux d'une grandeur inconnue. Quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire ; tu ne vois pas tout avec tes yeux, tu n'entends pas tout avec tes oreilles ; il y a en moi quelque chose de grand que tu n'aperçois pas. Si tu savais ! tu m'aurais demandé, et je t'aurais donné de l'eau vive ; c'est toute une puissance nouvelle qui s'annonce, elle promet tout dans un mot, et elle n'exige que la simple demande. Dans quel milieu ineffable cette femme se trouve-t-elle jetée ? Il y a dans le monde tant de difficultés pour obtenir ! Que de demandes, que de démarches sans succès ! Quelle distance entre

petisses, qui exprime la demande, et *dedisset*, l'accomplissement du désir ! Lève donc les yeux, ô femme ! regarde bien celui qui te parle... ne te sens-tu pas saisie sous l'éclat et la douceur de ses yeux... ne vois-tu pas briller sur son visage quelques rayons divins?... Si tu savais ! *Si scires*... Mais non, elle est étonnée, et elle ne s'élève pas ; elle entend les plus grandes choses et ne les comprend pas... Si elle soupçonne des merveilles, elle les rattache uniquement à la première source... c'est elle seule qui l'occupe ; aussi répond-elle : Vous n'avez pas de quoi puiser, Seigneur, et le puits est profond, comment pouvez-vous me promettre de l'eau vive ? Comme elle est loin de cette seconde source, offerte par Jésus, où le Sauveur puise avec sa puissance, sa sagesse et son amour ! Le puits est profond, *puteus altus est* ; mais bien plus profonde encore la source divine ; on peut trouver le fond du puits de Jacob, mais pour qui sonde les eaux célestes, il n'a que cette réponse à donner à la terre : *O altitudo* ! ô profondeur ! La Samaritaine rappelle ici l'histoire du puits sur lequel se repose Jésus. C'est Jacob qui l'a creusé, qui l'a donné à ses enfants, qui a bu lui-même de ses eaux et qui en a fait boire à son troupeau. Si elle savait ! c'est-à-dire si elle ne s'attachait pas à la lettre, si elle montait jusqu'à l'Esprit qui vivifie ! elle aurait déjà dû voir en symbole ce qui est en réalité sous ses yeux : Jacob, la figure de Jésus ; sa source, figure de la grâce ; le troupeau qui s'y désaltère, symbole des hommes appelés aux fontaines du Sauveur. Il semble que Notre-Seigneur ait pris à tâche, dans ce chapitre, de nous montrer toutes les difficultés qu'il faut franchir pour arriver à la grâce ; cette femme mystérieuse, malgré le discours de Jésus, paraît encore loin du don de Dieu, qu'elle ignore toujours. Mais le Dieu sauveur ne se lasse pas dans ses poursuites. Après l'insuffisance des deux premiers moyens, il a recours à un troisième, que j'appellerai le vrai secret du bonheur : Quiconque boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je donnerai n'aura jamais soif. Voilà un de ces oracles tombés des lèvres de Jésus dans le temps et qui retentissent jusqu'au dernier instant de la durée. Le Sauveur ne parle qu'à une femme, et il s'adresse évidemment à l'humanité tout entière : QUICONQUE. Le temps, qui emporte et détruit tout, s'incline respectueusement devant cette parole et son perpétuel accomplissement. Il est impossible de rencontrer une vérité qui, dans une aussi simple formule, caractérise mieux les impuissances de la nature, *omnis qui biberit*. Comme Notre-Seigneur est sûr de sa parole, il n'admet aucune objection. Remontez toutes les générations, interrogez vos pères, parcourez

les pages de l'histoire, partout des hommes qui sont venus se désaltérer aux sources du temps en lui demandant la gloire, les richesses, les plaisirs et tout ce cortège de biens passagers que recherche le monde. Pas un, pas un seul, qui, après avoir bu, ait pu dire : Je n'ai plus soif ; tous ont senti une soif plus brûlante qu'auparavant ; ils ont paru pendant toute leur vie sans cesse altérés et buvant toujours ; ils tenaient encore la coupe et demandaient à boire une dernière fois . . . , quand la mort est venue faire la dernière réponse et étouffer le dernier cri. *Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif* : délicieuse opposition ! Notre-Seigneur a sous le même regard les hommes des deux sources, et, pendant que les uns ne se désaltèrent jamais, les autres trouvent incessamment l'apaisement de leur soif. Toutes les eaux du temps sont impuissantes, quand elles formeraient dans leur réunion un vaste océan. Une goutte des eaux qu'offre Jésus satisfait et remplit les âmes ; l'histoire de l'Eglise proclame à chaque pas cette grande vérité : une goutte, c'est une ligne sacrée, c'est une parole, c'est un instant. Combien d'hommes, de femmes, d'enfants, délicieusement transformés et remplis dans leur cœur avec une ligne des Evangiles, une parole apostolique, avec un instant de vive et fervente prière ! Mais Notre-Seigneur ne se contente pas d'affirmer ; son exposition renferme avec elle une preuve magnifique. Pourquoi l'eau de la source du temps ne peut-elle pas désaltérer ? C'est qu'elle ne monte pas aussi haut que les désirs qu'elle voudrait apaiser. L'eau monte, sans doute, mais elle atteint bientôt le degré correspondant à la force qui la fait jaillir, et elle retombe sur elle-même, comme pour attester tristement sa faiblesse. Il faut donc un rejaillissement correspondant aux désirs, et comme ils appellent tous l'immense et l'infini, ils ne seront satisfaits qu'avec une eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle. *L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle*. C'est ce jet sublime qui établit la communication entre le ciel et nous. Nos vœux, nos prières montent avec lui ; avec lui la grâce et les bénédictions célestes descendent dans nos âmes. Cette femme comprendra-t-elle enfin, daignera-t-elle à cette fois reconnaître la seconde source ? Elle n'est pas encore arrivée à cette transformation ; son étonnement redouble, elle trouve dans son cœur de nouveaux et d'impatients désirs, elle veut une eau qui désaltère à jamais, mais elle croit qu'il s'agit ici d'une eau ordinaire qui aurait cette vertu féconde ; elle transporte donc dans le monde du temps les qualités précieuses de la source éternelle. Oh ! combien d'hommes ressemblent à cette femme ! Ils veu-

lent bien l'immense et l'infini, mais ils veulent l'appliquer à ce qu'ils poursuivent dans le temps : des richesses comme les leurs, mais immenses, des plaisirs comme les leurs, mais infinis ; et alors ils diront comme la femme : Donnez-nous toujours de cette eau, parce que la soif répétée les irrite et qu'ils succombent sous les fatigues nécessaires pour la satisfaire. *Donnez-moi toujours de cette eau afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser.*

Quel sera donc le moyen triomphateur ? Notre-Seigneur le réservait à cette femme dans son amour ; ce sera la révélation d'elle-même à elle-même. Il y a au fond des cœurs un sanctuaire réservé où ne pénètrent jamais les regards des hommes, mais qui est toujours ouvert aux yeux de Dieu : Jésus va pénétrer jusqu'aux derniers replis de sa conscience et se fera reconnaître à ce regard divin. Révéler une plaie pour en manifester l'horreur bouleverse et irrite le blessé, mais la découvrir pour y verser le baume salutaire qui doit la guérir, c'est le droit acquis à l'amour et à la reconnaissance. De même, dans l'ordre moral, révéler les fautes avec la haine, le mépris, la jalousie et l'orgueil, c'est préparer la fureur ou le désespoir ; mais soulever délicatement le voile qui recouvre les iniquités ; montrer sous cette révélation, avec l'amour le plus vrai et le plus tendre, les moyens efficaces de guérison et de salut, c'est porter dans une âme toutes les espérances et toutes les joies de la régénération divine.

Jésus dit à cette femme : *Va et appelle ton mari.* Cette demande inattendue la trouble un instant, elle voudrait échapper à cette lumière qui la circonvient tout entière. *Je n'ai pas de mari,* répond-elle ; mais elle ne voit pas qu'au lieu d'éteindre le flambeau, elle ne fait en l'agitant que rendre son éclat plus vif. Notre-Seigneur lui répond : *Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari, tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. Tu as dit la vérité.* Quelle précision ! mais quel calme et quelle douceur ! La bonté imprègne ses paroles, on comprend qu'il ne cherche autre chose que le salut de cette femme, il dit : *Tu as eu cinq maris,* comme il avait dit : *Donne-moi à boire.* Aussi les ténèbres amoncelées dans l'âme de la Samaritaine comprennent cette lumière et se retirent, comme la nuit devant l'éclat du jour. Confuse, mais confiante, humble, mais pleine d'espérance, elle dit la grande parole qui élève enfin ses yeux vers la seconde source : *Je vois, Seigneur, que vous êtes un prophète.* Et comme toutes les lumières se tiennent dans l'ordre divin, les Ecritures semblent concentrer sur elle toutes leurs clartés : *Nos pères, dit-elle, ont adoré sur cette montagne, et vous dites qu'il faut adorer seulement à Jérusalem.*

Notre-Seigneur, en lui répondant, se donne à lui-même la vision des grandes choses de l'ordre nouveau : Samarie, Jérusalem disparaissent ; le culte et les sacrifices légaux s'évanouissent ; il n'y aura plus bientôt que des adorateurs en esprit et en vérité. C'est un cours complet, en quelques paroles, que Jésus fait à cette femme. Quel professeur ! quelle leçon ! quel honneur pour elle ! Mais aussi quelle efficacité ! Elle rattache aux paroles de Jésus tous les enseignements traditionnels de ses pères : les prophéties qui annoncent le Christ l'environnent de toutes parts et l'écrasent délicieusement ; elle regarde Jésus, et c'est pour elle comme une révélation nouvelle ; elle revient sur tout ce qu'il a dit : son étrange soif, le mystère du don de Dieu, l'inconnu de sa personne, ses ineffables promesses ; elle semble redire : *Si je savais !...* Elle sent en elle un frissonnement nouveau ; elle attend tout, elle soupçonne tout ; serait-ce lui ? Sa parole est tremblante, tous les désirs excités par Jésus, de son cœur semblent passer dans sa voix. Je sais que le Messie doit venir et qu'il nous annoncera toutes choses ; que faudra-t-il pour cette reconnaissance si simple et si sublime en même temps ? Le drame est plein de majesté, la scène se passe au milieu des champs, sous un ciel serein, au milieu du jour, près d'une fontaine. Un mot seulement, et tous les voiles tombent : *Le Christ*, dit Jésus, *c'est moi qui te parle*. C'est fait ; la transformation s'achève, la conversion de la première source à la seconde est complète ; elle laisse et oublie le vase destiné à recueillir l'eau de la première source : *Reliquit hydriam*, et elle ouvre aux eaux de la seconde le vase immense de son cœur. Et de la plénitude de Jésus jaillit en elle l'eau qui purifie, désaltère et remonte jusqu'à la vie éternelle.

Voilà le type de l'Eglise justifié. Jésus se complaît dans ce grand travail de la grâce, et il veut se donner à lui-même l'ébauche des premiers apostolats. Cette femme ne veut pas garder pour elle seule ses eaux bienfaisantes, elle va les répandre partout dans Samarie, répétant sans cesse la parole qui l'a sauvée : *Venez voir si l'homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait n'est pas le Christ*. Jésus, des bords de la fontaine, contemple ce spectacle. Dans la personne de la Samaritaine, il voit les prédications, des apôtres et leur premier succès ; quelle différence entre ce qu'ils sont maintenant et ce qu'ils seront alors !

Mais les voilà revenus près de lui, et tout signale en eux leur grossièreté présente. Maître, mangez, lui disent-ils ; car ils s'étaient éloignés pour acheter des vivres dans la ville voisine. — Et Jésus qui ne peut abandonner ses grandes pensées : « J'ai une nourriture

que vous ne connaissez pas. » — Et ses disciples, plus matériels peut-être encore que cette femme : « Quelqu'un serait-il venu lui apporter des vivres ? » — Et Notre-Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir son œuvre. » Voilà ce qui me nourrit et m'occupe sans cesse ; ce grand dessein est devant moi toujours ; j'y travaille sans cesse, je l'annonce je le symbolise, je le prépare et j'en salue d'avance l'exécution au travers des âges. Elevez donc vos regards, et voyez les plaines blanchissantes et toutes prêtes pour la moisson. Je la vois dans son ensemble, depuis ceux qui ont semé jusqu'au dernier des moissonneurs. Cette œuvre immense les agrandit tous et rend dignes de récompense tous ceux qui y sont employés. Quel profond horizon ! Il y a une différence entre celui qui sème et celui qui recueille. Vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé ; d'autres ont travaillé avant vous, et vous êtes chargés d'achever leur travail avec vos successeurs, qui se perpétueront jusqu'à la consommation des siècles. Et alors je confirmerai toutes vos paroles par ma seconde présence sur la terre, la foi se changera dans la claire vue des mystères que vous aurez annoncés.

Et voilà que tout à coup, comme pour appuyer ce grand récit, les Samaritains convertis accourent en foule sur les pas de la femme apôtre ; ils voient celui auquel ils ont donné l'obéissance de leur foi. L'autorité de la femme, symbole de l'autorité de l'Eglise, n'est plus nécessaire ; nous n'avons plus besoin de votre parole pour croire ; nous entendons de nos oreilles et nous voyons de nos yeux. Voilà vraiment le Sauveur du monde : *Ipsi enim audivimus et scimus quia hic est vere salvator mundi*. Nous avons l'ensemble de ce bel enseignement de la Samaritaine, cherchons à en recueillir quelque chose pour nous-mêmes ; ne nous laissons pas fasciner par le faux éclat des choses qui passent, et élevons-nous jusqu'à la source des vrais biens. Laissons, comme la Samaritaine, l'urne préparée pour recueillir les eaux de la nature, *reliquit hydriam*, et ouvrons notre cœur et son immense capacité aux eaux de la grâce. Au dessus des événements de ce monde et des grandeurs limitées qui les environnent, élevons-nous jusqu'aux sublimes hauteurs des desseins de Dieu, que rien n'arrête et qui s'accomplissent malgré les révolutions des empires et les obstacles des volontés rebelles. Heureux si nous pouvions habiter par nos pensées et nos affections dans ces régions sereines où viennent mourir les bruits tumultueux du monde ; où Dieu voit, du sein de la paix imperturbable, sa volonté accomplie sur la terre comme au ciel ! Ce serait avoir déjà, dans l'exil, un avant-goût des révélations de la patrie, et nous pour-

rions redire aussi : Nous le comprenons et nous le savons, il est vraiment le Sauveur du monde : *Munc cognovimus et scimus quia hic est vere salvator mundi.*

AUTRE HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DE LA SAMARITAINE

PAR MONSIEUR LE COURTIER

*Venit filius hominis quærere et sal-
vum facere quod perierat.*

Le fils de l'homme est venu chercher et
sauver ce qui était perdu.

Luc. XIX, 10.

M. F. — Voilà tout l'Évangile ; voilà tout le travail d'un Dieu Sauveur. Il suffisait, ce semble, de venir nous sauver, *salvum facere*, de payer notre rançon au prix de tout son sang, de déposer le mérite de ce sang dans ces sources sacrées que nous appelons *sacraments* ; d'en confier le ministère à son Eglise pour continuer son œuvre de salut, et l'offrir à toutes les générations jusqu'à la consommation des siècles : « Allez, enseignez, baptisez... » — Ce Dieu devait encore chercher ceux qu'il venait sauver, *quærere*, les chercher avec une tendresse ineffable, avec toutes les ressources ingénieuses de son amour, laissant aux ministres de son Eglise, vicaires de sa charité, l'exemple et le commandement d'imiter le bon pasteur.

Pourquoi ma faible voix ne peut-elle ici retentir dans tout le bercail confié à mes soins, et dire à tous mes dignes coopérateurs : Je vous en supplie, — *Seniores qui in vobis sunt obsecro consenior.* Ne bornez pas votre zèle à sauver les âmes qui recourent à votre ministère, *salvum facere*, cherchez surtout celles qui s'éloignent et qui s'égarent, *quærere* !

Tout n'est pas dit, presque rien n'est fait, quand on surcharge de soins la portion des brebis qui en a le moins besoin ; le bon pasteur quitte le grand nombre pour courir après une seule âme qui périt. Et si l'on me demandait ce qu'il faut faire dans cette recherche qui continue les recherches du divin Pasteur, le voici : Etre sobre avec sagesse de moyens qui, en contentant des appétits peu réglés, inspirent le dégoût et l'éloignement à des cœurs

malades, et quelquefois une répugnance déplorable ; — se garder de cette violence qui n'est que la triste parodie du zèle ; de ces cris, de ces gestes enflammés qui feraient fuir encore plus loin, si les égarés pouvaient les entendre, et qui fatiguent les auditeurs fidèles qui n'en peuvent mais ; — enfin, chercher avec toute l'industrie de la charité de Dieu le point de contact pour joindre ces âmes si éloignées : vous arriverez à l'un par la science qui l'absorbe, à l'autre par l'amélioration des terres qui est son seul intérêt, à celui-ci par ses enfants, à celui-là par un petit service rendu à propos et avec délicatesse, à tous par une douceur calme, par un dévouement sincère, qui les attirera d'autant plus qu'ils n'en apercevront point d'abord le but et la fin ; — imitant en cela Notre-Seigneur, assis sur la margelle d'un puits et demandant simplement à boire, pour arriver au cœur et à la conversion de la femme de Samarie.

Car tel est le début que nous devons placer en tête de l'homélie de la Samaritaine, que nous avons l'intention de vous expliquer cette année.

Notre-Seigneur avait déjà peint cette recherche des âmes sous des emblèmes aussi touchants que gracieux. C'était, nous dit-il, un berger qui avait cent brebis ; il s'aperçoit qu'une manque au bercail, il laisse là les quatre-vingt-dix-neuf fidèles pour courir après la centième égarée. Le voilà qui franchit les montagnes, ne calcule pas les distances, et ne s'arrête que lorsqu'il a trouvé la brebis errante. Elle est fatiguée de son égarement, et loin de lui faire aucun reproche, encore moins de la frapper pour l'avoir tant fatigué à sa poursuite, il la charge doucement sur ses épaules, la ramène avec joie, tout heureux au bercail, convoque ses voisins, et ses amis, leur disant : Félicitez-moi, j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue.

C'est une femme qui ne possède que dix dragmes pour toute fortune, elle en perd une et la voilà qui cherche et recherche, qui balaie sa maison avec soin jusqu'à ce qu'elle trouve la pièce de monnaie qui lui manque. Elle la retrouve enfin, et dans sa joie elle appelle ses voisines et ses amies : faites-moi compliment, j'ai retrouvé ma dragme.

Ainsi, dit le Seigneur, il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Mais Jésus-Christ, M. F., n'avait encore dépeint qu'en paraboles les richesses de la bonté, de la patience, de la longanimité qu'il déploie à rechercher les âmes égarées ; il a voulu nous les montrer

en action dans la conversion de la Samaritaine. Cette page de l'Evangile, si touchante, si suave, si industrielle dans les inventions de la charité, l'Eglise l'a chantée dans une vieille hymne dont voici le doux refrain :

*Errabam devius
Exul à patriâ,
Viæque nescius
Ad vera gaudia
Per quam regrediar*

*In mea Dominus.
Venit exilia;
Viæque terminus
Ipse fiet et via,
Tutus hæc gradiar (1).*

Vous me direz peut-être : Dans la parabole de l'Enfant prodigue, nous savons avec quelle tendresse Dieu reçoit le pécheur le plus misérable, le plus coupable, qui a le plus abusé de ses dons.

Oui ; mais le retour comblé du prodigue n'est pas la recherche de ce prodigue par la grâce infatigable, le tableau n'est point complet ; tandis qu'ici nous avons à la fois et la recherche industrielle et l'effusion de l'accueil. — Oui, mais le prodigue est encore une parabole, ici c'est une action, la conversion de la Samaritaine est un fait, l'Eglise la reconnaît pour sainte et célèbre sa fête (le 20 mars) sous le nom de Ste Photine.

Aussi, entrons en matière. Je vous adresse tout d'abord, M. F., la même parole que le Seigneur à cette femme de Samarie :

Si scires donum Dei.

C'est la tige qui va se couronner d'un épi abondant, c'est le bouton qui va s'épanouir dans le récit, charmer vos yeux et répandre dans vos âmes le doux parfum du Dieu qui est venu chercher et sauver ce qui avait péri.

Ce don de Dieu, c'est la grâce. Ah ! si vous connaissiez la grâce avec toutes ses prévenances, sa patience, sa douceur, sa longanimité, ses condescendances, ses complaisances, ses tempéraments, avec toutes ses richesses, *si scires donum Dei !*

Que sont les chemins les plus longs, les sentiers les plus escarpés,

(1) Exilé de la patrie, j'errais hors du sentier ; je ne savais par quelle route je pourrais retrouver les vraies joies. — Le Seigneur est venu dans mon exil ; et lui, qui est le terme du chemin, s'est fait lui-même mon chemin, et tranquille je le suivrai.

les sombres profondeurs des forêts, en comparaison de ces mille détours obscurs, tortueux, croisés, fermés d'épines, entrecoupés de ravins et de précipices, par lesquels l'esprit et le cœur de l'homme fuient loin de Dieu, et par lesquels la grâce veut bien les poursuivre avec amour, tantôt suivant la pente des caractères ou le chemin raboteux des humeurs, tantôt ménageant les susceptibilités ou s'efforçant d'atteindre les défauts par leurs qualités, se faisant toute à tous, prenant la forme de tous les esprits, la mesure de tous les cœurs, comme *l'eau*, qui lui sert de comparaison dans l'Évangile que nous allons étudier, se prête mollement et fidèlement à prendre la forme et la capacité du vase qui la reçoit. *Si scires donum Dei !*

La grâce ! Il semble qu'à elle seule elle remplisse et justifie toutes les acceptions que notre langue donne à ce mot si attrayant : — c'est une faveur que la justice ne saurait réclamer, — c'est un don essentiellement gratuit qui ne révèle que la générosité du donateur, — c'est un pardon qui déploie toute indulgence, — c'est un secours qui nous prévient, nous aide à marcher dans le chemin du ciel, — enfin c'est quelque chose de gracieux, de divinement gracieux, qui s'attache à la faveur céleste, qui entraîne et captive librement. *Si scires donum Dei !*

Essayons donc de connaître un peu ce don de Dieu, ce don qui nous unit à Dieu, à sa grâce, à son amour, à la vie sanctifiante, au bonheur du ciel ; — cette *eau vive* qui lave et purifie l'âme, qui la rafraîchit, et qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. *Si scires donum Dei !*

I. — *Venit ergo Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob Joseph, filio suo.*

Jésus vint donc un jour dans une vil'e de la Samarie, qui s'appelait *Sichar*, au temps du Sauveur. C'était l'ancienne *Sichem*, célèbre dans la Génèse ; aujourd'hui c'est la petite ville de *Naplouse* dans la Turquie d'Asie. — Au près de cette ville se trouvait la portion de terre que Jacob avait donnée, *hors part*, à son fils Joseph.

Erat autem ibi fons Jacob.

Ce champ que Jacob avait acheté aux enfants d'Hémor renfermait la fontaine de Jacob, c'est-à-dire le puits que Jacob y avait fait creuser pendant son séjour, pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux.

S. Ignace, au livre de ses *Exercices Spirituels*, veut que l'on commence toujours la méditation par se représenter vivement, autant que possible, le lieu, le temps, les circonstances matérielles du sujet, afin de fixer davantage l'imagination et l'attention.

Il a évidemment puisé cette pensée heureuse dans l'Évangile ; car les écrivains sacrés, toujours si sobres de réflexions, ne manquent jamais à ces détails topographiques, tant pour assurer la véracité du récit, que pour laisser tirer des instructions, même des circonstances qui paraissent minimes.

Aussi, N. T.-C. F., voyez déjà la grâce ne faire aucune acception des personnes dans la recherche des âmes, et Jésus-Christ, source et auteur de cette grâce, parcourir les villes schismatiques de la Samarie aussi bien que les bourgades de la Judée orthodoxe, comme on le verra s'approcher un jour des confins de Tyr et de Sidon, pour aller attendre une païenne qu'il appelle à sa grâce du fond de la Phénicie. Voyez le divin Sauveur donner confiance à à tous, se montrer le Dieu de tous, et ne mettre d'autre différence que de se fatiguer encore plus si la brebis est plus éloignée. — Je vois la grâce rattacher aux ombres anciennes les réalités d'une rédemption abondante, le *hors part* de l'héritage de Joseph devenir l'image de la surabondance des dons célestes, et l'eau vive qu'il a tirée de la terre pour désaltérer sa famille et ses troupeaux n'être plus que l'emblème de cette eau vivifiante qui ranime les âmes altérées de Dieu et de sa justice.....

II. — *Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic suprâ fontem.*

Or Jésus, fatigué d'une longue course, était assis sur la margelle de ce puits, dans l'attitude d'un voyageur épuisé.

Nous ne relèverons pas ici, M. F., la pauvreté et la simplicité du Sauveur, qui voyage à pied, accepte la fatigue, et s'assied sur une pierre, attendant que ses disciples, qui sont allés à Samarie, rapportent quelques provisions pour le repas commun. Jésus-Christ attend autre chose en ce moment qu'une nourriture grossière : il attend une âme, et sa fatigue nous donne une plus haute leçon que celle de sa pauvreté.

Jésus est fatigué du voyage : — c'est qu'il court longtemps et loin après la brebis égarée ; c'est que la grâce fait la plus grande partie du chemin, et que la femme de Samarie n'aura pour y correspondre que quelques pas à faire, de la ville à la fontaine.

Jésus est fatigué : c'est qu'il nous cherche, qu'il suit tous les détours de nos égarements, qu'il ne s'arrête que là où l'occasion naturelle nous fera venir à ses pieds. — Après avoir poursuivi une âme, il ne veut pas la forcer ; — il sait qu'elle n'a plus que peu de chemin à faire, qu'elle a été suffisamment prévenue, qu'elle viendra, que l'occasion lui sera naturelle, douce, sans contrainte,

comme pour cette femme qui vient simplement chercher de l'eau, et que la grâce n'en arrivera que mieux à son but.

O vous qui avez chanté la miséricorde du Seigneur dans votre conversion, revenez par la pensée à ces jours heureux, et voyez comme le retour a été ménagé avec prévenance et douceur ! — Que de chemin a fait la grâce pour arriver jusqu'à vous, comme elle a épié le moment favorable ! C'était une parole simple que vous ne pensiez pas entendre et qui vous a été au cœur, une rencontre heureuse que vous ne soupçonniez pas et qui vous a déterminé, un détail de vie tout naturel qui a amené une réflexion forte ; vous avez trouvé le Dieu que vous ne cherchiez pas, vous l'avez trouvé assis sur le bord d'une fontaine rafraîchissante, et comme le cerf altéré, ne croyant trouver qu'une consolation matérielle, vous avez trouvé des torrents de salut.

Qu'il est doux de contempler Notre-Seigneur fatigué et assis auprès d'une fontaine ! — Du haut de cette chaire si simple, j'entends cette parole : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, chargés, et je vous referai ! » Au pied de cette chaire, je répète avec confiance : « Le Seigneur est mon pasteur, rien ne me manquera ; il m'a instruit au bord des eaux rafraîchissantes, et il a converti mon âme. »

Fatigue sacrée de mon Dieu, comme vous allez bien à l'âme fatiguée du monde et de ses revers, au cœur épuisé par les passions et qui s'est lassé dans les voies de l'iniquité ! Avec quel charme vous attirez nos âmes, pour sanctifier nos fatigues par vos fatigues, pour corriger nos fatigues coupables par le divin épuisement de votre charité ! — L'âme la plus égarée vous dit au bord du puits de Sichem, comme au bord du tombeau :

*Quærens me sedisti lassus
Tantus labor non sit cassus !*

III. — *Hora erat quasi sexta.*

C'était environ la sixième heure, notre heure de midi, l'heure la plus chaude du jour, l'heure de se reposer, de se rafraîchir, de prendre le repas ; — c'est aussi, dans la ville, l'heure de renouveler l'eau fraîche pour la table ;

Et venit mulier de Samariâ haurire aquam.

Tout est naturel, mais tout est ménagé pour la plus heureuse rencontre. Tout semble couler de source, et la grâce qui a déjà prévenu, qui a fait tout le chemin, qui n'a laissé à la brebis que quelques pas à faire, cette grâce a ici des ménagements admira-

bles. Elle ôte tout appareil qui pourrait effaroucher ou laisser deviner l'assaut qui va être livré. — Cette femme ne vient que chercher de l'eau pour le repas, un voyageur se repose près du puits à une heure très convenable ; il n'y a donc à se méfier de rien, il n'y a aucune prévention qui puisse arrêter l'effet de la grâce.

O ineffables ménagements ! Quand le pasteur est près de joindre la brebis errante, il s'arrête, sans cela elle fuirait toujours ; il l'attire alors doucement, et elle vient n'apercevant ni bâton ni houlette : elle ne les verra que lorsqu'elle aimera à chanter dans sa reconnaissance : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.*

IV. — *Dixit ei Jesus : Da mihi bibere.*

C'est encore Jésus qui prévient et qui parle le premier, car cette femme, attachée à ses répugnances schismatiques, n'aurait point voulu parler à un voyageur qu'elle reconnaissait pour Juif à son costume ; l'occasion eût été manquée, et le cœur ne se serait point ouvert.

Donnez-moi à boire, à l'aide du vase et de la corde que vous avez apportés pour puiser. Celui qui demandait ici de l'eau, dit S. Augustin, n'avait soif que de la conversion de cette femme. Il avait préparé l'entrevue *seule* pour ménager la honte et l'amour-propre de la Samaritaine, pour qu'elle pût bientôt, sans témoins, dans le secret de Dieu, ouvrir son âme coupable. Et quand on pense à ce qu'était cette femme de Samarie, à ce que son propre aveu nous en révélera bientôt, qui n'admirerait la charité de Jésus-Christ disposant tout pour s'entretenir seul à seule avec cette brebis si profondément blessée !

Donnez-moi à boire. Que cette entrée en matière est simple, touchante et naturelle, mais de plus qu'elle est condescendante ! Il semble que ce soit le médecin et non la malade qui ait besoin de soins, il semble que ce ne soit la très obligée qui va rendre service : comme la charité ménage la honte ! Et le Sauveur pouvait-il dire plus suavement : J'ai soif de votre salut, donnez-moi à boire : *Da mihi bibere.*

Ce que vous dites à cette femme, ô mon Dieu, du haut de la croix vous le direz bientôt à tous les pécheurs : J'ai soif de vos âmes, *sitio*, et s'ils correspondent à votre amour, vous leur direz au dernier jour : *Sitivi et dedistis mihi bibere.*

Mais que faire, N. T.-C. F., pour répondre à cette demande de notre Dieu : *Donnez-moi à boire ?*

Vous qui vous contentez d'une fidélité de routine, extérieure,

superficielle, d'actes religieux sans vertus religieuses, partagez donc enfin cette soif de votre Dieu, en soupirant de soif après la justice de son royaume, après ce règne de Dieu dont la justice dans tous les devoirs est la mesure, et le moyen de l'acquérir.

Vous qui êtes loin de Dieu, qui tournez le dos au bonheur et au Ciel, revenez, revenez ; retournez-vous, et que votre conversion donne à boire à Dieu les larmes de votre pénitence.

Vous, enfin, qui ne voulez pas même vous tourner du côté de Dieu, arrêtez-vous au moins çà et là dans cette voie d'éloignement ; Dieu y a posé des intercesseurs puissants, des distributeurs de la grâce du salut, d'autres lui-même, les pauvres : donnez-leur à boire, donnez dans leur personne à boire à Jésus-Christ. Ils vous donneront en échange l'eau vive, l'eau de la vie éternelle, et par tous les moyens vous mériteront d'entendre un jour cette consolante parole : *J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire.*

Qui que vous soyez, dites comme David : Seigneur, mon âme a soif de vous, sur cette terre déserte, sans voies et sans eau. Et Dieu vous donnera l'eau qui étanche la soif ici-bas et qui rejaillit jusqu'au Ciel.....

V. — Nous sommes auprès du puits de Jacob, N. T.-C. F. La grâce, sous l'image et dans la personne de Jésus-Christ, a fait presque tout le chemin, jusqu'à la fatigue ; — la brebis, qu'il a prévenue, n'a eu que quelques pas à faire pour correspondre à sa grâce par une fidélité qui lui coûte peu.

Notre-Seigneur, dans l'attitude d'un voyageur épuisé, est assis sur la margelle du puits, sur cette chaire si aimable, si gracieuse parce qu'elle est simple ; et la femme de Samarie arrive avec son vase et un cordeau pour le descendre jusqu'à la profondeur de l'eau.

C'est le pasteur qui prévient encore la brebis ;... il parle le premier : *Da mihi bibere*, donnez-moi à boire...

S. Augustin, interprétant cette parole, dit : Il avait soif de la foi de cette femme, *fidem ipsius mulieris sitiebat*,... et peu à peu il entre dans son cœur, *adhuc rectè loquitur, ac paulatim intrat in cor.*

Donc il devait y avoir dans ce *da mihi bibere* — donnez-moi à boire, — dans le regard, dans l'accent de la voix, quelque chose de pénétrant....

Ces trois mots sont la première touche de la grâce ; cette femme s'est sentie atteinte....

Aussi, elle repousse d'abord le trait : *Quomodo tu Judæus cum sis* (elle l'avait reconnu à son vêtement et à son accent), *petis a me bibere, quæ sum mulier Samaritana? Non enim coëuntur Judæi*

Samaritanis. — Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire à moi, qui suis Samaritaine ? Les Juifs ne communiquent point avec les Samaritains. — Il y a un ton blessé, un ton de raillerie froide et sèche qui couvre un certain embarras.

Chez cette femme, comme chez tous les pécheurs, à la première impression de la grâce, c'est de l'étonnement, quelquefois des objections, des obstacles, des préventions, comme ici, exprimées avec une raillerie froide et raide. On se demande (tant l'occasion a été naturelle et ménagée) : Mais qu'y a-t-il ? où voulez-vous en venir ? je ne comprends pas, vous m'étonnez ; mais, quel zèle ! depuis quand les Saints, comme vous, ont-ils des rapports, des besoins de communication avec les mondains misérables et qui vous font pitié ?

Grâce de mon Dieu, un mot de plus, et le cœur va tout comprendre ! Ecoutez tout le charme des paroles qui suivent :

Si vous connaissiez le don de Dieu ! Et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ?

Vite la grâce excuse. C'est qu'il y a ignorance, c'est qu'on ne connaît pas le prix du don, l'excellence et la bonté de celui qui ne demande que pour donner davantage ! *Eget satiaturus* (1). Si vous saviez, si vous me connaissiez !

Pécheurs, l'affaire du salut vous semble un épouvantail : ah ! si vous saviez ! — la vertu vous paraît rude en ses sacrifices : ah ! si vous saviez ! — Dieu vous apparaît comme un maître redoutable : ah ! si vous saviez ! — les difficultés se dressent devant vous comme des montagnes infranchissables : ah ! si vous saviez ! *Si scires donum Dei* ! — Mais vous ne savez pas, et voilà votre excuse.

La grande cause de vos erreurs, c'est que vous ne savez pas : il y a toujours une part d'ignorance dans les égarements, et Jésus-Christ a proclamé cette excuse du haut de la croix, il a trouvé des circonstances atténuantes presque dans le déicide des Juifs : *Nesciunt quid faciunt*. On sait quelquefois combien il est amer d'avoir abandonné Dieu, on ne sait pas assez combien c'est mal, on ne sait pas qu'on s'est éloigné de l'eau vive pour se creuser des citernes qui fuient et ne peuvent garder l'eau rafraîchissante. On ne sait pas combien le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger, — on ne sait pas qu'un jour auprès de lui et avec lui vaut mieux que mille sous les tentes agitées des pécheurs. — Si vous saviez, *si scires* ! Le reproche a-t-il jamais pris un accent plus tendre ?

Si vous saviez qui je suis,... poursuit le Sauveur, en mesurant

(1) S. Aug.

l'émotion qu'il a déjà causée dans le cœur de cette pécheresse, *vous m'eussiez peut-être demandé vous-même à boire, et je vous aurais donné de l'eau vive.*

Je vous ai prévenue par ma grâce et par ma demande ; et, malgré cette charité condescendante, vos préventions religieuses se cabrent, parce que vous ne voyez en moi qu'un homme, qu'un Juif ordinaire.

Mais si vous connaissiez le don de Dieu, la grâce que je vous ai déjà faite en vous cherchant, en vous attendant, en vous ménageant un entretien solitaire, en vous exprimant le premier ma demande ; si, de plus, vous saviez qui je suis, quel est celui qui vous demande à boire, peut-être lui eussiez-vous, vous-même, demandé la première de l'eau. Ce *peut-être*, comme il est doux et insinuant ! Il semble diminuer la force de l'expression pour l'augmenter plus sûrement, et tout dépend ici de l'inflexion de la voix ; c'est comme quand nous disons à une personne très désireuse d'une chose : Si l'occasion eût été favorable, vous n'eussiez *peut-être* pas refusé.

Non seulement, dit le Sauveur à la Samaritaine, vous m'eussiez peut-être demandé à boire, mais certainement, moi, *je vous aurais donné de l'eau vive.*

Quelle admirable transition de l'eau du puits de Jacob, que Jésus-Christ demande, à l'eau vive de la grâce, qu'il promet de donner !

Certes, cette grâce est bien de *l'eau* ; car, comme elle, au lieu de suspendre son effusion devant les aspérités du vase, elle les épouse doucement, et ici elle pénètre dans le cœur de la Samaritaine, malgré les âpres préventions qu'elle y oppose.

Mais admirons davantage avec quel bonheur d'expression le Sauveur compare sa grâce à l'eau et à l'eau vive.

On appelle *eau morte*, l'eau des mares, des étangs, des lacs, qui est sans mouvement et sans parcours. — On appelle *eau vive*, celle des sources, des fontaines, des ruisseaux, des rivières et des fleuves, parce qu'elle jaillit, marche, parle, s'avance et coule, poussée pour ainsi dire par un esprit vital.

Or, la grâce est comparée à l'eau, — parce qu'elle lave et purifie. Elle lave les âme des souillures du péché, elle leur donne la pureté de conscience : « Vous me laverez, Seigneur, et je deviendrai plus blanc que la neige (1), » — parce que l'eau rafraîchit et apaise la soif : elle tempère la soif des biens de la terre, faux et dangereux, elle allume la soif des biens éternels et l'apaise en même temps ; — parce que l'eau tend toujours à garder son niveau, son équil-

(1) Ps. 50.

bre : la grâce nivelle au niveau de Dieu les passions, les concupiscences, les mouvements de l'âme. L'eau, en latin *aqua*, est presque le même mot que *æqua*, égale, et la mer est appelée par les poètes *æquor*, égalité ; par comparaison, la justice, qui renferme toute vertu, est appelée équité, *æquitas*, égalité, et le péché, qui renferme toute injustice, est appelé iniquité, inégalité, *iniquitas*.

De plus, la grâce est comparée à l'eau vive, — parce que le cours de la grâce a un mouvement divin : elle communique la vie de Dieu à l'âme fidèle ou pénitente, et dans le cœur des fidèles elle a un second mouvement qui les pousse à obtenir la vie éternelle ; — parce que l'Esprit-Saint, habitant en nous par la grâce, nous mène toujours vers le bien, vers des dons meilleurs, et dispose dans les cœurs des ascensions vers le Ciel ; — parce que, comme dit S. Augustin, l'eau vive étant celle qui coule toujours unie à sa source par ses parcelles qui se tiennent, et l'eau morte celle dont le cours est divisé de sa source par interruption stagnante, cette eau vive doit être comparée à la grâce, qui, coulant pour ainsi dire de la veine de Dieu, nous unit à Dieu comme à sa source, bien qu'elle coule dans notre cœur ; parce qu'enfin l'eau d'une source, reçue dans des canaux et se précipitant dans la vallée, remonte, comme dans le siphon, jusqu'à la hauteur d'où elle est descendue : ainsi, la grâce, découlant du Ciel dans une âme, peut y rejaillir par les désirs, les affections et les vertus jusqu'à la hauteur de sa source, c'est-à-dire jusqu'à Dieu et la vie éternelle.

Concluons de là, M. F., que la grâce est l'eau vive, que c'est Jésus qui la donne ; — que l'eau du monde est morte et stagnante, que nous avons beau faire et beau dire, il n'y a de vie dans le cœur de l'homme que lorsque la grâce y habite et y règne ; — que, sans elle, dans l'état du péché, toute la vie du monde, de sa science, de ses affaires, de ses plaisirs, de ses richesses, de ses honneurs, est une eau dormante que vous craignez de remuer, parce qu'elle deviendrait trouble et répandrait une odeur paludéenne, qui amène tous les épuisements de la fièvre. Mais, vous avez beau laisser dormir cette eau, il s'élève précisément de son immobilité une vapeur de tristesse, d'ennui, de dégoût de la vie, qui vous fait bien sentir que vous ne vivez pas sans la grâce habituelle, que vous avez même une odeur de mort, et que vous n'avez que le nom de vivant : *Nomen habes quod vivas et mortuus es* (1).

VI. — La répugnance schismatique de la Samaritaine est vaincue. — Cette douce parole : « Si vous connaissiez le don de Dieu,

(1) Apoc. iii, 1.

si vous saviez quel est celui qui vous demande à boire, vous lui eussiez vous-même demandé de l'eau, et il vous eût donné de l'eau vive, » cette parole, dis-je, a calmé les préventions ; la femme de Samarie commence à soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans cet homme qui lui parle, elle ne l'appellera plus que Seigneur, *Domine*.

Mais à la prévention qui fléchit succèdent bientôt la honte qui rougit et l'embarras qui déconcerte. Cette femme, qui avait tant à cacher, va s'en tirer à sa manière avec l'habileté féminine : elle refoule la honte par la raillerie, elle fait ce qu'on appelle dans un langage très familier.... l'aimable ; elle se tire d'embarras et reprend contenance par un flux de paroles, qui ne paraîtra pas trop extraordinaire.

Seigneur, dit-elle, vous me parlez d'eau vive, vous me promettez même de m'en donner largement ; mais moi, je ne vois ici que l'eau de ce puits. Ah ça ! savez-vous, Seigneur, *que le puits est profond, que vous n'avez pas même de quoi y puiser ; d'où tirerez-vous donc cette eau vive* que vous me promettez : *Unde ergo habes aquam vivam ?* Que de paroles ! Mais ce n'est pas tout, il faut couvrir la honte et l'embarras.

Jacob, que nous nous glorifions d'avoir pour patriarche et pour père, quoique nous soyons à vos yeux de pauvres Samaritains et de pitoyables schismatiques, Jacob, notre père, a bu de ce puits, lui et sa famille ; il l'avait creusé lui-même, et il en a trouvé l'eau suffisamment bonne, autrement, il s'en serait procuré d'autre, il était assez riche pour cela ; il y a abreuvé ses nombreux troupeaux, il l'a donc trouvée suffisamment abondante, et vous, vous me promettez de m'en donner de meilleure, de l'eau vive, dites-vous ? Ah ça ! Seigneur, seriez-vous par hasard plus grand que notre père Jacob : *Numquid tn major es patre nostro Jacob ?*

Avant d'entendre la nouvelle réponse de Jésus-Christ, un retour sur nous-mêmes, M. F.

Si nous ne trouvons pas dans les paroles de la Samaritaine une image parfaite de ce qui se passe dans l'âme qui a besoin de revenir à Dieu, c'est que nous ne sommes pas descendus dans notre cœur. Descendez-y en ce moment, et vous verrez qu'à la première touche de la grâce, il y a répugnance, puis répulsion. On ne donne pas encore des raisons, on repousse ; et quand la douceur de la grâce a triomphé de la résistance, on en vient aux railleries, on fait de l'esprit pour présenter les difficultés, enfin on se jette dans un flux de paroles qui nous enivrent.

« La source où vous m'engagez de puiser est bien profonde,

l'empire de votre grâce est tyrannique, la vertu a mille difficultés, tout cela est trop profond : *puteus altus est*. — On n'a pas même de quoi y puiser, je ne suis ni assez libre de mon temps, ni assez convaincu, ni assez décidé, et pour parler net, ni assez courageux : *neque in quo hauriar habes*. — On demande où prendre cette eau vive, on ne la voit positivement que dans les biens du temps, on ne la soupçonne même pas dans les richesses de la grâce et du Ciel : *Undè ergo habes aquam vivam ?* — On objecte avec esprit la prétention d'être plus charitable et meilleur même dans le monde que dans la religion ; on semble dire : Est-ce que vous valez et vivez mieux que nous, *numquid tu major es ?*

On parle, on parle ; mais on ferait meilleur silence, si l'on descendait dans un puits tout autrement profond, dans son cœur. Ah ! c'est là que le puits est profond, qu'on peut à grand'peine y puiser ; on voit bien de l'eau au fond, elle est peut-être claire parce qu'elle est trop reposée ; mais au dessous de cette eau il y a la vase, la bourbe que l'on ne veut pas agiter, et dans cette bourbe il y a un animal rongeur que l'on redoute d'attaquer et de détruire : *puteus altus est*. Et encore ne comptons-nous pas le respect humain, au ricanement moqueur, qui se tient, sans doute, sur le palmier qui ombrage le puits, pour déconcerter ceux qui voudraient en sonder la profondeur : *puteus altus est*.

Eh bien ! si le puits est profond, c'est de cette profondeur qu'il faut crier vers Dieu : *De profundis clamavi ad te, Domine....*

VII. — A la résistance, Jésus-Christ a opposé une douce parole qui a fait céder le cœur ; — à la raillerie qui veut couvrir la confusion, il va opposer une comparaison si suave, qu'il faudra bien que la discussion rende les armes.

Jésus dit à la Samaritaine : *Quiconque boit de l'eau de ce puits aura encore soif* ; c'était évident, mais déjà le Sauveur insinuait que le monde et ses biens n'apaiseront jamais la soif du cœur. Au contraire, poursuit-il, *celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif*.

Oui, celui qui boit aux passions du monde irrite sa soif : *Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ*. Celui, au contraire, qui boit aux sources de la grâce a dans le cœur l'amitié de Dieu qui étanche sa soif des jouissances d'ici-bas, et s'il a encore soif de Dieu, c'est pour être sans cesse désaltéré, selon cette belle parole de S. Augustin : Ici-bas, on boit pleinement au ruisseau ; au Ciel, on boit à satiété à la source même.

La Samaritaine avait parlé de son puits profond, où Jésus-Christ

ne pouvait puiser faute d'un vase et d'un moyen de descendre le vase jusqu'à l'eau ; et le Sauveur de lui répondre que non seulement l'eau qu'il donne est meilleure que celle de Jacob, mais encore que sa source est bien plus profonde, puisqu'elle fait rejaillir l'eau jusqu'au ciel :

L'eau que je donnerai fera source dans l'âme qui l'aura reçu, et source jaillissante jusqu'à la vie éternelle : Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.

C'est toujours la même comparaison entre l'eau vive et la grâce que Jésus-Christ poursuit et presse, d'où il déduit, pour cette femme, l'instruction sous les plus gracieuses images.

De même que l'eau tombant par torrents et en cascades du haut de la montagne dans la vallée déracine, entraîne tout sur son passage, et que, si à sa chute elle est reçue dans des canaux, elle se relève à la hauteur de sa source, selon les lois physiques, ainsi, la grâce, *ce puits d'eaux vives*, qui coulent avec impétuosité du ciel, enlève pour ainsi l'âme, la déracine avec tous les liens qui l'attachaient au monde et aux passions, et la fait remonter jusqu'au niveau de sa céleste origine, jusqu'à la vie éternelle, jusqu'à Dieu.

De plus, cette grâce, accumulant sans cesse ses eaux dans l'âme par la fidélité de cette âme, y fait source, *fiet in eo fons* ; sur quoi S. Jean Chrysostôme a une belle parole : Comment celui-là aurait-il soif, dit ce Père, qui a une fontaine, une source dans le cœur ?

Enfin, par une dernière merveille, cette source tend à se répandre aussi bien qu'à monter : l'effusion ne rendra ses eaux que plus belles. Comme l'eau d'un puits est plus abondante et plus saine si on en tire continuellement, tandis qu'elle est dure, crue et de mauvais goût quand l'usage du puits est rare ou même abandonné. — Aussi quel admirable dessein de Dieu ! Plus un cœur en possession de la grâce s'occupe du bien, du salut, du bonheur de ses semblables, plus il paraît se répandre, s'épancher, se perdre sur la terre par la charité, plus il reçoit de force pour s'élever jusqu'au ciel. — Et quand le monde vient nous dire que la sainteté ou la religion, ce qui est tout un, rend concentré, égoïste, insensible aux choses d'ici-bas qui ne regardent plus le dévot, le monde calomnie ce qu'il n'a pas le courage d'embrasser, ou fait la juste censure d'une piété qui ne suis pas le courant de la grâce et qui la convertit en citerne pour son seul usage.

VIII. — *Seigneur, dit alors le Samaritain, donnez-moi bien vite de cette eau vive dont vous parlez, afin que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus la peine de venir ici puiser dans ce puits qui est*

si profond. La plaisanterie, l'esprit enjoué de cette femme est tombé devant des paroles si solennelles. L'eau vive commençait à tomber sur son cœur, mais elle ne comprend pas encore assez, elle voit encore d'une façon matérielle : « n'avoir plus soif, n'avoir plus à venir si loin chercher de l'eau. »

Jésus-Christ va frapper le dernier coup de la grâce contre ce rocher dur et sec, il en sortira de larges eaux de foi, d'adoration, d'aveu et de douleur.

Allez, dit le Seigneur, *appelez votre mari et venez ici avec lui ; vous ne devez faire qu'un cœur et qu'une âme, vous êtes liés ensemble par la plus sainte société, je ne veux pas séparer dans mes dons ce que Dieu a uni dans ses devoirs, appelez votre mari !*

Quelle adroite industrie de la grâce, mais aussi quel coup de foudre pour cette femme ! On a lu dans son cœur, dans sa vie, on a touché le point vulnérable, on est descendu jusqu'au fond du puits de sa conscience et on y a découvert le monstre qui se cachait dans la vase.

Son cœur va s'ouvrir puisqu'on l'a ouvert, mais la confusion la retient encore, et s'excusant par une demi-vérité qui ne trahit pas tout son secret : *Seigneur*, s'empresse-t-elle de dire un peu émue, *Seigneur, je n'ai point de mari, non habeo virum.*

Bien, ma fille, *bien*, vous avez bien dit, vous avez dit vrai, vous n'avez point de mari... Que de ménagements pour cette pécheresse, comme on soulève peu à peu le voile avec une tendre précaution ! Il me semble voir une mère enlever doucement et par degrés l'appareil douloureux collé sur la plaie de son enfant. — Oui, ma fille, vous avez raison ; car voici maintenant votre vie toute entière : « Vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez « maintenant n'est pas plus le vôtre que ceux à qui il succède. » Peut-on atténuer davantage les termes qui découvrent l'ignominie de cette femme ?

Et encore pour adoucir le mal qu'il a fallu causer, Jésus-Christ la félicite de nouveau sur sa sincérité : Oui, oui, *vous avez bien dit vrai, hoc verè dixisti.* Ainsi, l'homme de l'art, obligé d'ouvrir un abcès pour sauver un malade, allie la douceur de ses encouragements à la fermeté de sa main habile, et l'opération terminée : C'est fini, dit-il, vous avez bien souffert, n'est-ce pas ? Mais vous allez sentir un soulagement qui ira jusqu'au bien-être ; vous avez été bien courageux, *hoc verè dixisti.*

En ce moment, la Samaritaine n'eut qu'un mot de foi, qu'un soupir de reconnaissance à ajouter : *Seigneur je vois que vous êtes un prophète !* Il n'y a qu'un homme de Dieu qui ait pu ainsi lire

dans ma vie et pénétrer toute ma misère. Je reçois avec humilité et reconnaissance l'aveu que vous m'avez épargné, j'y joins en ce moment ma confession entière, et, m'emparant à mon tour de votre parole, quoique dans un autre sens, je répète de tout mon cœur : Oui, ce que vous avez dit de ma conscience est vrai, *hoc verè dixisti*.

C'est ainsi que la grâce triomphe en nous de nos préventions, de nos résistances, de nos répulsions, de nos railleries, de cette légèreté d'esprit qui voudrait échapper aux divers enchantements qui veulent la fixer. — A force de ménager les occasions, de les saisir, de partir d'un point qui intéresse, d'inonder de patience et de douceur, la grâce arrive à ouvrir la conscience, et quand ce *sacrarium* est ouvert, la victoire est assurée.

Vous objectez mille difficultés pour vous rendre à la grâce ; — mais ne voyez-vous pas que par cela même vous vous faites deviner ? — Il ne faut être ni le prophète, ni le voyant de Dieu, pour savoir que vous n'opposeriez pas tant de résistance, si rien n'était caché dans votre cœur, si vous n'aviez rien à y tenir secret. Le prophète n'a besoin que d'une science très commune du cœur humain pour deviner et savoir qu'il n'y a guère qu'un seul point qui retienne les âmes loin de Dieu, et que pour votre cœur, comme pour le cœur de la Samaritaine, tout est là plus ou moins : *Non est tuus — non est tua*.

Mais ne craignez rien : — dans cet entretien sacré et solitaire, comme sur la margelle du puits de Sichem, vous trouverez tout ce que le secret de Dieu, la discrétion de la tendresse, les ménagements de la charité, les encouragements paternels pourront y mettre. afin de vous épargner l'humiliation. — Vous n'aurez qu'un simple *oui* de sincérité à prononcer : *verè dixisti*.

Ce passage de l'Evangile que nous venons de vous exposer avec toute la prudence délicate qu'exige le respect des âmes, ne saurait trouver d'application dans ce religieux auditoire.

Aussi, je lui demanderai une permission, c'est de détourner le sens naturel de ces lignes sacrées, pour en tirer une instruction qui ne sera peut-être pas sans utilité ; et si l'entorse que je vais donner au texte sort des règles du commentaire et de l'homélie, vous me pardonnerez de ne vouloir pour principe de l'éloquence de la chaire que le désir de votre sanctification : *Suprema lex salus populi*.

D'ailleurs, je vais le faire avec tant de respect pour la faiblesse

humaine et pour cette liberté que Dieu respecte lui-même, qu'il vous sera, à tous, impossible de ne pas croire à ma charité.

Si donc Notre-Seigneur adressait, dans un autre sens, à la moitié de cet auditoire, la parole qu'il adresse à la Samaritaine : Appelez votre mari, et venez ici avec lui, *Voca virum tuum et veni huc*,... cette moitié de l'auditoire n'aurait-elle pas le droit de répondre : Seigneur, pour cela, je n'ai point de mari : *Non habeo virum* ?

Mon mari, Seigneur, est le plus honnête homme, le plus loyal, le plus fidèle des époux, le meilleur des pères, un savant illustre, un citoyen dévoué, j'en suis fière et heureuse, c'est mon mari ; mais quand il s'agit de vous connaître, de vous aimer, de vous servir, d'obéir à vos commandements, aux préceptes de votre Eglise, ... pour tout cela, Seigneur, je n'ai plus de mari : *Non habeo virum*.

Ce n'est pas que mon mari soit un athée, un matérialiste ; oh ! non, il a des principes, et au milieu du dévergondage de ce siècle, on le tient encore pour un homme religieux. Du reste, il est si bon, si charitable aux petits et aux pauvres ! Mais la foi dans sa plénitude, il ne l'a point ; la pratique conséquente et courageuse, encore moins ; Seigneur, sous ce rapport, je n'ai point de mari : *Non habeo virum*.

J'ai un mari dans mon intérieur, il est doux et affectueux ; dans le monde, il est recherché et attentif à me faire valoir ; j'ai mon mari à la ville, à la campagne, dans mes devoirs et dans mes délassements ; votre temple, Seigneur, est le seul lieu où je n'ai point de mari : *Non habeo virum*.

Quelquefois, si je l'en prie, il m'accompagnera, un dimanche, devant vos autels ; je prie et il ne prie pas ; et si, même pour le grand devoir pascal, je sors des rangs pour aller à votre table, lui, jamais, jamais ne s'y est assis avec moi, c'est la seule nourriture que nous ne prenons pas ensemble : *Non habeo virum*.

Mon mari, Seigneur, est un ouvrier honnête et laborieux ; mais il travaille le dimanche, et dans ce jour que vous avez fait si doux pour le repos du corps, pour l'élévation de l'âme, pour les liens de la famille, je n'ai pas de mari : *Non habeo virum*. S'il se repose un autre jour, moi je travaille, lui dépense ; c'est encore un jour où je n'ai point de mari, parce que l'ordre est violé deux fois par semaine : *Non habeo virum*.

Tout cela est vrai, tout cela est la désorganisation de la famille.

Aussi la cupidité, qui spéculé sur les passions humaines, vient terriblement en aide à ce débandement des liens de l'intérieur. Pour l'homme riche, elle a agrandi ces cercles où l'époux et le père

de famille passent presque toute leur vie, sans s'inquiéter de la solitude de l'épouse et de la mère.

Pour presque tous aujourd'hui s'ouvrent par milliers ces établissements où l'on vient user l'appareil digesteur avant le repas, et enflammer le sang pour toute la soirée ; sans compter cette bibliothèque volante dont on se dispute les feuillets pour troubler l'esprit, énerver le cœur, éteindre tout patriotisme.

Enfin, contre les habitudes de famille, d'autres trouveront encore un asile et comme un rempart dans l'ignoble réduit dont le nom ne se traduit pas dans la chaire chrétienne. On avait proposé un moyen d'union plus facile : c'était de rendre la femme aussi peu religieuse que le mari, à l'aide d'une inconcevable éducation ; mais le remède était pire que le mal.

Le remède, il est entre vos mains, ô femme qui *n'avez point de mari* au sens que nous venons de dire ; c'est à vous, bien mieux qu'à la Samaritaine, que Jésus-Christ adresse ce commandement : Appelez votre mari, et venez ici avec lui, *voca virum tuum et veni huc*. — Mais prenez garde à la manière dont vous devez l'appeler et l'amener ; la remontrance ne vous va pas, l'autorité encore moins, l'insistance fermerait le cœur, le genre sermon serait presque déplacé et ennuerait l'auditeur à merci. Vous avez d'autres armes, et celles-là finissent par triompher : la douceur, la prière, un caractère aimable et égal, une obéissance toute gracieuse, le dévouement jusqu'aux petits sacrifices qui font le charme des intérieurs ; et quand vous pourrez placer un mot affectueusement utile, ce mot, heureusement encadré dans une affection mutuelle et dans l'estime que l'on fera de votre piété, sera la goutte d'eau vive qui coulera sur le cœur d'un mari, et qui pourra rejaillir pour lui jusqu'à la vie éternelle : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam*.

IX. — L'âme de la Samaritaine était doublement blessée. — Schismatique, cette femme était en dehors de la vraie religion juive : — légère et dissipée, sa conduite avait été et était encore déplorable ; et Notre-Seigneur voulut d'abord guérir en elle les égarements du cœur, avant de dissiper les ténèbres de son esprit.

La voilà donc convertie, son cœur s'est ouvert, l'eau vive y est descendue à flots. Celui en qui elle ne voyait d'abord qu'un homme ordinaire, qu'un Juif à éviter, lui apparaît comme *le prophète de Dieu* ; elle répand devant lui sa foi, son aveu sincère, son admiration, sa reconnaissance : *Domine, video quia propheta es tu*.

Aussi, libre de cœur, de conscience, de honte, elle va chercher maintenant à éclaircir avec ce prophète ses doutes de religion.

Marche admirable, N. T.-C. F., qui laisse l'âme se décharger de son fardeau et le cœur se convertir, avant d'entreprendre les discussions religieuses. Le cœur est alors plus libre, plus éclairé de la lumière de Dieu, et, rien ne faisant plus obstacle ni difficulté, la foi remplit l'âme avec une abondance pleine de consolation.

Telle n'est pas cependant la marche que l'on veut suivre généralement. — Dans la crainte effroyable d'être obligé, de conséquences en conséquences, de recourir au remède de Dieu, on objecte sans cesse que l'on n'a pas la foi, que l'on voudrait bien croire, qu'on ne le peut pas encore. Si quelque grâce extérieure nous presse un peu plus, . . tout ce qu'on peut obtenir de nous, c'est de consentir à avoir quelques conférences avec un prophète ; encore le voulons-nous excessivement instruit, tant nous avons confiance dans nos lumières et dans la force de nos doutes ! — Eh ! mon Dieu, tout prophète sera suffisamment instruit si vous le voulez, si vous permettez qu'il commence la conférence par vous dire ce qui vous arrête, ce que vous avez dans la cœur . . . *Non est tuus.*

Mais remarquez que cette marche est interminable et mauvaise. Ce qui a jeté des nuages dans votre intelligence, c'est la fumée du feu qui est allumé dans votre cœur ; laissez d'abord éteindre le feu, bientôt la fumée se dissipera.

Quand, au contraire, vous retenez sur votre âme un poids que vous ne voulez pas qu'on enlève, vous mettez le plus grand obstacle à la vérité. Pourquoi ? Parce que, sentant qu'au bout de cette vérité la conséquence sera de déposer le fardeau, cette conséquence vous effraie, elle affaiblit la force des raisons que l'on vous donne, elle vous pousse à résister à la vérité connue, à voler de doute en doute, de questions en questions, comme pour vous réfugier à mesure qu'on va vous atteindre ; le travail devient long et presque toujours sans résultat.

Ah ! qu'il en serait bien autrement, N. T.-C. F., si nous commençons par le commencement, par ouvrir notre cœur dans un aveu sincère, et, pour parler clairement, si nous nous confessons d'abord ; nous verrions ensuite que nous croyons à toute la religion.

Cela est si vrai, que pour constater la foi la plus entière dans tous les cœurs, et vous allez en convenir, il suffirait, *par impossible*, d'ôter un seul petit meuble de nos églises.

Otez ce meuble, peu gracieux du reste, et qui ne sert nullement à l'ornementation, ce meuble que l'on place dans des angles assez obscurs, le confessionnal, puisqu'il faut l'appeler par son nom ; nos

églises alors s'encombrent d'une foule de croyants qui ne discutent plus, qui laissent entrer la foi dans leurs cœurs épanouis, nos cloches ne sonnent plus le remords et le reproche, nos orgues répandent des flots de délicieuse harmonie, nos chants font résonner la harpe de David, l'eau lustrale nous rappelle en entrant que Dieu veut les cœurs purs, nous jetons un regard de reconnaissance sur les fonts sacrés du baptême ; l'autel, par sa position élevée, nous paraît digne de porter jusqu'à Dieu le divin sacrifice, la table sainte devient elle-même la consolation du pécheur, et nous demandons à la chaire *toute vérité*, à la seule condition de ne pas mêler les choses de la terre aux choses du Ciel, de mettre une distance infinie entre le calme affectueux du médecin et du père et la déclamation de l'empirique ou du mauvais goût ; et si à cette religion dont il ne faudrait ôter qu'un seul point pour que votre foi fût entièrement soumise et consolée, vous ajoutiez qu'à ces époques solennelles, le pasteur vous exciterait, du haut de la chaire, au repentir secret, qu'ensuite il étendrait la main sur tous indistinctement pour absoudre sans discussion préalable, avouez que vous croiriez alors à tous nos mystères, à tous nos sacrements, que les préceptes de Dieu vous paraîtraient indiscutables et les commandements de son Eglise l'écho très légitime de la divine autorité.

Mais il faut que le cœur soit déchargé à la manière dont Dieu le demande, et quand le cœur aura été ainsi déchargé, entrons comme la Samaritaine, entrons avec le Prophète dans les discussions religieuses.

Nos pères, disait-elle, ont adoré sur cette montagne, et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer.

Nos pères, depuis des siècles, ont offert leurs sacrifices et accompli leurs exercices du culte, *adoraverunt*, sur la montagne de Garizim que nous voyons d'ici et qui domine la ville de Sichar ; vous autres Juifs, vous dites que c'est seulement à Jérusalem, dans le temple fondé par Salomon qu'il faut sacrifier : — voilà le point de controverse qui agite mon esprit, car je veux maintenant servir le Seigneur en toute vérité.

Voyez-vous comme cette femme boit à longs traits l'eau vive du salut ! Elle comprend que le salut lui est arrivé par cet homme à qui elle parle, qu'il est de la religion pratiquée sur la montagne de Sion ; elle incline déjà à croire que la vérité est du côté de ce prophète, ou du moins qu'il pourra l'éclairer parfaitement. C'est ainsi que l'âme déchargée est plus propre aux discussions religieuses à recevoir au moins sans obstacles, sans préventions, avec calme, les lumières de la foi.

Jésus lui répond : Femme, croyez-moi, *Mulier, crede mihi* : le temps annoncé à vos pères et prédit par les prophètes est arrivé où toute discussion locale devient sans intérêt. Il ne s'agira plus de sacrifier sur la montagne de Garizim ou sur la montagne de Sion au Dieu qui appelle à la foi toutes les nations de la terre ; car, a dit le Seigneur, « de l'aurore au couchant mon nom est grand parmi les peuples, parce qu'on sacrifie et on offre partout à mon nom une oblation pure, » et cet oracle va s'accomplir. On va partout ériger des temples, dresser des autels, offrir une victime parfaite, et d'un bout de l'univers à l'autre, Dieu sera adoré *en esprit et en vérité* par une religion unique et uniquement vraie.

Ne vous semble-t-il pas ici, M. F., entendre les sectes chrétiennes séparées du centre catholique se cabrer contre cette vérité : que hors de la Jérusalem nouvelle qui doit embrasser l'univers, il n'y a point de religion sincère ; qu'il n'y a que sur l'autel catholique où l'on puisse sacrifier en esprit et en vérité ; en un mot, que *hors de l'Eglise il n'y a point de salut* ? — Comme si cet axiome n'était pas rigoureusement logique quand il s'agit de la vérité ! Comme s'il n'équivalait pas à dire : Hors de la famille, hors de la condition d'héritier point d'héritage !

En vain, à l'exemple de la Samaritaine, nos frères séparés diront *qu'ils suivent la religion de leurs pères*, que depuis des siècles leurs pères ont sacrifié dans le schisme. — Mais les pères de leurs pères sacrifiaient avec nous, et s'ils tiennent à l'ancienneté dans la croyance, cette religion de leurs pères devrait les amener dans nos temples où leurs pères adoraient : toute la question est de savoir s'ils devaient en sortir et pourquoi ils en sont sortis.

Ils ajoutent, nos frères séparés, *qu'on ne doit pas quitter la religion de ses pères*. — C'est un principe faux, car si l'erreur des aïeux était manifestement reconnue, il y aurait inconséquence coupable à demeurer dans cette erreur. Et puis leurs pères ont eu tort d'en changer il y a trois siècles ? Et puis, n'est-ce pas, au contraire, garder la religion de de ses pères que de revenir au catholicisme qu'ils ont pratiqué ? Et enfin, nos frères séparés ne font pas attention qu'il n'y a que le catholique qui *change* en passant à l'hérésie, puisqu'il ne croit plus et qu'il croyait ; tandis que le protestant qui se fait catholique *ne change rien* à son symbole, il l'augmente de quelques articles ; en un mot, l'un change, l'autre complète sa religion.

Mais après avoir donné à la Samaritaine une fin de non-recevoir, le Sauveur lui devait une réponse catégorique.

Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas, vous ne pouvez

pas prouver que votre rite d'adoration et de sacrifice vient de Dieu. *Nous autres Juifs, nous adorons ce que nous savons être du culte divin ; nous suivons ce que Dieu a prescrit par Moïse ; nous sacrifions dans le temple bâti par ses ordres, et qui a légitimement remplacé le tabernacle dressé dans le désert.*

Car le salut et la vie viennent des Juifs. C'est la tribu de Juda, restée fidèle à défaut des dix tribus schismatiques, qui a conservé les oracles et les promesses du salut. C'est de Juda que devait naître et qu'est né celui qui est le salut du monde, la vie des hommes, l'attente de toutes les nations : *Salus ex Judæis est*

Dieu pouvait-il, M, F., mieux accomplir vis-à-vis de cette femme qu'il délivre du péché et qu'il éclaire de la foi, cet oracle d'Isaïe sur la mission du Sauveur : *Dites à ceux qui sont dans les liens : Soyez libres ; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Soyez éclairés.*

Or, poursuit le Sauveur, l'heure vient et elle est arrivée, *hora venit et nunc est*, cette heure du salut qui doit venir des Juifs par un descendant de Juda ; elle a sonné cette heure où les vrais adorateurs adoreront Dieu en esprit et en vérité.

C'est-à-dire que Dieu ne sera plus adoré au moyen de victimes charnelles, figuratives et impuissantes, mais par une hostie toute divine, suffisante elle seule à tous les besoins de la religion et à tous ses devoirs : ce sera le culte *en vérité*.

C'est-à-dire que l'adorateur nouveau joindra à ce sacrifice parfait le culte spirituel de foi, d'espérance, de charité, de religion, de contrition, et toutes les autres vertus pratiques : et ce sera le culte *en esprit*.

C'est-à-dire enfin que si des symboles extérieurs, cérémoniels et sensibles, sont conservés dans le culte nouveau, ils ne seront point l'essence de la religion, mais seulement des rites mémoratifs et productifs du culte spirituel et des sentiments religieux.

Car, conclut le Sauveur, *Dieu est esprit*, et c'est pour cela que *ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité*. — Si Dieu était corporel, dit S. Augustin, il pourrait lui convenir d'être adoré ici ou là, sur une montagne ou dans un vallon ; mais, Dieu étant esprit, il lui convient d'être adoré par un esprit d'amour, de préférence et de dévouement : *Non colitur Deus nisi amando*. Tous les signes et les rites de la religion véritable doivent réveiller seulement le sentiment d'amour et de consécration à son service.

Sur ce principe, que penser maintenant de la religion telle que nous la pratiquons, de la plupart des actes religieux dont nous parsemons plus ou moins notre vie ? Que signifient des prières qui agitent nos lèvres sans produire une élévation de notre esprit et de

notre cœur vers Dieu ? Que signifie pour nous cette prière du Seigneur : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite », si nous ne sentons aucun éloignement du péché, aucun désir du Ciel, aucune soumission à la Providence ? Que signifie le sacrifice de la messe, si nous n'y unissons pas le sacrifice de nous-mêmes, si nous n'en retirons pas l'impression de nous donner à Dieu et de vivre pour lui ? Que signifie la parole de Dieu tant de fois entendue sans amélioration morale ; la confession tant de fois faite sans aucun changement du cœur ; la communion tant de fois reçue sans rien retenir de la vie, de l'esprit et des vertus de Jésus-Christ ?

Voilà un sujet profond de méditation et d'examen : n'oubliez pas cette parole : *Il faut adorer Dieu en esprit et en vérité.*

On se plaint que la religion ne produit aucun résultat dans les mœurs, on dit que ceux qui la pratiquent ne sont guère meilleurs que ceux qui ne la pratiquent pas ; comment en serait-il autrement ? — On prend les actes religieux à certaine heure, à certain jour, à certaine époque, d'une manière aussi superficielle que l'on prend un vêtement selon l'heure de la journée, selon la saison, selon telle ou telle circonstance de la vie sociale. Or, de même que le vêtement n'a jamais changé notre valeur morale ou sociale, de même des devoirs religieux remplis tout extérieurement ne sauraient changer et régler les dispositions de notre cœur.

Ah ! si l'on pratiquait la religion *en esprit et en vérité*, on verrait bien vite circuler la sève religieuse, l'arbre, essentiellement fructifère, porterait ses fruits, et le monde ne se vanterait plus, lui, de porter des fruits sans s'attacher à l'arbre.

X. — A cette belle et profonde instruction, la femme de Samarie soupçonne que celui qui lui parle pourrait bien être le Messie ; mais, dans son humilité, elle doute, elle ne peut croire que ce Messie si grand ait pu condescendre jusqu'à s'entretenir avec une pécheresse comme elle ; son respect si humble tourne ingénieusement la question.

Seigneur, dit-elle, je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, est sur le point d'arriver, s'il n'est déjà venu : *Scio quia Messias.... venit* ; les temps sont accomplis, on parle partout de son arrivée prochaine, on dit même qu'il a apparu. Ah ! quand il viendra, ce Christ désiré, il nous révélera toutes choses : *ille nobis annuntiabit omnia*. Elle semble dire adroitement, cette femme : Il parlera certainement comme vous venez de me parler, il aura votre port,

votre majesté douce, votre beauté si insinuante, votre langage si pénétrant.

Le Seigneur lit tout ce qui passe de respect, de désir, d'humilité, de reconnaissance, par le cœur de cette pauvre convertie ; il voit que l'eau de la grâce y abonde, qu'après avoir reconnu ses erreurs, elle est disposée à adorer en esprit et en vérité, et il répond par une de ces paroles qui liquéfient l'âme de bonheur.

A la païenne de Phénicie Jésus-Christ avait dit : O femme, votre foi est bien grande ! A l'orthodoxe Madeleine il dira un mot qui fera fendre le cœur : Marie, *Maria* ! Mais je ne sais s'il y a quelque chose de plus doux que la parole qu'il donne à la schismatique de Samarie : Le Messie, le Christ, la lumière du monde, c'est moi qui m'entretiens avec vous : *Ego sum qui loquor tecum*. C'est moi qui vous est cherchée jusqu'à la lassitude, c'est moi qui vous ai attendue au bord de ce puits, c'est moi qui vous ai demandé à boire, qui vous ai promis de l'eau vive, et qui vous l'ai donnée après avoir lu dans votre conscience, après avoir éclairé vos doutes ; c'est moi enfin qui m'entretiens si suavement avec vous : *Ego sum qui loquor tecum*.

Toute explication ne pourrait ici qu'affaiblir la vérité de cette parole ; ce seul mot a achevé le triomphe de la grâce. Voilà cette femme qui *laisse là le vase* qu'elle avait apporté pour puiser, elle néglige l'eau de la fontaine de Jacob, elle n'a plus soif que de son salut, et du salut de ses frères qu'elle a scandalisés. — La voilà cette Samaritaine qui retourne en grande hâte à Sichar pour amener tout le monde aux pieds de Jésus-Christ.

Venez, crie-t-elle en arrivant dans la ville, *venez tous voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait, venez voir si par hasard ce ne serait pas le Christ*. — *Venite et videte*, voilà le zèle de sa prédication ; venez goûter et voir combien le Seigneur est suave et bon. — *Dixit mihi omnia quæ feci*, voilà l'humilité de sa prédication ; elle fait l'aveu public de ses désordres, du besoin qu'elle avait d'une conversion exemplaire. — *Numquid ipse est Christus ?* voilà la discrétion de sa prédication ; elle n'affirme rien, ne retranche rien, elle ne dogmatise pas, elle garde la retenue modeste qui convient à la femme, et surtout à une pécheresse.

A sa voix, les Sichimites accourent au puits de Jacob, ils goûtent l'eau vive, se convertissent, proclament hautement que Jésus-Christ est vraiment le Sauveur du monde, *quia hic est verè Salvator mundi*.

Suivons, N. T.-C. F., ces heureux et fidèles habitants de Sichar, et avec eux confessons en esprit et en vérité que Jésus-Christ

est vraiment le Sauveur du monde ; non seulement le Sauveur du monde des âmes que sa doctrine, sa grâce, ses sacrements conduisent à la vie éternelle, mais le Sauveur du monde social qui périt quand il adjure ses divins enseignements, quand il tarit la source des vertus que l'Evangile impose.

Mais convertissons-nous surtout comme la Samaritaine.

Jésus-Christ est sur le bord de cette chaire comme sur le bord du puits de Jacob. Vous y êtes venus peut-être puiser simplement l'eau matérielle des paroles, Jésus-Christ voudrait vous y donner l'eau vive du salut.

Il vous adresse de cette chaire la même parole qu'à la femme de Samarie : C'est moi qui viens de m'entretenir avec vous, *Ego sum qui loquor tecum*.

C'est moi qui vous ai ménagé cette intrusion à l'écart, dans la solitude du Carême ; — c'est moi qui me suis fatigué à vous chercher et qui vous attends ici ; — c'est moi qui vous demande à boire, qui ai soif de votre salut, de votre repos, de votre bonheur ; — apaisez cette soif par une conversion sincère.

Venez de cette parole publique à la parole secrète, dans l'une et dans l'autre vous reconnaîtrez que c'est le Dieu de toute bonté, de toute indulgence qui vous parle. Oui, c'est moi qui ne me rebute pas de vos préventions et de vos railleries ; — c'est moi qui vous promets l'eau vive qui rejaillit au Ciel ; — c'est moi qui lis dans vos cœurs, qui y vois *tout* ce que vous avez fait ; c'est moi qui donne à mes ministres avec la clé du Ciel la clé des consciences pour vous épargner bien des aveux ; — c'est moi qui brise les liens, qui éclaire tous les doutes ; — c'est moi enfin qui veux être adoré en esprit et en vérité : *Ego sum qui loquor tecum*. Répondons tous, que nous avons connu par cette homélie et que nous savons par la grâce que Jésus-Christ *est vraiment le Sauveur du monde* ; qu'en conséquence, nous nous donnons à lui avec courage, sans retard et sans réserve.

XXI^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LA RESTITUTION

PAR M. L'ABBÉ REGNAULT

Redde quod debes
Rends ce que tu dois.
Matth. xxvii, 28.

M. F. Quoique la parabole contenue dans l'Evangile de ce Dimanche ait pour but de nous montrer la nécessité de pardonner les injures du prochain, ce n'est pas cependant le sujet que nous voulons traiter dans cette Allocution. Or le sujet, dont il nous paraît utile de vous entretenir, nous est suggéré par ces mots de notre Evangile : « Rends ce que tu dois. » C'est à la Restitution qu'ils se rapportent. Nous allons donc vous dire en quoi elle consiste, quelles causes y obligent et pour qui elle est obligatoire. De là trois questions dans notre Homélie.

I. — En quoi consiste la Restitution ? — La Restitution consiste dans un acte de justice commutative, par lequel on rend au prochain ce qui lui appartient et par lequel on répare le tort qu'on lui a fait injustement, par malice ou par imprudence. Elle est nécessaire au salut, de nécessité de précepte. Car elle est commandée par toutes les lois divines et humaines, naturelles et positives. « Rendez à César ce qui appartient à César, » dit Notre-Seigneur (1). Et S. Augustin : Quiconque peut restituer et ne restitue pas ne saurait obtenir le pardon de son vol. » Lorsqu'on est chargé d'une restitution, on doit la faire le plus tôt possible, moralement parlant. Car plus on la diffère, plus on se rend coupable devant Dieu. On pécherait mortellement, si, pour peu qu'on la diffère, on causait à autrui un grand dommage.

II. — Quelles sont les causes obligeant à la Restitution ? — Il y en a trois, savoir : la possession non fondée sur un titre légitime, les délits et quasi-délits, les contrats et quasi-contrats. D'abord, relativement à la première, il faut distinguer entre le possesseur de bonne foi, le possesseur de mauvaise foi et le possesseur de foi douteuse. Le possesseur de bonne foi n'est obligé à rien, tant que

(1) Matth. xxii, 21.

dure sa bonne foi. Mais aussitôt que sa bonne foi cesse, il doit : si la chose qu'il possède est encore en sa possession, la rendre dans l'état où elle se trouve ; ou, s'il l'a vendue, en restituer le prix. Il en est de même pour le possesseur de mauvaise foi. Quant au possesseur de foi douteuse, il est assimilé au possesseur de mauvaise foi, s'il est entré en possession avec le doute et s'il n'a pas cherché à le dissiper. Si le doute survient pendant la possession commencée de bonne foi, il doit mettre à l'éclaircir toute la diligence possible. Que si le doute persévère, il est dispensé de la Restitution. Car « dans le doute meilleure est la condition du possesseur. » Ensuite, relativement aux délits et quasi-délits, nous dirons qu'en droit tout fait quelconque de l'homme, causant à autrui un dommage, oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer. Chacun est responsable du dommage qu'il occasionne non seulement par son fait, par sa négligence ou par son imprudence, mais encore par le fait des personnes dont on doit répondre ou des choses qu'on a sous sa garde. Enfin, relativement aux contrats et quasi contrats, nous ajouterons que les contractants doivent réparer le tort fait au prochain pour n'avoir pas rempli les obligations résultant de leur convention.

III — Pour qui la Restitution est-elle obligatoire ? — La Restitution est obligatoire non seulement pour l'auteur immédiat d'une injustice, mais encore pour ceux qui en ont été les complices ou qui ont coopéré d'une manière efficace, soit positivement, soit négativement. L'obligation de restituer passe aux héritiers. Mais chacun des co-héritiers n'y est tenu que pour sa part héréditaire. C'est à la personne lésée ou à ses héritiers que doit se faire la réparation d'un dommage. La Restitution ne se fait aux pauvres ou à l'Eglise que dans le cas, où elle ne saurait moralement se faire à qui de droit. Il y a plusieurs causes qui dispensent de cette obligation : les unes en la suspendant, comme l'impuissance, la crainte bien fondée que le maître n'abuse de la chose à son détriment ou au détriment d'un tiers et la cession qu'on fait de ses biens en faveur de ses créanciers ; et les autres en l'éteignant, comme le jugement, la novation, la remise volontaire, la compensation, la confusion, la perte de la chose due et la prescription.

Voilà, M. F., les notions qu'il nous a paru utile de vous rappeler sur la Restitution. S'il nous est prescrit de pardonner les offenses du prochain, ce n'est pas une obligation pour lui de nous remettre la dette que nous aurions contractée à son égard par une injustice. De son côté, il doit nous pardonner le mal que nous lui avons cau-

sé. Mais c'est pour lui un droit d'en réclamer la réparation. Ayons donc toujours un grand respect pour le bien d'autrui. Gardons-nous de jamais nous l'approprier injustement. Que si nous avons eu le malheur de succomber à une tentation sur ce point, hâtons-nous de rendre au prochain ce qui lui appartient. Et loin de chercher à augmenter notre fortune par des biens injustement acquis, employons celle que nous a donnée la Providence à secourir les pauvres, afin d'accroître ainsi notre trésor dans le ciel. Ainsi soit-il.

XXII^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

LE RESPECT ENVERS LES PARENTS

PAR MONSIEUR DUPANLOUP

- I. Etendue de la vertu du respect : 1° du respect en général ; 2° du respect filial ;
3° le respect inspire toutes les vertus.
II. Altération du respect : 1° dans la jeunesse ; 2° appel au respect.

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari.

Matth., xxii, 21.

Parmi nos devoirs envers nos parents, il en est un qui les domine tous, qui doit les inspirer tous et tous les protéger, le *respect* !

Le respect : c'est encore un de ces mots profondément chrétiens et français que nous devons aux nobles inspirations du caractère national ; aux inspirations plus élevées encore de la foi et de la vertu évangéliques.

Sans doute, avant le christianisme, il y avait quelque trace de respect dans le monde. Mais que de belles acceptions, inconnues aux langues anciennes, ce mot n'a-t-il pas rencontrées dans les profondes délicatesses de la pensée chrétienne et de la langue française.

I. — 1° Qu'est-ce donc que le respect ?

Quel est ce devoir mystérieux et presque indéfinissable ? Ne serait-ce pas la considération attentive et réfléchie, et comme le religieux souvenir de ce qu'il y a de grand, de noble, d'élevé et quelquefois de divin en soi et dans les autres ?

Oui, le respect pour soi et pour ses semblables n'est que le souvenir et la considération de la dignité humaine, c'est-à-dire de la chose divine, de l'image de Dieu en nous : puis le sentiment humble et intime, le sentiment religieux, que ce souvenir, que cette lumière inspire.

Il y a toujours quelque chose de plus grand que nous en nous-mêmes et dans les autres. Voilà ce que nous devons respecter.

C'est ce qui aide à comprendre le sens et la moralité si profonde des acceptions de ce mot parmi nous. Ainsi, on dit : il faut se respecter soi-même. C'est comme un regard d'étonnement sur soi et de religieuse estime.

On dit encore : le respect des lois, le respect des mœurs. C'est un grave et beau langage. L'autorité des lois, la sainteté des mœurs, sont sans contredit ce qu'il y a de plus haut dans les choses humaines : ce sont même choses divines.

Le respect de l'enfance est encore une des belles acceptions de ce mot.

Un païen a la gloire de cette parole : *Maxima debetur puero reverentia*.

Il est vrai qu'avant lui le Dieu et l'Evangile avait dit : Laissez venir à moi les petits enfants ; le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

Oui, il faut respecter les enfants. Il y a en eux quelque chose de grand, de divin, qui ne se peut méconnaître et qui se doit toujours respecter.

2° — Et maintenant, qu'est-ce que le respect filial ?

C'est le respect de Dieu présent dans un père et dans une mère.

Parmi tous les respects de la terre, je n'en sais pas de plus sacré. C'est un respect d'honneur, c'est un respect d'amour, c'est un respect presque divin.

Aussi, voyez comme tous les plus hauts respects viennent le fortifier et l'ennobler ! comme toutes les belles acceptions de ce mot lui conviennent !

On dit : commander le respect, inspirer le respect, imprimer, imposer le respect. Rien n'est plus grand parmi les hommes. C'est le plus rare mérite du caractère et de la vertu. Le génie n'y parvient pas toujours. Mais la majesté d'un père, la dignité d'une mère y ont des droits sacrés ; c'est leur imprescriptible apanage,

On dit souvent : le respect de l'âge. N'est-ce pas encore un respect filial, un respect divin ? Un grand âge, c'est l'image de Dieu, qui est le Père des siècles.

On dit : respecter la vieillesse, respecter le malheur. Je le de-

mande, y a-t-il quelque chose sur la terre qui commande plus religieusement le respect que les cheveux blancs d'un père, que la vieillesse d'une mère ?

Je le demande encore, y a-t-il sur la terre quelque chose qui inspire des émotions plus profondes, une douleur plus religieuse que les infortunes d'un père, que les larmes d'une mère ?

Enfin, il y a des autorités si hautes et si sacrées, qu'on doit les respecter jusque dans leurs erreurs. Le respect filial est un respect inviolable, et l'autorité paternelle est toujours un rayon de la majesté divine.

Non, je ne puis m'empêcher de le proclamer ici : la loi du respect est immense, infinie, universelle. Dieu lui-même se respecte dans les lois qu'il nous impose, et la sanction qu'il leur donne est le témoignage de respect qu'il se doit et qu'il se rend.

Il respecte notre liberté, il respecte notre cœur, il respecte notre intelligence ; il se respecte en nous. Nous ne sommes pas seulement l'ouvrage de ses mains. Notre liberté, notre intelligence, notre cœur, sont l'image de sa gloire : *Cum magna reverentia disponis nos.*

Le monde physique et moral tout entier, le bel ordre de la terre, le bel ordre des cieux reposent sur la loi du respect.

Les astres dans le firmament respectent la loi du Créateur. Si le soleil cessait un moment de respecter la loi puissante qui le maintient immobile au centre de l'univers, globe de flamme impétueuse, il embraserait les mondes.

Si le flot tumultueux des mers cessait un moment de respecter le grain de sable sur lequel il doit se briser, il engloutirait la terre.

3^e — Le respect est le secret de toutes les vertus, de tous les devoirs, de toutes les lois ; tellement que toute vertu disparaît avec le respect. Le respect absent, tous les malheurs, tous les désordres, tous les vices se précipitent. Et prenez-y garde, M. F., l'amour ne remplace point le respect ; l'amour le perfectionne, mais le respect le conserve. Les deux amours, que Dieu a bénis sur la terre, ce qu'il y a de plus saint dans la famille, ce qui la protège, ce qui fait sa dignité et son bonheur, l'amour conjugal comme l'amour filial périssent avec le respect.

Oui, le respect suffit à l'inspiration de toutes les vertus et à l'accomplissement de tous les devoirs envers Dieu, envers ses semblables, envers soi-même.

Est-il question des devoirs envers Dieu ? respectez son saint nom, respectez sa présence, respectez son saint temple, respectez sa parole ; le respect, c'est la religion.

Est-il question des mœurs ? respectez-vous vous-même ; ce respect vous suffit.

Qu'est-ce que la pudeur, si belle et si pure sur le front de la jeunesse ; si sainte et si noble dans les regards de l'âge mûr ; si vénérable sous les cheveux blanchis d'un vieillard, sinon la délicatesse la plus élevée du respect ?

Est-il question de vos semblables ? respectez leur honneur, leur fortune, leur vie ; respectez à leur égard la vérité, la charité, la justice.

Oui, toutes les fautes qui se commettent contre le respect sont les fautes les plus graves qui se puissent rencontrer, et pour quiconque n'est pas un enfant et a l'intelligence des choses divines et humaines, ce sont des fautes d'une immoralité profonde ; et quand elles blessent un père et une mère, elles touchent à l'impiété.

N'oubliez jamais que sur ce point les païens eux-mêmes s'étaient élevés par le langage jusqu'à la hauteur de la morale chrétienne. Ils disaient : la piété envers les parents et les instituteurs qui en tiennent la place,

*Et præceptores, sanctis voluere parentis
Esse loco,*

comme ils disaient : la piété envers les dieux.

II. — 1^o Où en sommes-nous aujourd'hui ? où en est le respect parmi les générations nouvelles ? où en est la jeunesse de nos jours ? L'orgueil et l'égoïsme, qui éteignent le respect dans les âmes, furent sans doute le mal de tous les siècles ; n'est-ce pas surtout le mal du nôtre ? Jusqu'où l'orgueil n'a-t-il pas aujourd'hui étendu ses ravages ? Quels cœurs n'a-t-il pas entraînés ? Quel génie : quelle vertu même n'a-t-il pas flétrie ? Quelle condition, quelle classe, quel âge ne domine-t-il pas ? Les sages l'ont compris et proclamé déjà ; mais la voix des sages se perd aujourd'hui comme un vain bruit dans l'air, et toutefois c'était là peut-être tout le secret du mouvement qui agite ce siècle, et la définition certaine du malaise qui le travaille ! Mais il ne m'appartient pas de lui donner de pareilles leçons, et puisque c'est à vous seuls, M. F., que je dois en offrir, je vous parlerai avec une entière franchise : Je suis l'ami de l'enfance, et toutefois la vérité me condamne à vous dire que, devenu le mal de tous les âges, l'orgueil et surtout le mal de la jeunesse. Oui, l'enfant, de nos jours, sent cette passion fatale s'éveiller dans son cœur, tandis que toutes les autres y dorment encore, et la jeunesse même, élevée par les mains de la religion, doit

redouter de laisser flétrir par ce vice sa candeur et ses vertus naissantes.

Elle a besoin qu'on lui dise aussi, et sa gloire c'est d'écouter avec docilité ces grandes leçons, que le respect est le plus puissant rempart qui protège les mœurs, et qu'une de brèches les plus effrayantes qui aient été faites aux mœurs publiques, une des brèches les plus déplorables qui puissent être faites à l'âme d'un enfant dans le cours de son éducation, et pour sa vie tout entière, c'est l'altération du respect.

C'est par cette brèche que les vices les plus redoutables, que la dépravation la plus intime, une dépravation non moins funeste que la dépravation des mœurs, que l'impiété elle-même, entre tôt ou tard dans une âme.

L'Evangile vous est cher, M. F. ; souvenez-vous que quand Jésus-Christ veut flétrir du trait le plus énergique de sa divine parole un homme profondément dépravé, il ne sait dire de lui que ces mots : C'est un homme qui ne respecte ni Dieu ni les hommes. Quand on ne respecte ni Dieu ni les hommes, il y a longtemps qu'on ne se respecte plus soi-même, et alors nul ne sait les bassesses intellectuelles, morales et physiques auxquelles il est donné d'atteindre.

Que s'il y avait une nation où l'on me dise que les mœurs publiques sont irréformables sur ce point ; que tous les efforts des instituteurs de la jeunesse ont été inutilement tentés pour relever le respect dans l'éducation, je répondrais avec douleur : le mépris de l'autorité par laquelle on est élevé, et de qui on reçoit la vie religieuse, intellectuelle et morale, est une dépravation si extrême des sentiments naturels et de l'honnêteté païenne elle-même, que c'est là une plaie qui dévorera les générations naissantes, qui est peut-être le châtimement du passé, et qui doit épouvanter l'avenir.

Et cependant il faut l'avouer avec douleur, qui n'a entendu s'élever enfin de toutes parts contre la jeunesse du siècle les plus amères plaintes ? Ceux qui faisaient même profession de lui prodiguer de si funestes louanges, l'accusent aujourd'hui d'une insupportable hauteur, d'un mépris outrageant pour la vieillesse et d'une indocilité déplorable, qui, devenue impatiente de tout frein, foule aux pieds trop souvent toutes les bienséances, se révolte insolemment contre les autorités les plus saintes, et quelquefois brise avec violence les liens les plus sacrés !

Je n'examine pas la justice de ces plaintes, je ne les élève point moi-même ; je ne fais que les redire, et j'ai toujours pensé que des reproches si durs, que des accusations si sévères aigrissaient la

plaie sans la guérir. Il faut à la jeunesse, égarée par tant de funestes exemples, des encouragements plus doux, des leçons meilleures : il lui faut l'école du respect.

2° Mais laissons ces choses. Vous, enfants chrétiens qui m'écoutez, et c'est un hommage qu'il m'est aussi doux de vous rendre qu'il peut vous être glorieux de le recevoir, vous avez favorisé l'ambition sainte et noble qui inspira le dévouement de la religion. Au milieu de ces générations qu'on proclame indociles et tumultueuses, sans respect et sans amour, vous nous avez procuré le bonheur de voir une génération nouvelle d'enfants élevés à l'école du respect, dignes d'être un jour la consolation de leurs familles, l'ornement de la société, et pourquoi ne l'ajouterais-je pas ? la vraie gloire et l'espérance de leur pays.

Seulement, soyez fidèles et gardez-vous de trahir jamais les leçons que vous avez reçues. Laissez les enfants dont la religion n'a pas formé le cœur chercher leur gloire, et par un juste retour ne trouver que leur honte dans la vaine ostentation d'une liberté sans bornes. Vous, soyez graves, réservés, modestes ; quoique pleins d'une noble ardeur, défiants quelquefois et timides ; respectueux et empressés pour la vieillesse, soumis toujours avec joie à l'autorité tendre et vénérable de vos parents.

S'il y a des enfants impatientes de toute contrainte, et qui ne veulent plus recevoir de loi que de leurs folles humeurs, de leurs fantaisies dépravées, et quelquefois de leurs passions les plus fougueuses, vous, disciples de la religion, goûtez au sein de vos familles goûtez avec bonheur le noble plaisir d'écouter la voix d'un père : obéissez avec une docilité honorable aux sages conseils de son expérience ; obéissez avec amour à la voix chérie de votre mère.

Soyez de bons fils ! ils sont si rares aujourd'hui, que pour eux seuls quelquefois le monde retrouve encore l'enthousiasme depuis longtemps éteint parmi nous d'une admiration vertueuse !

Honorez-vous vous-mêmes aux yeux de tous par cette aimable simplicité qui est le plus bel ornement de votre âge, et dont le charme est si puissant qu'il embellit la vertu même, qu'il relève les succès du talent, et ajoute pour ceux-là même que cette illustration importune un nouvel éclat à l'illustration de la naissance.

En un mot, que votre respect, que votre docilité, que votre candeur, que vos jeunes vertus ornent et réjouissent la maison paternelle ! Qu'à l'accent de votre voix, qu'à la simplicité de vos demandes, à la douceur de vos réponses, au calme de vos paroles, à l'innocence de vos jeux, on reconnaisse une enfance vertueuse et chrétienne.

J'aime à me représenter votre père, votre mère, quelquefois un aïeul vénéré, vous accueillant avec tendresse ; vos jeunes frères, vos jeunes sœurs, volant à votre rencontre ; et jusqu'au vieux serviteur de la maison, qui se sent récompensé et rajeuni en voyant ses jeunes maîtres si bienveillants et si affables ; et tous bénissant la religion qui vous forma, la religion personnifiée en vous sous les traits les plus aimables.

Faites, mes enfants, et ce vœu renferme tous ceux que je puis former pour votre bonheur et pour le bonheur de vos parents, faites que les mères qui vous verront puissent dire en parlant de celle qui vous donna le jour : O l'heureuse mère ! l'heureuse famille ! Heureux les enfants qui vont de bonne heure se réfugier entre les bras de la religion, et y mettre à l'abri leur innocence !

AUTRE HOMÉLIE

RENDEZ A CÉSAR CE QUI EST A CÉSAR

Par M. l'abbé BARTHÉLEMY

Chanoine honoraire de Reims, de Périgueux et d'Orléans.

M. F., il règne dans le monde un antagonisme universel ; c'est pour cela que la vie de l'homme est une guerre continuelle, comme il est dit dans l'Écriture : Guerre contre la faim, contre les souffrances, contre les maladies, contre la douleur, contre la mort qui nous envahit de toute part ; guerre contre l'ignorance, contre l'erreur, contre le péché qui est la mort des âmes. Le même antagonisme se remarque partout : dans tous les règnes, dans tous les ordres, dans toutes les phases de l'existence des peuples et des sociétés. C'est la grande lutte du bien et du mal, commencée dans le ciel, renouvelée sur la terre, et qui doit se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles : lutte terrible pour le succès de laquelle Jésus-Christ a donné son sang. Or, le mal est la négation du bien, et le bien, dans sa suprême expression, c'est Dieu. La lutte contre le bien est donc la lutte contre Dieu, et de même que ceux qui défendent la cause du bien, demandent l'établissement du règne de Dieu sur la terre ; ceux qui soutiennent le mal travaillent avec une infernale activité à la destruction de ce règne sacré parmi les hommes.

Quelle que soit la devise qu'ils inscrivent sur leurs drapeaux ; qu'ils s'appellent païens, hérétiques, philosophes, rationalistes, athées, matérialistes, socialistes, peu importe ; le but est le même ; seulement il est plus ou moins déguisé et caché aux yeux de la foule, sous les apparences du bien. Ce but tend toujours à la négation de Dieu et à son exclusion des choses humaines ; c'est-à-dire à la destruction de son règne sur la terre. Que n'a-t-on pas fait dans le dernier siècle pour réaliser ce but impie ? Il fut atteint ; Dieu fut détrôné ; l'athéisme proclamé, et le mal triompha ; mais il triompha comme triomphe le mal ; c'est-à-dire, dans la destruction, dans la spoliation, dans le sang et les ruines, et ceux qui avaient applaudi à ses premiers succès, séchèrent de frayeur avant de lui porter leurs têtes qui, chaque jour tombaient sous le fer homicide, comme les épis sous la faux du moissonneur. L'homme avait nié les droits de Dieu : à leur place il avait proclamé les siens, et bientôt il n'eut plus d'autre droit que celui de se taire et de mourir. La leçon fut terrible. On se hâta de rappeler Dieu et, avec lui, bientôt après son Christ et son Eglise ; mais on leur fit leur part ; on les enferma dans un cercle étroit duquel ils ne durent pas sortir. On leur déclara qu'ils ne seraient plus pour rien dans les lois et les constitutions. On fit donc des lois, on en fit beaucoup, jamais on en a tant fabriquées, et l'on déclara qu'elles étaient athées, et qu'elles devaient l'être. La conséquence ne se fit pas attendre ; il fallut, avec les lois, multiplier les forces respectives. Les bagnes, les prisons, se trouvèrent être le pivot du système ; puis les sophistes vinrent et aperçurent la propriété abritée derrière ces lois qui n'avaient plus rien de sacré ; qui n'était plus que des feuilles de papier noircies et bariolées, et ils se prirent à déclarer que la propriété n'avait rien de plus sacré que ces lois qui ne l'étaient plus ; qu'il était loisible de la remanier comme elles. Il se trouva même un esprit plus logique qui d'un seul bond s'élança à la dernière conséquence du système, et la formula dans cet axiome étrange ; la propriété, c'est le vol.

Même logique relativement aux constitutions : Elles n'eurent également plus rien de sacré ; on en changea comme de vêtements ; on les ensevelit périodiquement sous les pavés de la rue ; la révolte fut glorifiée et proclamée le plus saint des devoirs. Le pouvoir, soigneusement dépouillé de tout caractère divin, n'eut plus aucun prestige. Le discuter, l'entraver, l'affaiblir, le percer de mille traits, l'affubler, chaque matin, aux yeux de la multitude, d'un manteau de dérision, devint un métier lucratif et honorable. Les magistrats, organes de ce pouvoir, furent traités comme jadis les

fous des rois. Il en résulta un mépris général de l'autorité, une déconsidération du pouvoir, et un défaut de respect qui est le caractère le plus saillant de notre époque, et notre plus grande plaie sociale. Avec Dieu, tout s'est retiré ; plus de prestige ! plus d'illusion ! L'homme partout avec ses ridicules, ses faiblesses, ses fragilités ! plus de rayon divin sur le front de ceux qui sont placés au sommet de la hiérarchie sociale. Les cheveux blancs eux-mêmes n'ont plus de majesté : la dérision s'attache à leurs pas ; on n'en veut plus nulle part. L'autorité paternelle est méconnue, et elle l'est par ceux là mêmes qui ont le plus d'intérêt à la faire respecter, comme étant la plus sainte, la plus sacrée de toutes les autorités humaines. Pendant combien de temps ne lui a-t-on pas refusé le droit de former moralement à son image ceux qui sont issus d'elle, et par conséquent, la possibilité de leur commander et d'en être obéie ? Et quel est celui d'entre nous, mes frères, qui, la main sur la conscience, pourrait dire qu'il n'a pas contribué, de quelque manière, à cette déconsidération universelle du pouvoir et de l'autorité parmi nous ? Les uns par légèreté, les autres par malice, ceux-ci par principes, parce qu'il ne plaît pas à Dieu de faire triompher leurs théories, ceux-là par indifférence, tous ont aidé à creuser l'abîme entr'ouvert sous nos pas ; abîme sans fond où la société tout entière est destinée à périr, si ceux qui ont aidé à creuser cet abîme, ne s'efforcent pas de le combler. Abîme sans fond, ai-je dit, car là aussi la logique est venue tirer ses conclusions, et elle a proclamé l'absence de tout pouvoir, de toute autorité, de tout gouvernement, l'anarchie enfin, l'anarchie sans limite et sans frein, l'anarchie absolue, comme la seule chose légitime et raisonnable. Voilà l'état des choses ; voilà à quoi nous avons tous contribué.

Sans cesse étourdis par les sophismes et les clameurs des factions, nous oublions tous plus ou moins les principes chrétiens sur le sujet qui nous occupe. Ces principes sont contenus en germe dans ces paroles de notre évangile de ce jour : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* (1). Voyez-vous dans ce passage l'obligation de rendre ce qui est dû à Dieu, et celle de rendre ce qui est dû à César, mises par N.-S. J.-C. sur la même ligne ? C'est une seule et même obligation, et pourquoi ? S. Paul va nous l'apprendre dans l'épître de ce jour : C'est parce que *toute puissance vient de Dieu*, dit-il, et que *celles qui sont établies sont dans l'ordre voulu de Dieu* : « *Quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt* (1) ; » en sorte que leur résister, c'est résister à Dieu. Voilà donc, pour la

(1) Matth., xxii, 21. — (2) Rom., xiii, 1.

pratique, toutes les théories, toutes les dissensions politiques mises d'accord par un seul mot. Il ne s'agit pas d'examiner si le pouvoir établi est ou n'est pas conforme à nos idées, à nos théories, à nos préjugés; s'il est ou n'est pas constitué d'après ce que nous appelons les vraies traditions et les vrais principes. Existe-t-il? est-il constitué? voilà tout ce qu'il importe de savoir. Car, dès lorsqu'il est constitué, il est dans l'ordre voulu de Dieu, et l'on ne peut pas lui résister sans résister à Dieu lui-même, et sans se constituer en état flagrant de damnation : *Itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit, qui autem resistant sibi damnationem acquirunt* (1). C'est la doctrine de l'Apôtre; et afin qu'il n'y eût pas d'erreur possible à ce sujet, il a soin d'ajouter qu'on ne doit pas se soumettre non seulement par crainte, mais par devoir de conscience : *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam* (2).

Ainsi donc, obéissance aux gouvernements établis, aux gouvernements de fait, en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu; quels que soient les droits lésés ou écartés par ce fait. Obéissance, non pas seulement conseillée par la crainte; mais obéissance de religion, de conscience, qui interdise toute rébellion ouverte ou cachée; toute révolte, toute conjuration, toute résistance active ou passive; et cela sous peine de péché mortel, ou de damnation. Voilà le principe chrétien; le principe catholique; voilà l'Evangile! C'est en vain que vous crierez à l'usurpation, à la tyrannie même; c'est en vain que, dans certaines circonstances, celui qui sera revêtu du pouvoir, sera décrié par les partis comme un homme méprisable et odieux; cela ne change rien : Hé! qu'était-ce que Tibère pour la nation juive? N'y avait-il pas là conquête injuste, usurpation flagrante, et par conséquent tyrannie? Et quant à la personnification du pouvoir, fut-elle jamais plus méprisable que dans Tibère? Quel thème inépuisable pour les discoureurs politiques! Les Juifs frémissaient sous le sceptre des Césars. Au milieu de la multitude impatiente du joug étranger, et en faisant au Sauveur en présence des Hérodiens, partisans de la domination romaine, en faisant, dis-je, cette question captieuse : *Est-il permis de payer le tribut à César?* Les Pharisiens croyaient bien lui avoir tendu un piège duquel il ne sortirait pas, malgré son habileté. C'étaient eux qui devaient rester pris dans leurs propres filets. Le Sauveur, s'étant fait présenter une pièce de monnaie avec laquelle on payait l'impôt, se contenta de leur dire : *De qui sont cette image et cette inscription?* — *De César répondirent-ils.* — *Hé bien! rendez*

(1) Rom., XIII, 2. — (2) *Ibid.* 5.

donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Battre monnaie est le signe de la souveraineté; l'inscription et l'image de César sur les monnaies étaient donc la preuve qu'il était le souverain. Ce fait établi, le Sauveur ne va pas plus loin. Il ne discute pas la question de droit. D'ailleurs, le droit résulte du fait; il en est la conséquence immédiate, nécessaire : non pas le droit humain qui est contesté et contestable; mais le droit divin duquel on s'efforce en vain de sortir, et dans lequel il faut nécessairement rentrer. *Toute puissance est de Dieu : « Omnis potestas a Deo ; » et toutes celles qui sont constituées sont dans l'ordre voulu de Dieu : « Quæ autem sunt a Deo ordinatæ sunt. »* Ainsi parle l'Apôtre dans son sublime commentaire de l'Evangile; ainsi l'ont entendu les premiers chrétiens qui ne furent pas moins soumis à Néron et à Domitien qu'à Constantin et à Théodose; révérent en eux le même Dieu qui en faisait les ministres de sa colère ou de sa miséricorde. Persécutés, trainés sur les échafauds, jetés en pâture aux lions, traqués comme des bêtes fauves dans la profondeur des catacombes et les antres des montagnes, jamais on ne les vit figurer dans les révoltes sans nombre qui éclataient sur tous les points de l'empire à la fois. Ils souffraient tout plutôt que d'encourager l'esprit de sédition. Ils mouraient sans murmure, quand il leur eût suffi de se compter pour faire pâlir d'effroi les tyrans qui les opprimaient. Quels exemples, mes frères, surtout quand on considère que la plupart de ces tyrans étaient des monstres de débauche et de cruauté, qui avaient ramassé dans le sang la couronne qui souillait leur front. Et ne dites pas que cette soumission constante, absolue, inaltérable, était un encouragement à la tyrannie; car ce fut précisément ce qui la fit cesser dans le monde chrétien. Elle ne reparut sauvage, sanglante et terrible qu'avec l'incrédulité qui ôte aux passions leur frein, au crime ses remords, et inspire à ses adeptes un mépris profond de la vie et de l'humanité.

L'apôtre S. Paul avait tant à cœur d'inculquer l'origine sacrée de la puissance et la soumission qui lui est due, qu'il y revient plusieurs fois dans ses Epîtres. Dans celle aux Colossiens, dans deux passages successifs, il montre de nouveau en Dieu l'origine du pouvoir, et, dans sa Lettre à Tite, son disciple, il lui recommande de prêcher aux fidèles la soumission aux puissances établies. Or, jusqu'où doit aller cette soumission? Doit-elle se borner à payer, les impôts, les taxes établies; à ne pas résister aux édits; à ne pas se jeter dans les conjurations? L'Apôtre S. Paul va encore vous répondre : Ce n'est là qu'une partie de ce qu'on doit aux représentants du pouvoir; on leur doit non seulement l'im-

pôt : *cui vectigal vectigal* ; on leur doit de plus l'honneur et le respect : *cui honorem honorem* (1). On leur doit aussi la prière, à l'exemple de l'Eglise ; on la leur doit, parce qu'ils sont les ministres de Dieu pour le bien : *Dei enim minister tibi in bonum* (2). Et c'est là, mes frères, ce qui ennoblit l'obéissance chrétienne ; ce qui la rend facile. En obéissant aux pouvoirs établis, ce n'est pas à tels ou tels hommes, mais à Dieu lui-même que nous obéissons. C'est de lui que vient la puissance, c'est à lui que remonte l'injure qui lui est faite par la résistance et c'est lui qui se charge de la punir, comme c'est lui qui se charge de récompenser l'obéissance sur la terre et dans le ciel. *Honore ton père et ta mère*, est-il écrit dans sa loi, *afin que tu vives longtemps sur la terre* (3). Ceci doit s'entendre des nations aussi bien que des particuliers, et par les pères et les mères, il faut entendre tous les supérieurs, tous les dépositaires de l'autorité, tous les représentants du pouvoir. La première condition de stabilité et de vie pour les nations, c'est le respect de l'autorité, c'est la soumission aux pouvoirs établis. Malheur aux peuples où ces choses sont mises en question : ils ne vivront pas longtemps sur la terre ; ils y vivront inquiets et troublés, et la vie ne se manifestera en eux que par les convulsions de de l'agonie. C'est à nous, chrétiens, à nous catholiques de ramener dans le monde les grandes traditions de la soumission et du respect.

Donc, plus de critiques malignes et passionnées à l'endroit du pouvoir ; plus d'encouragement aux factions et aux divisions fatales ; plus de traits lancés vers les hautes régions de la puissance ; plus de partis ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, sous quelque gouvernement que ce puisse être ; plus de partis en dehors du grand parti de l'ordre qui est le parti de Dieu. Ne nous laissons pas de répéter qu'il n'y a pas de gouvernement, pas de société possible, sans le respect pour l'autorité. Donnons, en toute chose, l'exemple de ce respect, et tout en méritant bien de la patrie, nous mériterons également bien de la religion et de Dieu qui, après nous avoir récompensés, ici-bas, par des jours tranquilles, nous récompensera encore par le repos de l'éternité que je vous souhaite.

(1) Rom., XIII, 7. — (2) *Ibid.* 4. — (3) Exod. XX, 12.

XXIII^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LA GUÉRISON DE L'HÉMMORROÏSSE

PAR M. L'ABBÉ REGNAULT

Dicebat enim intra se : Si titegero tantum vestimentum ejus, salva ero.

Elle se disait en elle-même : Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie.

Matth. ix, 21.

M. F. — En guérissant l'hémorroïsse pour avoir simplement touché la frange de sa robe, Notre-Seigneur ne voulait pas seulement la récompenser de sa foi. Il voulait encore nous montrer quel respect et quelle vénération nous devons avoir pour les Saintes Reliques. Aucun texte de l'Evangile ne s'applique mieux à leur culte que les paroles de cette femme, se disant en elle-même : « Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. » Nous y trouvons donc une occasion de vous exposer ce qui regarde ce culte. En conséquence nous allons vous rappeler ce qu'il faut entendre par Saintes Reliques, pourquoi nous devons les honorer et sur quoi est fondé leur culte. De là trois Questions dans notre Homélie.

I. — Que faut-il entendre par Saintes Reliques ? — Par Saintes Reliques il faut entendre les corps de ceux que l'Eglise a rangés parmi les Saints. On désigne également sous ce nom toutes les parties du corps, si petites qu'elles soient, pourvu qu'on les puisse voir. Ainsi la tête, les bras, les mains, les jambes, les pieds, les os, les dents, la chair, les ongles, les cheveux, les cendres et même la poussière du corps sont autant de Reliques. On regarde aussi comme des Reliques les miraculeuses émanations des corps saints ou de leurs ossements desséchés. Dans un sens plus large on applique ce nom soit aux objets employés par un Saint, lorsqu'il vivait, comme ses vêtements, ses linges, ses meubles, sa cellule, sa discipline, son cilice, les instruments de son supplice ; soit aux objets qui ont touché à son corps et à ses reliques ou qu'on a déposés sur son tombeau, comme des linges, des mouchoirs et des fleurs. On divise les Reliques des Saints en trois classes, savoir : les Reliques insignes, les Reliques notables et les Reliques minimes. Par Reliques insignes on entend le corps entier du Saint ;

ou un membre entier, comme la tête, un bras, une jambe ; ou la partie dans laquelle a souffert un Martyr, si elle est notable, entière et approuvée de l'Ordinaire. Sont encore réputés Reliques insignes : le Précieux Sang de Notre-Seigneur, sa Robe, son Suaire et les divers Instruments de sa Passion, comme le Bois de la Vraie Croix, la Sainte Couronne d'Epines, les Saints Clous et la Sainte Lance ; et la Maison de la T.-Ste Vierge, son voile, et sa Ceinture. Mais il n'en est pas ainsi des objets ayant appartenu aux Saints, qu'elle qu'en soit l'importance. Les Reliques notables consistent dans une partie entière du corps, qui n'est pas un membre, comme une mâchoire, une côte ; ou dans un fragment considérable d'une partie importante, par exemple : de la tête, d'un bras, d'une jambe. Si l'on venait à mutiler la tête, un bras ou une jambe, ils cesseraient d'être Reliques insignes. Ce ne seraient plus alors que des Reliques notables, à moins qu'on ne puisse rattacher à la partie principale les parties enlevées. Pour les Reliques minimales, ce sont de très petites parties, comme une dent, un doigt, un ongle ; ou des parcelles soit de Reliques insignes soit de Reliques notables, comme les Reliques renfermées en des médaillons ou autres petits Reliquaires, que les personnes pieuses ont coutume de suspendre à leur cou ; ou enfin la cendre et la poussière, provenant soit d'un corps saint soit de Reliques brûlées, à moins que la quantité n'en soit considérable.

II. — Pourquoi devons-nous honorer les Reliques des Saints ? — Nous devons les honorer : parce que ce sont les précieux restes d'un corps, qui a été le temple du Saint-Esprit et qui doit ressusciter glorieux. Et comment ne ferions-nous pas pour les héros de la Religion ce que le monde fait pour ses grands hommes ? Quel prix n'attache-t-on pas à l'épée d'un conquérant, à la plume d'un illustre écrivain, au tombeau d'un puissant monarque ? Avec quelle tendresse ne conserve-t-on pas aussi ce qui nous rappelle le souvenir d'un père ou d'une mère, d'un bienfaiteur ou d'un ami ? Et avec quel soin ne veille-t-on pas sur les objets qui leur ont appartenu durant leur vie ? C'est dans le même esprit que l'Eglise honore les Reliques des Saints : esprit d'attachement à la foi, qu'ils ont confessée par l'effusion de leur sang ou illustrée par leurs vertus ; esprit d'amour pour le Seigneur, dont la grâce les a sanctifiés et conduits à la gloire du Ciel. De là ces paroles de S. Ambroise : « J'honore dans la chair des Martyrs les cicatrices des plaies, reçues pour le nom de Jésus-Christ ; j'honore ces cendres, consacrées par le glorieux témoignage qu'elles ont rendu et qu'elles rendent encore

à la divinité de Jésus et de son Evangile ; j'honore ce corps, qui m'apprend à sacrifier le mien pour lui plaire. »

III. — Sur quoi est fondé le culte des Saintes Reliques ? — Le culte des Saintes Reliques est fondé sur l'autorité même de Dieu. Car les miracles, qu'il a de tout temps opérés par les Reliques des Saints, prouvent son désir que nous les vénérons. Il est aussi confirmé par la pratique constante de l'Eglise. Dès l'origine du Christianisme, on voit les Fidèles recueillir avec soin les restes inanimés des Martyrs, tremper les linges dans leur sang, renfermer leurs ossements en des châsses qu'ils enrichissent d'or, d'argent et de pierreries, les transporter d'un lieu à un autre et ériger sur leurs tombeaux des autels, des oratoires, des chapelles et des basiliques. Enfin, la raison s'unit à la foi pour nous montrer combien légitime est le culte des Reliques. Car s'il nous est prescrit de respecter les temples matériels, parce que le Seigneur y habite, ne devons-nous pas honorer les corps des Saints, qui ont été les temples vivants du Saint-Esprit et les sanctuaires de la Divinité ? Reconnaissons donc avec le concile de Trente, « que les corps saints des Martyrs et des autres Bienheureux, qui règnent avec Jésus-Christ, qui ont été ses membres vivants et les temples du Saint-Esprit et qu'il doit ressusciter et glorifier un jour pour l'éternité, méritent le respect des Fidèles, recevant souvent de grandes grâces par ce moyen ; et que ceux-là méritent la condamnation que l'Eglise a prononcée sur eux depuis longtemps et qu'elle prononce encore aujourd'hui, qui soutiennent qu'on ne doit point honorer les Reliques des Saints, que le respect que leur rendent les Fidèles est inutile et que, pour obtenir la protection des Saints, on célèbre en vain leur mémoire.

Rien n'est donc plus légitime, M. F., que le culte des Saintes Reliques. Aussi devons-nous avoir pour elles une grande vénération. Mais ce n'est pas assez pour nous de les vénérer. Il faut encore que nous sachions imiter les vertus des Saints, dont elles nous rappellent le souvenir. Comme eux, Dieu nous destine au Ciel. Mais pour y arriver, efforçons-nous, comme eux, de vaincre le démon, de triompher du monde et de dompter nos passions. Et un jour, après avoir persévéré dans la grâce, nous mériterons d'être admis avec eux dans la gloire. Ainsi soit-il.

XXIV^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

SUR LE JUGEMENT DERNIER

PAR M. L'ABBÉ REGNAULT

Et mittet Angelos suos cum tubâ et voce magnâ ; et congregabunt Electos ejus a quatuor ventis.

Et il enverra ses Anges qui, 'avec une trompette et une voix éclatante, rassembleront ses Elus des quatre vents de la terre.
Matth. xxiv, 31.

M. F. — L'Evangile de ce Dimanche, terminant l'Année Chrétienne, a pour objet le dernier Avènement de Jésus-Christ qui viendra juger les vivants et les morts à la fin des temps. Comme nous vous avons exposé ce qui regarde le Jugement général, nous n'avons plus à vous en parler. Tout en vous exhortant néanmoins à en faire aujourd'hui le sujet de votre méditation pour répondre à la pensée de l'Eglise, nous voulons attirer votre attention sur le ministère des Anges, qui, selon la prédiction de Notre-Seigneur, doivent rassembler les hommes devant son Tribunal. Après vous avoir déjà montré leur existence, leur création et leur nature, nous allons vous rappeler maintenant leur bonheur au Ciel, leurs fonctions et leur médiation entre Dieu et les hommes. De là, trois Questions dans notre Homélie.

I. — Quel est le bonheur des Anges au Ciel ? — Le bonheur des Anges au Ciel consiste à voir Dieu face à face, à le louer et à le servir. On sait que Dieu les créa dans un tel état de sainteté et leur donna tout à la fois la nature et la grâce. Mais tous ne restèrent pas fidèles à leur Créateur. Tandis que les uns persévérèrent dans sa grâce, les autres la perdirent par leur orgueil et leur défection. Pour les premiers, étant restés attachés à Dieu par un libre et saint usage de leur liberté, « ils parvinrent à une plénitude de félicité si grande, qu'ils acquirent la certitude parfaite de n'en jamais tomber. » On les appelle les bons Anges. Dieu les admit à la gloire du Ciel et à la jouissance de l'éternelle Béatitude. Ils le voient maintenant face à face et tel qu'il est en lui-même ; et en le voyant ainsi, ils ne cessent de le bénir, de le louer, et de le servir.

On croit généralement que les Anges diffèrent entre eux, suivant leur élévation dans le Ciel. De même que dans la nature corporelle, on remonte par une série non interrompue d'un degré inférieur à un degré supérieur : de même il convenait qu'il en fût ainsi dans la nature spirituelle. Certains passages de l'Ecriture nous montrent que, parmi les Esprits célestes, il y a une certaine subordination. Ainsi dans l'Ancien Testament, il est fait mention non seulement des Anges, mais encore des Chérubins (1) et des Séraphins (2). Dans le nouveau, on trouve plusieurs autres Ordres, comme en ce texte : « C'est par Jésus-Christ », dit saint Paul, « que tout a été créé au ciel et sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles : les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances (3). » Ailleurs, le même Apôtre nous parle des Vertus (4) et des Archanges (5). Ces noms ne signifient pas seulement l'autorité, l'empire ou la dignité ; ils désignent aussi des Ordres réellement distincts. Tel est le sentiment des Pères. « Qu'on nous dise la nature des êtres invisibles ! » écrit saint Irénée. « Qu'on nous apprenne le nombre des Anges, l'ordre des Archanges ; qu'on nous démontre les mystères des Trônes ; qu'on nous enseigne les variétés des Dominations, des Principautés, des Vertus. » Et saint Jérôme : « Quels espaces de temps, quel nombre incalculable de siècles ont dû s'écouler pendant lesquels les Anges, les Trônes, les Dominations et les autres natures angéliques ont servi Dieu ! » S. Denys l'Aréopagite a le premier divisé les Anges en neuf Chœurs. D'après l'opinion commune des Pères, ils se distribuent en trois Hiérarchies, divisée chacune en trois Ordres ou Chœurs. La première Hiérarchie comprend : les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; la seconde : les Dominations, les Vertus et les Puissances ; et la troisième : les Principautés, les Archanges et les Anges.

II. — Quelles sont les fonctions des Anges ? — Les fonctions des Anges sont de louer Dieu et d'exécuter ses ordres. Chacun de ces Esprits bienheureux remplit, dans le Ciel, un ministère particulier à son Ordre et à sa Hiérarchie. Pour leur ministère en général, il consiste à glorifier Dieu et à le servir dans le gouvernement du monde. Debout devant l'Eternel, ils se crient l'un à l'autre : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa gloire (6). » Et le jour et la nuit ils ne cessent de répéter : « Saint, Saint, Saint, est le Seigneur Dieu tout puissant, qui était, qui est et qui sera (7). Gloire, honneur

(1) Ezech. x, 1. — (2) Is. vi, 2. — (3) Col. i, 16. — (4) Rom. viii, 38. — (5) I. Thess. iv. — (6) Is. vi, 3. — (7) Apoc. iv, 8.

« et bénédiction à Celui qui est assis sur le trône et qui vit dans « les siècles des siècles (1). » C'est par le ministère des Anges que Dieu gouverne le monde. Il s'en sert pour y maintenir l'ordre général, pour veiller sur les nations et les empires, pour défendre et protéger les hommes et pour répandre sur eux ses bénédictions. Pour nous en convaincre, il suffit de consulter l'Écriture et la Tradition. En effet, l'Écriture nous rappelle souvent ce merveilleux office des Anges. Selon David, Dieu en a fait ses messagers et ses ambassadeurs (2). Et S. Paul dit : « qu'ils sont tous les administrateurs de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur « de ceux qui hériteront du salut (3). » L'Apocalypse nous les montre allant sans cesse du ciel à la terre et de la terre au ciel : portant, interprétant, exécutant les ordres de Dieu, les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtiment. Car ils impriment la marque salutaire sur le front de ses Elus (4) ; ils offrent sur l'autel d'or (Jésus-Christ) les parfums, qui sont les prières des Saints (5) ; ils altèrent le démon qui voudrait engloutir l'Eglise (6). La Tradition n'est pas moins formelle que l'Écriture sur ce ministère providentiel des Anges. Les Pères ont tous cru, dès les premiers siècles, que ces Esprits bienheureux s'entremettent dans toutes les actions de l'Eglise ; qu'un Ange préside au Baptême ; qu'un autre assiste au Sacrifice de la Messe ; qu'un autre intervient dans l'Oraison, pour offrir à Dieu les vœux des Fidèles. Ainsi Origène en était si persuadé, qu'il invoquait publiquement et directement l'Ange du Baptême et lui recommandait un vieillard sur le point d'être régénéré par ce sacrement. « Dieu », écrit S. Justin, « a confié aux Anges le soin des hommes et des choses « placées sous le ciel. » Et Athénagore. « Il y a une multitude d'Anges et de Ministres distribués par le Verbe en différentes classes, pour conserver l'ordre des éléments, des cieux, de l'univers et des saisons ». Et S. Grégoire de Nazianze : « Les Anges sont les ministres de la volonté divine. Ils ont naturellement et par communication une force extraordinaire ; ils parcourent tous les lieux et se trouvent partout, tant par la promptitude avec laquelle ils exercent leur ministère que par la légèreté de leur nature. Les uns sont chargés de veiller sur une partie de l'univers qui leur est marquée de Dieu ; dont ils dépendent en toutes choses. D'autres sont préposés à la garde des villes et des Eglises ; et ils nous aident en tout ce que nous faisons de bien.

(1) Apoc. iv, 9. — (2) Ps. ciii, 4. — (3) Hebr. i, 14. — (4) Apoc. vii, 3. — (5) *Ibid.* viii, 3. — (6) *Ibid.* xii, 7.

III — Faut-il admettre la médiation des Anges entre Dieu et les hommes ? — Oui, il faut l'admettre ; car elle est fondée sur l'Ecriture et la Tradition. Aux témoignages précités, ajoutons les suivants. « Avant l'Incarnation, » dit saint Chrysostôme, « les Anges n'étaient gardiens que des nations ; mais depuis l'Incarnation, ils sont gardiens des peuples et des Fidèles ? » Et S. Augustin : « Dieu n'a pas fermé la source de sa bonté à l'égard des nations étrangères qu'il a placées sous le ministère des Anges. » Le même Docteur enseigne, que les Anges ont pitié de nous et prennent soin de notre salut au nom du Seigneur. S. Jérôme dit : que les Anges président aux éléments et à chaque nation. Et S. Hilaire : que l'Eglise trouve un appui dans leur protection et qu'ils assistent les Fidèles en tous lieux. Et S. Basile : que les uns président aux nations et aux monarchies, tandis que les autres ont l'inspection des Eglises. Et S. Ambroise : qu'ils remplissent tout : les cieux, la terre, la mer et les Eglises. Et S. Ephrem : qu'ils introduisent dans le Ciel les âmes des Justes, après leur mort. De là cette reflexion de Bossuet : « Quand je vois, dans les Prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Evangile même, cet Ange des Perses, cet Ange des Juifs, l'Ange des petits enfants, qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent (1), l'Ange des eaux, l'Ange du feu (2) et ainsi des autres ; quand je vois parmi tous ces Anges celui qui met sur l'autel le céleste encens des prières (3), je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints Anges ; je vois même le fondement, qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider. Car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse. »

Puis donc, M. F., que les Anges jouissent d'un bonheur éternel dans la vue et la possession même de Dieu, qu'ils ne cessent de le glorifier et de le servir et qu'ils sont nos médiateurs auprès de lui, ayons pour eux une vénération particulière, invoquons-les avec confiance et rendons-nous dignes de leur protection par notre fidélité à suivre leurs bonnes inspirations. Puisse nous avec leur appui marcher toujours dans le droit chemin et mériter qu'au dernier Jugement ils nous séparent des réprouvés et nous réunissent avec les Elus à la droite du Fils de Dieu, pour nous introduire ensuite dans le céleste Royaume de son Père ! Ainsi soit-il.

(1) Matth. XVIII, 10. — (2) Apoc. XIV, 18. — XVI, 5. — (3) *Ibid.* VIII, 3.

XXV^{ME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

HOMÉLIE

LA FIN D'UN JUBILÉ

Par le Cardinal GIRAUD.

Corripite inquietos, consolamini pusillanimes, suscipit infirmos, patientes estote ad omnes.

Réprimandez les esprits turbulents et inquiets, consolez les pusillanimes, soutenez les faibles, attendez-les tous avec patience.
I, Thess. VII.

M. F. — Tels sont les avis que S. Paul adressait aux fidèles de son temps, et tel est le ministère que je veux aujourd'hui remplir auprès de vous. Le Saint temps du Jubilé, M. F., court rapidement à son terme. La première période de deux mois, que nous avons consacrée aux exercices publics et à la piété des fidèles les plus empressés et les plus avides de recueillir la rosée céleste, cette précieuse période est déjà loin de nous. La seconde, destinée à l'instruction et à la sanctification, de vos enfants, qui sont aussi les nôtres par la tendre affection que nous leur portons dans notre cœur, a passé de même. La troisième, réservée à ceux que leurs affaires ou leur indécision pouvaient retenir jusqu'à ce jour, va maintenant s'ouvrir pour s'écouler bientôt avec la même rapidité. Ainsi le temps emporte notre vie ! Heureux si dans sa course précipitée il emportait aussi nos péchés ! C'est l'avantage inappréciable qui nous est offert dans ces jours d'expiation et d'indulgence. Hâtons-nous d'en profiter. Encore deux mois, et les portes du pardon universel et de la grande miséricorde ouvertes à tous les pécheurs de la terre se refermeront, comme se sont refermées à Rome les portes des saintes basiliques.

Je vous rappelle, M. F., ces différentes époques pour rendre à chacun de vous le témoignage que méritent ses œuvres, et distribuer les avis, les encouragements, les exhortations, ainsi que me le commandent mes devoirs et vos besoins. Je vous les rappelle d'abord, pour vous féliciter et nous réjouir avec vous en Jésus-Christ, fidèles dignes de ces premiers siècles où la foi était si active et la ferveur si animée, chère et bien aimée portion du troupeau, notre consolation et notre joie, et j'ose l'espérer, notre

couronne un jour devant le Seigneur, vous qui n'avez pas attendu la dernière heure pour vous rendre aux invitations de l'Eglise, mais qui êtes venus travailler à la culture de votre âme, cette vigne chérie de Dieu, aussitôt que vous y avez été appelés. Je vous dois ce témoignage, et j'aime à vous le rendre dans l'assemblée des saints et à la face des autels, que votre zèle a surpassé nos espérances, et que la grâce du Jubilé a pu descendre visiblement sur vous. Nous avons encore présentes à la pensée votre assiduité aux exercices religieux, votre ardeur à écouter la parole du salut, votre recueillement dans nos processions expiatoires, où la même Foi qui a vaincu le monde a triomphé en vous des faiblesses et des timides conseils du respect humain ! Confident de vos dispositions intérieures, nous avons entendu les gémissements de votre cœur ; nous avons reçu vos promesses, et nous en avons trouvé la garantie dans les larmes échappées à l'amertume de vos regrets et à la vivacité de votre repentir. Je le sais, les âmes les plus empressées à profiter de l'indulgence du Jubilé n'étaient point celles qui en auraient eu le plus pressant besoin ; mais l'Apôtre S. Paul invite celui qui est juste à se justifier de plus en plus, et celui qui est saint à se sanctifier davantage. C'est toujours un avantage immense pour le fidèle que d'avoir fait quelques pas de plus dans la voie de la perfection, échelle mystérieuse dont on n'est jamais sûr d'avoir atteint le dernier degré, et nous avons l'assurance que ce fruit du moins a été recueilli. Oui, si tous les pécheurs ne se sont point encore convertis, nous savons que les justes en sont devenus meilleurs ; et pour ne parler que de nos intérêts de famille, il est certain que dans cette paroisse le Jubilé n'a point été stérile ; un accroissement de ferveur s'est manifesté. Les sacrements plus fréquentés et reçus avec une conscience plus pure, le sacrifice de l'autel entouré d'un plus grand nombre d'adorateurs, des prières plus multipliées, des charités plus abondantes, dans les malades que nous avons visités des dispositions plus chrétiennes, des confessions mal faites réparées, des mariages réhabilités, des restitutions ; chose malheureusement trop rare, et dont nous pourrions, au besoin citer des témoins irrécusables : tels sont en général les effets que cette année de grâce a produits parmi nous. Sans doute il ne s'agit ici que du petit nombre ; mais ce petit nombre s'est accru de quelques âmes tièdes qui se sont ranimées, de quelques âmes égarées qui se sont rapprochées de Dieu ; mais ce petit nombre s'est fortifié par son union, et forme comme un précieux ferment qui peut sanctifier toute la masse. Les élus, M. F., sont aussi en minorité ; et quand la foi ne nous l'enseignerait pas, nous n'au-

rions qu'à regarder le monde pour en acquérir la triste conviction. Mais fussiez-vous encore moins nombreux, troupeau choisi, ne craignez rien, souvenez-vous que Dieu vous a donné l'empire par l'ascendant irrésistible de la vertu, même sur les cœurs rebelles à ses attrait ; n'y eût-il sur la terre qu'un seul chrétien, armé de sa foi, et appuyé sur la croix de son Maître, il serait encore assez fort pour écraser le monde de l'autorité de ses exemples, et pour faire baisser les yeux aux transfuges et aux apostats. *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

Nous ne pouvons donc que vous exhorter à la persévérance ; continuez de faire fructifier en vous les grâces reçues, et d'entretenir avec l'huile des bonnes œuvres le feu sacré de l'amour divin. Bien que les personnes auxquelles je m'adresse en ce moment aient satisfait aux conditions du Jubilé, l'année sainte n'est point encore achevée ; et cette année n'est point appelée sainte pour elle-même et par sa propre vertu, mais par les biens spirituels qui l'accompagnent et les fruits de sainteté qu'elle doit opérer dans les âmes. Entretenez, dis-je, ces heureuses dispositions ; entourez vos oreilles d'une haie d'épines, pour en fermer l'accès aux discours empoisonnés des méchants, qui réalisent aujourd'hui, plus qu'ils ne le firent jamais, ces prétentions insultantes, que le Prophète place dans la bouche de l'impie : Notre parole est à nous, et qui peut nous en demander compte ? il nous plaît de tout dire, le bien et le mal, le mensonge et la vérité, la calomnie et l'imposture, ce que nous savons et ce que nous ne savons pas, et qui donc osera nous juger ? *Labia nostra a nobis sunt, quis noster dominus est* (1) ? Fermez vos yeux aux vanités d'un monde qui passe et aux agitations d'une société qui s'en va sans trop savoir quelle route elle suit et sur quel écueil elle peut se briser. Préservez votre langue de toute parole qui pourrait souiller votre cœur. Veillez et priez, selon le commandement du Sauveur : priez pour attirer le secours du Ciel ; veillez pour écarter les dangers du monde et vous détourner des pièges de l'ennemi. Ne jugez point votre frère ; ne vous élevez point au dessus de lui dans une confiance présomptueuse en votre propre justice. Celui qui résiste aujourd'hui, demain peut-être sera changé ; nous avons cette expérience des miséricordes du Seigneur ; le bras de Dieu n'est point raccourci, il fait encore des miracles : et tel qui ne respire que mépris et menaces contre la religion, peut devenir tout à coup un nouveau Saul qui tombe aux pieds de Jésus-Christ, et lui dise : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?*

Après les intérêts de votre persévérance, nous n'en avons point de plus chers que ceux de l'instruction et de la conduite de vos enfants. Quelle que puisse être la sévérité et quelquefois l'injustice de vos jugements sur l'exercice de notre ministère, vous nous rendrez du moins ce témoignage, que nous n'avons jamais négligé cette tâche si importante de notre charge pastorale. Nous leur avons annoncé que le Jubilé avait aussi des bénédictions à leur offrir ; deux mois ont été employés à les y préparer ; ils ont pu dans cet intervalle acquérir la connaissance des premiers éléments de la religion, purifier leurs jeunes consciences dans les eaux de la réconciliation ; et nous aimons à croire que leur troupe recueille, traversant nos rues et nos places publiques sous la bannière de l'innocence, a offert un spectacle agréable aux anges et aux hommes, et également propre à désarmer la justice du Ciel et à intéresser sa bonté. Chère et précieuse jeunesse ! puisse-t-elle recommencer un peuple nouveau et mériter des destinées meilleures ! Puisse-t-elle interrompre enfin la chaîne de ces générations perverses qui paraissent porter la peine d'un second péché d'origine, et qui semblent ne se succéder depuis un demi-siècle que pour faire absoudre par leurs excès les excès des générations qui les ont devancées ! Ces enfants ont généralement répondu à nos soins ; à l'exception de quelques-uns qui se sont fait remarquer par leur absence, le plus grand nombre s'est montré docile à la voix qui les appelait. C'est à vous maintenant de continuer notre ministère, de développer ces germes de foi et de piété que nous avons semés dans leurs âmes neuves et singulièrement susceptibles des premières impressions, de leur rappeler sans cesse le souvenir de la grâce qu'ils ont reçue, afin que ce souvenir les maintienne dans la voix de la sagesse, ou les y ramène un jour, s'ils avaient le malheur de s'en écarter. Les enfants sont des plantes délicates, dont une main ferme et sage doit redresser les écarts, dont un œil attentif doit étudier la nature et surveiller les développements ; ce sont de faibles ruisseaux dont il faut diriger le cours, dans la crainte que torrents impétueux ils ne viennent à ravager les bords qu'ils auraient dû féconder. Surtout ne vous dessaisissez jamais de l'autorité que Dieu même vous a donnée sur eux : ne laissez point affaiblir le nerf de la discipline : ne souffrez point que ce sceptre de la puissance paternelle, avili dans vos mains, leur devienne un jouet et peut-être une arme terrible qu'ils tourneraient contre vous-mêmes. A mesure qu'ils avancent en âge, faites aussi qu'ils croissent en sagesse, inspirez-leur la crainte de Dieu, la première des richesses ; dites-leur souvent comme Tobie : « Mes enfants, nous

n'avons pas de grands biens, mais nous serons toujours assez riches si nous craignons Dieu ! » Bientôt va s'ouvrir pour plusieurs d'entre eux un nouveau cours d'instructions préparatoires à l'action la plus sérieuse et la plus solennelle de leur vie ; envoyez-les assidûment aux catéchismes de la paroisse ; défendez-vous de ces préjugés et de ces inspirations de la vanité qui les éloigneraient de l'instruction commune sous le prétexte de les distinguer de la foule et de les assortir plus convenablement. Une paroisse est une famille : c'est sous nos yeux que vos enfants doivent être élevés dans la foi chrétienne, afin que nous puissions les connaître, et les suivre de notre intérêt et de notre vigilance dans tout le cours de leur vie. La religion n'admet point de distinction entre le riche et le pauvre, et cette égalité tant prônée, cette égalité chimérique dans tout autre ordre de choses, n'a de réalité que devant Dieu, le Père et le Juge de tous les hommes. Il est bon, d'ailleurs, que le riche se trouve quelquefois placé à côté du pauvre : l'un et l'autre en deviendront meilleurs. Le pauvre s'exercera de bonne heure à étouffer l'envie ; et ce rapprochement des conditions, qui lui promet pour l'avenir des protecteurs et des appuis, allégera les souffrances de son amour-propre. Le riche apprendra ce qu'il n'aurait jamais appris peut-être au milieu de l'abondance des joies de la vie, si la religion ne lui eût montré des frères dans des êtres moins favorisés du Ciel ; il apprendra qu'il est des malheureux sur la terre, et que la fortune ici-bas n'est pas toujours la récompense du mérite ; il apprendra à compatir aux besoins de ceux qui pleurent, à se revêtir, comme parle S. Paul, des entrailles de la miséricorde, et à rétablir par ses libéralités l'ordre que la Providence n'a interverti que pour lui donner une occasion d'être sensible, humain, généreux, et de se faire pardonner son superflu en le versant dans les mains de ceux qui manquent du nécessaire. Enfin, quand viendra le jour où ses enfants devront choisir un état, prenez garde que l'apprentissage de cet état ne devienne pour eux l'apprentissage de l'irreligion et de l'immoralité. C'est le malheur que nous avons tous les jours à déplorer : des enfants pleins de candeur et d'innocence, en qui nous placions nos complaisances les plus chères, après quelques années et souvent quelques mois de cet apprentissage funeste, désertent le temple du Seigneur, et ne reparaissent plus ni à la table sainte ni aux tribunaux de la pénitence. Quoi ! M. F., vous stipulez des conventions avec leurs patrons et leurs maîtres pour que ces enfants soient instruits dans la profession qu'ils doivent exercer, et traités avec les égards que réclament leur âge ou leur complexion ; et vous n'exigeriez aucune

sûreté, aucune garantie pour la conservation de leurs mœurs et de leur foi? Ah! leur premier état est d'être chrétiens; que la première clause de votre contrat porte que le Dimanche sera respecté, que les jours d'abstinence seront gardés, et que le temps nécessaire leur sera laissé pour vaquer à l'exercice de la prière et se disposer à la réception des sacrements.

Je viens maintenant à la troisième époque de notre Jubilé, où nous attendons les brebis dispersées de la maison d'Israël; et ici nous ne pouvons vous parler que de nos vœux et de nos espérances; mais ces espérances ne sont pas sans quelque fondement. Il est impossible que les hommes qui ont gagné l'indulgence de la mission, et qui, à cette époque heureuse, goûtèrent des joies si pures au fond de leur conscience réconciliée, ne sentent dans leur cœur le désir, le besoin de gagner aussi l'indulgence du Jubilé. Il est impossible qu'un grand nombre de pères de famille, dont la plupart ont été élevés dans des sentiments chrétiens, que le siècle a pu affaiblir, mais non pas étouffer, en voyant leurs enfants bénis et sanctifiés par la religion, ne se disent à eux-mêmes : Elle est belle pourtant, elle est touchante, cette religion qui me fait sentir plus vivement le bonheur d'être père; mais si elle est bonne pour ces êtres intéressants qu'elle rend plus dociles et plus aimables, elle est bonne aussi pour moi qui dois être leur exemple; si elle a des bénédictions pour l'innocence, elle a bien sans doute des miséricordes pour le pécheur. Il est impossible que tous ceux qui gardent encore un extérieur de christianisme, qui sont encore attachés à la religion qu'ils ont apprise sur les genoux de leurs mères, qui fréquentent la maison de Dieu et assistent à nos sacrifices, oui, il est impossible que tous les esprits droits et tous les cœurs honnêtes n'éprouvent pas quelque émotion et quelque ébranlement aux approches de cette solennité de Noël, qui doit fermer pour vingt-cinq ans, non pas la porte du ciel, à Dieu ne plaise que je me laisse emporter à une telle exagération, mais du moins la voie la plus facile qui puisse les y conduire. Nous excusons leurs délais sur la préoccupation des affaires, sur le temps qui d'abord a été moins propice aux œuvres de la pénitence, sur l'hésitation naturelle à des hommes sages qui veulent se consulter eux-mêmes avant de prendre une grande et forte résolution; et d'ailleurs serions-nous en droit de nous montrer plus exigeants que l'Eglise, qui, en accordant six mois aux fidèles pour accomplir les conditions du Jubilé, leur a laissé le choix de l'époque où ils auraient plus de liberté pour y satisfaire? Peut-être, M. F., me suis-je fait illusion, en présumant trop favorablement des dispositions de plu-

sieurs ; mais si ma confiance est une erreur, j'aime cette erreur et ne veux point en être détrompé ; elle plaît à mon cœur, et n'a rien que d'honorable pour vous ; je préfère mille fois cette ignorance, qui me donne l'espoir qu'une religion qui a fait pendant quinze siècles le bonheur et la gloire de la France, n'est pas entièrement perdue dans cette France ; je préfère, dis-je, cette ignorance à la science affreuse, à l'horrible réalité qui me montrerait un abîme ouvert où viendraient s'engloutir les lois, les mœurs et la religion de mon pays.

Il est vrai que tous les moyens de séduction ont été mis en œuvre pour tromper le simples, effrayer les timides, et les détourner des sources de la vie éternelle. Aurions-nous pu nous en étonner ? Non, M. F., nous devons nous y attendre. Quand le Ciel a son Jubilé, il est dans l'ordre que l'Enfer ait le sien ; quand l'Eglise a ses fêtes et ses pompes saintes, il est dans l'ordre que l'impiété ait ses saturnales et ses orgies ; quand les prédicateurs et les missionnaires de l'Evangile font de puissants efforts pour le triomphe de la Foi, il est dans l'ordre que les apôtres du mensonge et les missionnaires du fanatisme antireligieux redoublent de zèle pour la propagation de leurs fausses doctrines ; quand la religion multiplie les prières et les bons livres, il est dans l'ordre que la haine de Dieu et de son sacerdoce multiplie les blasphèmes et les écrits scandaleux. Oui, tout cela est dans l'ordre, mais tout cela n'aura qu'un temps ; l'erreur passe, et la vérité du Seigneur demeure éternellement. Encore une fois, tout cela est dans l'ordre ; mais est-il dans l'ordre que des chrétiens, je dirai même des hommes simplement raisonnables, deviennent les dupes et les victimes de ces lâches impostures ? Et que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas inventé, à quels moyens honteux n'a-t-on pas eu recours pour affaiblir l'impression vertueuse que cette grande époque devait naturellement produire dans les âmes honnêtes ? Je rongerais de le redire ici, si l'intérêt de vos âmes, plus forte que toutes les autres considérations, ne me faisait une loi de démentir hautement ces imputations calomnieuses. On vous a donc dit, et vous avez cru peut-être, sur la foi de ces docteurs sans mission, que le Jubilé, cette admirable institution que la sage antiquité eût accueillie comme un chef-d'œuvre de sagesse et de clémence, était une affaire d'intérêt et de spéculation ; et j'adjure ici les deux mille fidèles qui ont déjà participé à ses bienfaits, de déclarer à haute voix en présence des autels, si trafiquant indignement des choses saintes, nous avons exigé d'eux une obole pour prix de la grâce qui leur était donnée et du ciel qui leur était promis : *Argentum et aurum*

aut vestem nullius concupivi, sicut scitis (1). On vous a dit que le Jubilé n'avait de succès que parmi les femmes, les ignorants et les gens du peuple ; cela tombe de soi-même sans doute, après l'exemple public donné par nos premiers magistrats et nos plus recommandables concitoyens ; mais quand cela serait vrai, les femmes n'ont-elles pas une âme, une intelligence, une raison souvent plus exercée, plus cultivée que celle des hommes ? et pensent-ils donc que Dieu met une si grande différence entre les ignorants et les doctes, et qu'à son jugement il y regardera à deux fois avant de condamner des hommes de leur force et des esprits de leur trempe ? et leur convient-il bien de mépriser le peuple quand il remplit ses devoirs religieux, après qu'ils l'ont exalté outre mesure lorsqu'ils pouvaient se servir de ses passions ? Eh ! oui sans doute, aujourd'hui comme aux premiers siècles de l'Eglise, le cortège de la religion se compose moins des riches et des heureux du siècle que de la foule des pauvres et des infortunés ; mais, loin qu'on puisse le lui reprocher, c'est à mon avis sa plus belle gloire. On a pensé aussi qu'un des moyens les plus sûrs pour refroidir les impressions du Jubilé était de rendre odieux les ministres des autels ; et dès ce moment les conversations n'ont point eu de charmes si elles n'ont été assaisonnées de quelques médisances sacrilèges ; et les calomnies, les accusations de toute nature sont tombées de toutes parts sur le clergé, qui y a fait peu d'attention, accoutumé qu'il est depuis tant d'années à pardonner ces sortes d'outrages. Ici, je n'ai qu'un mot à répondre : S'il est des prêtres tels que vous les dépeignez, ambitieux, mondains, intéressés, on vous les livre, recevez-les dans vos rangs, ils sont à vous, puisqu'ils vous ressemblent. Seulement je voudrais qu'avant de les juger, vous missiez la main sur votre conscience, et que dans tous les cas vous eussiez assez de sagesse et de philosophie pour ne pas rejeter la religion parce que quelques-uns de ses ministres sont indignes d'elle, pas plus que vous ne rejetez la justice parce que tous les juges n'ont pas été à l'épreuve de la corruption, ni le commerce parce que tous les commerçants ne sont pas irréprochables, ni la gloire des armes parce que tous les capitaines n'ont pas été des héros.

Enfin, l'esprit de mensonge et de ténèbres mêlant habilement la circonstance du Jubilé avec l'idée des fléaux destructeurs qui ont ravagé cette province, l'esprit de mensonge a dit aux âmes simples et crédules (car il a des poisons préparés pour tous les esprits) : Voyez vos récoltes et vos denrées emportées par des inondations

(1) Act. xx, 33.

telles que de mémoire d'homme on n'en a jamais vu de semblables ; voyez vos raisins vendangés par la grêle, et ce ciel menaçant qui ne vous présage que la disette et le malheur ; allez maintenant écouter vos prêtres, et suivre les instructions d'un Jubilé que les éléments mêmes réprouvent et qui ne nous apporte que des calamités. Et ces âmes crédules n'ont pas su répondre à l'esprit mauvais : Vois ce débordement de livres obscènes ou impies, présentés sous toutes les formes, livrés à tous les prix, destinés à toutes les conditions, et à tous les âges, le Voltaire de la grande et de la petite propriété, le Voltaire des chaumières, le Voltaire de l'enfance, le Voltaire de l'âge mûr ; vois ce déchaînement de toutes les passions et de toutes les erreurs contre la vertu et contre la vérité : voilà la vraie cause de nos malheurs ; et cet oracle est plus sûr que le tien ; car tous les peuples de la terre, les païens eux-mêmes, guidés par un instinct surnaturel, ont toujours attribué aux péchés des hommes le courroux des dieux, et n'ont vu au contraire dans les cérémonies religieuses que la source de toutes les prospérités.

Malheureux peuple et véritablement à plaindre ! combien on a abusé et combien on abuse encore tous les jours de ta simplicité ! De faux sages sont venus qui t'ont dit avec une feinte pitié : Secoue le joug des prêtres, de ces tyrans sacrés qui étouffent la pensée sous un amas de superstitions grossières ! Tu as prêté l'oreille à la voix hypocrite de l'ancien serpent ; et voilà qu'à la place de ces enseignements divins que tu recevais avec docilité de la bouche de tes pasteurs, ces mêmes sophistes te jettent pour pâture le mensonge le plus effronté, et te font dévorer les fables les plus absurdes et les bruits les plus bizarres. Ils osent te dicter dans leurs feuilles impures tes dogmes et ta morale ; et le culte nouveau que tu as adopté est desservi par les prêtres de l'athéisme et les pontifes du néant. Quels biens as-tu reçus, en échange de ta foi, de tes vertus, de tes espérances immortelles ? Hélas ! les mêmes peines, les mêmes labeurs te sont restés ; mais les consolations te sont ravies ! Non, quand viendra pour toi le jour de l'affliction n'attends pas que ces froids déclamateurs viennent sécher tes larmes et adoucir tes chagrins. Je ne te dirai pas, avec cette amère dérision dont Dieu se sert dans les reproches qu'il adresse à son peuple tombé dans l'infidélité et par suite dans le malheur : Où sont maintenant les dieux que tu t'es choisis et en qui tu mettais ta confiance, ces oracles qui te nourrissaient de mensonge et qui te faisaient boire l'erreur dans leur coupe empoisonnée ? Qu'ils se lèvent maintenant, qu'ils viennent à ton aide et qu'ils t'assistent

dans tes nécessités : *Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* (1). Cette ironie sanglante n'appartient qu'à Dieu, qui s'est réservé sa justice et ne nous a faits les ministres que de sa miséricorde. Mais je dirai : Ce sera ce prêtre tant calomnié qui viendra consoler ce malade au chevet de sa douleur, et promettre un appui à ces enfants qui vont devenir orphelins ; ce sera lui qui fera couler dans le cœur de l'affligé des espérances divines, et relèvera sa tête abattue sous le poids de l'infortune ; ce sera cette religion, objet de tant d'insultes, qui viendra recevoir les derniers soupirs de ce mourant qu'elle avait adopté pour fils dès le berceau, et qui ne l'abandonnera, après ses amis et ses proches, qu'après avoir placé son âme dans le ciel, et prononcé sur sa tombe et sur ses restes mortels des paroles de résurrection et d'immortalité.

Et après tout, M. F., quel intérêt humain pourrait nous engager à vous presser avec tant d'instance de profiter de ces derniers jours de grâce pour vous réconcilier avec votre Dieu ? Les motifs de ceux qui vous en détournent sont faciles à pressentir : ils sont bien aises d'avoir des complices et de s'affermir dans leur impénitence par cette espèce d'autorité qui s'attache à l'assentiment d'un grand nombre. Mais, pour nous, que vous gagniez votre Jubilé, ou que vous ne le gagniez pas, humainement parlant, quel mal ou quel bien peut-il nous en revenir ? Il ne tiendrait qu'à nous d'être heureux, si notre bonheur pouvait être séparé du vôtre ; nous n'aurions qu'à ne rien dire et à vous laisser faire, chose bien plus facile que de prêcher, d'exhorter, de confesser, et de s'exposer peut-être à vous déplaire en vous disant la vérité. Quand nous vous invitons à la pénitence, nous ne vous demandons qu'un surcroît de peines et de travaux ; mais ces peines nous sont légères, et ce travail nous est doux, dès qu'ils peuvent contribuer au salut de vos âmes.

Nous espérons, M. F., que ces explications et ces éclaircissements serviront à dissiper bien des préjugés, et à lever la plupart des obstacles qui vous ont détournés jusqu'à ce jour d'une démarche non moins nécessaire à votre bonheur en cette vie qu'à votre éternelle félicité. Vous jugerez si ce que nous vous disons avec conviction et désintéressement ne mérite pas autant votre confiance que les propos méprisables et les froides railleries que vous entendez de la bouche des mécréants et des libertins. En résistant à notre voix et à celle de votre conscience, ce n'est pas nous que vous puniriez, vous vous puniriez cruellement vous-mêmes. Les vaines terreurs, les craintes chimériques, les bruits ridicules tomberont

(1) Deut. xxxii, 38.

bientôt, s'ils ne sont déjà tombés, dans le mépris qu'ils méritent ; il ne vous resterait que la honte et le regret de vous être laissé prendre dans ce piège grossier. Oui, nous espérons que le jour de la Nativité du Sauveur verra naître à la grâce un grand nombre de pécheurs repentants, et qu'aucune amertume ne se mêlera à la joie pure que nous éprouverons tous en chantant le cantique solennel d'action de grâces qui doit clore dans ce diocèse l'année sainte du Jubilé. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

JÉSUS DEVANT LE TOMBEAU DE LA MORT ET DU PÉCHÉ

La Résurrection de Lazare

PAR LE PÈRE LAVIGNE

Evangile S. Jean, XI, v. 1 à 56.

M. F. — Nous étudions un des faits les plus importants de l'Evangile, la résurrection de Lazare ; Jésus s'y montre avec ce grand titre qu'il s'est donné : *la résurrection et la vie, ego sum resurrectio et vita.*

Ce miracle doit bien plus nous réjouir que nous étonner, dit S. Augustin, car celui qui a fait l'homme, peut bien facilement le ressusciter. Jésus a voulu dans cette résurrection spéciale nous donner d'abord une preuve et un gage de la résurrection à venir. *L'heure viendra où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu.* Mais la résurrection de l'âme était encore plus présente à sa pensée que celle du corps, et ce prodige n'est pas seulement un fait, il est encore un grand signe et un grand enseignement. Dans ce *mort* de quatre jours, nous avons une image des plus fidèles de la puissance miséricordieuse qui s'exerce sur l'homme le plus endurci dans le péché. — Voyons dans quel état se trouve Lazare. Sa tête est couverte d'un voile, c'est l'aveuglement du pécheur ; ses pieds et ses mains sont retenus par des bandelettes funéraires, c'est la servitude du pécheur ; il exhale une odeur de corruption, c'est le pécheur qui répand partout les funestes exhalaisons de ses vices ; la terre pèse sur lui de tout son poids ; des obstacles insurmontables paraissent le séparer de la vie. Soyons donc attentifs, suivons tous les détails de cette grande histoire, surtout ne désespérons jamais et ne condamnons per-

sonne. Quand nous voyons un homme plongé dans le tombeau de ses péchés, croyons que le Seigneur Jésus, pourra bien un jour passer près de lui, et faire entendre cette grande voix que reconnaît la mort. Sachons attendre comme Jésus ; il reste trois jours sans faire aucun pas vers son ami, mais quelle efficacité dans sa puissance à l'heure marquée par sa bonté ! Nous devrions aussi comprimer l'ardeur et l'empressement de nos désirs ; cette personne si chère qui paraît aujourd'hui à jamais séparée de Dieu, recevra sa grâce en son temps, et avec elle elle retrouvera la vie. Nous devons prier beaucoup, mais la première grâce viendra cependant toujours de Jésus. Le pécheur est dans un état complet d'impuissance ; sous la terre qui l'accable, il ne peut rien entendre. *Quando te audit quem terra sic premit, et tibi corrumpitur et mole consuetudinis progravatur* (1). Il est perdu à jamais si Jésus ne vient pas à lui ; il faut qu'il dise le premier : « Allons de nouveau dans la Judée, *eamus in Judeam iterum*. » Il part malgré les instances de ses disciples : « Lazare notre ami dort, et je vais pour le réveiller de ce sommeil. » Et comme les apôtres ne comprennent pas, il ajoute : « Lazare est mort, et je m'en réjouis à cause de vous ; votre foi en deviendra plus vive. »

Jésus arrive donc à Béthanie ; Lazare était dans le tombeau depuis quatre jours, la maison de Marthe et de Marie était remplie d'un grand nombre de Juifs venus pour les consoler. Marie et Marthe tiennent une grande place dans cette leçon : elles sont la personnification de la foi et de l'amour. Marthe s'approche la première, et vient au devant du Sauveur en s'écriant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quelle foi dans ces paroles et dans celles qui suivent ! « Je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous le donnera. » Mais ce n'est point encore assez ; il faut que la foi, dans Marthe qui la personnifie, atteigne son plus vif éclat. Jésus lui répond : « Votre frère ressuscitera, » sans s'expliquer sur le temps de cette résurrection. Alors Marthe : « Je sais, dit-elle, qu'il ressuscitera au dernier jour. » Cette haute profession d'une foi complète méritait sa récompense, et Jésus la lui donne avec ses paroles : « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi vivra même après sa mort, et tous ceux qui vivent et qui croient en moi ne mourront pas éternellement. »

Voilà le terme, le résumé et le bonheur de la foi ; ineffable parole qui devrait être sans cesse l'objet des méditations de l'homme ! avec elle il trouverait le couronnement de ses tendances, le condi-

(1) S. Aug. in Joan.

ment de ses douleurs, et le repos de sa vie. Ce que nous redoutons le plus, c'est la mort ; la pensée du tombeau nous glace et nous épouvante. Un homme se lève sur l'horizon des siècles et s'écrie : « Je suis la résurrection et la vie ! » comme tous les hommes devraient accourir et l'environner de leurs cris enthousiastes d'amour et de reconnaissance ! Au milieu de ces ravages du temps qui emporte tout dans sa course rapide, de ces ruines de la mort et du tombeau, avec ce besoin de vie qui nous entraîne, ne devrions-nous pas nous attacher à Jésus comme à notre suprême espérance, notre dernier asile, et le prier de redire encore cette parole que nos cœurs appellent toujours : « Je suis la résurrection et la vie. » Je succombe à l'étonnement et à la douleur qui me saisissent, en voyant l'humanité passer indifférente devant ces paroles. Comprendra-t-on jamais des hommes s'attachant à des conquérants de la terre, à des philosophes d'un jour, à des amis d'un moment, à des richesses qui passent et s'évanouissent, et négligeant entièrement celui-là seul qui leur promet la résurrection et la vie ? Pour nous, sachons comprendre, et après avoir recueilli ces paroles, méditons-les dans le secret de Dieu. Mais pour que ces réflexions soient efficaces en nous, il faut qu'elles y entrent avec toute la puissance d'une foi inébranlable comme celle de Marthe. Notre-Seigneur dit à chacun de nous, ce qu'il disait à la sœur de Lazare : *Croyez-vous ces choses ? Credis hoc ?* Répondez sans hésitation : *Utique ego credidi.* Oui, Seigneur, je le crois. Et si jamais rien ne vient ébranler en vous ces convictions profondes, vous aurez avec elles et par elles la préparation des plus grands prodiges ; la foi les prépare tous, mais c'est l'amour qui les obtient.

Marthe va retrouver sa sœur, qui retirée dans sa demeure, était plongée dans la plus grande affliction ; elle s'approche d'elle et lui dit à voix basse : « Le Maître est là, et il vous demande. » Marie se lève aussitôt, et s'avance vers Jésus, avec le cortège des personnes qui étaient venues s'unir à sa douleur. Suivons aussi Marie ; elle est la personnification de l'amour. Aussi c'est elle qui va remporter sur le cœur de Jésus le plus glorieux et le plus parfait triomphe. L'amour peut tout, il ne connaît pas les obstacles, il franchit toutes les difficultés ; rien n'est plus agréable, rien n'est plus doux, rien n'est plus élevé, rien n'est plus fort. Marie-Madeleine tombe aux pieds de Jésus, elle les couvre de ses baisers et de ses larmes, et s'écrie comme sa sœur : « Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » L'amour porte les accents de la douleur et de l'espérance jusqu'aux plus intimes profondeurs du cœur de Jésus. La parole de Madeleine le blesse délicieusement,

et le miracle est résolu. Il étend son regard sur tout ce peuple qui l'environne et qui pleure avec Marie, ou plutôt ce n'est qu'un coin du tableau qu'il contemple. A la place de cette tombe qui va s'ouvrir, il voit ces tombeaux du péché dans lesquels sont plongés tous les pécheurs du monde ; avec ces larmes de Marie et de la foule, il voit toutes les souffrances, suite malheureuse du péché. A cette vue Jésus se trouble lui-même, c'est-à-dire il permet à tous nos troubles et à toutes nos angoisses d'entrer dans son cœur ; il veut éprouver tout ce que ressentent les hommes, ses frères, et pouvoir dire : « Je suis homme, et rien de ce qui appartient à l'humanité ne m'est étranger : *homo sum, humanum nihil a me alienum puto*. Qui est-ce qui est faible sans que je sois faible ? qui souffre sans que je souffre avec lui ? » Regardons Jésus dans ce trouble volontaire ; il veut bien être ému jusqu'à laisser tomber des larmes, et *lacrymatus est Jésus*. Scène sublime ! deux femmes éplorées, une foule anxieuse et profondément saisie, et Jésus qui pleure ! O larmes de Jésus, tombez sur nos cœurs durs et insensibles ; je vous demande une de ces larmes de tendresse, de compassion et d'amour, qui provoque en moi des larmes de douleur et de repentir. Mais recueillons encore une autre leçon : les larmes de Jésus expliquent et légitiment les nôtres, au milieu des peines et des épreuves de la vie. L'homme à l'âme fortement trempée, à la volonté énergique et au cœur affermi, quand il a été brisé par une séparation cruelle, peut donc donner un libre cours à ses larmes, car Jésus a pleuré, et *lacrymatus est Jesus*.

Il y a des circonstances où les hommes les plus courageux peuvent pleurer, et *lacrymatus est Jesus*. Mais aussi ne pleurons jamais sans unir notre douleur à la douleur de Jésus, et sachons toujours éloigner de nos yeux les larmes indignes d'être confondues avec les siennes.

La foi et l'amour, personnifiés dans Marthe et Marie, ont préparé le miracle ; les larmes de Jésus l'ont annoncé. Nous assistons à son accomplissement. Jésus dit à ceux qui l'entourent et en particulier à Marie-Madeleine : « Où l'avez-vous mis ? » Pourquoi cette demande ? comme si Jésus l'ignorait ! Il le savait, répond S. Augustin, avec la science de son intelligence, mais il ne le savait pas avec la science de son cœur. Lazare était la figure du pécheur que Jésus sépare de la pensée de son amour, *dispersit superbos mente cordis sui*, et qui doit entendre cette terrible sentence : *Je ne vous connais pas, nescio vos*. C'est ainsi que Dieu disait à Adam coupable : *Ubi es ?* « Où es-tu ? maintenant je ne le sais plus ; quand tu étais innocent, je te trouvais bien toujours avec ta fidélité et ta reconnais-

sance ; mais le péché t'a dérobé à ma bonté et à mon amour ; je ne te trouverai plus qu'avec ma justice. » Marie-Madeleine répond à Jésus : « Seigneur, venez et voyez. » Comme elle connaissait Jésus ! Elle n'a pas besoin de dire : « Ressuscitez-le, » mais « Avec un seul regard de votre miséricorde, je suis sûre de retrouver mon frère plein de vie. » Jésus s'avance et exauce toutes les prières de Madeleine. L'intérêt grandit de plus en plus au milieu de la foule : « Oh ! comme il l'aimait ! s'écrie le peuple, *ecce quomodo amabat*, » exclamation qui s'applique à Lazare, à Madeleine et à tous les pécheurs ramenés par sa divine miséricorde. Oh ! si nous pouvions voir à découvert toutes les inventions de cet amour patient, prévenant, triomphant malgré nos ingratitude et nos résistances, nous devrions nous écrier comme Israël : « *Ecce quomodo amabat !* c'est donc ainsi qu'il m'a aimé ! »

Jésus est enfin arrivé devant le sépulcre, fermé par une grosse pierre. « Avant tout, dit Jésus, enlevez cette pierre ; » elle est le symbole des obstacles à la grâce, qui doivent être nécessairement surmontés. Comme le demandait Isaïe aux guides d'Israël : *Auferte offendicula de via populi mei*, « commencez par écarter les écueils semés sur la route de mon peuple » ; rien ne peut remplacer cette préparation indispensable à toute conversion. Tout est inutile, les larmes, l'aveu, les signes d'une immense douleur, si l'obstacle subsiste, *tollite lapidem* ; et l'obstacle pour le pécheur c'est ce qui a toujours été pour lui la cause du péché, l'aliment du péché, le renouvellement du péché *tollite lapidem*.

L'ordre du Sauveur s'exécute ; la pierre est enlevée, et Lazare apparaît dans l'état où l'a réduit le tombeau : les yeux éteints et couverts d'un voile, les mains et les pieds liés, le corps enveloppé d'un linceul. Quelle grande scène ! une immense foule, Marthe et Marie aux pieds du Sauveur, Jésus debout sur le bord de la tombe ouverte. Quelle solennelle et indicible attente ! « Mon père, s'écrie Jésus, je sais que vous m'exaucez toujours, mais je fais cette prière pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé. » Tous les regards à ces mots se rencontrent sur ce cadavre immobile. Un saisissement ineffable enveloppe le peuple ; la voix de Jésus retentit dans un immense silence : « Lazare, venez dehors, *Lazare, veni foras* ; c'est la vie qui commande à la mort. Tout à coup Lazare s'agite et se lève, et se montre aux yeux de la foule étonnée avec ses bandelettes funéraires. Quel moment et quelle grandeur ! Voilà la puissance de Jésus sur la mort ordinaire, faible image encore de sa puissance sur la mort du péché. Mais dans cette résurrection mystérieuse, il faut la coopération des dis-

ciples. Jésus ne veut pas être seul pour nous délier de nos péchés ; il veut avec lui le prêtre auquel il a été dit : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » C'est pour cela qu'il appelle ses apôtres près de Lazare et leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller, *solvite eum et sinite abire.* » Voilà la resurrection des âmes dans un de ses plus symboles. Nous y trouvons le caractère et le malheur du péché, la conversion du pécheur, avec les moyens qui préparent, et ceux qui l'opèrent. Sachons profiter de cet enseignement, et prenons pour nous les paroles qui terminent cette grande leçon : « Beaucoup de Juifs qui avaient vu le miracle de Jésus, crurent en lui. » A mesure que nous avançons dans ces études, il faut que notre foi dans le Fils de Dieu grandisse et s'élève. Voilà le vrai progrès de nos âmes ; croissons tous dans la grâce et la connaissance de Notre Dieu et Seigneur Jésus, jusqu'à ce que nous arrivions en lui à la plénitude de l'homme parfait.

HOMÉLIE

L'UNITÉ EN JÉSUS-CHRIST

PAR LE R. P. LAVIGNE

Vicaire général de Nice

M. F. — Le discours de Jésus commencé au cénacle se continue sur le chemin de Gethsémani. C'est déjà la nuit ; la lune, à son quinzième jour, verse sur la terre l'abondance de ses pâles rayons ; tout est tranquille autour de Jésus et de ses disciples ; le bruit des flots soulevés par la fureur des Juifs n'arrive pas encore jusqu'à eux ; le céleste cortège marche à pas lents, de temps en temps les apôtres s'arrêtent et se rapprochent de Jésus pour recueillir de plus près ses paroles. Reprenons la suite de ce discours.

Nous l'avons vu, Jésus a développé dans le chapitre précédent ces trois pensées : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* Dans le quinzième chapitre, il s'attachera à montrer les merveilles de l'unité divine, qu'il s'était contenté d'annoncer.

Nous trouvons dans l'Evangile deux discours de Jésus beaucoup plus longs que les autres : le discours sur la Montagne qui renferme les V^e, VI^e et VII^e chapitres de S. Matthieu, et les discours

après la Cène, que nous examinons en ce moment. Il y a une grande différence entre l'un et l'autre. Dans le discours sur la montagne, Jésus se présente avec l'ensemble des prescriptions de la loi. Il parle non seulement devant ses disciples, mais devant le peuple entier, groupé au pied de la montagne. Dans le discours après la Cène, Jésus s'adresse spécialement aux élus représentés par les onze apôtres, qui tous doivent lui être unis à jamais. Il a donc devant lui les élus de tous les siècles, et devant eux son cœur s'ouvre tout entier, pour leur révéler dans le détail les plus ineffables miracles de son amour. C'est dans ses augustes paroles que nous trouvons la vie intime du christianisme, qui ne consiste pas seulement dans des préceptes et des défenses, comme le croient les chrétiens superficiels, mais dans la communication ineffable de Dieu à l'homme.

Je le sais, les grandes choses que nous allons décrire avec l'Evangile sont difficiles pour tous ceux qui sont de la terre et vivent de la vie du temps.

Mais le lecteur chrétien, auquel je m'adresse, saura s'élever sur la hauteur de sa foi, et contempera dans la lumière de Dieu ses magnificences.

Voilà donc le thème de ce discours : l'unité du Chrétien avec Jésus-Christ, et voici sa division, aussi bien ordonnée que dans le discours le plus méthodique et le plus régulier du monde.

L'unité, c'est premièrement une vérité ; deuxièmement une nécessité ; troisièmement un bonheur ; quatrièmement une merveilleuse fécondité ; cinquièmement la plus grande ressource dans l'épreuve.

Premièrement, qu'est-ce que l'unité avec Jésus ? Que devons-nous entendre par ces paroles : Le chrétien, c'est un autre Jésus-Christ ? Est-il vrai que nous fassions avec Jésus une seule et même chose dans la rigueur de ce mot ? Il y a dans le monde trois sortes d'union : l'union morale, qui s'applique aux lois de la parenté, de l'amitié, etc. ; l'union physique transitoire, qui embrasse la loi d'universelle reproduction répandue dans l'univers ; l'union physique continue, qui existe entre le tronc de l'arbre et ses branches. C'est cette comparaison que choisit le Sauveur pour nous faire comprendre la loi de l'unité. Toute la différence qui existe donc entre Jésus et nous, c'est la différence qui existe entre les branches et de l'arbre et le tronc ; mais la sève des branches est absolument l'extension de la sève du tronc ; de la même manière, la vie qui se trouve en nous, c'est absolument la vie qui est en Jésus, et S. Pierre célébrera plus tard cette grande vérité par ces paroles :

« Nous avons été rendus participants de la nature divine : *Divinæ facti consortes naturæ.* »

Mais Jésus ne dit pas seulement : « Je suis un arbre dont vous êtes les branches », il dit : « Je suis la vigne, et vous en êtes les rameaux : *Ego sum vitis, vos palmiles.* » Ce n'est pas sans raison et sans mystère qu'il prend la vigne pour le terme de sa comparaison ; de tous les arbres, c'est la vigne qui peut étendre sa vie avec la plus grande facilité ; avec le provignement, s'il n'y avait pas d'obstacles dans le sol ou dans l'atmosphère, un seul cep de vigne pourrait couvrir de ses rejetons le monde entier. Image admirable de la marche et du développement de la vie de Jésus en nous ! la vie est tout entière dans le Sauveur comme dans la tête. C'est de là qu'elle se répand dans le corps tout entier. Les jonctions et les préparations de son amour, comme autant de merveilleux canaux, la distribuent dans tous les membres et forment cet édifice merveilleux qui s'appelle le corps de Jésus-Christ. Je traduis presque littéralement S. Paul : « *Caput Christus ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in caritate.* »

Voilà donc l'unité avec Jésus-Christ clairement établie, et S. Paul, en développant cette vérité dans ses épîtres, surtout dans l'épître aux Ephésiens et aux Colossiens, ne fera qu'expliquer la grande parole de Jésus : « Je suis la vigne, et vous êtes les branches. »

Deuxièmement, la vie du Christ Jésus en nous n'est pas seulement une vérité, mais c'est encore une nécessité impérieuse. « Sans moi vous ne pouvez rien : *Sine me, nihil potestis facere.* » C'est la conséquence de la comparaison. De même que la branche ne peut porter du fruit qu'à la condition de demeurer unie à la vigne, de même vous ne pouvez plus rien si vous ne demeurez en moi : *Sicut palme non potest ferre fructum a semetipso nisi manserit in vite ; sic nec vos, nisi in me manseritis.*

Regardez le rameau séparé de la vigne : la sève qui est sa vie se retire peu à peu ; il se dessèche et meurt, et il n'a plus d'autre destination que le feu. Voilà le partage de celui qui ne demeure pas en Jésus ; la vie ne se renouvelle plus ; toutes ses facultés s'affaiblissent ; il languit et meurt, et il devra brûler à jamais : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palme et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet.* Il faut absolument que ces paroles s'accomplissent ; je voudrais les placer sous les yeux de tous les mortels ; combien peu parmi les hommes se préoccu-

pent de l'union chrétienne avec Jésus-Christ ! combien, parmi les sages, les savants, les puissants de ce monde, qui restent étrangers pendant leur vie tout entière à ces grandes vérités, qui devraient les toucher de si près ! S'ils savaient de quelle importance elles sont pour eux ! Pendant qu'ils cherchent à laisser à l'histoire de longs souvenirs par leurs actes ou leurs écrits, l'Évangile fait en trois mots leur biographie : *Mittetur foras et arescet, et in ignem mittent, et ardet*. Ils seront placés en dehors de l'action vitale ; ils dessècheront, mourront et brûleront éternellement, et pendant que leurs souvenirs s'effaceront des pages de l'histoire et des pensées des hommes, cette biographie évangélique demeurera à jamais. Ici point d'exceptions : il faut nécessairement être trouvé en Jésus-Christ, *inveniar in illo*. Mais, direz-vous, c'est un homme si excellent dans sa famille, dans ses relations sociales ; on ne rencontrera nulle part plus de convenances, plus d'esprit, plus de délicatesse. Qu'importent ces qualités précieuses ? Elles peuvent sans doute attirer les regards de la divine miséricorde, et préparer la grâce du retour ; mais tant qu'il restera loin de Jésus, s'il a le malheur de demeurer dehors jusqu'au bout, il sera impitoyablement retranché : *Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum*. Gardons-nous de laisser passer sans profit ces grands enseignements ; courons à Jésus-Christ comme on court à la vie véritable, conjurons-le de nous unir à lui, comme la branche est unie au cep de la vigne.

L'unité, c'est donc une vérité, une nécessité ; en troisième lieu, c'est un bonheur.

En quoi consiste le bonheur ? Dans une puissance à qui rien ne résiste, dans une joie immense que rien ne peut enlever, et dans une affection infinie que rien ne peut altérer. L'unité avec Jésus nous donne abondamment ces trois choses, et toutes les trois resplendissent dans ce chapitre XV^e. La toute puissance de Dieu lui-même est mise au service de l'homme qui appartient à cette unité. « Si vous demeurez en moi, tout ce que vous voudrez, vous le demanderez et vous l'obtiendrez. » Singulière et magnifique promesse ! Il suffit de demander pour obtenir ; dans l'ordre du salut, c'est sans aucune exception ; dans le monde, quelle différence ! Combien de démarches et de supplications vaines !

Quel est le souverain qui a jamais dit : *Quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis*. Tout ce que vous voudrez, vous le demanderez et on vous l'accordera. Quel bonheur de n'être séparé de ce qu'on veut, de ce qu'on peut vouloir, que par une prière nécessairement efficace ! Mais l'unité apporte encore le bonheur d'une joie infinie :

il faut que ma propre joie soit en vous, dit Jésus, pour que votre félicité soit parfaite. *Gaudium meum in vobis sit, ut gaudium vestrum impleatur*. C'est le fruit de cette paix annoncée au chapitre précédent, quand Jésus disait : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix bien différente de la paix du monde. *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis*. Jésus ne promet pas ici la joie des anges ou des bienheureux du Ciel, il promet sa propre joie, cette joie dans laquelle se trouve sa béatitude éternelle. Quelle plénitude elle doit apporter à nos âmes ! Quel étonnement pour un pauvre cœur mortel de se sentir dilaté jusqu'à pouvoir contenir la joie de son Dieu ! C'est dans ces ravissements étranges que l'auguste Vierge s'était écriée : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*. Mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur. Cette joie divine, apporte avec elle deux choses qui paraissent opposées, et qui cependant sont merveilleusement réunies : la paix et les transports. L'âme ne peut s'empêcher de tressaillir en sentant en elle une joie qui lui était étrangère, qui était à l'infini au dessus d'elle, et qui descend pour éclater au plus intime d'elle-même. Qui nous donnera de comprendre les enthousiasmes du christianisme que nous révèlent si bien ces paroles ? Soyons calmes, mais en même temps enthousiastes devant nos divines prérogatives. Chaque état, chaque profession a son enthousiasme. Qui ne connaît l'enthousiasme du poète, du peintre, du littérateur, du philosophe lui-même ? Une vérité qui étonne, une grandeur inconnue, un trésor caché, suffisent pour provoquer l'enthousiasme ; quels effets devra donc produire la joie même de Dieu en nous !

La joie de Dieu en nous ! c'est beau, c'est grand, c'est ravissant, mais ce n'est encore que l'exil : sa joie en nous, c'est-à-dire adaptée à nos faiblesses et à nos misères, une goutte des joies divines, c'est plus qu'il n'en faut pour la plénitude de notre cœur ici-bas, *ut gaudium vestrum impleatur*. Les saints eux-mêmes n'auraient pu en supporter davantage. Ecrasés et haletants sous ce poids délicieux, ils se sont écriés avec S. François Xavier : C'en est trop, Seigneur, c'en est trop : *Satis est, Domine, satis est*. Mais un jour, après l'exil, ce ne sera plus la joie de Dieu qui entrera en nous, *gaudium meum in vobis sit*. C'est nous qui entrerons dans la joie de Dieu. *Intra in gaudium Domini tui*. Nous nagerons, nous serons plongés, perdus et transformés dans les joies divines. Le petit poisson dans la mer est moins plongé dans les eaux immenses, que nous ne le serons dans les flots impétueux de ce fleuve qui réjouit éternellement la cité de Dieu. *Fluminis impetus lætificat civitatem*

Dei. La joie ne se comprend pas sans amour, il faut qu'elle soit liée à une grande affection, écoutons Jésus : « Vous êtes mes amis, je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous appelle mes amis, parce que je vous ai fait connaître tous les secrets que j'ai appris de mon Père : *Vos amici mei estis, jam non dicam vos servos quia servus nescit quid facias dominus ejus ; vos autem dixi amicos, quia quæcum que audivi a Patre meo nota feci vobis.* » Qui pourra jamais célébrer le bonheur attaché à cette parole : Vous êtes mon ami ? C'est un Dieu qui parle ; il est le maître universel de tout, le juge souverain des vivants et des morts ; personne ne peut rien contre lui, et il peut tout ce qu'il veut. Et cependant il vient à moi, il est à moi et il dit : Vous êtes mon ami. Combien de monarques et d'hommes puissants ont produit de ravissements étranges avec une parole d'affection ! Qu'est-ce que l'amour des princes de la terre qui demain ne seront plus ? Oh ! cette parole agite délicieusement mon âme ! mon cœur et ma chair tressaillent dans le Dieu qui veut bien m'aimer. Je veux entendre au moins une fois dans le fond de mon être cette parole : Vous êtes mon ami ; j'accepte les mécomptes, les déceptions et les épreuves, je consens à être abandonné de mes meilleurs amis de la terre, pourvu que Jésus me dise en me reposant sur son cœur : Vous êtes mon ami : *Vos autem dixi amicos.*

L'unité chrétienne, c'est donc un bonheur ; en quatrième lieu, c'est une puissance : en deux manières : premièrement, en unissant entre eux tous ceux qui sont unis à Jésus-Christ : *hæc mando vobis ut diligatis invicem sicut dilexi vos*, séparant bien cet amour dans l'unité, des autres affections qui appartiennent à la famille, ou aux relations du monde. Dans ces dernières, on aime ses frères, soit à cause des liens du sang, soit à cause de leurs qualités particulières ; mais ici nous aimons nos frères, parce qu'ils ne font tous avec nous qu'une même chose en Jésus-Christ : *unum corpus multi sumus.* Quelle puissance dans cette unité qui crée en nous un amour nouveau plus étendu que l'espace, plus durable que le temps, qui nous fait aimer également le Grec et le Scythe, le libre et l'esclave, le savant et l'ignorant, le riche et le pauvre, le grand et le petit, parce que Jésus-Christ est tout dans tous : *Omnia et in omnibus Christus !* Puissance de l'unité d'une manière plus merveilleuse encore, car c'est là sa vraie gloire. Jésus a donné l'honneur de la fécondité à tous ses disciples qui sont en lui. Voilà le secret des merveilles apostoliques : « Je vous ai placés pour que vous alliez en produisant des fruits qui demeureront éternellement : *Posui vos ut eatis et fructus vester maneat.*

L'esprit de Jésus-Christ, ce lien mystérieux qui unit les membres à leur glorieux chef, est, en même temps, la grande impulsion de l'apostolat. Regardez ces missionnaires ardents qui traversent les mers, parcourent les déserts et les contrées inconnues ; que leurs pas sont beaux ! c'est l'esprit de Jésus qui les pousse et les guide, *posui vos ut eatis*. Comment ce jeune homme quitte-t-il, avec une famille qui l'adore, les espérances du temps, qui de toutes parts souriaient à sa jeunesse ? Ah ! regardez-le bien devant l'autel où il se prosterne pour contracter des engagements sacrés : il a entendu ces paroles du cénacle qui le convient à la fécondité apostolique : *Posui vos ut eatis et fructum offeratis, et fructus vester maneat*. Et que le lecteur le sache bien, quelle que soit sa condition, il se doit au salut de ses frères ; son unité en Jésus-Christ devra resplendir dans l'apostolat de ses paroles, de ses exemples et de sa prière, *posui vos ut eatis*.

En cinquième lieu, l'unité en Jésus-Christ est la plus grande ressource dans l'épreuve. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a détesté le premier : *Si mundus vos odit, scitatio quia me priorem vobis actio habuit*. Il y a toujours eu une opposition complète entre Jésus et le monde, comme entre le christianisme et le monde. Le christianisme, du premier plan de la terre s'avance vers le second plan des cieux, ayant pour étendard la glorification de la pauvreté, de l'humilité et des souffrances.

Le monde tourne sans cesse dans le cercle du temps, où il est nécessairement parqué avec le sensualisme, la cupidité et l'orgueil. Il ne peut donc y avoir aucune alliance entre ces deux antagonistes déclarés. Tant que durera le monde, il attaquera, harcellera, poursuivra, tourmentera les fidèles de Jésus ; mais pour se fortifier et s'encourager dans la lutte, le chrétien, autre Jésus-Christ, aura toujours devant lui ces consolantes paroles : « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. » C'est parce que je vous ai choisis pour être séparés du monde ; loin donc de craindre la haine et la tyrannie du monde, nous devons les désirer comme une des plus belles marques de notre unité avec Jésus-Christ. Tremblons devant cet oracle de Jésus : « Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait comme sa propriété. »

Combien de personnes adulées et encensées par le monde ne savent pas qu'elles prononcent leur condamnation en racontant leurs plaisirs, leur succès, les louanges universelles qui les ont entourées ; le monde les mène, les malheureux ! ils appartiennent donc au monde, et ne sont plus à Jésus-Christ.

Profitons de cette grande leçon. Si nous ne sommes pas placés directement sous la haine et les persécutions du monde, au moins ne soyons jamais les premiers dans son estime, dans son luxe, dans ses modes, dans son sensualisme, pour ne pas être placés parmi ses favoris qu'anathématise Jésus. Quelles que soient les épreuves qui nous sont réservées dans le monde, nous aurons toujours en nous un consolateur et un défenseur plus grand que le monde, *major qui in vobis est quam qui in mundo*. Mais qui nous consolerait et nous défendrait si, pour être du monde, nous tombions sous les condamnations de Jésus ?

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DU MAUVAIS RICHE (1)

PAR LE PÈRE VENTURA

Dicite justo quoniam bene. Væ impio in malum! Retributio enim meriti ejus fiet ei.

Vous direz au juste que tout est bien pour lui. Vous direz à l'impie que pour lui tout est mal ; car il recevra de moi le prix de ses œuvres.

Is. III. 11.

M. F. — Rien ne scandalise tant le commun des hommes que de voir si souvent en ce monde le crime dans la prospérité, jouissant de toutes les délices de la vie, et la vertu dans le malheur, traînant ses tristes jours au milieu de toutes les souffrances et de toutes les angoisses de la mort.

C'est pour prévenir le scandale de la raison de l'homme et de la foi du chrétien que Dieu dit un jour au prophète Isaïe : « Va chercher le juste et l'impie ; tu trouveras le juste le front triste, les yeux pleins de larmes, la figure pâle, l'air abattu, n'ayant pour société que la misère, l'humiliation et la douleur. Cependant je t'ordonne de te réjouir avec lui, et de lui dire de ma part qu'il est heureux : *Dicite justo quoniam bene*. Tu trouveras au contraire l'impie parmi les richesses, les honneurs et les plaisirs, vêtu avec luxe, l'air rassuré, rayonnant de bonheur, envié par les uns, flatté par les autres. Cependant garde-toi bien de le féliciter, de lui applaudir. Répands plutôt des larmes sur lui, et déclare-lui, en

(1) Prêchée dans une assemblée de charité.

mon nom, qu'il n'y a pas de malheur comparable à son malheur : *Væ impio in malum ! »*

— Et pourquoi ? — Parce que le temps passe, le monde s'évanouit ; et le jour viendra enfin où tout cela finira, et je changerai en délices les peines du juste, en peine les délices de l'impie : *Retributio manuum ejus fiet ei.*

Grande et importante doctrine, mes frères ! car c'est la justification de la Providence ; c'est la consolation des affligés ; c'est le désillusionnement des heureux du siècle ; c'est la règle de la vie ; c'est la préparation de la mort ; c'est la sanction de toute morale.

Aussi notre divin Sauveur ne s'est-il pas contenté d'inculquer fréquemment cette même doctrine par de graves paroles ; il a voulu nous la présenter comme en action dans l'histoire du mauvais riche et du mendiant Lazare.

Appelé aujourd'hui à plaider la cause du pauvre je n'ai cru pouvoir mieux faire que d'expliquer devant vous cette histoire dans laquelle le Sauveur a peint avec des couleurs divines le bonheur du pauvre et lui a si efficacement assuré les secours du riche. Mais, en plaidant la cause du pauvre, j'ai l'assurance de procurer les intérêts de tous ; car tous, en voyant où se termine la prospérité des méchants et le malheur des bons, apprendront à réformer leurs idées, leurs désirs et toute leur conduite.

I. — Il y avait, nous dit le Sauveur dans l'évangile de S. Luc, il y a avait un riche qui ne savait se servir de ses richesses que pour le luxe des habits et la somptuosité des repas. Il était vêtu de fin lin et de pourpre comme les rois. Tous les jours c'étaient chez lui des fêtes et des banquets splendides (1).

Il y avait en même temps couché, près de la porte du riche, un mendiant nommé Lazare couvert de plaies et d'ulcères (2). La philanthropie de ces temps-là n'avait pas encore fait la grande découverte réservée à nos jours, savoir, que la pauvreté est un crime et qu'il faut punir le pauvre de sa misère en le privant de sa liberté, afin qu'il ne vienne pas, spectre importun, troubler par sa présence les félicités du riche. Ainsi l'on tolérât que ce pauvre mendiant tout dégoûtant qu'était son extérieur, demeurât couché à la porte d'une opulente maison.

Manquant de tout et se mourant de faim, le malheureux aurait bien voulu qu'on lui donnât quelque peu des miettes qui tombaient

(1) Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso et epulabatur quotidie splendide. Luc. xvi, 19. — (2) Et erat quidam mendicus, nomine Lazarus qui jacebat ante portam divitis ulceribus plenus. *Ibid.*

de la table somptueuse du riche ; et ce chétif secours, il le sollicitait vainement (1).

Seulement les chiens de la maison, plus humains que leurs maîtres, venaient souvent lécher les plaies de Lazare, et semblaient vouloir ainsi alléger ses douleurs et le dédommager de l'insensibilité des hommes (2).

Que pensez-vous qu'auraient pu dire les hommes étrangers à notre foi et à nos espérances, en présence de pareilles scènes, en présence d'un tel contraste de prospérité à son comble et de misère tombée au dernier degré d'abjection ? Ils auraient dit ce que disent quelquefois, ou sont tentés de dire, des chrétiens inconsiderés : « Grand Dieu ! quelle est donc votre justice ? quelle providence est la vôtre ? comment ! tout à celui-là ? et à celui-ci rien ? On voit bien que dans ce monde il ne faut qu'être méchant pour être heureux ! La misère et le délaissement sont le partage de la vertu et de l'honnêteté !!! »

Mais Dieu voit les choses de tout autre œil, il les voit telles qu'elles sont en elles-mêmes et en rapport avec ses suprêmes lois. Imaginez qu'il eût envoyé le prophète Isaïe auprès de ces deux hommes. Il n'aurait pas moins chargé le prophète de dire à Lazare si souffrant, si dénué de secours et de consolations : « Ton sort est heureux et préférable à tout autre. » Il n'aurait pas moins fait dire au riche, malgré sa profonde sécurité et ce prétendu bonheur objet de tant d'envie : « Tu es, ô riche, le plus malheureux des hommes ! *Dicite justo quoniam bene. Væ impio in malum !* »

S. Cyrille et Euthyme, ainsi que plusieurs autres Pères s'appuyant sur les traditions des Juifs, affirment que ce récit n'était pas une simple parabole, mais l'histoire d'un fait véritable arrivé à Jérusalem. Ils ajoutent que le nom du riche conservé par la tradition était Nicentius. Cependant d'après la remarque de S. Grégoire, il faut observer que Notre-Seigneur ne le désigne point par son nom ; il se borne, par une sorte de mépris, à le désigner en ces termes : un homme riche, *homo quidam dives*. Tandis qu'en parlant du pauvre, le Sauveur du monde prononce son nom avec une satisfaction assez marquée, lorsqu'il dit : Il y avait un pauvre mendiant du nom de Lazare : *Et erat quidam mendiculus nomine Lazarus*. C'est évidemment, dit S. Grégoire, comme s'il ajoutait : Celui que je nomme a mon approbation ; et si je montre que je le connais, c'est que je veux le sauver. Celui que je ne nomme pas,

(1) Capiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat. Luc. xvi, 21. — (2) Sed et canes veniebant et lingebant ulcera ejus. *Ibid.*

et que je parais ignorer, est déjà frappé d'un arrêt de réprobation (1).

Consolez-vous donc, âmes justes, mais désolées et affligées ici-bas, mais condamnées à tous les délaissements et à tous les oublis qui sont le partage de la pauvreté. Vos noms sont ignorés parmi les hommes, mais ils sont connus de Dieu. Ils ne sont inscrits sur aucun monument en ce monde ; mais ils sont inscrits en lettres d'or dans le grand livre du ciel, dans le catalogue des prédestinés. A votre mort vous serez reçus là-haut, comme d'anciennes connaissances. Vous y êtes en effet connus dès à présent. Les anges saints, tous les bienheureux, la Reine des anges elle-même, répètent vos noms qui passent de bouche en bouche. N.-S. J.-C. les prononce avec une affection et une tendresse particulière, et c'est lui qui vous a dit dans l'Evangile : « Réjouissez-vous ; livrez-vous à tous les transports de la joie, parce que vos noms sont inscrits dans les cieux (2). »

Mais que les grands du monde sont malheureux, s'ils ne sont pas de vrais chrétiens ! Leurs noms, cités dans tous les livres, gravés sur des monuments publics, consignés dans toutes les histoires, répétés dans toutes les langues, ne sont pas connus dans le ciel. Personne là-haut ne s'occupe de ces grandeurs qui font tant de bruit ici-bas. Dieu connaît ceux qui lui appartiennent ; mais pour ses ennemis, il ne les connaît pas, il oublie leur nom ; et cet oubli, c'est le mépris, c'est l'opprobre réservé à ceux qui auront méprisé Dieu et son Christ (3). Aussi, lorsque après avoir été ici-bas étrangers à la miséricorde, étrangers à l'amour de l'homme comme à l'amour de Dieu, ils voudront après la mort implorer la divine miséricorde, il leur sera répondu par cette terrible et glaciale parole : Je ne vous connais pas ! *Nescio vos* !

Maintenant, me demanderez-vous, pourquoi Lazare est-il si agréable à Dieu ? pourquoi Nicentius n'est-il qu'un objet de haine et de réprobation ? C'est, dit S. Grégoire, que Lazare, en son extrême misère, n'accusait ni le ciel, ni les hommes. De sa bouche ne sortaient ni murmures, ni imprécations, ni plaintes amères (4). Dénudé de tous les biens d'ici-bas, ajoute S. Ambroise, Lazare était riche de mérites et de vertus, riche de tous les biens du ciel (5). C'est pour cela que le Dieu de bonté prononce son nom avec tant d'amour : *Erat quidam mendicus nomine Lazarus*.

(1) Perinde ac si aperte dicat : Illum cognitum per approbationem habeo ; hunc per judicium condemnationis ignoro. S. Gregor. — (2) Gaudete quod nomina vestra scripta sunt in cœlis. Luc x, 20. — (3) Qui contemnunt me erunt ignobiles. I Reg. 11, 31. — (4) Non murmur edidit ; non convicium dixit ; non stomachose succensuit. S. Gregor. — (5) Pauper sæculo, sed in Deo dives. S. Ambr.

Nicentius, au contraire, était de ces riches qui, parmi les festins, le luxe et les plaisirs, ne tiennent aucun compte de Dieu, de leur âme et de leur éternité. Avec ses festins somptueux, son âme n'en restait pas moins famélique, et sous le luxe de ses vêtements il ne cachait qu'un cœur cruel et des entrailles de fer (1). La vue du pauvre souffrant et mourant de faim ne faisait qu'endurcir de plus en plus cette âme dégradée, emprisonnée, ou plutôt, comme dit S. Basile, ensevelie dans sa brutale sensualité (2). C'est pour cela que Jésus-Christ a honte de lui, et il a horreur même de son nom qu'il ne prononce pas : un homme riche ! *homo quidam dives*.

Aussi voyez ce qui arrive : les richesses et les plaisirs ne sont pas des garants contre les surprises de la mort. Nicentius dans toute la force de l'âge, aux plus beaux jours de ses fêtes et de ses plaisirs, est enlevé à sa douce vie ; et il meurt en même temps que le pauvre Lazare, dont les souffrances n'ont pas précipité la mort. L'impur cadavre du riche est entouré de parfums, honneur immérité qui peut être regardé comme une nouvelle souillure. Il est soigneusement enveloppé de linges précieux et de riches étoffes, déposé dans un cercueil de grand prix et magnifiquement orné, accompagné d'une nombreuse suite de valets, de parents, d'amis, d'adulateurs et de complices de ses méfaits, puis déposé, après de pompes éloges, dans un superbe mausolée.

D'autre part, la vénérable dépouille, le saint corps de Lazare, à peine couvert de quelques lambeaux de toile et de vêtements, sans un seul de ses proches qui l'accompagne, sans un seul ami qui le pleure et qui le suive, délaissé après la mort comme pendant la vie, est porté par deux fossoyeurs sur un triste brancard et jeté pêle-mêle avec beaucoup d'autres malheureux dans la fosse des pauvres.

Mais pendant que les restes de ces deux hommes reçoivent un traitement si divers dans ce monde visible, le Fils de Dieu lève pour nous le voile et nous fait connaître un bien autre contraste dans le traitement opposé qui les attend au sortir de la vie.

Il nous révèle que, tandis que le corps du riche est déposé sous les marbres du plus haut prix, son âme, livrée aux esprits de ténèbres, est par eux entraînée et ensevelie dans l'enfer : « Le riche mourut et il eut l'enfer pour sépulture (3). » Au contraire, pendant que le corps de Lazare est traité avec si peu d'égard et même de mépris sur la terre, les anges accueillent son âme sainte, la

(1) *Purpura, bysso, epulis ferrea viscera crudelis anima nutriebat.* S. Petr. Chrys.— (2) *Anima ejus in abdomine sepulta jacebat.* S. Basil. — (3) *Mortuus est dives et sepultus est in inferno.* Lue. xvi, 22.

portent en triomphe dans les cieux et la déposent, comme sur un trône de gloire, dans le sein d'Abraham. « Il arriva nous dit l'Evangile, que le mendiant mourut aussi et qu'il fut transporté par les anges dans le sein d'Abraham (1), c'est-à-dire dans ce lieu de repos et de bonheur commencé où les justes attendaient la venue du Messie.

Remarquez bien le contraste de ces paroles : Le riche meurt et il est enseveli dans l'enfer. Le pauvre meurt aussi et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham.

Le riche est mort : c'est-à-dire que de tous les biens qu'il eut et dont il a joui, il ne lui reste que l'abus qu'il en a fait et le péché. La mort vient de le dépouiller. Richesses, plaisirs, amusements, fêtes qui se succédaient sans interruption, cercles d'amis et de flatteurs, tout a disparu, tout s'est évanoui. Avec lui et pour lui tout est mort. Ce n'est pas encore assez. Du sein de toutes les jouissances de ce monde, il est tombé au centre de tous les maux de toutes les souffrances. O catastrophe horrible ! ô épouvantable changement ! celui que toutes les voluptés semblaient avoir ordre de venir courtiser tour à tour, le voici qui n'a plus d'autre entourage que l'affreux cortège de toutes les tortures auxquelles il ne saurait se dérober un seul instant (2).

Au contraire, Lazare a vu cesser pour lui avec le dernier souffle de vie, douleurs, désolations, insomnies, tourments de la faim et de la soif, rebuts et mépris des heureux du siècle. Le voilà tout d'un coup passé du travail au repos, du mépris à la gloire, de l'abîme de la misère à la possession de tous les biens. Il n'y avait pas place pour lui dans le moindre réduit de la maison des riches. Il gisait sur la voie publique, réduit à la société et à la commisération des animaux ; voici qu'il est transporté vers les cieux par la main des anges, et pour l'accueillir le séjour du repos et de toute consolation semblera se dilater (3).

Cet émouvant contraste de la fin du riche et de celle du pauvre nous saisit, comme si c'était chose rare et tout à fait nouvelle ; et ce sont là pourtant des scènes de tous les jours. Oui, pendant que la dépouille des riches et des grands de la terre est convoyée avec tant d'éclat et de pompe, c'est à peine si l'on trouve deux fossoyeurs qui, tout en murmurant, se hâtent de jeter dans l'ossuaire commun les restes du pauvre. Mais, dit S. Augustin, si la main prophétique qui traça sur la muraille la funeste destinée de Bal-

(1) Factum est autem ut moreretur et mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abraham. Luc. xvi, 22. — (2) Cui adstiterant voluptatis obsequia, adstant ministeria nunc poenarum. S. Petr. Ghrysol. — (3) Quem divitis angulus non recepit, sinus divinæ consolationis obtinuit. *Ibid.*

thazar levait le voile qui couvre les mystères du monde spirituel, nous verrions que si une multitude lugubre de valets en deuil suit la pompe funéraire du riche avare, ambitieux, sensuel, mort dans son péché, une multitude joyeuse d'anges saints, chantant des hymnes de gloire, environne et accompagne l'humble bière du pauvre mort dans la grâce de Dieu (1).

Remarquez bien, dit S. Jean Chrysostôme, et c'est Jésus-Christ même qui nous a fait cette révélation, la bonté de Dieu ne se contente pas d'envoyer un ange pour faire honneur à l'âme de ce juste qui est mort pauvre, elle lui envoie toute une légion d'anges pour lui faire cortège et former autour d'elle des chœurs joyeux (2). Il faut bien qu'une fête publique parmi les habitations des cieux compense la solitude et l'abandon où est laissé le pauvre ici-bas.

Oh ! si nous pouvions voir, continue S. Jean Chrysostôme, si nous pouvions voir avec quel empressement ces anges bénis se disputent l'honneur d'approcher de cette âme d'un ami de Dieu, mort dans la misère et la douleur ! avec quelle révérence ils la traitent comme l'épouse et la reine de leur commun Maître ! avec quels transports de joie ils la bénissent et l'exaltent, en voyant rayonner sur elle le THAU mystérieux des élus, le signe de la prédestination éternelle !

C'est de cette révélation du Fils de Dieu que l'Eglise s'est inspirée quand elle a composé le rit touchant et si doux avec lequel, mère pieuse et tendre, elle accompagne les âmes de ses enfants morts dans le Seigneur. A peine le chrétien vient-il d'expirer : « Anges de Dieu, s'écrie l'Eglise, hâtez-vous de lui venir en aide. Accourez recueillir son âme ; chargez-vous de la porter en présence du Très-Haut (3). » Puis, s'adressant à l'âme elle-même, l'Eglise poursuit : « Ame chrétienne, partez joyeuse. Un chœur d'anges va vous recevoir, afin qu'en compagnie de Lazare, jadis si misérable et maintenant si heureux, vous aussi vous obteniez le repos éternel (4). »

Ainsi la mort a changé tous les rôles et interverti toutes les positions. Elle a élevé de bas en haut le juste ; elle a précipité de haut en bas le méchant orgueilleux. Ah ! M. F., si c'est à ces résultats que doit aboutir et la prospérité du mauvais riche et l'infortune du pauvre vertueux, n'est-ce point le cas de répéter toujours avec le prophète : Bonheur au juste en dépit de toutes ses

(1) *Funus divitis antecedit lugubris turba servorum ; feretrum pauperis antecedit angelorum multitudo psallentium.* S. August. — (2) *Non sufficit ad portandum unus angelus ; plures veniunt ut chorum lætitiæ agant.* S. Jo. Chrys. — (3) *Subvenite, sancti Dei, occurrite, angeli Domini, suscipientes animam ejus et offerentes in conspectu Altissimi.* Rit. rom. — (4) *Chorus angelorum te suscipiat, ut cum Lazaro quondam paupere æternam habeas requiem* *Ibid.*

tribulations ! Malheur à l'impie au sein même de toutes ses prospérités ! *Dicite justo*, etc.

Mais là ne se borne point à la gloire des justes, ni l'opprobre des méchants après la mort. Du sein de ses tourments, le mauvais riche, selon le récit évangélique, élève trop tard, et peut être pour la première fois, vers le ciel ses regards effarés, qu'il avait durant toute sa vie tenus fixés vers la terre (1). Il voit Abraham dans la gloire, et au sein d'Abraham ce même Lazare que de son vivant il voyait tous les jours couché devant sa porte, et qu'il ne daignait même pas regarder (2).

Apprenons de là que les réprouvés dans l'enfer auront devant les yeux ceux d'entre les élus qu'ils auront persécutés sur la terre, et dont la vue, en les glaçant d'effroi, ne fera qu'ajouter à leurs supplices (3). Ils les verront pleins de sécurité et triomphants, ceux qui furent les jouets et les victimes de leurs injustices et de leur cruauté (4). Ah ! les voilà ! diront-ils, ceux pour lesquels nous eûmes tant de mépris. Leur sagesse, à nos yeux, n'était qu'imbécilité, leur délicatesse de conscience que sottise, leur religion et leur foi que superstitions, faiblesse et dégradation de la raison humaine ! Nous seuls nous fûmes les vrais insensés. Les voilà rangés au nombre des enfants de Dieu, en pleine possession de la félicité des saints (5) !

Nicentius aperçoit donc et reconnaît ce Lazare jadis si méprisé et si pauvre, maintenant riche de bonheur, au point qu'il peut en donner aux autres, sans craindre de jamais en manquer lui-même. Père Abraham ! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs et de sanglots, ayez compassion de moi ! *Pater Abraham, miserere mei*. Envoyez-moi pour un instant ce Lazare que vous pressez sur votre cœur. Dites-lui qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, car je souffre d'horribles tourments dans cette flamme (6).

Et Abraham, que répond-il à cette prière désolée ? — Mon fils, souviens-toi que durant ta vie tu as reçu ce qui te revenait de ta part de bonheur, et Lazare aussi ce qui lui revenait de sa part dans la distribution des maux. Il est donc équitable que Lazare ait aujourd'hui en partage les consolations, et toi les tourments ; et

(1) Cum esset in tormentis elevans oculos. Luc. xvi, 23. — (2) Vidit Abraham et Lazarum in sinu ejus. *Ibid.* — Videntes turbubuntur timore horribili. Sap. v, 2.—

(4) Stabant justi in magna constantia adversus eos qui se angustiauerunt. *Id.* v. 1.

— (5) Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam. *Ibid.* 4. — (6) Mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam et refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma. Luc. xvi, 24.

que, comme il n'a plus rien à craindre, toi tu n'aies plus rien à espérer (1).

Que de philosophie et de profonde sagesse dans cette réponse ! Savez-vous, en effet, pourquoi les philosophes incrédules tombent en tant d'erreurs sur la fin de l'homme en ce monde et sur l'économie de la Providence dans la distribution des biens d'ici-bas ? C'est uniquement parce qu'ils séparent le ciel d'avec la terre, le temps d'avec l'éternité, la vie présente d'avec la vie future, Dieu d'avec l'homme. On sépare la prospérité des méchants d'avec cette vie de supplices qui les attend dans l'autre monde. On sépare les souffrances du juste pendant la vie d'avec les récompenses qui lui sont réservées après la mort. Dès lors tout est énigme, obscurité, incertitude, tout est inconciliable, incompréhensible.

Ne vous étonnez donc point si dans ce discours je ne discute pas et si je me contente d'exposer. Dans l'histoire de ces deux hommes, c'est l'histoire philosophique de l'humanité tout entière qui se déroule devant nous, au flambeau de cette histoire tout s'harmonise, tout s'explique, et le bonheur des méchants et les malheurs des gens de bien. Elle vous apprend que la destinée de l'homme n'est pas complète ici-bas. La vie présente n'est que l'enfance ; c'est dans la vie future seulement que l'homme arrive à l'âge mûr, à l'âge parfait. En envisageant ainsi les deux termes, vous saisirez l'histoire complète de l'homme. Vous verrez et le bonheur et le malheur du présent, balancés avec une rigoureuse justice par les maux et les biens de l'éternité. Ainsi tout est juste, tout est équitable dans le plan de Dieu.

Or cette justice et cette équité sont de tout point irréprochables et à l'abri de toute recherche. Remarquez en effet, avec S. Grégoire, qu'il n'est pas dit simplement dans l'Evangile que Nicentius et Lazare aient reçu une part quelconque de biens et de maux, mais d'après l'énergie de l'expression, justement la part de biens ou de maux qui leur revenait : *recepisti*, vous avez reçu comme rétribution. Jésus-Christ n'a pas dit : *accepisti*, mais *recepisti*. Or il y a là une grande et importante leçon. Nous sommes ainsi avertis que Nicentius a pu recevoir sa part de bien en récompense de quelque bonne œuvre, de la pratique de quelque vertu, et de même aussi Lazare a pu recevoir sa part des maux de la vie en expiation de de quelques fautes qu'il a pu commettre (2). Non pourtant qu'il faille mesurer les biens et les maux présents, d'après les seules

(1) Fili recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu autem crucioris. Luc. xvi, 25. — (2) Indicatur aliquod boni habuisse ex quo in hac vita bona receperit, et Lazarus habuisse malum quo puniretur. S. Gregor.

vertus et les seuls démerites ; car Dieu se réserve toujours le droit d'agir avec des intentions multiples. Toujours est-il, selon la remarque d'Euthymius, qu'il n'y a pas au monde d'âme si méchante qui n'ait quelque vertu, et il n'y a pas d'âme si vertueuse qui n'ait quelque imperfection. Dieu donc souvent récompense par des biens temporels les quelques bonnes actions des méchants qu'il ne pourrait récompenser dans l'autre vie, et il fait expier aux justes leurs imperfections qui ne peuvent les suivre au ciel.

Tremblez donc, dit encore S. Grégoire, si vous voyez que tout vous réussit dans ce monde. Tremblez, au lieu de vous enorgueillir de vos richesses et d'une prospérité toujours croissante. Vous avez toujours à craindre que ce ne soit la récompense temporelle de quelques-uns de vos actes vertueux, récompense qui devra vous faire perdre tout espoir d'une récompense éternelle (1). Tremblez de peur qu'en secondant tout vos désirs, Dieu ne vous traite comme des condamnés à mort à qui l'on donne tout ce qu'ils demandent ; comme des malades désespérés auxquels le médecin ne refuse plus rien de ce qu'ils désirent. Tremblez qu'il ne vous livre en pâture les biens matériels que parce que vous ne pouvez prétendre aux biens spirituels. Tremblez qu'il ne vous épargne et ne vous récompense dans cette vie que parce que vous n'avez en perspective que des châtimens dans la vie à venir.

Ah ! Dieu n'est jamais plus à craindre pour l'homme que lorsqu'il semble plus indulgent. Dieu ne punit jamais l'homme plus sévèrement que lorsqu'il le laisse prospérer davantage ici-bas, et il ne laisse ainsi prospérer que parce qu'il le voit incapable, à cause de ses vices, d'aspirer au bonheur de la vie à venir. Par conséquent, plus est grand le bien qu'il lui accorde, plus est redoutable la punition qu'il lui réserve.

Et vous, au contraire, âmes chrétiennes, dont la vie, comme celle de Lazare, n'est qu'un enchaînement de tribulations, d'amertumes et de croix, n'allez pas pour cela dire que Dieu ne vous aime pas, qu'il ne vous console pas, qu'il vous délaisse et vous oublie. Est-ce peut-être que Dieu n'aimait pas la sainte Vierge sa mère, les apôtres ses frères, les martyrs et les saints ses amis, dont la vie n'a été qu'une longue chaîne de souffrances et de persécutions ? Non, non, tout au contraire : le Dieu qui aime l'homme est le Dieu qui l'éprouve, qui l'humilie, qui l'afflige, et non le Dieu qui le laisse prospérer en ce monde. Il l'a dit lui-même : « Ceux

(1) *Ipsium bonum pertimescite, ne vobis pro quorundam actuum retributione sit datum.* S. Gregor.

que j'aime, je les éprouve et je les châtie (1). » Comme Lazare, malgré votre honnêteté, votre justice, votre piété, vous avez des passions à corriger, des taches à effacer, des torts à expier. Par les tribulations corporelles, il purifie et enrichit votre âme ; par la privation des biens de la terre, il vous prépare à la possession des biens du ciel ; et, tandis qu'il vous traite avec tant de sévérité dans le temps, il vous dispose et vous façonne à la vraie félicité, à celle qui n'aura pas de terme. Telle est la grande leçon que Jésus-Christ a voulu nous présenter dans l'histoire du mauvais riche et du mendiant vertueux.

S. Jean Chrysostôme voudrait que tout chrétien eût dans sa chambre cette histoire reproduite en tableau, afin de l'avoir toujours sous les yeux et de ne l'oublier jamais. C'est en effet une éloquente apologie de la Providence, et l'explication sensible du mystère de l'inégale distribution des biens de ce monde. C'est l'espérance du juste et la terreur du méchant ; c'est la consolation dans le malheur et le désillusionnement dans la prospérité ; c'est le préservatif contre les séductions du monde qui nous sourit, et la force de la patience contre le monde qui nous persécute ; c'est la règle de la vie et la consolation de la mort.

Quel avantage ont donc apporté au riche ses plaisirs ? Aucun. Quel dommage ont causé au pauvre ses douleurs ? Aucun. Qu'est-il resté au riche de tous ses biens ? Rien, excepté le remords et le châtiment. Qu'est-il resté au pauvre de tous ses maux ? Rien, excepté le mérite et la récompense (2). Combien gémit aujourd'hui Nicentius d'avoir été autrefois si heureux ! Combien se réjouit Lazare d'avoir été si affligé ! Que ne donnerait pas Nicentius pour avoir plutôt passé sa vie dans la misère et les douleurs de Lazare ! Quels remerciements Lazare n'adresse-t-il pas à Dieu, pour lui avoir laissé ignorer la prospérité et la corruption de Nicentius !

Et maintenant, que vous semble-t-il du tableau que le divin Maître nous a mis sous les yeux ? Que dites-vous de ces deux vies et de ces deux morts ? Laquelle des deux vous paraît précieuse et digne d'envie ? Laquelle funeste et déplorable ? Lorsque la mort arrivera pour nous aussi, qui d'entre nous voudra avoir été heureux à la manière de Nicentius ? Qui ne voudra, au contraire, avoir été affligé comme Lazare ? Courage donc, hommes honorables par votre naissance et par vos vertus, ouvriers honnêtes et religieux, femmes et filles, qui, n'enviez d'autre parure que celle de la modestie et de la piété, chrétiens fidèles à tous les devoirs de la

(1) Ego quos amo arguo et castigo. Apoc. III, 19. — (2) Nec tamen pauperem frangere adversa, nec diviti secunda omnia profuerunt. S. Petr. Chrysol.

famille et de la religion, mais qui tous vous voyez en ce monde pauvres, humiliés, souvent molestés, ou même persécutés, vous tous qui paraissez condamnés par une Providence trop sévère à ne vous nourrir que du pain des larmes et de la douleur, levez vos yeux au ciel, ouvrez vos cœurs à l'espérance. Faites, en méditant les leçons du divin Maître, une halte salutaire dans votre douloureux pèlerinage (1). Attendez avec une volonté ferme et constante le moment de la mort, où Dieu se réserve de réparer toutes les injustices et de remettre toutes choses dans l'ordre. Ce ne sont, après tout, que quelques jours à attendre; gardons-nous de vouloir rien anticiper ni précipiter par impatience. Et nous verrons que si Dieu a voulu assurer le bonheur des pauvres dans la vie à venir, il ne l'a pas non plus oublié pour la vie présente.

II. — Nous remarquerons d'abord que Nicentius n'était ni un Samaritain, ni un infidèle ou Gentil. Il n'était pas non plus un de ces riches incrédules qui veulent la religion pour le peuple, et se réservent le droit d'y être indifférents ou de s'en moquer pour eux-mêmes. Il était un adorateur du vrai Dieu, un bon Juif au fond, un fils d'Abraham, non seulement par le sang, mais aussi par la foi. Car nous venons de voir qu'il appelait Abraham son père, *Pater Abraham!* et que, réciproquement, Abraham l'a appelé son fils. « Souvenez-vous, mon fils. » *Recordare, fili.*

Nicentius ne paraît pas non plus avoir été un de ces riches dont la fortune, trop grande et trop rapide, fait douter qu'elle soit entièrement pure. Ses richesses ne devaient rien à l'usure, au vol, à l'injustice, il ne s'en servait pas pour opprimer les inférieurs, pour combattre les égaux, pour servir ses vengeances, pour acheter des serments, corrompre la vertu et ourdir des trames injustes. L'Evangile ne l'accuse de rien de tout cela, ni n'insinue rien de pareil. L'Evangile accuse seulement la somptuosité de ses repas, les superfluités de son luxe et son insensibilité pour les malheureux.

C'était donc un riche qui aujourd'hui passerait pour un seigneur de bon goût et de grand cœur, faisant prospérer les arts et se ménageant des amis. On l'appellerait un honnête homme, une bonne nature; si vous voulez, un bon vivant, qui, sans faire tort à personne, savait jouir pour lui-même et se faire honneur de sa fortune. Or cet honnête homme, que nos modernes philosophes auraient placés dans leur troisième ciel, en compagnie de Socrate et de Lucullus, Jésus-Christ nous assure qu'en mourant, cet honnête

(1) Surgite postquam sederitis qui manducat il panem doloris. Ps cxxvi, 2.

homme descendit tout droit en enfer. *Mortuus est dives et sepultus est in inferno.*

Mais pourquoi un sort aussi rigoureux réservé à cette homme riche ? Est-ce, comme on veut le faire croire de nos jours, que les richesses, même quand elles ne doivent rien au crime, sont un crime par elles-mêmes ? Non ! mille fois non ! Les richesses acquises par des moyens honorables sont souvent des dons de la bonté divine, et l'on peut en user sans blesser la loi de Dieu. Mais, souvenons-nous, M. F., que Nicentius voyait tous les jours près du seuil de son palais le pauvre Lazare couvert de plaies et tourmenté par la faim, et qu'il lui refusait jusques aux miettes de sa table. Voilà tout son crime, la source unique de sa perte.

Nicentius ne fut pas damné, dit S. Jean Chrysostôme, pour avoir été riche, mais pour n'avoir pas été miséricordieux (1).

Nicentius, dit S. Grégoire, n'est pas damné pour avoir volé le bien d'autrui, mais pour n'avoir pas fait un bon usage de son propre bien (2).

Nicentius, enfin, n'est pas damné, dit S. Ambroise, pour avoir fait bonne chère lui-même, mais pour n'avoir pas donné à manger au pauvre qui mourait de faim, et pour s'être ainsi rendu coupable d'homicide (3).

Voilà donc, conclut S. Augustin, la grande loi de l'aumône revêtue d'une sanction solennelle par l'exemple de ce riche, condamné au feu de l'enfer, non pour s'être livré à tous les vices de l'opulence, mais pour avoir négligé les devoirs et la pratique de la charité (4). Quelles sont les nouvelles théories du jour que l'on oserait mettre en parallèle avec cette loi de la charité chrétienne, qui fait un devoir à tous ceux qui ont du bien d'en partager le superflu avec ceux qui n'ont aucun bien ? Non, sous l'empire de la loi chrétienne, aucun de ceux qui ont de l'aisance ne peut se rassurer ni se faire illusion, en disant : « Je vis de mon bien. Je n'en fais usage que pour moi et pour ma famille (5). » Mais vous devrez vous rappeler qu'une portion de ce bien que Dieu vous a départi, il l'a destinée au pauvre, et vous le devez au pauvre par ordre de Dieu ; et, si vous le retenez pour vous, vous ne pourrez pas sans doute être jugé et puni par les tribunaux des hommes ; mais, à l'exemple de Nicentius, vous serez jugé et puni au tribunal de Dieu.

(1) Non quia dives fuerat torquetur, sed quia misericors non fuerat. S. Jo. Chrys. — (2) Non reprehenditur quia aliena rapuerit, sed quia sua male erogaverit. S. Gregor. — (3) Non pavisti ; occidisti. S. S. Ambros. — (4) Audiant irrogari supplicia his qui nolunt erogare subsidia. S. August. — (5) Nemo se securum existimet dicens : Ego aliena non rapio ; concessis licite fruor. *Id.*

Nos modernes utopistes qui croient en toutes choses avoir découvert des moyens d'aller au but et plus vite et plus sûrement que le souverain Législateur, ne manqueront pas de trouver un peu lente et peu efficace la voie d'appel à la suprême justice ; eux, ils vont par les plus courts chemins. Ils ont d'abord décrété de supprimer non seulement la mendicité, mais la pauvreté elle-même. S'insurgeant contre l'arrêt qui est prononcé : Vous aurez toujours des pauvres parmi vous (1), ils ont prononcé leur arrêt contradictoire : Il n'y aura plus de pauvres parmi vous ! Et la pauvreté, comme une nouvelle plaie d'Égypte, est venue couvrir la terre entière ; et, sous la verge de leurs législations malavisées, elle s'est implantée plus menaçante et plus horrible, revêtant la forme du paupérisme. Lois de la division des héritages, lois d'égalité absolue, lois hostiles aux communautés religieuses, lois restrictives du pouvoir paternel, lois de taxes pour les pauvres, etc., tout s'est tourné en multiplication indéfinie de toutes les formes de la misère.

Ah ! plutôt laissons faire le véritable fondateur et ordonnateur de toute société humaine. Celui qui a su exhausser les montagnes et creuser le lit des fleuves dans l'ordre physique, celui qui sait donner la pâture au petit de l'oiseau qui l'invoque (2), celui-là aussi sait coordonner entre eux, sans les détruire et sans les mettre aux prises les uns avec les autres, tous les rangs et tous les éléments de l'ordre social. Dans cet arrangement admirable dont la loi chrétienne peut seule réaliser l'idéal, tous les égoïsmes sont efficacement combattus, parce que nul homme n'existe pour lui-même. Tandis qu'avec tout son verbiage de philanthropie, la philosophie humanitaire, partant de l'isolement de l'esprit, conduit aussi à l'isolement du cœur ; la religion chrétienne partant de Dieu, s'appuyant sur Dieu, conduit tous les hommes à Dieu, et trouve partout sous sa main les liens puissants qui doivent relier les hommes dans l'unité.

Ce merveilleux caractère de la religion de Jésus-Christ ne resplendit mieux nulle part que dans les correctifs qu'elle applique à l'inégalité des conditions.

En effet, dit S. Pierre Chrysologue, ce n'est point par hasard, mais par une disposition toute providentielle de Dieu, que ces deux hommes, Nicentius et Lazare, se sont rencontrés en un même lieu, en un même temps ; car, si Lazare, malade de corps et pauvre de biens temporels, avait besoin des secours et de l'assistance du

(1) *Semper pauperes habetis vobiscum.* Matth. xi, 6. — (2) *Qui dat escam pullis corvorum invocantibus eum.* Ps. cxlvi, 9.

riche, celui-ci à son tour beaucoup plus malade, beaucoup plus pauvre selon l'esprit, avait besoin des prières et de l'intercession de Lazare (1).

Voilà donc, reprend S. Paulin, l'économie du Dieu Rédempteur. Lorsqu'il met tant de Lazares sous les yeux des heureux du siècle, il veut que le juste, dans sa pauvreté, trouve une assistance assurée dans l'abondance et les libéralités du riche ; et que le riche, à son tour, trouve un moyen de sanctification et de salut dans la reconnaissance et les prières du pauvre (2).

Hélas ! si le pauvre est malheureux à cause de sa misère, le riche l'est bien davantage à cause de ses passions. Outre les tentations communes à tous, outre la corruption naturelle qui se trouve dans tous, il y a pour le riche les tentations inséparables des richesses. Il ne peut triompher de cette double série de tentations sans la grâce ; et la grâce, il ne l'obtiendra bien souvent qu'autant que le pauvre secouru par lui la demandera pour lui (3).

Ainsi tout se coordonne. Si le riche est pour le pauvre le ministre du Dieu créateur, le pauvre est pour le riche le ministre du Dieu sanctificateur. Comme le riche tient en ses mains la vie du pauvre ici-bas, le pauvre tient aussi en ses mains le salut du riche pour la vie à venir. Comme le riche a le beau privilège de faire des heureux dans le temps, le pauvre a le privilège plus précieux encore de faire des heureux pour l'éternité.

Soyons donc, mes frères, compatissants et charitables, soyons-le jusqu'à la générosité, envers les pauvres que Jésus-Christ appelle ses amis.. Faisons servir à leur soulagement ce qui pourrait ne servir qu'à notre perte. Convertissons en aumônes, qui deviendront le contre-poison de tous les vices, un superflu qui jusqu'ici peut-être ne servit que d'aliment aux plus funestes passions.

Lors même que vous prendrez des plaisirs innocents, au sein de vos familles, n'oubliez pas le pauvre ; prenez sur ces plaisirs la dîme qui doit réjouir le pauvre ; et payez l'amende des excès qui peuvent se mêler même aux joies permises. N'oubliez pas que, tandis que vous avez du bien même pour suffire à vos amusements, le pauvre, lui, sera heureux d'obtenir de vos dons le strict nécessaire. Lorsque vos entreprises, vos industries, auront été couronnées de succès, n'oubliez pas non plus de faire la part du pauvre. Songez que ses prières vous sont indispensables, pour vous assurer la possession de ce que vous aurez acquis. Plus libre d'esprit et de

(1) *Ægrotabant ambo, paupera corpore, dives mente. S. Petr. Chrys. — (2) Divitem pauperi, pauperem diviti præparavit. S. Paulin. — (3) Quidam sine eleemosynis salvari non possunt, adeo sunt cupiditatibus irretiti. S. Augustin.*

cœur par l'effet de vos générosités, il fera plus facilement monter sa prière pour vous vers le Seigneur.

De cette manière vous aurez d'abord moins à craindre ces funestes catastrophes qui, en quelques jours, renversent les plus grandes fortunes et jettent tant de familles dans les bras de l'indigence. D'après l'oracle de l'Esprit-Saint, la pauvreté n'entre pas dans les maisons qui sont toujours ouvertes aux pauvres. Les pauvres secourus forment une véritable compagnie d'assurance contre la pauvreté. Non, celui qui donne au pauvre ne connaîtra pas l'indigence (1).

Ensuite, heureux autant qu'on peut l'être en cette vie, vous éviterez après la mort le triste sort du mauvais riche. Quoique riches en ce monde, vous partagerez le bonheur des pauvres dans l'autre. Les pauvres que vous avez secourus seront pour vous des anges qui viendront à la rencontre de votre âme pour la porter au ciel et la déposer dans le sein de Dieu. On parle quelquefois de l'ingratitude des pauvres. L'un des chefs-d'œuvre de la grâce divine, c'est le pauvre rendu reconnaissant par une aumône vraiment chrétienne, par une aumône puisée au cœur du divin Maître et portant avec elle le feu vivifiant de la charité. Faites ainsi l'aumône, et vous éprouverez, à votre grand avantage, que tout est bien pour le juste. Toute bonne œuvre partie de son cœur et de sa main lui profite à lui et aux autres et pour le temps et pour l'éternité : *Dicite justo quoniam bene!* Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA CONVERSION DE ZACHÉE (2)

PAR LE PÈRE VENTURA

Appelé à vous dire quelques mots d'édification à propos de l'inauguration de cette chapelle, je n'ai pas cru pouvoir faire mieux que de vous lire l'évangile marqué pour la consécration des églises, et de commenter le récit de la merveilleuse et touchante conversion du publicain Zachée. Je serai simple dans cette explication du texte sacré. L'Évangile n'a pas besoin de vains ornements de

(1) Qui dat pauperi non indigebit. Prov. xxviii, 17. — (2) Préchée pour la bénédiction d'une chapelle (1851).

la parole humaine. C'est une parole divine qui a toujours en elle-même la vertu d'éclairer les esprits, de consoler et guérir les cœurs. Le récit est d'ailleurs en lui-même bien digne de vous intéresser. C'est le récit de l'un des plus grands miracles opéré par Notre-Seigneur, et qui révèle de la manière la plus frappante sa puissance et sa divinité.

Remarquez : il s'agit de la conversion d'un homme possédé de la passion des richesses, c'est-à-dire la passion la plus forte, la plus indomptable, la plus vivace de toutes ; la passion qui, après avoir tyrannisé l'homme tout le long de sa vie, ne le quitte pas même sous les glaces de l'âge. Il s'agit de la conversion d'un avare, le plus grand miracle, en effet, que puisse opérer la grâce divine, parce que la rage de l'or est la pire de toutes les idolâtries.

Personne, je crois, n'ignore que la ville de Jéricho fut jadis prise et détruite par Josué, et que ses inexpugnables remparts, avec leurs hautes murailles, tombèrent non pas battues par les machines de guerres, mais ébranlées par le son plus redoutable des trompettes sacerdotales ; non pas par les efforts de l'homme, mais par l'action irrésistible de la puissance divine.

Or, puisque tous les faits de l'Ancien Testament sont en même temps historiquement vrais et mystérieusement prophétiques, il nous sera facile de reconnaître ici la figure des admirables conquêtes de l'Evangile. Ainsi, selon S. Jérôme, cette ville superbe de Jéricho, qu'aucune force humaine n'avait pu abattre, et que les trompettes lévétiques seules réduisirent en un monceau de ruines, figura et prophétisa hautement la chute du paganisme. C'est bien là ce monde idolâtre, qu'aucune puissance humaine n'avait pu subjuguier, et qui, à la voix des prédicateurs de l'Evangile, devait tomber en poudre devant la puissance du véritable Josué.

Or il a plu à notre aimable Sauveur de nous donner pendant sa vie un esai du grand prodige de la conversion des Gentils, en convertissant lui-même dans la ville de Jéricho, figure du monde idolâtre, Zachée et sa famille avec bon nombre de ses concitoyens.

C'est pour cela que S. Luc commence le récit de cette merveilleuse conversion en nous apprenant que Jésus, entré à Jéricho, parcourait la ville (1). Il faut ne jamais oublier que, dans l'Evangile, il n'y a pas de mot superflu, de circonstance indifférente. Chaque mot a une grande portée, chaque circonstance renferme quelque vertu et quelque mystère ; c'est la remarque de S. Augustin : « Autant de paroles, autant de mystères (1). »

(1) Ingressus Jesus perambulabat Jericho. Luc. xix, 1. — (2) Quot verba, tot mysteria. S. August.

La nouvelle Jéricho, édiflée sur les ruines de l'ancienne, était, au temps de Jésus-Christ, une grande ville. Il y avait donc grand nombre de percepteurs, fermiers des impôts publics. Ces collecteurs exerçaient leurs fonctions sous un chef, que nous appellerions dans nos mœurs actuelles directeur général des contributions, lequel s'appelait *gabba*, et ses subordonnés *gabbaïm*, et, par un surnom odieux, on les appelait encore *parisim*, c'est-à-dire larrons, et ils étaient réputés infâmes par les Juifs. On conçoit que le chef devait être plus odieux encore que ses subordonnés. Or voici ce qui nous est dit de celui que le Sauveur va convertir : Il y avait un homme nommé Zachée, chef des publicains et très-riche (1).

Ce n'est pas sans raison, remarque S. Pierre Chrysologue, que l'Evangile signale ici la résidence, la fonction, la position de fortune de cet homme.

Les grandes richesses ne sont pas sans iniquité. Les fautes des chefs ont toujours plus de portée et de plus funestes suites ; les grandes villes offrent un appât à de plus grandes injustices. Toutes ces circonstances se réunissent dans Zachée pour en faire un grand coupable. Mais l'Evangéliste ne s'attache à mettre ici en relief la gravité des fautes que pour mieux faire briller les merveilles de la miséricorde (2). S. Ambroise ajoute que Zachée n'est présenté sous des couleurs aussi défavorables que pour relever l'espérance de ceux que pourrait abattre l'énormité de leurs fautes. Que nul ne désespère, lorsque le pardon est assuré à celui dont la fortune n'était qu'un édifice de fraude et d'iniquité (3).

Mais ne disons pas trop de mal du publicain Zachée. Après tout il y avait du bon dans cet usurier. L'avarice n'avait pas encore éteint tout-à-fait en lui le sentiment religieux. Préoccupé du soin de grossir les richesses qui ne servent qu'à procurer les avantages et les plaisirs du corps, il n'avait pas complètement oublié son âme. La preuve en est que depuis longtemps il se mourait d'envie de voir Jésus-Christ, de s'assurer s'il était vraiment le Messie attendu, et ce désir n'était pas une curiosité vaine (4).

Heureux Zachée ! s'écrie ici S. Fulgence. Le désir de voir Jésus-Christ par les yeux du corps, est une preuve qu'il l'avait déjà entrevu des yeux de l'esprit et qu'il n'était pas sans quelque idée de la grandeur de ce personnage divin (5). Ce désir si ardent, si pur, si désintéressé, était déjà une prière ; et cette prière ne pouvait pas

(1) Et ecce vir nemine Zachæus ; et hic princeps erat publicanorum, et ipse dives. Luc. xix, 2. — (2) Ex loco, persona, officio reatus magnitudo monstratur, ut ex magnitudine criminis magnitudo misericordiæ eluceat. S. Petr. Chrys. — (3) Ne quis de se desperet, quando iste pervenit ad gratiam cui census in fraude. S. Ambros. — (4) Cupiebat videre Jesum quis esset. Luc. xix, 3. — (5) Cupiebat videre facie, quem viderat mente. S. Fulg.

manquer d'être exaucée auprès de ce Dieu de bonté, dont les oreilles sont toujours ouvertes au cri des pauvres d'esprit c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent la misère de leur âme et viennent aux pieds de Jésus-Christ chercher le moyen de la faire cesser (1). Oui, heureux Zachée, tu verras le Sauveur, puisque tu veux le voir. Ce Dieu tout aimable ne se cache qu'à l'orgueil des faux sages et des faux savants. Il ne se cache qu'à l'audace insensée, aux intentions sacrilèges des faux philosophes qui ne sondent la religion que pour s'en débarrasser et la combattre. Ceux-là, il les laisse, comme les Juifs, dans cet aveuglement pénal, où ils ne voient ni n'entendent plus rien, et où reniant Dieu ils finissent par se renier eux-mêmes. Mais quant à ces *petits*, selon l'Evangile, esprits vraiment humbles et dociles, qui ne le cherchent que pour croire en lui et l'adorer, ce divin Sauveur va lui-même à leur rencontre, il se révèle à eux, il leur donne l'intelligence et le goût de ses mystères (2). Oui, Zachée, tu verras le Seigneur, tu te convertiras à lui, tu sortiras pour toujours de la fange de tes vices ; car il est impossible, dit un interprète, qu'un pécheur tourne vers Jésus-Christ un regard de confiance et d'amour, et qu'il reste dans son péché (3).

Mais malgré tous ses efforts, Zachée n'avait pu satisfaire son désir. Il était malheureusement de très petite taille, et d'au milieu de la foule où il se perdait il n'avait pu fixer ses regards sur le visage adorable du Sauveur (4).

Foule importune ! s'écrie Eusèbe d'Emèse, qui éloigne et repousse cet homme loin du véritable, du seul et unique bien (5) ! Eloigne-toi donc un instant, foule importune ! Place au désir sincère ! place à la bonne foi et à l'intention droite, qui seuls ont le droit d'approcher du Seigneur et de s'entendre avec lui ! Mais que dis-je ? La véritable foule qui empêche Zachée de voir Jésus-Christ n'est pas cette foule compacte qui lui barre le chemin, c'est bien plutôt cette légion de vices qui le dégradent et l'obsède de toutes parts (6). Ah ! lorsqu'on est bien avant engagé dans la vie du monde, lorsqu'on n'existe que pour les intérêts du monde, pour les passions du monde, pour les plaisirs du monde, bientôt on ne respire plus qu'une atmosphère viciée par les ardeurs de toutes les concupiscences, bientôt aussi l'âme est en grand danger de périr par une sorte d'asphyxie morale. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'âme n'est plus capable d'apercevoir ni de goûter les beau-

(1) *Desiderium pauperum auxiavit Dominus. Ps. x. 17.* — (2) *Absconditi hæc a sapientibus ; et revelasti ea parvulis. Matth. xi. 25.* — (3) *Qui videt Jesum non potest vitium immorari. Corn. a Lapide.* — (4) *Et non poterat præ turba, quia statura pusillus erat. Luc. xix. 3.* — (5) *Mala turba quæ a tanto taliquid bono hominem deturbat. Euseb. Emis.* — (6) *Turba ista quæ eum retardabat, non erat tam virorum quam peccatorum. Ibid.*

tés, les sublimes grandeurs de la religion, les charmes de la vertu, les attraites de la grâce. Autour d'elle s'est condensée la foule qui l'empêche de regarder en face Jésus-Christ (1). Pour voir le divin Sauveur dans le miroir de la foi, pour le découvrir au fond des énigmes de ses mystères, pour apercevoir tout ce qu'il y a de vrai là où l'incrédule ne voit qu'erreur et superstition, pour goûter tout ce qu'il y a de grandeur et de gloire, là où l'incrédule ne voit qu'abjection et bassesse, il faut se retirer du monde, il faut se soustraire aux influences voluptueuses et corruptrices du monde, et c'est ce qu'à fait Zachée.

Désirer, c'est aimer ; et l'amour, lorsqu'il profond et sincère, est toujours industrieux et sûr d'arriver à ses fins. Que fait donc Zachée ? Une multitude d'enfants bondissant de joie précédait toujours Jésus-Christ dans ses marches. Ces troupes d'anges terrestres étaient bien dignes d'annoncer et de fêter le Seigneur. L'innocence n'est-elle pas le plus beau cortège de la Divinité ? A l'apparition de ce cortège d'enfants, Zachée a deviné le chemin que Jésus va suivre. Il court devant, grimpe, non sans effort, sur un sycomore et se tient debout entre les branches, les yeux fixés du côté que Jésus devait venir (2). Enfin, se disait-il en lui-même, je le verrai, je pourrai librement jouir du bonheur de le contempler !

Ce n'est pas sans raison, remarque S. Pierre Chrysologue, que l'Evangile a désigné par son espèce l'arbre sur lequel Zachée est monté. Le sycomore des Orientaux est ce que les Latins ont appelé *figus fatua*, comme qui dirait : figuier insensé (3). Or c'est des feuilles d'un figuier qu'Adam et Eve se firent des ceintures pour couvrir leur nudité après leur faute (4). Il y a dans ce rapprochement de profonds et gracieux mystères. Zachée a recours au même arbre que nos premiers parents ; mais c'est pour cacher une autre sorte de nudité, c'est pour voiler la nudité de son âme que l'avarice avait dépouillée de tout bien spirituel (5).

Mais comment le Seigneur a-t-il fourni à Zachée le moyen de couvrir la nudité de son âme ? Le sycomore n'est appelé *figus fatua* figuier insensé, que par antiphrase ; car, selon la remarque de Pline, il est au contraire le plus sage des arbres, et il n'expose jamais ses bourgeons aux atteintes du froid ; mais, quand le froid est passé, il les fait éclore soudainement en une seule nuit. Cet arbre est donc

(1) Qua qui circumdatus est Christum videre non potest. Euseb. Emiss. — (2) Et præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum, quia inde erat transiturus. Luc. ix, 4. — (3) Quelque étrange que puisse d'abord sembler cette épithète, elle a ses analogues dans la langue française. On dit, par exemple : vigne folle, folle avoine, etc. — (4) Conserunt folia ficus, et fecerunt sibi perizomata. Gen. iii, 7. — (5) In mysterio ascendit in arborem sycomorum, ut, unde Adam texerat nuditatem corporis Zacchæus, inde avaritiæ nuditatem velaret. S. Petr. Chrysol.

une belle figure de l'arbre de la croix, qui, d'après S. Paul, n'a rien d'insensé que pour l'orgueil du philosophe païen, tandis que, pour les vrais chrétiens, la croix est l'arbre de la sagesse et de la puissance de Dieu (1). Le sycomore produit d'ailleurs un fruit et distille un suc qui ne manque pas de douceur, et sous ce rapport, selon le vénérable Bède, il est aussi une image de la croix de Jésus-Christ, qui, pendant qu'elle est dédaignée et tournée en ridicule par les mécréants comme une folie, ne renferme pas moins pour les âmes fidèles d'ineffables joies et d'ineffables consolations (2). Or, voyez comme dans les livres saints l'Ancien et le Nouveau Testament se coordonnent et s'expliquent l'un par l'autre. Il est dit d'Adam devenu pécheur, qu'effrayé de son attentat il alla, tout tremblant avec sa compagne, se cacher parmi les arbres du paradis (3). Or, il ne faut pas croire, dit Origène, qu'Adam ait fait cela sans se rendre compte de ce qu'il faisait et seulement sous l'impression de son imagination frappée et troublée par la peur. Non, mais ce fut par un instinct prophétique qu'il se réfugia dans cet asile. Il pressentait dès lors et il révélait au genre humain le grand mystère d'espérance qu'il y a pour l'homme pécheur dans l'arbre de la croix, contre les menaces de la justice de Dieu (4). Zachée donc allant chercher dans un arbre le moyen de voir Jésus-Christ, et trouvant par cet arbre sa conversion et son salut, c'est Zachée accomplissant en lui-même ce qu'Adam avait prophétisé; car ce fut à cet arbre qu'il dut de voir Jésus-Christ, ce fut à cet arbre qu'il dut bien réellement son salut.

Oui, Seigneur, nous savons maintenant où trouver le bouclier qui nous défendra contre les coups de votre justice. Nous nous cacherons derrière votre croix; là les traits de votre justice ne sauraient nous atteindre. Nous nous abriterons sous les branches de cet arbre sur lesquelles vous avez étendu vos bras. Ce sont là ces ailes de votre miséricorde sous lesquelles nous vous supplions nous-mêmes de nous protéger (5). Partout ailleurs nous ne pouvons nous attendre qu'à vos justes vengeances; ici nous serons reçus sous votre protection. C'est là que le premier homme connût son Rédempteur; car c'est là qu'il reçut la promesse de son pardon, qu'il vit de loin et salua l'objet de son espérance (6). C'est près de cet arbre que Jésus-Christ passe, qu'il voit l'homme pécheur et

(1) Gentibus stultitia... his qui salvi fiunt Dei virtus et Dei sapientia. I. Cor. II, 23. — (2) Sycomorus, crux dominica, quæ credentes alit ut ficus, ab incredulis irridetur ut fatua. Venerab. Beda. — (3) Ut audivit vocem Dei sui abscondit se Adam et uxor ejus in medio ligni. Gen. III, 8. — (4) Non sine mystorio factum est quod Adam abscondit se in medio ligni, sed ostendens jam tunc nullum aliud peccatoribus perfugium futurum nisi in arbore crucis. Orig. — (5) Sub ombra alarum tuarum protege me. Ps. XVI, 3. — (6) A longe salutantes. Hebr. XI, 13,

qu'il est vu par l'homme ; qu'il reçoit les hommages de l'homme repentant et qu'il lui accorde son pardon, sa grâce, son amour. L'arbre de la croix, c'est là la grande école où nous apprenons à connaître Dieu et ses attributs, Jésus-Christ et tous ses mystères. Oh ! ce n'est pas en embrassant l'arbre de la science humaine que nous trouverons la science véritable, il nous perdrait comme il a perdu Adam. Loin de nous cette science, qui, lorsqu'elle n'est pas l'erreur même, est au moins le néant ; lorsqu'elle n'est pas absurde, est au moins vaine et inconsiderée ; et lorsqu'elle n'est pas corruptrice, est au moins froide et tout à fait stérile. C'est près de cet arbre de la foi que passe Jésus-Christ ; mais il ne passe que pour ceux qui y montent, qui s'y établissent comme sur un roc solide, et qui de là dominant et foulent aux pieds le monde et ses passions. C'est de là qu'on voit Jésus-Christ et qu'on reçoit de lui un regard qui réjouit et sauve. C'est de là qu'on est appelé à marcher sur ses pas et à toutes les faveurs de son amour (1).

Jésus-Christ, en passant près du sycomore du haut duquel Zachée le contemplait avec extase, élève vers lui ses yeux divins, et leurs regards se rencontrent aussi bien que leurs cœurs (2).

Heureux Zachée ! Jésus t'a vu ! tu es sauvé ! Jésus qui regarde, c'est Jésus qui choisit, qui appelle, qui aime (3). Oui, Jésus a vu Zachée des yeux du corps, mais il l'a vu bien plus encore par le regard de sa divinité. Il a regardé son esprit pour l'éclairer, son cœur pour le purifier et le sanctifier. Jésus ne l'a vu que pour lui pardonner, pour le rappeler à la vie, pour le remplir de sa grâce, pour assurer son salut (4).

Dieu de bonté et de miséricorde ! à nous, à nous aussi un de ces regards affectueux, qui, en pénétrant notre cœur, le touche et le fasse fondre en larmes de repentir et d'amour ! Divin Sauveur, Zachée n'était pas, comme nous, marqué du sceau de l'adoption par le baptême. Nous sommes donc, mieux que lui, les enfants de Dieu, les christes de Dieu. Ne nous refusez donc pas un de ces précieux regards qui nous transforment et nous fassent devenir de véritables christes, non pas seulement par le caractère extérieur et par le nom, mais aussi par toute la conduite de la vie. O Dieu, jetez un regard sur la face de votre Christ (5) !

Mais ô bonté, ô condescendance ineffable du Sauveur ! Zachée

(1) Juxta hanc fidei arborem transit Jesus ; inde videtur et videt, et ascendentes in eam Dominus respicere et ad se vocare dignatur. Ven. Bed. — (2) Cum pervenisset ad locum, suspiciens Jesus vidit illum. Luc. xix, 5. — (3) Videre Dei, eligere est, amare est. Ven. Bed. — (4) Vidit magis oculis mentis ut agnosceret salvatorem. Vidit ad veniam, respexit ad gratiam, intendit ad vitam, contemplatus est ad salutem. S. Petr. Chrysol. — (5) Respice in faciem Christi sui. Ps. LXXXIII, 10.

n'avait désiré que de voir le Seigneur ; et le Seigneur, qui accorde toujours plus qu'on ne lui demande, accorde à Zachée une grâce à laquelle il ne serait jamais attendu. Car, du ton le plus affectueux et l'appelant par son nom : « Zachée, lui dit-il, hâtez-vous de descendre ; je dois aujourd'hui faire séjour dans votre maison (1). »

Il n'est pas facile d'imaginer et moins encore de rendre le tumulte d'émotions et de sentiments divers qu'éprouva la belle âme de Zachée en entendant une si douce et si délicieuse invitation. Cette affectueuse parole, en passant par son oreille, descendit comme un baume suave dans son cœur : « Dieu de bonté, disait-il en lui-même, est-ce possible ? M'appeler par mon nom, avec tant d'amabilité, comme si j'étais l'un de ses plus fidèles disciples, moi dont la vie est si opposée à ses leçons ! Et ce n'est pas encore assez, il veut venir chez moi !... Est-ce possible ? Le Dieu de la sainteté dans la maison d'un si grand pécheur ! Eh ! d'où peut me venir une faveur si grande et si peu attendue ? Ah ! je ne suis pas digne qu'il daigne seulement passer devant ma demeure ; comment oserai-je l'y recevoir ? Mais reprenons courage, il saura bien par sa grâce faire que ma maison ne soit pas tout à fait indigne de lui. Lui-même en sera l'ornement et la sainteté... » — Et ce disant, partagé entre la confusion et la reconnaissance, entre l'humilité et l'amour, Zachée se précipite au bas de l'arbre, vole à la maison porter l'avis que le Seigneur allait arriver. Il donne ses ordres afin que tout le monde soit prêt et que Jésus soit reçu avec les plus grands honneurs. Il revient alors sur ses pas et se porte à la rencontre du Seigneur. Il le reçoit au seuil de sa maison avec les démonstrations de la plus grande humilité mêlée aux transports de la plus douce joie (2).

Ici, à défaut de réflexion, il pourrait arriver qu'on se fit cette demande : Comment l'aimable Sauveur, si humble, si discret, si éloigné de s'imposer à personne, s'invite-t-il lui-même chez Zachée ? Et qui vous a dit, reprend S. Ambroise, que Zachée n'a pas invité le Seigneur ? Cet excellent homme aurait volontiers donné toutes ses richesses pour avoir le bonheur de recevoir une seule fois chez lui le Fils de Dieu ; mais il n'osait l'espérer et moins encore le demander. Jésus, dans sa toute-science, connaît parfaitement les dispositions du cœur de Zachée. Si Zachée n'a pas invité le Seigneur par quelqu'une de ces formules que souvent le cœur désavoue, il l'a invité, il lui a fait une douce violence par la vivacité et les transports de ses désirs, qui auprès de Dieu valent

(1) *Zachæe, festinans descende ; quia hodie in domo tua oportet me manere. Luc. xix. 5.* — (2) *Et descendit festinans, et excepit illum gaudens. Id. xix. 6.*

bien les plus éloquentes paroles (1). Après tout, le Seigneur savait bien qu'il avait dans les richesses de sa miséricorde de quoi payer et récompenser abondamment l'hospitalité généreuse que lui donnerait Zachée (2).

« Mais, ô divin Maître ! qu'allez-vous faire ? pouvaient lui dire ses disciples et ses amis. Y pensez-vous ? Ne savez-vous pas que ce Zachée est un grand usurier, un pécheur public ? Que dira-t-on de vous voir assis à la table d'un homme si décrié, l'objet de la haine et du mépris de tout le peuple ? N'entendez-vous pas comme le peuple en murmure tout haut ? Ne voyez-vous pas que vos amis eux-mêmes en sont scandalisés (3) ? »

O aveugles disciples ! ô peuple stupide ! s'écrie S. Pierre Chrysologue, où donc est la place du médecin, si ce n'est auprès du malade ? où est la place du pasteur, si ce n'est auprès de la brebis perdue ? Quelle est la mère qui ne court vers le précipice où tombe son fils ? Et vous trouvez des reproches à élever contre le Dieu Sauveur (4) ! Eh ! que parlez-vous, hommes vains et superficiels, que parlez-vous de Zachée comme d'un grand pécheur, d'un pécheur public ? Il l'a été, vous dit S. Cyrille, il ne l'est plus. Jésus-Christ a lu dans son cœur, et il en connaît toutes les saintes dispositions (5).

Voyez, en effet, quelle est présentement la conduite de Zachée : à peine Jésus-Christ est-il assis dans sa maison, que Zachée vient en présence du Seigneur, et, debout devant lui, ferme dans sa sainte résolution, il lui dit : « Seigneur, j'ai parfaitement compris le but de votre visite. Vous ne m'avez pas parlé de l'obligation de réparer le mal que j'ai fait, mais mon cœur a compris le vôtre. Ce n'est pas trop de la moitié de mes biens pour soulager les pauvres, je la leur donne dès maintenant ; et tous ceux à qui j'ai fait tort, je leur restitue le quadruple de ce qu'ils ont perdu (6). »

O prodige de la grâce ! s'écrie S. Jean Chrysostôme, le Sauveur n'a pas encore parlé, et Zachée a déjà obéi (7) ! Il n'attend pas qu'un autre lui rappelle la loi de Moïse, qui condamne le voleur à rendre le quadruple de ce qu'il a dérobé. Lui-même il est son propre accusateur, lui-même il devient un juge sévère à

(1) Se non invitatum invitat ; si enim non vocem invitantis audierat, viderat affectum S. Ambros. — (2) Sciebat uberem hospitii sui esse fructum. *Id.* — (3) Et videntes murmurabant omnes quod ad hominem peccatorem divertisset. Luc. xix, 7. — (4) Quo medicus, nisi ad ægrotum ? Quo... pastor, nisi ad ovem perditam ? In quod præcipitium post filium non se dat mater ? et arguitur Deus ? S. Petr. Chrys. — (5) Vidit hominis animam nitentem ad sancte vivendum. S. Cyrill. — (6) Stans autem Zacchæus dixit : Ecce dimidium bonorum meorum, do pauperibus, et si quem defraudavi, reddo quadruplum. Luc. xix, 8. — (7) Audi mirabile ! Nondum Christus dicit, et Christo obedit. S. Jo. Chrys.

lui-même (1). Or, comme en fait de restitution, ce qu'on ne fait pas à l'instant on risque de ne le faire jamais, Zachée ne se borne pas à des velléités, à des projets vagues. Il ne dit pas : « Je restituerai ; » il dit : « Je restitue. » Il n'ajourne pas non plus ses bonnes œuvres ! il dit : « Je donne aux pauvres (2). » Les promesses, les projets peuvent n'être que des signes très-équivoques de conversion. Une conversion véritable et sincère n'ajourne rien, et ne compte pas sur un avenir qui n'est pas à nous. Ainsi aucun des caractères qui signalent une vraie conversion n'ont manqué à la conversion de Zachée. Elle a été humble, elle a été généreuse, elle a été efficace et sans restriction, elle a été prompte et sans hésitation ni ajournement.

Nous admirerons bien plus la conversion de Zachée, si nous considérons combien, humainement parlant et abstraction faite de la grâce, elle devrait être difficile. Jésus-Christ avait dit qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux (3), réservant ainsi de telles conversions aux plus grands prodiges de sa grâce (4). Seulement, pour ne désespérer personne, il avait ajouté : « Ce qui est impossible aux hommes est possible auprès de Dieu (5). » Certes l'expérience nous dit bien que la chose est impossible à la morale philosophique, aux doctrines humaines, quelles qu'elles soient. Mais voici que Jésus-Christ vient porter un solennel défi à tous les charlatans de morale et de vertu. Le prodige réservé à Dieu seul, il l'opérera. Voilà un usurier riche et opulent, qui volontairement se dépouille de tous ses biens, qui renonce au fruit de tant de laborieuses fraudes et d'habiles spéculations, qui regarde ses richesses comme un fardeau inutile et dangereux, et qui croit dans ses intérêts de s'en décharger pour être plus alerte dans la voie pénible qui conduit au ciel, pour entrer plus facilement par la porte étroite de l'éternel bonheur (6).

Que les Juifs murmurent, tant qu'ils voudront, en voyant Jésus-Christ entrer chez un pécheur public et décrié. « Ce pécheur dit S. Fulgence, est plus juste et plus saint que ceux qui l'accusent et qui n'ont qu'un vain masque de justice et de sainteté (7). » Bien-

(1) Non expectat legis censuram ipse sui iudex effectus. S. Jo. Chrys. — (2) Nec solum promittebat, sed faciebat. Non dixit reddam, dabo ; sed faciebat. Non dixit : Reddam, dabo ; sed, Ecce do, ecce reddo. Theoph. — (3) Voyez dans *Cornelius à Lape* les raisons qui doivent engager à traduire *camelum* par *chameau*, et non par *câble*, comme quelques-uns l'ont prétendu. — (4) Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum. Matth. xix, 24. — (5) Apud homines hoc impossibile est, apud Deum autem omnia possible sunt. *Ib.* — (6) Ecce camelus, deposita gibbi, sarcina, per foramen acus transit ; hoc est, dives et publicanus, contempto censu fraudum, deposito onere divitiarum, angustam portam intravit, et arctam viam quæ ducit ad cœlum, et benedictionem dominicæ suspensionis suscepit. Vener. Beda. — (7) Iste peccator melior est quam illi qui murmurabant et justos se esse simulabant S. Fulgent.

ôt ils verront ce pécheur vendre ses somptueuses maisons, ses villas, ses terres et en faire largesse aux pauvres; ils le verront donner au monde un exemple sans précédents, un exemple qu'ils seront aussi incapables de comprendre que d'imiter, l'exemple de la pauvreté volontaire, embrassée en vue de Jésus-Christ. Quelle gloire pour le Sauveur! quelle confusion pour ses adversaires! quelle preuve éclatante de sa divinité! Oui, il n'y a qu'un Dieu qui, par le seul attrait de sa grâce et sans parler, puisse opérer de si grands et si soudains changements! Tel devra être le cri unanime de tous ceux qui entendront raconter cette conversion admirable.

Mais la grâce qui a su opérer ces merveilles n'a rien perdu de sa force. Elle peut à l'infini, moyennant notre coopération, réaliser les mêmes merveilles. Nous n'avons pas tous les richesses de Zachée. Nous ne pouvons pas déployer la magnificence avec laquelle Zachée dut faire les honneurs de sa maison. Mais voici qui est à la portée de tous : En ce jour Zachée a servi au Sauveur les mets les plus exquis, ceux qui lui sont entre tous les plus agréables, et ce sont aussi ceux que nous pouvons tous offrir à ce même Sauveur en correspondant à sa grâce. Zachée a servi à Jésus cet aliment mystérieux, dont il disait aux apôtres : « J'ai, pour me nourrir, un aliment que vous ne connaissez pas (1), un aliment dont vous ignorez la suavité et les délices. Cet aliment, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, de réaliser son œuvre, la sanctification des âmes (2). » Ce festin spirituel, ce banquet céleste, le seul agréable à Jésus-Christ, le seul digne d'un hôte qui est Dieu, Zachée le servit au Seigneur avec magnificence et profusion, il lui fit savourer toutes les vertus d'une âme sincèrement convertie : la vivacité de la foi, la promptitude de l'obéissance, l'humilité de la prière, le courage des renoncements, la victoire remportée sur le respect humain, les saintes ardeurs et les largesses de la charité (3).

Ce sont là les magnificences que Jésus aimé, celles qui conviennent à la majesté du roi des cieux. Il n'est donc pas étonnant que Jésus-Christ, si bien accueilli, si magnifiquement traité, ait enfin ouvert ses lèvres divines pour décerner un juste éloge à son hôte. Zachée avait à peine exprimé la généreuse résolution de réparer ses fautes, que le Sauveur élevant sa voix, et du ton le plus affectueux : « Aujourd'hui, dit-il, le salut de cette maison est assuré; le

(1) Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis. Jo. iv. 32. — (2) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus *Ibid.* 34. — (3) Venit ad Zachæum hospitem spirituales epulas præparantem. Advenienti domino munus gratissimum offert, dona misericordiæ exhibet. S. Fulgent.

maître de cette maison, lui aussi, est un fils d'Abraham. Je suis venu ici, parce que ma mission est de chercher et de sauver tout ce qui s'était égaré et perdu (1). »

Belles et encourageantes paroles ! Par elles nous apprenons d'abord que partout où entre le Sauveur, le salut l'y accompagne et y entre avec lui (2). Et remarquez bien, dit un commentateur, Jésus n'a pas dit seulement : Aujourd'hui le salut de Zachée est assuré, mais bien, « Le salut est assuré à cette maison tout entière ; » parce que l'exemple de Zachée a entraîné la conversion de toute la famille, et que tous ont assuré leur salut par leur foi sincère (3).

Jésus-Christ ajoute que Zachée, lui aussi, est un véritable fils d'Abraham (4). C'est que Zachée était Gentil et par conséquent étranger à la race d'Abraham. Mais s'il n'est pas héritier du sang d'Abraham, il est héritier de sa foi, de son dévouement, de son mérite (5). En effet, comme Jésus-Christ avait dit d'Abraham : qu'il désira voir le jour de sa venue, et qu'ayant vu ce mystère en esprit il en fut au comble de la joie (6), il est dit aussi de Zachée qu'il désira voir le Seigneur, et que l'ayant vu il l'accueillit avec grande joie en sa maison (7). C'est donc toujours l'ardeur des désirs qui provoque et favorise les miracles de la grâce. A chaque âme fidèle Dieu peut adresser, Dieu adresse effectivement l'éloge que par son ange il adressait à Daniel : « Vous êtes un homme de désirs (8). » Abraham par la foi donne à Dieu même une hospitalité religieuse dans la personne des trois anges. Zachée a donné aussi cette hospitalité à Dieu dans la personne de son Fils ; mais il a été d'autant plus favorisé que la réalité est supérieure à la figure. Nous, à notre tour, nous pouvons aspirer à une faveur plus grande encore ; ce n'est plus dans nos maisons seulement, c'est dans nos poitrines que nous pouvons loger l'hôte des cieux. Pourquoi donc refuser de rivaliser, nous aussi, avec Zachée par des actes de dévouement et d'abnégation ? Abraham avait offert à Dieu son unique fils, l'unique espoir de la perpétuité de sa race. Zachée offre à Dieu tous ses biens, dont la possession jusque-là tenait une si grande place dans son cœur. Pour quiconque connaît les profondeurs de la passion de l'avarice, il ne paraîtra pas si étrange que

(1) Hodie salus huic domui facta est ; eo quod et ipse sit filius Abrahæ. Venit enim Filius hominis quærere et saluum facere quod perierat. Luc xix, 9, 10. — (2) Ubicumque Christus ingreditur, ibi salus præsto est. Tit. Bostr. — (3) Quia, Zachæo converso, omnes ejus domestici, heri exemplo, in Christum crediderunt et salvi facti sunt. Corn. a Lap. — (4) Eo quod et ipse filius si Abrahæ. Luc xix, 9. — (5) Filius Abrahæ fide, non genere, merito, non sobole, devotione non stirpe. S. Fulg. — (6) Voluit videre diem meum. Vidit, et gravis est. Jo. viii, 56. — (7) Cupiebat videre Jesum... excepit illum gaudens. Luc xix, 3 et 6. — (8) Vir desideriorum es tu. Dan. ix, 23.

le sacrifice des biens soit mis en parallèle avec le sacrifice même des enfants. Aussi S. Jean Chrysostôme, faisant le parallèle d'Abraham et de Zachée, met-il ainsi en balance leurs mérites : Abraham immola à Dieu son fils, Zachée ses biens ; Abraham son unique héritier, Zachée tout son héritage (1). Oh ! quand pourrions-nous immoler à Dieu la passion dominante de notre cœur ! Telle est l'immolation à laquelle tous sont conviés, Juifs ou Gentils, Grecs ou Barbares, riches ou pauvres.

Quel sujet de consolation pour nous tous ! La foi de Zachée, dit S. Fulgence, a fait tomber le mur funeste qui séparait les Gentils et les excluait de la participation aux promesses et aux bénédictions d'Abraham. L'accès est ouvert à tous, grâce à l'exemple de Zachée (2). Les Gentils, qui étaient des étrangers, sont admis pour leur foi à faire partie de la famille d'Abraham ; tandis que les Juifs, enfants d'Abraham, selon la chair, sont exclus à cause de leur perfidie (3). Nous avons tous dans Zachée un frère qu'il suffit d'imiter pour appartenir à la filiation d'Abraham (4). Faisons ce qu'il a fait pour obtenir ce qu'il a mérité (5). Imitons l'humble foi, le détachement généreux, la charité ardente, la docilité parfaite, par lesquelles Abraham est devenu le père des croyants et Zachée un de ses plus illustres fils, et nous deviendrons tous ainsi les enfants d'Abraham et les héritiers de ses bénédictions (6).

Ainsi point de restriction aux effets de la grâce qui justifie. Non seulement les âmes qui ont toujours persévéré dans l'innocence et la justice, mais aussi les pécheurs de toute sorte peuvent, par la pénitence prendre place parmi les héritiers de promesses (7).

D'après le contexte de l'Evangile, il est certain que Jésus-Christ n'a dû passer que quelques heures dans la maison de Zachée. Comment donc concilier cela avec le mot touchant de Notre Seigneur ? « Il faut aujourd'hui que je demeure dans votre maison ; » ce qui semblerait indiquer au moins un séjour de toute la journée. Cette difficulté n'en est pas une, dit S. Augustin ; Jésus-Christ, en effet, ne parlait pas tant de la maison matérielle de Zachée que de la maison spirituelle de son âme. Il entendait parler non pas tant de demeurer corporellement dans sa maison que de demeurer dans son cœur par la grâce ; et voilà pourquoi il emploie un mot qui naturellement exprime un séjour prolongé :

(1) Abraham Domino filium, Zacchæus substantiam obtulit. Ille hæreditatem donavit. S. Jo. Chrys. Hom. de Zacchæo. — (2) Zacchæus cunctis aditus aperitur. S. Fulgent. — (3) Extranei admittuntur per filium, proprii perfidia repelluntur. S. Fulg. — (4) Imitare fratrem, si vis ad patrem pervenire. Id. — (5) Fac quod Zacchæus fecit, ut possis obtinere quod meruit. Id. — (6) Filios Zacchæum filium fecit, quæ Abraham patrem constituit. Id. — (7) Ut non solum qui juste vixerunt, sed et eos qui ab injustitia respiscunt ad filios promissionis pertinere declaret. Venerab. Beda.

demeurer, *manere*. Il faisait allusion à cette autre délicieuse parole sortie de sa bouche divine : « Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père ; et nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure en lui (1). » Or, il est certain que, dès le jour de sa conversion, Zachée ne cessa d'aimer le divin Sauveur. Ayant fait le partage de ses biens, comme il l'avait promis il se mit à la suite du Sauveur et fut un des soixante-douze disciples. Après la Pentecôte, ainsi que nous l'atteste S. Clément, disciple de S. Pierre, Zachée s'attacha au prince des Apôtres qui en fit le premier Evêque de ses arrêts en Palestine ; et là, Zachée fit une sainte mort après les travaux du plus laborieux et du plus fécond apostolat.

Ainsi Zachée demeura toujours fidèle à l'amour de Jésus-Christ, et Jésus-Christ a aussi toujours habité dans son âme. Ainsi s'est accompli littéralement tout ce qu'il y a d'énergie dans ce mot : Il faut que je *demeure*, c'est-à-dire que je m'établisse à toujours dans votre maison.

Or, c'est de la même manière que le Seigneur veut venir en nous ; et c'est à nous tous aussi que Jésus-Christ adresse cette aimable parole : « Hâtez-vous de descendre ; il faut que dès aujourd'hui je m'établisse dans votre maison. » C'est nous dire à tous : Hâtez-vous de quitter les hauteurs où la tête tourne, et d'où l'on finit par faire de déplorables chutes : oui, le hauteurs de votre orgueil, de la fausse science, du monde, de ses maximes, de ses préjugés. Hâtez-vous de descendre dans les basses régions de de l'humilité, de la pénitence, de la pauvreté chrétienne. Là seulement se trouve la grâce : *Festinans descende*. Entendez-bien : hâtez-vous ! *festinans*. C'est aujourd'hui même qu'il faut répondre à l'invitation céleste. C'est aujourd'hui, c'est à l'heure présente que Jésus-Christ veut inaugurer son entrée dans votre cœur, de même qu'il a voulu que cet oratoire lui fut consacré. N'ajournez pas à demain, au mois prochain, à l'année prochaine. Le Dieu qui a promis le pardon au repentir n'a pas promis le lendemain, ni encore moins une longue vie aux temporisateurs et aux obstinés.

Oui, il faut qu'aujourd'hui même Jésus-Christ prenne possession de la demeure, du temple, de votre cœur. Il le faut, *oportet*. Oui, il le faut, parce que c'est un besoin impérieux pour son cœur aimant de vous faire ressentir au plus tôt les effets de sa miséricorde, et de répandre au plus tôt dans votre âme les richesses de sa grâce. Il le faut, *oportet*, parce que c'est un besoin non moins impérieux pour votre indigence et votre faiblesse de recevoir le

(1) Si quis diligit me, diligitur a Patre meo ; et veniemus ad eum et mansionem apud eum faciemus. Jo. xiv. 23.

supplément et l'appui qui lui manquent. Sans Jésus-Christ résidant en vous, point de lumière dans votre intelligence, point de constance dans votre volonté, point de paix ni de calme dans votre âme désolée. Créée pour Dieu, votre âme ne saurait être heureuse qu'à condition d'être en lui et avec lui, qu'à condition qu'elle soit en elle et avec elle. Il le faut, *oportet*, parce que malheur, mille fois malheur à l'âme de laquelle Dieu s'est éloigné ! Rien n'est plus affreux, rien n'est plus désolant que ce vide, cette solitude, ce veuvage de l'âme privée de son Dieu et pendant la vie et après la mort.

Hâtons-nous donc d'imiter Zachée et dans la promptitude et dans les effets persévérants de sa conversion. Commençons, comme lui, par désirer sincèrement de voir le Seigneur. A quoi bon tant de prières inutiles, où nous demandions que Jésus-Christ vînt à nous, quand nous ne redoutions rien tant pour notre cœur que sa venue et sa prise de possession ? Ensuite montons, comme Zachée, sur le mystérieux sycomore. C'est-à-dire, allons sans respect humain à l'Eglise, attachons-nous à notre Sauveur et à sa croix, surmontons, de toute la hauteur de vue du chrétien, tout ce qui est considération humaine, tout ce qui intéresse terrestre. Comme Zachée aussi, ordonnons toutes choses pour que notre habitation soit digne de celui qui doit y entrer, c'est-à-dire débarrassons notre cœur de toutes les idoles de l'avarice, de l'ambition, de la volupté. Balayons toutes les immondices de ce cœur misérable, comme faisait le prophète, par l'examen diligent de notre vie passée, et par la confession de nos fautes : *Scopebam spiritum meum* (1). Il faut aussi que cette demeure soit purifiée, qu'elle soit lavée par les larmes de la pénitence, qu'elle soit parfumée par l'encens de la prière, qu'on y voie régner le bel ordre de la justice et briller l'or pur de la charité. Or, comme Jésus est la fleur nazaréenne, il aime ce qui lui ressemble, il aime les fleurs qui ne se flétriront point. Faisons lui trouver, à son arrivée, la violette de l'humilité, le lis de la pureté sans tache, les roses du céleste amour. Heureux si nous préparons ainsi à l'hôte de notre cœur l'habitation où il veut être accueilli. Il entrera avec sa paix divine. Et l'Eglise de la terre, et l'Eglise du ciel, et nos familles, et nos vrais amis applaudiront à la résolution que nous aurons prise, et tous les serviteurs de Dieu n'auront qu'une voix pour nous féliciter de ce que l'heure du salut sera arrivée pour notre âme : *Hodie salus domui huic facta est*.

Mais songez-y bien : il ne s'agit pas d'accueillir une fois en pas-

(1) Psalm. LXXVI, 7.

sant le Sauveur. Il veut être accueilli pour rester, pour faire sa demeure habituelle : *Oportet me manere*. Il ne s'agit donc pas d'accueillir Jésus seulement entre les jours de l'enfance et de l'adolescence, de l'accueillir seulement pendant qu'on est encore à la pension, au collège, de l'accueillir seulement dans les années où le cœur, libre d'engagement, n'est pas encore préoccupé des charges et des soins de la famille, pour l'expulser ensuite de nos âmes et de nos souvenirs, dès que nous serons entrés dans le monde ; ou bien, si nous portons déjà tout le fardeau de la vie, de l'accueillir seulement aux époques solennelles où le remords et de touchants exemples nous avertissent de revenir à lui. Il s'agit de l'accueillir en nous pour toujours. N'oublions pas ce qu'a dit le disciple bien aimé : « Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (1). » Heureux si, à l'heure de notre mort, nous nous trouvons dans cette désirable société, dans cette ineffable union de Dieu en nous, et de nous en Dieu ! Jésus-Christ alors nous récompensera de l'avoir ici-bas accueilli dans la maison de notre cœur, et il nous accueillera dans cette maison du ciel, où il nous a dit qu'il y a beaucoup de diverses demeures, selon tous les degrés de vertu (2). Alors nous serons avec lui pour l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) Qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo. I Jo. iv, 16. — (2) In domo Patris mei mansiones multæ sunt. *Id.* xiv, 2.

HOMÉLIE

SAINTE MARIE SALOMÉ

OU

Le bonheur des mères élevant saintement leurs enfants.

PAR LE PÈRE VENTURA

Mulier salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide, in dilectione, et sanctificatione cum sobrietate.

La femme sera sauvée, par la génération des enfants, si elle demeure dans la foi et la charité et la sainteté d'une conduite bien réglée.

I Tim. II, 15.

Ainsi, pour S. Paul, avoir des enfants n'est pour la femme un moyen de salut, qu'autant qu'elle aura rehaussé sa dignité de mère par la vivacité de sa foi, par la générosité de son dévouement, par la sainteté de ses actions, et par une conduite irréprochable; en un mot, par la pratique des vertus d'une vraie chrétienne. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas à la femme mariée d'expier en elle-même la faute d'Eve par les douleurs de l'enfantement; il ne lui suffit pas de mettre au jour des enfants, il faut encore que, par la sainteté de ses exemples, autant que par la sagesse de ses enseignements, elle les élève dans la crainte du Seigneur; ce n'est qu'à cette condition qu'en sauvant ses fils elle se sauvera elle-même; et c'est ainsi que les peines et les sollicitudes de la maternité deviennent pour elle une source de consolation et de bonheur dans ce monde et dans l'autre; *Mulier salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide, in dilectione, et sanctificatione cum sobrietate.*

Nous sommes heureux, M. F., de trouver cette importante et belle doctrine, avant même qu'elle eût été prêchée par S. Paul, devinée, suivie, réalisée, par une des plus illustres FEMMES DE L'ÉVANGILE: par rapport aux récompenses que cette doctrine promet aussi bien que par rapport aux obligations qu'elle impose.

C'est Ste Marie Salomé, fille de Cléophas, le frère de S. Joseph, et par conséquent nièce de la Ste Vierge et petite-cousine du Seigneur; et qu'on ne peut oublier dans un cours d'instructions puisées aux sublimes et touchantes histoires DES FEMMES DE L'ÉVANGILE.

Occupons-nous donc aujourd'hui de cette sainte et intéressante Matrone. Les mères chrétiennes y trouveront un modèle parfait de la conduite qu'elles doivent suivre à l'égard de leurs enfants, et

un grand encouragement à se dévouer à leur sainte éducation. Et puisque nous serons obligé de rappeler, à cette occasion, un grand nombre de faits et de détails de l'Evangile, il y aura, dans cette Homélie, sujet d'instruction et d'édification pour tout le monde (1).
Ave Maria.

PREMIÈRE PARTIE

Les vertus et le mérite d'une mère vraiment religieuse

I. — Education parfaite donnée par sainte Salomé à Jacques et Jean ses enfants, se manifestant, par la manière dont ces derniers répondirent à l'appel du Seigneur à l'apostolat. — Sainte Salomé quittant tout, elle aussi, pour suivre le divin Sauveur, — Sa foi en la divinité du Christ. — Son zèle pour que ses fils se dévouassent entièrement à lui.

Heureux l'homme, dit l'Ecriture sainte, à qui aurait échu une bonne et vertueuse femme ! C'est une grande grâce par laquelle le Seigneur récompense, même dans ce monde, l'homme de bien pour ses bonnes œuvres ; *Mulieris bonæ beatus vir... dabitur viro pro factis bonis* (2).

C'a été le bonheur que Dieu accorda à Zébédée, homme de mœurs simples, mais d'une foi et d'une vertu antiques, en disposant qu'il eût Ste Marie Salomé pour sa femme. Dieu bénit ce mariage, contracté moins par sympathie d'humeurs que par une attraction mutuelle de sainteté ; et deux enfants, Jacques et Jean, furent le fruit de cette alliance : enfants que, d'accord avec son saint époux, Ste Salomé éleva avec un soin tout particulier, dans la vraie piété, dans la crainte de Dieu, propre aux saints, dans l'innocence des mœurs, dans l'observation de la loi et dans la foi du Messie.

Ainsi s'étant trouvés, en compagnie de Pierre et d'André, aux noces de Cana où le Fils de Dieu opéra le premier de ses prodiges, ils ne tardèrent pas un instant à croire en lui (3).

C'est que l'éducation toute sainte qu'ils avaient reçue de leur bonne et pieuse mère avait formé et développé en eux cet instinct religieux qui, aidé de la grâce céleste, sent Dieu de loin et le distingue même sous l'enveloppe de l'homme.

Ils étaient tous les deux pêcheurs, ainsi que leur père. Ils exerçaient leur profession, ainsi que Pierre et André, pêcheurs eux aussi, sur le lac de Génésar, appelé anciennement « la mer de Galilée, » et depuis quelques années seulement « la mer de Tibé-

(1) Cette Homélie peut servir aussi de lecture spirituelle le mercredi du II^e dimanche du Carême, et le jour de la fête de S. Jacques le Majeur, le 25 de juillet ; car on y trouve l'explication du trait de l'Evangile de S. Matthieu qui se lit à la Messe ces jours-là. — (2) Eccli. xxvi, 1 et 3. — (3) Crediderunt in Eum discipuli ejus. Joan. ii, 11.

riade. » Ce lac baignait la ville de Capharnaïm, capitale de la Galilée. Jésus-Christ venait d'appeler à l'apostolat Pierre et André. Or, s'étant avancé, en leur compagnie, toujours sur le bord du même lac, et ayant aperçu Jacques et Jean dans leur barque avec leur père, occupés à raccomoder leur filets, il les appela (1), et il leur dit à eux aussi : « Venez et suivez-moi ; et, de pêcheurs de « poissons, je vous ferai pêcheurs d'hommes (2). »

Jacques et Jean, ainsi que Pierre, André, Philippe et Nathanael ou Bathélemi ne s'étaient pas encore attachés au divin Maître de manière à ne pas s'en éloigner. Et parce qu'ils étaient au nombre de ses auditeurs les plus assidus et que, sur le témoignage que lui avait rendu Jean-Baptiste, ils croyaient que Jésus-Christ était le Messie (3), l'Evangile les appelle *ses Disciples* : mais ils n'étaient pas encore *ses Apôtres*. Cette vocation sublime leur imposait donc de nouvelles charges et de nouveaux devoirs. Cependant la grâce de cette vocation ne rencontra pas dans les fils de Marie Salomé la moindre opposition ; elle trouva, au contraire, les dispositions les plus heureuses dans le cœur de ces jeunes gens, aussi élevé qu'il était pur. Ils cédèrent aux attrait secrets de cette voix divine qui, en se faisant entendre à leurs oreilles, s'était répétée puissamment au fond de leur âme, et y avait allumé le feu sacré de l'amour le plus tendre et le plus généreux pour le Messie. Ils ne délibèrent pas ; ils furent même heureux de pouvoir se soumettre à tous les sacrifices que la nouvelle qualité d'Apôtres du Messie demandait à leur foi et à leur dévouement. Et à l'instant même ils laissèrent dans la barque leur père avec ses gens et avec ses filets, et se mirent à la suite du divin Sauveur (4).

Ces sentiment généreux furent partagés par leur sainte mère, dont, en quelque sorte, ils étaient l'œuvre. Ainsi, lorsque ses enfants lui firent part de leur résolution de s'associer au Seigneur qui venait de les appeler, elle tressaillit d'une joie ineffable qu'elle ne sut pas alors s'expliquer à elle-même. Dieu donne à la mère vraiment religieuse une espèce d'instinct prophétique par lequel elle devine par son cœur, bien plus que par son esprit, l'avenir de ses enfants. Marie Salomé pressentit donc tout d'un trait quelque chose de grand et de divin dans cette vocation ; et, loin de s'y opposer, elle fut enchantée d'entendre de la bouche de ses enfants qu'ils y avaient promptement répondu, et qu'ils étaient décidés à y

(1) Et procedens inde, vidit alios duos fratres, Jacobum Zebedæi, et Joannem fratrem ejus, in navi cum Zebedæo patre eorum, reficientes retia sua, et vocavit eos. Matth. iv, 21. — (2) Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. *Ibid.*, v, 19 — (3) Joan. i, 37-51 — (4) Illi autem statim, relictis retibus et Patre, secuti sunt eum. Matth. v, 22.

rester fidèles. Elle compta comme le jour le plus heureux de sa vie, ce jour où le Messie d'Israël lui faisait l'insigne honneur, à faire envie aux Anges, de prendre tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, ses deux fils, à son école et à sa suite, pour en faire deux de ses *coadjuteurs et de ses ministres* (S. Paul) dans son œuvre divine.

S. Matthieu et S. Marc ont dit : « Il y avait là aussi (sur le Calvaire), à quelque distance de la croix, plusieurs femmes qui, *de la Galilée, avaient suivi Jésus pour le servir* ; parmi lesquelles était Marie-Madeleine, Marie mère de Joseph (Marie de Cléophas) et SALOMÉ, LA MÈRE DES FILS DE ZÉBÉDÉE (1). » Il est donc certain que Ste Marie Salomé était une de ces saintes femmes qui, comme on vient de le voir dans la précédente Homélie, avait formé, sous la présidence de la Ste Vierge, une association pieuse dont le but était d'assister de leurs biens le divin Sauveur et ses Apôtres, de les suivre partout, pour leur rendre les services nécessaires à des voyageurs de Dieu qui, toujours en mouvement et en course pour évangéliser les peuples, n'avaient point de demeure fixe sur la terre. Ainsi Ste Marie Salomé, non seulement se garda bien d'entraver la résolution qu'avaient prise ses enfants, de tout quitter pour suivre le Seigneur (2) ; elle imita leur exemple. Elle aussi quitta sa maison, son époux, et, en compagnie des autres saintes femmes, elle suivit toujours et partout le divin Sauveur de ville en ville, de province en province (3) ; l'accompagna au Calvaire, assista à sa mort, à son ensevelissement et sa mise au tombeau ; elle acheta des parfums, et se rendit à son sépulcre pour embaumer le saint corps de Jésus. Ce qui lui valut le bonheur de le voir avant les Apôtres eux-mêmes, le jour de sa résurrection, de recevoir son salut, d'embrasser et de baiser ses pieds divins, et d'être envoyée comme apôtre aux Apôtres, pour leur annoncer que le Christ était vraiment ressuscité (4).

(1) Matth. xxvii ; Marc. xv. — (2) Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te. Matth. xix, 21. — (3) Qu'on écoute là-dessus S. Chrysostôme : « Oh ! femme admirable, dit-il, et digne des plus grands éloges ! Nous apprenons, par l'Evangile, que nous expliquons, que non seulement ses enfants quittèrent leur père, mais qu'elle-même quitta son époux et suivit Jésus-Christ. C'est que son époux pouvait vivre sans elle ; mais elle ne pouvait pas se passer du Seigneur qui seul pouvait la sauver. Il a pu se faire aussi que Zébédée soit mort peu de temps après la vocation de ses fils à l'apostolat ; et par conséquent, leur mère se trouvant libre de tous les devoirs domestiques, a pu suivre partout le Seigneur, quoique fragile par le sexe et brisée par l'âge ; parce que la foi ne vieillit jamais et que la religion ne sent pas la fatigue ; *Magna laus mulieris ex hoc loco colligitur : quia non solum filii reliquerunt patrem, sed ipsa virum suum, et secuta fuerat Christum : quia ille (Zebedæus) sine illa vivere poterat ; ista, sine Christo, salvari non poterat. Nisi forte quis dicat quia infra tempus vocationis Apostolorum et Christi passionem, mortuus est Zebedæus ; et sic illa sexu fragilis, ætate defecta, Christi vestigia sequebatur ; quia FIDES NUNQUAM SENESCIT, et RELIGIO FATIGATIONEM NON SENTIT.* Homil. in cxx Matth. — (4) S. Matthieu, c. xxviii ; S. Marc, c. xvi ; S. Luc, c. xxi.

Nous avons vu (1), qu'interrogée par le Seigneur si elle le croyait vraiment l'auteur de la Résurrection et de la Vie, Ste Marthe avait répondu : « Oui, Seigneur, je crois, depuis longtemps, que vous êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant, venu dans ce monde pour le sauver; *Utique, Domine, ego credidi qui tu es Christus filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.* » Or, Ste Marthe appartenait, comme nous l'apprend l'Evangile (voyez l'Homélie qui précède), à la société des saintes femmes dont nous venons de parler et dont Marie Salomé faisait partie. Comme ces grandes et belles âmes n'étaient unies que par les sentiments de la même foi et du même amour pour Jésus-Christ, il n'est pas douteux que la croyance à la divinité et à la vérité de sa mission, que Marthe avait exprimée par un si sublime et si bel acte de foi, était la croyance commune à toute cette communauté d'anges en membres humains.

C'est que la Ste Vierge qui y présidait n'avait certainement pas manqué d'instruire ces âmes d'élite, si dévouées à sa personne et à celle de son Fils, de tous les mystères de ce Fils divin, qui s'étaient accomplis en elle et par elle : comme elle le fit plus tard avec les Evangélistes et les Apôtres qui, d'après S. Luc (2), n'apprirent et ne purent apprendre que par elle les mystères de l'Incarnation du Verbe, de l'Annonciation et de la sainte enfance de Jésus-Christ ; et c'est pourquoi Elle a le nom de REINE DES PROPHÈTES ET DES APÔTRES (Voyez l'appendice à l'Homélie VIII).

C'est encore que les apôtres Jacques le Majeur et Jean, les fils de Salomé, ainsi que Jacques le Mineur et Judas Thaddée, les fils de Marie de Cléophas, en allant rejoindre leurs saintes mères qui étaient à leur suite, les tenaient au courant, jour par jour, heure par heure, des instructions que le divin Maître adressait aux douze Apôtres en particulier, des merveilles qu'ils entendaient de sa bouche, des prodiges qu'ils lui voyaient opérer. Et les saintes femmes, édifiées, ravies de tous ces récits, en faisaient l'unique sujet de leurs entretiens. En sorte qu'il n'était question entre elles que de ce Fils de Dieu fait homme, de son auguste Personne, de ses mystères, de ses doctrines, de sa vertu, de ses miracles, et du miracle, encore plus grand, de son humilité, de sa douceur, de sa miséricorde, de sa bonté, de toutes ses vertus. Ce qui augmentait leur foi en lui, leur amour pour lui, leur dévouement envers lui et leur empressement de le servir ; ce qui leur faisait sentir de plus en plus le bonheur d'être si près de lui, et les affermissait toujours davantage dans leur résolution de le suivre continuellement et de ne point le quitter un seul instant.

(1) Homél. x, 5. — (2) C. I, v. 2.

Mais en dehors de ces saints attrait, qui étaient communs à toutes ces sublimes femmes, la gloire de leur sexe, Ste Marie Salomé, ainsi que Ste Marie de Cléophas, étaient engagées à suivre le Seigneur par la circonstance toute particulière que Jacques et Jean, ses fils, faisaient partie des douze Apôtres que l'aimable Jésus s'était choisis. Jalouse uniquement que ses fils chéris s'attachassent toujours plus à la personne divine du Messie, lui fussent plus fidèles, l'aimassent plus que tous les autres, afin d'être en retour plus aimés de lui que tous les autres ; elle les encourageait de sa présence, les excitait par ses exhortations à remplir les devoirs de leur vocation, et leur prêchait d'exemple la reconnaissance, le dévouement, le respect, le culte qu'ils devaient témoigner à leur divin Maître. Et c'est ainsi qu'elle fit d'eux, S. Pierre excepté, les plus grands, les plus zélés et les plus favorisés de ses Apôtres ; comme elle-même, Marie-Madeleine exceptée, était la plus fidèle et la plus dévouée de ses servantes.

Voilà donc, par exemple, dans cette pieuse et vertueuse mère, pour les mères chrétiennes, un excellent modèle à étudier, à suivre, à recopier en elles-mêmes, dans la manière d'élever leurs enfants. Voilà quel doit être leur zèle et leur sollicitude pour les consacrer au Seigneur, pour les assurer au Seigneur, et leur assurer le Seigneur.

II. — Etat de misère et d'humiliation du Fils de Dieu durant sa vie mortelle. — Ste Salomé, aussi bien que les autres saintes Femmes de l'Evangile, avaient besoin d'une plus grande foi pour croire à la divinité du Christ qu'on en a besoin aujourd'hui que la vérité de ce dogme resplendit des plus éclatantes lumières. — Ste Salomé condamnant par sa conduite le préjugé de certaines mères soi-disant chrétiennes, qui regardent comme un malheur la vocation de leurs fils au service du Seigneur. — Deux portraits de semblables mères. — Comment Dieu punit les parents qui se rendent coupables d'un tel péché.

Et qu'on ne dise pas que Ste Salomé, aussi bien que les autres saintes femmes, partageant son sublime dévouement au divin Sauveur, avaient le bonheur qu'on n'a pas à présent, de le voir de leurs yeux, de l'entendre de leurs oreilles, de profiter de la société divine de ce Verbe de Dieu fait homme. Car, que voyaient-elles en Jésus-Christ ? Elles voyaient en lui, il est vrai, un personnage à la vie sainte, à la doctrine céleste, au pouvoir immense ; mais en même temps elles le voyaient sous *la forme d'un serf*, n'ayant rien, ni feu ni lieu, assujetti à toutes les misères, à toutes les épreuves de la nature humaine, à l'exception du péché (1) ; soumis à tous, ayant besoin de tous, dédaigné par tous. Pour quelques popula-

(1) Tentatus per omnia, absque peccato. Hebr. v, 15.

tions qui, à la vue de quelques-uns de ses prodiges, dans le moment d'un enthousiasme passager, le proclamaient « Un grand prophète, un homme de Dieu, faisant bien tout ce qu'il faisait, et même le Sauveur du monde ; les autorités politiques le jalousaient comme un chef de parti et le surveillaient comme un révolutionnaire (1). Les chefs de la religion, les pontifes l'indiquaient au peuple comme un possédé, un blasphémateur, un pécheur public et un excommunié. Les grands de la nation le méprisaient profondément, au point de se vanter qu'aucun d'eux n'avait cru en lui, et qu'il n'avait trouvé des partisans que parmi le rebut de la société et dans la foule ignorante, qu'ils disaient « *maudite de Dieu* (2). » On dénigrail tout ce qui lui appartenait, sa patrie, sa famille, ses parents, ses amis, ses disciples, sa condition. On ne laissait passer sans critique aucune de ses doctrines, on n'épargnait aucune de ses vertus, on ne lui pardonnait aucun de ses miracles. C'était le *signe de la contradiction* la plus universelle, la plus acharnée. Tout conspirait contre lui. On lui tendait partout des embûches pour le surprendre, pour le calomnier et le perdre. Ne fallait-il donc pas avoir une foi bien robuste et bien héroïque ; ne fallait-il pas faire le sacrifice le plus complet de la raison pour croire qu'un tel personnage, dans une telle position, ignoré de la terre, à l'exception d'un petit coin de la Judée, était vraiment le Fils de Dieu, le Messie et le Rédempteur du monde ?

Il n'en est pas de même aujourd'hui que l'énigme impénétrable de ces contradictions de sa condition mortelle, que l'astuce de Satan n'avait pu déchiffrer, a été dévoilée ; que le plan divin de la Rédemption du monde a été connu ; que toutes les prédictions se sont accomplies et que ce personnage, mort sur une croix, a attiré tant de monde à ses pieds et a conquis l'univers non par l'épée mais par le bois. Il n'en est pas de même aujourd'hui que dix-huit siècles et la conspiration permanente de tous les pouvoirs de la terre, de toutes les sciences et de toutes les passions sont passés sur la religion qui porte son nom, sans avoir pu la détruire. Il n'en est pas de même aujourd'hui que du haut du ciel il règne visiblement sur la terre, par sa doctrine triomphant toujours de toutes les erreurs, par sa grâce domptant toujours tous les vices, par sa parole toujours puissante, par sa mission toujours efficace, par son Eglise toujours immortelle, par trois ou quatre cents millions d'hommes reconnaissant sa divinité. Il n'en est pas de même, enfin, aujourd'hui qu'il est constaté que tous les peuples qui l'ado-

(1) Seducit turbas. Joan. VII, 12. Hunc invenimus prohibentem tributum dare Cæsari et dicentem se regem esse. Luc. XXIII, 2. — (2) Joan, VII, 49.

rent comme leur Dieu, possèdent la vérité pure, la vérité certaine, la vérité sainte, la science, la civilisation, la force qui les rendent les arbitres des destinées terrestres de l'humanité et les maîtres du monde. Aujourd'hui donc non seulement il ne coûte rien à la raison droite, à la véritable raison de croire que Jésus-Christ est Dieu, mais il faut s'aveugler, se révolter contre l'évidence de la raison, il faut renoncer à la raison même pour nier ce dogme fondamental de la religion dont la vérité est prouvée même par les ignobles qualités de ceux qui la combattent; dont la beauté est attestée par les prodiges de sainteté et de civilisation qu'il produit, et dont l'éclat acquiert avec le temps des splendeurs et des grâces toujours nouvelles. En sorte qu'en ne voyant que le corps du Christ, son Eglise qui est partout, sans voir son Chef, nous sommes plus heureux, dit S. Augustin, que ceux qui, ayant conversé avec lui, pendant son passage sur cette terre, ont vu ce divin Chef sans voir son corps, sans voir la propagation de son Evangile, l'établissement, le développement, la durée, la grandeur, la puissance, les triomphes de l'Eglise. Et par conséquent les saintes FEMMES DE L'EVANGILE ont dû faire de plus rudes efforts, ont dû surmonter de plus grandes difficultés pour croire à la divinité d'un personnage placé dans la condition du dernier des hommes; pour espérer qu'il aurait accompli une œuvre divine contredite d'avance par toutes les probabilités humaines; pour se dévouer à lui d'une manière si complète et si parfaite; et, comme l'a fait Ste Marie Salomé, lui livrer et associer à son sort, si précaire et si malheureux, aux yeux du monde, leurs propres enfants.

Quelle honte donc pour ces mères prétendues chrétiennes, si empressées de donner leurs fils au monde et si tristement courageuses de les refuser à Dieu, lorsqu'il daigne les appeler à l'état ecclésiastique ou à la vie religieuse!

Dans ce temps où la foi est si rare dans la jeunesse, les mœurs si corrompues, le luxe si effréné, les ressources pour vivre si étroites, les moyens de parvenir si difficiles, l'état de gêne et de misère si universel; dans ce temps, dis-je, sur cent mariages qui se contractent, c'est à peine s'il y en a cinq d'heureux. En sorte qu'il y a, pour les parents, quatre-vingt-quinze degrés de probabilité contre cinq, qu'en établissant leurs enfants dans le monde, ils les dévouent au malheur. Au contraire, sur cent vrais chrétiens qui, de plein gré et par des motifs *purement surnaturels*, se consacrent au couvent ou à l'autel, on n'en compte pas même cinq qui plus tard se trouvent malheureux de leur état, et qui oublient les engagements et les devoirs de leur vocation. En sorte qu'il y a aussi

pour les parents quatre-vingt-quinze degrés de probabilité contre cinq qu'en consentant que leurs enfants embrassent le service de Dieu et de l'Eglise, ils font leur bonheur. Et cependant, qu'est-ce qui arrive ? Il arrive qu'enchantés que leurs enfants suivent l'état du monde, les parents se désolent s'ils les voient y préférer l'état du sanctuaire. Pour la grande majorité des parents, le jour des noces de leur fils, qui, très probablement, commence pour eux une série de souffrances et de martyres qui ne finiront qu'avec la vie, est un jour de fête et de joie ; et au contraire, le jour de l'ordination ou de la profession religieuse de quelqu'un de leurs fils est un jour de tristesse et de deuil. Ils regrettent cette âme généreuse, triomphant de ses propres parents, du monde et d'elle-même. Ils la pleurent comme l'ayant perdue. Ils en veulent en quelque sorte à Dieu de l'avoir enlevée à leur tendresse ; et ils ne se doutent pas de la grandeur de la grâce qu'il fait à une famille lorsqu'il daigne choisir dans ses membres quelqu'un qui fera ses affaires auprès de Lui ; qui se dévoue pour elle, et qui, par ses prières et par son sacrifice, éloigne d'elle les fléaux et attire sur elle les bénédictions du ciel !

Il n'y a pas longtemps, une dame fort respectable s'est présentée à nous fondant en larmes et nous conjurant de vouloir bien l'assister dans *son malheur*. Quel était ce *malheur* ? C'était que la dernière de ses trois filles venait de lui déclarer vouloir se faire *Sœur de la charité* ! Et cependant cette mère est bien loin d'être heureuse du sort de ses deux autres filles ! Et cependant cette excellente femme est pleine de foi, elle est assez instruite sur la religion et très exacte à en suivre les pratiques et en remplir les lois. Si grand est l'empire des préjugés du monde sur les meilleurs esprits !

Une autre dame distinguée nous en veut, dans ce moment, parce que nous aurions, à ce qu'elle suppose, engagé à se faire prêtre son unique fils que nous n'avons vu qu'une seule fois, et qui, loin de nous avoir inspiré la pensée de pouvoir en faire un prêtre, ne nous a laissé qu'une espérance bien faible d'en faire un chrétien ! Ainsi cette mère insensée aime mieux voir son fils demeurer dans son état actuel, qui n'est ni la foi ni l'incrédulité, plutôt que le voir quitter le monde, *qui ne le fait pas heureux*, pour aller consacrer son beau talent à la gloire de Dieu et à la conversion des âmes ! Aussi nous sommes désolé de devoir lui apprendre par notre parole, si jamais elle parvient à ses oreilles : — Que ce *malheur* qu'elle craint tant pour elle, très probablement ne lui arrivera

pas ; mais que ce ne sera pas pour sa plus grande satisfaction, ni pour son bonheur.

Il y a douze ans, une dame, pénitente d'un ecclésiastique de notre intime connaissance, à Rome, après avoir fait sa confession, lui dit : « Père, je vous ai amené ici mon unique fille, qui vient d'achever son éducation dans l'établissement français de Saint-Denis, pour la placer sous votre direction. Seulement je vous préviens que je n'entends pas en faire une religieuse. Je vous dis cela, parce qu'on vous croit très zélé et très habile à attirer les jeunes filles dans les couvents. »

— « Tranquillisez-vous, madame, lui répondit le confesseur. D'abord, je n'ai pas l'habitude de prendre la place du Saint-Esprit pour donner à mes pénitents une vocation qu'ils n'ont pas, et qu'il n'appartient qu'au Saint-Esprit de donner. Ensuite, à la manière dont vous venez de vous exprimer, je suis affligé de voir que vous n'êtes pas digne que le Fils de Dieu vous accorde l'ineffable grâce, l'insigne honneur d'appeler votre fille hors du monde pour en faire son épouse. Ainsi ce *malheur* ne vous arrivera pas. Seulement je ne puis pas vous garantir que vous jouirez de votre fille comme vous l'entendez. »

Cinq jours après ce dialogue, le feu d'une chaufferette s'étant mis à la robe de la jeune demoiselle pendant qu'elle était au piano, ce prodige de bonté et de beauté disparut par une mort, affreuse aux yeux des hommes, mais *précieuse aux yeux de Dieu* (1). Car, tranquille dans son âme, de la tranquillité de l'innocence, au milieu des souffrances de son corps virginal, elle demanda elle-même et reçut avec la plus grande ferveur les secours et les consolations de la religion, et s'en alla célébrer au ciel les noces mystérieuses avec le divin Agneau (2) que sa mère ne voulait pas qu'elle célébrât sur cette terre.

Mais cette mère était chrétienne. Dans l'état de stupéfaction et d'idiotisme où la jeta cette immense perte et que produisent ordinairement les grandes douleurs, elle conserva donc assez de raison pour comprendre d'où lui venait ce terrible coup, et ce qui avait attiré sur elle un tel malheur. Car elle n'interrompait son morne silence que pour s'écrier de temps en temps : « Je la *LUI* ai refusée ; il me l'a ôtée ! C'est dur, mais je l'ai mérité ; c'est moi qui ai tué ma fille ! »

De pareils exemples se répètent tous les jours ; car Dieu est extrêmement jaloux des parents qui lui disputent le cœur de leurs enfants qu'il ne leur a pas donnés pour en faire l'objet d'une sottise

(1) Psal. cxv, 15. — (2) Apoc, xix.

vanité ou de complaisances voluptueuses (1), mais pour en faire de ses serviteurs fidèles dans ce monde et les héritiers de sa gloire dans l'autre. Il est donc très rare qu'il ne punisse sur cette terre ce crime des parents, le plus grand que des parents chrétiens puissent commettre. Ou il les leur enlève brusquement, ou il ne les leur laisse que pour devenir pour eux une source de chagrins et d'insupportables douleurs. En sorte qu'en les voyant périr à la fleur de l'âge, ou plongés dans le malheur, ils peuvent en toute vérité répéter, eux aussi : « C'est nous qui avons tué ou fait malheureux nos fils. »

III. — Ste Salomé priant le Seigneur, à l'instigation de ses propres enfants, de les faire asseoir à ses côtés dans son royaume. — Etrange en apparence et imparfaite, dans l'intention des Fils qui ne comprenaient pas encore le vrai règne du Messie, cette prière a été parfaite dans les intentions de la Mère. — Exemple à imiter par les mères chrétiennes.

Mais revenons à Ste Marie Salomé, et expliquons la prière que, saintement hardie, elle adressa au divin Sauveur, au sujet de ses enfants, et qui fait le sujet principal de l'Evangile du deuxième mercredi de carême.

En montant à Jérusalem, est-il dit dans cet Evangile, quelques jours avant sa mort, Jésus-Christ avait pris à part ses douze Apôtres, et il leur avait dit : « Nous voilà près de Jérusalem. C'est là que le FILS DE L'HOMME sera livré aux Princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à mort, le livreront aux gentils pour être moqué, flagellé, crucifié ; mais il ressuscitera le troisième jour ; *Ascendens Jesus Ierosolymam, assumpsit duodecim discipulos secreto, et ait illis : Ecce ascendimus Ierosolymam et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum et crucifigendum et tertia die resurget* (2). »

Mais, d'après S. Luc, les Apôtres ne comprirent rien à ces discours ; il fut pour eux une lettre cachetée, et ils n'en pénétrèrent pas le sens véritable (3).

Ce n'est pas qu'il doutèrent un seul moment que la peinture, aussi bien circonstanciée que le divin Maître venait de mettre sous

(1) *Luxuriantur in filiis et filiabus suis.* — (2) Matth. xx. — S. Marc a ajouté que le FILS DE DIEU prédit alors même la circonstance qu'on l'AURAIT CONSPUÉ ; et *conspuent eunt* (v. 34). Et S. Luc paraît indiquer que Jésus-Christ rappela alors toutes les prédictions que les prophètes avaient faites sur la mort du Messie et qu'il dit aux Apôtres que tout cela allait littéralement s'accomplir : *Et consumabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio Hominis.* Voilà donc une nouvelle preuve éclatante que Jésus-Christ a donnée, par cette prédiction si détaillée, de tout ce qui allait lui arriver : que le passé et l'avenir lui étaient présents ; qu'il était le Messie, et qu'il était Dieu. — (3) *Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.* Luc. xviii, 34.

leurs yeux, de ses supplices, de sa mort et de sa résurrection, se serait réalisée ; mais c'est que, le divin Maître leur ayant souvent parlé du royaume qu'il aurait fondé, ils crurent que le Messie ressuscité aurait rétabli dans toute sa splendeur le royaume politique d'Israël ; tandis que le vrai royaume d'Israël que, d'après les prophètes, le Messie devait reconstituer par sa passion, par sa mort et par sa résurrection, était un royaume tout à fait spirituel, et même qui n'aurait eu rien de semblable aux royaumes de ce monde (1). Voilà ce que les Apôtres ne comprirent jamais avant que le Seigneur, ressuscité, n'eût ouvert leur intelligence pour comprendre le vrai sens des Ecritures (2), et avant que le Saint-Esprit ne les eût instruits de toute vérité (3). Ils envisageaient donc ce royaume comme quelque chose de temporel et d'humain.

Un jour, S. Pierre ayant dit au Seigneur : « Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre. Que nous sera-t-il donc donné ? » Le divin Maître avait répondu : « Je vous le dis en vérité, que lorsque, au temps de la régénération, LE FILS DE L'HOMME sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous siégerez, vous aussi, sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël (4). » Or en se trompant de date les Apôtres pensaient que cette promesse du Seigneur, qui ne devait s'accomplir qu'au jugement dernier, se serait réalisée aussitôt après sa résurrection, et qu'eux tous seraient les grands juges ou les ministres du nouveau royaume qu'il aurait établi. Dans un sentiment de petite vanité, bien naturel dans des âmes si simples et si imparfaites, avant que le feu sacré du Saint-Esprit ne les eût transformés en d'autres hommes, ils rêvaient donc déjà avec bonheur les places qui leur seraient échouées et dont chacun aspirait à occuper la première. C'est dans ce sentiment de prétention de jeunes gens que les fils de Zébédée engagèrent leur bonne mère dans la démarche qu'on va voir, auprès du Seigneur. Et ils la pressèrent à faire vite ; car, d'après les dernières paroles que le divin Sauveur venait d'adresser en secret à tous les douze Apôtres, la grande catastrophe approchait, et il n'y avait pas de temps à perdre pour obtenir de lui de leur destiner d'avance les places les plus élevées dans son nouvel empire.

Entourée donc de ses deux fils, Salomé se présenta devant le

(1) *Regnum meum non est de hoc mundo*. Joan. xviii, 36. — (2) *Aperuit illis sensum, ut intelligerent Scripturas*. Luc. xxiv, 35. — (3) *Spiritus veritatis, ipse docebit vos omnem veritatem*. Joan. xvi. 13. — (4) *Amen dico vobis ; quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum Filius hominis sederit in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel*. Matth. xix.

Seigneur, et, prosternée à ses pieds, l'ayant profondément adoré, elle lui fit entendre qu'elle avait quelque chose d'important à lui demander, mais qu'elle n'osait pas lui être importune ; *Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi, cum filiis suis, adorans, et petens aliquid ab eo* (1). L'aimable Seigneur eut compassion de son embarras, et du ton de la plus grande bonté, l'encouragea à parler, en lui disant : Eh bien, que voulez-vous que je vous fasse ? *Qui dixit ei : Quid vis* (2) ? Alors Marie Salomé, d'une voix hésitante, répondit : La grâce que je vous demande, Seigneur, c'est que vous disiez que mes deux fils, que voici, aient un jour le sort de s'asseoir, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume ; *Qui dixit illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo* (3).

Voilà une bien singulière demande, s'écrie ici S. Jérôme. Apparemment cette mère partageait les désirs ambitieux de ses enfants ; et ayant appris par eux que le Seigneur, ainsi qu'il venait de le leur dire, allait mourir, mais pour ressusciter le troisième jour, elle pensa que le rétablissement du royaume d'Israël aurait lieu immédiatement après cette résurrection ; et, poussée par un sentiment exagéré de vanité de femme, et oubliant tout à fait le ciel, c'est dans le royaume terrestre du Messie qu'elle voulut assurer les premières dignités à ses enfants (4).

Mais un pareil jugement du docteur MAXIME, touchant une si sainte et si auguste matrone, nous paraît trop sévère, et peu en harmonie avec l'opinion que l'Evangile nous a donnée d'elle. Nous y préférons donc le jugement de S. Jean Chrysostôme que voici : La mère des fils de Zébédée, dit-il, n'était pas une de ces mères mondaines qui, jalouses des avantages matériels de leurs enfants, ne se soucient guère de leurs avantages spirituels ; qui très zélées de les voir riches et puissants dans ce siècle, ne pensent pas le moins du monde au triste sort qu'elles leur préparent dans le siècle futur, et qui donnent à voir par là que, mère de leurs enfants par rapport au corps, elles ne sont que leurs marâtres par rapport à l'âme. Marie Salomé veut, au contraire, dans la prière qu'elle a adressée au Seigneur, au sujet de ses fils, ne demander pour eux

(1) Selon S. Marc, il paraît qu'encouragée par sa qualité de cousine du Seigneur, et bien plus encore par l'affection que le Seigneur lui témoignait à cause de sa grande piété et de son dévouement, elle ait fait précéder sa prière par cet exorde : Maître, je désire que vous me disiez : *Oui*, avant de vous exprimer ma prière, quoi que ce soit que je vous demanderai ; *Magister, volumus ut quodcumque petierimus facias nobis*. Marc. x, 33. — (2) V. 21. — (3) *Ibid.* — (4) *Quia post omnia dixerat Dominus : Et tertia die resurget* ; putavit mulier, post resurrectionem continuo regnaturum ; et aviditate fœminæ, præsentia cupit, immemor futurorum. Comment. in Matth.

que les biens du ciel et nullement les biens de la terre (1). » C'est que comme nous venons de le remarquer dans l'Homélie qui précède, LES FEMMES DE L'ÉVANGILE ayant mieux compris le Messie que les hommes de l'Évangile, S. Pierre excepté. Jésus-Christ tout étant, pour Marie Salomé, vrai homme, était donc en même temps, vrai Dieu.

C'est comme son Dieu qu'avant de le prier, elle commença par l'adorer : *Adorans* ; et c'est en le reconnaissant le Dieu tout puissant qui n'a qu'à *dire* pour que tout ce qu'il dit soit fait à l'instant, qu'elle fit usage de cette singulière expression : « DITES, Seigneur. »

Elle croyait donc qu'après sa résurrection, le divin Maître aurait régné moins en homme sur cette terre qu'en Dieu au plus haut des cieux ; et c'est dans ce royaume céleste : *In regno cælorum*, dont Jésus-Christ avait tant de fois parlé à ses disciples et au peuple, qu'elle demande à voir ses enfants placés aux côtés du ROI IMMORTEL DES SIÈCLES.

Ah ! se disait à elle-même cette admirable mère, cet humble et pauvre Jésus, si méconnu, si méprisé, si persécuté sur cette terre, qu'il sera grand, qu'il sera puissant et majestueux dans le ciel, le jour où, assis à la droite de son divin Père, il règnera sur tout l'univers ! Et qu'ils seront heureux tous ceux qui auront le sort d'être près de lui dans ce règne !

Il est certain que Salomé ne fit sa prière au Seigneur qu'à l'instigation de ses fils, qui, nous le répétons ici avec S. Chrysostôme, ne rêvant qu'un règne temporel et de temporelles grandeurs pour Jésus-Christ après sa mort, aspiraient à figurer dans ce royaume au dessus de tous leurs collègues (2), et que, n'osant pas faire eux-mêmes cette demande tant soit peu ambitieuse, se flattèrent, dit encore S. Chrysostôme, qu'elle aurait moins choqué l'oreille du Seigneur et serait mieux accueillie si elle était prononcée par leur mère ; car rien n'est plus touchant qu'une mère priant pour ses enfants (3). Et c'est parce que Salomé n'a été, dans cette occasion, que l'interprète et l'organe des desseins de ses fils que, comme l'a remarqué S. Augustin, S. Marc a rapporté comme ayant été dites par Jacques et Jean ces mêmes paroles, que S. Matthieu a rapportées comme ayant été prononcées par Salomé (4).

(1) Non sentit sicut cæteræ matres, quæ corpora natorum suorum ornant, animas autem contemnunt; desiderant illos valere in hoc sæculo, et non curant quid sint passuri in alio: ut ostendant quod corporum sint parentes, non animarum. Ita non terrena sed cælestia filiis suis optabat. Hom. in Matth. — (2) Nihil spirituale petebant, nec intelligentiam superioris regni habebant. Loc. cit. — (3) Existimantes quod facilius impetraret mater, pro filiis suis rogans. Loc. cit. — (4) Marcus ipsos filios Zebedæi perhibet dixisse, quod hic per matrem Matthæus expressit, cum illa illorum

Mais en passant par l'esprit, par le cœur et par la bouche de leur sainte mère, qui l'avait redressée, cette prière des fils perdit ce que, dans leur intention, elle avait de matériel et d'imparfait. La mère demanda bien la même chose que désiraient ses enfants ; mais, d'après la pensée de S. Chrysostôme, elle ne la demanda pas de la même manière. Dans la profonde sagesse de sa foi, elle sollicita dans un sens tout spirituel et céleste ce que dans leur étourderie ses enfants ne sollicitaient que dans un sens matériel et terrestre : *Non terrena, sed cœlestia filiis suis optabat.*

C'est, l'esprit rempli des plus hautes idées sur la grandeur future du Messie, qu'elle lui adressa la prière que vous venez d'entendre, et que, par conséquent, on peut traduire ainsi : « Seigneur, je ne viens vous demander rien de terrestre, rien de temporel et d'humain pour mes fils ; je ne viens demander pour eux qu'une grâce toute spirituelle, céleste et divine ; c'est que m'en étant privée pour vous les offrir, pour vous les donner, ces enfants chéris, pendant votre vie, vous ne les laissiez pas ici, mais que vous les preniez avec vous après votre mort, que vous les placiez à vos côtés de manière à ce qu'ils n'aient jamais à se séparer de vous. Oh ! si vous m'accordez cette faveur, je serai la plus heureuse de toutes les mères ; je n'ai plus rien à désirer pour ces fils bien-aimés, car auprès de vous, sous vos yeux, et sous la protection de votre amour pour eux, ils seront riches de tous vos propres biens, glorieux de votre propre gloire, heureux de votre propre félicité. Tout cela dépend de vous. Il ne vous en coûtera qu'un mot ; vous n'avez qu'à dire : *Dic*, et la chose sera faite. Et le sort de mes enfants sera assuré pour toute l'éternité : *Dic, ut sedeant hi duo filii mei unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo !*

Voilà, mères chrétiennes qui m'écoutez ici, voilà le bel exemple que vous devez imiter. Répandez, vous aussi, des larmes, comme le faisait S. Bernard, sur la conduite scandaleuse de cette foule de mères remplies de l'esprit et des préjugés du monde, qui se donnent tant de sollicitudes et de peines pour procurer à leurs enfants les biens de la terre, et parmi lesquelles on n'en trouve pas une qui fasse rien pour leur procurer Dieu (1). Et, ne vous inspirant que de votre foi, tâchez, avant tout, d'élever les fruits de vos entrailles, de manière qu'après leur mort, ils puissent se rencon-

voluntatem attulisset. (In Caten.) S. Marc a mis sur les lèvres des fils la prière que S. Matthieu attribue à la mère, non seulement pour indiquer que c'étaient les fils qui l'avaient suggérée ; mais encore parce que ces fils se trouvant là à côté de leur mère, pendant que celle-ci portait la parole, ils étaient censés parler avec elle. C'est donc très régulier que cet Evangéliste ait mis au pluriel un discours que S. Matthieu a mis au singulier. Il a désigné, au moral, les auteurs de ce discours que S. Matthieu a désignés au physique ; et les historiens sacrés ont été tous les deux dans le vrai. — (1) Omnes divitias, nemo filiis suis providet Deum.

trer avec Dieu, entrer dans son royaume céleste, et, à côté de lui, vivre de lui et en lui. Que chacune de vous apprenne par cœur cette belle prière de sainte Marie Salomé, et qu'elle l'ait toujours dans son cœur et sur ses lèvres, pour dire toujours à Jésus-Christ : « Seigneur je ne vous demande qu'une chose pour mes fils : c'est qu'ils aient le sort de s'asseoir un jour à vos côtés, dans votre royaume du ciel : *Dic, ut sedeant filii mei ad dexteram et ad sinistram tuam in regno tuo.* » Et en priant, comme Marie Salomé, vous serez vous aussi, exaucées comme elle. C'est ce que maintenant nous allons voir.

DEUXIÈME PARTIE

Succès des sollicitudes et des prières de la bonne mère pour le salut de ses enfants.

IV. Explication de la réponse du Seigneur à la prière que Ste Salomé lui fit pour ses fils. — Pourquoi cette réponse n'a pas été adressée à leur mère. — C'est dans les intentions de ses fils que cette prière était imparfaite. — Le calice et le baptême du Seigneur sont sa passion. — Partager cette passion est une condition indispensable du salut.

La réponse que notre divin Sauveur fit à la prière que lui présentait Ste Marie Salomé eut l'air d'un reproche ; car, en s'adressant à Jacques et à Jean, le divin Maître leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez : *Respondens autem Jesus dixit : Nescitis quid petatis* (1). Mais n'est-ce pas la mère qui a fait la demande ? Pourquoi donc le Seigneur répond-il aux fils ? Pour deux raisons, ce nous semble. La première, pour leur faire comprendre que, Fils de Dieu et vrai Dieu lui-même, et rien ne pouvant lui être caché, il savait bien que, comme nous venons de le remarquer, la mère n'avait parlé qu'à l'instigation de ses enfants, qu'elle n'avait été que leur organe complaisant et fidèle, ne répétant que ce que ses fils l'avaient chargé de dire. Or, la demande n'étant faite en réalité que par ses fils, c'est à eux que devait être adressée la réponse (2).

La seconde raison, pour laquelle ayant mis la mère de côté, ce n'est qu'à ses fils que le divin Sauveur dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis* ; » c'est pour nous faire comprendre, à nous, que, comme on vient de le voir aussi, pure, sainte et parfaite à cause du sens tout spirituel et céleste qu'elle avait dans la bouche de la mère, cette prière ne méritait des reproches qu'à cause du sens matériel et terrestre qu'elle avait

(1) V. 22. — (2) Tum Dominus, occultorum cognitor, non ad verba intercedentis mulieris, sed ad consilium suggerentium filiorum respondit. Chrysost., loc. cit.

dans l'esprit des fils. C'est donc comme si Jésus-Christ eût dit : Quant à vous, femme dont les intentions me sont connues, je n'ai, il s'en faut, aucun reproche à vous faire. Mais quant à vous, Jacques et Jean, m'ayant fait par votre mère présenter une telle demande dans des intentions bien différentes que je connais aussi, je vous dis, à vous, que vous ne savez pas, vous, ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis*.

Mais Jacques et Jean étaient les fils de Marie Salomé ; ils avaient puisé dans le cœur et dans la conduite de leur sainte mère un grand amour, un attachement à toute épreuve, un dévouement sans bornes pour leur divin Maître. Toute imparfaite qu'elle était, dit donc S. Chrysostôme, leur demande avait sa source dans leur affection pour le Seigneur. Ils désiraient non seulement d'être toujours en sa compagnie, mais encore d'être le plus près que possible de sa personne. Leur demande était peu réfléchie, mais elle n'était pas coupable. Dans les termes dans lesquels elle lui était présentée, cette demande ne pouvait pas être admise ; mais la simplicité qui l'avait inspirée ne méritait pas d'être confondue par une dure réprimande. Ainsi l'aimable Seigneur ne leur reproche que leur ignorance : *Nescitis quid petatis* ; et par là il a donné à comprendre que, quant à leurs sentiments, il ne trouvait rien à leur reprocher (1).

Mais en quoi la pétition de ces Apôtres a-t-elle mérité d'être taxée d'ignorance ? L'Evangile va nous donner l'explication de ce passage de l'Evangile.

Lorsque, par sa Transfiguration sur le mont Thabor, le Fils de Dieu donna à trois de ses Apôtres un petit essai de la gloire de sa divinité et de la félicité du ciel, S. Pierre, ravi des merveilles, du bonheur et des délices ineffables de cette vision divine, pria le Seigneur de rester toujours en sa compagnie dans la même situation, sur la même montagne ; *Dirigit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse* (2). Or, S. Marc, en rapportant cette prière du prince des Apôtres a ajouté que Pierre, s'exprimant ainsi, NE SAVAIT PAS CE QU'IL DISAIT ; *Non enim sciebat quid diceret* (3). Et pourquoi ? parce que faire une telle prière, c'était *ignorer*, disent les interprètes, que la félicité n'a pas été promise aux Saints sur cette terre, mais au ciel (4) ; et qu'on ne peut atteindre le bonheur de régner avec Jésus-Christ qu'après avoir beaucoup souffert pour l'amour de

(1) Bonum quidem erat eorum desiderium, sed inconsiderata petitio. Ideo, et si impetrari non debebat, simplicitas tamen petitionis confundi non merebatur, quia de amore Domini talis petitio nascebatur. Propterea solam ignorantiam in eis Dominus reprehendit. loc. citat. — (2) Matth. xvii. — (3) Marc. ix. — (4) Quia Petrus oblitus fuerat, Sanctis a Deo in cœlis regnum non in terra promissum. Druthmarus, Comment. in Matth.

Jésus-Christ (1). Or, c'est par la même raison, dit le savant interprète Rabanus, que Jésus-Christ a fait aux fils de Zébédée le même reproche qui avait été fait à S. Pierre, *de ne pas savoir ce qu'ils disaient* ; c'est-à-dire qu'ils ont voulu obtenir du Seigneur le siège de sa gloire avant de l'avoir mérité, et atteindre ce comble du bonheur sans avoir parcouru la voie du travail par laquelle seulement on peut y arriver (2).

Cette explication est fondée, elle aussi, sur le texte de l'Evangile ; car, après les avoir avertis de leur ignorance, le Seigneur leur a fait, à son tour, cette demande : POUVEZ-VOUS BOIRE LE CALICE QUE JE DOIS BOIRE ; *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (3) ? et selon S. Marc, il a ajouté encore : « Pouvez-vous être baptisés du baptême dont je serai baptisé ; *Et baptismoque ego baptizor, baptizari* (4) ? Ce qui a été poser la circonstance *de boire* son propre calice, comme une condition nécessaire d'avoir des places dans son royaume ; car dire, par exemple, à qui veut marchander une chose : Pouvez-vous dépenser mille louis ? c'est poser le paiement d'une telle somme comme une condition indispensable pour acquérir une telle chose. Or, le mot « calice » dans les Livres saints ne signifie autre chose que la Passion du Seigneur (5) ; car au *Jardin des Oliviers*, pour donner une preuve sensible de la réalité de son humanité, ayant, au milieu de la plus douloureuse agonie et de sa sueur de sang, prié le divin Père de détourner de lui le calice qui allait lui être présenté ; *Transeat a me calix iste*, il ne fait allusion qu'à sa passion, qui allait commencer. Et le *baptême* dont le Seigneur aurait aussi fait mention ici, selon S. Marc, n'est que ce baptême dont il avait dit ailleurs : « J'ai encore un baptême à soutenir, et quelle angoisse j'éprouve jusqu'à ce qu'il s'accomplisse (6) ! » c'est-à-dire, le baptême de son propre sang qui aurait inondé tout son saint corps dans le cours de sa passion.

Demander donc à Jacques et Jean s'ils pouvaient boire son calice, ce fut leur dire, d'après S. Chrysostôme : Vous me parlez de partager ma gloire et ma félicité ; mais avant tout il faut que vous partagiez mon agonie et mes sueurs ; car le temps de la récompense ne peut précéder le temps du mérite (7) !

Mais le Dieu qui avait connu et mis au grand jour le secret de la démarche qu'ils avaient engagé leur mère à faire auprès de

(1) Quia tempora patiendi non potest felicitas prævenire regnandi S. Leo. Serm. de Transfig. — (2) Nesciebant quid peterent, quia sedem gloriæ a Domino, quam nondum merebantur, inquirebant. Delectabat eos culmen gloriæ ; sed prius debebant calcare viam laboris. In Matth. — (3) V. 22. — (4) Marc. x, 38. — (5) Calicem, in Scripturis divinis passionem intelligimus. S. Hieron. in Matth. — (6) Baptismo habeo baptizari ; et quomodo coarctor usque dum perficiatur ! Luc. xii, 50. — (7) Perinde ac si dicat : Vos de honore et coronis loquimini ; ego autem de agone et sudoribus. Non enim hoc est præmiorum tempus. Loc. cit.

Lui, ne pouvait pas ignorer les dispositions de leur cœur. Ce n'est donc pas afin de savoir, Lui, ce qu'il aurait ignoré, qu'il les interroge *s'ils sont disposés à boire à sa même coupe la liqueur amère de sa passion* ; mais c'est, dit S. Chrysostôme, afin que, par cette interrogation mystérieuse et publique, nous entendissions, nous aussi d'une manière solennelle, de ses propres lèvres, ce que nous ne savions pas et que nous aimons si peu à savoir, c'est-à-dire : *que personne ne peut suivre Jésus-Christ dans son royaume, à moins qu'il ne l'ait imité et suivi dans sa passion*, et que le trésor de la béatitude éternelle, dont la valeur est infinie, ne peut être acquis qu'au prix des plus grand sacrifices (1).

Ailleurs le divin Sauveur avait dit : « Le royaume des cieux n'est point le partage des esprits peu courageux, mais la conquête des forts ; il n'est que le prix de la violence que l'homme se sera faite à lui-même ; *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (2). » Or, Jésus-Christ disant tout haut aux fils de Zébédée, qui lui demandent des places dans son royaume : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même ?* c'est Jésus-Christ, poursuit S. Chrysostôme, nous rappelant cette même grande doctrine de son Evangile. Car, les mots *Passion du Seigneur* signifient ici non seulement les tourments et même la mort que tout chrétien doit être prêt à subir pour la foi ; mais aussi toute espèce d'efforts qu'il doit faire pour combattre et vaincre le péché (3). C'est Jésus-Christ, ajoutons-nous, répétant ici au monde, avec l'imposante autorité de Maître, de Seigneur et de Dieu, ce qu'il lui a dit ailleurs et lui a fait dire par son Apôtre : Que si, comme Homme et chef des Prédestinés, il a dû passer par la souffrance, pour entrer dans la gloire du Ciel qui, par tant de titre, était à Lui (4), à plus forte raison ne pouvons-nous entrer qu'à la même condition dans cette même gloire qui nous est étrangère et pour laquelle nous n'avons d'autre titre que sa miséricorde et sa bonté (5) ; qu'on ne parvienne pas au Paradis par le chemin semé de fleurs du Thabor, mais par la voie escarpée du Calvaire, en marchant sur ses traces ensanglantées, notre croix sur les épaules et l'abnégation dans le cœur (6) ; qu'on n'est prédestiné qu'à la condition de recopier en soi-même l'image de l'HOMME-DIEU CRUCIFIÉ (7), et que nous ne serons glo-

(1) Ideo interrogat ut omnes audiamus : Quia nemo potest cum Christo regnare, nisi Passionem Christi fuerit imitatus. Res enim pretioso pretio comparatur. — (2) Matth. xi, 12. — (3) Per passionem Domini intelligimus non solum passionem gentilium, sed omnem violentiam quam patimur, contra peccata certantes. *Ibid.* — (4) Nonne oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam ? Luc. xxiv. — (5) Non currentis sed miserentis est Dei. Rom. ix, 16. — (6) Quid vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. Matth. xvi, 24. — (7) Quos præcivit et prædestinavit conformes vult fieri imagini Filii sui. Rom. viii, 29.

rifiés avec lui qu'autant que nous aurons souffert en sa compagnie (1).

Voilà ce que notre divin Sauveur a voulu dire par son interrogation qu'il fit à Jacques et à Jean : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ?* Elle était grave et effrayante, comme on le voit ; elle exigeait d'eux qu'ils s'engageassent à leur tour à partager ses ignominies, ses douleurs, sa mort, dont il venait de mettre sous leurs yeux l'affreux tableau. Eh bien, nous retrouvons encore ici les enfants de Marie Salomé, ces grandes et belles âmes auxquelles leur sainte mère avait su inspirer un attachement à toute épreuve à la personne et à la société du Messie. Ils ne balancent donc pas ; et avec l'accent d'un parti pris, d'une résolution bien arrêtée depuis longtemps dans leur cœur. « Oui, répondent-ils au divin Maître, nous le pouvons : *Dicunt Ei : Possumus* (2). » Ce qui fut dire, d'après les interprètes : « Oui, nous le voulons bien, et nous sommes prêts à tout souffrir pour vous, même la mort (3). » — Car lorsqu'il s'agit de choses ardues qui demandent un grand effort de volonté et une grande énergie d'âme, dire : *Je le puis*, c'est dire : *Je le veux* (4). — Jésus-Christ reprit alors : Et moi je vous dis que vous boirez en effet mon calice ; vous serez baptisés de mon baptême ; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de vous le donner, mais ce sera le partage de ceux à qui mon Père l'a préparé ; *Ait illis : Calicem quidem meum bibetis ; et baptismo quo ego baptizor, baptizabimini ; sedere autem ad dexteram meam vel ad sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo* (5).

V. — Jésus-Christ n'a dit au fils de Ste Salomé : *Il ne m'appartient pas de disposer des places du ciel*, que comme homme et en égard aux conditions tout humaines auxquelles ces jeunes gens les demandaient. — Le royaume du ciel ne se donne pas à la faveur, mais à la vertu. — Cette doctrine est une source de consolation pour les bons chrétiens, pauvres et mal rétribués dans ce monde.

Mais est-il possible que le Fils de Dieu ait prononcé ces dernières paroles ? N'a-t-il pas dit lui-même à ses disciples : « C'est moi qui dispose du règne céleste pour vous, comme mon Père en a disposé pour moi ; *Ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus, regnum* (6) ? » Comment donc, leur dit-il ici : « Qu'il ne lui appartient pas de disposer de ce règne ; *Non est meum dare vobis ?* » La Vérité par essence s'est-elle donc contredite ? Marie Salomé s'est donc

(1) Si compatimur, et conglorificemur. Rom. viii. 17. — (2) V. 22. — (3) *Possumus*, id. est : Volumus, et parati sumus pro te mortem oppotere. Maldonatus, hic. — (4) *Posse* subinde sumitur pro *velle* : præsertim ubi res est ardua, quæ magno voluntatis conatu et robore indiget. A Lapide, hic. — (5) V. 23. — (6) Luc., xii.

exagéré outre mesure la puissance du Seigneur, en lui disant : Seigneur, vous n'avez qu'à prononcer un seul mot, et la place que je demande pour mes enfants dans votre règne leur sera assurée ; *DIC, ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram et unus ad sinistram in regno tuo ?* Et nous aussi, nous trompons-nous donc dans notre foi, en mettant en Lui toute notre confiance d'être sauvés ? Non, non, M. F., il n'y a rien de tout cela ; mais voici la vraie portée de cette déclaration de notre divin Rédempteur.

Jacques et Jean étant, comme nous l'avons dit, parents du Seigneur par leur mère, dans leur simplicité et dans leur ignorance que Jésus-Christ leur a reprochée ; *Nescitis quid petatis*, s'étaient imaginé qu'à ce titre le divin Maître aurait bien voulu les préférer à tous leurs compagnons dans la distribution des places de son règne. Ils demandaient donc, dit Cornélius à Lapidé, à leur parent, à l'homme, et ils n'attendaient que de l'homme la grâce qu'ils sollicitaient (1). Mais donner une place quelconque dans le royaume des cieux, nous dit S. Augustin, n'est pas du pouvoir de l'homme mais du pouvoir de Dieu (2). Ne pouvant donc faire, comme homme, ce qu'ils demandaient, Jésus-Christ a eu bien raison de dire : *Ce n'est pas à moi à vous destiner la place que vous désirez.*

Les mêmes paroles qu'il a ajoutées : *Mais à ceux à qui mon Père l'a préparé*, nous indiquent assez qu'ici le FILS DE DIEU n'a parlé qu'en Fils de l'homme ; car toutes les fois, poursuit le grand Interprète que je viens de citer, que ce Fils de Dieu se déclare, dans l'Evangile, inférieur au Père et son sujet, toutes les fois qu'il apporte tout à ce Père divin, et qu'il lui attribue tout ce qu'il a reçu, il ne fait cela que dans sa qualité de Fils de l'homme (3). Mais tout en disant ici, reprend S. Augustin, qu'il ne peut pas disposer du ciel dans la forme de serf, Jésus-Christ n'en a pas moins dit, ici même, qu'il dispose, lui aussi, du ciel dans sa qualité de Fils de Dieu ; car, dans cette qualité, n'étant, comme il l'a dit lui-même, qu'une seule et même chose avec son Père, ce qui est préparé par le Père l'est aussi par lui (4).

Ainsi donc, en nous disant : « Ce n'est pas à moi à vous donner le ciel ; *Non est meum dare vobis*, il a parlé de lui comme homme ; et en disant : « C'est moi qui dispose du ciel pour vous ; *Ego dispono vobis regnum*, » il a parlé de lui comme Dieu. Et, sous ces différents

(1) *Præeminentiam in Regno Joannes et Jacobus, ratione cognationis et familiaritatis cum Christo, ambiebant.* In Matth. xx. — (2) *Cælum dare non est potestatis humanæ sed divinæ.* De Trinitate, II, 1. — (3) *Quia Christus, ut homo, semper se Patri subicit ; omnia in ipsum resignat, ipsique accepta refert.* A Lapidé. Loc. cit. — (4) *Secundum formam servi dixit : Non est meum dare vobis. Quod autem paratum est a Patre ejus, et ab Ipso paratum est. Quia ipse et Pater unum sunt.* Loc. cit.

rapports, ces deux déclarations étant toutes les deux d'une exacte vérité, il n'y a pas de contradiction entre elles, mais il y a raison, justesse et harmonie.

C'est cette distinction qu'il faut avoir toujours devant les yeux en lisant l'Évangile ; et alors, dans tous les discours, dans tous les faits de notre divin Sauveur, on n'aperçoit que sa touchante sollicitude de nous prouver la réalité de ces deux natures, la nature divine et la nature humaine, cette doctrine fondamentale du mystère de l'Incarnation et de toute la religion. Alors, dans ces discours et dans ces faits, tout s'explique, tout se coordonne et s'harmonise, tout devient clair ; et la lecture de ce Livre divin devient une source ineffable de lumières pour l'esprit et de consolations pour le cœur.

Mais remarquez bien, nous dit S. Chrysostôme, qu'afin de prévenir toute objection que l'hérésie aurait pu tirer un jour de ce passage, contre l'étendue de la puissance du Christ et les droits de sa royauté, en un mot contre sa divinité, Jésus-Christ n'a point parlé ici dans un sens *absolu*, mais dans un sens *relatif* ; car il n'a pas dit : *Je ne puis pas disposer du ciel* ; mais il a dit : *Je ne puis pas disposer du ciel pour VOUS DEUX*, et pour les raisons pour lesquelles vous me les demandez (1). Et ce fut leur dire, d'après S. Jérôme : Vous prétendez que je vous accorde les deux premières places dans mon royaume, parce que vous êtes mes parents. Vous m'avez fait adresser la demande de cette grande distinction par votre mère que j'affectionne tant à cause de sa vertu. Vous croyez donc que je veuille disposer des places de mon royaume, comme le font les rois de la terre, par considération pour les rapports du sang et de la parenté, par inclination naturelle, par sympathie, par sollicitations et par faveur. Or, à ces conditions et par ces moyens, vous n'obtiendrez jamais ce que vous sollicitez, et *il ne m'appartient pas* de vous l'accorder ; car il n'y a pas acception de personnes auprès de Dieu. L'acquisition des places du céleste royaume ne dépend pas seulement de la volonté de Celui qui les donne, mais aussi des dispositions de ceux qui doivent les recevoir. Elles ne se donnent pas à la faveur, mais au mérite ; elles ne sont pas distribuées d'après les qualités des personnes, mais d'après leur vie ; et celui-là seul doit en être investi qui en sera trouvé digne. C'est l'économie divine du mystère du royaume du ciel (2).

(1) Ut non infirmus esse ostendatur, non dixit SIMPLICITER : NON EST MEUM DARE, sed : NON EST MEUM DARE VOBIS. Loc. cit. — (2) *Non est meum dare vobis*, id est : Regnum cœlorum non est tantum dantis sed et accipientis. Non est personarum acceptio apud Deum ; sed quicumque talem se præbuerit ut Regno cœlorum dignus fiat, hoc accipiet, non ex favore sed ex merito, quod non personæ sed vitæ paratum est. Comment. in Matth.

Pour S. Chrysostôme aussi ces divines paroles : *Vous boirez, en effet, mon calice ; mais ce n'est pas à moi à vous donner les places auxquelles vous aspirez*, peuvent se traduire ainsi : « Vous partagerez ma passion ; vous mourrez même pour moi, je vous le prédis ; mais lors même que vous aurez rempli cette première condition indispensable pour vous trouver au ciel en ma compagnie, n'allez pas croire pour cela que les sièges les plus élevés vous soient assurés. Car si quelque autre se présente à moi ayant passé par le martyre comme vous, mais ayant plus de vertu et plus de mérite que vous, l'amour que j'ai pour vous comme mes parents, ne me fera jamais exclure celui-là du premier rang pour vous le réserver. Car la primauté dans le royaume du ciel n'appartient qu'à ceux qui, par leurs œuvres, sont devenus les premiers (1).

Enfin, imaginez, nous dit Théophilacte, un roi juste qui, ayant institué une joute, dont le prix ne doit être décerné qu'au mérite de la valeur, soit abordé par ses parents et par ses amis lui demandant d'être préféré à tous les autres dans la distribution des prix et des couronnes ; n'aurait-il pas le droit de leur répondre : *Qu'il ne lui appartient plus* de disposer, par des considérations personnelles, de ces prix et de ces couronnes, après avoir décrété qu'ils ne seront emportés que par ceux qui seront restés vainqueurs dans la lutte ? C'est le cas précis de notre Evangile. Jésus-Christ ne pouvait donc, ne devait répondre à Jacques et à Jean que comme il l'a fait (2). Ainsi donc, conclut S. Ambroise, Jésus-Christ n'ayant pas dit : *Je ne puis pas donner* ; mais : *Je ne puis pas donner à VOUS les premières places du ciel*, affirme, non pas qu'il lui manquait le pouvoir de les accorder, mais qu'il manquait aux solliciteurs les dispositions et le mérite de les obtenir (3).

Oh ! que cette doctrine est consolante pour les pauvres, les petits, les malheureux selon le monde ! Cette divine doctrine les assure que, non pas la noblesse de la naissance, la richesse de la fortune, la supériorité du rang, l'étendue du savoir, mais la pureté de l'âme, la droiture du cœur, l'innocence des mœurs et la sainteté de la vie, l'humilité et la prière sont les seuls titres de recommandation auprès de Dieu. Cette divine doctrine les assure que, pour être le

(1) Quærebant, præ aliis stare apud Ipsum. Sed Christus, Moriæmini inquit, propter me, non tamen hoc sufficit vos facere primum ordinem obtinere. Si enim aliquis alius venerit, cum martyrio, ampliorem virtutem possidens; non quia vos amo, illum expellam et vobis dabo primatum. His enim paratur primatus qui per opera possunt fieri primi. Loc. cit. — (2) Sic justus rex agoni a se instituto præsidens, accedentibus cognatis et amicis, dicentibusque : Da nobis bravium et coronam; jure, meritoque responderet : Non est meum vobis dare bravium, sed quibus illud paratum est et decretum est, scilicet in agone certantibus et vincentibus. In x Marci. — (3) Non dixit : *Non est meum dare*; sed : *Non est meum dare VOBIS* : non sibi potestatem deesse asserens, sed meritum creaturis. Ap. a Lap.

rebut de la terre, ils n'en peuvent pas moins espérer les premières places dans le ciel ; et, pour être méconnus, méprisés, persécutés par les hommes, ils n'en peuvent pas moins devenir les plus grands amis de Dieu. Cette divine doctrine les assure enfin que la justice de Dieu saura bien les dédommager un jour de toutes les injustices du monde !

Que nous devons donc être reconnaissants aux fils de Ste Marie Salomé de nous avoir procuré, par l'imperfection même de leur prière, une pareille leçon de la part de notre divin Maître ! C'est ainsi, dit S. Chrysostôme, que souvent le Seigneur a permis que ses disciples pensassent, dissent ou fissent des choses irraisonnables, inexactes, imparfaites, afin d'avoir par là l'occasion, en corrigeant leurs défauts, de donner à tout le monde les règles de la vraie piété. Car il savait bien que sa doctrine était une source d'édification non-seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir (1).

VI. — Ste Salomé a obtenu tout ce qu'elle a demandé au Seigneur pour ses fils. — Ils furent les plus distingués par lui, parmi les apôtres, et partagèrent sa passion. — Gloires toutes particulières à S. Jean, le fils chéri de Ste Salomé.

Mais, si imparfaite, dans les intentions des fils, la demande qui a provoqué des explications si précieuses, ne l'était pas, comme nous l'avons vu, dans les intentions de la mère. Elle méritait donc d'être exaucée, et elle le fut, en effet, dans toute la plénitude de la lettre.

Il est vrai que, par sa réponse, la Sagesse incarnée ne dit clairement ni Oui, ni Non. D'après S. Jérôme, Elle ne dit pas Oui pour ne pas froisser les autres Apôtres ; Elle ne dit pas Non non plus, pour ne pas décourager et confondre les deux frères qui ne le méritaient pas (2). Mais il n'en est pas moins vrai que le Seigneur a accompli tout ce que Ste Salomé lui avait demandé pour ses fils.

En disant à ces fortunés jeunes gens : « Vous boirez, en effet, au même calice auquel je boirai moi-même ; vous serez, vous aussi, baptisés du même baptême dont je serai baptisé moi-même ; » *Calicem quidem quem ego bibo, bibetis, et baptismo quo ego baptizor, baptizabimini*, le Fils de Dieu rendit, d'abord, selon S. Hilaire, un éclatant témoignage à la pureté et à la générosité de leur foi qui leur avait inspiré la belle déclaration d'être prêts à partager ses souffrances et ses opprobres (3).

(1) *Frequenter patitur Dominus discipulos suos aliquid non recte aut dicere aut agere aut cogitare: ut ex illorum culpa occasionem habeat exponendi regulam pietatis: sciens quia non solum in presenti sed etiam in futuro doctrina. Ejus aedificat. Loc. cit.* — (2) Non dixit: *Non sedebitis*, ne duos confunderet; neque etiam dixit: *Sedebitis*, ne ceteros irritaret. Loc. cit. — (3) Collaudans eorum fidem ait: *Martyrium quidem eos secum compati posse. In Matth.*

En second lieu, par les mêmes paroles, satisfait de leurs dispositions, au dire de S. Chrysostôme, le divin Seigneur leur prédit qu'ils auraient l'insigne bonheur de lui être associés dans sa passion (1) ; et enfin par les mêmes paroles, il fit d'avance, d'après Origène, leur panégyrique, et prophétisa leur vraie grandeur et leur perfection (2).

En effet, après avoir évangélisé l'Espagne, revenu à Jérusalem et décapité par Hérode Agrippa (3), à cause de son zèle dans la prédication et la confession de la foi chrétienne, S. Jacques fut le premier des Apôtres à répandre son sang, à donner sa vie pour Jésus-Christ. S. Jean, son frère, but, lui aussi, au même calice et fut baptisé du même baptême. Car quoiqu'il soit mort de vieillesse, à l'âge de presque quatre-vingt-dix ans, cependant, dit S. Jérôme, en citant Tertullien, sous le féroce Domitien, S. Jean fut, à cause de la confession de Jésus-Christ, plongé dans une chaudière d'huile bouillante ; et, Dieu l'ayant miraculeusement conservé en vie au milieu de cet affreux supplice (4), il fut exilé dans l'île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*. Prochorus, son disciple, et S. Isidore de Séville, attestent que le tyran, voulant, toujours pour la même cause, s'en débarrasser, sans bruit, lui fit boire une boisson empoisonnée, dont il ne reçut aucun mal : Dieu l'ayant encore cette fois miraculeusement sauvé (5). Qu'importe donc, reprend S. Jérôme, que le persécuteur n'ait pas répandu son sang ? S. Jean n'en a pas moins passé par les plus grandes privations et toutes les douleurs de l'exil, par le poison et par le feu. Il a bu au calice de la confession auquel burent les trois jeunes enfants de Babylone, au milieu des flammes de la fournaise où ils furent jetés ; et les prodiges par lesquels Dieu le conserva n'ont rien ôté à son mérite d'avoir plusieurs fois confessé Jésus-Christ au milieu des plus atroces supplices ni à la réalité, ni à la gloire de son martyre (6).

Ste Marie Salomé n'a pas été moins heureuse par rapport à ce qu'elle a demandé pour ses fils, durant la vie mortelle du Seigneur. A l'exception de S. Pierre que le Fils de Dieu avait choisi pour

(1) Dominus autem prophetat eis magna bona, id est, martyrio eos dignos efficiendos. Loc. cit. — (2) Ad futuram eorum perfectionem respiciens dixit : *Calicem quidem*, etc. In Catén. — (3) Act. XII. — (4) Ce prodige est arrivé près de la porte Latine à Rome. Les chrétiens en perpétuèrent le souvenir, en érigeant, au même endroit, une église qui y existe encore, sous la dénomination de *saint Jean devant la porte Latine* ; et l'Eglise romaine célèbre la mémoire de ce martyr couronné par un si grand miracle, par une fête particulière, le 6 du mois de mai. — (5) La tradition nous a conservé le souvenir de ce fait en peignant S. Jean toujours avec un calice à la main. — (6) Si ecclesiasticas historias legamus, in quibus fertur quod et ipse, propter martyrium (confessionem), sit missus in ferventis olei dolium, et inde, ad suscipiendam coronam Christi Athleta processerit, statimque in Pathmos insulam relegatus sit; videbimus martyrio animum non defuisse, et bibisse Joannem calicem confessionis quem et tres pueri in camino ignis biberunt ; licet persecutor non fuderit sanguinem. Comment. in Matth.

chef de son Eglise, et qu'il plaça dans une catégorie tout exceptionnelle, les deux enfants de Ste Marie Salomé eurent toujours le premier rang parmi les Apôtres. Jésus-Christ les eut toujours à ses côtés ; il les honora d'une affection toute particulière ; il en fit les seuls confidants intimes de ses secrets et les seuls témoins oculaires de ses grands mystères. Car Jacques et Jean furent les seuls, parmi les Apôtres, que, conjointement avec S. Pierre, le Seigneur fit assister au sublime sacrement de sa Transfiguration sur le Thabor (1), au grand prodige de la résurrection de la fille de Jaïre (2), et à sa prière et à ses douloureuses agonies du Getsemani (3).

Mais voici des gloires toutes particulières à S. Jean, l'enfant chéri de Marie Salomé, et que personne n'a partagées parmi les douze, pas même S. Pierre. C'est celui des Apôtres que l'Evangile appelle « Le disciple que Jésus aimait au dessus de tous les autres ; » c'est le seul des Apôtres qui, à la dernière Cène, eut l'ineffable bonheur de s'endormir sur la poitrine du Seigneur (4), d'écouter les palpitations de son cœur divin, et d'y puiser les plus sublimes secrets du ciel. C'est le seul des Apôtres qui, à la dispersion de tous ses collègues, après l'emprisonnement du Seigneur, ne l'ayant pas quitté un seul instant, mais l'ayant accompagné au Calvaire, et, debout à côté de sa croix, ayant assisté à sa mort, recueillit, d'après la belle pensée de S. Ambroise, en vrai chancelier de l'Eglise, les dernières paroles du Rédempteur mourant, le Testament de son amour ; et, qui enfin, l'ayant fidèlement consigné dans l'Evangile, et l'ayant signé, comme témoin oculaire de tout ce qu'il atteste, et l'ayant environné de tous les caractères d'une authenticité divine, l'a transmis à l'Eglise, et l'a conservé à l'espérance, à la consolation et à l'édification du monde. C'est enfin le seul parmi les Apôtres qui, à cause du prodige de son innocence et de sa virginité, mérita l'insigne honneur que le Fils de Dieu lui donnât pour mère la Sainte Vierge, sa propre Mère, et qu'il confiât à ses soins affectueux cette auguste Mère, ce temple vivant de sa divinité, et ce qu'il laissait de plus cher sur cette terre : la plus pure de toutes les femmes ne devant être confiée qu'à la garde du plus pur de tous les hommes.

(1) Matth. XVII. — (2) *Ibid.* IX. — (3) *Ibid.* XXVII. — (4) Joan., XIII, 23.

VII. — Réalisation du nom prophétique du FILS DU TONNERRE, que Jésus-Christ imposa aux enfants de Ste Salomé. Sublimité de l'Evangile de S. Jean. — A quelle occasion fut-il écrit, — Par cet Evangile S. Jean a *tonné* et *tonnera* toujours dans le monde. — Exhortation aux mères chrétiennes à la pratique de la prière pour leurs fils.

Rappelons encore que les deux fils de Ste Marie Salomé ont été les deux seuls Apôtres auxquels, le jour même où il donna à Simon le nom de PIERRE, le divin Sauveur imposa le nom particulier de BOANERGES, mot qui signifie LES FILS DU TONNERRE OU LES TONNANTS (1). Et, en effet, les fils de cette mère aussi douce, aussi pacifique par les sentiments que par le nom (2), et aussi pacifiques, eux aussi, autant que leur sainte mère, transformés en d'autres hommes par le feu du Saint-Esprit, sont devenus les vrais FILS DU TONNERRE OU LES TONNANTS : l'un, S. Jacques, par sa prédication ; l'autre, S. Jean, par son Evangile. Car S. Jacques, ayant implanté le christianisme en Espagne, d'où, plus tard, la foi chrétienne est passée aux Indes orientales et au nouveau monde ; c'est l'Apôtre dont, S. Pierre toujours excepté, le tonnerre de la prédication du christianisme a eu dans les deux mondes le retentissement le plus étendu et le plus prolongé.

Quant à S. Jean, c'est le seul Evangéliste qui nous ait tracé la vie éternelle, la vie divine du Verbe avant de se faire homme ; tandis que les autres Evangélistes ne nous ont raconté que la vie de ce même Fils de Dieu après qu'il s'est fait homme. Dans son Evangile, le grand dogme de la divinité de Jésus-Christ perce et éclate, tout pur, de tous ses discours, de toutes ses actions, comme le premier rayon du soleil levant. C'est l'Evangile où ce dogme fondamental de toute la religion nous apparaît brillant de lumières plus resplendissantes, et environné de grâces plus attrayantes que dans les autres Evangiles.

C'était le temps où, par l'organe des hérétiques Ebion et Cérinthe, et d'autres monstres semblables, Satan venait de formuler, pour la première fois, le blasphème que Jésus-Christ n'était pas Dieu. De toutes les parties de la chrétienté, et particulièrement de toutes les Eglises d'Asie, que S. Jean avait fondées, les plus vives instances furent faites au grand Apôtre, afin qu'il voulût écrire quelque chose de plus haut sur le Verbe de Dieu, capable d'imposer silence aux blasphémateurs de la divinité du Sauveur et d'affermir les chrétiens dans la foi de cette grande vérité. « Je le veux bien, répondit-il, pour l'honneur de mon divin Maître et pour

(1) Et imposuit Simoni nomen PETRUS ; et Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem Jacobi, et imposuit eis nomina Boanerges, quod est, Filii tonitru. Marc. III, 17.—

(2) Le mot *Salome* signifie *pacifique*.

l'édification et la consolation de l'Eglise. Mais j'ai besoin, pour cela, de la lumière du ciel, qu'on n'obtient que par la prière. Je prendrai la plume pour écrire sur ce grand sujet de tel jour du tel mois. Que tous les fidèles fassent donc un carême de jeûnes et de prières avant ce jour ; et que ce jour-là ils demeurent tous en prières, afin que le Fils de Dieu daigne suggérer lui-même ce qu'il veut qu'écrive de Lui le dernier de ses disciples. » C'est ce qui eut vraiment lieu, d'après la tradition que S. Jérôme nous a conservée. Ainsi, ce fut pendant que toute l'Eglise était en prière, que le DISCIPLE BIEN-AIMÉ, s'étant mis en prière lui-même ; s'éleva en esprit, par la contemplation, au plus haut de la Lumière inaccessible à toute intelligence rampante encore sur la terre ; s'approcha le plus près que possible de la *majesté de Dieu*, non pour la sonder, au risque d'en être écrasé par sa gloire (1), mais pour la révéler aux autres et la faire glorifier ; et se trouva, selon l'expression de S. Jérôme, rassasié de la révélation de Dieu. Il vit la Lumière de Dieu dans la lumière de Dieu (2). L'aigle des Evangélistes plongea son regard, pur de toute souillure et rassuré par l'humilité de son élan et par la sainteté de ses intentions, dans le vrai SOLEIL DE JUSTICE, et en recueillit un rayon ineffable qui lui découvrit le Verbe tel qu'il est, dans les profondeurs de l'énigme incompréhensible de sa génération éternelle au sein de Dieu son Père, et dans tous les charmes de sa charité pour les hommes ; et revenant du ciel, d'une main ferme, parce que le Saint-Esprit la guidait, il traça ces grandes paroles si au dessus de toute pensée humaine, si en dehors de tout langage terrestre, et qui ne purent être que l'écho d'une voix céleste, le prolongement d'un souffle divin ; ces paroles qui étonnèrent le ciel, qui consternèrent l'enfer, qui firent tressaillir de joie la terre, qui ébranlèrent toute la création : AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE, ET LE VERBE ÉTAIT EN DIEU, ET LE VERBE ÉTAIT DIEU. IL ÉTAIT AU COMMENCEMENT AUPRÈS DE DIEU. TOUT A ÉTÉ FAIT PAR LUI, ET RIEN DE CE QUI A ÉTÉ FAIT N'A ÉTÉ FAIT SANS LUI. EN LUI ÉTAIT LA VIE, ET LA VIE ÉTAIT LA LUMIÈRE DES HOMMES (3).

D'après Métaphraste et d'autres auteurs anciens, cités et suivis

(1) *Scrutator Majestatis opprimetur a gloria.* Prov. xxv. 27. — (2) *In lumine tuo videbimus lumen.* Psal. xxxv. 10. — (3) *Cum jam hæreticorum semina pullularent Corinthis. Ebionis et cæterorum qui negant Christum in carne venisse. . . . Coactus est ab omnibus pæne tunc Asiæ episcopis, et multarum Ecclesiarum legationibus de DIVINITATE SALVATORIS altius scribere, et ad ipsum Dei verbum, non tam audaci, sed felici temeritate prorumpere. Unde et Ecclesiastica narrat historia, cum a fratribus cogeretur ut scriberet, ita factorum se respondisse, si, indicto jejunio, in commune omnes Deum deprecarentur: quo expleto, revelatione saturatus, illud precium, et cælo veniens, eructavit: IN PRINCIPIO ERAT VERBUM; ET VERBUM ERAT APUD DEUM ET DEUS ERAT VERBUM: HOC ERAT IN PRINCIPIO APUD DEUM. Hieronymus, Procem, in Matth.*

par Baronius, comme les paroles : JE SUIS CELUI QUI SUIS, qui ont révélé ce que Dieu est, ne furent prononcées au Sinaï qu'au milieu des éclairs et des tonnerres ; de même, pendant que S. Jean écrivait ces paroles de son Evangile, qui nous ont révélé ce qu'est le Fils de Dieu, on vit la foudre sillonnant le ciel, on entendit le tonnerre grondant autour de sa modeste habitation ; et c'est ainsi que le nom prophétique de TONNANT ou de FILS DU TONNERRE, que Jésus-Christ avait imposé à S. Jean, s'accomplit même dans sa réalité physique.

Mais, quoi qu'il en soit de cette belle tradition, qui n'a rien qui ne soit très plausible, il n'en est pas moins vrai que l'Evangile de S. Jean est un éclair permanent qui du beau ciel de l'Eglise se reflète dans tout le monde et s'y reflétera jusqu'à la fin des siècles : pour y confondre tous les blasphèmes des hérétiques ; pour déchirer les ténèbres de toutes les erreurs ; pour maintenir un phare de lumières, d'espérance et de consolation au sein de l'humanité. Il n'en est pas moins vrai que, par cet Evangile, ce fils de Salomé, si doux, si affectueux pour l'homme, cet ange de la pureté, ce séraphin de l'amour, cet évangéliste de la compassion et de la charité, a vraiment tonné dans le monde bien plus que tout autre apôtre, que c'est le VRAI FILS DU TONNERRE, le VRAI TONNANT, mais d'un tonnerre qui ne gronde que pour éveiller ; qui n'étincelle que pour éclairer ; qui ne terrasse que pour relever ; qui n'atteint que pour guérir ; qui ne frappe que pour rappeler à une vie nouvelle, à la vie de la grâce et de la vérité.

Oh ! combien donc fut heureuse Ste Marie Salomé d'avoir été la mère de tels enfants ! Après la Sainte Vierge, qui est au dessus de tout, pour avoir engendré le Fils de Dieu lui-même, les mères les plus heureuses de l'Evangile ont été Ste Elisabeth, qui a enfanté le grand précurseur du Messie, S. Jean-Baptiste ; Ste Marie de Cléophas, dont il sera question dans l'homélie suivante, qui a fourni des frères et des sœurs à ce Fils de Dieu, et Ste Marie Salomé, qui a été mère de S. Jacques, le premier martyr de ses Apôtres, et de S. Jean, son disciple bien-aimé et le plus grand de ses Evangélistes !

Oh ! qu'elle a été heureuse d'avoir vu sa prière exaucée et au delà de tous ses désirs. Car il n'y a pas de doute que comme ses enfants ont toujours été, après S. Pierre, les plus distingués par le Rédempteur divin parmi ses Apôtres et se sont trouvés toujours à ses côtés sur cette terre, il en soit de même dans le ciel. Voilà ce qui a valu à cette mère fortunée d'avoir ennobli sa maternité par les sentiments de la foi la plus vive, par la constance du dévoue-

ment le plus généreux pour Jésus-Christ, et d'avoir, par ses sublimes exemples et par sa conduite toute sainte, transmis ces mêmes sentiments à ses fils ; elle a prévenu et accompli à la lettre l'oracle de S. Paul : *Mulier salvabitur per generationem filiorum, si permanserit in fide, in charitate, in sanctitate, cum sobrietate*. Courage donc, mères chrétiennes ; édifiez, par votre foi, par votre piété, par votre amour du prochain et par une conduite toute pure, vos enfants ; priez surtout et ne vous laissez jamais de prier pour leur âme. Et le Dieu qui a rempli votre cœur de tant de commisération, de tant d'intérêt pour les fruits de vos entrailles, est tout prêt, vous dit S. Chrysostôme, à écouter favorablement tout ce que votre affection maternelle vous inspirera de lui demander pour leurs véritables avantages et pour leur salut (1).

Maintenant deux mots encore sur les cinq derniers versets du même Evangile, afin qu'il vous soit expliqué tout entier.

TROISIÈME PARTIE

La loi et les récompenses du dévouement.

VIII. — Explication de la doctrine du dévouement prêchée par Jésus-Christ, à l'occasion de l'altercation qu'excita parmi les Apôtres la prière de sainte Salomé. — Cette doctrine est la base des sociétés chrétiennes et la vraie CHARTRE de l'humanité. — Obligation des parents de se dévouer pour leurs enfants, afin de les sauver et se sauver eux-mêmes.

Par sa réponse à la prière que, par l'organe de leur bonne mère, les fils de Zébédée avaient adressée à Jésus-Christ, cet aimable Seigneur, tout ayant l'air de ne rien leur accorder, au fond, comme on l'a vu, ne leur a rien refusé. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la jalousie ombrageuse de dix autres Apôtres, dont, à ce qu'il paraît, pas un seul ne croyait avoir le même droit que Jacques et Jean aux places que les deux frères venaient de solliciter pour eux. Le Seigneur n'avait donc pas fini de parler, poursuit l'Evangéliste, que les voilà tous les dix tombant sur les deux, leur cherchant querelle au sujet de la démarche qu'ils avaient ourdie, et exhalant contre eux par force invectives l'indignation de leur petite vanité froissée ; *Et audientes decem, indignati sunt de duobus fratribus* (2). « Comment ? leur disaient-ils, d'après S. Luc ; croyez-vous donc avoir un mérite supérieur à celui de nous tous ? Passe pour Pierre, que le Maître a établi et que nous avons accepté pour chef. Mais vous, quels titres particuliers avez-vous pour aspirer aux charges de premiers ministres dans le nou-

(1) Ipse Dominus, qui maternos animos filiorum miseratione implevit, facilius audiet maternum affectum. Loc. cit. — (2) Matth. xx, 24.

veau règne du Messie ? Est-ce parce que vous êtes ses parents ? Mais, dans ce cas, le lot écherrait aux frères Jacques et Thaddée qui, fils de Cléophas, sont des parents à lui plus proches que vous, car on les appelle *ses frères*. Vous ne pouvez invoquer non plus le titre de l'ancienneté de la vocation, car André a été appelé avant vous. Vous ne pouvez enfin alléguer pour vous, ni l'excellence de la vertu qui, au témoignage du Seigneur lui-même, appartient à Barthélemy (1), ni la prééminence du savoir qui est le partage de Thomas, ni la maturité de l'âge, car vous êtes les plus jeunes parmi nous. De quel droit prétendez-vous donc qu'on vous place au dessus de nous tous, dont chacun, par une raison ou par une autre, vous est supérieur ? *Facta est autem et contentio inter eos, quis eorum videretur esse major* (2).

Que personne, nous dit ici S. Chrysostôme, ne se scandalise de voir les Apôtres si petits, si vaniteux, si égoïstes et si imparfaits avant que le grand mystère de la régénération de l'homme par la Croix fût consommé et avant qu'ils aient reçu la grâce du Saint-Esprit. C'est par un trait singulier de la Providence que toutes leurs misères, leurs faiblesses et leurs défauts, antérieurs à cette grande époque, se trouvent consignés dans l'Evangile : car ils sont la preuve la plus splendide que leur changement en hommes à qui on ne put plus reprocher le moindre sentiment d'amour-propre, en hommes de toutes les vertus, et de vertus dont la terre n'avait jamais rien vu de plus héroïque, de plus sublime, de plus éclatant et de plus parfait, a été l'œuvre de la puissance du Très-Haut, et le christianisme et l'Eglise qu'ils ont fondés, aussi (3).

Mais cette querelle de petite ambition, qui eut lieu à cette occasion parmi les Apôtres, nous a été avantageuses sous un autre rapport ; car, afin d'y mettre un terme, les ayant appelés autour de lui, le divin Maître fit alors à ses disciples, et en eux il fit à tous les chrétiens, la grande, la sublime et importante leçon que voici :

« Vous savez, leur dit-il, que les princes des gentils LES DOMINENT et que les Grands leur font sentir le poids de leur puissance. IL N'EN SERA PAS AINSI PARMI VOUS ; mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier parmi vous soit

(1) Barthélemy était Nathanel dont le Seigneur avait dit : *Ecce vere Israelita in qua dolus non est*. Joan. i. — (2) Luc, xxii, 24. — (3) Non turbetur quisquam, si adeo imperfectos dicimus Apostolos fuisse. Nondum enim mysterium Crucis erat consummatum, nondum gratia Spiritus sancti in corda eorum infusa. Post datam gratiam eos considera, et videbis omnem turbationem animi ab illis fuisse separatam. Hac enim de causa illorum modo imperfectio revelatur, ut aperte potius percipere quales subito per gratiam fuerint effecti. Loc. cit.

« votre esclave. Comme le Fils de l'homme n'est point venu *pour* être servi, mais *pour servir* et donner sa vie pour la rédemption de tous (1). »

O leçons ! ô paroles ! l'homme n'avait jamais parlé, la terre n'avait jamais entendu un pareil langage. Aussi, c'est Dieu et ne peut être que Dieu celui qui a parlé ainsi ; et ce langage est descendu du ciel. On le voit, le Fils de Dieu a par ces mots clairement distingué et nettement posé le principe du droit public, qui était suivi chez les païens, *Principes gentium*, du principe du droit public qu'il était venu établir parmi les chrétiens ; *Vos autem non sic*. Il nous a dit que si, chez les païens, tout pouvoir DOMINE ses sujets en maître, *Dominantur eorum* ; chez les chrétiens, au contraire, tout pouvoir doit assister ses sujets comme s'il était leur serviteur ; *Sit vester minister*. Il nous a dit que si, chez les païens, les sujets sont exploités dans l'intérêt et selon le bon plaisir du pouvoir, *Potestatem exercent in eos* ; chez les chrétiens, au contraire, le pouvoir doit se consacrer en esclave au bonheur des sujets ; *Erit vester servus*. Il nous a dit enfin que comme toute la science sociale, toute la législation des peuples païens se résumaient dans le mot DOMINATION, *Dominantur* ; au contraire, toute la science sociale, toute la législation des peuples chrétiens doivent se résumer dans le mot DÉVOUEMENT ; *Dare animam suam*. Et afin de sanctionner cette nouvelle et sublime doctrine par l'exemple de la plus grande, de la plus légitime, de la plus essentielle de toutes les autorités, l'autorité de l'Homme-Dieu, créateur, maître et seigneur de l'homme ; il a dit que ce Fils de Dieu fait homme, au lieu de dominer l'homme par sa supériorité, au lieu de dompter l'homme par sa puissance, s'est fait lui-même le serviteur de l'homme ; *Sicut Filius hominis non venit ministrari sed ministrare* ; qu'au lieu d'exploiter l'homme, il a donné lui-même sa vie pour la Rédemption de l'homme ; *Et dare animam suam redemptionem pro multis* ; et que c'est là le miroir que tout pouvoir chrétien doit toujours avoir devant les yeux, et que c'est là le modèle et l'exemple qu'il doit suivre.

Ce n'est donc pas ici une exhortation pieuse à la pratique de l'humilité, mais c'est la grande loi du DÉVOUEMENT établie comme la base et le caractère propre de la constitution de la so-

(1) *Iesus autem vocavit eos ad se et ait: Scitis quia principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt potestatem exercent in eos. Non ita erit inter vos; sed quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister; et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus; sicut Filius hominis non venit ministrari sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis* (le mot *multis* est ici, comme en d'autres endroits de l'Écriture, synonyme de *tous*). Matth. xx, 25-28.

ciété chrétienne. C'est la GRANDE CHARTE que le Dieu, auteur et maître suprême de toute société, a octroyée, a publiée et imposée lui-même, comme la vraie charte constitutionnelle de l'humanité, et qui seule peut lui donner l'ordre de la vraie liberté.

C'est à ce sublime et magnifique passage de l'Evangile que le pouvoir ecclésiastique de l'Eglise a appris à se dévouer au bien des fidèles : le souverain pontife a appris à se donner la qualification de SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU ; *Servus servorum Dei*, et les bons évêques et les vrais pasteurs des âmes ont appris à consacrer tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils sont, même leur vie, au salut de leur troupeau.

C'est à la lumière de ce passage de l'Evangile que les princes chrétiens ont envisagé l'exercice du pouvoir politique moins comme un droit que comme un grand devoir ; moins comme un avantage que comme un immense fardeau ; qu'ils se sont, eux aussi, dévoués entièrement au bonheur de leurs peuples, et ont donné au monde le spectacle nouveau des monarchies chrétiennes ne puisant leur force et leur stabilité que dans le dévouement du pouvoir public aux intérêts publics.

C'est enfin par ce passage de l'Evangile que les pères de famille chrétiens ont compris qu'ils ne peuvent disposer de leurs enfants à la manière des païens, comme d'une chose que son possesseur peut aliéner ou détruire selon son intérêt ou selon son plaisir ; mais qu'ils se doivent tous appliquer à les bien élever, à leur assurer, au prix des plus rudes sacrifices, le plus grand bien-être dans ce monde, et la vie éternelle dans l'autre.

C'est, enfin, de ce passage de l'Evangile qu'a jailli cette admirable législation religieuse, politique, civile, domestique des nations chrétiennes qui fait l'admiration et excite l'envie des nations païennes ; qui, fondée sur le principe du dévouement de l'être fort à l'être faible, a amélioré le sort du simple fidèle, du peuple, de la femme, de l'enfant, du pauvre, du débiteur, du prisonnier ; et qui, s'inspirant du respect et de l'amour de l'être humain, a civilisé le monde. Car la civilisation n'est que le respect, et l'amour de l'homme pour l'homme ; comme l'exploitation de l'homme par l'homme, et le mépris et la haine de l'homme pour l'homme, c'est la barbarie.

Ce n'est pas ici le lieu de développer cette grande doctrine qu'une FAUTE HEUREUSE (*Felix culpa*) des Apôtres a donné à notre divin Sauveur l'occasion de nous révéler. Nous nous bornerons donc à exhorter les mères chrétiennes à se pénétrer toujours davantage des grands devoirs que cette doctrine leur impose. Non

seulement elle leur impose l'obligation de l'économie, du travail, de l'emploi des moyens honnêtes pour donner un état à leurs enfants, mais bien plus l'obligation de s'interdire le luxe, les spectacles, les plaisirs, de fuir des sociétés toutes mondaines, afin de sauver leurs enfants de la contagion du monde ; et bien plus encore l'obligation de les élever moins par des leçons que par l'exemple d'une conduite toute chrétienne, dans la crainte de Dieu, dans l'innocence des mœurs, dans les pratiques de la religion et de tous les devoirs du christianisme ; *Mulier salvabitur per filiorum generationem, si permanserit in fide, in charitate, in sanctitate, cum sobrietate*. Oh ! que la société serait heureuse si les mères étaient des Marie Salomé ; car au moral comme au physique les enfants ne sont que ce que la mère les a faits. Et elles-mêmes, ces nouvelles Salomés, qu'elles seraient heureuses, si, en recopiant un si beau modèle, elles se dévouent entièrement, comme Marie Salomé et comme l'Evangile leur en fait une obligation, à leurs enfants ! Qu'elles seraient heureuses, si encore comme Marie Salomé, elles tâchaient par l'instruction, l'exemple et la prière incessante à Dieu, d'assurer avant tout Dieu et le ciel à leurs fils et de leur laisser un patrimoine de sainteté et de vertu ! Doublement leurs mères, pour les avoir engendrés en même temps à la vie de l'âme et à la vie du corps, en faisant le vrai bonheur et le salut de leurs fils, elles feraient, d'après S. Paul, leur propre bonheur et leur propre salut, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE

PAR LE R. P. FÉLIX
de la Compagnie de Jésus.

PREMIER DISCOURS

- I. Révolte contre Dieu : 1^e le libre vouloir, première cause de cette révolte ;
2^e le libre amour, deuxième cause ; 3^e la libre pensée, troisième cause.
II. Fuite de Dieu, comme : 1^e autorité ; 2^e amour ; 3^e vérité.

*Da mihi portionem substantiæ quæ
me contingit.*

Luc., xv, 12.

Monseigneur, — Il y a une chose dans l'Evangile qui doit décider de notre vie, de notre vie du temps, de notre vie de l'éternité ; une chose qui sépare l'humanité en deux grandes divisions, l'humanité fidèle et l'humanité prévaricatrice ; une chose qui est la source de tous les désordres et de tous les malheurs de ce monde ; une chose qui est la cause de la damnation alors que l'on doit être damné ; cette chose, M. F., nous l'appelons dans la langue catholique, nous l'appelons le péché, c'est-à-dire la violation de la loi de Dieu par la liberté de l'homme, le péché, le grand mal de l'humanité sur terre. Cherchez dans un homme la cause de ses malheurs et de ses souffrances, vous trouvez le péché ; cherchez dans la famille la cause de ses désastres, vous trouvez le péché ; cherchez dans la société humaine la grande cause des perturbations, des ébranlements, des malheurs, vous rencontrez le péché. C'est le péché qui rend les peuples malheureux : *Miseros facit populos peccatum* (1). Et en même temps que le péché décide de notre vie sur la terre, il décide de notre sort dans l'éternité. Vous en êtes vous-mêmes convaincus ; aux premières menaces de la mort, lorsqu'il semble que pour vous va sonner l'heure dernière, quelle est votre préoccupation, alors que vous avez conservé le bonheur de la foi : décider cette question, la question de savoir si vous allez mourir dans l'innocence ou dans le péché. Il y a vingt ans que vous ne vous êtes pas confessé. Ah ! vous dites à vos amis, à vos frères et à vos sœurs : Je vais mourir, appelez-moi un prêtre ; je veux me confesser ; j'ai peur d'emporter le péché dans l'éternité.

Vous avez bien raison ; le péché c'est l'enfer lui-même commencé

(1) Prov. xv, 33.

sur terre pour se perpétuer dans l'éternité, et nous avons la conviction de ces vérités ; quand nous apprenons que vous êtes malade, nous sentons le besoin de courir bien vite chasser le péché et assurer votre salut. Eh bien, chose étonnante ! le péché si décisif dans l'éternité, avec quelle facilité vous le commettrez peut-être. Un péché de plus ou de moins, dites-vous, qu'est-ce que cela fait ? et cependant un péché de plus ou de moins peut décider de votre éternité tout entière ; voilà pourquoi, M. F., dans cette retraite, je vais parler particulièrement du péché. C'est une chose difficile à traiter, je l'ai déjà expérimenté dans mon apostolat. Venez donc plutôt entendre les paroles de Notre-Seigneur contenues dans l'Evangile. Il y a une page où nous trouvons décrite la vie pécheresse ; nous allons la lire particulièrement dans cette retraite. Dans nos dernières conférences nous avons parcouru la triste carrière des aberrations intellectuelles ; eh bien ! dans cette retraite nous parcourons les aberrations morales, nous verrons le mal que fait le péché et les passions. Aujourd'hui nous nous contenterons d'assister au commencement, au point de départ de la vie du péché. Nous verrons le prodigue ouvrir sa funeste carrière : 1° *par la révolte contre Dieu* ; 2° *par la fuite*.

Mon père dit l'enfant prodigue, donnez-moi la part d'héritage qui me revient, et le père divisa l'héritage. Le fils rassemblant tout ce qu'il avait, s'en alla bien loin. Révolte contre Dieu, fuite de Dieu, voilà le point de départ du péché. Demandons les lumières et les grâces de l'Esprit saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria !*

I. Un père, dit l'Evangile, avait deux fils : le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi la part d'héritage qui doit me revenir, et le père y consentit : *Divisit illis substantiam suam* (1). Je n'ai pas besoin, M. F., de vous faire remarquer que le père représente ici, d'après l'interprétation reçue par les saints Pères et la tradition de l'Eglise, l'autorité de Dieu à laquelle nous devons obéir, et ses deux fils représentent ces deux humanité qui vivent en présence, qui marche parallèlement, l'humanité fidèle et l'humanité prévaricatrice. Or, remarquez ceci, M. F., c'est le plus jeune qui dit à son père : Donnez-moi ma part d'héritage : *Da mihi portionem*. Voyez le jeune homme, avant le temps, avant l'âge, étant pressé de jouir de ce qu'il nommait ses droits ; et il est bien remarquable que le jeune homme ne supplie pas son père, ne demande pas la division de l'héritage comme une grâce, comme une faveur ; mais

(1) Luc. XII, 12.

non, il commande, il semble qu'il exige l'exécution d'un droit : Mon père, donnez-moi, *pater da mihi*. Ah ! M. F., il y a bien des fils dans notre temps qui prennent vis-à-vis de leur père cette attitude de l'enfant prodigue vis-à-vis du sien.

Je ne puis pas bien me rendre compte si ce père de l'Evangile était comme les pères de notre pays, sous ce bienheureux régime qui les condamne à diviser leur bien en partage égal, qui ne gardent pas l'honneur d'une libre distribution de leur bien ; mais je vois beaucoup de fils de notre temps se poser avec quelque arrogance en face de la paternité désarmée : Mon père, vous devez me donner, vous êtes obligé de me donner ; mon père, j'exige mon droit ; c'est ne plus vouloir accepter l'autorité paternelle. On a vingt ans, dix-huit ans, et on ne peut plus être un fils ; on veut être simplement un homme ; on veut jouir de son indépendance avant le temps, voilà l'image de l'attitude du pécheur devant la majesté de Dieu. Le premier point de départ de la vie du péché, c'est cela même : le besoin d'entrer dans la pleine possession de soi-même, jouir de soi-même contre l'homme, en dehors de l'homme, contre les droits et la suprématie de Dieu ; c'est l'âme, dit S. Augustin, qui veut se délecter, qui veut la jouissance d'elle-même. C'est bien remarquable en effet, M. F., que c'est par là que toute prévarication commence, et je pourrais bien dire ici : Prévaricateur, qui que vous soyez, rentrez en vous-mêmes, *redite, prevaricatores ad cor* (1) ; n'est-il pas vrai que la souveraine autorité de Dieu vous gêne, vous importune ; n'est-il pas vrai que cette impatience du joug de Dieu est presque toujours pour vous le point de départ de vos prévarications ? Ainsi l'homme se sent liberté, souveraineté, il veut être libre, jouir de sa souveraineté ; et parce qu'il est aussi volonté, il commence par la révolte. Sa volonté dit à Dieu : Vous êtes souverain, vous commandez ; je suis souverain moi aussi ; vous aurez beau commander, je n'obéirai pas : *non serviam* (2). Ah ! vous n'avez peut-être jamais dit formellement cette parole en regardant Dieu en face : vous me commandez, vous, la divine Majesté, vous donnez des ordres ; eh bien ! je n'obéirai pas : *non serviam*. Vous ne l'avez pas dit mais vous le faites. Dieu vous disait : Je vous demandais l'adoration, et vous me l'avez refusée ; je vous demandais le respect de mon nom, et vous l'avez blasphémé ; je vous demandais le repos du dimanche, et vous avez violé ma sainte loi ; je vous demandais le respect de votre père et de votre mère, vous n'avez respecté ni votre père, ni votre mère ; je vous demandais l'amour du prochain, et vous ne l'avez pas aimé ; je vous demandais de rendre un hom-

1) Is., XLVI, 8. — (2) Jerem., II, 20.

mage public à la divinité de mon Fils, et vous n'avez pas rendu publiquement hommage à la divinité du Verbe incarné. En un mot, Dieu avait dit : Je suis votre maître, je viens vous donner des ordres, vous imposer des chaînes qui doivent vous affranchir, et vous avez dit : Non, non, je n'obéirai pas : *non serviam*.

Ainsi le commencement de la révolte est parti au sommet de la vie, c'est-à-dire de la volonté, et cette volonté, une fois révoltée, entraîne tout après elle. Après le libre vouloir, elle entraîne successivement l'amour, la pensée, le libre faire. L'homme impatient du joug de Dieu veut jouir de lui-même contre la volonté de Dieu : faire tout ce que je voudrai et comme je voudrai, voilà ce que je veux, s'écrie-t-il, c'est mon droit : Mon père donnez-moi ma part d'héritage. J'ai des sens excellents, ils me demandent quelque chose, je veux jouir de toutes les beautés, de tous les charmes, de tous les plaisirs, de toutes les félicités de la création. Ah ! que l'on n'essaye pas de m'arrêter et me dire que c'est mauvais, que c'est immoral, que c'est défendu ; non, non, je veux jouir, vous dis-je. Entendez ce jeune homme, qui veut secouer le joug de l'autorité de Dieu, s'écrier : Ah ! venez, dit-il à ses amis, venez, jouissons ensemble : *Venite fruamur bonis quæ sunt* (1) ; jouissons pendant cette jeunesse rapide qui s'en va, *tanquam in juventute celeriter* (2) ; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, *coronemus nos rosis antequam marcescant* (3) ; pas de prairies charmantes qui ne servent à notre luxure : *nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra. Ubique relinquamus signa lætitiæ* (4). Jouir toujours, tel est notre sort, tel est notre partage : *hæc est pars nostra, et hæc est sors* (5). Alors, M. F., vous comprenez ce qui arrive, le jeune homme s'en va à droite, à gauche, à l'orient, à l'occident, visiter les sources d'où peuvent jaillir les plaisirs : *vadam et affluam deliciis* (6) ; j'entends les sens qui disent : *affer, affer* (7), apporte, apporte des jouissances. Il s'en ira et jouira autant qu'il est donné de jouir sur terre. La conscience viendra et dira : Non, non, ce n'est pas permis. Mais le révolté regardera Dieu en face et dira : Pourquoi avez-vous défendu cela, puisque mes sens l'appellent ; pourquoi cette attraction ? Anathème au commandement ; arrière l'autorité, je veux mon droit, mon partage, mon libre faire. Or, avec cette indépendance, vient le libre amour, c'est une conséquence ; faire tout ce qu'on veut et comme on veut ; et, pour cela aimer tout ce qu'on veut et comme on veut.

C'est bien là, M. F., le besoin du cœur qui s'inspire de la nature.

(1) Sap., II, 6. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* 8. — (4) *Ibid.*, VIII, 9. — (5) *Ibid.*, 9. — (6) Eccle., II, 1. — (7) Prov., xxx, 15.

Il y a un âge dans la vie, cet âge est un âge charmant ; mais aussi c'est un âge dangereux ; c'est une heure solennelle où le cœur s'ouvre au matin, au printemps de la vie, à peu près comme une fleur s'ouvre au commencement du jour pour aspirer les rayons du soleil. Ah ! quels désirs, quelles aspirations, quelle ambition ! J'entends le cœur de vingt ans qui s'écrie : Je veux aimer, moi, je veux aimer ; je ne puis pas vivre sans amour ; l'amour est mon besoin, ma loi, ma nécessité, il faut que j'aime quelque chose. Oui, vous avez raison, il faut aimer quelque chose, et là est la grande question de la vie : aimer dans l'ordre ou dans le désordre. Dieu vient se poser devant vous, avec sa beauté, ses tendresses, son amour, ses perfections infinies. Il vous dit : Mon enfant, tu veux aimer ; je t'ai fait un cœur qui a besoin d'amour, qui appelle les gouttes d'amour, comme au matin les plantes appellent les gouttes de rosée. Moi, non seulement j'ai des gouttes d'amour à te donner, mais un océan d'amour. Si tu veux, mon enfant, donne-moi ton cœur tout entier ; ce cœur, je le remplirai, moi, qui suis le centre, la plénitude de la vie ; je te donnerai le bonheur. Dieu vient se présenter devant ce cœur affamé d'amour ; mais Dieu en s'offrant lui-même comme un objet d'amour pose deux conditions à cet amour. Il dit à cet enfant : Je l'ai dit, je serai l'objet de ton amour, mais souviens-toi, Dieu seul, et en dehors de moi, tu n'en aimeras pas d'autres, si ce n'est ces légitimes amours compatibles avec le mien ; mais tout amour en dehors de ma volonté est un rival que que je ne supporterai pas. Donc à ton amour je pose cette condition, cette limite.

Mais le penchant terrible du cœur humain, de même que les sens ne veulent pas la contrainte, l'amour ne veut pas de limites, ne veut pas de condition, ne veut pas de chaînes. Ce besoin d'aimer se dilate, éclate quelquefois dans une sorte de murmure contre le ciel : eh bien ! puisque vous deviez me défendre d'aimer cette créature et cette autre, pourquoi mon cœur est-il si affamé de l'amour des créatures ? Non, je le dirai : j'aime mieux jouir de cette créature qui se présente sur mon chemin ; je franchirai les limites, je franchirai les rivages ; je veux aimer tout ce que je voudrai et comme je voudrai...

Enfin, M. F., un dernier acte de la libre pensée vient après le libre amour. Pour aimer ce qu'on veut et comme on veut, il faut pouvoir penser ce qu'on veut et comme on veut. Un âge redoutable dans la vie du jeune homme surtout, c'est alors qu'il se sent devenir une sorte de puissance intellectuelle ; il s'aperçoit qu'il porte

en lui une royauté. Il se dit qu'il est une intelligence, qu'il est le roi de la création, qu'il a une raison qui domine tout le règne de la terre ; il veut voir, comprendre, et ne veut admettre que ce qu'il pourra voir et comprendre ; de là un secret penchant à la révolte contre Jésus-Christ, contre l'Eglise, contre tout ce qui demande la foi à quelque chose qu'il ne pourra jamais comprendre. Cependant, M. F., c'est là la cause des grands schismes, des hérésies ; c'est ce qui fait les grands rationalistes, les sceptiques, les déistes, les athées, en un mot, les révoltés contre Dieu et contre ses vérités, et c'est ce qui explique ces révolutions soudaines qui se font quelquefois dans l'intelligence d'un jeune homme de dix-huit ans.

Ce jeune homme sort de l'école ; il en est à peine affranchi ; il est tout au plus arrivé à l'honneur et a la dignité des grades scolaires ; il est bachelier ès-lettres, ès-sciences, eh bien ! il ne peut plus croire ; la foi lui est devenue impossible. Et pourquoi donc ? quelle révolution soudaine s'est faite dans cette grande intelligence ? Vous ne pouvez pas croire, mon frère, mais S. Augustin, S. Thomas, S. Anselme, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, Descartes, Newton, ces hommes illustres de la science profane ont pu croire, ont cru et vous ne pouvez pas croire. Votre grand esprit en est-il la cause ? Non, c'est un secret penchant à la révolte qui vous fait dire : Laissons les mystères ; je ne puis plus admettre que ce que je puis voir et comprendre. Vous comprenez donc tout, mon enfant ? Sondez les mystères de la nature, regardez à vos pieds le grain de sable que vous foulez, là est un mystère que vous ne comprendrez jamais avec votre intelligence de dix-huit ans, de vingt ans, de vingt-cinq et de trente ans. Il y a des mystères, des vérités cachées que voit le regard de Dieu et qui se voilent devant votre regard infime ; mais c'est de votre part le cri de révolte qui retentit dans votre pensée. Aussi vous ne croirez plus ni à l'Eglise, ni à Jésus-Christ.

Autrefois il eût été manichéen, pélagien, rationaliste de ce temps-là ; aujourd'hui, c'est tout ce qu'on voudra ; il sera déiste, athée, matérialiste, positiviste, saint-simonien, fouriériste ; il descendra dans les bas-fonds des erreurs contemporaines ; il sera tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il ne soit pas chrétien ; car il ne peut plus croire : il proclame le libre vouloir, le libre faire, le libre amour, la libre pensée. Il essaye de se faire à lui-même comme une jouissance égoïste de toutes ses puissances : de sa puissance de vouloir, de sa puissance de faire, de sa puissance d'aimer, de sa puissance de penser.

Il y a peut-être ici des prodiges qui, contre Dieu, ont voulu jouir d'eux-mêmes. S'il en est ainsi, je vous demanderai, mon frère, au nom de N.-S. J.-C., au nom de la sainte Eglise dont vous êtes l'enfant, je vous demanderai, dans l'intérêt sacré de votre âme : Ah ! si vous avez voulu contre Dieu jouir de votre volonté, de vos sens, de votre cœur, de vos propres pensées, arrêtez-vous enfin, faites une bonne halte dans la vie ; voyez combien vous avez failli, combien vous avez été prévaricateur ! Ne dites plus à votre père : Donnez-moi ma part d'héritage ; dites, au contraire, dites à votre père : Mon père, j'ai failli, j'ai été prévaricateur ; j'ai voulu vous enlever ma volonté, mes sens, mon cœur, ma pensée. Eh bien ! je vous apporte tout cela ; je mets à vos pieds, ô mon père ! mes sens, ma volonté, mon cœur, ma pensée, tout moi-même enfin ; donnez-moi votre amour et je suis assez riche.

Il faut dire cette parole, M. F., car, si vous n'apportez pas auprès de Dieu la parole de la soumission après la première prévarication, le point de départ du péché, le premier pas dans la carrière du péché, ce serait la *fuite de Dieu* ; c'est ce que nous allons voir dans le second point.

II. — Le prodigue, dit le S. Evangile, s'en alla bien loin, dans une région lointaine, *congregatis omnibus, peregre profectus est in regionem longinquam* (1). Le prodigue, en effet, s'étant révolté contre la dignité et la majesté de son père, souffrait dans la maison paternelle ; il se disait : Nous ne sommes pas bien ici ; la vue de mon père me gêne, me fatigue ; je souffre de la présence de ce frère, dont la vue me condamne ; je souffre de la présence de cette mère dont les plaintes m'ennuient et dont les caresses me fatiguent ; je souffre surtout de la présence de mon père, dont la sévérité et l'autorité me désespèrent. Eh bien ! il faut en finir ; prenons tout ce que nous avons et allons-nous-en bien loin, dans quelque région, n'importe laquelle, pourvu que ce ne soit pas ici, sous des regards qui m'importunent.

Je pourrais vous faire remarquer, M. F., qu'ici encore il y a bien des fils de notre temps qui sont la reproduction trop fidèle de l'enfant prodigue vis-à-vis de leur père. Il semble qu'ils se sont insurgés plus ou moins contre l'autorité paternelle ; elle devient pour eux ennuyeuse, fatigante ; ils ne peuvent pas demeurer près de leur père, près de leur mère, près de leurs frères et de leurs sœurs. Là les joies sont trop simples, le bonheur trop candide. On a rêvé d'autres bonheurs et d'autres joies. On éprouve le besoin de s'en

⌈ (1) Luc. xv, 13.

aller ailleurs. On y sera bien, pourvu qu'on ne soit plus sous la tutelle paternelle. On ira au spectacle, au bal, aux steeple-chases, partout où l'on ne verra pas le visage d'un père, d'une mère, d'un frère ou d'une sœur. Quoi qu'il en soit, c'est la réalité pour le pécheur vis-à-vis de Dieu. Le pécheur qui porte le sentiment de la révolte contre Dieu veut en finir par la fuite de Dieu. La présence de Dieu lui est à charge, et il essaie de toute manière de s'en débarrasser, au moins autant que cela dépendra de lui. Et, parce que Dieu est autorité, parce qu'il est une autorité qui commande, un amour qui veut l'embraser, une vérité qui veut l'éclairer, eh bien ! il s'en va loin de Dieu.

Considérez sous un triple rapport cette fuite de Dieu, qui est *autorité, amour et vérité*.

Il s'en va loin de Dieu : *autorité*. Et comment, M. F. ? En essayant de se débarrasser de tout ce qui lui rappelle l'autorité de Dieu dont il veut s'affranchir. Ainsi la loi de Dieu, les commandements de Dieu, les cérémonies de la religion, ses préceptes, ses observances, il essaye de s'en débarrasser ; et pour cela, voyez-le, selon son état intellectuel, passer de l'*indifférence* au *doute*, du *doute* à la *négarion*, de la *négarion* à la *révolte ouverte* contre les prescriptions de Dieu. D'abord, il commence par une *affectation d'indifférence*. Dieu ordonne de sanctifier le dimanche, d'assister à la messe, de se confesser, de communier. Dieu a dit cela ; mais que m'importe, qu'est-ce que cela me fait ? Affectation d'indifférence ! Est-ce que Dieu s'occupe de moi ? Il n'a pas besoin de cette observance ; il n'a pas besoin de si petites choses ; que m'importe ? Affectation d'indifférence ! et puis *affectation de scepticisme*. Dieu est au ciel ; sa majesté commande, m'impose cette loi. Mais, dit le pécheur, est-il bien vrai que Dieu m'impose cette loi ? Comment le prouvez-vous ? *quare nobis præcipit, affectation de scepticisme !* S. Augustin atteste dans lui-même cette sorte d'hypocrisie, *singe-bam incertum*, * afin de différer de jour en jour. Combien de pécheurs feignent l'incertitude sur l'existence de la volonté de Dieu, sur la réalité d'un commandement de Dieu, pour ne pas faire le sacrifice de leur propre indépendance.

Affectation d'indifférence, de scepticisme, puis de *négarion*. Un jour vous direz hautement comme le serpent : Non, non, Dieu n'a pas commandé. Vous dites que Dieu m'impose ce commandement ; que par l'organe de l'Eglise il m'impose cette prescription ; je nie le commandement, je nie la prescription. Allez, allez, je sais à quoi m'en tenir. Après le doute, vient la *négarion* hardie, qui nie

carrément la loi, le commandement de Dieu ; et plaise à Dieu que le pécheur n'arrive pas après l'indifférence, après le scepticisme, après la négation à la *révolte* ouverte contre les prescriptions de Dieu ! cela arrive quelquefois, en effet, et nous entendons des pécheurs faire sortir du fond de leur âme des paroles de révolte contre Dieu, qui retentissaient il y a trois mille ans : *quiescere faciamus dies festos Dei a terra* (1). Ce ne sont plus seulement les fêtes, mais la confession et la communion. Rien de tout cela ; point de toutes ces choses qui viennent pour proscrire, pour confisquer la liberté dont je veux jouir. Ainsi le pécheur essaie de se débarrasser de tout ce qui lui rappelle la majesté, l'autorité de Dieu. Loin de la majesté à laquelle il essaie de ne plus penser, il travaille à se faire une sorte d'empire, une solitude où il veut jouir de lui-même, et que rien de lui : *profectus est in regionem longinquam*. Le pécheur prend sa liberté, sa volonté et s'en va loin de l'autorité de Dieu essayer de se faire dans l'égoïsme une solitude, un empire de révolté.

Le pécheur ne fuit pas seulement Dieu considéré comme *autorité*, mais comme un *amour* qui le poursuit. Vous n'ignorez pas que plus ou moins l'amour de Dieu nous poursuit ; quand vous résistez une première fois, l'amour de Dieu vient une seconde fois ; il frappe, il frappe à la porte de votre cœur et vous dit : Ouvre-moi, mon fils, ouvre, car je t'aime, je t'aime, et je veux t'apporter avec moi la félicité. Vous résistez ; il revient une troisième fois : vous fuirez toujours, et plus ou moins il vous poursuivra toujours. L'amour de Dieu est comme S. Jean poursuivant de ses pas chancelants ce jeune homme qui lui avait échappé deux fois. L'histoire raconte que S. Jean, le disciple bien-aimé, avait dans sa vieillesse adopté un jeune homme ; qu'il l'avait élevé comme un enfant ; c'était sa gloire, sa consolation. Un jour, cet enfant s'ennuya aussi de ce joug si doux du disciple bien-aimé. Il s'échappa deux fois ; et S. Jean, se précipitant à sa poursuite avec ses pas chancelants, lui criait : O mon fils, où fuyez-vous ? revenez à moi, mon fils. M. F., voilà l'amour de Dieu qui vous poursuit peut-être ainsi, depuis un an, cinq ans, dix ans, vingt ans peut-être, et vous n'avez pas répondu une seule fois à l'appel de cet amour qui vous poursuit et aurait pu vous contraindre, si le premier besoin de cet amour n'était pas de respecter votre liberté. Eh bien ! le pécheur résiste à l'amour, à toutes les grandes manifestations de l'amour de Dieu. L'amour de Dieu se manifeste dans la *création*, dans la

(1) Ps. LXXIII, 8.

Providence, dans la rédemption, dans le mystère eucharistique ; eh bien ! toutes ces manifestations le trouvent insensible.

1^o Oui, l'amour de Dieu parle par toutes les voix de la création. S. Augustin raconte de lui-même, quand il était sous la servitude du péché, qu'il n'entendait plus la voix de Dieu qui lui parlait par la création. Pour le pécheur, Dieu ne sourit plus dans l'épanouissement d'une fleur ; la majesté de Dieu ne lui apparaît plus dans l'immensité de l'Océan. Dieu ne paraît nulle part ; tandis que les saints savent se faire, depuis les êtres les plus petits de la création jusqu'aux êtres les plus élevés, une échelle mystérieuse par laquelle ils montent jusqu'à la majesté de Dieu. Eh bien ! le pécheur n'entend pas, ne voit pas ; il résiste aux appels de l'amour ; il fuit l'amour de Dieu qui le poursuit.

2^o Que dis-je ? Il fuit Dieu qui se révèle à lui dans les manifestations de sa Providence. Ah ! quand on croit à Dieu créateur, à sa Providence, quand on voit que sortis du sein de Dieu, dont nous sommes les enfants, que toujours le regard de ce Père est attaché sur nous, qu'il suit la trace de nos pas, comment se fait-il que cette pensée de la Providence qui veille sur nous tous ne nous ébranle pas, ne nous convertit pas ? Eh bien ! le pécheur est insensible aux regards de la Providence ouverts sur nous : il murmure contre le Ciel dans son adversité ; mais il ne bénit pas Dieu dans sa prospérité.

3^o Faut-il le dire ? L'amour du Verbe incarné, l'amour tombé au sein de nos misères pour nous porter au Ciel ne parle plus à leur cœur. J'ai rencontré des hommes qui ne connaissaient même plus ce mystère d'amour. Il n'entrait pas dans leurs âmes que Dieu pût pousser jusque-là la manifestation de son amour : Comment, Dieu peut s'incarner, se faire homme, quitter le Ciel, venir sur terre, souffrir, mourir pour nous racheter de la servitude !

4^o Que dis-je ? Ils ne veulent pas croire au banquet eucharistique, au Dieu vivant et présent au milieu de nous, qui se donne à tous et à chacun de nous. Ce banquet ne parle pas à leur cœur, ils ne veulent pas croire au premier mystère, ils ne peuvent pas croire au second. En un mot, M. F., le pécheur fuit Dieu dans toutes les manifestations de son amour comme dans toutes les manifestations de son autorité. Il espère se faire loin de l'amour de Dieu une sorte de paradis factice où il jouira lui-même de lui-même, loin de Dieu, dont il ne veut plus et dont la présence l'importune.

Non seulement il fuit Dieu comme *autorité* et comme *amour*, mais il le fuit encore comme *vérité*. Ah ! la vérité, M. F., pour la

bien définir, c'est le regard de Dieu ouvert sur nous, c'est le rayon de Dieu qui tombe sur notre intelligence, et lorsque nous avons brisé nos rapports avec Dieu, lorsque nous avons secoué le joug de l'autorité de Dieu, lorsque nous ne voulons plus obéir à Dieu, lorsque nous ne voulons plus aimer Dieu, eh bien ! ce regard de Dieu, qui n'est pas autre que le rayonnement de la vérité, fatigue, fait mal, et nous éprouvons le besoin de fuir et de nous dérober aux regards de la vérité. O mon Dieu ! quelle triste chose dans la vie des hommes que la fuite de la vérité ! c'est comme si vous disiez la fuite de la lumière. Ah ! M. F., dans l'ordre matériel qu'y a-t-il pour nous de plus beau, de plus doux, de plus charmant que le spectacle de la lumière ; cependant lorsque notre regard est malade nous éprouvons le besoin de nous dérober aux clartés de cette belle et douce lumière. Ainsi, dans les cœurs des grands prévaricateurs le regard est malade, le rayonnement de Dieu blesse leur regard infime ; ils ne peuvent plus le supporter et ils s'en vont chercher les ténèbres dans les discours, dans les livres, dans les spectacles qui défendent l'erreur et attaquent la vérité. Or, vous verrez un jeune homme de vingt-cinq ans s'armer tout à coup de toute sa puissance de penser pour chasser bien loin de lui cette lumière qui l'importune ; il sait qu'il y a un grand soleil qui luit dans l'obscurité depuis bientôt deux mille ans, le soleil de la catholicité. Combien d'intelligences, ô mon Dieu ! ont passé devant lui, l'ont regardé avec amour et ont reçu avec bonheur et reconnaissance son rayonnement divin. Je vois encore d'ici tous les grands génies de la catholicité passer sous ce soleil radieux et s'illuminer eux-mêmes à ses divines clartés.

Eh bien ! il y en a qui font exactement le contraire, ils se débent au rayonnement de la grande vérité catholique ; s'ils veulent lire, ils s'en vont chercher les livres les plus mauvais et les plus pervers, tout ce qui attaque le catholicisme, le christianisme, les prêtres, l'épiscopat, le pontificat. On dirait que ces hommes éprouvent je ne sais quel besoin de se plonger dans la nuit, de s'environner de ténèbres. Pareils à un prisonnier qui depuis longtemps n'a pas vu la lumière, à l'heure où un premier rayon de soleil lui apparaît, il s'enfuit au fond de son cachot avec ses yeux infirmes qui ne peuvent pas supporter la clarté. Ainsi en est-il des pécheurs quand ils voient le rayon divin qui brille au milieu de leur nuit ! Ah ! ils se détournent, ils s'irritent, ils s'insurgent contre Dieu, et volontiers ils diraient : Soleil retire toi ; va porter ta lumière aux regards qui se plaisent à te contempler ! Ainsi, M. F., vous voyez le pécheur : après s'être révolté contre Dieu, il met sa

puissance à se dérober à Dieu, à son *autorité*, à son *amour*, à la *vérité*. Si il y a ici quelqu'un de ces pécheurs, hélas ! mon Dieu, dans une réunion si nombreuse comment n'y en aurait-il pas, et dans un sens, alors même que nous ne sommes pas radicalement mauvais, prenez garde, tous, plus ou moins, nous fuyons l'autorité de Dieu, l'amour, la vérité de Dieu. Voilà pourquoi je puis dire à tous en finissant : Ah ! ne craignez pas l'*autorité* de Dieu, l'*amour*, la *vérité* de Dieu ; la liberté est dans l'autorité, le repos est dans l'amour et la joie est dans la vérité. C'est le bonheur que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

DEUXIÈME DISCOURS

Des cinq dissipations ou ruines de l'Enfant prodigue ; de la vie : 1° surnaturelle ; 2° morale ; 3° intellectuelle ; 4° corporelle ; 5° matérielle ou de la richesse.

*Et ibi dissipavit substantiam suam
vivendo luxuriose. Et postquam omnia
consummasset, facta est fames valida
in regione illa, et ipse cœpit egere.*

Luc., xv, 13-14.

Nous avons assisté au point de départ de la vie du prodigue qui nous est apparu comme l'image expressive du point de départ de la vie des pécheurs. Au commencement de cette carrière d'iniquités, qu'y a-t-il ? révolte de la liberté humaine contre l'autorité divine, une sorte d'insurrection contre Dieu. On a besoin de se séparer de Dieu pour mieux jouir de soi-même. Mon père, donnez-moi la part d'héritage qui doit me revenir ; ainsi le pécheur dit à Dieu : Laissez-moi jouir de moi-même, de mes sens, de mon cœur, de mes pensées ; laissez-moi jouir de tout mon être. Oui, je veux jouir de moi-même. Voilà le point de départ de la vie des pécheurs ; et afin de mieux s'assurer de cette possession de son indépendance, l'enfant prodigue prend le parti de s'en aller bien loin des regards de son père. Le pécheur va loin des regards de Dieu, il fuit Dieu qui le poursuit par son *autorité* pour lui donner des lois ; il fuit Dieu qui le poursuit par son *cœur* pour l'embrasser dans son amour ; il fuit Dieu qui le poursuit par sa *vérité* afin de faire jaillir la lumière au milieu des ténèbres ; en un mot, il fuit de toute manière. Mais, M. F., jusqu'ici vous n'avez vu que la première phase du prodigue, du pécheur ; voilà la seconde :

Quand l'enfant prodigue fut arrivé bien loin des regards de la paternité, il dissipa toute sa substance, son avoir, son bien, en vivant dans la débauche : *Ibique dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose*. Tel est le résultat de cette fuite, de cette révolte contre Dieu ; c'est la dissipation de son bien. Le pécheur veut jouir de lui-même, il veut se trouver, et il arrive à se perdre. Il a voulu tout amasser en lui-même pour jouir de lui-même, et il arrive à tout disperser, à tout dissiper ; en un mot, à tout perdre : *Ibique dissipavit substantiam suam*. C'est le résultat de cette seconde phase. Quand on a tout dissipé, le résultat est facile à deviner, il n'y a plus rien, on se trouve dans la misère, et on trouve le sentiment de l'indigence : *Postquam consummasset, facta est fames in regione illa et ipse cepit egere*. Voilà, M. F., ce que nous allons voir ce soir. La vie de tout prodigue, c'est la dissipation, toujours la dissipation, la dispersion de toute sa substance qui ont pour résultat inévitable la misère, et la tristesse résultant du sentiment de l'indigence. Implorons la Vierge immaculée afin de bien entendre cette vérité décisive pour beaucoup d'entre vous. *Ave, Maria !*

I. — Considérons, M. F., la vie des prodiges, si je puis dire de haut et au plus bas, depuis ce qu'il y a en eux de plus élevé jusqu'à ce qu'il y a de plus infime, et nous verrons que la vie des prodiges arrive toujours au même résultat : d'abord à la dissipation, puis à la misère et à l'indigence.

Et d'abord ce qui disparaît, ce qui tombe, ce qui se disperse, ce qui s'évanouit dans la vie des pécheurs, c'est ce qui est en haut, c'est le *surnaturel* vivant en nous, ce qui ne veut pas dire autre chose que la vie de Dieu même vivant en nous. J'ai commencé les *Conférences* de cette année en vous montrant comment les grandes ruines de l'intelligence commencent : elles commencent par le sommet, par abattre le surnaturel. Eh bien ! dans la vie des prodiges ce qui tombe d'abord c'est ce sommet chrétien, qui est la vie et l'élément de la vie surnaturelle. Pour entendre ceci, M. F., il faut que vous vous placiez dans la pure lumière de votre foi. Oui, le premier résultat de la prévarication de la vie voluptueuse des prodiges, c'est de faire tomber en nous le plus haut sommet de notre vie, de nous dépouiller de la vie de Dieu, de nous découronner de ce qu'il y a de plus élevé en nous-mêmes.

En effet, M. F., que faut-il pour chasser de nous cet élément divin, surnaturel ; il ne faut qu'une chose, une grande prévarication, ce que nous appelons dans la langue catholique un péché mortel ; et qu'est-ce à dire, un péché mortel ? Cela veut dire un

péché qui donne la mort. Mais comment ? Est-ce que le péché empêche de vivre naturellement, rationnellement, moralement ? Non, pas toujours ; mais le péché, quand il est véritablement mortel, empêche tout de suite de vivre surnaturellement, divinement ; et le péché emporte ce grand héritage apporté sur la terre par le Verbe incarné. Ah ! si nous avions l'antique foi de nos pères ; ah ! si nous comprenions bien ce que c'est que de posséder en nous-mêmes la vie de Dieu lui-même : *Si scires donum Dei !* Le Sauveur disait aux femmes qui l'interrogeaient : « Si vous saviez quel est celui qui vous parle, si vous connaissiez le don de Dieu ! » Je vous dirai aussi : si vous saviez, M. F., le don qui vous a été fait alors que cette vie de Dieu est tombée du Ciel dans la profondeur de votre âme ! sans doute la conviction qu'un acte de votre vie a pu vous déshériter de ce don sublime, vous ferait verser sur ces grandes ruines les larmes les plus amères, et cependant, M. F., il n'est que trop vrai, les chrétiens qui croient à la réalité de la vie surnaturelle assistent sans pleurer à ce triste écroulement. Ils savent bien cependant que le péché a fait en eux son œuvre ; ils savent bien que le péché a tué en eux-mêmes la vie de Dieu, et ils ne pleurent pas sur ces ruines. Oui, M. F., pécheurs, comment ne pleurez-vous pas ? Q'avez-vous fait cependant du don de Dieu ? Qu'avez-vous fait du baptême, de la première communion, de tous les sacrements, de Jésus-Christ lui-même ; en un mot, de la vie de Dieu qui était en vous et que vous avez chassée de vous ? Vous ne pleurez pas, et cependant quand vous perdez vos amis, vous versez des larmes sur leur tombe récente, et cependant Dieu est pour vous un ami et le meilleur des amis ; il n'y a pas d'amis comme Dieu, et vous avez perdu Dieu, et vous ne pleurez pas ! Vous avez perdu votre père, votre mère et vous versez des larmes. Ah ! je le comprends, et moi aussi j'ai versé ces larmes ; mais vous avez perdu Dieu, votre père, et vous ne pleurez pas ? Comment ? vous avez perdu bien moins que tout cela, vous avez perdu cette fragile poussière qu'on appelle la fortune, la richesse, cette poussière que le premier souffle qui passe peut emporter, et vous avez pleuré. Eh bien ! vous avez perdu l'or divin de la charité de Dieu, et vous ne pleurez pas ! mais, pleurez ou non, la perte n'en est pas moins réelle.

Il faut convenir, M. F., que d'ordinaire les pécheurs, quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent, sentent profondément la perte qu'ils ont faite : *Postquam omnia consummasset, facta est famas valida in regione illa, et ipse cæpit egere.* Après avoir tout consommé, une grande famine eut lieu dans cette région, et il commença à endu-

rer l'indigence. De même dans la vie du pécheur : *facta est fames valida* ; oui une grande famine se fait sentir dans cette région de sa vie quand il a perdu Dieu. Ah ! Dieu est si bien l'aliment de notre nature, notre plénitude et notre repos, que, lorsque nous l'avons chassé de nous, Dieu se retire et laisse au dedans de nous-mêmes un vide immense. Le pécheur sent que quelque chose lui manque ; il ne sait pas toujours se bien rendre compte du vide qu'il a en lui ; il se demande pourquoi il est triste : *quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?* Il est triste, parce qu'il a chassé l'infini. Oh ! entendez-le vous dire, ce pécheur chrétien, prévaricateur, qui marche encore cependant à la lumière de la foi, et qui sent encore quelque chose de l'immensité de la perte qu'il a faite : « Autrefois, dans le silence, ma prière montait de mon cœur comme l'encens de l'autel, maintenant elle est pesante ; je ne sais plus prier, m'agenouiller en face de Dieu ; je ne connais plus ces douces joies réservées aux saints dans les tabernacles sacrés. Autrefois je m'agenouillais devant le prêtre, j'allais m'asseoir, avec tant d'autres, à la table sainte pour recevoir mon Dieu ; aujourd'hui je vois devant moi des anges terrestres à ce banquet. Hélas ! hélas ! je suis déshérité de ce bonheur. » Combien de pécheurs, M. F., sans oser l'avouer à personne, et sans pouvoir à peine l'avouer vis-à-vis d'eux-mêmes, entendent au fond de leur âme retentir un soupir, un gémissement qui n'est autre chose que l'attestation de Dieu absent.

II. — Mais il y en a beaucoup qui font aujourd'hui bon marché de cette première ruine de la vie surnaturelle. Ils disent : « Les ruines de la vie surnaturelle de Dieu en moi, qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'y puis rien comprendre. Moi j'ai la vie d'un homme ; j'ai ma conscience, mon cœur, ma volonté, ces trois éléments qui composent ma vie morale. Que me parle-t-on de ces grandes ruines auxquelles je n'entends rien. » Ainsi ils ne sentent pas ces grandes ruines de la vie surnaturelle, soit ; mais, vous venez de l'entendre, ils ont parlé des éléments de la vie morale, de la *conscience*, du *cœur* et de la *volonté*, trois choses surtout qui concourent à la vie morale. Or, prenez garde, mon frère le prodigue, si vous continuez de marcher dans la carrière de la prévarication, sans être prophète, voici ce que je vous prédis : Vous avez perdu la vie divine, vous perdrez les éléments de la *vie morale*, et il n'en restera plus même un seul ; vous tomberez dans ce qu'on appelle les *bas-fonds* de l'immoralité.

1° Vous avez une *volonté*, qui, je le sais, est une grande puis-

sance; la volonté même naturelle est une royauté intérieure; la volonté tient en vous le gouvernail de la vie. Je n'insisterai pas sur ce point, parce que j'aurai lieu d'y revenir; mais je ne puis ne pas vous dire que, quand le prodigue continue la carrière de ses prévarications, voici ce qui advient inévitablement. A mesure que les passions s'affermissent dans une âme, la volonté va en s'affaiblissant; en sorte que, mon frère le prodigue, à chaque pas que vous faites dans cette carrière, vous perdez un peu de cette royauté humaine que vous appelez la volonté. Encore quelques pas, quelques prévarications, et il n'y aura plus rien du tout. Vous n'aurez plus de vouloir, vous ne connaîtrez plus cette puissance morale qu'on appelle la volonté.

Insistons particulièrement sur les deux autres éléments de la vie morale, et d'abord parlons de la conscience.

2° Sans doute, quand la vie surnaturelle périt en nous, nous pouvons encore relever de l'empire de la conscience; car, au centre de la conscience, Dieu a suspendu un flambeau divin; c'est sa propre lumière révélant un ensemble de vérités morales qui suffiraient, jusqu'à un certain point, à guider nos pas dans le sentier obscur de la vie; c'est un secours au milieu des ombres; mais prenez garde, mon frère le pécheur, si vous continuez la carrière de vos prévarications, voici inévitablement ce qui doit arriver. Cette conscience, qui parle aujourd'hui si haut, parlera demain moins fort; après, elle parlera tout bas, très bas; puis après, elle ne dira plus rien du tout. Vous aurez éteint en vous la grande lumière morale de votre conscience; vous aurez étouffé en vous le témoignage de la conscience. Il ne faut pas vous en étonner, M. F.; la voix de la conscience, c'est le témoignage de l'âme, c'est la voix de l'esprit; et savez-vous ce qui étouffe le plus en nous la voix de la conscience, le témoignage de l'esprit? eh bien! c'est l'oppression de la chair, la tyrannie de la volupté qui est surtout le grand mal de la vie de notre prodigue : *Vivendo luxuriose*. A mesure que le jeune homme se précipite dans la carrière de la volupté, il entend de moins en moins le témoignage de sa conscience; et, s'il arrive encore que cette conscience vienne l'importuner, il se surprend lui-même à faire d'affreux souhaits. Il regrette que Dieu lui ait donné une intelligence pour voir son désordre; il regrette que Dieu lui ait donné la liberté pour choisir entre le bien et le mal; et, bien loin de faire sortir de son cœur des paroles de repentir que poussent souvent de grands pécheurs, il envie la destinée des animaux de la terre, qu'il trouve heureux parce qu'ils n'ont pas d'intelligence : *Felices bestię quibus non est intellectus*.

C'est un affreux souhait qu'on n'ose pas avouer, qu'on se dissimule à soi-même. Mais vient une heure où, sous l'éclat du dehors, alors qu'on entend autour de soi des cris pervers que Satan souffle, tandis que le cœur dit à l'homme : Les passions sont légitimes, sont saintes, pourquoi interdire ce plaisir et cette satisfaction ? alors ce jeune homme s'affranchit du lien, secoue l'empire de la conscience, et nous ne pouvons plus dire où il s'arrêtera. Il est bien élevé pourtant ; mais, prenez garde, ce jeune homme tombera, et il en arrivera peut-être jusqu'à éteindre en lui-même le sens le plus vulgaire de la simple honnêteté, de la simple probité. Je vous dois ici, M. F., la vérité tout entière : Dieu étant retiré, sachez-le bien, il y a des heures dans la vie, dans la vie passionnée, pour les jeunes gens les mieux élevés, où s'engagent, dans le fond de leur âme, entre la conscience et les passions, de terribles combats. Un jour, la passion dit au jeune homme : « Pour me satisfaire, il me faut dix mille francs, je les aurai, je veux les avoir. Mais, répond la conscience, je ne le puis pas, c'est impossible, et la loi de Dieu le défend, mais la loi d'honnêteté le défend. — Il me les faut, te dis-je. — Eh bien ! il faut donc te satisfaire. » Et alors que voit-on, grand Dieu ! De même que Samson faisait devant Dalila l'immolation de sa force, ainsi on pourra voir un fils de noble race faire l'immolation de la plus sainte probité, oserai-je le dire, aux pieds d'une courtisane. C'est là l'extinction de la *conscience* et de la vie du *cœur*.

3^e M. F., quand on a du cœur, qu'on sait aimer, fût-on dépouillé de richesses, on peut se dire riche encore ; mais ne savoir plus aimer, s'attendrir, compatir, se dévouer, mon Dieu ! quelle misère que cette misère ! Ah ! disait Ste Thérèse, celui qui n'aime pas est un misérable. Elle prenait le mot dans son sens le plus sublime. Eh bien ! sous ce rapport, dans la jeunesse du prodigue, il y a bien des misérables. Ah ! oui, il y a des misérables, des misérables du cœur, qui ne savent plus aimer ce que l'on doit aimer, ce dont la nature toute seule inspire l'amour. Ils ne savent plus aimer leur père, ni leur mère, ni frère, ni sœur. Ils ne savent plus aimer leur famille. Comment expliquer ce phénomène ? Ah ! M. F., ce phénomène ne se comprend que trop. A force de demander à la volupté ce qu'ils appellent le bonheur de la sensation, les prodigues en arrivent à chasser d'eux tout à fait le bonheur de l'affection. Prenez-y bien garde, le cœur et les sens sont pour ainsi dire deux antipodes. Ce que vous donnez à vos sens, plus ou moins vous le refusez à votre cœur ; et à force d'accoutumer votre vie à des jouissances grossières, vous arrivez à déshériter votre cœur de

ses plus belles et de ses meilleures joies. Le cœur se ramasse ; il se recueille, il se concentre, il se retire en lui-même. De généreux qu'il était, il se fait égoïste. Le cœur du débauché dit : Moi, moi encore, moi toujours ; il ne sait plus aimer ; et parce qu'il ne sait plus aimer, parce qu'il ne donne pas l'amour, il ne lui est plus donné d'ordinaire de rencontrer l'amour. Il souffre de la privation de l'affection. En effet, le prodigue souffre de tout cela, de la faiblesse de sa volonté, de l'anéantissement de sa conscience, de la privation de l'amour. Autrefois, s'écrie-t-il, j'avais une conscience au milieu de laquelle la lumière de Dieu resplendissait comme un soleil ; Dieu lui-même, dans cette pure lumière, se révélait à moi. Hélas ! j'ai perdu tout cela ; ma conscience ne parle plus, ou elle ne dit presque plus rien. J'avais un cœur tendre, capable de s'émouvoir au spectacle des tristesses, des désolations et des souffrances, aujourd'hui, on dirait que je ne sais plus aimer, pourquoi ? Pourquoi la vue de mon père me fatigue-t-elle ? Je suis malheureux auprès de ma mère, de mes frères et de mes sœurs. Pourquoi ne sais-je plus aimer ? Hélas ! hélas ! mon cœur est devenu comme un cratère éteint en quelque sorte ; ce n'est plus autre chose qu'une cendre. Je n'ai plus de *conscience*, de *volonté*, de *cœur*. Voilà le triste témoignage que le prodigue quelquefois est obligé de se rendre à lui-même.

III. — Après cette ruine de *vie divine*, de *vie morale*, y a-t-il donc encore d'autres ruines possibles ? Eh oui, M. F., il y en a d'autres encore dont je vais dire quelques mots. Et tout d'abord, après cette ruine morale vient cette ruine qui y touche presque, et que j'appellerai la ruine intellectuelle. J'entends par ruine intellectuelle, la ruine des facultés fécondes que Dieu a mises en nous pour la création des belles et grandes choses. Vous n'ignorez pas que la Providence a mis en nous, en mesures diverses, des trésors de vie, des germes de fécondité. Elle a caché dans notre sein une flamme qui peut être féconde ou dévorante et dévastatrice. Vous avez reçu du Ciel des dons précieux, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, peut-être avez-vous reçu quelque chose de ce don redoutable qu'on appelle le génie. S'il en est ainsi, gardez-vous bien de l'oublier, vous avez des responsabilités immenses. Quand on se sent de l'intelligence, de la mémoire, de l'imagination, du génie, je prétends que l'on doit trembler ; on a reçu en dehors des grâces ordinaires le plus grand don que Dieu ait fait à l'humanité sur la terre. Or, les responsabilités sont toujours dans la mesure exacte des dons qui nous ont été faits et de la puissance qui nous

a été donnée. Eh bien ! savez-vous, M. F., ce que deviennent ces dons précieux dans les jeunes gens qui mènent la vie du prodige ! Hélas ! hélas ! tout cela est condamné au néant, à l'impuissance, à la stérilité. Il y a tel jeune homme qui est doué d'une intelligence remarquable, d'une mémoire rare, d'une imagination prodigieuse ; l'ensemble de ces facultés constitue en lui quelque chose qui ressemble à ce qu'on appelle du génie. Ce jeune homme, s'il voulait, pourrait créer un de ces chefs-d'œuvre que l'humanité admire ; surtout il pourrait faire de ces grandes et belles choses que non seulement l'humanité admire, mais dont elle est heureuse. Il pourrait être, avec sa sève féconde, comme un de ses arbres du désert qui étendent leurs rameaux chargés de fruits ; si bien que l'humanité, en passant sous son ombre, n'aurait qu'à étendre la main pour cueillir ses fruits mûrs. En un mot, ce jeune homme, avec ses facultés développées par le travail, pourrait faire à l'humanité un don magnifique ; il ne l'a pas voulu. Il ne fera rien ; il passera dans la vie, et il ne laissera sur sa route aucune trace de lui-même. Non, non, il ne laissera rien sur ses pas, pas même une petite fleur dont le parfum puisse embaumer les passants ; il ne laissera rien, et l'on pourra écrire sur son sépulcre ces paroles, que nos ancêtres écrivaient sur la tombe des rois qu'on appelait fainéants : *Nihil fecit*, il n'a rien fait. Et pourquoi n'aura-t-il rien fait, ce jeune homme ? Le talent lui manquait-il, l'intelligence, la mémoire, le génie même ? Rien de tout cela ne lui a manqué ; ce qui lui a manqué, c'est la vertu. Il a été un dissipateur de tout don. Mon Dieu ! mon Dieu ! combien de talents ont été ravagés par ces passions dévorantes ! Ah ! disait un homme qui s'était rendu attentif à ce phénomène vraiment remarquable, si l'on savait combien dans les jours de dissipations, dans les nuits de ces nouveaux Balthazars, il se dévore de talents, de jeunesse, d'existences, qui pouvaient être utiles et salutaires à l'humanité ! Combien, à cause de leurs plaisirs et de leurs voluptés, ont manqué leur heure, cette heure décisive qui marque sur une vie ce qu'on peut appeler le passage d'un astre, de l'astre qui féconde. Mon frère, vous avez vingt-cinq ans, peut-être vous êtes au grand âge où grondent les passions de la vie. Prenez-y garde ; vous ne songez qu'à jouir, à jouir encore. Quand je vous entends parler, que je vous regarde faire, je m'aperçois que vous n'avez qu'une préoccupation : Quelle sera ma volupté d'aujourd'hui, de demain, d'après-demain, de la semaine prochaine, et ainsi de suite ? Vous manquez le passage de l'astre, vous serez stérile. Un jour, et ce sera trop tard, vous regretterez d'avoir manqué cette grande heure, et la volupté en sera la cause :

Ibique dissipavit substantiam suam. Alors qu'on pouvait être un aigle capable de planer dans les hauteurs, quand on est obligé d'avouer qu'on est enfoncé dans toutes les boues de la terre, qu'on a cherché ce qu'il y a de plus vil et de plus bas pour s'y vautrer, croyez-le bien, on est saisi d'un regret immense ; on est forcé de se dire, mais trop tard : Hélas ! j'avais en moi un germe puissant qui pouvait devenir une fleur, et cette fleur pouvait produire un fruit, et ma passion a dévoré ce germe ; et lorsque le germe est devenu une fleur, la volupté est venue, a soufflé, et son souffle brûlant a desséché les fruits. Je suis condamné à la stérilité et c'est la volupté qui en est la cause, *et cæpit egere.*

IV. — M. F., y a-t-il encore d'autres ruines ? Il faut aller jusqu'au bout. Oui, il y en a d'autres, oui, il y a la ruine de ce corps lui-même, instrument de volupté de tout enfant prodigue ; car comprenez bien, M. F., que si la volupté a sur l'âme elle-même un retentissement désastreux, elle doit avoir sur le corps un retentissement plus désastreux encore. Ah ! le jeune homme se figure qu'il porte en lui un *organum* éternel de toutes les voluptés possibles. Il se figure qu'il porte en lui une source intarissable et comme un océan immense qui ne sera jamais tari. Erreur ! M. F., et erreur grossière s'il en fut. Vous portez un corps et vous mettez ce corps au service de la volupté, que vous appelez la félicité. Sachez-le, ce corps a des limites et des frontières ; vous marchez de plaisirs en plaisirs ; vous demandez la volupté et encore la volupté. Voici ce qui arrivera. Ce terme où vous devez aboutir s'appelle défaillance et épuisement. De même que Dieu a mesuré aux arbres et aux végétaux la sève qui doit faire leur épanouissement, Dieu a mesuré à notre corps les gouttes de sève qui doivent circuler en lui. Ce n'est pas une source infinie, oh ! non ; ce n'est point un océan sans rivages ; et un jour il vous sera révélé dans une profonde tristesse de cœur que cette petite source, que vous jugiez être large et profonde comme l'Océan, va tarir tout à l'heure ; effet inévitable de la longue habitude de voluptés terrestres.

Voyez d'ici ces arbres qui étendent au loin leurs rameaux vigoureux ; si ces arbres étaient doués comme vous d'intelligence et de liberté, et s'il leur était donné de secouer leurs rameaux et de jeter bien loin d'eux, dans toutes les directions la sève qui fait leur force, leur puissance et leur fécondité, qu'advierait-il du grand chêne, aujourd'hui vert et vigoureux ! demain vous le verriez chanceler, et après-demain tomber tout à fait de lui-même. Eh bien ! le grand chêne avec sa sève puissante et féconde, c'est

l'homme, cet être si grand, si fort, que Dieu a placé au sommet de la création ; c'est l'homme jouissant de la plénitude de la vie. La sève circule ; si elle suit son cours régulier, elle féconde et produit des fruits ; et alors l'homme offre ce spectacle qui a une grande beauté, le spectacle de la jeunesse, de la force et de la fécondité ; mais si cet arbre, doué de liberté, avait tout à coup dispersé cette sève, qui pourra dire ce qu'il deviendra ? Si l'homme, cet arbre vivant et libre, jette sa sève à tous les vents du ciel ; si pour vous il n'y a jamais assez de plaisirs ; si vous allez courir de festins en banquets et en fêtes, étonnez-vous donc qu'un jour vous vous aperceviez que cette sève ne coule plus, et que vous êtes arrivé à ce terme désolant qu'on appelle l'épuisement, l'abâtardissement de la vie. Vous avez abusé de la vie et vous êtes menacé de la mort ; vous avez abusé de la force, et vous aboutissez à la faiblesse ; vous avez abusé de la fécondité, et vous aboutissez à la stérilité, et le résultat suprême que vous avez atteint, c'est l'épuisement. Voyez ce jeune homme qui a flétri sa première fleur : il a trente ans, il porte sur sa face des sillons profonds ; vous diriez que les stigmates de la volupté sont gravés sur la majesté de son front. A quoi ressemble-t-il ? Il est encore à son printemps, ou tout au moins au commencement de son été ; on dirait qu'il porte sur sa tête le poids et les injures de soixante ans. Qu'est-ce que cela ? Mais ce sont les ruines avant le temps, c'est la décadence, l'automne, la vieillesse avant le printemps, c'est la mort avant la vie. Serait-ce un cadavre ? Non, pas encore ; mais c'est quelque chose qui ne ressemble à rien, quelque chose qui n'a plus de nom dans la langue humaine.

V — Il y a encore une dernière ruine, que j'appellerai *matérielle*, pour la distinguer de la ruine physique, de l'ébranlement du corps. La ruine de la fortune, des richesses patrimoniales, est de toutes les ruines de l'homme la dernière, et c'est bien celle à laquelle j'attache moi-même le moins de prix ; mais beaucoup se placent en face de la fortune et des richesses. Qu'ils considèrent la vie du prodigue, ils verront que le résultat de cette vie, c'est la prodigalité des richesses qui entraîne la réalité de la misère. Voyez le prodigue dans la vie du plaisir, il dépense, il dépense encore. Le plaisir coûte cher, suivez-le, il donne de la main droite, de la main gauche, aujourd'hui, demain, à l'orient, à l'occident, il donne toujours, il donne tout ce qu'il a. Qu'arrive-t-il ? Il en vient à donner même ce qu'il n'a pas, et quand il n'a plus rien à donner, mon Dieu ! sachez-vous ce qui arrive, il arrive qu'on vole quelquefois pour donner davantage ! Voilà la suprême dégradation.

Ah ! laissons là, si vous le voulez, ces aberrations extrêmes, prenons les choses dans le cours ordinaire, dites-nous, dissipateurs, enfants prodiges, qui avez de la fortune, une jeunesse dorée, voulez-vous nous dire tout ce que coûtent ces plaisirs qui absorbent vos jours, vos veilles, vos nuits ! voulez-vous bien nous dire tous les trésors que vous ensevelissez dans les plis de ces robes de soie que traînent sous nos yeux des êtres dégradés qui emportent la substance des pauvres, l'honneur et l'héritage des familles ! Oh ! non, ne le dites pas, cachons tout cela, cachons-le dans le silence et l'obscurité. Gardons seulement cette parole qui doit être pour nous une grande lumière : que la vie du prodigue est une dissipation même de son héritage considéré dans son sens le plus matériel. Hélas ! j'oserai le dire, j'en ai rencontré dans ma vie de ces pertes volontaires, non seulement de la *vie divine*, non seulement de la *vie morale, intellectuelle*, non seulement de la *santé*, des *forces* et de la *vigueur de ce corps*, mais même de l'*héritage paternel* de ces prodiges qui n'avaient plus rien. Ils avaient tout perdu. Or, voici ce qui leur restait : pour compagnes, à droite, la maladie ; à gauche, la pauvreté ; en face, une tombe solitaire. C'est le dernier mot des terrestres voluptés et de la vie des prodiges.

Ainsi ce jeune homme meurt de la *vie divine*, de la *vie morale, intellectuelle, physique*, même de la *vie matérielle* ; il ne lui reste plus, ce semble, qu'à voir se dresser devant soi cette triste vision, le spectre du désespoir. Non, non, jamais la pensée du désespoir, mon frère le prodigue, pardonnez-moi de vous avoir dit toute la vérité, il fallait bien arracher ces voiles, sous lesquels vous voulez quelquefois cacher vos désordres. Non, laissez-moi vous dire en finissant qu'il n'est jamais trop tard. Vous avez tout perdu, peut-être, tout dissipé l'héritage paternel ; je ne sais si la Providence voudra vous rendre la fortune, si elle voudra vous rendre la force et la santé ; mais une chose que la paternité de Dieu consent à vous rendre, qu'elle aspire à vous rendre, cette chose, c'est le bonheur de l'innocence. Ah ! ne vous découragez pas, mon frère le prodigue, vous avez un père qui est au ciel, qui est bon, qui vous offre son cœur, qui attend le vôtre. Revenez à lui, ô mon frère le pécheur, venez chercher le bonheur de l'innocence, le bonheur de vous reposer dans l'ordre, dans l'harmonie, le bonheur ; après avoir tout perdu, de retrouver tout ce que la miséricorde divine vous réserve encore de joie sur terre, le bonheur de l'innocence, prélude du bonheur qui vous attend au ciel. Ainsi soit-il.

TROISIÈME DISCOURS

I. La servitude des pécheurs attestée : 1. par la force des choses ; 2. par le caractère principal des passions, qui est le despotisme ; 3. par l'expérience des pécheurs.

II. Dégradation occasionnée par la servitude des passions : 1. sa profondeur ; 2. sa largeur ; 3. sa longueur et sa perpétuité.

Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius : et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos.

Luc., xv, 15.

Après avoir assisté, M. F., au point de départ de la vie du prodigue, après l'avoir suivi dans sa carrière, il n'a pas été difficile de constater que cette carrière n'était qu'un chemin de ruines. Nous avons parcouru de haut en bas toutes les sphères de sa vie et vu, dans toutes, la destruction appelant la destruction, la dispersion succédant à la dispersion, et la ruine à la ruine, chose vraiment remarquable ! La carrière du péché commence par le besoin de se posséder soi-même tout entier, et quand on est en possession de soi-même on aboutit inévitablement à se dissiper, à se disperser, à se perdre tout entier soi-même, c'est-à-dire, que l'on est puni par où l'on a péché. Donnez-moi, mon père, donnez-moi ma part d'héritage. Cela fait, le prodigue s'en va vivant dans la luxure ; il dissipe tout son patrimoine, et il aboutit à la ruine de sa vie *divine*, de sa vie *morale*, de sa vie *intellectuelle*, de sa vie *physique* et même de sa vie *matérielle*, de sa fortune. Je n'en dirai pas davantage. Maintenant je demande, au bout de cette carrière de ruines qui amènent l'indigence avec toutes ses désolations et toutes ses tristesses, savez-vous bien ce qu'il y a ? Oui, vous avez deviné en entendant les paroles de mon texte qu'au bout de toutes ces ruines il y a la servitude. Quand on a tout perdu, quand on ne possède plus rien, et que cependant on a encore besoin de vivre, on se fait esclave, rien que pour vivre. Des auteurs prétendent que c'est à la nécessité de se donner soi-même, rien que pour vivre, qu'a été due l'origine de l'esclavage dans l'humanité. Quoi qu'il en soit ; ce qui est vrai de l'esclavage dans l'ordre matériel est plus vrai encore de l'esclavage dans l'ordre moral. Oui, quand on a perdu toutes ses richesses religieuses, morales, intellectuelles, physiques, matérielles même, on éprouve le besoin d'être esclave ; on devient esclave de sa passion ; et cet esclavage de la passion qui est l'aboutissement naturel de cette longue carrière de ruines, cette servitude vous précipite dans la dégradation. Et il l'envoya, dit l'E-

vangile, dans sa métairie pour lui confier la garde des pourceaux : *Ut pasceret porcos*. Voilà, M. F., le phénomène triste, désolant que nous allons contempler ensemble. Je voudrais vous faire bien comprendre la réalité, l'humiliation de la servitude que vous préparent les passions, afin que reprenant en face de ce spectacle le sentiment de votre dignité, vous puissiez tous vous dire après cette parole de l'Evangile : J'ai été un esclave ; maintenant, je l'ai dit je reprendrai ma liberté, je serai libre. Cette grâce demandons-la par la Vierge immaculée. *Ave ! Maria !*

I. — La servitude créée par la vie prévaricatrice des prodigues est attestée par des témoignages divers, par la force des choses, par le penchant même des passions et par l'expérience de tous les pécheurs.

Et d'abord il faut qu'ici j'appelle le *témoignage de la force inévitable des choses*. Remarquez bien, M. F., nous sommes créés dans la dépendance, nous sommes des êtres essentiellement dépendants d'une puissance qui nous domine, si bien que pour nous, l'état le plus faux, radicalement opposé à notre destinée, c'est l'état d'indépendance absolue.

Nous relevons nécessairement d'un maître, et lorsque nous cessons de relever de notre maître légitime, force nous est de tomber sous la domination d'un maître qui n'est pas légitime. Nous n'avons pas voulu être serviteurs sous une domination légitime, nous deviendrons esclaves d'une puissance usurpée ; nous serons punis par où nous avons péché : *Per quæ peccaverit quis per hæc et torquetur* (1). C'est une grande loi qui gouverne l'humanité entière. Cette loi s'accomplit dans la société, dans la famille et dans l'individu. Voyez la société ; lorsque, par exemple, elle met au dessus de toute grandeur la grandeur matérielle ; lorsqu'elle met toute sa perfection dans le luxe, l'éclat et les richesses, le luxe pèse sur elle-même et le fléau de Dieu ne tardera pas à venir venger par de publiques misères l'abus des richesses et de la prospérité. Lorsque dans sa maison on a violé les grandes lois de la famille, sachez-le bien, on a par là même suspendu sur le foyer domestique une menace divine de mort qui tôt ou tard s'exécutera. Pour l'individu, toutes les fois qu'il vient à prévariquer, il se prépare à lui-même un châtiment, même sur terre, un châtiment analogue et presque toujours égal à la mesure de sa prévarication. Ainsi l'orgueilleux se prépare l'humiliation à la mesure de son orgueil ; l'ambitieux aura des déshancements à la mesure de son ambition ; ainsi le voluptueux, qui

(1) Sapiënt. xi, 17.

court de plaisirs en plaisirs, de festins en festins, se prépare des désolations à la mesure de ses plaisirs. Je n'insiste pas ; si nous voulions parcourir les phases de la vie prévaricatrice, il serait facile de constater que partout la prévarication appelle un châtiment égal à elle-même. Eh bien ! au fond de toute prévarication il y a une prévarication commune à toutes les prévarications, que j'appelle l'abus de la liberté ; or, le châtiment naturel de l'abus de la liberté c'est la servitude. Il en est ici des hommes comme il en est des peuples. Les peuples qui ont abusé de la liberté se sont préparé le châtiment inévitable de la servitude. Ainsi, M. F., quand vous prévariquez et quand vous abusez de votre liberté, cet abus vous prépare un naturel châtiment, et ce châtiment sera la servitude. Ainsi l'Eglise vient, investie de l'autorité de Dieu ; elle vous demande de vous abstenir à tel ou tel jour d'une très petite part des biens de la création ; elle dit, par exemple : c'est aujourd'hui vendredi, et pour honorer la mémoire des souffrances du Christ, vous ne mangerez pas de chair ; et vous avez dit : Que me fait la loi ? pourquoi ne pas manger de chair le vendredi comme un autre jour ? vous abusez de votre liberté contre l'autorité qui commandait. Moïse est descendu des sommets enflammés du Sinaï, il a dit au nom de Dieu : Souviens-toi de sanctifier le jour du Seigneur. Tu travailleras six jours ; le septième tu te reposeras ; car ce jour est mon jour, et vous avez répondu : Il me convient à moi de travailler le dimanche. Travailler à cette œuvre c'est abuser de la liberté contre l'autorité de Dieu ; c'est appeler sur soi un châtiment inévitable, la servitude. La sainte Ecriture nous donne bien à entendre ce résultat inévitable des abus de la liberté, quand elle dit : « Parce que tu n'as pas voulu servir ton Dieu, tu serviras ton ennemi. » *Eo quod nolueris servire Domino tuo*. Tu n'as pas voulu lui rendre obéissance, eh bien ! ton châtiment sera de servir ton ennemi ; tu seras son esclave : *Servieris inimico*. Tu n'as pas voulu servir ton Dieu véritable, tu serviras un dieu étranger. Vous n'avez pas voulu servir Jésus-Christ, votre Dieu ; vous servirez des dieux étrangers : *Diis alienis*. Vous servirez le dieu de l'argent, le dieu des richesses, le dieu de la luxure, le dieu de l'avarice, le dieu de l'orgueil, tous les dieux, excepté le vrai Dieu. J'ordonnerai à ces faux dieux de me venger contre toi par la prise de ta liberté. Ainsi la force des choses témoigne que l'abus de la vie par les passions doit aboutir à la servitude.

Du reste, puisque, plus ou moins, nous avons tous des passions dans notre cœur, nous n'avons qu'à invoquer leur témoignage.

Et si vous savez un peu pénétrer le mystère de la vie de vos passions, il vous sera révélé tout de suite dans une lumière qui aura pour vous la clarté de l'évidence, que la passion est de sa nature essentiellement despotique ; que la passion en vous ne cherche qu'une chose : supplanter votre volonté, qui est en vous une royauté légitime, afin de monter sur son trône, de prendre son sceptre et de régner à sa place, c'est-à-dire, de vous tyranniser. Remarquez bien, M. F., tel est le grand phénomène de la vie au dedans de vous-mêmes. C'est un combat perpétuel qui s'engage entre une royauté légitime et une royauté usurpatrice, c'est-à-dire, entre la volonté et la passion. Ces deux puissances sont aux prises. Entre l'une et l'autre l'harmonie et la paix sont impossibles ; à mesure que la passion triomphe, la volonté s'affaiblit ; mais si la volonté reste ferme, la passion baisse. Entre ces deux puissances, il n'y a pas d'équilibre possible : quand l'une s'abaisse, l'autre monte. La passion et la volonté ressemblent à deux combattants au milieu d'une arène : quand l'un des deux l'emporte, l'autre devient timide, et sa timidité même lui enlève de sa force. Ainsi, lorsque votre passion a déjà triomphé de votre volonté, celle-ci devient chancelante et pusillanime, et il semble qu'après avoir été vaincu vingt fois, cinquante fois, cent fois peut-être, la victoire n'est plus possible. A quoi ressemblez-vous encore dans cette situation, avec votre volonté chancelante ? Vous ressemblez à une royauté faible, autour de laquelle grondent les murmures de la multitude et les flots populaires qui montent, montent encore. Les révoltés viennent demander des conditions ; accordez en, on n'est jamais content. Il faut tout donner, ils faut se défaire de tout, il faut descendre de son trône, jeter son sceptre. Eh bien ! voilà la passion, qui demande à la volonté de jeter son sceptre, de descendre du trône. La passion montera sur le trône et dira : « Maintenant, à moi de régner : *Ego regnabo.* »

Non, elle ne régnera pas, elle tyrannisera, parce qu'il est dans l'instinct d'une passion devenue maîtresse de n'être pas réglée. Nous pourrions dire en toute vérité que le despotisme et la passion sont deux choses identiques. Que veut le despotisme ? Le règne de lui-même. Il veut dominer seul. Il est égoïste, il est tyran, il ne songe qu'à lui, et il immolerait un peuple à sa puissance personnelle. N'est-ce pas là le caractère de toute passion ? Elle est égoïste, elle dit : « Moi, encore ! moi toujours ! moi, je veux me satisfaire ! » Voilà le cri éternel de toute passion. Elle est égoïste ; le despotisme aveugle n'entend rien, ne comprend rien que lui-même. Telle est la passion ; elle ne voit rien, elle n'entend rien,

elle ne comprend rien si ce n'est elle-même. Le despotisme est jaloux, ombrageux ; la passion est jalouse, défiante, ombrageuse. Le despotisme est inconstant, capricieux, changeant ; ce qu'il voulait hier, il ne le veut plus aujourd'hui. Ainsi est la passion. Elle avance, elle recule, elle saute d'un extrême à l'autre. Le despotisme est lâche. Il n'a qu'un courage : le courage du crime. Telle est la passion. La passion ne reconnaît que cette énergie du courage : l'énergie et le courage du crime. Le despotisme est cruel ; la passion est cruelle. En un mot, entre le despotisme et la passion, il y a une telle identité qu'il est impossible d'accepter en vous le règne d'une passion, quelle qu'elle soit, sans constituer immédiatement en vous le règne du despotisme, c'est-à-dire, votre propre servitude.

Ah ! si vous en doutiez, je n'aurais qu'à dire : Mais regardez les pécheurs ; rendez-vous attentifs aux réalités de leur vie ; allez interroger les hommes qui se disent libres : n'est-ce pas pour être plus libres qu'ils secouent tous les jougs, qu'ils voient toutes les lois, qu'ils brisent tous les liens ? *Dirumpamus vincula eorum*. Brisons leurs chaînes, dit le prévaricateur ; secouons ce joug qu'on veut nous imposer ; jetons-le bien loin de nous. Plus de ce précepte, ni de cet autre : *Quis noster Dominus est ?* Quel est notre Maître ? Qui peut nous donner cet ordre ? Ils vantent leur liberté ; mais leur liberté n'est qu'un masque plein d'hypocrisie et de mensonge. La vérité est qu'ils sont esclaves. Voyez plutôt : allez demander à tous ces pécheurs qui se disent si libres, un acte de vraie liberté, de souveraineté, un de ces actes délibérés qui attestent dans un homme une pleine autonomie et une vraie souveraineté. Allez dire, par exemple, à cet homme orgueilleux : « Mais, enfin, il faudrait rendre hommage à la justice, et, pour rendre cet hommage, il faudrait t'humilier ; ne le veux-tu pas ? Je le voudrais ; mais je ne le puis pas. » Allez trouver cet avare. Demandez-lui de restituer, de donner satisfaction à la loi de justice : « Est-ce que tu ne consentiras pas à retrouver la paix, en donnant satisfaction à la justice ? — Je le voudrais, dit l'homme cupide ; mais je ne le puis. » Allez trouver l'homme de la haine et de la vengeance. Il est chrétien, et cependant il porte dans son cœur des amas de haine et de vengeance. Allez lui demander seulement de tendre la main, de regarder, de faire un signe de bienveillance à celui qu'il a pris en haine : « Je le voudrais ; mais je ne le puis pas. » Allez demander au voluptueux de briser enfin cette longue chaîne d'iniquités qu'il traîne derrière lui depuis dix ans, depuis vingt ans : « Mon frère,

vous êtes un esclave. N'avez-vous pas assez de servitude ? prenez votre liberté. — Je le voudrais ; mais il me semble que je ne le puis pas. » Souvent les pécheurs n'avouent pas leur servitude. Que ce soit à l'heure de la prévarication, je l'accorde ; mais savez-vous à quel moment de la vie ils conviennent de leur servitude passée ? C'est à l'heure même où ils ont pris la résolution de recouvrer leur liberté. Entendez plutôt la voix de S. Augustin. Lui aussi a connu les servitudes de la passion. Il en a raconté l'histoire écrite sur son propre cœur par la passion elle-même : « La perversion de mon vouloir m'a imposé des habitudes : *Ex perversa voluntate facta est consuetudo* ; et parce que je ne résistais pas, la servitude est venue, la nécessité s'est faite : *Facta est necessitas*. Mais nécessité illusoire et imaginaire, qui n'est autre chose qu'une grande difficulté dont il était enveloppé par ses longues habitudes : « Ah ! dit S. Augustin, je voulais m'affranchir ; mais il me semblait que je ne le pouvais pas. Mon ennemi me tenait par ce qu'il y a de plus haut en moi-même : *Vellem meum tenebat inimicus* ; mon vouloir était devenu esclave ; mon ennemi me tenait dans les chaînes de la passion, il se moquait de moi. Je n'étais plus libre, et je soupirais. Et cette chaîne qui me tenait dans la tyrannie, n'était pas en dehors de moi. Mon ennemi me tenait par les liens de ma propre volonté, pareils à une chaîne de fer. J'étais comme un homme qui se réveille le matin. On lui crie : Lève-toi. Et il répond du fond de son engourdissement : Encore un peu, encore un peu, tout à l'heure, tout à l'heure. Et ce tout à l'heure se prolongeait indéfiniment. » Voilà, M. F., la servitude de la passion confessée tout haut devant tous les peuples et devant tous les siècles par un des hommes les plus sincères, les plus illustres qui aient paru sur la terre. Il me semble donc que vous ne pouvez plus douter de la servitude accomplie par le règne des passions dans la vie des prodiges.

Maintenant, nous allons voir, avant de finir, à quelle dégradation fait descendre la servitude des passions.

II. — La dégradation morale, comme une dégradation matérielle quelconque, peut s'apprécier par deux points : le point où l'on est élevé, et le point où l'on tombe. Il faudrait embrasser d'un même regard ces deux extrémités, bien comprendre la hauteur où l'on est élevé, puis mesurer l'abîme dans lequel on est tombé. Je n'insisterai pas sur le premier point. Vous connaissez votre grandeur comme homme et comme chrétiens. Comme hommes, vous avez sur le front le signe de la royauté. C'est que, en effet, nous som-

mes des rois, et il n'y a pas d'orgueil à revendiquer ce titre légitime, qui nous vient en droite ligne de l'investiture de Dieu même. Dieu a posé sous ses pieds la création entière. A cette création Dieu a voulu donner un roi, et il s'est trouvé que ce roi, c'était l'homme, résumant en lui-même les perfections de la création. Ce n'est donc pas sans raison que nous portons ce front sublime qui regarde le ciel. Vassal de Dieu, soumis à la majesté de Dieu, ayant la vocation de soumettre tout sur la terre à notre propre empire, nous, nous sommes donc des rois. Et savez-vous, M. Fr., ce qu'il y a de plus dégradé au monde ? La dégradation au degré suprême, c'est la royauté même tombée dans la servitude. Nous sommes des rois, et des rois qui portent à leur front un signe divin, parce que nous sommes chrétiens. Nous avons été sacrés par le Christ, élevés jusqu'à la nature divine. Nous sommes un sacerdoce royal, une race choisie. Je n'insiste pas, car il me semble que ce peu de mots suffisent pour bien entendre que la servitude préparée par les passions sera d'autant plus dégradante, que les hauteurs d'où nous sommes tombés sont plus sublimes. Et maintenant, de ces hauteurs, regardons en bas. Demandons quel est l'abîme de cette servitude que préparent les passions. Pour le mesurer en entier, il faudrait comprendre ces trois choses : *la profondeur, la largeur et la perpétuité de cette servitude.*

Parlons d'abord de la *profondeur* de la dégradation. J'entends par là tout ce qu'il y a de plus honteux, de plus humiliant, de plus ravalé dans l'humanité. Eh bien ! il n'y a rien de si ravalé, de si bas et de si honteux où la passion ne puisse nous précipiter, quels que soient d'ailleurs les dons généreux que la Providence nous ait départis. Imaginez tout ce qu'il y a de plus *faux*, de plus *perfid*e, de plus *lâche* et de plus *cruel* ; eh bien ! la passion vous conduira à tous ces excès de la dégradation humaine.

1° Comment peindre le masque d'*hypocrisie* que la passion met au front des hommes sincères, une fois qu'ils ont intérêt à épuiser leurs iniquités ? — Cet homme a une chaste et sainte femme ; il l'a trahie. Mais comment fera-t-il pour garder encore son sourire ? comment fera-t-il pour vivre encore au foyer domestique ? Il mentira, aujourd'hui, demain, pendant un an, pendant dix ans, peut-être pendant vingt ans. Mon Dieu ! quel supplice pour une âme honnête ! Se condamner, pour cacher l'opprobre des passions, à mentir à tout ce que l'on aime, à celle qui a reçu le serment de votre fidélité devant la majesté de l'autel et de Dieu !

2° Imaginez ce qu'il y a de plus *perfid*e dans la trahison ; la pas-

sion vous poussera, si vous l'écoutez, à toutes les trahisons. Ainsi, l'on a un ami, un homme qu'on appelle son ami ; on entre dans sa maison, on s'assied à son foyer, on est admis à sa table, et cet hôte ne sait pas que cet homme, qu'il admet à son foyer, à sa table, au partage de ses félicités, il ne sait pas que cet homme est un traître, un rival ; il ne sait pas qu'il est supplanté dans le cœur de celle qu'il aime le plus. Ah Dieu ! quelle honte ! quelle dégradation !

3° Faut-il une lâcheté ; mais la passion ne calcule pas une lâcheté. Elle dit : Je serai lâche ; que demandez-vous ? Je ferai tout ce que vous voudrez, car je veux me satisfaire. Voilà ce qu'elle dit.

4° Il sera *cruel* s'il le faut : Mais cet homme me gêne ; si je pouvais m'en débarrasser ! Il me semble que le triomphe de ma passion serait bien plus facile. Voyons donc. Qu'allons-nous faire pour nous débarrasser de cet homme ? Dans le cœur honnête il entre quelquefois des projets affreux. Si l'on ne dit pas cette parole de vengeance : « Je prendrai le glaive et je le tuerai ; *Evaginabo gladium et perficiam eum* ; » si je ne puis pas le tuer physiquement, matériellement, moralement, je le ferai tomber du piédestal de sa grandeur, je le mettrai sous mes pieds. Sa gloire m'importune, sa grandeur est un obstacle à mes projets. Je détruirai, j'anéantirai tout cela. Je n'insiste pas pour vous dire quel est le caractère plus ou moins accusé des passions qui se font un règne usurpé en nous ; mais il en est une qui, plus que les autres, précipite dans une dégradation si profonde et si humiliante que je n'entreprendrai pas même d'en mesurer la profondeur.

5° Si vous arrêtez vos regards sur le spectacle de cette *humiliation*, je n'aurai rien, pour rendre un hommage complet à la vérité, à vous révéler des mystères que vous ne pourriez pas entendre et que ma parole ne pourrait pas vous dire. L'Evangile a soulevé quelque chose, un coin du voile qui cache toutes ces hontes, en nous disant l'histoire de l'enfant prodigue. Ce maître auquel il était attaché l'envoya dans sa métairie pour garder les pourceaux. Vous me pardonnerez, M. F., de ne pas épargner votre délicatesse, c'est un mot de l'Evangile. Eh bien ! voilà la vie d'un enfant bien élevé, face à face avec des animaux immondes, à la garde desquels il est préposé ; ce n'est pas encore le dernier degré de l'humiliation, de la dégradation. Ecoutez : il portait envie aux aliments qu'on jetait à ces animaux immondes, et il voulait rassasier sa faim de ces vils aliments. Encore ne les lui donnait-on pas. Voilà l'extrême degré de la dégradation où la passion nous précipite. Il vient une heure où l'homme des passions ayant, pour ainsi dire, épuisé les sources des jouissances, se met à rêver toutes les félicités, toutes

les voluptés imaginables, impossibles. Il ne veut pas d'observations dont la raison s'épouvante et dont la nature s'étonne. Je n'en dirai pas davantage sur la profondeur de cette servitude. Mais voyons la *largeur*.

Elle est si large qu'elle embrasse tout et n'excepte rien ; elle comprend tout le domaine de la vie, et vous ne devez pas vous en étonner, M. F., puisque la volonté gouverne tout. La volonté est un roi dans notre royaume intérieur ; si ce roi est captif, que peut-il advenir de toutes les facultés qui relèvent de son empire ? Règle générale : lorsqu'un roi est captif dans une nation, le peuple est esclave. Il en est ainsi dans notre royaume intérieur. Voyez, tout est devenu esclave.

1° La *volonté* ne se commande plus à elle-même. C'est un mystère étonnant, dit S. Augustin. Comment se fait-il que ma volonté commande à mon bras, à ma main, à mon corps, et il obéit ? Et si ma volonté se commande à elle-même, elle rencontre la résistance. C'est que la servitude partout descend d'en haut pour envahir le domaine intérieur tout entier.

2° Ainsi, au dessous d'elle est la faculté de l'*intelligence*, cette fille du Ciel qui doit voler dans un air libre, monter vers toutes les hauteurs de l'intelligible ; l'intelligence, dans l'homme asservi par ses passions, devient elle même esclave de la passion ; elle ne fait plus ce que demande la volonté ; elle fait ce que demande la passion. La passion dit : « Ouvre-moi la route ; je veux arriver là ; je n'ai pas pu faire cette conquête, remporter ce triomphe ; voyons ; nous sommes un être intelligent ; imaginons quelque chose. Viens, ô mon intelligence ! déploie toute ta puissance pour le triomphe de ma passion. Et cette grande faculté de l'intelligence se fait esclave de la passion. Viens, lui dit-elle, viens ; fais ceci, fais cela encore, et l'intelligence est devenue l'organe, le ministre de la passion.

3° L'intelligence n'est pas seule esclave, la *mémoire* l'est aussi. La mémoire, cette faculté qui a la puissance de ressusciter le passé dans le présent, ah ! quand l'âme était pure, lorsque Dieu était le centre de votre vie et qu'il vous conviait au doux festin de l'innocence, votre mémoire, quand elle s'envolait dans votre passé, je sais bien ce qu'elle vous apportait de doux et radieux souvenirs qui ressemblaient à un rayon échappé des gloires du paradis ; ils rappelaient les sourires d'une mère, les bontés d'un père, les charmes de la première innocence ; mais, hélas ! depuis que votre volonté est devenue esclave de vos passions, à quoi sert votre mé-

moire ? De quoi l'occupez-vous, et que vous apporte-t-elle des profondeurs de votre passé ? Ah ! mon Dieu ! elle ressuscite des choses qui devraient demeurer pour vous dans un éternel oubli. Vous avez goûté des plaisirs, des joies contre l'ordre, vous vous êtes précipité dans toutes les hontes. Votre mémoire rapporte tout cela. « Hélas ! disait S. Augustin, quelles ordures honteuses, quels opprobres ma mémoire rapporte devant moi ! »

4° La mémoire, comme l'intelligence, est donc dans la servitude. L'imagination sera aussi esclave. L'imagination, cet aigle qui aime à voler dans les hauteurs du Ciel, l'imagination, la grande puissance de l'homme, la grande puissance de la parole, la grande puissance de tout, à le bien prendre, alors qu'elle reçoit l'ordre de la volonté ; eh bien ! l'imagination, au lieu de planer dans les hautes sphères, de se poser comme un aigle aux plus hautes cimes des montagnes, tombe, comme l'oiseau de nuit, dans les plus bas fonds de la réalité. Elle vient, comme cet oiseau triste, souiller ses ailes de la boue de la terre ; elle se promène à travers les hontes, les horreurs d'une vie dérégulée. Et pourquoi ? Parce que l'imagination, au lieu d'obéir à son roi, à la volonté, obéit, comme le reste, à la passion. Et votre corps, cet *organum* donné pour chanter à la majesté de Dieu des hymnes de gloire pendant la vie entière, devient aussi l'esclave de la passion. Il devait être le ministre, l'organe, le serviteur ; il devient l'esclave ; il est le révolté contre la royauté légitime, et il est au service d'une royauté usurpatrice de la passion. Vous avez des yeux, des oreilles, des lèvres, des mains, des pieds ; eh bien ! mon frère le prodigue, le prévaricateur, à quoi servent vos yeux, vos lèvres, vos oreilles, votre langue, tous vos sens, votre corps tout entier ? Mais, vous le savez bien, tout cela sert à exécuter les ordres impératifs de cette passion dont vous êtes devenu esclave. Ainsi, vous le voyez, dans cet empire intérieur de la vie humaine, rien n'échappe à la servitude. La servitude est aussi *large* qu'elle est *profonde*.

Et maintenant, avant de finir, oserons-nous mesurer sa *longueur* et sa *perpétuité* ? Il y a des servitudes qui ne durent qu'un jour, un tyran qui vous asservit un jour pour mourir demain et vous rendre votre liberté ; un tyran qui asservit l'orient et laisse libre l'occident ; mais un tyran qui vous poursuit partout et confisque votre liberté ; Dieu ! quelle destinée ! Et cependant, c'est la destinée des grands prévaricateurs. A quoi tient ce phénomène, que je résume en un mot ? La puissance de l'habitude. Vous êtes-vous demandé quelquefois quelle était sa force ? Vous devez la connaître. Voyez cette

passion qui pousse en vous des racines profondes : elle enlace votre vie dans tous les sens, semblable au grand chêne qui pousse ses racines autour des rochers. Voilà la vie de l'homme enraciné dans les passions. La puissance de l'habitude est si forte, qu'un jour arrive où, entre la nature et l'habitude, il se fait comme une sorte d'identité. La nature et l'habitude deviennent tellement identiques, qu'on dit généralement dans le monde : « L'habitude est une seconde nature. » L'homme est devenu esclave, puisqu'il obéit à un despote. Voilà la grande raison de cette servitude. Mais, mon Dieu ! jusqu'où se perpétuera-t-elle ? Finira-t-elle demain, après-demain ? Je sais bien que la volonté a la puissance de briser soudainement cette servitude, si elle faisait effort ; mais je prends ici les choses selon le cours ordinaire, et je dis que, dans la vie de l'humanité, cette servitude des passions une fois acceptée se continue, se prolonge, se perpétue, quelquefois même jusqu'au lit de la mort. Il en est, en effet, qui arrivent à cette grande heure au moment d'entrer dans l'éternité, et qui n'ont pas brisé tous les liens qui les attachaient aux désordres du temps. Jeune homme, qui êtes devenu l'esclave de votre passion, vous avez dit peut-être : Dans dix ans, dans quinze ans, je serai libre. Quand je serai homme, dans la pleine possession de la vie, quand j'aurai quarante ans, je ne permettrai plus à la passion d'usurper l'empire de ma volonté. Quarante ans vont venir ; ils ont passé, et vous n'êtes pas libre. Oui, j'ai vu des hommes, dans la plénitude de la force, forts contre tout, excepté contre eux-mêmes. Ils auraient vaincu l'ennemi, pris des villes d'assaut, renversé des murailles ; il n'y avait qu'une puissance dont ils n'ont pas triomphé, c'était de la passion qui les persécutait. Il s'agissait de se vaincre soi-même, et ils n'ont pas pu. Et quand je serai à soixante ans, à soixante-dix ans peut-être, suis-je bien sûr que je serai affranchi de cette longue servitude ? Quand je serai couronné de cheveux blancs, cette vénérable couronne des années, belle et douce majesté du vieillard, suis-je bien sûr que mon âme sera libre, affranchie de l'ardeur des passions ? Non, je n'en suis pas bien sûr. L'homme vieillit ; mais sa passion ne vieillit pas. J'en ai trouvé de profondément affligés, à travers cinquante et soixante ans, sous la longue chaîne de leurs iniquités dont ils n'étaient pas encore affranchis ; ils gémissaient, ils soupiraient, car ils ne se sentaient pas le courage de rompre avec leurs habitudes. Oui, cette servitude humilie d'autant plus, que l'opprobre de l'habitude n'a pas même pour se voiler l'illusion qui n'est plus possible. La maturité est disparue, la liberté n'est pas venue. Les habitudes durent encore, et les iniquités se sont enchaînées ; elles l'enveloppent

comme un prisonnier jusque dans sa vieillesse. Ah ! mon Dieu ! il me semble qu'il ne reste plus qu'à mourir et à mourir esclave désespéré ; mais non, mon frère ; eussiez-vous soixante-dix ans, ne désespérez pas ; songez bien qu'à tout âge, une parole suffit à tous les affranchissements, et cette parole est celle-ci : la parole de l'enfant prodigue que nous entendrons demain : Je me lèverai et j'irai à mon père ; *Surgam et ibo ad patrem*. Cette parole, préparez-vous à la dire. Oui, je me lèverai, je briserai mes chaînes, et je serai libre. Et vous reconnaîtrez par votre propre expérience, qu'après les désolations d'une longue servitude, il y a encore pour vous en Dieu des grâces d'espérance, de joie, de bonheur et de liberté. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME DISCOURS

I. — Retour de l'enfant prodigue. — Retour du pécheur vers Dieu :

1. Premier acte du retour : voir sa misère ; 2. Deuxième acte : vouloir sa conversion ; 3. Troisième acte : agir.

II. — Retour de Dieu vers le pécheur : 1. il commence à le regarder ; 2. il est touché de compassion ; 3. Dieu ouvre ses bras ; 4. Dieu le comble de biens.

In se autem reversus dixit: Surgam et ibo ad patrem.

Luc., xv, 17-18.

Nous avons considéré, M. F., dans la vie du prodigue trois choses. Nous avons vu le point de départ, le progrès et le terme final de ses prévarications.

Au commencement, comme point de départ, nous avons vu la *révolte* contre Dieu, et comme complément de cette révolte, la *fuite* de Dieu. Le prodigue ne veut plus obéir à son père, et il s'en va bien loin de son père. Ainsi fait le pécheur. Il ne veut plus *obéir* à Dieu ; il se *révolte* contre Dieu, et il fuit la présence de Dieu, l'*autorité* de Dieu, l'*amour* de Dieu, la *vérité* de Dieu. Puis, il entre dans la carrière de ses prévarications. Comme le prodigue, il va de *dissipation* en *dissipation*, de ruine en ruine. Vous avez assisté à toutes ses ruines, nous ne les rappellerons pas. Et puis, au bout de ces ruines, qu'y a-t-il ? Il y a ce que nous avons vu hier, la servitude. Le prodigue, asservi par ses passions, c'est la force même des choses, c'est le naturel penchant des passions elles-mêmes, et c'est l'histoire véridique de tous les grands pécheurs

du monde ; et lorsque cette servitude est venue, c'est la dégradation, et vous aurez mesuré le triple abîme, sa *largeur*, sa *profondeur* et sa *longueur*. Quand on est arrivé là, faut-il donc, M. F., se décourager et se désespérer ? Faut-il se dire en regardant les chaînes de la servitude : Maintenant, j'ai perdu ma liberté ; maintenant, je suis esclave, c'est à jamais fini ; je ne serai plus jamais libre. Oh ! non, mon frère, il ne faut pas dire cette parole ; il ne faut pas la dire, car ce serait une insulte à la divine Bonté. Vous aurez été un enfant prodigue, vous l'avez imité en vous engageant comme lui dans les lois de la *révolte*, de la *dissipation*, de la *servitude*. Vous l'aurez suivi dans ses égarements ; suivez-le, imitez-le dans son retour. C'est ce doux mystère que nous allons contempler ce soir, le mystère de la réconciliation entre Dieu et le pécheur, entre le prodigue et son père. Méditez, d'un côté, le retour du pécheur vers Dieu, et de l'autre, le retour de Dieu vers le pécheur, avec tout ce qu'il apporte pour la consolation du pécheur. Je vous l'avoue, je sens mon cœur s'ouvrir et se dilater, en entrant dans un tel sujet. Autant il m'a coûté d'insister avec vous sur les prévarications et les dégradations de la vie humaine, autant il m'est doux aujourd'hui de voir avec vous les miracles de la bonté et de la miséricorde divines ; et j'ose espérer que cette parole procurera à plus d'une âme la consolation et le courage d'achever l'œuvre de sa conversion. Demandons cette grâce à la Vierge immaculée. *Ave, Maria !*

I. Le retour de tous les pécheurs vers Dieu se fait comme le retour du prodigue vers son père. Il se fait par trois actes, qui n'en font, pour ainsi dire, qu'un seul : *voir vouloir* et *faire*. Voir sa misère, regarder sa misère, déchirer tous les voiles qui nous cachent notre misère ; voilà la première chose. Et puis, après avoir vu, vouloir énergiquement s'affranchir de sa misère ; puis, après avoir voulu, faire, se lever, agir, couronner l'œuvre dont on a reconnu la nécessité et dont on a fait la résolution.

1° D'abord, la première chose, c'est de *voir sa misère*, c'est de rentrer en soi-même, c'est de ramener sur soi ce regard égaré sur toutes les choses extérieures, c'est de consentir en un mot, à se voir bien, à se connaître bien, se mettre face à face avec le spectacle de sa propre misère. Sans cette vision, sachez-le bien, il n'a aura jamais de conversion ; toutes les conversions commencent par là. Et tous les pécheurs qui ne consentent pas à se rendre compte de leur misère, demeurent dans leur misère, heureux s'ils n'y meu-

rent pas. Voyez l'histoire des grands pécheurs : Caïn assassine son frère ; il vient de tuer Abel ; il sait bien qu'il l'a tué. « Caïn, Caïn, s'écrie le Seigneur, où donc est ton frère Abel ? *Ubi est Abel frater tuus ?* » Que répond Caïn ? Au lieu de dire à Dieu : « Pardon, je suis un cruel assassin ; j'ai tué mon frère, que répond-il : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère : *Numquid sum custos fratris mei ?* » Ah ! misérable, le sang d'Abel fume encore et tu dis : Je ne sais pas où est Abel ; je ne suis pas son gardien. » Ainsi font les pécheurs qui ne veulent pas se convertir. Ils s'en vont, comme Caïn, bien loin de la face de Dieu. Voyez David, le prophète, l'ami de Dieu. Il est devenu adultère et barbare ; il s'est précipité dans l'homicide ; eh bien ! chose remarquable, David s'enveloppe dans son péché, il ne pleure pas. Pour le ramener à Dieu, il faut que le prophète vienne à lui ; que, par une parabole touchante, il lui fasse l'histoire de son crime. Et, après avoir représenté le crime, le prophète demande à David : « Eh bien ? roi, que que faut-il faire à ce misérable ? — Ah ! répond David, mais il mérite la mort celui qui a fait cela. — Eh bien ! répond le prophète, *tu es ille vir*, vous êtes cet homme. » Alors seulement le voile est déchiré, et David s'écrie : « Tu as raison ; j'ai péché contre le Ciel, que faut-il que je fasse pour donner satisfaction ? » Et il se convertit. Voyez S. Pierre qui, après avoir renouvelé la protestation de son dévouement, a trois fois renié son Maître. Il ne pleure pas ; mais le regard de Jésus tombe sur lui. Alors S. Pierre rentre en lui-même, et il se prend à pleurer amèrement. Voyez le témoignage que Augustin rend de lui-même : « Ah ! dit-il, mon Dieu, vous vouliez toujours me rappeler moi-même devant moi-même ; je ne voulais pas voir ; je tournais, en quelque sorte, derrière moi pour ne pas apercevoir mes misères ; mais vos bontés me faisaient violence, ramenaient moi-même devant moi-même ; elles me forçaient de voir combien j'étais couvert de honte. Et le jour, à l'Eglise, où j'allais me révéler devant moi-même fut le jour de ma conversion. » Ainsi, dans toutes les conversions, il faut commencer par là : *se voir*.

2° Et n'est-ce pas ce qui vous est manifeste dans l'histoire du prodigue. Voyez ; jusque-là, il semble qu'il ne s'est jamais regardé. Il a marché de plaisirs en plaisirs, de dissipations en dissipations, et il était tombé dans la servitude. Ce ne fut que quand il fut précipité au fond de la dégradation qu'un jour il regarda. Lui, enfant bien élevé, il est précipité dans une humiliation profonde. Il se voit couvert de haillons, avec des animaux immondes, et c'est alors qu'il songe à son père : *In se reversus dixit*. Revenu en lui-même,

il se dit : « Ah ! combien de mercenaires dans la maison de mon père, à cette heure, ont du pain en abondance ! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus !* Et, tandis que ces mercenaires, dans la maison de mon père, sont dans l'abondance, hélas ! moi, je meurs de faim : *Ego autem hic fame pereo.* » Il jette des regards sur lui-même, sur son passé, sur son présent. Le prévaricateur plonge dans le passé. Il se rappelle les douces joies qu'il a goûtées, les beaux jours de sa jeunesse. Ah ! que j'étais heureux lorsque, jeune encore, je portais sur mon front la couronne d'innocence ! Que ses parfums étaient doux, lorsque le souffle des plaisirs et des passions ne m'avait pas atteint ! Que sont devenues ces joies ? L'innocence de mon baptême, la joie du jour de ma première communion, du beau jour de la première communion. O soleil, que tu étais beau entre tous les soleils ! Combien d'âmes moins favorisées que moi abondent de pain, s'en vont s'asseoir à la Table sainte, à la Table des anges, tandis que moi je suis déshérité, je meurs de faim : *Ego autem hic fame pereo.* Je meurs de faim de toutes les sortes : de Dieu que j'ai perdu, des vertus dont je suis déshérité, de la vérité, des richesses intellectuelles que j'ai perdues. Ce prodigue est peut-être un homme dont l'intelligence est aussi ravagée que le cœur, un homme qui a secoué le joug de la sainte Eglise, un incrédule, un sceptique. Un jour, il s'aperçoit de ce vide effroyable qu'il a creusé dans son âme. Il souffre des douleurs intimes dont, seul, il peut se rendre compte. Autrefois, il avait la foi ; aujourd'hui il ne croit plus rien. Son intelligence est un désert où ne règnent que la tristesse et la désolation. C'est alors que le prodigue s'écrie : « Je ne peux pas demeurer dans cette misère ; je ne peux pas demeurer plus longtemps couvert de haillons. Non, je ne resterai pas face à face avec ces êtres immondes, je vais me lever. *Surgam et ibo ad patrem* : J'irai trouver mon père. »

Après avoir vu, il faut vouloir énergiquement, de volonté résolue, décidée. Remarquez bien, il ne faut pas seulement désirer vouloir ; il ne faut pas avoir une velléité, une aspiration quelconque ; mais il faut avoir une résolution ferme, et se dire : C'en est fait, j'irai à mon père : *Surgam*. Demain, à telle heure, je le dis, à trois heures, je sortirai de chez moi ; je briserai avec mes affaires, pressantes, et, coûte que coûte, j'irai : *Surgam*. Il faut le dire, comprenez bien ; comprenez la nécessité de ce *volo* libérateur, créateur ; libérateur, qui vous affranchit de toutes les servitudes, de vos propres misères ; créateur, qui devra, en effet, créer au

dedans de vous-même comme un royaume nouveau et une vie souveraine. Tant que vous n'aurez pas dit cette parole d'affranchissement et de création souveraine, vous ne serez pas affranchi, et une nouvelle création ne se fera pas en vous. « Dieu, dit saint Augustin, qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous : » *Qui sine te creavitte, non liberabit te sine te*. Et il y a quelquefois des hommes qui demanderaient volontiers la puissance de se convertir. Ah ! disent-ils, je voudrais bien m'affranchir ; si vous pouviez me donner la force. M. F., vous l'avez cependant ; vous êtes un être autonome, libre, souverain ; et cette autonomie, cette liberté, cette souveraineté vous est assurée par la grâce de Dieu, qui ne manque jamais. Pourquoi ne pouvez-vous pas vouloir ? Mais si vous voulez, vous pouvez, mais il faut vouloir. C'est là la grande question. Ah ! si nous comprenions bien toute la puissance de notre volonté ! Nous disons que nous sommes des hommes, nous sommes fiers de notre dignité, de notre liberté ; pourquoi ne pas faire usage de votre virilité, et donner un témoignage de notre liberté ? Mon frère vous êtes esclave, n'est-il pas vrai ? — Oui, il y a dix ans. — Eh bien ! voulez-vous être libre ? — Vraiment oui, je le veux. — Eh bien ! aujourd'hui, demain, tout à l'heure vous serez libre. — Allons, allons, le voulez-vous ? Dites donc avec l'enfant prodigue : *Surgam et ibo ad patrem*. Je me jetterai à ses pieds ; je m'humilierai profondément devant sa face, et je lui dirai : « Mon père, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : *Pater, non sum dignus vocari filius*, car j'ai péché contre le Ciel et devant vous. Et voilà ce qui est le grand ressort de cette volonté qui affranchit les pécheurs, c'est la confiance en la bonté paternelle de Dieu, et dans une souveraine défiance de soi. Ah, oui, c'est dans la confiance en Dieu, que le prodigue trouve le courage de dire : « J'irai, et où ? J'irai trouver mon père. » Entendez-vous, M. F., il ira à son père, contristé, désolé, mais enfin c'est un père. Et quelque prodigue qu'il soit, il trouvera dans ce cœur un suprême asile. « Oh ! certainement, mon père doit m'aimer encore. Peut-être pleure-t-il sur moi. Il m'appelle, il m'attend ; eh bien ! j'irai le trouver : *Surgam*. Je me prosternerai à ses pieds, et je dirai à mon père : « Je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant. » Voilà bien ce qui encourage le pécheur. Combien dans ma vie j'ai rencontré de ces vrais pénitents qui, voyant dans le prêtre l'image de la paternité de Dieu, venaient se précipiter et s'humilier à ses pieds ! Ce n'est pas assez ; j'en ai rencontré qui disaient : « Ah ! mon père, permettez-moi de vous dévoiler toute l'horreur de ma vie ; car le monde ne sait pas

combien je mérite d'être méprisé. Je veux au moins qu'un être sur terre connaisse le fond de ma misère » ; et j'oserai dire, M. F., qu'aujourd'hui j'ai encore vu à mes pieds de ces pécheurs qui éprouvaient le besoin de s'humilier davantage. C'est là le sceau de la bonne volonté, ferme et décidée de s'affranchir pour le présent et pour l'avenir. Il faut donc *voir, vouloir* ; mais après *il faut faire*.

Il faut se lever et marcher à travers tous les obstacles ; quelle que soit la longueur du chemin, il faut la poursuivre pour retrouver la paternité, surtout quand il s'agit de se convertir. Nous verrons l'an prochain, s'écrie-t-on. Et puis, il y a tant d'obstacles extérieurs ; il y a le respect humain ; on craint de passer sous le regard de ce tyran. On va dire que je me suis confessé, que j'ai communiqué, que je me suis converti ; mais je ne veux pas me mettre sous la langue du monde ; je ne veux pas être l'objet du qu'en dira-t-on. On a peur de l'extérieur, et c'est le plus terrible obstacle. On voudrait rompre, mais on n'a pas encore la force de le faire ; on n'ose pas presser : eh bien ! l'enfant prodigue a passé à travers tous ces obstacles ; il n'a pas calculé la longueur du chemin. L'Evangile dit qu'il était loin : *Peregre profectus est in regionem longinquam*. Il est loin, il n'a plus rien, il est couvert de haillons, et il s'écrie : « J'irai à mon père. » Il n'a pas eu peur des regards qui pouvaient tomber sur lui pendant la longueur du chemin. Il pouvait donc dire : « Mais je vais passer sous les regards des hommes qui ont été témoins de mes débauches et de mes dépravations. Quand j'ai passé devant eux, j'étais couvert de robes brillantes, et ils me verront couvert de haillons. » Mais le souvenir de l'amour de son père avait touché son cœur. « J'irai vers mon père ; je passerai sous tous les regards. » Mon frère, si l'amour de Dieu vous a parlé, imitez l'enfant prodigue. Madeleine, au jour du repentir n'a pas eu peur de passer sous les regards des pharisiens. Touché par le repentir, on n'a plus peur de personne ; on passerait sous le regard des peuples, des rois et des tyrans. On n'a plus qu'un regard avec lequel on compte, c'est le regard de Dieu tombé sur ses iniquités. Ainsi, M. F., se consomme le retour du pécheur vers Dieu, vers son père. Tel est le premier point de nos réflexions. Maintenant, il nous faut voir comment s'accomplit ce *retour de Dieu vers le pécheur*, et les dons précieux qu'il lui apporte.

II. — Dans un sens, M. F., Dieu n'a pas besoin de se tourner vers le pécheur, parce que Dieu, dans son infinie bonté, est tou-

jours au pécheur. Entre ce pécheur qui a offensé Dieu, et la bonté de Dieu qui veut embrasser le pécheur, il n'y a qu'une chose : la volonté perverse du pécheur, son péché, en un mot, cette volonté perverse supprimée ; le péché disparu, entre le pécheur et Dieu, il n'y a plus rien ; aussitôt l'amour de Dieu embrasse le pécheur revenu à Dieu. Voyez, M. F., regardez le ciel, si pur quelquefois. Des brouillards s'élèvent ; des nuages voilent à nos yeux la clarté du soleil ; vous pourriez croire un moment que le soleil a cessé de resplendir dans les hauteurs des cieux ; mais attendez un moment : les nuages ont disparu, le soleil resplendit de nouveau ; c'est l'image de l'amour de Dieu. Il est toujours le même, toujours rayonnant sur nous. Il n'y a qu'une chose qui puisse empêcher son rayonnement d'arriver jusqu'à nous : c'est le péché, un nuage qui s'interpose entre nous et la bonté de Dieu. Vous avez vu l'enfant prodigue ; il a supprimé sa volonté perverse. Déjà le péché a disparu, le repentant est déjà en route ; il est couvert de haillons, cherchant le chemin qui conduit à la maison paternelle. Eh bien ! de même que l'enfant prodigue revient à Dieu par trois actes qui n'en font qu'un ; de même Dieu se rapproche du prodigue par trois actes qui n'en font aussi qu'un.

Et d'abord, Dieu revient à son enfant par ses regards toujours ouverts sur lui. Quand l'enfant était encore bien loin, dit l'Écriture, son père le vit : *Et cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius*. Quelle touchante et attendrissante image ! L'enfant était encore loin ; mais pourquoi son père l'a-t-il vu ? Sans doute parce qu'il l'attendait. Je me figure que le père, désolé de l'absence de son fils, s'en allait chaque jour visiter l'horizon ; il disait peut-être : Ah ! mon pauvre enfant ! reviendras-tu bientôt ? Allons voir s'il ne revient pas. Mais n'est-ce pas lui que j'aperçois dans le lointain ? Telle est la vive image de la bonté de Dieu. O pécheur ! quand reviendras-tu ? Moi je te regarde ; mon amour te poursuit au sein de tes prévarications. Quand reviendras-tu ? Voilà bien l'image de la paternité, dont les regards sont toujours ouverts sur les vestiges des enfants prodiges. J'ai entendu dire qu'une mère, dont l'enfant avait été emporté dans nos grandes guerres de l'Empire, aux rivages lointains, toujours attendait son fils. Dans l'illusion de la tendresse maternelle, elle se figurait que cet enfant allait revenir ; et pour être plus sûre que son fils n'aurait pas même la peine de frapper à la porte, bonne, tendre et simple, elle dormait la nuit avec sa porte ouverte. Peut-être reviendra-t-il cette nuit, mon enfant ! On ne peut mieux peindre la bonté de Dieu, qui a

toujours son cœur ouvert et nous regarde toujours. Tourné vers l'enfant prodigue : il s'écrie : « N'est-ce pas lui que je vois ? »

Mais il est un mystère plus sublime, un mystère céleste, si divin, que je crains de ne pouvoir pas vous en dire toute la beauté, c'est que le cœur de Dieu *s'émeut*. Comprenez-vous ce qu'a pu être le regard de Dieu au spectacle de la misère ? Voyant venir son fils, dit l'Evangile, le père sentit son cœur s'émouvoir de miséricorde : *Misericordiu motus est*. Voilà bien le cœur de Dieu, qui, au lieu de la robe d'innocence dont il vous avait couverts, vous voit revenir à lui avec les haillons de la misère. Il est touché de miséricorde : *Misericordia motus est*. Et savez-vous ce que c'est que la miséricorde ? C'est la bonté qui se penche pour mieux compatir et embrasser la misère. N'ayez pas peur de Dieu, parce qu'il se tourne vers vos maux ; plus vous êtes délaissé, plus la miséricorde divine trouvera à se déployer.

Ce n'est pas assez : non seulement le cœur de Dieu s'émeut, mais Dieu, comme le père du prodigue, s'avance, se hâte, se précipite, court à votre rencontre : *Et accurrens, cecidit super collum ejus*. Et accourant à pas précipités, dit l'Evangile, le vieux père, triste, désolé, ne pouvant plus se contenir, se précipite à la rencontre de son enfant qui revient. Il se jette à son cou et l'embrasse, en disant : « C'est bien toi, ô mon fils ! te voilà revenu. » Ici je désespère d'exprimer avec la parole quelque chose du colloque qui s'engage entre le père et l'enfant, entre Dieu et le pécheur. Ah ! mon père, dit l'enfant prodigue tout en pleurs : Je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant : *Jam non sum dignus vocari filius tuus*. Ne me chassez pas, ne me maudissez pas, je suis toujours votre enfant. — Ah ! mon cher fils, comment te repousser ! même dans ton absence, malgré tes prévarications, j'étais toujours ton père. Aujourd'hui j'oublie toutes mes douleurs en t'appelant mon enfant. Ainsi, Dieu revient au pécheur, et quand il revient, comment pourrions-nous dire tout ce qu'il rapporte au pécheur ? Voyez plutôt comment se continue la touchante histoire du prodigue.

Tandis que l'enfant pleure sur la poitrine de son père et que le père pleure sur son fils, le père dit à ses serviteurs : « Allez vite, apportez sa robe : *Cito proferte stolam primam, et induite illum*. » Oui, je veux le voir encore dans cette robe qu'il a portée dans sa jeunesse. Otez-lui ces haillons que mes regards ne peuvent supporter. C'est l'image de la bonté de Dieu, qui, après les prévarica-

tions, nous rend la robe d'innocence. Anges du ciel, venez vite. Rapportez-lui cette robe de l'innocence; qu'il soit aujourd'hui comme dans ses premiers jours : *Proferte stolam primam*. Après s'être traîné dans toutes les boues, dans toutes les hontes des passions humaines, la robe d'innocence, tel est le premier don que le pécheur reçoit des mains de Dieu. Dieu lui apporte aussi le bonheur de l'amour; car enfin le retour du pécheur vers Dieu et celui de Dieu vers le pécheur, c'est la réconciliation, mystère d'amour, qui s'accomplit. C'est là l'épouse infidèle, qui reprend avec son époux l'union brisée. Aussi, écoutez ce que dit encore le père de famille : « Allez chercher un anneau, mettez-le à son doigt comme signe de réconciliation qui réunit aujourd'hui le fils avec le père. Je veux qu'il porte sur la main un signe de cette nouvelle alliance, doux mystère d'innocence et d'amour. » Et en même temps, permettez-moi de vous le dire en finissant : c'est un mystère de joie : « Allez chercher le veau gras; tuez-le, mangeons et buvons, faisons un grand festin : *Manducemus et epulemur*. » Et pourquoi? Ah! mon fils était mort, et il est ressuscité. Il était perdu, et il est retrouvé. On se réjouit, les musiciens viennent, et dans la maison ont lieu de grandes symphonies; si bien que, quand le frère revint des champs, entendant ces bruits d'allégresse qu'il ne peut comprendre, il se prend à murmurer. On lui dit alors que son frère est retrouvé, et que c'est le sujet de la joie. « Mais moi, s'écrie-t-il, je suis toujours demeuré dans la maison de mon père; j'ai cultivé ses champs, défendu ses intérêts, supporté la fatigue, et jamais mon père n'a convié mes amis à un festin. Voilà mon frère, qui a dévoré toute sa substance en vivant dans la luxure : *Cum meretricibus*; le voilà revenu, et on célèbre une fête, on fait un festin. — Mon fils, dit le père, de quoi vous plaignez-vous? Vous avez toujours été avec moi. Tout ce que j'ai vous appartient. Votre frère était mort pour mon amour, et il est ressuscité. Il était perdu, et il est retrouvé. Est-ce qu'il ne faut pas nous réjouir? — Oui, il fallait se réjouir; car, dit l'Evangile, il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur converti que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion. Il y a aussi une grande joie sur la terre, une grande joie dans la famille, quand un père se convertit, quand une épouse, quand un enfant reviennent à Dieu. Aussi, si la joie est grande pour la conversion d'un pécheur, quelle joie sur la terre et dans les cieux pour la conversion d'un grand nombre! » Quelles sont donc les joies de ce grand festin qui se prépare? Encore quelques jours, n'est-il pas vrai, et vous allez vous réjouir, vous allez être heureux. Vous vous souvenez encore des joies de

l'an passé et de l'année précédente, de la dernière année surtout, alors que vous laissiez échapper des poitrines ce *Credo* de la catholicité, ce *Credo* de la foi dans le Verbe incarné descendant de l'autel pour venir dans vos cœurs. C'était la joie sur la terre, image imparfaite sans doute, mais image de la grande joie qui éclatait aux cieux. Voilà bien, n'est-ce pas ? un autre festin du veau gras ! Le Verbe incarné vous donne sa chair à manger, là, sur l'autel. Vous avez son corps, son âme, sa divinité. Il prépare le festin, il vous y convie tous. Donc, M. F., les pécheurs, les plus grands pécheurs même, si dégradés que vous vous estimiez, n'ayez pas peur. Si vous voulez, dites avec l'enfant prodigue le *volo* de l'affranchissement, de la conversion. Aujourd'hui, vous êtes peut-être encore couvert des haillons du péché, de misères de toutes sortes ; courage, relevez-vous, confessez-vous, et, dans trois jours, nous vous attendons au festin des anges. Dans trois jours, vous irez là aussi, vous irez vous asseoir à ce festin ; vous qui, aujourd'hui encore, êtes enveloppés par le péché, dans trois jours, vous embrasserez Dieu, et vous saurez ce que c'est d'avoir sur la terre l'avant-goût de bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LES VIGNERONS INFIDÈLES

PAR LE R. P. MONSABRÉ

In illo tempore dixit Jesus Scribis et
Pharisæis : *Homo erat pater familias*
qui plantavit vineam, et reliqua...
Matth., xxi.

M. F. — « En ce temps-là, Jésus dit aux Scribes et aux Phariséens : Il y avait un homme, père de famille, qui planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir et bâtit une tour ; il la loua ensuite à des vigneron et partit pour un voyage. Or le temps des fruits étant proche, il envoya ses serviteurs aux vigneron pour recevoir ses fruits. Mais les vigneron s'étant saisis des serviteurs, déchirèrent l'un de coups, tuèrent l'autre et lapidèrent un troisième. Le maître envoya d'autres serviteurs en plus grand nombre ; on leur fit la même chose. En dernier lieu il leur envoya son fils, disant : ils respecteront mon fils. Mais les vigneron voyant le fils dirent entre eux : voilà l'héritier ; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et l'ayant saisi, ils le jetèrent hors de la vigne, et le tuèrent. Lors donc que viendra le maître de la vigne ajouta le Sauveur, que fera-t-il à ces vigneron. Les juifs lui répondirent : il fera mourir misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres ouvriers qui lui en rendront les fruits en son temps. »

Cette parabole, M. F., est une prophétie du mystère d'iniquité que l'Eglise pleure en ce jour et du mystère de justice qui en fut, dans l'histoire, le lugubre corollaire. Nous pourrions encore y trouver, pour notre usage particulier, plus d'un enseignement. Appliquée à notre vie chrétienne, dit un savant interprète, elle nous rappelle le mystère de notre vocation, les dons que nous avons reçus au jour de notre baptême pour les faire sanctifier, les avertissements que Dieu nous envoie, le mépris que nous en faisons, le crime suprême par lequel nous chassons le Christ de nos âmes, la perte de la grâce que Dieu transporte de nos cœurs superbes dans de plus humbles.

Tout cela mérite d'être médité. Cependant, M. F., je ne veux point revenir sur les considérations d'intérêt particulier qui nous ont occupés depuis le commencement de cette retraite. Une grave question d'intérêt général sollicite aujourd'hui notre attention et

c'est le Sauveur lui-même qui la soulève dans la parabole que vous venez d'entendre.

Cette parabole s'adresse directement au peuple juif, et résume toute son histoire ; mais les nations chrétiennes, héritières de l'élection d'Israël, y reçoivent un solennel et terrible avertissement. Pour que vous en compreniez bien toute la force et toute la portée, je vais vous expliquer le sens direct de la parabole des vignerons infidèles et chercher dans la vocation, le crime et le châtimement des peuples juifs un enseignement que je puis appeler national. Bien loin de nous détourner du douloureux mystère que l'Eglise nous rappelle en ce jour nous en exprimerons les plus opportunes leçons.

1° Toutes les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie avaient perdu leur voie, et l'œil de Dieu n'y rencontrait plus qu'un petit nombre d'adorateurs fidèles. C'était à peu près le même spectacle qu'aux jours honteux où Dieu, se repentant d'avoir fait l'homme, dit : « Je le détruirai. » Mais le patriarche Noé avait reçu de la miséricorde divine des promesses de paix ; un nouveau déluge était impossible. Il ne fallait pourtant pas abandonner le genre humain à sa corruption, et y laisser périr les religieuses traditions qui lui promettaient le salut. L'arche nouvelle où vont se réfugier la foi et la justice, c'est l'élection de Dieu.

Il sépare de la foule deshonorée des gentils un homme en qui seront bénies toutes les nations de la terre. Le fidèle Abraham quitte sa famille et sa patrie, pour courir, sur la foi des promesses divines, les mystérieuses aventures d'une conquête qui ne sera définitivement faite que par les arrière petits-fils de ses petits-enfants, la conquête de la terre promise où doit s'établir le peuple élu. Traversons rapidement les siècles pendant lesquels se multiplient les familles patriarches, saluons en passant Isaac, Jacob, les pères des douze tribus, Joseph, le Sauveur de l'Egypte, Moïse l'ange de la délivrance, le thaumaturge puissant, le prophète contemplateur, le législateur, et transportons-nous dans cette terre de Chanaam que Josué vient de distribuer aux enfants d'Israël. Il y a là un peuple chéri de la Providence, un peuple destiné à lui rendre en fruits de sainteté tous les bienfaits qu'il en a reçus. Ce peuple est, d'après le langage de l'Ecriture, la vigne du Seigneur, Jéhovah en a choisi lui-même les premiers ceps et les a plantés de ses mains très saintes, il l'a arrosée de ses grâces, il l'a entourée, comme d'une haie impénétrable, de la protection de ses anges chargés d'exterminer les peuples pillards, des vertus de ses justes dont la perpétuelle intercession doit, auprès de sa miséricorde, servir de contre-poids aux iniquités qui sollicitent sa justice. Jéhovah a construit

un pressoir, l'autel, où les holocaustes convient les âmes pécheresses aux saintes rigueurs de la pénitence et représentent l'auguste victime que tout le monde attend pour expier les crimes du genre humain. Jéhovah a bâti une tour, le tabernacle et puis le temple, pleins de souvenir qu'il faut éternellement conserver, de mystères qu'il faut éternellement méditer. Le tabernacle, le temple, où se garde la loi dont les sublimes élévations rapprochent du ciel et permettent de contempler de loin celui qui doit venir. Jéhovah après avoir muni sa vigne de tous les secours, c'est-à-dire après avoir établi son peuple dans la terre promise et avoir constitué sa vie civile et religieuse Jéhovah le confie à ceux qui le doivent cultiver : aux prêtres, aux docteurs, aux anciens, aux juges et aux rois. La tâche de ces ouvriers est facile s'ils veulent suivre les instructions.

L'histoire nous dit, Messieurs, qu'il en a point été ainsi. Prêtres, docteurs, anciens, juges, rois, ont été infidèles à leur devoir et la vigne du Seigneur n'a point produit tous les fruits qu'il attendait ; le peuple élu s'est déshonoré par les crimes mêmes pour lesquels Dieu l'avait séparé des gentils. Oubliant le tabernacle et le temple pour les hauteurs et les bois sacrés, il s'est prosterné devant les idoles des nations. En adoptant leurs dieux, il adoptait leurs vices et leurs cruautés, et substituait aux mystérieux sacrifices de la loi l'immolation sacrilège et barbare des victimes humaines.

Ce n'est pas une fois, mais à diverses reprises, qu'il s'est rendu coupable de pareils crimes. Au lieu de l'abandonner à sa corruption et à son infamie, Dieu lui envoya les plus saints et les plus aimés de ses serviteurs.

Zélateurs du vrai Dieu et de son culte, défenseurs de la loi, apôtres des religieuses traditions qui promettent au monde un Sauveur, les prophètes reprochent avec une divine éloquence au peuple juif ses oublis et ses ingrattitudes. Aux prêtres, aux docteurs, aux anciens, aux juges, aux rois, ils demandent les fruits de la vigne que le Père de famille a confiée à leurs soins. Après les menaces terribles ils font entendre les consolantes promesses. Mais hélas, leur mission se termine souvent par quelque sanglante tragédie. Le peuple de Dieu est surtout ses maîtres infidèles, au lieu de recevoir humblement les divins messages des prophètes les ont persécutés et mis à mort : « Ils ont souffert, dit l'apôtre S. Paul, les moqueries, les verges, les prisons ; ils ont été lapidés, sciés, mis à la question ; ils sont morts par le glaive ; ils ont couru çà et là couverts de peaux de bêtes, dans le besoin, dans l'angoisse, dans l'affliction ; eux de qui le monde n'était pas digne ; errant dans les

déserts et à travers les montagnes, se cachant dans les antres et les cavernes de la terre. »

Aux serviteurs méprisés et maltraités succèdent d'autres serviteurs et, pendant de longs siècles, c'est entre Dieu et son peuple une lutte étrange de la bonté et de l'ingratitude. S. Chrysostôme l'a peinte en ces énergiques paroles : *Per singulos gradus malitiæ Dei misericordia addebatur, et per singulos gradus misericordiæ Dei Judæorum malitia crescebat* : La malice des juifs ne semblait croître que pour ajouter à la miséricorde de Dieu, et la miséricorde de Dieu ne semblait croître que pour ajouter à la malice des juifs. » Cette lutte ne pouvait pourtant pas durer éternellement. Dieu, pour y mettre un terme, envoie son propre Fils. C'est le suprême témoignage de sa bonté.

Il vient l'adorable messager du Père de famille, il vient non point avec le faste et l'arrogance d'un maître superbe qui revendique ses droits, non point avec l'impitoyable sévérité d'un juge qui va punir les fautes, mais humble, doux et patient, tout prêt à recevoir les excuses et à pardonner les fautes. Son nom seul est une promesse de miséricorde : on l'appelle Jésus, ce qui veut dire Sauveur.

Assurément, sa dignité ne lui permet pas de taire les reproches qu'il est en droit d'adresser aux infidèles conducteurs de son peuple ; mais ces reproches sont si souvent déguisés sous le voile discret de la parabole et accompagnés de tant d'amour et de tant de bienfaits qu'il faut être irrémédiablement endurci pour n'en être pas touché. Divin Père de famille, si quelqu'un était capable de faire valoir vos droits c'était le Christ, votre doux Messie ! Que j'aime à l'entendre promettre le pardon à tous les serviteurs infidèles qui crient : pitié ! et le retour des tendresses divines à tous les prodiges qui disent humblement : j'ai péché ! Que j'aime à l'entendre prononcer d'une voix pleine de larmes cette amoureuse plainte : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! »

Ah ! Si Jérusalem avait voulu ! Si Jérusalem avait respecté le fils du divin Père de famille ! Si cette vigne tant aimée s'était abandonnée aux tendres soins du dernier messager de l'amour miséricordieux, qui peut dire ce qu'elle serait devenue ? Sans doute la Jérusalem des oracles, le centre du royaume universel que venait fonder le Verbe incarné, l'immuable et splendide séjour de son humanité glorifiée sans avoir passé par la mort ? Dans son temple purifié du sang des anciennes victimes et débarrassé des signes de

la loi, la chair du Christ immortel, plus lumineuse que la nuée qui enveloppait jadis le tabernacle, eût invité les adorateurs en esprit et en vérité aux contemplations extatiques. Le reste du monde instruit d'un si grand prodige se fût tourné vers la terre sainte et avec plus de foi, plus d'amour, plus d'enthousiasme qu'il ne crie aujourd'hui : Rome ! Rome ! il eût crié : Jérusalem ! Jérusalem !

Mais je rêve, M. F., Jérusalem ne devait pas vouloir ; le Fils de Dieu ne devait pas être respecté. En les voyant, les conducteurs du peuple jaloux de leur pouvoir, ont dit : Voilà l'héritier, tuons-le et nous aurons son héritage ! Et le peuple, mobile, comme toujours, a rapidement passé de l'admiration enthousiaste aux basses colères, des cris de triomphe aux cris de mort.

Hélas ! j'entends encore les douloureux impropères qui retentissaient ce matin sous les voûtes du temple. — « *Popule meus quid feci tibi aut in quo constrictavi te ? Responde mihi* : Mon peuple, mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi ? — Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte ? Est-ce parce que, durant quarante ans, j'ai été ton conducteur dans le désert, que je t'ai nourri de la manne, que je t'ai introduit dans une terre fertile ; est-ce pour cela que tu as préparé une croix à ton Sauveur ? — Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? Je t'ai planté comme la plus belle de mes vignes et tu n'as eu pour moi qu'une amertume extrême. — Pour l'amour de toi j'ai frappé l'Egypte avec ses premiers-nés : toi tu m'as livré à la mort après m'avoir flagellé. — Pour te tirer de la terre d'esclavage j'ai submergé Pharaon dans la mer Rouge ; toi tu m'as livré aux princes des prêtres. — Je t'ai ouvert un passage à travers les flots ; toi tu m'as ouvert le flanc avec une lance. — J'ai marché devant toi dans la colonne de nuée ; toi tu m'as mené au prétoire de Pilate. — Je t'ai nourri de la manne pendant ton voyage au désert ; toi tu m'as souffleté et roué de coups de verges. — Je t'ai abreuvé de l'eau du rocher pour te sauver de la mort ; toi tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre. — Pour toi j'ai exterminé les rois de Chanaan ; toi tu as frappé ma tête royale avec un roseau. — Je t'ai donné le sceptre de la royauté ; toi tu as couronné mon front d'épines. — J'ai employé ma sublime puissance à te faire grand ; toi tu m'as pendu au gibet de la croix. — Mon peuple, mon peuple, que t'ai-je donc fait ? *Popule meus quid feci tibi ?* »

O doux Messie, vous n'avez fait qu'un acte de justice en venant revendiquer les droits de votre Père, et vous promettiez l'amour à qui reconnaîtrait votre mission. Mais justice, amour, tout a été méprisé et vous êtes mort victime d'un crime aggravé par d'abo-

minables cruautés. Que va faire le maître de la vigne déshonorée par un si grand forfait ?

M. F. la croix qui demande pardon pour le genre humain, crie vengeance contre ceux qui l'on dressée. Les juifs interrogés par le Sauveur ont prononcé eux-mêmes leur sentence. « Le Maître, fera périr misérablement les misérables qui ont tué son fils : *Malos malé perdet.* »

Ce n'est point l'ambitieux désir des prêtres, des scribes, des pharisiens, des princes du peuple qui sera satisfait ; c'est le sinistre vœu du peuple qui s'accomplira : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, hurlait-il dans la cour du prétoire : *Sanguis ejus, super nos et super filios nostros !* » Hélas ! c'est fait ! Tout est désordre dans la vigne du Seigneur après la mort de son Fils. Jérusalem est en proie aux factions, et les aventuriers, rompu à toutes les scélératesses, supplantent les féroces intrigants qui croyaient bénéficier de l'héritage de leur noble et sainte victime. Appelé par la révolte, l'étranger s'avance résolu à une impitoyable extermination. Aveugle exécuter des décrets de Dieu il étirent la ville sainte, escalade ses remparts et consomme par d'immenses destructions et d'horribles massacres les ineffables cruautés qu'à enfantées le désespoir. C'est fait ! Le peuple élu est devenu un peuple réprouvé, ses vainqueurs le dispersent et cette fois c'est pour jamais. Nouveau Caïn il va promener partout son inexterminable vie. C'est en vain qu'en passant il porte la main à son front maudit, il ne peut ni cacher, ni effacer la tache du sang divin qui le déshonore. Abhorré des peuples chrétiens et des infidèles eux-mêmes, il a traversé tous les âges, écrasé sous le poids des lois vengeresses qui lui rappelaient sans cesse son crime ; et, bien qu'il soit devenu moins odieux à nos générations modernes, affadies par l'indifférence religieuses, il ne laisse pas que d'inspirer la défiance, comme s'il méditait encore quelque trahison et quelque forfait.

Son âpre cupidité a mis entre ses mains la richesse publique ; elle ne peut pas lui rendre l'honneur qu'il a perdu, ni refaire ses destinées. Un jour il put espérer qu'un empereur, ennemi du nom chrétien, lui rendrait son temple et ses autels. Mais Dieu confondit par un prodige son sacrilège espoir. La terre indignée s'ouvrit et le feu qu'elle vomit dévora les travailleurs qui voulaient faire mentir les oracles. La parole du Christ est accomplie : du temple ruiné il ne reste plus pierre sur pierre. Il semble même que Dieu ait craint de donner à une Jérusalem transformée par le christianisme une importance qui contrarierait ses vengeances. La ville

que les croisés vainqueurs avaient réédifiée est retombée aux mains de l'islamisme qui protège ses tristes ruines pour que, de tous les points du monde, on puisse y venir lire l'exécution de cette sentence : *Malos malé perdet.*

2° « Le crime est châtié, mais la vigne du Seigneur n'a point péri. Les juifs avaient dit : Le maître louera la vigne à d'autres ouvriers qui lui en rendront les fruits en son temps. » Voilà qui est fait encore, Dieu a pris dans la sève de son peuple répudié les ceps féconds d'où devait sortir une vigne nouvelle. Cette vigne, M. F., je vous en ai raconté l'origine, décrit la nature, les propriétés, les notes caractéristiques ; c'est la société extérieure et visible des rachetés, l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. Elle n'est point, comme l'ancienne, parquée dans une enceinte étroite et réservée.

Le monde est le vaste territoire où elle croît sous la garde d'un nouveau sacerdoce. Les bataillons de l'armée angélique et les prières de ses saints la protègent mieux que n'était protégé le peuple élu. Constamment arrosée par le sang du Christ qui jaillit de son pressoir, elle en reçoit une immortelle vie et y mêle la sève généreuse de ses vertus. Personne ne peut la ravir au Maître qui l'a plantée et qui vient y cueillir en toute saison des fruits de sainteté ; aucun crime ne prévaudra contre la parole qui lui a promis d'éternels destins. Eglise de mon Sauveur, vigne bien-aimée, c'est de toi que l'Epoux disait dans le cantique des cantiques : « Ma vigne est toujours sous mes yeux. »

Toutefois, M. F., si l'Eglise est assurée de l'amour protecteur et des bénédictions de Dieu, il n'en est pas de même des pouvoirs et des nations qu'elle renferme en son vaste sein. Considérée dans son ensemble la nouvelle vigne du Seigneur est indestructible, mais cela ne veut pas dire que les quartiers déshonorés, où se renouvellera le crime des juifs, soient à l'abri des vengeances du ciel.

Le Christ a confié la culture de son Eglise à son sacerdoce, et il est dans l'ordre que le sacerdoce soit aidé dans sa divine mission par tous les pouvoirs que Dieu appelle à l'insigne honneur de gouverner les peuples chrétiens.

Eux aussi doivent être les vignerons du Seigneur. Non pas que leurs attributions puissent se confondre avec les attributions du sacerdoce, mais leur action, concertée dans une juste mesure avec celle des ouvriers sacrés, peut donner à la vigne du Christ de prompts et merveilleux accroissements. Ils se diminuent et commencent à déchoir, dès qu'ils se désintéressent de la religieuse culture des sociétés chrétiennes confiées à leur conduite, alors même

qu'ils sont résolus à laisser au sacerdoce une entière liberté d'action. Mais combien plus s'ils ouvrent leur cœur aux ambitions sacrilèges et prétendent s'attribuer le gouvernement suprême de l'héritage du Fils de Dieu. Les serviteurs du Père de famille leur deviennent odieux, et, pour étouffer leurs justes réclamations, ils ne reculent pas devant le crime de la persécution. Malheur à eux ! Leur sentence est écrite dans l'Évangile et dans l'histoire des misérables dont ils ne sont que les plagiaires : *Malos malé perdet*.

Vous venez de voir, M. F., que, si Dieu laisse faire les persécuteurs, il ne se dessaisit pas de son droit de vengeance. Le châtiment de la synagogue et du peuple juif est un châtiment typique qui doit se reproduire partout où il y aura des vignerons infidèles.

Les conspirations, les morts violentes et honteuses, les invasions barbares, les renversements de trône, les ruines d'empire ont cruellement et justement puni tous les pouvoirs dont la main profane s'est appesantie sur les travailleurs du Christ, sur les représentants de son autorité sainte, sur les revendicateurs de ses droits. Je ne parle pas de ces empereurs païens dont on ne pouvait espérer le concours dans la culture de l'Eglise. Mais, après eux, que sont devenus les princes qui, depuis Constantin, devaient payer de leur auguste protection la grâce de leur vocation chrétienne ? Pour quelques-uns, qui se sont honorés par un pieux concert de leur action avec l'action du sacerdoce, combien ont cédé à la funeste ambition d'absorber en leur personne tous les pouvoirs ? Dogmatisants ridicules, fauteurs de schisme et d'hérésie, bourreaux des patriarches, des évêques, des prêtres et des fidèles, ils ont détaché de la vigne du Christ les belles Eglises d'Orient, autrefois si prospères, si glorieuses et si saintes. Mais aussi quelle terrible exécution de la sentence évangélique : « Dieu fera périr misérablement ces misérables : *Malos malé perdet*. » Souvent victimes de leurs mœurs dégradées, plus souvent des révolutions de palais, ils se sont amoindris de jour en jour par de tragiques successions. Les secours qu'ils ont mendiés à l'Occident n'ont pu prévenir la misérable fin de leur empire aujourd'hui asservi par les mêmes infidèles qui achèvent l'exécution des vengeances divines contre l'ingrate Jérusalem.

Hélas ! Le sacerdoce ne sut pas toujours résister à ces usurpateurs de son pouvoir sacré. Plat serviteur de leurs caprices dogmatiques il les suivit docilement sur les chemins de l'hérésie, quand il ne les y engagea pas lui-même en subtilisant sur les vérités fondamentales du christianisme. C'est lui qui inventa ces pernicieuses erreurs qu'on peut appeler le meurtre intellectuel du Fils de Dieu.

Arianisme, Nestorianisme, Eutychianisme, autant de coups mortels portés au Verbe incarné puisque ces hérésies aboutissent à la négation de sa divinité : par conséquent autant de crimes semblables à celui des juifs déicides, autant d'appels aux justes vengeances du ciel. Voyez comme elles sévissent sur les sectes orientales. Hébétéées par une longue et impitoyable oppression, elles ne traitent plus qu'une vie mourante. Leur sacerdoce ignorant et incapable de toute active et généreuse influence ne semble plus se perpétuer que par un mouvement automatique. Sans considération, sans honneur, il porte écrits sur son front ces trois mots vengeurs : *Malos malé perdet.*

Je pourrais, M. F., multiplier ces sinistres exemples en parcourant l'histoire des nations chrétiennes ; mais il est temps de nous replier sur nous-mêmes et de demander à notre parabole l'enseignement qui convient à cette portion choisie de la vigne du Seigneur où nous avons été plantés.

Un grave historien a dit de la France « qu'elle a été faite par les évêques. » — Ces vigneron du Christ ont si bien travaillé qu'ils ont formé une nation célèbre entre toutes les nations chrétiennes par les fruits de vie que le Père de famille en a retirés et par les services qu'il en a obtenus pour l'Eglise. C'est de son origine, sans doute, qu'elle tient ce fort tempérament catholique qui pendant de longs siècles a si bien su résister aux envahissements de l'erreur, qu'elle n'a jamais pu, quoi qu'elle fit, devenir nationale. C'est à son origine qu'il faut attribuer ce religieux accord des pouvoirs spirituels et temporels qui, pour avoir été troublé quelquefois par des ambitions particulières, n'a pas laissé que d'être une habitude longtemps propice à la solidité de nos institutions et aux progrès de notre civilisation, non moins qu'au maintien de la foi et au développement de la vie chrétienne.

Nos pères aimaient à récapituler les grands faits religieux qu'ils appelaient : « les gestes de Dieu par les Francs : *Gesta Dei per Francos*, » et, entre tous, la robuste protection dont ils ont entouré le Saint-Siège, après avoir assuré son prestige extérieur et son indépendance par la création du pouvoir temporel de la papauté.

A ce chapitre des « gestes de Dieu par les Francs, » on peut ajouter le chapitre des « gestes de Dieu pour les Francs, » c'est-à-dire, la récapitulation des singulières bénédictions qui ont multiplié nos gloires nationales et des prodiges qui, plus d'une fois, nous ont sauvés d'une ruine imminente.

A ces bénédictions, à ces prodiges se sont mêlées parfois de sévères leçons de la justice divine. Un roi superbe pour avoir souff-

fleté le chef de l'Eglise par la main de son ambassadeur, mérita de ne laisser après lui qu'une mémoire exécrée et d'étouffer dans les entrailles de ses trois vigoureux fils la branche directe des Capétiens. Un autre que les hommes ont appelé sage, pour avoir favorisé le grand schisme d'Occident, prépara les lugubres événements qui eussent fait de la France une province Anglaise, si la justice divine n'eût suspendu ses coups pour laisser à une fille des champs, virginale personnification de la miséricorde, le temps de nous sauver.

Sauver la France ! Voilà, M. F., le grand geste de Dieu dans notre histoire. Les œuvres de sa justice semblent n'y apparaître qu'à titre d'avertissement ; c'est toujours la miséricorde qui a le dernier mot. Il nous le fit bien voir, lorsqu'il nous préserva, contre toute espérance, de la flétrissure d'une domination protestante si fatale à la religion de l'Allemagne et de l'Angleterre. Rien ne rappelle mieux la tendre sollicitude du divin Père de famille à l'égard de son peuple élu que l'ensemble de notre vie nationale. Nous ne sommes point comme la nation juive toute la vigne du Seigneur ; mais dans la nouvelle et immense vigne qu'il a plantée par les mains de son Fils et qui couvre aujourd'hui l'univers, nous pouvons nous flatter d'être une portion de choix, un quartier de bénédictions.

Merveilleuse mais en même temps fatale ressemblance. Voilà que nous sommes à la veille de voir se renouveler chez nous le crime de l'ingrate Jérusalem. Des sociétés ténébreuses s'agitent depuis plus d'un siècle dans les entrailles de la nation très chrétienne, préparant ce qu'elles appellent l'avènement au pouvoir de la démocratie. Si elles ne se proposaient qu'un but politique, je n'aurais point à m'en occuper ici, car la chaire sacrée n'est pas une tribune où se doivent traiter les questions profanes ; mais personne d'entre vous n'ignore l'inférieure conspiration qui menace les plus chers intérêts des âmes et peut faire de nous, si elle réussit, une nation réprouvée.

Mort au Christ ! Tel est le cri de ralliement de toutes les sectes révolutionnaires. N'ayant pu se maintenir au sommet de notre société qu'elles avaient escaladé dans un premier effort, à travers des flots de sang, elles sont parvenues cependant à déposséder le Fils de Dieu du pouvoir public qu'il avait acquis sur nous par la pénétration près de dix fois séculaire de sa doctrine et de sa loi dans nos institutions. La complète sécularisation, je pourrais presque dire l'athéisme officiel du gouvernement et des lois, fut leur premier triomphe. Triomphe incomplet, dont notre robuste tem-

pérament chrétien, aidé des quelques libertés que les événements nous ont permis de moissonner, a retardé pendant près d'un siècle le suprême aboutissement, triomphe funeste cependant puisqu'il a énérvé nos forces religieuses et permis aux sectaires d'avancer sourdement leur œuvre de destruction.

Où en sont-ils aujourd'hui ? A la veille d'une exécution définitive. Grisés par le pouvoir que nos infortunes et notre sottise ont mis entre leurs mains, ils ne cachent plus leurs sacrilèges desseins. Sous les hypocrites réticences des temporisateurs, on peut lire cet encouragement, que se donnent entre eux les impatients : « Le Christ est l'héritier, tuons-le, son héritage sera à nous. » Il ont diaboliquement raison. Une France qui cessera d'être chrétienne, avec sa légèreté et ses ardentes passions, ne manquera pas de devenir bientôt le peuple avili qu'ils comptent exploiter.

Donc plus de Christ dans l'état ! Plus de Christ dans la loi ! C'est déjà fait. Plus de Christ dans l'école ! C'est déjà commencé. Son image vénérée vient d'être brutalement arrachée par des mains impies des murailles où elle semblait dire : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Bientôt, de par la loi, l'enfant n'entendra plus parler de lui ; ceux qui s'obstineront à lui rappeler son nom, son amour et ses bienfaits, seront en butte à de telles vexations qu'il leur faudra peut-être renoncer à leur religieuse mission. Après cela, ce sera : plus de Christ dans les temples profanés ! Plus de Christ dans la famille ! Plus de Christ à la mort ! Le crime sera consommé, la portion choisie de la vigne du Seigneur aura passé tout entière aux mains de l'impiété triomphante !

Quels sentiments vous agitent, M. F., devant cette perspective ? — Vous n'êtes point, vous, de ces conservateurs abjets qui, laissant aller les événements, s'imaginent que tout est sauvé s'ils ont pu préserver d'une criminelle atteinte leur caisse et leur ventre. — Et après ? — Vous croyez d'une foi ferme qu'il n'y a de salut pour nous que dans le Christ qui aime les Francs. — Et après ? — Vous sentez profondément la blessure faite à notre honneur national par la déchristianisation projetée de notre cher pays. — Et après ? — Vous vous indignez, vous en appelez à la justice de Dieu et vous comptez sur l'exécution de cette sentence évangélique : *Malos, malé perdet*. — Et après ? — Vous invoquez les souvenirs de notre histoire et vous pensez que Dieu saura intervenir à temps pour nous sauver des désastres religieux dont nous menace l'impiété. — Et après ? — Oui, après ? — Car dans tout cela je ne vois que des actes platoniques qui n'aboutissent à rien. Quand Dieu aura fait justice des Balthasar de la démocratie antichrétienne,

sur le palais desquels je vois écrits les : *mane, thecel, pharès*, ne serait-ce qu'en les livrant, les uns aux autres pour qu'ils se dévorent, serons-nous bien avancés s'ils ont perverti l'esprit public au point de nous envelopper tous dans la sentence qui les condamne ?

Rappelez-vous ce que je vous disais tout à l'heure. Dieu ne nous a point promis, comme à son Eglise d'éternels destins. Un quartier de sa vigne peut périr, le monde est assez grand pour y trouver des compensations. La France infidèle, aussi bien que les autres nations de l'Europe, peut voir s'accomplir la terrible menace que l'exilé Pathmos faisait entendre à l'une des Eglises d'Asie : *Movebo candelabrum* ; j'emporterai ma lumière. » Le Christ fera luire sa doctrine et sa loi sous d'autres cieux, et ceux qui l'auront répudié retomberont dans les ténèbres de la barbarie.

« *Absit ! Absit !* qu'il n'en soit pas ainsi » direz-vous avec les juifs de l'Evangile ; eh bien, faites donc ce qu'il faut pour cela, que cette devise : *Non est in alio aliquo salus* : il n'y a de salut que dans le Christ, soit écrite non seulement dans votre foi, mais dans vos actions.

Priez comme doivent prier des chrétiens convaincus que la gloire de Dieu et de son Christ est le plus cher de tous les intérêts. Demandez pour les ennemis de votre vie religieuse, non pas des châtiments, mais une lumière qui les éclaire, si c'est possible encore, sur l'injustice de leurs desseins et de leurs agissements et sur le triste sort qu'ils se préparent en conspirant contre celui dont la justice est d'autant plus sûre et plus impitoyable, que sa bonté a été plus généreuse et plus longanime. Demandez pour vous, pour vos familles, pour vos amis, le courage de tenir tête à l'ennemi et de contrecarrer par tous les moyens légitimes ses entreprises dévastatrices.

Faites prier votre vie ; mortifiez vos passions, supprimez vos plaisirs ; ne donnez pas à l'Eglise étonnée le ridicule spectacle d'un peuple qui s'amuse en se lamentant sur les malheurs du temps et les périls de l'avenir. Si vous croyez sincèrement qu'il n'y a de salut pour votre pays que dans le Christ, montrez-le en travaillant mieux que vous ne le faites à votre propre salut.

Si vous savez parler, parlez ; si vous savez écrire, écrivez ; mais surtout agissez. Faites taire les querelles et les ambitions de parti, pour vous fonder dans une commune action afin de faire arriver des hommes qui représentent franchement les intérêts catholiques dont il faut assurer le triomphe. Contre cette presse qui se met à la portée de la petite bourse du peuple, pour le démoraliser, créez

une presse qui se donne pour l'éclairer et lui faire comprendre ses véritables intérêts. En présence des écoles sans Dieu, fondez des écoles chrétiennes ; dussiez-vous vous imposer pour cela des sacrifices durs à votre bien-être. Protégez efficacement vos enfants contre cette propagande anti-chrétienne qui sait s'introduire en rampant jusqu'à vos foyers domestiques. Agitez-vous, unissez-vous, multipliez-vous, dépensez-vous. Si les événements trahissent vos généreux efforts vous pourrez vous dire alors : L'heure est à Dieu ; qu'il se lève et qu'il ait raison lui-même de ses ennemis : *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus.*

L'ORAISON DOMINICALE

Sermons prêchés à la chapelle des Tuileries

EN PRÉSENCE DE LL. MM. L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE

L'an de grâce 1866

PAR M. L'ABBÉ G. DEGUERRY

Curé de Sainte-Madeleine, chanoine de Notre-Dame, prédicateur de l'Empereur.

I

ADOPTION DE L'HOMME PAR DIEU

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Matth., IV, 4.

Sire, — Le pain est pour le corps, la parole de Dieu est pour l'âme. Elle s'en nourrit principalement à la prière, dont le Sauveur nous a donné l'exemple non moins que la leçon, et dont il lui a plu de nous enseigner une formule, afin qu'en priant nous fussions d'autant plus sûrs d'être exaucés, que nous ne prions pas seulement en son nom, mais que nous prions de sa prière.

En ce temps-là, les Apôtres adressent à notre adorable Maître cette demande : « Apprenez-nous à prier. » Il leur répond : « Quand vous prierez, ne dites pas beaucoup de mots, mais sentez bien ce que vous direz. Parlez ainsi :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous laissez pas aller en tentation, mais délivrez-nous du mal. »

Prière admirable, simple et sublime tout à la fois, à la portée du plus jeune enfant et à la hauteur du plus grand génie ; prière qui contient la substance de tous nos biens et de tous nos devoirs ; prière avec laquelle nos mères nous apprirent, sur leurs genoux, les éléments de la langue que nous parlons.

Il nous a semblé bon et utile de proposer à la méditation de cet

illustre auditoire, pour ces jours de pensées religieuses plus graves, la divine prière que nous appelons Oraison Dominicale, du nom de Notre-Seigneur. Elle nous fournit, dans les sept demandes qu'elle renferme, un ordre naturel pour la méditer en toutes ses parties. Comme elle nous fait donner d'abord à Dieu la qualité de Père en l'invoquant, cette qualité fera le sujet de ce premier entretien, où nous reconnaitrons que nous sommes enfants de Dieu, et où nous déduirons ensuite les conséquences pratiques de cette filiation.

Sire, s'il est un spectacle digne des regards du ciel, et de souveraine édification pour la terre, c'est bien celui des maîtres du monde, se faisant annoncer la loi de Dieu, l'écoutant avec un grand respect pour elle, et avec une grande bienveillance pour le prêtre qu'ils appellent à la leur prêcher.

Ce beau spectacle, Votre Majesté, Sire, le donne chaque année ; ce grand respect, elle le montre ; cette grande bienveillance, elle l'accorde. Notre ministère le sait : il l'a lui demande, et il l'ose l'espérer, une seconde fois.

I. — Nous sommes enfants de Dieu. Quel est le sens de cette qualité ? où nous est-elle donnée ? et à qui appartient-elle ?

Nous sommes enfants de Dieu par adoption. Il a un Fils unique par nature ; il l'engendre de toute éternité ; il lui est égal en toutes choses ; c'est sa pensée, sa parole ; aussi bien penser et parler c'est tout un. C'est le Verbe éternel qui nous a tirés du néant, et qui par amour pour nous, dans le but de nous tirer du péché, abîme plus profond que le néant, est descendu sur la terre, s'est fait le Fils de l'homme en prenant une nature semblable à la nôtre, et nous a rendu capables de devenir les enfants adoptifs de Dieu ; qui s'est égalé à nous pour nous égaler à lui. Ecoutez l'apôtre S. Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il a créé toutes choses, il est la lumière qui éclaire l'homme à sa venue en ce monde ; il s'est fait chair ; il a donné à tous les hommes le pouvoir d'être les enfants de Dieu, à la condition de croire en lui et de relever, non des volontés de l'homme ni des volontés de la chair, mais des volontés de Dieu. »

Il est évident, après ce magnifique enseignement, qu'il n'y a de notre part ni usurpation, ni exagération à appeler Dieu notre Père. C'est un droit que nous avons. Il lui a plu de nous le donner, nous le possédons en toute vérité. Sans doute la distance entre Dieu et nous est infinie ; néanmoins si grand, si puissant, si sage, si saint, si parfait qu'il soit, et si faibles, si infirmes, si im-

puissants et si imparfaits que nous soyons sous tous les rapports, nous sommes de nom et réellement ses enfants : *Ut filii Dei nominemur et simus*. Heureuse faute, pouvons-nous dire après S. Augustin parlant de la désobéissance de nos premiers parents, heureuse faute qui nous a mérités d'être élevés jusqu'à devenir les enfants de Dieu ! Gloire lui soit à jamais rendue de cette largesse de munificence !

Mais la qualité d'enfants de Dieu par adoption, où nous est-elle conférée ? Au baptême. Notre-Seigneur en a déclaré la nécessité : « Si vous ne renaissiez de l'eau et de l'esprit, disait-il, vous n'aurez pas en vous la vie divine. » Et il dit à ses Apôtres, qu'il envoie conquérir le monde à son Evangile : « Vous baptiserez les nations en même temps que vous les enseignerez. Vous les baptiserez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Notre adorable Médiateur a donc institué le baptême comme le moyen et la condition de nous faire participer à ses mérites sanctificateurs ; et ainsi, c'est par la grâce du baptême que nous acquérons l'éminente qualité d'enfants de Dieu.

Voilà pourquoi celui que l'on baptise récite de sa propre voix, s'il est adulte, et s'il ne l'est pas, par la voix de son parrain et de sa marraine, l'Oraison dominicale, que S. Augustin appelle la véritable prière des nouveaux baptisés, puisque c'est au baptême que l'on reçoit le droit de dire à Dieu : Notre Père ; et voilà pourquoi la cérémonie du baptême se termine par la lecture, sur la tête de celui qui vient de le recevoir, des sublimes paroles de l'Evangile de S. Jean que nous citons tout à l'heure.

Il est une autre circonstance où on les récite encore sur nous, c'est à l'instant de la mort. Au baptême, cette récitation proclame que nous sommes enfants de Dieu ; à notre sortie d'ici-bas, elle proclame que nous allons participer à l'héritage de notre Père, *si filii Dei et hæredes*. Les chrétiens de la primitive Eglise transcrivaient de leur main cette adorable page du livre divin, et ils demandaient qu'on la mit avec eux dans le cercueil, comme la garantie de leur immortalité et de leur glorieuse résurrection.

Mais à qui cette qualité d'enfants de Dieu appartient-elle ? A tous les hommes. L'apôtre S. Paul déclarait qu'il n'y avait plus de distinction entre le Grec et le Barbare, entre le Juif et le Gentil, entre le libre et l'esclave ; que tous les hommes, quels que fussent leur pays et leurs rangs, étaient appelés à la régénération spirituelle, aux grâces abondantes qu'elle dispense, et d'abord à celle si glorieuse d'enfants de Dieu.

Assurément, les hommes ne peuvent pas être semblables les uns

aux autres quant à l'origine, à la fortune, à la science, à l'autorité. La différence des conditions est de Dieu ; bien qu'elle n'ait pas existé primitivement, elle devait dans la suite surgir forcément de la diversité des aptitudes, de la diversité des circonstances qui les favorisent, de la diversité des applications et des réussites dans le travail. Quoi qu'on puisse dire, et quoi qu'on puisse tenter, cette inégalité sociale subsistera. La conduite peut la modifier et la modifie en effet ; on voit des infériorités, socialement parlant, grandir, s'élever, se glorifier par de nobles actions ; et au contraire, on voit des supériorités du même ordre s'abaisser, se dégrader et s'affaïsser au sein des immoralités.

Mais par le titre d'enfants de Dieu qui appartient à tous, l'égalité se trouve établie parmi les hommes, quelle que soit d'ailleurs la diversité de leurs conditions au milieu de la société. Le pauvre est l'égal du riche ; l'ignorant, du savant ; le faible, du fort. L'enfant enveloppé de débris de vêtements, et l'enfant enveloppé d'étoffes soyeuses, lorsqu'ils ont reçu le baptême, et par le baptême, sont aussi grands l'un que l'autre. Leur commune origine en Adam leur confère une première égalité : l'égalité naturelle ; et leur naissance en Jésus-Christ leur confère une seconde égalité : l'égalité surnaturelle ; par l'une, ils sont les créatures de Dieu ; par l'autre, ils sont ses enfants. Elevés à ce même honneur, il n'y a plus sur ce point, qui certes est capital, aucune différence entre eux.

Le royaume des cieux, ou la parole de Notre-Seigneur est semblable, dit-il lui-même, à un grain de sénevé jeté en terre. Il devient un arbre, et les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. Tous les déshérités du monde, tous les membres des classes qu'on dit inférieures, dont le paganisme n'avait aucun souci, tous les pauvres, tous les malheureux, ces petits oiseaux sans abri, sans aliments, ont l'arbre de l'Evangile qui leur tend ses branches ; ils y trouvent le repos, ils renaissent à la vie, au sentiment de leur valeur personnel et sociale, en s'y nourrissant de leur glorieuse qualité d'enfants de Dieu, qui ne leur appartient pas moins qu'aux plus favorisés des biens de la fortune.

Considérons maintenant quelles conséquences pratiques nous sont imposées par notre qualité d'enfants de Dieu.

II. — Nous devons avoir en profonde estime l'auguste qualité d'enfants de Dieu. Nous devons la respecter dans le prochain ; et nous devons la soutenir en nous par la manière de nous conduire.

C'est ici qu'il faut répéter l'exhortation du grand pape S. Léon :

« O chrétien, reconnais ta dignité, elle te rapproche de Dieu jusqu'à t'égaliser en quelque sorte à lui. N'y a-t-il pas une certaine égalité entre le père et le fils ? Or, tu es l'enfant de Dieu. Sans doute, tu ne l'es que par l'adoption qu'il a faite de toi ; mais l'adoption donne à celui qui la reçoit, la participation aux avantages du fils par nature. L'apôtre S. Pierre t'enseigne que ta qualité de chrétien, d'enfant de Dieu, te rend participant de la nature divine, *divinæ consortes naturæ*. » Bossuet, rappelant le fait d'un ambassadeur, qui, paraissant au milieu des sénateurs romains, se crut dans une réunion d'autant de rois, déclare que pour lui, dans une assemblée de chrétiens, d'hommes baptisés, il lui semble qu'il est en présence d'autant de dieux. O chrétien ! aie-toi donc en noble et glorieuse estime.

Nous devons comprendre maintenant pourquoi les saints, ces véritables grands hommes dans tous les temps, mettaient la grâce de leur baptême bien au dessus de toutes les richesses, de tous les honneurs.

S. Louis, placé si haut par sa foi, par sa sagesse, par sa vaillance ; l'une de ces personnalités qui restent seules à l'horizon du temps, comme il n'y a que les montagnes qui demeurent à l'horizon de l'espace, signait souvent ses actes du nom de Louis de Poissy, parce que c'était à Poissy qu'il avait été baptisé. De nos jours, les fidèles disciples de Notre-Seigneur, ou, en d'autres termes les bons chrétiens, solennisent chaque année avec amour l'anniversaire de leur baptême.

Il est une coutume que nous suivons généralement, c'est celle de la célébration de ce que nous appelons notre fête. Elle se rattache à notre baptême, puisque c'est en le recevant que le nom du saint ou de la sainte que nous pourrions, nous a été donné. Mais cette fête éveille-t-elle assez, et même éveille-t-elle en nous le souvenir de notre baptême le souvenir que nous devinmes alors les enfants de Dieu ? Renouvelle-t-elle en nous les sentiments de joie, de gratitude et d'amour que nous devons avoir pour ce glorieux caractère ? Ah ! les titres que nous possédons sur la terre, si brillants qu'ils soient, ne nous suivront pas quand nous la quitterons, ou, s'ils nous suivent, ce ne sont pas eux, mais le titre d'enfants de Dieu, qui nous méritera l'éternel héritage.

Il faut honorer cette qualité d'enfants de Dieu dans le prochain. S. Paul disait : « Honorez-vous mutuellement. » Aussi bien, par la Rédemption nous avons le même Père et nous sommes tous frères. Entendons le divin Sauveur : « Vous êtes tous frères, parce

que vous avez le même Père qui est au ciel. » Après cela se pourrait-il que le prochain, si différent que le fasse de nous sa condition, ne soit pas toujours traité par nous avec les égards du respect, de la bienveillance et de l'affection ? Se pourrait-il que dans notre langage, dans nos manières, par des procédés quelconques, nous affectassions une hauteur qui semblerait établir que nous sommes d'une autre nature que lui ? Se pourrait-il que nous ne prissions pas intérêt à sa situation morale ou matérielle, pour l'améliorer au besoin et pour alléger d'autant le fardeau qu'elle lui fait porter ? Se pourrait-il que l'atroce maxime, « Chacun chez soi, chacun pour soi, » nous rendit insensibles aux maux qu'il endure, et qu'une certaine solidarité ne nous les fit pas ressentir ?

Comment oserions-nous dire que le prochain est notre frère, si, pouvant le soulager dans ses détresses, nous ne le soulignons pas ? C'est la parole de S. Jean. La fraternité chrétienne n'est pas un vain mot, elle n'est pas seulement du respect, elle est une affection véritable ; mais le serait-elle si la communion des biens et des maux, du bonheur et du malheur avec le prochain, n'existait pas en une certaine mesure ? C'est par le dévouement que cette communion fraternelle s'établit et se conserve. Il oblige dans la proportion des privilèges de fortune et de puissance qu'on a reçus de Dieu. Loin donc d'être plus libre par ces privilèges, on est plus esclave ; et au lieu de pouvoir vivre plus à soi-même, on doit vivre plus au prochain.

Et c'est alors qu'on voit venir dans les hôpitaux (1) le dévouement chrétien consoler le malade, si dangereux que puisse être son contact ; c'est alors qu'on le voit descendre dans les prisons, s'approcher du coupable, lui parler, l'écouter, le relever à ses propres yeux, restaurer en lui le sentiment de la dignité personnelle, et lui préparer par des remords salutaires le bénéfice d'un élargissement rapproché. C'est alors que ce dévouement médite, trouve, et met en œuvre les moyens d'aider le travail dans ses nécessités transitoires par des avances que son honneur lui fera rembourser fidèlement (2). Le dévouement chrétien ! il a fait de bien belles actions ! il lui en reste à faire de non moins belles, et de bien nombreuses !

Or, prescrit dans toute la suite de l'Oraison dominicale, où l'intérêt du prochain se trouve mêlé au nôtre à chaque demande, puisque nous la faisons pour lui en même temps que pour nous, ce précieux dévouement est l'un des principaux témoignages du

(1) Visite de l'impératrice dans les hôpitaux et dans les prisons. — (2) Fondation par l'impératrice de la *Société du Prince Impérial*.

maintien en nous de la dignité d'enfants de Dieu, parce qu'il est l'une de ses principales obligations.

Nous convenons assurément qu'une ressemblance, et la plus exacte possible, doit exister entre le père et le fils : il faut par conséquent qu'elle se trouve entre Dieu et nous. Notre Sauveur le proclamait en disant : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait. » Mais nous ne voyons pas Dieu, ou bien nous ne le voyons qu'à travers les idées de notre raison et les enseignements de la foi. Comment alors pouvoir nous faire à sa ressemblance ? Rien de plus facile : car le fils de Dieu, qui s'est fait homme, qui a vécu parmi les hommes, N.-S. J.-C., nous a montré dans ses actions quelles devaient être les nôtres pour que nous fussions semblables à Dieu.

Ainsi tout est simplifié, et tout est visible. Nulle nécessité de recherches métaphysiques, de pénibles investigations au-dessus d'ailleurs de la capacité de la plupart des hommes. L'exemplaire a été mis sous nos yeux, il suffit de le regarder, de le contempler dans sa vie et de le reproduire avec fidélité. Etre comme lui, c'est être comme le Père qui nous a adoptés. Nous lui ressemblons au degré où nous ressemblons à son Fils par nature, qui est sa parfaite image comme homme, parce qu'il est la parfaite réalisation de sa volonté. Modèle achevé, tendre à sa ressemblance, c'est notre premier, notre suprême, notre unique devoir. Ecoutez-en de sa part la solennelle leçon : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait ; je suis la voie par laquelle vous devez marcher, suivez-moi ! »

Notre Père qui êtes aux cieux, votre bonté, par la création, nous avait élevés bien haut ; mais votre miséricorde, par la rédemption, nous a élevés plus haut encore. Votre bonté nous avait faits vos images ; votre miséricorde nous a faits vos enfants. Nous vous remercions de ces deux grâces. La seconde est si grande, si insigne, si excessive, qu'on hésiterait à y croire. Elle est certaine toutefois. Il faut qu'elle apparaisse, qu'elle brille, qu'elle rayonne habituellement dans notre conduite, dans toutes nos actions, par leur conformité à celle de votre Fils notre Rédempteur.

Vous êtes aux cieux, notre Père ! comme vous possédez tout dans l'immense simplicité de votre nature, le ciel pour vous c'est vous-même, ce sont vos perfections infinies, où vous trouvez et prenez vos immortelles complaisances. Le ciel pour nous, c'est vous également ; vous, contemplé sans obstacle, sans voile, face à face. Oh ! c'est alors que nous vous bénirons de toutes nos puissances, et avec quelle sainte ivresse ! de nous avoir faits vos enfants, notre Père qui êtes aux cieux ! Amen.

II

SANCTIFICATION DU NOM DE DIEU

Sanctificetur nomen tuum.
Que votre nom soit sanctifié.

Sire. — Il est manifeste que nous sommes enfants de Dieu par la grâce de l'adoption. Ce titre magnifique, qui est réel, nous confère une grandeur qui semble tout d'abord impossible.

D'ailleurs, il est le privilège de tous les hommes sans distinction de pays, de race et d'état, établissant entre eux une véritable fraternité, qui leur commande de s'honorer, de s'aimer, de s'aider mutuellement. La solidarité de grandeur surnaturelle leur impose une certaine solidarité d'existence de l'ordre moral et matériel.

On ne saurait rejeter cette conclusion pratique. Aussi bien, si les hommes sont membres d'une seule et même famille, et cela est certain, il faut que les sentiments de la famille les animent les uns pour les autres. Et tous, en outre, doivent vivre de telle sorte, que par leur vie ils glorifient leur Père commun qui est aux cieux.

Cette glorification de Dieu est ordonnée dans toute la suite de l'Oraison Dominicale. Mais elle l'est d'une manière spéciale dans la demande : Que votre nom soit sanctifié. Elle va faire le sujet de cet entretien, où nous considérerons d'abord en quoi consiste la sanctification du nom de Dieu ; ensuite, combien sa pratique est un acte naturel et obligatoire ; enfin, les avantages qu'elle assure à ceux qui s'en acquittent.

I. — En quoi consiste la sanctification du nom de Dieu ? et d'abord, qu'est-ce que le nom de Dieu ?

Le nom de Dieu, c'est Dieu lui-même, son existence, ses attributs, ses œuvres, dont les principales sont la création et la rédemption, cause et but de toutes les autres. Le nom de Dieu, c'est sa présence en tous lieux ; il est partout, il voit tout, il entend tout, nos pensées les plus intimes lui parlent, aucun fait ne lui échappe, il n'y a pour lui ni ténèbres épaisses, ni solitude impénétrable.

« Où irai-je, Seigneur, dit le prophète, pour me dérober à votre Esprit ? et où m'enfuirai-je devant votre face ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans l'enfer, vous y êtes encore. Si je prends des ailes dès le matin, et si je vais demeurer aux extrémités de la terre, votre main même m'y conduira, et ce sera votre droite qui me soutiendra.

« Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me cacheront ; mais la nuit même devient toute lumineuse pour me mettre à découvert dans mes plaisirs, parce que les ténèbres n'ont aucune obscurité pour vous, que la nuit est aussi claire que le jour, et que les ténèbres et la lumière ne sont qu'une même chose. »

Le nom de Dieu, c'est son action souveraine dans le monde ; rien n'arrive sans sa volonté ou sa permission ; le bien, il l'ordonne ; le mal, il le défend ; le bien, il le veut directement ; le mal, il le tolère. Ayant donné à l'homme la liberté, il le laisse agir à son gré, s'étant réservé de lui demander un jour compte de tout ce qu'il aurait fait ; si c'est le bien, pour l'en récompenser ; si c'est le mal, pour l'en punir.

D'après cette définition du nom de Dieu, le sanctifier, c'est confesser son existence, ses perfections, l'ensemble et le détail de son action incessante ; son gouvernement, qui s'étend à toutes choses ; sa providence, qui est l'exercice de ses divers attributs ; c'est le voir dans toutes les créatures, dans le brin d'herbe, dans le grain de sable, dans le parfum des fleurs, dans les richesses de la terre, dans la magnificence des eaux, dans les splendeurs du firmament, dans la vie, dans la santé, dans la maladie, dans la mort, dans la paix, dans la guerre, dans la prospérité, dans les revers, dans la fortune, dans l'indigence, dans le travail, dans l'autorité, dans la sujétion, dans le savoir, dans la fermeté du caractère, dans la générosité du cœur, dans les clartés de l'intelligence, dans les intentions du génie, dans l'homme qu'il a tiré du néant, dans la famille qu'il a constituée, dans la société qu'il a organisée. En un mot, c'est voir Dieu en toutes choses et toujours.

Sanctifier le nom de Dieu, c'est donc communier par la pensée à ce qu'il est, à ce qu'il a fait, à ce qu'il opère ; mais cette communion, qui est un acte de l'esprit, ne peut exister sans que le cœur s'embrace d'admiration et d'amour pour Dieu ; sans que toutes les facultés, chacune en sa fonction, s'empressent de l'adorer, de le louer, de le bénir, de le remercier, de l'implorer. C'est alors que son nom est vraiment sanctifié.

Le savant qui découvrit la loi de la gravitation et d'autres lois encore, sanctifiait le nom de Dieu, lorsque au milieu de ses profondes élucubrations, se sentant écrasé, pour ainsi dire, sous le poids de la présence de Dieu, qui lui apparaissait comme un grand œil ouvert, il éprouvait le besoin de se lever, de se prosterner et d'adorer. Le voyageur qui pénétra le mystère des hiéroglyphes, et montra d'une date récente, certain monument dont on se prévalait pour donner un démenti à la chronologie de Moïse, sanctifiait le

nom de Dieu, lorsque, le soir, au milieu du désert, se trouvant entre deux mondes sans limites, l'un de lumière au dessus de sa tête, l'autre de sable à ses pieds, il s'écriait : « Bonté, sagesse, puissance infinies, vous m'apparaissez à travers cette immensité ; recevez l'hommage de mes ravissements et de ma dépendance absolue. » Elle sanctifie le nom de Dieu, la vieille femme de la campagne, qui, sous le faix d'une lourde charge, chemine en récitant le chapelet, qui s'agenouille pour dire l'*Angelus*, lorsque la cloche de l'église en sonne les heures, et qui, devant les terribles menaces de l'éclair, se couvre du signe de la croix. Il sanctifie le nom de Dieu, le jeune enfant qui joint ses mains, lève au ciel ses yeux limpides d'innocence, et demande au Seigneur de bénir son père et sa mère, de bénir le petit orphelin pauvre, de bénir la souffrance, la douleur, la misère, tous les affligés, tous les malheureux. N.-S. J.-C. sanctifiait souvent comme homme le nom de Dieu. S'éloignant des foules, se séparant des apôtres, se retirant dans des endroits écartés et sur les montagnes, prosterné la face contre terre, il rendait à la souveraine Majesté la gloire qui lui appartient : et avec quelle attention, quel recueillement, quel amour ! Les anges, qui en étaient témoins et qui le contemplaient en l'adorant, n'auraient pas été capables eux-mêmes de le dire !

A la suite de notre Sauveur, par son exemple, et à cause de la connaissance plus grande qu'il nous a donnée de *Celui qui est*, les adorateurs de Dieu en esprit et en vérité sont devenus nombreux. Il en est auxquels ce n'est pas assez de quelques instants pour l'élévation de leur âme vers lui, chaque jour ; il leur faut des heures. Ils savent se les ménager au sein de la solitude, ou bien malgré le commerce habituel avec leurs semblables. Cette sanctification du nom de Dieu, bien loin de rendre indifférent aux devoirs de la société et de la famille, comme on a osé le dire quelquefois, les consacre au contraire et les fait remplir plus fidèlement. En toutes choses, et pour toutes choses, l'amour de soi-même, sans l'amour de Dieu, produit l'égoïsme, au lieu que l'amour de soi-même avec l'amour de Dieu enfante la charité. Les œuvres fondées et entretenues en faveur du prochain le témoignent hautement et d'une manière éclatante.

Considérons maintenant combien la sanctification du nom de Dieu, dont notre adorable Sauveur devait nous donner l'exemple, est un acte naturel et de rigoureuse obligation.

II. — Il est vrai de dire que toutes les créatures sanctifient le nom de Dieu : car toutes le glorifient selon l'ordre et dans la me-

sure de leurs facultés. Elles acclament par le fait de leur existence seule, et par ce qu'elles ont de valeur, la souveraine Puissance et la Sagesse souveraine qui les a tirées du néant. Elles forment, réunies, un ensemble de merveilles nombreuses et diverses, du sein desquelles un hymne s'élève à la gloire de leur divin Auteur. C'est comme un concert de ravissante harmonie. L'homme a pour devoir naturel d'élever ce concert, de le conduire, et de l'animer par son intelligence et par son cœur. Les autres créatures ne savent ni ce qu'elles sont, ni ce qu'elles font. L'homme le sait, au contraire, c'est là ce qui constitue son immense supériorité. Par sa substance corporelle, il tient à la matière inerte, et par son esprit, il donne une âme aux hommages qu'elle rend au souverain Seigneur de tous les êtres.

On a déclaré que si l'on assistait au spectacle de l'univers sortant de l'abîme du néant, le premier objet qui frapperait les regards ce serait un autel, et à l'autel l'homme rendant grâces à Dieu de l'avoir admis, ainsi que des créatures sans nombre, au bienfait de l'existence. Mais ce qui apparaîtrait au moment de la création doit apparaître toujours, puisqu'elle se perpétue à travers les âges, et que par là, l'homme est obligé de génération en génération, chaque jour, à chaque instant du jour, de bénir l'éternelle Majesté, et de sanctifier son nom.

Cet acte est si naturel, qu'il ne s'est jamais rencontré de peuple où il n'ait pas eu sa pratique officielle et publique. Les nations les plus sauvages n'ont-elles pas, dans le passé comme dans le présent, des fêtes religieuses, des temples, des autels, des sacrifices, des victimes? Au milieu de ces temples, auprès de ces autels, n'ont-elles pas offert à Dieu des adorations, des supplications, des actions de grâces? Certaines de ces nations, sans doute, n'ayant pas été éclairées des lumières de la foi, sont assises dans les ténèbres de l'erreur, qui sont celles de la mort. Leurs croyances religieuses, civiles et politiques s'en trouvent altérées, et par suite ces nations souffrent dans leur vie individuelle, domestique, et sociale.

Qu'elles sanctifient le nom de Dieu d'une manière plus juste et plus légitime! Que leurs idées, mêlées d'erreurs sur l'Être des êtres, sur sa nature, sur ses œuvres, soient purifiées, et qu'elles reçoivent, avec ce bienfait, celui de la véritable civilisation dont il est la cause unique! Au milieu de nous existe une œuvre à jamais bénie, qui se propose de dispenser à l'Eglise les moyens matériels de porter la lumière de l'Evangile aux contrées qu'il n'a pas encore éclairées, ou qui n'ont pas pu se maintenir dans la possession de sa lumière. Cette œuvre est celle de la Propagation de

la Foi. O France ! à jamais et toujours l'instrument des grands actes de la miséricorde divine ; c'est dans ton sein que cette œuvre est née ; c'est dans ta charité qu'elle trouve ses principales ressources ; c'est toi qui fournis, plus que tous les autres pays catholiques ensemble, les zélés apôtres qui vont, à travers des espaces immenses de terre et de mer, prêcher la bonne nouvelle de la Rédemption.

Une pauvre ouvrière, dans la seconde ville de l'Empire, — ce fait, Sire, mérite d'être signalé à la grandeur et à la générosité de vos pensées chrétiennes, — dit à quelques-unes de ses compagnes, gagnant à peine comme elle, par un travail opiniâtre, leur suffisance quotidienne : « Si nous économisions chaque semaine cinq centimes, nous pourrions former une petite somme que nous mettrions à la disposition du missionnaire pour aider son dévouement, qui court tant de dangers, qui endure tant de privations et qui supporte tant de sacrifices. » La proposition est acceptée avec une grande joie ; le grain de sénevé est jeté en terre, et bientôt apparaît l'arbre magnifique de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Il n'est pas un chrétien qui ne se fasse un honneur et une félicité de participer au bien qu'elle accomplit, et aux grâces spirituelles dont l'Eglise l'a comblée.

La pratique universelle de la sanctification du nom de Dieu nous dit combien elle est ordonnée à l'homme par sa raison, et réclamée par sa nature. Il aspire à s'unir à l'existence infinie. Tout ce qui est borné le fatigue, l'épuise, sans le satisfaire ; de toute la force de ses instincts et de ses besoins, il réclame Dieu : de cette sorte, il faut qu'il le sanctifie ou qu'il le nie, qu'il dise : Il n'y a pas de Dieu, ou : Tout est Dieu, ce qui revient au même.

Mais, est-ce donc qu'il y a des athées, de ces hommes qui s'efforcent vainement d'expliquer sans Dieu l'univers, son existence et son admirable législation ; des hommes qui, pour ne pas vouloir supporter quelques difficultés d'une solution satisfaisante, se jettent dans des difficultés nombreuses et inextricables ; de ces hommes, dont Bossuet a dit que leur rencontre devrait être estimée une calamité publique ? Aussi bien, ils dépouillent toute chose de sa raison d'existence, le pouvoir, la sujétion, l'équité, le dévouement. Ils ôtent à la société son âme, ils la privent de la conscience qui est sa seule garantie, et la livrent aux chances de la force matérielle. Avec ces hommes, le crime est sans remords, la douleur sans consolation, la vertu sans récompense, le malheur sans espoir, le travail sans soutien ; et il reste au génie, pour s'inspirer, le

néant seul, au dessus duquel il ne peut entonner que l'hymne de la mort.

Mais, encore une fois, y a-t-il des athées ? cet égarement ne semble-t-il pas impossible ? Comment, en effet, ne pas reconnaître dans l'existence passagère, épanouie sous nos yeux, une cause première, l'Existence immuable. Chaque page, chaque ligne, chaque mot du livre splendide des choses créées, acclame un Etre suprême, ses perfections et ses œuvres, et commande la glorification et la sanctification de son nom.

Mais s'il est, ce semble, au dessus des forces de l'homme de dire dans son esprit : Il n'y a point de Dieu, et si les athées par principe n'existent pas, il en est qui le sont par conduite, et le nombre n'en est que trop grand. Ce sont tous les hommes qui ne pensent pas plus à Dieu que s'il n'existait pas, que s'ils n'avaient rien reçu, rien à recevoir de lui ; qui ne le prient jamais ou que bien rarement ; qui ne prononcent son nom qu'en blasphémant ; qui ne paraissent dans ses temples que lorsqu'ils y sont forcés par des positions officielles, et par des convenances sociales, pour s'unir aux douleurs d'une famille qui pleure l'un de ses membres, ou pour s'unir à ses joies d'une alliance conjugale qui se forme dans son sein.

Ne soyons pas de ces hommes inconséquents qui croient, mais qui ne pratiquent pas. Sanctifions le nom de Dieu ; élevons vers lui notre âme dès le matin, lorsque le sentiment de l'existence se réveille en nous, et le soir, avant qu'il se perde dans le sommeil. Entre ces deux moments, que la pensée de Dieu redevienne présente à notre esprit ; qu'elle nous éclaire, nous fortifie, nous anime au milieu de nos occupations multipliées ; qu'elle nous fasse communier à sa majesté suprême pour l'adorer, à sa bonté pour la remercier, à sa sagesse pour l'exalter, à sa justice pour la craindre, à sa miséricorde pour l'implorer, à son omniprésence pour la respecter.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! disaient les anges à la naissance du Rédempteur. C'est comme s'ils eussent dit : Sanctifiez le nom de Dieu. Aussi bien sa gloire essentielle, il la tire de lui-même, de son infinie beauté, de sa perfection. Mais il y a sa gloire par ses créatures, par les qualités plus ou moins grandes dont il les a dotées, en les faisant participer à la vie à un degré plus ou moins élevé. Elles sont, comme dit S. Augustin, sa révéberation, par conséquent sa glorification. Tous les phénomènes qu'elles produisent, conformément à leur fin, et selon les forces de leur nature, lui rendent gloire également. Cette gloire est d'au-

tant plus belle de la part de l'homme, qu'en la rendant à Dieu, il se montre vraiment son image, le chef-d'œuvre de ses mains, l'objet de ses complaisances particulières.

Ces pensées vont être éclairées et complétées par la considération qui nous reste à faire, des effets de la sanctification du nom de Dieu dans ceux qui la pratiquent.

III. — La sanctification du nom de Dieu élève l'homme et l'ennoblit ; elle le grandit dans son entendement, dans sa conscience, dans sa volonté ; elle le fait créature vraiment raisonnable, elle le fait créature divine, s'il est possible et, autant qu'il est possible d'unir le Créateur à la créature. Sans doute, la sanctification du nom de Dieu n'ajoute rien à la taille corporelle de l'homme, selon le langage de Notre-Seigneur ; mais elle ajoute à sa taille morale, et sous ce rapport, elle l'accroît au point qu'il est permis d'affirmer qu'il atteint la hauteur des cieux. En un mot, et encore une fois, par la pratique de la sanctification du nom de Dieu, l'homme devient créature divine.

Comment cela ? Renouvelez-vous votre attention, le sujet en vaut la peine. Qui doute de l'influence des êtres et des choses sur nos dispositions ? Qui doute qu'ils ne s'emparent de nous, qu'ils ne nous pénètrent assez vite, dans la mesure de la force qu'ils possèdent, ou de la concession que nous leur faisons de nous-mêmes ? Est-ce que les milieux matériels sains ou viciés où nous nous trouvons, ne sont pas utiles ou nuisibles à notre santé du corps ? N'en est-il pas de même pour la santé de nos âmes ? N'est-elle pas affaiblie ou fortifiée selon la nature des milieux de l'ordre moral que nous pratiquons ? N'est-il pas avoué par tous et, sans conteste, que les existences que nous fréquentons nous font à leur image, comme nous les faisons à la nôtre, selon la puissance plus ou moins grande que nous exerçons les uns sur les autres ? Est-ce que le savant, lorsqu'on est en relation avec lui, ne fait pas entrer en participation de sa science ? Cela n'est-il pas aussi vrai, plus vrai même pour la conduite, soit de la part du dérèglement, soit de la part de la vertu ? On ne pourrait le mettre en question, la sagesse des nations l'ayant proclamé ; écoutez son axiome : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

Les effets de la sanctification du nom de Dieu doivent nous apparaître visibles maintenant. Qu'est-elle en réalité ? la fréquentation de Dieu, fréquentation plus ou moins attentive, plus ou moins ardente, plus ou moins habituelle. Par sa pratique, on participe de Dieu : il nous pénètre, il nous éclaire, il nous embrase, il nous

transforme, il nous tire des bassesses de la vie, il nous fait monter et marcher sur les cimes. Alors nous ne sommes pas, ou nous ne sommes plus de la race des petits, des fragiles, des esclaves des passions : nous sommes de la race des forts, des vaillants, des géants, des saints. Maîtres de nous-mêmes et de nos appétits sensuels, nous sommes maîtres de toutes choses, nous dominons les événements ; ils s'agitent, ils se pressent autour de nous : ils ne sauraient nous asservir ; ni la satisfaction ne nous noie dans ses ivresses, ni le mécompte dans ses amertumes.

Unis à Dieu, il nous communique, autant que nous pouvons la recevoir, sa nature ; notre cœur est en haut : *Sursum corda !* Rien de ce qui est faible, vulgaire, commun, ne se mêle à nos actions. En toutes apparaissent l'ordre, la dignité, la splendeur : vivant rapprochés du soleil, nous en réfléchissons la lumière. Si l'épreuve douloureuse qui est inévitable ici-bas nous visite, nous avons le courage, la patience, la résignation qui nous sont nécessaires pour nous élever au niveau de l'épreuve ; nous sommes plus forts qu'elle ; quand elle nous briserait, ce serait sans vaincre notre âme. La victoire n'est pas moins assurée contre les aveuglements de l'ambition, de la cupidité, de la luxure, par la sanctification du nom de Dieu ; s'y montrer fidèle, c'est se garantir de ces lamentables égarements. Que ne la pratiquaient-ils, ces deux jeunes gens qui osèrent, en nos jours, se jeter vivants entre les bras de la mort en disant : « Nous manquions d'air, nous avons fermé les ailes ! » Ils n'auraient pas donné ce scandale, et commis sur eux-mêmes ce criminel attentat ! L'air ne leur aurait jamais manqué ; c'est pur et abondant qu'ils l'auraient respiré dans l'élément même de la nature humaine, en Dieu, dans la souveraine vérité et la souveraine beauté.

Notre Père qui êtes aux cieux, sanctifier votre nom n'est pas seulement pour nous un devoir, c'est un besoin. Notre nature vous appelle, elle vous cherche sans cesse, parce que vous êtes notre fin en même temps que notre principe. Nous vivons attachés à vous, en y pensant ou à notre insu, comme toujours est attachée au soleil la plante qui en porte le nom. C'est vous et toujours vous que nous réclamons des diverses créatures auxquelles nous nous adressons pour la satisfaction de nos désirs ; mais comme elles ne la contiennent pas, elles ne sauraient nous la fournir. Aussi ne produisent-elles en nous que de l'agitation. Cette agitation croît, elle devient quelquefois une crise violente, une tempête qui trouble, tourmente, bouleverse nos facultés. Le calme, la paix, la dignité de soi-même, les joies sans mélange, le sentiment du

bien-être réel, c'est vous qui les donnez, et dans la mesure où l'on s'unit à vous, par d'attentives contemplations au milieu desquelles on vous voit, on vous adore, on vous remercie, on vous glorifie en toutes choses et pour toutes choses. Les émotions que l'on éprouve alors sont comparables à celles de S. Pierre au Thabor, quand il s'écriait : Nous sommes bien ici, demeurons-y ! En effet, c'est un commencement de votre possession, un commencement du ciel où l'on vous possède pleinement. Que votre nom soit sanctifié, notre Père qui êtes aux cieux !

Amen !

III

LE RÈGNE DE DIEU

Adveniat regnum tuum.
Que votre règne arrive.

Sire. — S'il est une vérité que la raison de l'homme et sa conscience proclament, c'est bien celle de l'obligation absolue pour lui d'être en relations formelles et fréquentes avec la souveraine Majesté qui l'a tiré du néant.

Jamais on ne concevra que l'homme, objet des attentions de Dieu qui lui a donné l'existence et qui la lui conserve, puisse vivre sans le remercier, sans le bénir et sans le glorifier.

Il n'y a que l'aveugle, que l'Écriture sainte appelle insensé, parce qu'il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, qui soit en droit, droit faux et sacrilège, de ne pas sanctifier le nom de Dieu, et de ne pas lui offrir l'hommage de tout ce qu'il est, et de tout ce qu'il fait.

Lorsqu'on confesse un Être suprême, souverain créateur et conservateur de toutes choses, aussitôt se dresse l'obligation des rapports habituels avec lui, avec son existence, avec ses adorables attributs, avec sa providence qui est l'exercice de ces mêmes attributs, avec sa présence en tous temps et en tous lieux, avec son action incessante et universelle.

Il n'est pas moins évident qu'il doit régner en nous ; et ce règne, il faut l'appeler de toute l'ardeur de nos désirs, de toute l'énergie de nos aspirations.

Que votre règne arrive !

Mais ce règne, qu'est-il ? Nous le considérerons sous deux aspects principaux : le règne de Dieu avec nous ici-bas, par sa grâce ; le règne de Dieu, ou Dieu avec nous dans sa gloire, après cette terre.

I. — Donnons d'abord notre attention au règne de Dieu en nous par sa grâce. N.-S. J.-C. a fait cette déclaration solennelle : Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et le Père et moi, nous viendrons en lui, et en lui nous ferons notre demeure. C'est bien alors que le règne de Dieu nous est arrivé. Mais pour pratiquer les commandements de Notre-Seigneur et pour nous maintenir dans cette pratique, son secours ou sa grâce nous est nécessaire, et nous le lui demandons en disant : Que votre règne arrive !

Il n'est pas douteux que pour nous établir dans l'ordre moral et y rester, nous ayons besoin de l'assistance d'en haut ; l'Écriture sainte l'atteste à chaque page, où se trouvent de nombreuses prières par lesquelles nous la demandons. Le livre des Psaumes en est une continuelle. Le Prophète royal, et dans sa personne l'humanité tout entière, sollicite avec ardeur et avec confiance, quelquefois avec des gémissements, et même avec des cris de détresse, l'intervention de Dieu pour garder la fidélité à ses ordres. S. Paul le merveilleux docteur de la grâce, qui en a révélé la nature, la nécessité, les divers effets, termine toutes les lettres qu'il écrit aux fidèles en leur souhaitant la grâce de Dieu, et la communication du Saint-Esprit. Parlant de lui-même et disant qu'il avait été le persécuteur de l'Eglise, dont il était devenu un vase d'élection, il ajoutait : « Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. »

Mais d'où vient cette nécessité de la grâce pour l'accomplissement du devoir ? Elle vient de l'impuissance où nous sommes, avec nos ressources naturelles, de pratiquer la vertu et même de le vouloir. Triste suite de la perturbation primitive ! Depuis ce moment fatal, et à jamais déplorable, il y a en nous deux courants : l'un qui nous porte vers Dieu qui est notre fin, et l'autre, vers les créatures qui ne sont pas notre fin.

Notre intérieur est donc un champ de bataille où luttent entre elles deux forces contraires : l'une de vie pour nous unir à Dieu, et l'autre de mort pour nous en séparer. Les choses sont identiques au sujet de notre corps ; en lui se trouvent deux éléments : l'un de vie, l'autre de mort ; selon celui des deux qui l'emporte, c'est la santé ou la maladie ; mais enfin tôt ou tard nous succombons sous le principe de mort : ce que nous n'avons pas à craindre pour l'existence morale, ou le règne de Dieu dans nos âmes. Si nous le

voulons, jamais le principe de mort ne nous blessera ; à plus forte raison ne nous fera-t-il pas mourir. Oui, si nous le voulons, l'immortalité dans le bien nous est assurée.

Mais la lutte n'en subsiste pas moins réelle et inévitable. Les deux forces n'en sont pas moins aux prises l'une avec l'autre, se disputant l'empire de notre cœur, comme deux hommes qui s'étreignent. Quand l'un des poètes qui ont tant illustré notre langue exprimait en vers harmonieux à Louis XIV cette lutte, ces deux forces, ces deux hommes, le monarque répondait : « Hélas ! je ne les connais que trop, ces deux hommes ! » Et lui qui disait : « L'Etat, c'est moi, » permettait à Bossuet de lui adresser du haut de la chaire, avec le respect qui est, en toute circonstance, le droit de l'autorité, ces belles paroles : « Après toutes vos victoires, il vous reste un ennemi à vaincre, vous-même. »

N'est-ce pas à cause de cette lutte violente que la sagesse antique disait : Je vois le bien, je l'approuve, je le veux ; et pourtant le mal m'entraîne ? N'est-ce pas à cause et au milieu de cette lutte que l'Apôtre S. Paul se plaignait des malignes obsessions et demandait à Dieu d'en être délivré ? Il lui fut répondu du haut ciel : « Ma grâce te suffit, combats. »

Mais quelle est l'opération de la grâce en nous ? Elle nous éclaire, elle nous sollicite, elle nous détermine : elle éclaire notre esprit, elle sollicite notre cœur, elle détermine notre volonté. Pour bien saisir cette opération, il faut considérer la génération de nos actes : chacun de ces actes est le fait de la volonté, mais il est conçu par le cœur sous la fécondité de l'esprit. C'est pour cette raison que l'on dit : Voir c'est faire. Comment cela ? N'est-il pas certain que nous n'agissons que dans le but de notre félicité ? par conséquent, avant de faire une action et pour la faire, il faut que l'esprit voit qu'elle nous donnera du bien-être ; lorsqu'il l'a reconnu, le cœur, qui veut le bien-être, aime cette action, il la réclame, et alors la volonté la produit. Sans doute l'esprit se trompe quelquefois, il voit fausement, et le cœur se trouve égaré ; mais il n'en séduit pas moins avec une entière bonne foi, sous l'impression du bonheur qui lui apparaît, la volonté chargée d'exécuter.

Il est facile maintenant de saisir l'opération de la grâce. Elle éclaire l'esprit ; sous cette clarté, il voit les choses telles qu'elles sont réellement : le vice avec sa laideur et ses funestes suites, la vertu avec sa beauté et ses salutaires effets ; l'un et l'autre, avec leur portée heureuse ou malheureuse pour nous. Et, comme nous ne sommes pas assez ennemis de nous-mêmes pour préférer ce qui doit nous nuire, nous concluons qu'il faut faire l'acte qui est beau

et qui est bon. De cette sorte, la vertu se pratique, le principe de vie triomphe, le règne de Dieu est advenu.

Il importe de remarquer que la grâce, si puissante quelle soit, ne violente ni l'esprit, ni le cœur, ni la volonté. Elle les laisse en possession d'eux-mêmes ; son action n'anéantit pas leur liberté. La preuve, c'est que nous ne sommes pas toujours fidèles à la grâce ; bien souvent, au contraire, pour une cause ou pour une autre, nous lui résistons. Ce qui faisait dire à S. Philippe de Néri ces touchantes paroles pleines de foi et de piété : « Défiez-vous de moi, Seigneur ; car je pourrais bien vous échapper. » Et qui donc n'a pas échappé à Dieu ? Ils lui échappèrent nos premiers parents qui étaient dans de bien meilleures conditions de vie morale que nous. Notre propre histoire montre ce moment à chacun de nous, les fois si nombreuses où il a échappé à Dieu ; comment, et jusqu'à quel point. Seigneur, défiez-vous de nous !

Cette parole est une vive prière. Aussi bien, c'est par la prière et par les sacrements que la grâce nous est donnée. Dieu ne la refuse à aucune de ses créatures, encore que nous n'y ayons pas droit par des mérites personnels, puisque, sans elle, nous ne saurions mériter. Il la dispense à tous ; et voilà pourquoi ceux qui ne se soumettent pas à l'ordre divin, qui ne pratiquent pas la vertu, sont mal venus à dire, comme ils le font généralement, qu'ils n'ont pu vaincre leurs passions, que la nature a été plus forte que leur volonté. Le moyen de pouvoir, lorsqu'ils ne demandent jamais à Dieu l'assistance de sa grâce, lorsqu'ils ne prient pas, ou qu'ils prient faiblement avec l'intention, on serait tenté de le croire, de ne pas être exaucés !

La grande misère de l'homme, c'est de s'imaginer qu'il se suffit pour la pratique du devoir ; cette misère l'égare et l'entraîne au désordre. Quand il s'y trouve précipité, il dit, autre misère, qu'il ne peut pas s'en retirer. Oui, sans la grâce il ne peut pas remonter au bien, comme il ne pouvait pas sans elle y persévérer. Mais avec la grâce, il est puissant pour ne pas faillir, puissant pour se relever après avoir failli. Qu'il la demande donc avec le sentiment de sa faiblesse, et avec celui de la plus grande confiance !

Certes il est bien permis à Dieu de ne nous donner son assistance qu'autant qu'elle lui sera demandée. L'homme est un prodigue ; il a mal usé des dons qui lui avaient été faits, d'abord si brillants et si précieux. A cause de cela, placé pour ainsi dire en tutelle, il faut qu'il sollicite de Dieu le secours dont il a besoin pour sa conduite morale. Il faut que chaque jour, et à plusieurs reprises, il crie sa pauvreté, qu'il crie ses impuissances, qu'il crie son aveu-

glement, ses penchants mauvais, ses découragements, ses passions ; qu'il crie leurs victoires, ses défaites et l'esclavage où elles l'ont réduit ; qu'il crie son affranchissement et sa délivrance.

Prions et nous pourrons, prions beaucoup et nous pourrons beaucoup, prions toujours et toujours nous pourrons, et toujours nous vaincrons. Et nous aurons le règne de Dieu avec nous par sa grâce ici-bas, et ensuite le règne de Dieu avec nous dans sa gloire.

Que votre règne arrive !

II — Nous portons en nous-mêmes le sentiment profond et ardent de notre règne avec Dieu dans sa gloire. Ce règne sera pour nous la vie véritable, et nous l'aurons par la claire vue de Dieu.

Oui, nous avons au dedans de nous-mêmes la conscience de notre immortalité. L'apôtre dit que nous sommes actuellement un commencement de créature ; or, tout ce qui est commencé appelle et réclame son achèvement. Si Dieu nous a donné ces impressions de notre survivance, c'est parce qu'il nous y destinait.

Sans doute, il ne doit rien, en thèse générale, à sa créature ; mais en hypothèse ou en fait, il lui doit ce qu'il lui a promis ; or, c'est nous promettre un bien que de nous en faire sentir le besoin. C'est une faim qui veut être rassasiée, c'est une soif qui veut être étanchée, c'est une aspiration qui veut être satisfaite.

D'où nous vient l'inexorable ennui qui est tout le fond de notre nature, comme parle Bossuet, si ce n'est de l'attente où nous sommes du règne de Dieu ? S. Augustin dit : « Créé pour vous, Seigneur, notre cœur sera inquiet et tourmenté jusqu'à ce que nous nous reposions en vous. » Il nous arrive à tous d'être assez souvent sous le poids de lourds accabllements, et quand on nous en demande la raison, nous répondons : Je ne sais pas. Ah ! la raison ! elle est bien simple, nous avons le mal du pays, le mal du règne de Dieu. Ce sont principalement les existences qui s'agitent au milieu des fêtes, des plaisirs, des enivremments de toute sortes, qui font retentir cette plainte douloureuse : Je suis fatigué sans savoir pourquoi. Tant il est vrai que ni l'œil, ni l'oreille, ni le cœur, ne se rassasient, l'œil, de ce qu'il voit, l'oreille, de ce qu'elle entend, le cœur, de ce qu'il goûte.

Toutes nos jouissances présentes ne font qu'effleurer notre nature. Plus nous les recherchons et en usons, plus elles nous deviennent insipides et lassantes. C'est pour nous reposer de l'une que nous nous livrons à une autre ; mais celle-ci, non moins que la précédente, est absolument incapable de nous procurer le bien être en la mesure où nous l'appellons de tous nos vœux. Un Roi, d'une

existence magnifique sous tous les rapports, dont la sagesse était admirée au loin, et qui avait bu à la coupe de tous les plaisirs, disait : « Vanité des vanités, tout est vanité, à l'exception des joies de la conscience. »

Aussi, notre condition d'aujourd'hui, qu'est-elle ? une suite de vains désirs, de tristes mécomptes, et d'éphémères sensations. Nous sommes un vaste abîme que rien ne peut combler. Voilà pourquoi la Sagesse, que nous n'écoutons pas, nous conseille de désirer peu, et ce peu, de le désirer encore peu.

Mais la plénitude de désirs aura sa plénitude de satisfaction. Dieu ne les a pas mis en nous pour nous abuser ; nous serons entièrement rassasiés. La mission de Notre-Seigneur a pour but de nous faire mériter ce rassasiement, et de nous y faire parvenir. Il lui donnait le nom de vie ; aussi bien il sera pour nous la vie véritable. Que votre règne arrive !

Qu'est-ce que la véritable vie ? C'est la vie exempte de tout mal et en possession de tout bien ; c'est la vie qui n'est pas ravagée par la maladie, par l'infirmité, par la douleur ; c'est la vie qui n'est pas accablée par le travail, par les projets sans fin, par les entreprises continuellement renouvelées et souvent infécondes ; c'est la vie qui n'est pas dévorée par les soucis, par les angoisses, par les regrets ; c'est la vie qui n'est pas abusée par les apparences, par les illusions, par les erreurs ; c'est la vie qui n'est pas épuisée par les revers, par les mécomptes, par les déceptions ; c'est la vie qui n'est pas agitée, tourmentée, tyrannisée par les passions, par leurs exigences, par la misère et le néant de leur satisfaction, et qui n'est pas flagellée par le remords ; c'est la vie qui jamais ne s'altère, jamais ne s'affaiblit, jamais ne vieillit ; c'est la vie qui ne meurt pas, qui ne voit pas mourir, qui n'adresse pas de suprêmes adieux, qui n'en reçoit pas, qui ne subit pas de cruelles séparations, qui ne pleure pas sur des tombes remplies d'elle-même, de ses plus vives et plus légitimes affections.

D'autre part, c'est la vie en possession de tout bien. Elle jouit pleinement de la vérité qui éclaire d'un jour lumineux son esprit, qui donne à son cœur de suaves, de profondes émotions, à sa liberté le repos du port après les traversées orageuses. Tous les voiles sont tombés pour la vie parfaite, les vastes horizons se montrent, les réalités apparaissent splendidement, comme les astres au firmament dans une belle nuit. La soif de connaître, la soif d'aimer, s'abreuvent à la source même du bien et du beau contemplés dans leur essence. Tout est ordre, tout est vertu, tout est justice, tout est fête, tout est harmonie et accord, tout est satiété, et sa-

tiété insatiable. La nature humaine, qui se gâta si vite et si déplorablement, est restaurée dans toutes ses facultés. Elle est bien plus magnifique qu'à l'heure de sa création jusqu'à celle de son égarement. Alors elle n'était pas achevée, elle l'est au règne de Dieu ; et, si merveilleux que vous supposiez son état, il est sans mesure au dessus de votre conception. Ecoutez S. Paul : L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur n'a jamais senti ce qui se voit, ce qui s'entend, ce qui se ressent dans ce règne. C'est plus que l'idéal réalisé. Un fleuve de sainte volupté se verse, à flots abondants dans le cœur des bienheureux, et avec une telle force, qu'ils en mourraient s'ils étaient encore mortels.

Cette délivrance, cette possession, cette véritable vie, est donnée par la claire vue de Dieu. Nous le voyons maintenant dans notre raison, dans les ouvrages de ses mains, dans les paroles de la sainte Ecriture, en énigme, comme dans un miroir : c'est S. Paul qui parle. Mais en sa gloire, on voit Dieu face à face, tel qu'il est ; c'est S. Jean et encore S. Paul qui le déclarent. S. Grégoire de Nazianze, qui a si bien défini nos agitations d'ici-bas en les appelant le rêve de gens éveillés, répondait aux fidèles qui lui disaient : « Père, apprenez-nous ce que c'est que notre règne avec Dieu dans sa gloire. — C'est un Dieu uni à des dieux. » Il est Dieu par nature et nous fera dieux par la claire vue de sa face. Combien doit être vive, combien doit être profonde, l'impression que l'on éprouve lorsque, à la sortie de ce monde, on se trouve en présence de l'Etre parfait, de l'Etre infini, en présence de Dieu. S. Augustin disait : « La véritable vie est en vous, elle est donnée par votre contemplation, mais pour vous voir, il faut mourir ; eh bien ! je veux mourir pour vous voir et pour vivre. »

Elles ne sont pas semblables à des eaux courantes qui ne remontent pas vers leur source, nos années ; elles s'écoulent sans doute, mais elles nous portent à l'océan de vie, d'amour et de lumière. Nos jours tombent les uns sur les autres, comme les grains de sable de l'horloge qui marque les heures ; mais ces jours ne tombent que pour se renouveler et ne plus tomber. Nous recevons le dernier soupir des êtres que nous chérissons, nous les perdons ; à notre tour, nous serons perdus tôt ou tard pour nos parents, pour nos amis, mais nous nous retrouverons pour ne jamais plus nous séparer. Que votre règne arrive ! Ici, l'espoir et le désir ; aux cieux, la possession et la jouissance. Ici, le péristyle et le prélude ; aux cieux, le palais et le chant. Ici, la lutte et les épreuves, aux cieux, la récompense et le repos. Ici, l'aperçu et les pâles clartés ; aux cieux, la grande lumière et la contemplation. Ici, les douleurs, les

séparations inévitables ; aux cieux, les délices, les éternelles réunions. Ici, les choses créées ; aux cieux, le Créateur.

Notre Père qui êtes aux cieux, régnez en nous par votre grâce. Que ses touches vives et efficaces fassent disparaître de nos âmes tout ce qui nous défigure à vos yeux. Que nous soyons vos images, vraiment vos images ! Si nous ne le sommes pas, que nous le devenions ! Si nous le sommes, que nous ne cessions pas de l'être, croissant chaque jour en ressemblance avec vous ! Sans doute, sur cette terre, nous ne pouvons être que des images ébauchées ; mais l'ébauche s'achèvera : ce sera quand nous vous verrons sans voile et sans nuage. Alors ce sera la perfection de l'esprit, la perfection du cœur, et la perfection aussi du corps après sa résurrection. Alors ce sera le rassasiement entier, la félicité consommée ; ce sera la vie. Voilà notre espérance !

Elle est vive, profonde, ardente dans notre sein, comme elle l'était dans celui du patriarche Job, qui disait : « Mon Rédempteur est vivant, un jour je le verrai des yeux de ma chair. » Oh ! que cette espérance soit une source de consolations, un foyer de lumière pour le malheureux ! Qu'il boive à cette source, qu'il contemple cette lumière pour porter plus noblement le fardeau de sa peine.

Que votre règne arrive ! Notre Père qui êtes aux cieux, nous vous demandons le règne de votre grâce, et ensuite celui de votre gloire, pour les augustes Majestés ici présentes, si religieusement attentives et recueillies à la parole de vos enseignements ; nous vous demandons ensuite que ce double règne soit le partage de ce jeune Prince que vous destinez à être à son tour, oh ! le plus tard possible, la fortune de la France. Amen.

IV

LA VOLONTÉ DE DIEU

Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Sire. — Nous sommes des étrangers et des voyageurs ici-bas, dit l'apôtre S. Paul. Nous campons sous des tentes, ou plus simples ou plus magnifiques, que l'on dresse le soir, et qu'on enlève

le matin ; si peu d'espace se mesure entre le berceau et le tombeau ! si peu de jours se comptent entre le premier et le dernier de l'existence la plus longue !

Mais nous avons une demeure éternelle, où nous nous rendons tous successivement, et cette demeure c'est Dieu contemplé sans voile, sans intermédiaire, face à face, tel qu'il est, nous faisant participer à sa béatitude infinie. « Nous irons dans la maison du Seigneur, » disait le Prophète ; or la maison du Seigneur, c'est le Seigneur lui-même.

Toutefois, nous ne pourrons régner avec Dieu dans sa gloire qu'autant qu'il aura régné sur nous par sa grâce en ce monde. Elle nous éclaire, elle nous excite, elle nous porte à pratiquer ce qui est bien, à éviter ce qui est mal, en un mot, à faire la volonté de Dieu, volonté qui est la seule voie qui conduise au ciel : Que votre volonté soit faite !

Sans doute il nous arrive, et trop souvent, de nous frayer d'autres voies et d'y marcher en faisant nos volontés. Mais il faut nous hâter de sortir de ces voies qui deviennent d'autant plus funestes qu'on les suit plus longtemps. Hé ! quel serait notre sort si nous venions à y mourir ? La perte du règne de Dieu dans sa gloire, et au lieu de ce règne, la souffrance sans mesure et sans fin. Que votre volonté soit faite ! Cette demande de l'Oraison dominicale sera le sujet de notre présent entretien. Considérons d'abord que nous devons faire la volonté de Dieu ; voyons ensuite où se trouve le texte de cette volonté ; enfin regardons un instant à ses principales obligations.

I. — Il est bien juste, il est bien naturel que nous fassions la volonté de Dieu. C'est un devoir pour nous, et par conséquent c'est notre intérêt. Car le devoir et l'intérêt ne font qu'un ; si l'on peut les distinguer, on ne peut pas les séparer. Qui dit devoir, dit la cause du bonheur, et qui dit bonheur ou intérêt, dit l'effet du devoir.

Mais Dieu veut-il quelque chose de l'homme ? Autant vaudrait demander : Dieu est-il sage ? Quand il tire un être du néant, il le crée pour une fin, et il lui donne des facultés correspondantes à cette fin, de manière qu'il puisse l'atteindre. Or, il est de toute évidence que Dieu règle en même temps l'emploi de ces facultés. Eh bien ! ce règlement est la volonté de Dieu sur cet être, ou la loi qui le gouvernera.

Toutes les créatures ont leur législation particulière, le brin d'herbe, le grain de sable, non moins que le soleil et les autres as-

tres du firmament, non moins que la terre, l'air, l'eau, le feu, non moins que les êtres de l'ordre inerte, de l'ordre végétal, de l'ordre instinctif, et de l'ordre intelligent. Les êtres inanimés suivent invariablement la voie qui leur a été tracée; jamais ils ne sortent de l'orbite où ils gravitent, ils sont invinciblement attachés aux phénomènes de leur destination. C'est pour cela que l'on prévoit toutes les phases de leur marche, et qu'il est facile de les prédire. Par ce qu'ils ont accompli, on sait ce qu'ils accompliront. Ils sont toujours semblables à eux-mêmes. La mer, par exemple, respecte toujours, au milieu de ses emportements furieux, la limite que le doigt de Dieu lui a marquée. Elle brise ses flots là où la souveraine majesté lui a ordonné de s'arrêter.

Il en est autrement de l'homme. Dieu, qui l'a fait à son image, lui a donné la liberté; s'il ne lui est pas permis de faire tout ce qu'il peut, il n'en est pas moins vrai qu'il peut tout faire. Il est libre, jusqu'à blasphémer son auteur, jusqu'à introduire, au milieu du concert de toutes les créatures qui acclament et bénissent la Cause adorable de leur existence, des notes discordantes; et pendant que toutes les créatures disent, selon la parole des livres saints : Nous voilà, que votre volonté soit faite; Lui a la faculté de dire, c'est le mot du prophète Isaïe : *Non serviam*. Je ne servirai pas, je vivrai comme je l'entends, je suivrai les penchants de ma nature; les impossibilités seules m'arrêteront.

La raison, non moins que la foi, proteste contre cette insubordination; elle proteste au nom du devoir, au nom de notre intérêt.

Au nom du devoir, oserions-nous en douter? Voudrions-nous donc être indépendants comme si nous nous étions faits nous-mêmes? Mais Dieu ne l'est pas : il dépend de lui, il dépend de sa perfection qui l'obligeait de donner des lois à l'homme quand il le créa, qui l'oblige d'en exiger la pratique et qui nous oblige à les pratiquer. L'intérêt n'est pas moins manifeste dans cette protestation. En quoi consiste-t-il? dans notre bien-être, n'est-ce pas? Mais où est la condition de notre bien-être? évidemment dans la volonté de Dieu. Développons cette assertion. N'est-il pas vrai que Dieu est bon? n'est-il pas vrai qu'en nous créant, il s'est proposé de nous faire heureux? Alors il est vrai que sa pensée sur nous est la cause ou la raison de notre félicité; mais où est cette pensée? où est-elle exprimée? évidemment encore dans la volonté de Dieu, dans celle qu'il nous ordonne de faire.

Parlez-nous en cette importante matière, divin Sauveur! Ecoutez : « Prenez mon joug sur vous et vous donnerez le repos à vos âmes; mon joug est doux et mon fardeau est léger. » Le joug est

la volonté de Dieu ; le repos de l'âme c'est la félicité. Mais n'est-ce pas une contradiction ? le joug, n'est-ce pas l'assujettissement ? Or, la félicité n'en veut pas ; il lui faut la liberté ! Vous avez mille fois raison, la liberté ! Cependant il y a la liberté vraie et la liberté fausse ; la liberté vraie est celle qui fait ce qu'elle doit ; et la liberté fausse est celle qui fait ce qu'elle ne doit pas. Eh bien ! la liberté vraie se fortifie, acquiert de nouvelles énergies par ce qu'elle opère ; la liberté fausse au contraire s'affaiblit et se perd par ce qu'elle fait ; elle se change en servitude. Nous en sommes la preuve irrécusable. Nous avons dit, et sans cesse nous disons que nos penchants mauvais, qui sont les œuvres de la liberté fausse, nous dominent, que nous ne pouvons pas les vaincre. Vous êtes donc esclaves ? Qu'est devenue votre liberté ? Elle n'a pour sauvegarde que le devoir. Vous serez vraiment libres, dit Notre-Seigneur, quand vous serez les enfants de Dieu, les vrais enfants de Dieu.

Au reste, si le devoir, par sa pratique, vous conserve votre droit de liberté, tous les autres droits lui sont également confiés, il en est également la garantie. Prenez la classe que vous voudrez de la société, le pouvoir, la magistrature, le sacerdoce : elle a des droits ; mais ils ne lui seront maintenus que par les devoirs qui en sont la conséquence. L'homme riche qui foule aux pieds les lois de la moralité, au milieu des campagnes, où sa conduite n'est pas cachée comme au sein des villes, ne perd-il pas le droit au respect de sa personne, aux yeux des témoins de ses désordres ? Le droit même de sa fortune, le garde-t-il entier ? Il est un instrument où les degrés de la température sont marqués, où l'on voit quelle est l'intensité du froid, ou quelle est celle de la chaleur ; eh bien ! le devoir est le thermomètre du droit ; son degré est celui que le devoir signale ; il monte ou descend avec lui. Cessons de nous plaindre, qui que nous soyons ; quand notre droit est méconnu, ne nous imputons qu'à nous-mêmes cette situation fâcheuse. Si nous voulons y regarder, nous avouerons qu'il est juste de nous la reprocher. Nous n'avons pas fait ce que nous devons faire, on nous refuse ce qui nous appartient, oui : le devoir et la garantie du droit. Il en est de même pour les sociétés. Elles ont leur devoir : c'est la justice à tous et envers tous. Quand elles y manquent, elles amassent au dessus de leur tête des orages qui, tôt ou tard, éclatent et les livrent à de cruelles souffrances. Tout prospère par la pratique du devoir ; tout dépérit par sa violation.

Mais où est la lettre, le texte de notre devoir, de la volonté de Dieu que nous avons à faire ?

II. — Le texte de la volonté de Dieu que nous avons à faire est dans l'Evangile. Est-ce à dire qu'avant le livre sacré, la volonté de Dieu n'ait pas été manifestée, et que la loi morale n'ait pas existé ? En aucune sorte. Aussi bien, lorsque le divin Médiateur se présente au milieu des hommes, il ne déclare pas qu'il vient leur donner la loi, mais il déclare qu'il vient l'accomplir, et l'Apôtre l'appelle le restaurateur de toutes choses. Nous comprendrons facilement ces vérités par un rapide historique de la loi.

Quand Dieu crée l'homme, il ne le crée pas à l'état de germe qui se développera, mais à l'état d'être complet qui se conservera. Il ne le crée pas enfant qui apprendra successivement ce qu'il devra croire et ce qu'il devra faire ; il le crée homme ayant cette double connaissance, possédant tout ce que réclame sa vie morale non moins que sa vie physique. Dès ce moment la volonté de Dieu fut écrite dans le cœur de l'homme ; elle l'est en chacun de nous ; elle signale sa présence, selon l'apôtre S. Paul, par les éloges qu'elle nous donne ou par les censures qu'elle nous inflige. Oui, nous relevons tous d'un tribunal qu'on appelle la conscience. Dans ce tribunal se trouve la loi qui proclame ce qui est bien, ce qui est mal ; et auprès de la loi se trouve le juge qui cite à sa barre nos actions, qui les déclare bonnes ou mauvaises, et qui nous récompense par des satisfactions ou nous punit par des remords.

Telle a été la situation primordiale de l'homme, dont il est écrit à cause de cela que la lumière divine l'éclaire lorsqu'il vient en ce monde. Mais il viola cette loi qu'il devait accomplir ; la violation originelle en produisit d'autres, et si nombreuses, que pour la conservation de l'intégrité de la loi, Dieu fit choix d'un peuple au milieu des nations, il l'instruisit et le gouverna d'une manière particulière. Mais ce peuple, encore que la loi lui fût intimée par sa conscience et par les traditions domestiques, était enclin à ne pas l'observer. Alors Dieu voulut qu'il la vît de ses yeux ; dans ce dessein, il l'écrivit sur des tables matérielles par l'un de ses plus grands serviteurs, par Moïse, au milieu des éclairs et des tonnerres, qui devaient imprimer le respect de la loi et épouvanter d'avance ses violateurs. Ils ne s'en montrèrent pas moins à travers les siècles. La loi bien souvent fut outragée chez ce peuple privilégié. Elle subit de bien plus grands outrages chez les autres nations, qui n'avaient pas reçu, comme lui, le bienfait d'une intervention directe du ciel, et qui n'avaient, pour se conduire, que le sentiment intérieur qui était oblitéré, et l'enseignement de la famille qui l'était également.

Aussi la loi morale ne conservait plus dans le monde que des débris d'elle-même. Les plus simples et les plus impérieuses pres-

criptions de justice et de charité étaient méconnues. On ne soupçonnait ni la liberté de l'individu ne relevant que de ses actes, ni l'égalité fondée sur la communauté d'origine et de destinée, ni la fraternité avec l'assistance mutuelle. La force, l'égoïsme, la sensualité avaient prévalu. S. Paul accuse les Romains, ces fiers Romains, d'avoir perdu le sens moral et de s'être livrés aux plus basses passions d'ignominie. La civilisation matérielle était brillante, mais elle s'abîmait dans la corruption, comme un magnifique navire chargé de richesses qui s'engloutirait dans les flots.

C'est alors que le Fils de Dieu s'est montré comme une grande lumière au sein d'une nuit ténébreuse. Il répare les tables brisées du Décalogue, les purifie de tous les abus qui s'y sont introduits ; il les proclame pour tout l'univers, et non plus seulement pour le peuple juif ; il leur donne, en les observant lui-même, une autorité supérieure, une majestueuse consécration, et il communique à ses disciples, pour qu'ils y soient fidèles, une vertu puissante.

Elle est manifeste maintenant la volonté de Dieu que nous devons faire : c'est l'Evangile, c'est sa morale, ce sont ses commandements qui embrassent tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions. Ce n'est pas une loi nouvelle ; comme la vérité qui ne change pas, elle est la pensée de Dieu, elle date de l'éternité. Elle fut incrustée d'abord dans le cœur de l'homme, mise plus tard sous ses yeux, ensuite et enfin restaurée, purifiée de toutes les scories que les passions y avaient mêlées, et élevée à plus de beauté et plus de perfection. Faire la volonté de Dieu, c'est donc se conformer en tout point à ce que l'Evangile prescrit à tous et à chacun.

L'apôtre S. Jacques dit que la loi est un miroir auquel il faut demander la valeur de nos actions. Certes, nous nous servons assez de cet instrument pour que nous sachions quel en est l'usage. Bien souvent, trop souvent peut-être, nous l'interrogeons sur l'arrangement de notre tête, sur la pureté de notre visage, sur la disposition de nos vêtements, sur l'ordonnance de toute notre personne ; nous lui demandons ce que nous devons penser de nous sous ces divers rapports ; et il nous le dit. Eh bien ! plaçons-nous avec le même intérêt, le même soin, devant le miroir moral ; demandons-lui ce qu'il pense de notre conduite, de nos relations, de nos entretiens, de nos parures, de nos liaisons, de nos plaisirs, de nos fêtes. Sa réponse, en tout et pour tout, est-elle une approbation ? Nous dit-il que dans notre conduite, nous portons les belles étoffes des vertus chrétiennes ? que nos diverses actions sont autant de pierres précieuses qui nous couvrent ? et que tout ce qui est vrai, comme parle l'apôtre S. Paul, tout ce qui est sincère,

tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne renommée, tout ce qui est louable dans le régime des mœurs, couronne notre vie d'un riche diadème? En un mot, comme dit le même Apôtre, sommes-nous revêtus de N.-S. J.-C.? Qu'avons-nous fait de ce vêtement? que nous en reste-t-il? l'avons-nous conservé sans déchirure et sans souillure?

Pour connaître à ce sujet le jugement du divin miroir de la loi, de la volonté de Dieu, donnons un coup d'œil rapide à quelques-unes de ses principales obligations.

III. — C'est à l'homme comme individu, comme famille, comme société, que la volonté de Dieu signifie dans l'Evangile ses commandements. Analysons-les successivement.

La volonté de Dieu commande à tout homme l'estime et l'amour du devoir par dessus toutes choses, la dignité de la vie, la culture de l'esprit, la domination des appétits sensuels, la modération dans les plaisirs toujours légitimes d'ailleurs, l'empire sur lui-même, le triomphe des nobles sentiments, le détachement raisonnable des biens de l'existence présente et l'aspiration vers ceux de l'existence future; enfin, une occupation honnête qui applique et utilise les diverses forces de sa nature.

L'apôtre S. Paul condamnait, on peut dire à la mort, ceux qui de son temps vivaient sans occupation sérieuse et profitable. Si quelqu'un ne veut pas travailler, disait-il, qu'il soit privé de nourriture! Il serait grand le nombre des désœuvrés qui auraient à subir ce supplice, si la grave parole du Docteur des nations était prise à la lettre. Qu'ils vivent ces êtres étranges, mais qu'ils soient flétris par l'opinion. Ne viendra-t-elle donc jamais l'époque où les mœurs publique feront justice du désœuvrement, qui ne sera plus envié comme aujourd'hui, mais chargé de honte, honni et obligé de se cacher au mépris général?

Ces superbes oisifs, semblables aux idoles du paganisme auxquelles il fallait livrer des victimes humaines, et qui en consomment tant, oui tant; qui font par leur paresse plus de mal, que par leurs écrits, les propagateurs de doctrines malsaines; qui poussent à désertir les honorables produits du travail pour les honteux bénéfices du désordre, et qui frappent la société d'une plaie morale dont on ne peut pas dire, comme celle de l'argent, qu'elle n'est pas mortelle. Quelques-uns de ces oisifs n'ont pas cru se dégrader en se donnant des noms d'une signification hideuse.

Ce n'est pas le respect, mais la vénération, que Dieu impose à

l'homme pour la famille. Elle doit être formée essentiellement par l'estime et par l'affection, bien plus que par les calculs matériels. Ces deux sentiments, après l'avoir formée, doivent la conserver en se maintenant dans toute leur intégrité. Le principe de la famille, c'est l'unité ; aussi bien vous voyez au commencement des choses un seul homme et une seule femme. Dieu n'en crée pas plusieurs, afin que l'unité dans les éléments de la famille soit reconnue et fortement établie. C'est sous l'empire de cette belle unité, que dans la famille le père est le roi, la femme l'ange, le fils le rayon, la jeune fille le parfum, le serviteur un autre enfant. Alors pour tous et entre tous, il y a comme un flux et un reflux d'affection vive et continue qui se donne et se rend. Malheur à la séduction et à la faiblesse qui oseraient troubler cet ordre et briser cette magnifique harmonie ! La famille est la source de tout bien pour l'individu et pour la société. La beauté et le bonheur de la famille font le bonheur et la beauté de la société, qui n'est que l'agrégation d'un certain nombre de familles, comme la famille est l'agrégation d'un certain nombre d'individus.

Mais qu'est-ce que la volonté de Dieu ordonne pour la société ? Une soumission de respect et d'amour au pouvoir qui est son premier besoin, qui maintient en elle l'équilibre entre les intérêts divers et trop souvent opposés, qui s'immole sans relâche au bien général, qui défend le droit, qui protège le labeur, qui soulage l'infortune, qui distingue l'honnêteté et qui honore la probité, qui s'entoure de la considération de l'une et de l'autre, qui les glorifie par la confiance qu'il leur témoigne, qui tient éloignées de sa personne les malversations de tous genres, et qui se fait bénir par acclamations en montrant son amour de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien.

Quand à l'union qui doit exister entre tous les hommes, entre toutes les familles, entre toutes les nations, la volonté de Dieu la commande. Elle doit se faire et s'entretenir par la circulation de la charité dans le corps social dont elle assure le bien-être, de même que c'est par le sang que la vie circule dans le corps humain et y entretient la vigueur et la santé. Nul devoir n'est autant prescrit par l'Evangile que cette charité. Dans ma société, déclare Notre-Seigneur, dans le monde que je suis venu régénérer, ce n'est ni la fortune, ni l'autorité, ni la science qui aura la première place, mais la charité. Ce qui a fait établir par S. Augustin cette hiérarchie des grandeurs respectives de la matière, de l'esprit et du cœur. « Il y a, dit-il, le monde qu'on peut appeler inférieur, c'est le monde de la fortune ; au-dessus de lui se trouve le monde de la

science ; et il y a dominant ces deux mondes, et de bien haut, celui du dévouement. » Entendez le Sauveur près d'aller à la mort : O mon Père ! c'est pour les hommes que je me dévoue, qu'ils soient dévoués les uns aux autres, qu'ils soient un les uns avec les autres, comme je suis un avec vous ; qu'ils soient consommés en l'unité !

L'unité en tout et partout. Dans l'individu, par le règne de l'esprit sur la matière ; dans la famille, par l'union de tous les membres qui la composent ; dans chaque pays, par l'holocauste personnel et libre du pouvoir, et par l'affectueuse reconnaissance des sujets ; dans le monde entier, par les actes de cette même charité entre tous les peuples. Elle assure le règne de la justice, elle est plus grande qu'elle ; aussi bien, le but de la justice c'est souvent elle-même : le but de la charité, c'est toujours le prochain ; la première respecte le droit du semblable : la seconde lui prodigue du sien.

Ah ! si l'obéissance que la charité réclame lui était accordée, la plupart des maux qui désolent l'humanité disparaîtraient. D'où viennent-ils ? De la jalousie, de la cupidité, de l'orgueil, de la haine, de l'envie. Or, toutes ces basses passions, la charité les proscriit. Oui, si les individus, si les familles, si les nations s'aimaient réciproquement, la terre ne serait plus, ou presque plus, une terre de douleurs ; il n'en resterait que ce qui vient directement de Dieu pour la punition de la faute originelle ; mais cette mesure de souffrance, qu'est-elle en comparaison de celle que les hommes se versent à l'envi dans le sein les uns des autres ?

Cependant nous devons être grands dans la souffrance, la supporter courageusement ; qu'elle nous soit envoyée de Dieu ou qu'il la permette, il faut l'accepter ; la subir ne serait pas assez ; l'aimer c'est de l'héroïsme : il ne nous est pas ordonné. Mais se soumettre à la souffrance ne pas défaillir sous son poids, le porter avec l'énergie de l'homme que l'univers, tombant en ruine, ne saurait abattre : voilà le devoir, voilà la volonté de Dieu, voilà l'exemple de notre divin Sauveur. Mon Père, que le calice d'amertume passe loin de moi ; cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne.

A l'exemple de Notre-Seigneur, une mère affligée disait à sa fille, affligée comme elle : « Ce que Dieu fait est bien fait. » Elles vivaient dans un humble réduit, une lampe les éclairait à peine, les images du Christ et de la Vierge étaient attachées au mur. Un soir, la jeune fille dit à la vieille femme : « Ma mère, vous n'avez pas toujours été dans ce dénûment ? » La mère répondit : « Ce que

Dieu fait est bien fait. Quand je perdis votre père, l'avenir me parut bien sombre. Où trouver du pain ? où trouver un abri ? Cependant nous en avons. Il est vrai que c'est péniblement, par un dur travail ; mais tous les hommes n'ont-ils pas été condamnés à travailler ? Ce que Dieu fait est bien fait ! » Puis elle ajouta : « Dieu vous a donnée à moi ma fille : de quoi me plaindrai-je ? » A ces mots la jeune fille se jeta sur le sein de sa mère. Elles pleurèrent.

Notre Père qui êtes aux cieux, ce que vous faites est bien fait. Qu'en tous temps, en tout lieux, et pour toutes choses, nous accomplissions votre volonté. Que nos pensées, nos sentiments, nos actions, s'y montrent continuellement fidèles. Qu'en chacune de ses actions vous voyiez réalisé ce que vous attendez de nous. Que toutes nos journées vous apparaissent, par notre soumission parfaite à vos ordres, avec la splendeur du firmament lorsque sa sérénité n'est altérée par aucun nuage. Que nous fassions votre volonté, notre Père, comme elle est faite au ciel, avec le même zèle, le même empressement et le même amour. Elle est pour les élus le fleuve de vie où ils boivent toujours, et toujours, la félicité. Nous devrions étancher ici-bas notre soif à ce même fleuve ; aussi bien votre volonté est la même dans le temps et dans l'éternité pour l'homme. Mais ne vous voyant pas comme vous voient les bienheureux, nous nous laissons abuser ; et au lieu d'étancher notre soif à la source d'eau vive par la pratique de votre volonté, nous préférons la nôtre, et nous sommes comparables, dit le Prophète, à des aveugles qui quittent la fontaine abondante, limpide, délicieuse, pour des citernes qui sont desséchées, ou qui n'ont que des eaux fangeuses. Revenus de ces égarements, nous ne boirons plus qu'à la fontaine unique et certaine de vie et de bonheur, qui est votre volonté. Oh ! qu'elle soit faite sur la terre comme au ciel, notre Père qui êtes aux cieux ! Amen.

V

LE PAIN QUOTIDIEN

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Sire. — Faire la volonté de Dieu, c'est évidemment le devoir de l'homme, et par conséquent son intérêt. Aussi bien, devoir et intérêt, c'est la même chose sous des termes différents.

Dès qu'il sortit du néant, l'homme eut la connaissance de la volonté de Dieu ; elle lui fut notifiée par son cœur, où elle était inscrite. Il ne tarda pas à l'altérer en la violent. Dieu, plus tard, la lui mit visible sous les yeux avec les tables du Décalogue.

Les altérations de la volonté de Dieu, loin de cesser, se multiplièrent. Elles furent nombreuses et graves principalement chez les peuples idolâtres. Le Fils de Dieu l'a restaurée, en la purifiant de tous les abus que les passions y avaient introduits ; et, après l'avoir perfectionnée, il la promulgua pour tous les temps et pour tous les lieux.

Elle est formulée dans le S. Evangile, avec les diverses obligations qui lient l'homme comme individu, comme famille, comme société. S'il peut violer la volonté de Dieu, il ne saurait le faire impunément. La première fois qu'il le fit, il rencontra la souffrance, et sa condition, qui était celle d'un bonheur commencé sans mélange de douleur, se changea en une complication de tourments et de besoins. Pour être pourvu des ressources qu'exige cette situation, il faut que nous nous adressions à Dieu et que nous lui disions : Donnez-nous le pain de chaque jour.

Cette demande va faire le sujet de ce discours. L'ordre que nous y suivrons se présente de lui-même. En effet, nous avons deux substances, l'âme et le corps, et dès lors nous avons deux vies, celle du corps et celle de l'âme ; chacune de ces vies à ses nécessités particulières. Nous allons considérer les unes et les autres. Commençons par celles du corps.

I. — Dans la considération des nécessités de notre existence temporelle, nous avons trois choses à examiner. Premièrement, ces nécessités ; secondement, les moyens d'y faire face que Dieu met à notre disposition ; troisièmement enfin, les raisons pour lesquelles, dans la demande de ces moyens, nous n'exprimons que la nécessité du pain.

Nous sommes, pour le corps, sous la tyrannie ou l'empire de nécessités nombreuses et pressantes. Il y a celle du pain pour le nourrir, du vêtement pour le couvrir, du lieu où reposer sa tête ; il y a celle de sa défense contre les duretés de la température ; il y a celle des ressources dans les infirmités et les maladies, qui sont si fréquentes, et qui causent, le plus ordinairement, de cruelles douleurs.

Qui pourrait dire les peines, les chagrins, les afflictions, les gémissements, les plaintes de l'homme en proie aux nécessités de l'existence corporelle, lorsqu'il n'a pas et qu'il ne sait où trouver

les moyens d'y satisfaire ? L'anxiété l'étreint, le paralyse, le dévore ; il calcule, au milieu d'un foyer de brûlantes appréhensions, la profondeur de sa misère ; en vain il regarde d'où lui viendra la délivrance de cette rigueur extrême ; les plus noires, les plus sombres pensées l'assaillent ; il se demande pourquoi, sans qu'il ait de reproches à se faire, il se trouve dépourvu, et sa famille avec lui, de ce que réclame de plus indispensable leur existence. Ces horribles angoisses, il n'y a que ceux qui les ont éprouvées qui seraient capables de les exprimer, de les décrire. Elles sont bien naturelles, et il n'est que trop à craindre qu'elles cessent ordinairement d'être chrétiennes en cessant d'avoir confiance en la bonté divine, à laquelle Notre-Seigneur nous exhorte de recourir. Mettez, nous dit-il, toutes vos inquiétudes au sein du Père que vous avez dans le ciel ; il sait ce qui vous est nécessaire ; il vous dispensera, pourvu que vous cherchiez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Jamais on a ouï dire que l'homme juste ait manqué de son pain quotidien. Mais cette fidélité gardée, cette justice pratiquée, ce royaume de Dieu cherché, tout cela n'est que trop négligé ; et, à cause de cette négligence, le dénûment a presque toujours perdu le droit de se plaindre.

Cependant, quels moyens recevons-nous de Dieu pour fournir aux nécessités de l'existence corporelle ? Ces moyens sont au nombre de trois principaux : la fortune, le travail et la charité. Il est des hommes qui possèdent, dans des richesses plus ou moins abondantes, de quoi satisfaire, et bien au delà, d'abord aux nécessités, et ensuite aux commodités de leur existence. Ces richesses, ils les tiennent de leurs familles qui les leur ont laissées ; ou bien il les ont amassées par leur propre activité. D'autres hommes trouvent les ressources de leur vie matérielle dans les emplois publics, par la juste rémunération des sacrifices qu'ils font de leur temps, de leur capacité, de leur personne, aux intérêts du pays. Il est des hommes, et c'est le grand nombre, qui ne peuvent vivre matériellement que par un travail continuel, difficile pour les uns, facile pour les autres, fécond pour ceux-ci, stérile pour ceux-là : pour tous, d'une grande exigence d'efforts persévérants avec peu de repos. A quelles réflexions ne porte pas ce travail, quand on le considère en ses diverses parties ! C'est une fournaise ardente d'où sortent sans cesse des plaintes sur les infimes résultats d'une immolation de soi-même sans mesure, et presque sans fin ; où beaucoup d'existences s'étiolent par l'excès de la fatigue, et ne vivent pas le temps qu'elles devraient vivre ; où des vertus s'obscurcissent, se perdent, tantôt par les promesses, tantôt par les menaces d'influences dia-

boliques, et où l'enfant, sans la protection de la loi, serait dévoré par la cupidité.

Mais il est des hommes plus à plaindre encore au sujet des nécessités de la vie matérielle. Ils n'ont ni fortune, ni emploi qui leur en assure la satisfaction, incapables d'ailleurs de tout travail parce qu'ils sont faibles, infirmes, ou encore parce que l'occasion ne leur en est pas offerte. Ils périraient infailliblement sous les étreintes de la faim, s'ils ne recevaient le bienfait de l'assistance d'autrui. La charité, voilà quelle est la providence de ces infortunés. Le plus ordinairement, il faut qu'ils aillent la solliciter. Quelquefois elle vient d'elle-même à leur misère, dans la recherche qu'elle fait de tous les malheurs pour les soulager.

Indispensable autant que belle, la communion de la fortune et de l'indigence par la charité ! Toujours cette communion de ces deux états si différents l'un de l'autre devra subsister. Notre-Seigneur l'a dit : Vous aurez toujours des pauvres parmi vous ; et ce que l'on a tenté pour démentir sa parole, n'a servi qu'à la glorifier. Toutefois, saisissons-en bien le sens, et nous aurons la réponse à ce qui pourrait être allégué contre elle. Il importe de distinguer la misère et la pauvreté. Notre-Seigneur condamne l'une et veut l'autre. Qu'est-ce que la misère ? C'est le besoin qui n'est pas secouru. Qu'est-ce que la pauvreté ? C'est le besoin qui est assisté. Notre adorable Maître défend que parmi les hommes, qui sont frères avec lui et frères entre eux, il y ait un seul misérable. Quant au pauvre, comme il porte le poids de la faute originelle, il subsistera toujours, parce que toujours subsisteront les suites malheureuses et diverses de cette faute. Il y aura toujours à secourir des vieillards, des infirmes, des veuves, des orphelins, des blessés ; ils sont la famille de la charité et font sa gloire. Combien cette fraternelle assistance ravit d'admiration, lorsqu'on la voit passionnée de compassion, et se dévouant jusqu'à l'héroïsme à toutes les infortunes.

Mais pourquoi, dans la demande que nous adressons à Dieu pour les besoins de notre existence corporelle, n'exprimons-nous que la nécessité du pain ? Pour deux raisons : la première pour nous dire que la vie est courte, que sa durée est comparable à celle d'un jour, comme parle l'apôtre S. Paul, et que le souci du lendemain est déplacé, bien que la prévoyance nous soit commandée, mais la prévoyance libre d'inquiétudes et pleine de modération en ses désirs ; pour nous apprendre que nous ne sommes pas à demeure plus fixe sur la terre, lorsque nous possédons de nombreuses pièces d'or et d'argent, et que notre nom est porté par de vastes

domaines, par de magnifiques châteaux ; pour nous rappeler enfin que ces choses passent comme une apparence, encore qu'elles soient des réalités, qu'il faut en user comme n'en usant pas, comme l'exilé use des lieux où il est relégué, comme l'étranger use du pays qu'il traverse, comme le voyageur use des hôtelleries où il s'arrête un instant.

La seconde raison pour laquelle nous n'exposons pas la nécessité du pain, c'est de nous donner la leçon de réduire, autant que possible, les besoins toujours trop nombreux de l'existence matérielle, de ne pas céder aux exigences déréglées de la nature qui ne dit jamais que c'est assez pour le luxe des parures, pour la somptuosité des habitations, pour la recherche de la nourriture, pour la durée du sommeil ; en un mot, pour le contentement des appétits sensuels, qui amollissent l'âme, qui la rendent incapable de supporter courageusement et dignement le poids des contrariétés, des mécomptes, des déceptions, des épreuves quelconques, et qui font baisser ainsi le niveau de la moralité publique. Oui, ces sensualités de tout genres altèrent la pureté, troublent la sérénité de l'atmosphère sociale, et remplissent de miasmes contagieux l'air qu'on y respire. C'est pour protester contre ces sensualités et leurs effets désastreux, que Notre-Seigneur ne nous fait exprimer que la nécessité du pain et seulement du pain de chaque jour.

Cette protestation est bien nécessaire pour le soulagement du pauvre, dont les sensualités ne s'occupent guère. Sa rencontre leur est pénible ; elles ne peuvent entendre sa plainte lorsqu'elle leur est apportée par quelque écho d'une association charitable. Elles disent que cette plainte est exagérée, mensongère, qu'elle est le cri de la fainéantise, qu'on devrait l'obliger à se taire et y employer au besoin la prison. C'est là toute leur générosité en faveur du pauvre, et c'est naturel en même temps que monstrueux. Comment voudriez-vous que les sensualités qui n'ont jamais pour elles-mêmes ni assez de temps, ni assez d'or, trouvassent quelques minutes et quelques centimes pour le pauvre ? C'est leur demander l'impossible. Elles s'amuse, ruinent leur famille ou celle des autres, entassent dettes sur dettes, s'irritent quand on leur en demande le payement, et ne l'accordent qu'à des obsessions réitérées. Vous avez ainsi l'explication du mystère qui se rencontre fréquemment dans la pratique de la charité. Comment se fait-il que la grande fortune ne donne pas du tout à l'indigence, ou donne peu et mal, avec humeur et récrimination ? et qu'au contraire la fortune médiocre et même le simple travail donne volontiers, beaucoup, toujours avec bonne grâce, quelquefois remerciant de la demande

qu'on lui a faite, s'excusant de ne pas y répondre plus largement ? La sensualité n'économise jamais, elle est prodigue pour tout ce qui la concerne et d'une avarice impitoyable pour tout ce qui ne la concerne pas. Les sentiments et les habitudes de la médiocrité sont tout à fait différents.

Notre Père, donnez-nous le pain de chaque jour : donnez-le au riche, qu'il ne soit jamais déçu en la certitude, qui le réjouit, de l'avoir toujours ; donnez-le au pauvre, qu'il ne lui coûte ni trop de sollicitations, ni trop d'humiliations ; donnez-le à l'ouvrier, que le travail ne manque jamais à ses bras, ni ses bras au travail ; donnez-le au vieillard infirme, à la veuve, à l'orphelin ; donnez plus de pain où il y a plus de besoins ; donnez plus de force à qui doit supporter plus de fatigue ; plus de courage à qui doit braver plus de périls ; donnez à tous vos enfants, qui sont nos frères, les ressources de l'existence dans la mesure où elle les réclame ; qu'il ne s'en trouve pas un seul n'ayant pour se couvrir que des haillons, pour se sustenter qu'une nourriture insuffisante et mauvaise, pour habiter qu'un réduit malsain, privé d'air et de lumière. Donnez aux conducteurs de vos peuples de salutaires inspirations, qui leur fassent concevoir, et établir de plus en plus un juste rapport, une raisonnable équation entre la peine et le gain, entre le gain et la nécessité, entre le temps que le travail consomme et le temps que l'instruction réclame !

Considérons maintenant les nécessités de l'existence de l'âme.

II — Au sujet des nécessités de l'âme, il faut considérer quel est son pain ; qu'il lui est donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de quelle manière il le lui donne.

Quel est le pain de l'âme ? Il est de même nature qu'elle. Ce n'est pas un pain grossier, mais un pain immatériel. Aussi bien l'âme est intelligence, sensibilité, et activité : en d'autres termes elle est puissance de connaître, puissance d'aimer, puissance d'agir. Mais l'objet de cette connaissance, de cet amour, de cette activité, c'est sans aucun doute la vérité : de même que l'œil, faculté de voir ; l'oreille, faculté d'entendre ; le toucher, faculté de saisir la matière, ont pour objet le vrai dans l'ordre des sens et dans le monde des corps. Aussi, quand nous demandons le pain de l'âme, nous ne demandons pas qu'elle connaisse, qu'elle aime et qu'elle agisse, elle le fait naturellement ; mais nous demandons qu'elle connaisse, qu'elle aime, quelle opère la vérité.

Les hommes peuvent se disputer entre eux sur le fait de l'existence de la vérité, dans tel ou tel système de doctrine ; mais que

la vérité soit le pain de l'âme, ils le confessent tous. Voilà pourquoi, lorsqu'un révélateur ou un voyant se présente, ils sont avides de l'écouter comme autrefois les Athéniens à l'égard de S. Paul, et ils déclarent sans hésiter que la somme de la vérité connue est la mesure de la félicité privée et publique, le bonheur n'étant pas autre chose que la vérité mise en pratique, et le malheur, l'erreur réalisée. Pour être convaincu de ses assertions, il suffit de définir la vérité. Qu'est-elle ? La pensée de Dieu. N'est-il pas évident alors qu'elle est le principe de tout le bonheur ? Est-ce que Dieu, qui est bon, peut penser et vouloir autre chose que le bien-être de ses créatures ? Or, nous l'avons déjà dit, la pensée de Dieu, la vérité, le pain de l'âme, où se trouve-t-il ? C'est Jésus-Christ lui-même. Il l'a déclaré, et déclaré souvent : Je suis la vérité. Personne avant lui, ni depuis, n'a osé s'attribuer une pareille grandeur.

Des hommes se sont rencontrés et il s'en rencontre qui se disaient et qui se disent les organes de la vérité. Mais il n'y a que Jésus-Christ qui ait dit au monde : Je suis la vérité. Certes, il n'a pas donné cette affirmation sans la soutenir par des preuves irréfragables, par la sublimité de sa doctrine, par la beauté de sa morale, par la splendeur de ses vertus, par l'élévation de son caractère, par la grandeur de sa vie et de sa mort, où tout est merveilleux, d'un modèle autant impossible qu'inconnu à la terre, et par l'éclat de ses prodiges. N'en rappelons qu'un seul en ce moment, la conquête du monde et le maintien de cette conquête. Qui oserait le nier ? le monde n'appartient à personne, ou il appartient au Christ pour la croyance et pour la morale. Ceux-mêmes, qui n'avoueraient pas qu'ils relèvent de lui sous ce double rapport, en relèvent pourtant ; aussi bien, ce qu'ils disent de raisonnable et ce qu'ils font de vertueux, ils l'ont reçu de son école ; d'abord par les leçons de leur mère chrétienne et ensuite par les enseignements de l'Eglise. Jésus-Christ est pour ainsi dire la moëlle de leur âme dans ce qu'elle pense et fait de bien. Toute la végétation morale vient de lui.

Fouillez dans l'action bonne que vous voudrez, vous y trouverez au fond, comme principe et auteur, l'adorable Maître. Il est dans le triomphe de l'esprit sur la chair ; il est dans le respect du droit d'autrui lorsqu'on pourrait le violer avec avantage et impunément ; il est dans la modestie qui voile ses mérites au lieu de les étaler par ostentation ; il est dans la pitié pour toutes les souffrances, dans l'immolation de soi-même au prochain ; il est dans le cœur de la jeune fille qui quitte sa famille, qui sacrifie son bien-être présent et son bien-être à venir, et qui dans une école, dans

un hôpital, dans un refuge, s'enchaîne à l'enfant pour l'instruire, à l'indigent pour le secourir, au vieillard pour le consoler, au blessé pour le soigner, au malade pour le soulager, au moribond pour l'assister, au mort pour l'ensevelir. Jésus-Christ est dans le cœur de cette autre jeune fille enfermée au sein d'un cloître, où elle prie, où elle se mortifie, où elle s'immole à la place et au profit de tant d'aveugles qui ne cessent de multiplier leurs désordres sans songer à l'expiation d'un seul. Gardons-nous de condamner ce dévouement; il détourne de dessus la tête des coupables les coups de la justice de Dieu, qu'ils n'irritent que trop par une vie sans règle et sans retenue.

Oui, Notre-Seigneur est le pain de l'âme; il le disait en même temps qu'il se déclarait la vérité. Voici sa parole : « *Ego sum panis* : Je suis le pain. Celui qui vient à moi, n'aura jamais faim. » Il est la nourriture des intelligences et des consciences, qui n'ont rien en dehors de lui pour se sustenter; elles demeurent alors la proie de la négation et du doute; mais tout cela c'est absence de nourriture. Est-ce que l'âme peut vivre de la négation qui n'est rien, et du doute qui est moins qu'une apparence? Encore une fois, il n'y a pour l'âme d'autre pain que Notre-Seigneur. Il ne s'est pas proposé de nourrir l'homme des faits du monde matériel qu'il a laissé à ses investigations, ne lui révélant que ce qu'il jugeait bon de lui en manifester. Mais il lui a donné le pain dont il avait besoin par dessus tout et avant tout : la connaissance de lui-même, de sa nature, de son origine, de sa destinée présente et future, de tout ce qui lui importait de savoir, de tout ce qui devait l'éclairer, le gouverner, et par conséquent le faire vivre.

Or, ce pain, cette vérité, cette pensée de Dieu, Notre-Seigneur le donne à l'homme soit par des intermédiaires, soit directement. Plaçons tout de suite la question sous une vue générale. Depuis la création de l'homme, la table de la vérité a été dressée devant lui; cette table est devenue vaste comme le monde, permanente comme la durée; le service y fut fait d'abord par Dieu lui-même, ensuite par les Anges, par les Patriarches, par les Prophètes, et enfin par le Verbe éternel, qui se rendit visible en unissant sa nature à la nôtre dans son adorable personne. A toutes les époques jusqu'à sa venue, il a donné à l'homme le pain de la vérité; depuis son Ascension au ciel, il le lui donne par le ministère sacerdotal qu'il s'est choisi comme son instrument, qu'il préserve de l'erreur, et qui, partout où il parle, s'empresse d'élever le temple de la prière, l'école de l'instruction et l'hospice du soulagement.

Sur cette table, pour la nourriture intellectuelle et morale de

l'homme, se trouvent servis les saintes Ecritures, les oracles de l'Eglise, les ouvrages de tous les docteurs qui reçoivent, et de ceux qui peuvent recevoir encore d'abondantes lumières pour l'interprétation des choses sacrées et divines. Les âmes qui se nourrissent à cette table gardent leur santé, à plus forte raison leur vie, au milieu de tant d'occasions de perdre l'une et l'autre. Elles ne sont ni malades, ni infirmes ; d'ailleurs elles se délivrent vite de toutes les atteintes qu'elles pourraient recevoir dans leur constitution ; sa vigueur rend facile et prompte leur guérison. Les âmes, au contraire, qui ne se nourrissent pas à la table de notre Sauveur, ont cessé de vivre depuis longtemps. Ce n'est pas seulement la défaillance qui les accable, mais l'extinction de toute vie morale ; elles ne sont pas malades seulement, elles sont mortes.

Elevons-nous de cette table à une table plus auguste ; élevons-nous de la parole de Notre-Seigneur, distribuée par ses ministres, à sa personne elle-même, qu'ils ont la fonction de dispenser à l'homme. L'époque annuelle est venue pour lui de recevoir cet aliment sacré, source immense de la vie spirituelle, sacrement ineffable, union substantielle et prodigieuse de Dieu avec sa créature. Si devant ce mystère la raison de l'homme se trouble quelquefois, elle a pour se rassurer le mystère lui-même. Etant inconcevable, c'est bien la preuve sans réplique qu'il n'est pas une œuvre de la pensée humaine. Est-ce que l'homme sait formuler ce qu'il ne conçoit pas, ce qu'il ne comprend pas ? Il peut et il doit l'accepter de Dieu : mais l'inventer, c'est au dessus de ses forces.

Notre-Seigneur nous donne de plus le pain de l'âme au dedans de nous-mêmes, directement et sans intermédiaire. Rappelez-vous cet instant où la vue d'un grand spectacle de la nature, de la mer avec son étendue, de la terre avec le luxe de sa végétation, du firmament avec ses corps lumineux, vous causait de vives et solennelles émotions ; vous montiez à travers ces merveilles comme par des degrés jusqu'au trône de la souveraine puissance, de la souveraine sagesse, de la souveraine bonté, pour la glorifier : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où la lecture du saint Evangile vous faisait éprouver des ravissement d'admiration pour le Sauveur Jésus ; vous disiez : Quel empire sur ses passions, quelle bonté pour les petits, quelle indulgence pour les faibles, quelle miséricorde pour les pécheurs, quelle beauté dans toute sa vie, quelle grandeur dans sa mort : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cet instant où, désireux de connaître de quels éléments ce Fils de Dieu, fils de l'homme, avait formé son Eglise,

vous le voyiez appeler à lui de pauvres pêcheurs sans instruction, sans crédit, les placer à la tête de cette société, leur en confier l'établissement dans le monde dont il leur enjoit la conquête ; vous disiez : Mais ces choix, pour une entreprise de cette souveraine importance et de cette difficulté souveraine, sont inconcevables, et ne peuvent être le fait que de la folie ou de la sagesse suprême ; or, la folie ici est-elle admissible ? Non, non. C'est donc la sagesse suprême qui opère en cette extraordinaire rencontre : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet autre instant où, dans le besoin de vous rendre compte du travail des Apôtres, après avoir assisté au partage qu'ils se font du monde pour le gagner à Jésus-Christ, les voyant aller les uns au nord, les autres au midi, ceux-ci à l'orient, ceux-là à l'occident, portant avec aisance, sans en être écrasés ou seulement fatigués, le grand dessein de changer les nations du tout au tout pour la religion, la morale, les lois civiles et politiques, ne craignant ni la violence des tyrans, ni les discours des rhéteurs, recueillant par milliers des assentiments à ce qu'ils annoncent malgré ce qui s'y trouve de mystérieux pour l'esprit et de sévère pour le cœur, vous disiez : Jamais, non jamais ce succès ne se comprendra sans l'intervention de la puissance infinie : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cet instant où, accablé sous le poids des vanités humaines, vanités de fêtes, vanités des plaisirs, vanités de spectacles, vanités de jouissances éclatantes de pompe, bruyantes de mouvement, enivrantes d'agitation, vous disiez : Quelle misère, quelle pauvreté, quel vide que tout cela ! comme on s'y sent abaissé, diminué, amoindri sur tous les rapports ! pour s'y mêler il faut bien y être condamné par les servitudes de sa position : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où, par l'effet d'une belle action, parfaite de désintéressement, pleine de dangers réels, mais bien utile au malade et au captif pour les consoler, pour ranimer leur courage, vous étiez heureux ; il y avait au dedans de vous-même, des voix qui vous louaient, c'était une fête véritable et comme un avant-goût du Paradis : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où, trappé dans vos affections soit de parenté soit d'amitié, ayant sous les yeux une dépouille froide, qui ne répondait ni à votre parole, ni à vos larmes, ni à vos sanglots, vous disiez : Il ne se peut pas que la coupe de nos relations soit brisée pour toujours, la bonté de Dieu s'y oppose ; plus tard, dans une vie meilleure, nous boirons à cette même coupe et nous y boirons ensemble la félicité divine : alors Dieu donnait le pain à votre âme !

Rappelez-vous cette heure où, sous l'attrait d'une influence satanique attachée à votre perte morale dont elle s'était fait la promesse, vous avanciez lentement, mais toujours dans la voie de la perdition ; un coup de tonnerre retentit dans votre conscience, un sinistre éclair y brille ; à sa lueur, le gouffre duquel vous approchiez, vous apparaît sombre, profond, ténébreux ; l'effroi vous saisit ; vous vous hâtez de retourner en arrière : Jamais, jamais ! disiez-vous, plutôt la mort que le déshonneur : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cet instant où les chaînes des passions vous accablaient, vous gémissiez de ne pouvoir les rompre, vous déploriez votre esclavage, vous vous reprochiez la lâcheté de consommer un temps précieux à des entretiens sans nom possible, et où vous appeliez votre délivrance avec plus d'ardeur que le prisonnier la sienne au fond de son cachot : alors Dieu donnait le pain à votre âme ! Rappelez-vous cette heure bénie où, sortant enfin de cette honteuse misère, remontant tous les degrés que vous aviez descendus sous la tyrannie des appétits mauvais, vous retirant d'entre les morts, vous sentiez en vous la dignité recouvrée, l'opprobre des scandales fini, et finie aussi la pratique du mensonge, de la dissimulation, de l'hypocrisie ; vous vous écoutiez sans entendre de reproches, vous vous regardiez sans avoir sujet de rougir, vous respiriez librement un air pur et lumineux : alors, oh ! alors, Dieu donnait le pain à votre âme !

Notre Père qui êtes aux cieux, nous vous avons demandé le pain du corps ; celui de l'âme nous est encore plus nécessaire ; aussi bien, le pain du corps c'est pour le temps que nous traversons rapidement, et le pain de l'âme c'est pour l'éternité où nous serons à jamais fixés. Ce pain de l'âme, vous nous le fournissez avec abondance dans vos saintes Ecritures, et dans les enseignements de votre Eglise. C'est chaque jour au moins qu'il nous importe de le prendre par la lecture et la réflexion. Nos forces spirituelles et morales qu'il répare, diminuent si vite au milieu des nombreuses occasions qui se présentent pour nous de les dépenser ! Les attaques qui assaillent au dedans et au dehors notre fidélité à la pratique de vos lois, sont incessantes. Pour que notre âme y résiste, il faut qu'elle se fortifie en se nourrissant de son pain qui est la vérité ; faites-nous en sentir le besoin, que nous en soyons affamés, afin qu'il nous soit impossible de nous en priver, et que la nécessité d'y recourir ne cesse de nous presser.

Si nous n'éprouvions pas ce besoin, si nous ne ressentions pas cette faim, et, dès lors, si nous ne nourrissions pas notre âme avec votre sainte parole, soit lue, soit entendue, ah ! que votre miséri-

corde, par des impressions soudaines et vives, par des clartés lumineuses et subites, agisse sur nous, qu'elle nous saisisse, qu'elle nous pénètre, qu'elle nous entraîne à vous aimer et à vous servir de tout notre cœur. Alors nos triomphes sur tout ce qui tendrait à nous éloigner de vous seront continuels, ils nous rempliront de satisfactions indicibles et nous nous assurerons, avec eux, la glorieuse destinée où notre corps spiritualisé ne vivra plus de matière, et où notre âme continuera sa vie par la vérité vue dans son essence, c'est-à-dire en vous-même, nous faisant participer à la plénitude de votre félicité dans la mesure où nous pouvons en jouir. Donnez-nous notre pain quotidien, notre Père qui êtes aux cieux !

Amen.

VI

LE PARDON DES OFFENSES

Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Sire. — C'est par la fortune, par le travail et par la charité, que Dieu donne à l'homme en ses diverses conditions le pain de l'existence corporelle. Il lui donne le pain de l'existence intellectuelle et morale par son adorable parole consignée dans la Ste Ecriture, et par la prédication qu'en fait le ministère évangélique.

Dieu donne aussi à l'homme le pain de l'intelligence et de la conscience par des illuminations intérieures, par de secrètes inspirations par de vives impressions qui l'éclairent, le ravissent et le livrent quelquefois à de salutaires remords.

Je suis à la porte de votre cœur, dit Notre-Seigneur, je frappe : laissez-moi entrer, je ferai la cène avec vous, je vous nourrirai de vérité, et ainsi je vous donnerai la vie. Précieuse sollicitation ! Parmi nous en est-il beaucoup qui n'aient pas entendu au dedans d'eux-mêmes les coups répétés du divin Sauveur demandant son entrée dans leur cœur pour le renouveler, le transformer, lui donner le bonheur.

Si l'homme ne prenait pas le pain matériel qui lui est nécessaire son corps défaillirait, périrait, et mourrait vite. Egalement, si l'homme ne prenait pas sa nourriture spirituelle, son âme s'affai-

blirait, s'appauvrirait, et sa mort serait tout à la fois certaine et prompte.

Quand l'âme a pris son aliment qui est la vérité, ses forces morales se renouvellent, elle a de puissantes énergies pour s'établir dans le bien et s'y conserver. S'il lui arrive de le quitter, elle sent alors, plus qu'elle ne le voit, la nécessité de se repentir et d'obtenir son pardon, et alors encore elle pousse vers le ciel son cri de détresse et de confiance : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Cette demande qui suit immédiatement celle du pain, ainsi que cela devait être, sera l'objet de cet entretien dont elle nous offre elle-même la division.

Considérons d'abord que nous offensois Dieu ; secondement que, l'ayant offensé, nous devons lui demander pardon, et, troisièmement, à quelle condition absolue il nous pardonne.

I. — Nous offensois Dieu. Pour le bien comprendre, reconnaissons que l'offense est la violation d'un droit. C'est ainsi que nous nous disons offensés quand nous avons été lésés dans notre fortune, dans notre personne, dans notre honneur. Dieu a des droits sur nous, qui pourrait le contester ? Nous tenons de lui tout ce que nous possédons. Il nous a tirés du néant, il nous préserve d'y retomber, il nous a donné nos qualités de l'esprit, du cœur, celles aussi qui ornent notre front. Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de sa libéralité. Nous lui appartenons en tout et pour tout. Ce droit suprême, il s'est empressé de l'affirmer dès notre création. Aussi bien il nous a tracé les lois qui devaient régler l'emploi de nos facultés diverses. Si nous nous permettons de violer cet ordre, nous nous rendons coupables d'offense envers Dieu, nous nous constituons son égal en nous octroyant une indépendance que nous n'avons pas, et en ne voulant relever que de nous-mêmes, ce qui est le droit de Dieu seul.

N'importe, nous nous plaçons hardiment dans cette illégitime indépendance qui est un véritable désordre. Nous méconnaissions l'autorité du souverain Créateur. Massillon a dit que le premier usage de notre raison, lorsque nous en atteignons l'âge, était une violation de la loi de Dieu. Cette violation continue avec les années elle augmente avec elles, et sans retard, ou sans trop de retard, elle se conclut en habitude. Alors c'est une chaîne funeste qui lie fatalement, c'est une nouvelle concupiscence, c'est un second péché originel que l'on subit, pour les suites du moins.

Qu'est-ce à dire un second péché originel ? une seconde concu-

piscence ? Ecoutez : quand Dieu fit la défense que vous savez, à nos premiers parents, il leur dit et avec menace, que s'ils l'enfreignaient ils connaîtraient la science du bien et du mal. Que signifie cette parole ? Il est de toute évidence qu'Adam et Eve avaient théoriquement la science du bien et du mal ; sans elle ils n'auraient pas été des créatures raisonnables, et ils ne se seraient pas trouvés sous la responsabilité de leur conduite. La science qu'ils n'avaient pas et qui devait leur être funeste lorsqu'ils l'auraient acquise, c'était la science pratique du mal, cette science qui deviendrait en eux une impulsion à le pratiquer de nouveau, comme un besoin d'en réitérer les actes et les prétendues jouissances. Dans ce cas, l'imagination par les souvenirs est un miroir sous les feux radieux du soleil, elle éblouit la raison ; c'est un état, lorsqu'il n'est pas contenu, qui donne le vertige ; c'est la situation d'un homme qui descend une pente rapide, elle le domine et le précipite. De là cet axiome, qu'il y a plus loin de la vertu à un premier égarement, que d'un premier égarement à mille. C'est une semence d'une fécondité telle qu'elle se reproduit au centuple. Notre-Seigneur demandait à un pécheur qu'il rencontra, quel était son nom, il répondit : Je m'appelle Légion. Tous les esprits mauvais s'étaient successivement emparés de lui.

S. Augustin connaissait cette servitude, bien qu'il se fût gardé fidèle du côté de la terre, en étant infidèle du côté du ciel. Il ne faut pas oublier toutefois que son désordre, inexcusable sans doute, a pour lui des circonstances atténuantes : la première, c'est que le fils de Monique n'était pas encore chrétien ; et la seconde, c'est qu'il s'était égaré par le cœur, et qu'un égarement de cette nature est presque une vertu, relativement à ces odieuses pratiques des basses passions qui aiment le changement, et qui le poursuivent dans le vain espoir de se conserver avec lui toujours les mêmes. Il disait : *Sylvescebam*, expression dont nous n'avons pas l'équivalent dans notre langue. C'était comme un taillis, un fourré, une forêt qui se formait épaisse autour de lui, qui le serrait, qui l'enlaçait de toutes parts, et lui ôtait toute issue pour en sortir.

Dans la voie des faiblesses engendrant les faiblesses, la logique, qui est maîtresse en toute choses, fait avancer d'un pas rapide vers la situation désastreuse où, subjugué par l'habitude, on dit : Je ne puis pas : quel mal fais-je ? ma nature est plus puissante que ma volonté ; et où l'on ne tarde pas à se demander ce que c'est que la vertu, si ce n'est pas un préjugé, si le bien et le mal ne sont pas à peu près la même chose ; ce qui mène à dire que tout est bien, que tout est mal, et par conséquent qu'il n'y a ni bien ni mal.

Nous sommes tous pécheurs. S. Jean dit que celui qui oserait soutenir qu'il n'a pas péché, serait un menteur. Mais s'il n'est personne, dans cet auditoire, qui n'ait marché dans la voie des faiblesses humaines, grâce à Dieu, il n'est personne aussi qui s'en soit justifié au tribunal de sa raison, en déclarant toutes les actions indifférentes, sans vertu et sans malice ; seulement au tribunal de la conscience où notre condamnation est portée, nous demandons des remises, des délais, avant de nous séparer du péché. Nous voulons en obtenir le pardon, mais nous renvoyons à plus tard de le solliciter. Quelle folie que ce renvoi, puisque la servitude morale augmente à mesure qu'il se prolonge ! Cependant, voyons la nécessité de recevoir ce pardon de nos offenses envers Dieu.

II. — Quand nous avons offensé Dieu, nous nous trouvons placés inflexiblement entre le pardon à recevoir ou l'expiation à endurer. Si la sagesse de Dieu était compromise dans le cas où il n'aurait pas donné des lois à l'homme en le créant, sa sainteté se comprendrait-elle mieux dans le cas où les lois données seraient impunément violées ? Dieu peut-il abandonner au mépris, au dédain, sa souveraine autorité, et n'est-il pas nécessaire que la majesté de ses volontés soit vengée lorsqu'elle est méconnue ?

Tertullien, ce vigoureux apologiste de la foi chrétienne, qui en plaidait la cause devant les gouverneurs et les empereurs, ne demandant que la liberté pour elle, la liberté de prier et d'enseigner, faisant voir qu'on la lui devait, tant ses disciples étaient nombreux : Nous ne sommes que d'hier, disait-il, et pourtant nous remplissons vos villes et vos campagnes qui deviendraient des déserts, si nous les quittions, répondait à ceux qui se récriaient sur la justice de Dieu, de ce qu'elle trappe les violateurs de ses droits : Voudriez-vous donc un Dieu qui tînt pour actions égales l'ordre et le désordre, la bonne conduite et la mauvaise, le vice et la vertu, et sous l'empire duquel les forfaits auraient sujet d'applaudir ? Voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces manières de vivre qui consomment le temps au jeu, au sommeil, en promenades, en dissipations de tous genres, sans jamais rien faire de réellement utile ? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces pratiques d'habileté véreuse, qui entassent richesses sur richesses en bien peu de temps, qui se construisent des résidences somptueuses dont les murs suent les larmes, et gémissent les gémissements des malheureux qu'elles ont dépouillés plus ou moins secrètement, avec la perfidie d'appâts comparables à ces

machines si terribles aux imprudents qui s'en approchent trop : elles les saisissent et les broient ? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces démolitions de vieilles croyances, démolitions qui s'inquiètent peu de n'avoir aucun édifice pour remplacer celui qu'elles abattent, et qui laissent ainsi sans demeure l'esprit de l'homme, qui ne peut pas plus, et peut-être moins que son corps, s'en passer ?

Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces excès de fêtes, de jouissances, de plaisirs perpétuels, qui font naître dans ceux qui ne peuvent y participer, livrés qu'ils sont à un labeur sans fin, le désir de les avoir à leur tour, et de saisir l'occasion de se les procurer avec violence, en changeant par des moyens terribles les rôles et les existences ? Voudriez-vous donc un Dieu indifférent à ces mises où le vêtement ne remplit pas sa fonction sacrée, où du moins il la remplit à peine, où il semble même à chaque instant qu'il va cesser entièrement de la remplir ? Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces réunions, véritables saturnales, où lorsqu'on s'est mis un masque, on se croit libre de souffleter la pudeur chrétienne, avec des propos qui feraient rougir de honte si l'on n'avait pas le visage couvert ?

Voudrions-nous donc un Dieu indifférent à ces peintures lascives écrites dans des livres, au bas des feuilles journalières, et qui révèlent avec détails, souvent sans aucun blâme, les pensées et les œuvres du dérèglement ; et à ces représentations théâtrales qui seraient sans intérêt si ce dérèglement ne remplissait pas le premier rôle, s'il n'était pas l'âme de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait, de tout ce qui se laisse supposer, et où, malgré l'affirmation contraire, si la vertu triomphe c'est sous les yeux et non dans les cœurs ? Enfin, voudriez-vous un Dieu indifférent à ces maximes répandues dans le monde, qu'il n'y a que les êtres sans valeur intellectuelle qui ne soient pas engagés dans des liaisons et des commerces illicites ; un Dieu indifférent à cette plaie qui ronge les familles, la société, et que l'on ne saurait mieux comparer qu'à celle de l'Égypte, lorsque Moïse la fit dévorer par des insectes ?

Non, non, vous ne voulez pas d'un Dieu pareil ; votre raison d'homme, aussi bien que votre foi de chrétien, renverserait son trône. Un Dieu qui donne des lois, qui commande de les observer, et qui ne punit pas leurs infracteurs ! Mais c'est le Dieu statue, dont il est dit qu'il a des yeux, et qu'il ne voit pas, des oreilles, et qu'il n'entend pas, des lèvres, et qu'il ne parle pas, des pieds et des mains, et qu'il ne se meut pas ; ou plutôt c'est le Dieu passions auquel le paganisme, pour être plus à l'aise dans ses désor-

dres, avait dressé des autels. Des dieux semblables ne sont pas des dieux ; mieux valent les ténèbres et les horreurs de l'athéisme.

Mais, dites-vous, Dieu est bon. C'est vrai ; jamais, non jamais, nous ne saurons assez le proclamer ; il est bon, essentiellement bon, souverainement bon. Ecoutez S. Ambroise, disant que le pécheur donne à la miséricorde de Dieu le plus beau de ses attributs, l'occasion de se manifester. Répétons ces belles paroles, d'autant plus que le moment de la transformation annuelle des âmes est venu : le pécheur fournit à la miséricorde de Dieu le plus beau de ses attributs, l'occasion de se manifester. Mais si Dieu est bon, il est juste aussi, et sa justice ne lui est pas moins nécessaire que sa bonté : Tertullien, ce dur Africain, si profond en ses idées et si concis en son langage, nous donne une magnifique doctrine sur la bonté et la justice de Dieu, *ex suo bonus, ex nostro justus*. Dieu, dit-il, est bon de lui-même ; pour l'être, il n'a pas besoin d'une matière, extérieure, c'est son inclination naturelle ; pour être juste, il lui faut cette matière, et nous ne sommes que trop empressés à la lui fournir par nos offenses. Loin donc que sa justice soit opposée à sa bonté, bien au contraire elle la défend. Ecoutez : la bonté vous crée, elle a droit que vous lui soyez soumis ; vous ne le voulez pas, la justice intervient alors pour que vous reconnaissiez de force cette bonté que vous n'avez pas voulu reconnaître de plein gré. Ainsi, dit Bossuet, la justice fait les affaires de la bonté.

La notion de Dieu est complète dans la doctrine chrétienne ; il donne la vie à l'homme, c'est un acte de bonté ; il lui trace des règles de conduite, c'est un acte de sagesse ; il l'oblige à s'y montrer fidèle, c'est un acte de sainteté ; il le punit quand il les viole, c'est un acte de justice ; il lui offre son pardon, c'est un acte de miséricorde. N'est-il pas évident que l'homme, après s'être montré ingrat envers la bonté, s'il repousse les avances de la miséricorde ! mérite de tomber sous les coups de la justice, et puisqu'il se constitue inexcusable, il est non seulement permis, mais commandé à Dieu, par sa perfection d'être inexorable.

Ne nous jouons pas de Dieu ; prenons-y bien garde, dit l'apôtre S. Paul, il ne se laisse pas insulter à toujours ; et si pour l'avoir fait, et ne s'être pas repentí, l'on tombait entre ses mains, à quelle horrible destinée l'on se serait dévoué ! David avait commis deux grands attentats : le déshonneur domestique de l'un de ses capitaines, et le meurtre de cet officier, en ordonnant au chef de ses armées de le mettre en première ligne, à la portée de l'ennemi qui le frappa mortellement. Or, ce roi coupable ne cessait pas, et avec raison, de demander son pardon à Dieu. Seigneur, disait-il, ayez

pitié de moi selon votre immense miséricorde, et si mes iniquités sont si grandes que ce ne soit pas assez pour moi d'une miséricorde, eh bien ! ayez pitié de moi selon la multitude de vos miséricordes. Le moyen assuré d'obtenir le pardon c'est de l'accorder pour les offenses qu'on a reçues. Notre-Seigneur nous fait dire : Pardonnez-nous, comme nous pardonnons.

III. — Notre divin Sauveur dans tout l'Ancien Testament, où il est annoncé comme le Messie futur, y porte toujours le titre de pacificateur béni, de prince de la paix. A sa naissance, les Anges qui l'acclament, chantent la paix apportée aux hommes de bonne volonté. Lorsqu'il instruit ses disciples de la mission qu'ils vont avoir à remplir, il leur dit de prêcher la paix partout et toujours. Pour qu'elle soit sincère et durable, il la fonde sur la charité s'étendant jusqu'à l'amour des ennemis. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, dit-il, où est votre mérite ? si vous faites du bien à ceux qui vous font du mal, oh ! alors, vous valez, et valez beaucoup, puisque vous remportez une victoire sur vous-mêmes, et que vous dominez les instincts mauvais de votre nature. Que le soleil ne se couche jamais sur votre ressentiment. S. Pierre demande au Sauveur : Combien de fois faudra-t-il que je pardonne à mon frère ? Le Seigneur répond : Je ne vous dis pas sept fois, mais septante fois sept fois : en d'autres termes toujours. Si vous vous rappelez, au moment où vous présentez votre offrande à l'autel, que l'un de vos frères a de la haine pour vous, allez d'abord vous réconcilier avec lui. La miséricorde, voilà le sacrifice demandé avant tout autre.

Ce maître adorable a voulu par un fait, durant sa Passion, montrer que la réconciliation avec le prochain était sa volonté première, expresse, absolue. Hérode et Pilate, ces deux gouverneurs, l'un de la Galilée, l'autre de la Judée, se détestaient violemment ; la jalousie en était cause, sans aucun doute. Jésus notre Sauveur, pour avoir paru devant eux successivement, les amène à leur réconciliation mutuelle. Quand les païens émus s'écriaient, en parlant des chrétiens : Comme ils s'aiment ! ils pouvaient ajouter : Comme ils nous aiment ! S. Paul ne disait-il pas : Nous chérissons ceux qui nous haïssent, nous bénissons ceux qui nous maudissent, nous faisons du bien à ceux qui nous font du mal ? Qu'ils étaient beaux ces premiers disciples du Christ lorsqu'ils baisaient la main qui s'appropriait à les immoler ! Qu'ils étaient beaux lorsqu'ils y déposaient eux-mêmes, ou y faisaient déposer par l'un de leurs frères la preuve matérielle de leur amour pour elle !

Ce sont les passions qui divisent les hommes et les remplissent d'animosité les uns pour les autres ; c'est l'orgueil qui blesse, c'est la cupidité qui dépouille, c'est le sensualisme qui déshonore. Alors les susceptibilités légitimes et naturelles, au reste, s'émeuvent, elles s'irritent, elles s'emportent : la vengeance naît avec ses dépits, sa haine, et les serments qu'elle se fait à elle-même de ne jamais pardonner. C'est à l'égard d'un parent, d'un ancien ami qu'elle s'indigne, qu'elle se sépare, qu'elle se concentre dans une hostilité funeste à elle-même d'abord. Alors surviennent les luttes d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple ; ce sont des douleurs, des larmes, du sang ; alors les hommes ne se regardent plus comme des frères, ils cessent même d'être des créatures raisonnables, tant ils deviennent cruels et impitoyables les uns envers les autres.

Notre-Seigneur n'a cessé de condamner, par ses discours et par ses exemples, ces fureurs sauvages. Pour que la condamnation ne soit pas sans résultat, il nous montre Dieu qui intervient en faveur de la réconciliation et de la paix réciproque. Il dit à l'offensé : Vous parlez de votre droit qui a été méconnu : le mien, l'avez-vous respecté ? Votre frère vous doit, nierez-vous que vous me devez ? qu'il ne vous doive plus, et vous aurez cessé de me devoir ; pardonnez-lui, et je vous pardonne. Admirable et touchante ordonnance de la miséricorde infinie ; c'est dans le même sens que notre Sauveur, pour que l'intérêt de pitié et de secours fût assuré au pauvre, s'est mis à sa place, s'est personnifié en lui. Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le ferez, et un verre d'eau froide que vous lui donnerez en mon nom ne restera pas sans récompense.

Sans doute, il est des offenses bien cruelles : abus de la confiance la plus intime et la plus entière, ingratitude monstrueuse : non seulement elle oublie les services qui lui ont été rendus, mais elle se plaît à nuire et à profiter des confidences qu'elle a reçues pour porter préjudice ; calomnies honteuses, tout un système de malice qui travaille à faire croire perverses les plus pures intentions, coupables les plus honnêtes démarches, criminelles les actions les plus vertueuses. Comment pardonner ? ce sont des serpents acharnés à une proie. Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font ! Vous entendez ; vous savez quelle est cette voix, vous savez d'où elle vient : Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font ! Au Calvaire, le divin Sauveur endure le supplice le plus horrible, le plus ignominieux et le plus immérité. La haine de ceux qui se sont faits ses ennemis augmente à la vue de ses douleurs, au lieu

de s'affaiblir ; ils attendent sa mort, mais pour les prolonger ils souhaitent qu'il continue à vivre. Quels outrages, quels blasphèmes, quelles injures ! Et cependant le divin Crucifié n'a fait que du bien durant son existence ; probablement parmi ceux qui le couvrent de cris de fureur, il y en a dont il a délié la langue. Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. Eh quoi ! il les excuse, ils ne savent ce qu'ils font !

Oseriez-vous comparer l'offense que vous avez reçue à celle que reçoit le Sauveur adorable ? la vôtre vous a-t-elle attaché à un infâme gibet ? vous a-t-elle fait la risée d'une foule atrocement amentée ? vous a-t-elle dépouillé de tout ? vous a-t-elle donné du fiel et du vinaigre pour soulager une soif de feu ? Votre offense ! mais vous pouvez vous en servir et en tirer plus de profit qu'elle ne vous a fait de mal ; vous pouvez en acquérir la jouissance de la miséricorde de Dieu dont vous avez peut-être grand besoin, tant vous avez contracté de dettes envers sa justice, par des fautes nombreuses et bien graves. Qu'avez-vous perdu par cette offense qui vaille ce qu'il ne tient qu'à vous de gagner avec elle ? Notre Sauveur ne pouvait espérer des siennes aucun avantage personnel ; il n'avait rien à demander pour lui-même à la miséricorde de son Père, puisque par lui-même il ne lui avait fait aucune offense ; il n'était pas dans la nécessité de dire : Pardonnez-moi, je ne savais ce que je faisais. Vous, au contraire, vous avez fait avec connaissance ce que vous ne deviez pas faire.

Ne nous y trompons pas ; la situation est impérieuse et extrême : ou donner aux ennemis le pardon au nom de Dieu et pour Dieu, ou n'attendre de Dieu aucun pardon pour soi-même et rester sous le poids de sa terrible justice. Vous le subiriez d'autant plus sûrement que, pour le conjurer, vous n'auriez pas la prière ; que vous solliciteriez en vain la miséricorde, puisqu'elle n'est assurée qu'à celui qui la fait. L'oraison du Seigneur ne vous serait plus possible ; il y aurait malheur pour vous à la réciter, en disant : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Puisque vous refusez le pardon, ce serait dire : Ne me pardonnez pas. Changez ces dispositions lamentables, et de nécessité faites vertu, vertu précieuse, à l'exemple de l'abbé de Rancé. S'arrachant à une vie mondaine, légère, scandaleuse, il s'ensevelit, pour l'expier, dans les austérités de la Trappe, où Bossuet, resté son ami depuis leurs études en commun, venait de temps en temps se reposer de ses grands travaux et respirer un air du ciel. Le souvenir de ses fautes tourmentait ce pécheur fameux, transformé en un pénitent plus fameux encore. Il disait

souvent : Mon Dieu, s'il était permis de vous demander des ennemis, je vous ferais la prière d'en avoir, en ajoutant celle de votre grâce pour leur pardonner ; oui, je vous dirais : Accordez-moi des ennemis, accordez-moi de leur pardonner, afin que je m'assure auprès de vous le pardon duquel j'ai tant et tant besoin !

Notre Père, qui êtes aux cieux ! elles sont nombreuses nos offenses envers vous : il y a celles de notre jeunesse, il y a celles de notre âge mûr, il y a celles de notre vieillesse, il y a celles que nous avons commises, il y a celles que nous avons fait commettre. Que d'offenses ! oh ! que d'offenses ! Il en est parmi elles que nous n'osons même pas regarder : elles sont si pleines de honte et de confusion ! Nous vous en demandons le pardon, qu'elles soient pour vous comme si elles n'avaient jamais été ! Vous nous le promettez dans votre Ecriture où vous nous dites, accommodant votre langage à notre manière de nous exprimer, qu'après nous avoir pardonné nos offenses, vous les jetez derrière vous. Ah ! jetez-les toutes, ces offenses, jetez-les loin, bien loin ; qu'elles ne soient plus présentes à la pensée de votre justice. Cette grâce, nous vous remercions de l'avoir fait dépendre de nous : vous nous assurez de nous pardonner si nous pardonnons à notre frère. Père, c'est du fond de notre cœur, sans qu'il y reste la moindre impression d'animosité ou de haine, que nous lui remettons la dette qu'il a contractée envers nous en nous offensant ; nous lui ferons du bien si vous nous en fournissez l'occasion et les moyens. En accomplissant ainsi vos ordres, nous obtiendrons de votre bonté des grâces qui nous préserveront de la nécessité de vous demander encore pardon, en nous préservant du malheur de vous offenser de nouveau. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, notre Père qui êtes aux cieux !

Amen.

VII

LE TRIOMPHE SUR LES TENTATIONS

Et ne nos inducas in tentationem.
Et ne nous laissez pas aller en la tentation.

Sire, — Une des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ avant de commencer sa sanglante passion, dont le douloureux anniversaire occupe aujourd'hui, plus encore nos cœurs que nos esprits,

nous donne la facilité d'y rattacher l'étude que nous devons faire de la doctrine des tentations, après avoir fait celle de la doctrine du pardon des offenses.

Notre-Seigneur annonce à ses Apôtres que l'heure suprême est arrivée où ils vont tous l'abandonner. Le pasteur, dit-il, sera frappé, et le troupeau se dispersera. Pierre prenant la parole, comme c'était son ordinaire, affirmant ainsi, sous les yeux du Maître, la primauté d'honneur et de juridiction qu'il en avait reçue, répond : Vous abandonner, jamais, nous mourrons plutôt avec vous ! Mourir avec moi ! reprend le divin Sauveur, l'esprit est prompt à s'engager, à faire des promesses, et au besoin des serments ; mais lorsqu'il faut tenir la promesse, remplir l'engagement, se montrer fidèle au serment, que la chair est faible ! Veillez et priez afin que vous ne succombiez pas à la tentation qui est proche !

L'annonce de Notre-Seigneur, ainsi que vous le savez, ne se vérifia que trop et bien promptement. Dès qu'il permet son arrestation aux gens envoyés par le grand prêtre pour l'opérer, les Apôtres s'enfuient tous ; le plus jeune, saisi par son vêtement, l'abandonne de peur d'être pris en le défendant. Ne nous laissez pas succomber à la tentation ! Considérons d'où elle vient ; de quelle nature est l'assistance que Dieu nous y donne ; et ce qu'il demande de nous pour l'obtenir.

Tel est le sujet de ce discours, où plusieurs fois nous nous retrouverons avec des circonstances de la passion de notre adorable Sauveur.

I — D'où vient la tentation ? Disons d'abord qu'elle est l'excitation à ne pas observer la loi de notre dépendance vis-à-vis de Dieu, à ne pas chercher en lui et par lui notre bonheur, à ne pas user de nos facultés et à ne pas nous servir, conformément à sa volonté, des choses qu'il a mises à notre disposition. Il n'est personne qui n'éprouve la tentation. C'est par ses instances répétées, bien plus que par un mouvement spontané, que nous méconnaissons le devoir, que nous laissons la voie qui nous est tracée par Dieu, pour nous en ouvrir une et la suivre à notre gré.

Or, d'où vient la tentation ? Est-ce de Dieu ? Non, dit l'Apôtre, Dieu n'est pas tentateur, ce qui est manifeste ; est-ce que Dieu peut nous porter à violer les lois qu'il nous a données, et dont il nous commande la pratique ? En cette hypothèse, où serait l'unité de Dieu, de ses pensées et de ses desseins ? où serait sa sainteté qui consiste dans son identité avec lui-même, qui repousse de lui tout changement en ses actes et ces conceptions, à plus forte raison,

toute contradiction ? Sans doute Dieu est dans nos tentations ; mais en ce sens qu'il les permet, et, sous ce rapport, rien de contraire à sa sagesse et à sa sainteté ne se rencontre. Aussi bien la tentation n'est pas mauvaise essentiellement. Elle nous devient profitable si nous le voulons. En y résistant, en triomphant de ses attaques, nous acquérons de précieux mérites.

Mais d'où vient donc la tentation ? Qui en est cause ? Notre nature, parce que nous sommes des créatures finies, et ensuite parce que nous sommes des créatures tombées. Tout ce qui est fini, participant de soi-même, est faible, infirme, fragile, sujet à l'erreur, aux illusions et aux fausses appréciations. Il en serait autrement pour cette créature, si sa destinée complète était en sa possession. Alors, en effet, pleinement heureuse, nul désir contraire à son état ne s'élèverait en elle ; son bonheur étant dans la mesure de ses facultés, qu'il comble, rien ne s'offre à elle comme but de jouissance à poursuivre. Elle est heureuse, entièrement, complètement heureuse ; il n'y a donc à craindre pour elle ni trompeuses apparences, ni mensongères perspectives, ni mirages séducteurs.

Mais après notre création nous n'avions pas cette plénitude de bien-être : elle nous avait été donnée en espérance, et promise comme la récompense de la fidélité que nous aurions gardée à Dieu durant une épreuve plus ou moins longue. La même condition avait été imposée aux anges ; quelques-uns cessèrent de la remplir, ils crurent que leur justice et, par elle, le bonheur commencé qu'ils puisaient en Dieu, ils pourraient les tirer de leur propre fonds pauvre et borné. Ils se perdirent, parce que leur félicité n'était pas achevée et qu'ils voulurent l'achever par eux-mêmes. Ils sont tombés sans espoir de rédemption aucune, et ils cherchent à nous faire tomber pour que nous partagions leur infidélité d'abord, et ensuite leur supplice. Hélas ! qui ne sait qu'il y a autrement d'activité de la part du mal que de la part du bien à se communiquer ? L'expérience journalière l'atteste. C'est pour cela que le mal ne peut pas supporter la présence du bien, au lieu que le bien supporte assez facilement la présence du mal.

A cette première cause de nos tentations, à savoir, que nous sommes des créatures limitées, en attente de leur bonheur et par conséquent faillibles, se joint la seconde cause, à savoir que nous sommes des créatures tombées. Cette chute n'a pas seulement doublé notre faiblesse, elle l'a portée au centuple. Une tentation, par la perfidie de l'ange déchu, nous est venue, nous l'avons écoutée, nous l'avons crue, nous l'avons acceptée : aussitôt tout s'est renversé en nous. Sondons cette plaie lamentable.

Avant notre faute, il y avait dans notre cœur, d'abord, l'amour de Dieu : amour de gratitude pour notre existence, pour tout ce qui l'accompagnait dans le présent, et pour tout ce que l'avenir lui réservait ; et amour de notre parfaite destinée, parce que c'était en Dieu que nous devions la trouver et en jouir. Sous ce premier amour régulateur de tous les autres, il y avait l'amour de nous-mêmes, l'amour des biens sensibles nécessaires à l'entretien de notre vie, et l'amour de notre survivance, de notre perpétuité, et comme de notre immortalité ; Dieu s'étant réservé de créer seul les âmes, mais de former les corps avec l'homme, et de donner naissance aux générations par les générations. Ils étaient beaux, ils étaient purs ces trois amours ; mais l'homme s'étant séparé de Dieu, ayant quitté son amour, il s'ensuivit un dérèglement déplorable dans les trois amours qui lui étaient subordonnés. Alors ont surgi les trois concupiscences : l'orgueil, la cupidité, la volupté. L'orgueil, l'amour de soi-même sans mesure ; la cupidité, l'amour des biens matériels sans retenue ; la volupté, l'amour sans règle des plaisirs sensuels.

Notre nature, dans son innocence, était comme une atmosphère tranquille et sereine ; mais par la chute, les vents s'y trouvent déchaînés, et l'obscurité s'y fait souvent, parce que souvent y règne l'orgueil avec ses prétentions, ses suffisances, ses affectations de grandeur vraie ou fausse, ses dédains du prochain ou son indifférence pour lui, ses airs solennels à cause des avantages qu'il possède et qui lui viennent de Dieu, ce qui devrait le retenir en ses exaltations personnelles. Elle règne aussi dans cette atmosphère, la cupidité qui ne cesse d'ajouter richesse à richesse, qui ne s'en sert pas comme d'une influence salutaire pour la cause de la vérité, dont elle fait le même cas que Pilate qui demande à Notre-Seigneur : Qu'est-ce que la vérité ? et qui s'éloigne sans attendre la réponse. Tous les moyens sont bons pour la cupidité, les meilleurs sont les plus prompts et les plus efficaces, n'importe leur moralité. Elle ne règne pas moins dans cette atmosphère, la volupté ; elle se couronne de roses, elle dit : Jouissons, demain nous mourrons, et après la mort tout est mort. Sa coupe, qu'elle vide sans relâche, est toujours pleine comme celle de la justice de Dieu pour les méchants : à mesure qu'ils la boivent, elle se remplit ; la volupté s'enivre à la sienne ; aussi quelles folies ne fait-elle pas ! Quelle dépense honteuse de son temps, de sa fortune, de sa vie même ! Voilà les trois volcans que nous portons en nous, qui ne cessent de répandre leur lave avec une abondance dont la société est couverte.

Notre-Seigneur est venu condamner ces concupiscences, et détruire leur empire qui avait pris un accroissement lamentable.

Pour n'être pas aussi vaste depuis, il est toutefois grand, et très-grand ; mais non seulement le Sauveur est venu condamner ces concupiscences, il est venu expier leurs actes. Quelle résistance, quelle haine, quelle hostilité n'ont-elles pas opposées à ses discours et à ses exemples qui les proscrivaient ; et au moment de sa passion, avec quelle fureur elles se sont vengées, se tenant pour assurées d'en avoir fini de ses censures et de sa personne, de ce qu'il disait et de ce qu'il faisait. Voyez-les à l'œuvre lorsqu'il est entre leurs mains !

L'orgueil se moque de ce charitable Rédempteur, il le traite comme un insensé, il le couvre du vêtement de la folie, il le lui fait porter au milieu du mépris et sous les huées des rues de Jérusalem qu'il traverse pour aller d'un tribunal à un autre tribunal, il lui donne des soufflets, il couvre de crachats sa face, il le couronne avec une branche d'épines, il met sur ses épaules un lambeau de pourpre, à sa main un roseau, tout cela en dérision de sa royauté ; il lui bande les yeux, il le frappe en lui disant : Prophétise qui t'a frappé ? Il lui offre des adorations ironiques, il lui préfère un homme convaincu de crime, et l'élève pour son supplice entre deux scélérats. La cupidité, elle le vend trente pièces d'argent, ce que vaut la rançon d'un esclave ; elle lui prend tout ce qu'il a ; ses vêtements, elle les partage ; sa tunique, que sa sainte Mère lui a faite, comme elle est sans couture, la cupidité ne veut pas qu'elle soit divisée, elle la tire au sort. La volupté, elle l'attache à une colonne, elle s'arme de fouets et de lanières de cuir, elle frappe à coups redoublés son corps nu ; sa chair vole en lambeaux, son sang coule à flots, celui de sa tête couronnée d'épines coule en même temps, tous ses membres sont couverts de plaies ; elle le charge du fardeau de sa croix, elle l'y attache par les pieds et par les mains avec des clous ; elle donne à sa soif, qui le brûle, du fiel et du vinaigre ; elle le fait mourir dans l'ignominie et d'atroces douleurs. Ce sont ces convoitises nées en nous de notre désobéissance à Dieu, et parce que son amour cessa d'être le premier dans notre cœur, qui nous suscitent les tentations dont nous sommes assaillis, et contre lesquelles nous lui demandons de nous assister. Quelle est la nature de cette assistance ?

II. — Elle est extrême la nécessité qui nous presse, de l'assistance divine pour surmonter la tentation. Réduits à nos seules forces, vaincus aussitôt qu'attaqués, nous serions ses jouets et ses victimes. Elle nous briserait comme du verre, elle nous emporterait comme de la paille, elle nous foulerait aux pieds comme de la

poussière. C'est pour n'avoir pas, assez vif et assez profond, ce sentiment de notre besoin de l'assistance divine pour vaincre les tentations, que nous ne la réclamons pas, et qu'en étant privés dans la force de son efficacité, nous sommes terrassés par les mauvaises convoitises.

Mais quelle est la nature de l'assistance de Dieu dans nos tentations? Fait-elle que nous en soyons préservés? que jamais elle ne nous attaque? Nullement. Il se peut que cette exemption entière soit le privilège de quelques heureuses existences; pourtant ce privilège, tout exceptionnel, ne serait que provisoire. N'était-ce pas pour nous dire que nous serions tous sujets à la tentation que le divin Sauveur a voulu la subir, et se montrer en quelque sorte aux prises avec elle? Est-ce que les saints n'ont pas été tentés? Tous. Et n'est-ce pas à cause des tentations dont ils ont triomphé, et en raison de leur violence, qu'ils ont acquis la sainteté, qu'ils ont pratiqué l'héroïsme dans l'ordre moral? Il s'en est rencontré qui se sont plongés dans des étangs glacés, ou roulés sur des buissons d'épines, pour éteindre les feux de la concupiscence. S. Paul, à la suite de ses ravissements et de ses sublimes visions au troisième ciel, se plaint des révoltes humiliantes de la chair, qu'il appelle l'ange de Satan. Il dit qu'il a prié le Seigneur d'en être délivré et que le Seigneur lui a répondu de combattre avec le secours de la grâce.

Mais si l'assistance de Dieu ne nous préserve pas de la tentation, au moins nous y rend-elle insensibles, à peu près comme le rocher du rivage l'est aux flots furieux qui le frappent? Non, encore. La tentation au contraire nous émeut, nous agite, nous commotionne; une certaine effervescence, une certaine délectation se font sentir au dedans de nous. Cependant en tout cela nulle faute, si le consentement n'y est pas donné, et tant qu'il n'y est pas donné. C'est pour son refus que nous disons : Ne nous laissez pas succomber à la tentation. Nous ne disons pas, les termes sont précis. Préservez-vous de la tentation, éloignez-la de nous, ou du moins qu'elle en nous fasse aucune impression; nous disons : Ne permettez pas que nous y entrions, à ce point qu'elle nous enserme, qu'elle nous étouffe dans son sein, et que nous soyons ses pauvres victimes.

Au reste, si la tentation ni ne nous attaquait, ni ne pouvait nous vaincre, où serait le mérite de la résistance qui la domine? où serait le mérite de la vertu qui la surmonte? Quels titres aurait-elle encore à la couronne dont nous orçons son front, aux palmes triomphales que nous mettons à sa main, aux hymnes que nous chantons en son honneur? Pouvoir faillir et ne pas faillir, être

attaqué et ne pas être terrassé, voilà de la gloire, voilà de la beauté morale, voilà du véritable mérite.

Mais en quoi consiste l'assistance divine dans la tentation ? Puisqu'elle ne nous en préserve pas, et qu'elle ne nous y rend pas insensibles, que fait-elle donc ? Elle donne des ressources dans la mesure du besoin, elle égalise pour les forces la défense et l'attaque, elle proportionne la puissance de faire bien à l'obligation de bien faire, et lorsque par la tentation les ténèbres se répandent dans notre esprit, elle nous dispense la lumière nécessaire pour que nous ne perdions de vue ni le devoir, ni sa beauté, ni la splendeur de la victoire sur la tentation. Dieu disait à Caïn, que la jalousie et la haine préparaient au grand crime du meurtre d'Abel : Ton appétit mauvais, il est sous ton empire ; si mauvais qu'il soit, tu peux le dominer. Tu sens en toi la force dont tu as besoin pour cette domination. N'est-ce pas à cause de ce sentiment que tu as de vaincre, si tu le veux, que quand tu cèdes aux mauvais instincts, intérieurement il y a une voix qui t'accuse, qui te condamne, qui te charge de ses foudroyants reproches ?

Les appétits mauvais sont plus excités dans les situations plus élevées, les tentations règnent fréquentes et fortes en ces lieux, de même que les vents sont plus violents au haut des montagnes, et qu'il y a des parages sur l'étendue des mers où les orages éclatent presque sans relâche. Au sein des situations supérieures les occasions de faillir à la sainteté ne cessent presque pas ; ce que l'on entend, ce que l'on voit, un certain pêle-mêle des existences, d'autre part l'esprit infernal aidant et avec quelle animosité, tout cela est si dangereux, que les Anges eux-mêmes seraient exposés à périr. C'est le monde dans toute son expansion. Aussi Notre-Seigneur, voyageant à quels périls ses disciples s'y trouveraient condamnés, lorsque leur position sociale les obligerait de faire partie de ce monde, disait à son Père, dans sa belle prière, en allant à la mort : O mon Père, pour ceux que je vois à travers les siècles dans les grandes charges, dans les grandes fortunes, dans les grands honneurs, je ne vous demande pas de les en tirer ; leur naissance et d'autres accidents les y placeront forcément ; mais je vous demande de les y préserver du mal.

Toutefois il n'y a pas de situation, la prière de Notre-Seigneur l'a voulu et l'a préparé de la sorte, où la tentation, quelle que soit sa violence, ne puisse être surmontée. Jamais, non jamais il ne sera permis de dire, pour justifier une défaite de l'ordre moral, que le secours nécessaire au triomphe n'avait pas la mesure de force requise pour le remporter. Il n'est pas un seul coupable qui ait le

droit de se couvrir de cette excuse, et quand il lui arrive de le tenter, sa conscience proteste énergiquement contre son audace ; elle lui demande s'il n'a pas honte d'ajouter le mensonge à la faute. Il est bien vrai que la difficulté de vaincre la tentation croît dans la proportion du nombre des défaites qu'elles nous a fait subir ; toutefois elle n'en reste pas moins sous la puissance de notre volonté ; pour affaiblie qu'elle soit, elle a encore la force, avec la grâce de Dieu qui ne lui est jamais refusée, de sortir victorieuse de toutes les obsessions mauvaises.

Ils avaient le secours divin qui leur était nécessaire, Judas, pour ne pas vendre son Maître ; les Apôtres, pour ne pas l'abandonner ; Pierre, pour ne pas le renier. Ils avaient le secours divin, le grand prêtre et ses assesseurs pour ne pas poser à Notre-Seigneur des questions captieuses, pour ne pas suborner de faux témoins, seules ressources qu'ils eussent de pouvoir l'accuser, et et pour ne pas crier au scandale lorsque, sur leur question s'il est le Fils de Dieu, il leur répond : Oui, je le suis ; vérité qu'il voulut proclamer au moment où il allait la sceller de son sang, et donner l'exemple et la leçon de l'attachement qu'il y faudrait garder jusqu'à la mort, dans toute la suite des siècles.

Il avait le secours divin qui lui était nécessaire, Hérode, cet homme de plaisirs, pour ne pas se jouer du Sauveur, pour ne pas lui demander d'amuser sa vaine curiosité par des prodiges, et ne pas insulter à son majestueux silence par le dédain et en le couvrant du manteau de la dérision. Il avait ce secours, Pilate pour ne pas livrer contre sa conscience, par lâcheté, sous l'empire de l'ambition qui devait être punie et qui le fut, l'innocent, le juste, à la malignité de la haine portée jusqu'à la fureur, et proclamer, en se lavant les mains, que c'était à regret qu'il le condamnait, qu'il l'envoyait à la mort ; ce qui n'empêche pas que la suprême responsabilité de ce crime ne lui soit restée à toujours. Ils avaient le secours divin pour ne pas être cruels, inhumains, tous ces Juifs qui, sur la cime du Golgotha, jettent à la sainte victime demandant à son Père de leur pardonner, les railleries, les blasphèmes, les insultes de tous genres, au lieu de se laisser attendrir et éclairer par sa douceur admirable, par sa résignation sublime, par sa charité au dessus des forces de la nature et sans exemple dans le passé, et au lieu de dire, comme le capitaine romain, indifférent nationalement à ce supplice qu'il avait reçu l'ordre de surveiller, et qui, frappé de tout ce qu'il voyait et entendait, s'écriait : Cet homme est vraiment le Fils de Dieu ! Il avait le secours divin, le mauvais larron, pour reconnaître la sainteté, la divinité de

notre Maître, à l'exemple de son compagnon de crimes d'autrefois et maintenant de torture, et adresser au Seigneur cette prière : Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume, et non pas cet outrage impérieux : Sauve-toi, et sauve-nous avec toi.

Mais cette assistance divine pour vaincre la tentation, elle obtient ses effets à des conditions qu'il nous importe d'examiner.

III. — La charité de notre admirable Rédempteur ne pouvait nous laisser sans enseignement sur les conditions auxquelles la puissance morale triompherait en nous. Il nous les a déclarées dans la circonstance que nous avons rappelée au commencement de ce discours ; nous l'avons entendu qui disait à ses Apôtres, pleins de confiance en eux-mêmes contre la tentation dont ils allaient être assaillis : « Veillez et priez. » La vigilance et la prière, voilà donc, d'après Notre-Seigneur, les conditions de la résistante glorieuse aux tentations.

Mais il est évident que ces conditions présupposent la volonté de combattre les mauvaises convoitises, et qu'elles seraient sans intérêt pour les hommes qui ne confessent pas le devoir d'une conduite relativement chrétienne ; qui réduisent la vie à la fortune et au plaisir, l'une au service de l'autre, qui n'hésitent pas à s'enrichir aussi bien avec l'injustice qu'avec la probité, jusqu'à profiter dans ce but de certaines nouvelles que leur position publique leur fait connaître avant qu'elles se répandent ; qui disent que la vertu c'est la jouissance, et le vice la privation ; et qui, ne gardant le respect ni d'eux-mêmes ni de la morale, bravant ses défenses ostensiblement avec le scandale que l'Evangile charge d'anathèmes. Ces hommes ne sont pas dans cet auditoire, où il ne se trouve que des disciples de Notre-Seigneur, disciples plus ou moins fidèles à ses commandements, mais qui les confessent, et qui tous sont bien résolus à les pratiquer tôt ou tard, à ne pas vieillir et encore moins mourir dans leur violation, en un mot à triompher un jour de toutes les obsessions qui leur sont contraires.

La première condition de ce triomphe, c'est la vigilance. Elle doit porter sur nous-mêmes, sur nos pensées, sur nos sentiments, sur nos impressions, et principalement sur l'imagination. C'est avec une grande justesse qu'elle a été nommée la folle du logis. Que n'insinue-t-elle pas ? quels actes, avec tout le détail de leurs circonstances, ne met-elle pas sous les yeux ? Ses promesses de félicité sont aussi nombreuses que mensongères ; et tel est pourtant le prestige ou la fascination qu'elle exerce sur nous, que mal-

gré les expériences faites qui nous attestent que le bonheur n'est pas où elle nous le montre, nous nous laissons séduire pour de nouvelles expériences, aussi stériles en joies véritables et aussi fécondes en peines réelles que les précédentes. *Vigilate*. Veillez!

La vigilance vis-à-vis du monde doit être bien grande aussi. S'il était moins pervers, il serait moins nécessaire de se garantir de lui; mais il est dominé par les trois concupiscences que nous avons vues furieuses contre le divin Sauveur, et acharnées à le faire souffrir. Les maximes et les pratiques du monde ont infecté l'air de ces réunions, de ses fêtes, de ses entretiens, de ses spectacles, où ce n'est plus seulement à la pensée, mais aux yeux que la luxure parle. A quelles tentations ne sont pas exposés de la part du monde tous ceux qui se meuvent dans son commerce, qui sont obligés, ou qui se croient obligés de le voir, de l'entendre, de se mêler à sa vie? Et d'ailleurs, où n'est-il pas, le monde? Hélas! sous son influence, comme sous le souffle d'un vent désastreux, le foyer des convoitises du cœur humain devient un brasier ardent qui le brûle, et ne tarde pas à y dévorer les sentiments de la conduite régulière. Bientôt se forment les funestes relations, aux promesses fallacieuses, aux propositions hardies, aux correspondances insensées, qui ont été bien punies plus d'une fois, la cupidité ou la trahison, souvent l'une et l'autre en même temps, les faisant sortir du secret où elles pensaient rester toujours.

Veillez, pour ne pas donner au monde prise sur vous, pour résister à ses tentations tout de suite, sans permettre qu'elles s'insinuent et s'établissent en nous, si peu que ce puisse être d'abord. On a coutume de se tranquilliser en disant: Je connais mon devoir, j'en respecterai la borne: c'est une affection sérieuse que je suis heureux de me donner; c'est une simple distraction qu'il me plaît de me fournir; ou bien c'est un dérèglement que je me propose de ramener; ou bien encore je veux voir comment on ose s'imaginer qu'il est possible de réduire la vertu, et de quelle manière on travaille à cette œuvre diabolique. Aveugle témérité! La borne du devoir! Est-il donc si facile de la respecter, lorsque vous allez jusqu'à la toucher? Si la tentation vous mène à cette extrémité, elle saura bien vous la faire dépasser. C'est comme le vase plein d'eau: une goutte de plus suffit pour qu'il se répande. Il est affirmé de certains abîmes que, quand vous en approchez trop, il en sort un air de vertige qui vous enivre ou qui vous étourdit, et qui vous entraîne dans leur sein, sans que vous ayez le temps de vous en apercevoir ou même de vous en douter. Juste mais terrible image de ce désordre que l'Apôtre défend de nommer

dans l'assemblée des fidèles ! Lorsque par la pensée, par l'imagination, par les entretiens, vous en approchez sans vigilance, il vous maîtrise, vous subjugue et vous fait sa victime. Votre surprise est grande, et l'humiliation vous écrase, au point que vous vous demandez si c'est bien vous qui êtes au fond de cette misère. Aide-toi, le ciel t'aidera. La pratique de cette maxime d'une vérité absolue est indispensable pour surmonter les tentations. Après avoir réclamé de nous, selon Notre-Seigneur, d'abord la vigilance, elle réclame ensuite la prière : Veillez et priez !

Si ce miséricordieux Sauveur était impeccable comme homme, c'est que dans son adorable personne la nature humaine se trouvait unie à la nature divine, et que par cette union elle possédait, autant qu'elle le pouvait, l'essence de Dieu. Quelle est aux yeux de la raison, non moins que de la foi, la conséquence de ce dogme ? Que l'homme se transforme en Dieu dans la mesure où il s'unit à Dieu : or, le moyen de cette union pour l'homme, en est-il un autre que la prière qui adore Dieu, qui le remercie, qui le supplie ? Evidemment, la transformation de l'homme serait complète s'il voyait Dieu. Toutefois penser c'est voir ; penser sans doute avec attention, une attention forte et soutenue. Eh bien ! prier, c'est penser, et l'esprit et le cœur qui traversent pour ainsi dire le voile qui leur cache Dieu, arrivent à sa vue, commencée du moins ; elle s'achèvera dans l'éternité.

Notre divin Maître a voulu nous apprendre, par un fait de sa vie ici-bas, que nous devrions recourir à lui dans les circonstances où le danger de faillir moralement nous assaillirent tout à coup. Il ordonne à S. Pierre de marcher avec lui sur le lac de Génésareth. Bientôt l'Apôtre sent que les eaux s'ouvrent sous lui, et qu'elles vont l'engloutir. Sauvez-moi, Seigneur ! s'écrie-t-il, et le Seigneur le sauve. Quand la tentation, qui est comme le gouffre des choses défendues, s'ouvre sous nos pas pour nous engloutir, il faut nous écrier : Seigneur, sauvez-moi, je vais périr, sauvez-moi ; ne me laissez pas aller à la tentation !

Cependant, répétons-le et retenons-le bien, ce n'est pas seulement à l'heure de la tentation que nous devons prier, c'est avant, c'est après, c'est fréquemment ; comme nous l'avons dit, l'homme est au dessus des faiblesses de sa nature dans la proportion où il est uni à Dieu, et cette union s'opère, se conserve, s'accroît, se se fortifie par la prière. Etablis de cette sorte en Dieu, est-ce que la tentation, si forte qu'elle soit, pourrait nous emporter ? Notre-Seigneur disait : Je ne suis pas seul ; mon Père est avec moi ; il agit avec moi. Or, par la prière nous cessons d'être seuls, nous

sommes avec Dieu, Dieu est avec nous, il agit avec nous : comment pourrions-nous faillir ?

Il est une prière que nous devons employer dans nos tentations, prière courte, sans mots aucuns, ou du moins qui peut s'en passer, prière d'une grande d'une grande efficacité. Nous en avons été couverts et comme enveloppés au moment de notre baptême. Elle est formée du signe du Fils de l'homme, de sa croix, au pied de laquelle aujourd'hui le monde chrétien est prosterné, le juste demandant l'accroissement de sa justice, et le pécheur sollicitant son pardon. Née au Calvaire, cette prière y fut récitée par la sainte Vierge, par S. Jean, par les saintes femmes qui s'unissaient à l'immolation divine ; c'est le signe de la croix ! Fait avec foi, avec piété, avec un ardent désir d'être exaucé, sa vertu est toute-puissante. Aussi bien, c'est la croix qui a sauvé l'homme. Il s'était aveuglé avec les splendeurs de la création, il a plu à Dieu de l'éclairer avec les obscurités du Golgotha, et que le bois qui avait été l'instrument de sa folie devînt celui de sa régénération.

C'est de la croix exclusivement que les apôtres déclaraient tirer la force et le succès de leur prédication. Je ne sais, disait S. Paul, que Jésus, et Jésus crucifié. Dieu me garde de rendre vaine la vertu de la croix, par la recherche et l'emploi des moyens de la terre. Dans l'enseignement des nations, c'est la croix qui a vaincu toute la sagesse et toute la puissance du paganisme, dont elle avait durant des siècles, subi la haine et la persécution. C'est la croix qui donna la victoire à Constantin sur Maxence, et qui le rendit maître absolu de l'Empire. *In hoc signo vinces*, Tu vaincras par ce signe, lui avait dit la voix surnaturelle, lorsque l'étendard où la croix se trouvait tracée dans la gloire, lui était montré. Que cette apparition céleste ait été contestée, qu'importe ! elle n'en est pas moins certaine pour les esprits sérieux ; il n'en est pas moins certain, après tout, que le Labarum conduisit l'armée de Constantin en ce sanglant combat, et que la croix est devenue alors, et est restée depuis l'objet de l'adoration du monde.

In hoc signo vinces ! c'est par ce signe que nous vaincrons la tentation. Dès que nous la voyons approcher, dès qu'elle nous attaque, dès que nous sentons sa redoutable influence, plaçons-nous sous le signe de la croix. La légende de ces géants qui dans leurs luttes, au moment des défaillances, s'empressaient, pour renouveler leurs forces, de toucher la terre dont ils étaient les fils, est une fable. Mais ce qui est une vérité hors de doute, d'expérience journalière, et qu'il nous est facile de reconnaître par nous-mêmes, c'est que nos forces de vaincre la tentation se conservent.

se réparent, se maintiennent au dessus des assauts que nous recevons, si nous avons soin de recourir au signe de la croix. Pendant la tempête, le pilote, pour n'être emporté ni par les vents, ni par les flots qui veulent sa vie et son navire, se fait attacher solidement au mât : lorsque les gros temps de l'ordre moral nous assaillent, attachons-nous par la confiance à la croix ; quels que soient les flots et les vents, les séductions de notre nature et les séductions du monde, nous ne périrons pas, nous vaincrons.

Père qui êtes aux cieux, notre nature est faible, elle est infirme, elle est fragile ; elle ne se hâta que trop de le montrer, lorsque, à peine sortie de vos mains, elle tomba, pour avoir cessé de chercher en vous sa règle de conduite et sa véritable félicité. Depuis cette chute, elle est bien plus faible, bien plus infirme, bien plus fragile encore, notre nature ; elle porte en elle-même des orages qui éclatent à chaque instant et qui la poussent à vous désobéir de nouveau. Ces orages sont quelquefois terribles : vous ne permettez pas cependant qu'ils soient au dessus de nos forces de résistance ; au contraire, vous disposez toutes choses pour que notre volonté puisse les surmonter. Il est vrai que cette volonté a besoin d'être protégée, qu'il faut l'éloigner du péril, bien loin de l'y exposer, et la préparer à ne pas en être victime, soit qu'il se montre subitement, soit qu'on le voie venir.

Cette préparation, c'est la prière, ce sont nos communications avec vous ; vous nous y faites voir et sentir l'obligation de pratiquer votre volonté, toute la raison, toute la justice, et toutes les joies de cette pratique. Nos forces morales se restaurent dans ces communications, où le principe du mal qui est en nous, s'affaiblit, en même temps que le principe du bien augmente dans une égale proportion. A l'avenir, nous vous dirons souvent, et plus souvent que par le passé : Ne nous laissez pas aller à la tentation ; nous vous le dirons avec un sentiment de grande détresse, mais aussi de grande confiance ; lorsque les attaques de la tentation croîtront en violence, par la pensée nous nous saisirons de la croix, nous nous couvrirons de son signe : elle est notre unique espérance, nous lui avons offert nos adorations, en ce jour si précieux pour nous où elle nous a rachetés. Prostrés encore à ses pieds, dans l'amertume de nos cœurs et au milieu du souvenir de nos fautes nombreuses, nous vous demandons de ne pas permettre que notre faiblesse, notre infirmité, notre fragilité, en commettent de nouvelles. Notre Père qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas aller à la tentation !

Amen.

VIII

LA DÉLIVRANCE DU MAL

Libera nos a malo.
Délivrez-nous du mal.

Sire, — Toutes les fois que Notre-Seigneur avait à se justifier de l'autorité souveraine qu'il s'attribuait, il donnait en preuve de cette autorité sa résurrection future. Parlant de son corps, il disait : Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.

Notre-Seigneur a tenu sa promesse. Crucifié, mis au tombeau, il sort d'entre les bras de la mort avec une vie nouvelle, supérieure, glorieuse, impassible, toute spirituelle. Il ne pouvait mieux montrer sa puissance divine qu'en quittant et en reprenant ainsi la vie à son gré, comme on quitte et on reprend un vêtement ; comme il prenait et quittait lui-même la tunique qui était l'ouvrage de sa mère. Au reste, c'était en ces termes qu'il avait annoncé plusieurs fois sa victoire sur la mort.

Ce grand fait de la résurrection de notre adorable Sauveur nous marque la destinée réservée à nos corps, qui sortiront un jour de la poussière du tombeau ; mais il est, d'autre part, un symbole et une leçon : il figure la résurrection de nos âmes, et nous en prêche la nécessité. Résurrection que nous exprimons, que nous sollicitons avant tout et par dessus tout, dans cette dernière demande de l'Oraison dominicale : Délivrons-nous du mal.

La délivrance que nous demandons d'abord, c'est celle du mal moral ou du péché. Nous demandons ensuite celle de tous les autres maux. La première nous est toujours accordée, il nous suffit de la vouloir sincèrement ; quant à la seconde, tantôt Dieu nous l'accorde, tantôt il nous la refuse ; mais dans l'un et l'autre cas, sa paternelle bonté agit en vue de notre bien véritable.

Disons quelques mots sur ces deux délivrances, c'est le sujet de cet entretien.

I. — Nous ne résistons pas toujours à la tentation, bien que Dieu nous donne toujours ce qui nous est nécessaire pour la vaincre, et que, d'après le langage de S. Paul, il ne permet pas qu'elle ait des forces au dessus des nôtres ; lorsque nous y cédon en matière grave et avec un plein consentement, nous nous suicidons. Ce n'est pas ici vaine parole, mais incontestable vérité. La tentation triomphant, c'est la mort de l'âme. Aussi bien la vie de l'âme

consiste dans son union avec Dieu, comme la vie du corps consiste dans son union avec l'âme. Oh ! que de morts au milieu des sociétés ! Que d'hommes qui n'ont que les apparences de la vie ! A les regarder, à les entendre, à les voir faire, ils sont pleins de mouvement et d'agitation ; néanmoins ce sont réellement des cadavres. *Nomen habes quod vivas et mortuus es*, dit S. Jean. Leurs agitations et leurs mouvements, par lesquels ils entassent fautes sur fautes, les enfoncent de plus en plus dans la mort.

Sans doute, on n'y pense pas, et ces chants à double et facile entente, autant qu'à singulière renommée ; ces jeux scéniques dits de société, avec des vers qui sourient au désordre et qui y font sourire, qui enlèvent les applaudissements des maîtres et des disciples des mœurs libres, les premiers morts depuis longtemps, et les seconds qui sont en train de mourir, si ce n'est pas fait encore ; tout cela, qui met le rouge au visage de l'adolescence, et dans son esprit, dans son cœur, ce qu'il est facile de soupçonner, paraît amusement simple, honnête, irréprochable, sans suites funestes, bien qu'acteurs et spectateurs aient peine ensuite à se recueillir en Dieu, pour ne parler que de ce devoir. Hélas ! ils sont loin d'y penser, encore plus de le remplir, avant de prendre leur repos ; c'est trop sérieux, trop pénible, et s'ils viennent aux jours obligés dans le lieu saint, c'est le reste d'une mode religieuse dont ils pas pu s'affranchir totalement. Oh ! que de morts ! Mais n'y a-t-il que des vivants dans cette illustre assemblée ?

Cependant il faut revivre, c'est l'intérêt de notre existence. Entendez-le Maître : Que servirait-il à l'homme de posséder tout l'univers, s'il perdait son âme ? qu'aurait-il à donner en échange pour la racheter ? et s'il ne la rachète pas, après ses fêtes, ses plaisirs, ses transports, ses ivresses, ses possessions, dans quelle souffrance ne sera-t-elle pas plongée au sortir de ce monde ? Pour la préserver des *pleurs éternels et des grincements de dents* par une crainte salutaire, le charitable Rédempteur a voulu, bien que notre rachat pût s'opérer à beaucoup moins et même à peu de douleurs, endurer le supplice le plus cruel et le plus ignominieux. Du sein de ce supplice il nous dit : Une seule chose est nécessaire, la vie de votre âme et son salut.

Délivrez-nous du mal, des illusions où nous pourrions être au sujet de sa malice et pour ses suites. Délivrez-nous de toutes les vaines présomptions qui nous établiraient dans une funeste et fausse sécurité morale, de ce lamentable aveuglement où l'on s' imagine, sans pouvoir toutefois s'en donner la certitude, que l'on n'a rien à se reprocher, encore qu'il n'y ait peut-être pas un article

de la loi dont on se soit acquitté. Quiétisme d'un extrême danger, lorsque la conscience devrait nous flageller par le remords, et nous tourmenter par les plus vives alarmes.

Il faut revivre. Oseriez-vous paraître morts au tribunal de Dieu ? La pensée seule de ce que vous deviendriez alors, ne vous écrase-t-elle pas d'épouvante ? Remontez à la vie par le regret de vous l'être ôtée et par la résolution de ne plus vous l'ôter à l'avenir, de vous éloigner de tout ce qui pourrait renouveler ce malheur : affaires, relations, divertissements, liaisons coupables. Si vous avez ce regret, cette résolution, Notre-Seigneur vous ressuscitera, quelle que soit la nature de votre trépas. Durant sa mission ici-bas, il a rappelé à la vie trois morts corporelles, dont S. Augustin dit qu'elles expriment les trois genres de la mort de l'âme.

La fille de Jaïre, chef de la synagogue ; le fils de la veuve de Naïm ; Lazare : voilà ces trois morts ressuscités par Notre-Seigneur, qui sont la figure de la mort spirituelle à trois degrés différents. La fille de Jaïre n'avait pas encore quitté le lieu de son dernier soupir pour être portée en terre : c'est l'image de l'âme qui meurt par la pensée consentie du mal, mais par la pensée seule. Le fils de la veuve de Naïm était conduit au cimetière, il était hors de la maison de sa mère et hors de la ville : c'est l'image de l'âme morte par la pensée, et morte depuis par l'action extérieure ; l'idée mauvaise s'est réalisée dans le fait mauvais. Lazare n'est pas seulement hors de sa demeure, il ne se rend pas seulement à son sépulcre, il y est enseveli depuis plusieurs jours, déjà sa dissolution est commencée : c'est l'image de l'âme morte par la pensée, morte par l'action, et, par le renouvellement de la pensée, de l'action, ensevelie dans l'habitude, ce terrible sépulcre dont les murs m'ontent de plus en plus, et dont la pierre se scelle chaque jour davantage.

Quel que soit le genre de la mort de notre âme, il ne tient qu'à nous de ressusciter, soit de la pensée, soit de l'action, soit de l'habitude. Tout se borne à le vouloir d'une volonté qui se repent de s'être suicidée, et qui est bien résolue à ne plus le faire. O morts ! déchirez vos linceuls, sortez de vos tombeaux ! que vous y soyez depuis hier ou depuis des années et des années, sortez-en ! Rompez avec vos diverses faiblesses, brisez les chaînes de votre esclavage, quel qu'il soit. Ne renvoyez pas à plus tard votre résurrection ; il se pourrait qu'appelés à quitter subitement le monde, vous n'eussiez pas le temps de sortir de vos tombeaux. Quelles funérailles alors pour votre âme ! peut-être celles de ce mauvais riche dont Notre-Seigneur a dit qu'à l'heure de son trépas, il eut l'enfer pour sépulture. O morts ! remontez à la vie ; sortez, sortez de vos tom-

beaux ; et, ressuscités, ne faites plus comme vous avez fait bien des fois, cessez de passer alternativement de l'iniquité à la vertu, de la vertu à l'iniquité, de la mort à la vie et de la vie à la mort ; ne soyez plus comme la mer qui reprend les souillures qu'elle a déposées sur son rivage, pour les déposer et les reprendre de nouveau. La foi s'altère, s'affaiblit et se perd en ces alternatives du bien et du mal, du mal et du bien, et de cette sorte on s'expose également au sort du mauvais riche réprouvé.

Délivrez-nous du mal, du suicide de l'âme, du péché. S'il ne priva pas l'homme de l'existence lorsqu'il l'eut commis, Dieu l'ayant créé immortel, il bouleversa sa condition, elle fut la victime de maux sans nombre dont nous sollicitons aussi l'affranchissement en disant : Délivrez-nous du mal !

II. — L'homme, dit l'Ecriture sainte, vit peu de temps, et pendant ce court laps de temps il est assujetti à de nombreuses misères : ce serait inutile et trop long de les raconter toutes en détail. Aussi bien, nous sommes loin de les nier, et nous n'avons pas de blâme à donner à ces peuples insuffisamment éclairés sur la destinée de l'homme, qui faisaient entendre des plaintes autour de berceau d'un nouveau-né, pour dire qu'appelé à vivre, il était appelé à souffrir. Mais ayons soin de voir écrit, pour ainsi dire, au bas de toute souffrance, lorsque nous nous en trouvons les témoins : C'est le péché qui a fait cela, *peccatum feci*, comme on lit au bas d'une peinture le nom de son auteur. C'est le péché qui a fait la pauvreté, la maladie, l'infirmité ; c'est le péché qui a fait les larmes, les gémissements, les sanglots, toutes les poignantes douleurs ; c'est le péché qui a fait la mort que notre nature craint, fuit et repousse de toutes ses énergies, avec violence, avec horreur ; la mort de la jeune fille que sa mère ne peut retenir malgré ses efforts et ses cris ; la mort du père, seul soutien de la famille, réduite par sa perte à la plus cruelle, à la plus complète détresse. C'est le péché qui a fait toutes les infortunes, toutes les misères, tous les désastres, les inondations, les incendies, les naufrages, les stérilités de la terre, la peste, la famine, la guerre : ces trois grands fléaux qui viennent de temps en temps rappeler à l'homme son état actuel de déchéance, d'expiation, et la justice de Dieu qui le punit. Si le péché a produit de si grands maux en la vie du temps, que ne doivent pas craindre ses esclaves pour la vie éternelle !

La saine philosophie, aussi bien que la théologie, assigne au mal cette origine et cette cause, et il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de lui en assigner d'autres ; on l'a tenté bien des

fois mais toujours inutilement, et il reste établi que l'homme est une créature tombée, blessée dans la chute, et condamnée à souffrir. C'est pour cela que la souffrance n'épargne ni le juste ni le pécheur, que l'un et l'autre y sont assujettis, avec cette différence, toutefois, que le juste accepte la souffrance en s'y résignant, et que le pécheur la subit en murmurant; avec cette différence encore, que le juste ne s'attire jamais la souffrance par le désordre qui est un agent fécond; au lieu que le pécheur, en cédant à ses passions moissonne l'inquiétude, l'angoisse, les chagrins de toute nature; avec cette différence enfin, que le juste adoucit le poids de sa souffrance, en s'unissant pour elle à la volonté divine, tandis que le pécheur le rend plus lourd, privé qu'il est de toute véritable consolation, même de celle de demander la délivrance du mal auquel il est en proie.

Il s'est rencontré des hommes, il s'en rencontre sans doute fréquemment encore, qui veulent que toute demande de ce genre soit inutile par la raison que les choses, les accidents, les événements ont été réglés de toute éternité dans la pensée de Dieu, ce qui les rend immuables, invariables. Voilà du fanatisme pur, mais du fatalisme qui se contredit journellement. Supposez le fataliste malade : sera-t-elle grande son ardeur à mander auprès de lui la science qui guérit ? or, cet appel, à quoi bon ? la guérison est arrêtée de toute éternité, elle est donc au dessus de tout changement ; vouloir modifier l'arrêt divin, n'est-ce pas un sacrilège ? Que répondra le fatalisme à ce raisonnement ? dira-t-il qu'il se peut que la guérison dépende du recours à des conseils et de l'emploi de certains spécifiques ? eh bien ! nous avons le même droit de dire : Il se peut que la délivrance sollicitée n'ait été promise qu'à la condition d'en faire la demande.

Laissons les vaines discussions ; N.-S. J.-C. ne nous suffit-il pas ? D'après ses leçons et à son exemple demandons que le calice d'amertume nous soit épargné, qu'il passe ou qu'il s'éloigne de nous ; le calice de la maladie, le calice de la misère, le calice du trépas des parents et des amis, le calice des pertes de fortune, le calice des revers de la position sociale, le calice des malheurs personnels, domestiques et publics.

Il est évident que nous ne pouvons pas toujours être exaucés en nos demandes de ces délivrances. Si nous l'étions, les lois du monde moral et du monde physique se trouveraient suspendues à toujours, et dès lors abolies entièrement. Ce seraient, comme disent les saintes Ecritures, d'autres cieux et d'autres terres. Mais Dieu fait accueil quelquefois, et plus que quelquefois, à nos de-

mandes : il nous préserve ou il nous affranchit de la souffrance ; ce qu'il nous accorde souvent, c'est la diminution de sa durée et de son intensité ; ce qu'il nous accorde toujours, c'est le courage, la patience et la résignation à l'endurer, les forces de l'esprit et du cœur qui nous la font supporter dignement ; plus encore, qui nous la font aimer, et qui nous élèvent à cette grandeur, la première de toutes sans comparaison, de ne pas faillir dans les épreuves de la vie, de nous y montrer, quelques grandes qu'elles puissent être, plus grand encore qu'elles ne sont.

Il est des hommes qui demandent à Dieu la délivrance de leurs maux, et qui s'étonnent que Dieu ne la leur accorde pas, alors qu'ils vivent insoumis, ou plutôt rebelles à ses ordres. Avant de se plaindre de n'être pas exaucés, ils devraient se mettre dans la situation de l'être. Comment ! vous foulez aux pieds les lois de Dieu, vous vous montrez son ennemi ou du moins son égal par l'indépendance que vous vous attribuez, ou du moins que vous exercez, avec ou sans réflexion, et vous osez penser que dans de pareilles circonstances Dieu satisfera vos désirs, vos besoins de délivrance, dès qu'ils lui seront exposés ! Quelle aberration ! se réconcilier avec Dieu, solliciter le pardon des fautes qu'on a commises, voilà ce qui doit être accompli d'abord, avant de demander à Dieu des grâces exceptionnelles. Qui sait s'il n'a pas décidé qu'elles ne vous seraient accordées qu'autant qu'il vous verrait reprendre son joug doux et léger, pour le repos et le salut de votre âme.

Aussi bien, la pensée de Dieu dans les calamités, soit particulières, soit générales, est de faire réfléchir les hommes auxquels il les envoie, et de ramener à lui les pécheurs. C'est dans ce même dessein qu'il veut la durée plus ou moins longue de ces calamités, les désastres et les afflictions qu'elles causent. Du reste, les hommes auraient bien moins de maux à endurer, s'ils vivaient dans la pratique constante de la loi de Dieu, s'ils se conformaient dans toute conduite à l'esprit et à la lettre de l'Oraison dominicale. Elle ne leur fait pas dire : Mon Père, mais Notre Père : Mon pain de chaque jour, mais Notre pain : Pardonnez-Moi, ne Me laissez pas aller à la tentation, délivrez-Moi du mal ; mais Pardonnez-Nous, ne Nous laissez pas aller à la tentation, délivrez-Nous du mal. Admirable communion ! quand un chrétien prie, tous les chrétiens, plus que cela, tous les hommes prient avec lui. Le pauvre sauvage, plongé dans l'ignorance et la barbarie, est associé à la prière du chrétien qui sollicite pour lui le pain de chaque jour, le pain substantiel, la connaissance et l'amour du vrai Dieu.

Mais cette communion de prières, où l'homme juste protège l'homme coupable, nous ordonne la communion de sentiments, la communion d'estime et d'affection, des joies et des douleurs, de l'abondance et du dénûment. Si cette communion d'un devoir rigoureux existait, comme le séjour de la terre changerait, comme les maux y diminueraient, comme les biens y croîtraient ! On n'y verrait plus ces luttes fraticides d'individu à individu, de famille à famille, de peuple à peuple ; on n'y verrait plus la fourberie trompant la confiance, l'astuce exploitant la simplicité, le fort écrasant le faible, le vice dévorant l'innocence, le scandale insultant la vertu, le succès inique se moquant de la probité. On n'aurait pas vu, et l'on ne verrait pas encore, au mépris de la rédemption, et à la honte des sociétés chrétiennes, ces odieux marchés où de pauvres jeunes filles d'Eve, exposées à ciel ouvert, et à peines vêtues, attendent comme du bétail qu'on les achète, et pourquoi !

« O Vierge sainte, ces sacrilèges abominations seront refoulées dans l'horreur qui leur appartient, si votre nom est un jour béni dans ces malheureuses contrées de l'Orient où elles se passent. » Demandons à Dieu de délivrer la terre de toutes ces plaies morales ; et de bien d'autres aussi hideuses que nous ne voulons pas indiquer. Demandons-lui de nous délivrer du péché d'où elles sont toutes sorties, d'où elles sortent et sortiront toujours, Nous avons besoin de cette délivrance non moins pour la vie présente que pour la vie future. *Libera nos a malo* : Délivrez-nous du mal.

Telle est cette divine prière. C'est en la récitant que nous devons commencer et finir nos journées ; c'est sous sa vertu que nous devons placer nos travaux, c'est par son concours qu'il faut résoudre les difficultés qui nous assaillent dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce ; c'est cette prière qui doit nous couvrir comme une armure dans nos tentations, nous consoler dans nos souffrances, et nous faire mériter la gloire du courage, de la résignation et de la patience. C'est cette prière qui doit éclairer pour nous, d'une lumière douce et précieuse à l'esprit comme au cœur, les ombres de la mort lorsqu'elles viennent d'envelopper ou qu'elles vont envelopper une existence bien-aimée et nécessaire à la nôtre ; c'est cette prière qu'il faut déposer comme une couronne d'immortalité sur les tombes pleines de nos affections, et où nos souvenirs avec nos regrets veillent douloureusement.

Quand nous récitons l'Oraison du Seigneur, la foi, la piété, la confiance doivent animer notre attention et notre recueillement. D'autre part, il faut que nous soyons unis à ce charitable Maître qui nous l'a enseignée, et qui a seul le droit, comme notre Média-

teur de la faire exaucer. Le génie poétique de l'ancienne Grèce, Homère, dit que la prière boite en sa marche vers le Très-Haut ; parole profondément vraie. L'humanité s'est brisée en tombant par son orgueil du sein de Dieu ; mais restaurée par le Médiateur, sa prière, appuyée sur lui, marche d'un pas droit, ferme et assuré. Ecoutez : pour l'Oraison que nous venons de méditer, écoutez : elle sait le chemin du Ciel, elle en est descendue.

Récitons-la pour l'Empereur. Que Dieu ne cesse de l'éclairer en ses conseils, de l'inspirer en ses projets, de le conduire en ses entreprises ! Il est personnellement la preuve que la *protection divine n'a jamais manqué à notre patrie*.

Récitons-la pour l'Impératrice. Qu'elle soit toujours, par sa charité, la *Sœur* du malheureux, et toujours, par sa piété, l'Ange de la France !

Récitons-la pour le Prince Impérial. Dieu l'a doté des plus riches facultés. Que sous l'influence de la foi, elles se développent entièrement, et l'élèvent à la hauteur de ses futures destinées, si glorieuses, mais si redoutables !

FIN DU TOME VI ET DERNIER DES HOMÉLIES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Premier Dimanche de l'Avent</i>	
Le Verbe incarné. — Tout a été fait par Lui.....	1
Le Jugement dernier	10
<i>Deuxième Dimanche de l'Avent</i>	
La rechute.....	17
<i>Troisième Dimanche de l'Avent</i>	
La sincérité de la Confession.....	22
<i>Quatrième Dimanche de l'Avent</i>	
Les dispositions à la Communion.....	25
<i>Epiphanie</i>	
Les circonstances du Mystère.....	30
<i>Deuxième Dimanche après l'Epiphanie</i>	
Alliance de Jésus avec l'humanité. — Noces de Cana.....	37
<i>Troisième Dimanche après l'Epiphanie</i>	
Le Centurion.....	43
<i>Quatrième Dimanche après l'Epiphanie</i>	
La parabole du Levain.....	52
Jésus-Christ s'est désigné sous la figure du levain. C'est lui en effet qui a agi : 1. sur l'esprit de l'homme, qu'il a éclairé ; 2. sur son cœur, qu'il a purifié dans ses affections ; 3. sur le corps, qu'il a transformé ; 4. sur la vie de chacun de nous, dont il a donné les devoirs ; 5. sur la vie de so- ciété qui, sans lui, était démoralisée, et s'est reconstituée avec lui. — Appli- cation pratique de la parabole.	

	Pages
La paix dans la famille	63
I. — Paix de la famille troublée par le désordre : 1. de l'insubordination ; 2. de la contradiction ; 3. de l'inégalité d'humeur ; 4. du péché. — II. Paix de la famille maintenue : 1. par le support ; 2. par la condescendance ; 3. par la prévenance	
<i>Dimanche de la Quinquagésime</i>	
L'aveugle-né. — Lumière et ténèbres	68
La guérison de l'aveugle-né	76
La guérison de l'aveugle-né	89
<i>Dimanche de la Sexagésime</i>	
De l'Homélie	112
La science humaine devant Jésus	122
<i>Premier Dimanche du Carême</i>	
Le saint temps du Carême	128
I. Tentation et découragement. — II. Tentation de présomption. — III. Ten- tation, d'accommodement.	
<i>Deuxième Dimanche du Carême</i>	
La vie chrétienne	133
<i>Troisième Dimanche de Carême</i>	
Homélie de l'Esprit immonde	142
<i>Quatrième Dimanche du Carême</i>	
Multiplication du pain Eucharistique	147
Autre Homélie	154
I. L'Eucharistie symbolisée dans les faits. — II. L'Eucharistie clairement annoncée par la parole.	
<i>Dimanche de la Passion</i>	
Préparation du devoir Pascal	171
<i>Dimanche des Rameaux</i>	
L'amour et l'ingratitude	182
Homélie préparatoire à la Communion pascale	188
<i>Saint jour de Pâques</i>	
Homélie sur la Résurrection	192
Les témoins du Christ	202

Premier Dimanche après Pâques

Jésus devant la foi de ses disciples, et l'incrédulité de saint Thomas. 208

Deuxième Dimanche après Pâques

Jésus le vrai pasteur..... 212

Quatrième Dimanche après Pâques

L'aumône..... 220

I. Difficulté pour le riche d'entrer au ciel. — II. Comment faut-il donner. — III. A ceux qui thésaurisent. — IV. Manière de faire l'aumône. — V. De quoi il faut faire l'aumône.

Cinquième Dimanche après Pâques

La grande prière..... 230

Fête de l'Ascension

Jésus-Christ roi..... 234

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

L'Esprit-Saint. — La vie de l'Eglise..... 242

Le Jour de la Pentecôte

Jésus la vérité, la voie et la vie..... 247

Troisième Dimanche après la Pentecôte

Jésus la miséricorde..... 253

Quatrième Dimanche après la Pentecôte

La Multiplication des pains..... 258

Huitième Dimanche après la Pentecôte

La parabole de l'économe infidèle..... 262

Neuvième Dimanche après la Pentecôte

Jésus guérit un sourd-muet. — Cérémonies du Baptême..... 275

Deuxième Dimanche après la Pentecôte

La parabole du Samaritain..... 280

Treizième Dimanche après la Pentecôte

La guérison des dix lépreux..... 304

Quatorzième Dimanche après la Pentecôte

Impossibilité de servir deux maîtres. — Confiance dans la Providence..... 308

	Pages
Nul ne peut servir deux maîtres.....	312
<i>Quinzième Dimanche après la Pentecôte</i>	
La résurrection du fils de la veuve de Naïm.....	318
<i>Dix-huitième Dimanche après la Pentecôte</i>	
Jésus-Christ sauveur et juge	322
<i>Dix-neuvième Dimanche après la Pentecôte</i>	
La Barque mystérieuse. — Image de l'Eglise.....	333
<i>Vingtième Dimanche après la Pentecôte</i>	
Les élus et l'Apostolat.....	340
Le bon Dieu.....	344
L'Evangile de la Samaritaine.....	352
<i>Vingt-unième Dimanche après la Pentecôte</i>	
La restitution.....	377
<i>Vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte</i>	
Le respect envers les parents.....	379
I. Etendue de la vertu du respect : 1° du respect en général ; 2° du respect filial ; 3° le respect inspire toutes les vertus. — II. Altération du respect : 1° dans la jeunesse ; 2° appel au respect. .	
Rendez à César ce qui est à César.....	385
<i>Vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte</i>	
La guérison de l'Hémorroïsse.....	391
<i>Vingt-quatrième Dimanche après la Pentecôte</i>	
Le Jugement dernier.....	394
<i>Vingt-cinquième Dimanche après la Pentecôte</i>	
La fin d'un Jubilé.....	398
Jésus devant le tombeau de la Mort et du Péché. — La Résurrection de Lazare.....	408
<i>Autres sujets</i>	
L'unité en Jésus-Christ.....	413
Le parabole du mauvais riche	420
La conversion de Zachée.	435

Sainte Marie Salomé ou le bonheur des mères élevant saintement leurs enfants.....	451
--	------------

I. — Education parfaite donnée par sainte Salomé à Jacques et Jean ses enfants, se manifestant, par la manière dont ces derniers répondirent à l'appel du Seigneur à l'apostolat. — Sainte Salomé quittant tout, elle aussi, pour suivre le divin Sauveur, — Sa foi en la divinité du Christ. — Son zèle pour que ses fils se dévouassent entièrement à lui.

II. — Etat de misère et d'humiliation du Fils de Dieu durant sa vie mortelle. — Ste Salomé, aussi bien que les autres saintes Femmes de l'Evangile, avaient besoin d'une plus grande foi pour croire à la divinité du Christ qu'on en a besoin aujourd'hui que la vérité de ce dogme resplendit des plus éclatantes lumières. — Ste Salomé condamnant par sa conduite le préjugé de certaines mères soi-disant chrétiennes, qui regardent comme un malheur la vocation de leurs fils au service du Seigneur. — Deux portraits de semblables mères. — Comment Dieu punit les parents qui se rendent coupables d'un tel péché.

III. — Ste Salomé priant le Seigneur, à l'instigation de ses propres enfants, de les faire asseoir à ses côtés dans son royaume. — Etrange en apparence et imparfaite, dans l'intention des Fils qui ne comprenaient pas encore le vrai règne du Messie, cette prière a été parfaite dans les intentions de Mère. — Exemple à imiter par les mères chrétiennes.

IV. — Explication de la réponse du Seigneur à la prière que Ste Salomé lui fit pour ses fils. — Pourquoi cette réponse n'a pas été adressée à leur mère. — C'est dans les intentions de ses fils que cette prière était imparfaite. — Le calice et le baptême du Seigneur sont sa passion. — Partager cette passion est une condition indispensable du salut.

V. — Jésus-Christ n'a dit au fils de Ste Salomé : *Il ne m'appartient pas de disposer des places du ciel*, que comme homme et en égard aux conditions tout humaines auxquelles ces jeunes gens les demandaient. — Le royaume du ciel ne se donne pas à la faveur, mais à la vertu. — Cette doctrine est une source de consolations pour les bons chrétiens, pauvres et mal rétribués dans ce monde.

VI. — Ste Salomé a obtenu tout ce qu'elle a demandé au Seigneur pour ses fils. — Ils furent les plus distingués par lui, parmi les apôtres, et partagèrent sa passion. — Gloires toutes particulières à S. Jean, le fils chéri de Ste Salomé.

VII. — Réalisation du nom prophétique du FILS DU TONNERRE, que Jésus-Christ imposa aux enfants de Ste Salomé. Sublimité de l'Evangile de S. Jean. — A quelle occasion fut-il écrit, — Par cet Evangile S. Jean a *tonné et tonnera* toujours dans le monde. — Exhortation aux mères chrétiennes à la pratique de la prière pour leurs fils.

VIII. — Explication de la doctrine du dévouement prêchée par Jésus-Christ, à l'occasion de l'altercation qu'excita parmi les Apôtres la prière de sainte Salomé. — Cette doctrine est la base des sociétés chrétiennes et la vraie CHARTRE de l'humanité. — Obligation des parents de se dévouer pour leurs enfants, afin de les sauver et se sauver eux-mêmes.

La parabole de l'enfant prodigue.....	485
--	------------

I. Révolte contre Dieu : 1° le libre vouloir, première cause de cette révolte ; 2° le libre amour, deuxième cause ; 3° la libre pensée, troisième cause. — II. Fuite de Dieu, comme : 1° autorité ; 2° amour ; 3° vérité.

Des cinq dissipations ou ruines de l'Enfant prodigue ; de la vie : 1^e surnaturelle ; 2^e morale ; 3^e intellectuelle ; 4^e corporelle ; 5^e matérielle ou de la richesse.

I. La servitude des pécheurs attestée : 1. par la force des choses ; 2. par le caractère principal des passions, qui est le despotisme ; 3. par l'expérience des pécheurs. — II. Dégradation occasionnée par la servitude des passions : 1. sa profondeur ; 2. sa largeur ; 3. sa longueur et sa perpétuité.

I. — Retour de l'enfant prodigue. — Retour du pécheur vers Dieu : 1. Premier acte du retour : voir sa misère ; 2. Deuxième acte : vouloir sa conversion ; 3. Troisième acte : agir. — II. Retour de Dieu vers le pécheur : 1. il commence à le regarder ; 2. il est touché de compassion ; 3. Dieu ouvre ses bras ; 4. Dieu le comble de biens.

Les Vignerons infidèles.....	528
Oraison dominicale. — Adoption de l'homme par Dieu.....	541
Sanctification du nom de Dieu.....?	548
Le règne de Dieu	556
La volonté de Dieu.....	563
Le pain quotidien	572
Le pardon des offenses.....	583
Le triomphe sur les tentations.....	592
La délivrance du mal.....	605

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



252
M663

65762

Encyclopédie de la Prédication

AUTHOR

Contemporaine

TITLE

Homélies Tome VI.

DATE DUE

BORROWER'S NAME

STORAGE - CBPL

65762

